



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

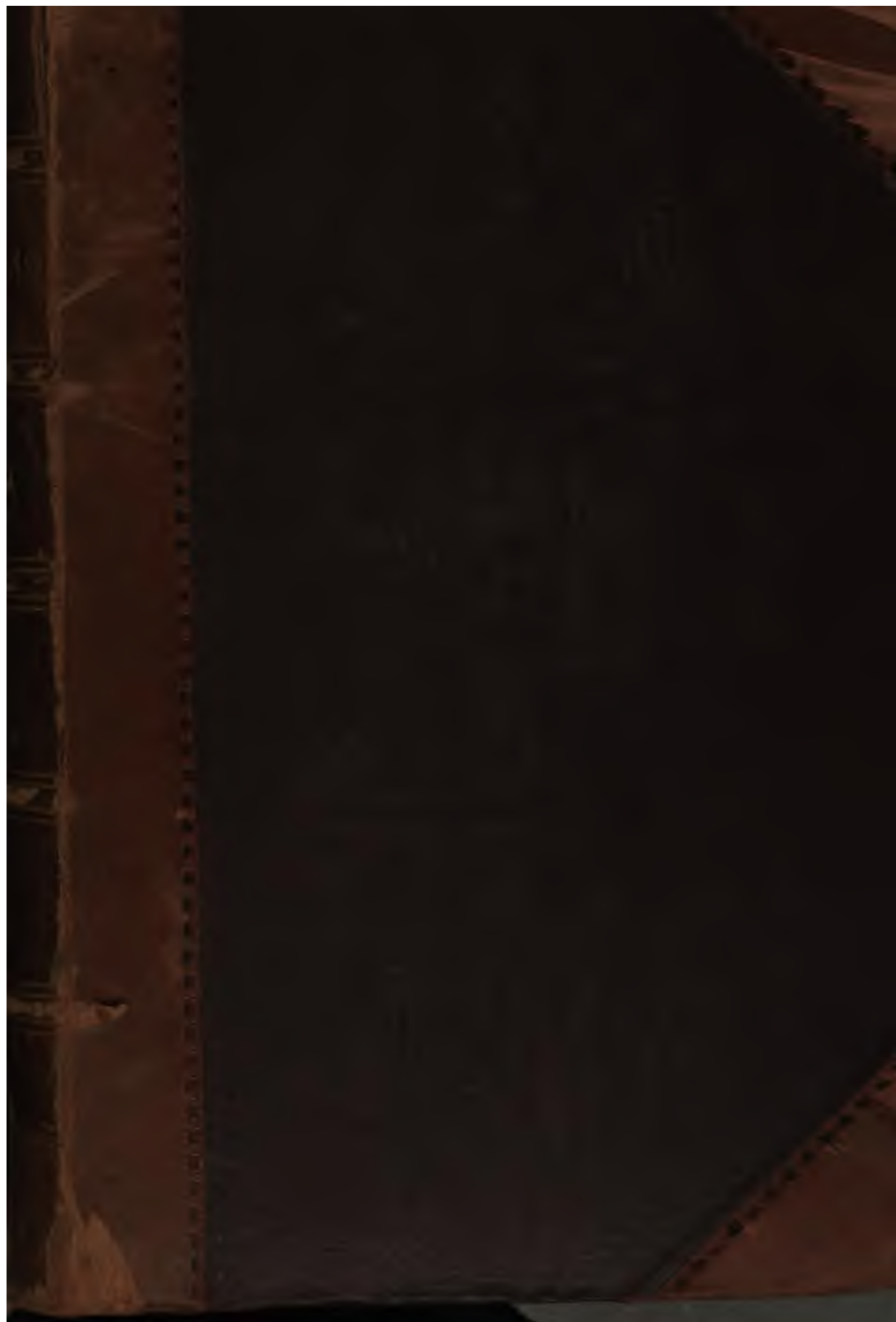
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





600006886Y



OEUVRES
DE JEAN SIRE DE JOINVILLE

COMPRENANT :

L'HISTOIRE
DE SAINT LOUIS

LE CREDO ET LA LETTRE A LOUIS X

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE. 29.



Son bon
seigneur
lors filz
du roy de
france par la grace de
dieu roy de navarre
de champaigne et de bu
e conte palafin. Jehan
fils de rouville son se
nelchal de champaigne.
Salut et amour, et?

honneur. et son leu
se appareille. Chier sire
ie vous loiz a l'auoy
que madame la roy
ne nostre mere qui
moult m'amort a cui
dieu bone merci faces
me pua si a certes cō
me elle pot que ie li fē
ille faire .i. livre des sai
tes paroles. et des bons

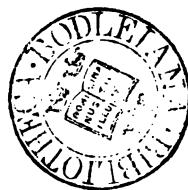
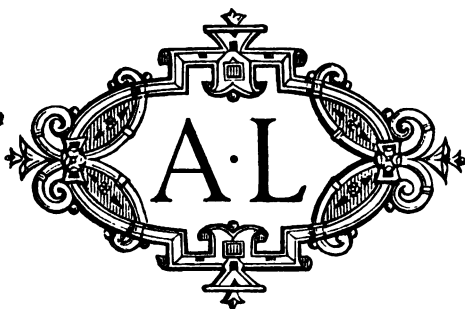


OEUVRES
DE JEAN SIRE, DE JOINVILLE
COMPRENANT :
L'HISTOIRE
DE SAINT LOUIS

LE CREDO ET LA LETTRE A LOUIS X
AVEC UN TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE
MIS EN REGARD DU TEXTE ORIGINAL
CORRIGÉ ET COMPLÉTÉ A L'AIDE DES ANCIENS MANUSCRITS
ET D'UN MANUSCRIT INÉDIT

PAR
M. NATALIS DE WAILLY

Membre de l'Institut, Conservateur à la Bibliothèque impériale.



PARIS

CHEZ ADRIEN LE CLERE ET C^{ie} LIBRAIRES
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

—
MDCCCLXVII

237. h. 96.



PRÉFACE

Quand j'ai entrepris de mettre à la portée de tous le livre de Joinville, en le rapprochant du français moderne, il ne m'est pas venu dans la pensée que je pourrais enlever au texte original un seul de ses lecteurs. Je devais plutôt espérer que cette reproduction, nécessairement imparfaite, piquerait la curiosité, au lieu de la satisfaire, de même que la gravure d'un beau tableau allume quelquefois un désir plus ardent de le connaître. Par malheur, ce n'est que le petit nombre qui cède à cet attrait, & l'on avait le droit de me reprocher d'avoir trompé tous les autres en leur mettant sous les yeux un portrait médiocre, qui ne rend pas la véritable physionomie de Joinville. C'était donc une obligation pour moi de

réparer le tort que je lui avais fait, & de le produire au grand jour tel qu'il fut réellement, pour le faire entendre dans ce vieux & naïf langage qu'il parlait il y a six siècles avec saint Louis.

Mais pour procurer des lecteurs à un écrivain si digne d'en avoir, & qui pourtant en a si peu, dont le nom est si célèbre, & le livre si peu lu, il fallait se rappeler que de savants éditeurs y avaient échoué avant moi, & que j'y échouerais comme eux si je n'entrais pas résolûment dans une voie nouvelle. L'expérience avait prouvé qu'il ne suffisait pas pour propager la meilleure édition, de la réduire de l'in-folio à l'in-douze. Il aurait fallu qu'en devenant plus portative elle devînt aussi d'une lecture plus facile, & qu'elle offrît aux gens du monde les secours qui leur avaient jusqu'alors manqué. C'est ce que j'ai voulu faire en appliquant au texte de notre vieil écrivain un procédé suivi depuis longtemps pour les textes de l'antiquité classique. Je mets sous les yeux des lecteurs, d'un côté, le livre de Joinville, tel qu'il le dicta en 1305, avec ces inversions hardies qu'on ne se permet plus de nos jours, avec ces expressions tombées

dans l'oubli ou détournées depuis longtemps de leur acception primitive, avec ces traces de latinité dont l'empreinte était encore profonde; & de l'autre, un texte où la construction, le sens & l'orthographe des mots, n'étant plus en désaccord avec nos habitudes modernes, dissipent l'obscurité de la phrase originale, & permettent de reconnaître, sous leur aspect étrange ou suranné, tous les éléments dont elle se compose. Avec une telle disposition, le remède fera toujours à côté du mal. Pour le lecteur pressé ou impatient, le mal c'est le passage obscur qui l'arrête trop longtemps à son gré : celui-là fera toujours sûr d'avoir à sa portée le remède, au moment même où il lui conviendra d'y recourir. Pour d'autres, & pour moi en particulier, le mal véritable, c'est l'insuffisance du texte moderne, où se ternissent, quand elles ne s'y effacent pas tout à fait, les nuances les plus délicates de l'original. Ce mal, dont je suis l'auteur, que je n'ai pu éviter malgré tous mes efforts, j'ai du moins la consolation d'y opposer cette fois le meilleur & le plus efficace des remèdes.

Quelques personnes se demanderont peut-être s'il était bien nécessaire d'en venir

jusque-là, & si je n'aurais pu me contenter de donner au bas des pages l'explication des mots les plus obscurs. Mais c'est là précisément le moyen que de savants éditeurs ont, avant moi, employé sans succès. Pourquoi? parce que la langue de nos aïeux est devenue pour nous plus obscure que bien des langues étrangères. Oui, la langue de Joinville, quoiqu'elle soit éminemment française, arrête pour ainsi dire à chaque ligne tout lecteur français qui n'en a pas fait une étude persévérante; & je n'exagère peut-être pas en disant qu'on trouverait à peine en France une personne capable de la comprendre, contre cent qui sont en état de lire le latin ou quelque langue moderne. Je n'entends pas dire qu'elle ne se compose que de mots vieillis ou tout à fait hors d'usage; il est certain au contraire que la plupart de ceux qu'on y rencontre subsistent encore maintenant. Mais ces mots, qui ont traversé six cents ans pour venir jusqu'à nous, ont rarement conservé le même sens & la même orthographe; ils se présentent souvent dans un ordre qui ne nous est plus familier, quelquefois sans être escortés des articles ou des pronoms qui en

sont aujourd'hui presque inséparables : tout cela fait qu'une phrase qui, prise en détail, semble n'offrir aucune difficulté, reste dans son ensemble obscure ou inintelligible.

Il n'en faut pas davantage pour expliquer comment de nos jours, alors que la curiosité historique est si vive, l'histoire la plus digne de piquer cette curiosité reste, comme au siècle dernier, reléguée dans le domaine solitaire de l'érudition. Le moment n'est-il pas venu de l'en faire sortir, & de la produire devant un public plus nombreux? N'y a-t-il pas bien des personnes qui saisi-
ront avec empressement l'occasion de lire une vie de saint Louis écrite par un homme qui a passé de longues années dans l'intimité de ce grand roi, qui l'a connu mieux peut-être qu'aucun de ses contemporains, & qui a laissé de cette belle & sainte figure un portrait frappant de vérité? S'il était possible d'imaginer que Joinville lui-même pût reparaître au milieu de nous, & nous raconter tout ce qu'il a vu d'un siècle si éloigné & si différent du nôtre, tous n'accourraient-ils pas, avides d'entendre le plus sincère & le mieux informé des témoins? Eh bien, ce que l'on ferait pour

entendre Joinville nous parler de saint Louis & du treizième siècle, il faut le faire pour lire son admirable histoire; car en la lisant on entendra réellement ce vieux chevalier racontant tout ce qu'il fait de son bon & saint roi Louis.

Oui, c'est l'entendre que de le lire. Qu'on ne croie pas, en effet, que son livre soit écrit à tête reposée, ni qu'il trahisse nulle part l'étude ou le calcul; c'est une longue déposition dictée & comme improvisée depuis la première page jusqu'à la dernière, par un témoin qui s'abandonne au courant naturel de ses souvenirs. Si le même fait lui revient à la pensée, il vous le contera de nouveau, comme il s'inquiètera peu de répéter deux ou trois fois le même mot dans le cours d'une même phrase. Il ne s'agit pas pour lui d'être éloquent, mais de laisser parler sa mémoire, son cœur, son imagination, sa conscience surtout, d'où la vérité jaillit comme de source. Il ne l'épargne à personne, pas même au clergé qu'il respecte profondément, ni au saint roi qu'il a tant aimé sur la terre avant de le vénérer dans le ciel. Joinville a des faillies de brusque franchise

qui étonnent, & qu'on ferait tenté de prendre pour des inconféquences, si elles n'attestaient sa confiance dans la sincérité. En un mot, quiconque ne l'a pas lu ne connaît véritablement ni saint Louis ni le treizième siècle. Son histoire est du petit nombre de celles qu'aucune autre ne peut remplacer, & les meilleures ne sauraient apporter plus d'instruction, mériter plus de confiance ni exciter plus d'intérêt.

Tandis que les historiens modernes découvrent à grand'peine une vérité incomplète, mêlée à des erreurs qui l'altèrent ou l'obscurcissent, Joinville répand comme des flots de lumière sur le siècle où il a vécu. Il nous le montre, non pas tel que nous le verrions à travers nos passions ou nos systèmes, mais tel qu'il fut réellement, avec ce mélange de bien & de mal qui fut & fera toujours le fond de notre nature comme l'épreuve de notre liberté.

A cette vérité historique si vive & si pure, qui est l'attrait le plus puissant des hommes sérieux, se joignent d'autres qualités qui plaisent à toutes les classes de lecteurs : de l'esprit & du sens, du cœur & de l'imagination, un naturel qui ne se dément jamais.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là ce qui fait avant tout le mérite des grands écrivains; si Joinville leur est inférieur, c'est parce qu'il ignore entièrement l'art de bien dire, & qu'il ne fait pas manier la langue qui doit exprimer sa pensée. Mais cette inexpérience même ajoute souvent au charme de ses récits, & il lui arrive de rencontrer d'inspiration ce que les plus habiles auraient vainement cherché. Comme les chefs-d'œuvre littéraires que l'on propose à nos études & à notre admiration se recommandent tous par la perfection du style, on ne songe pas toujours que c'est là une beauté tout extérieure, qui ne subsisterait pas sans le fond qu'elle enveloppe & qu'elle revêt de son éclat. En lisant Joinville, on s'aperçoit que le plus inhabile des écrivains peut unir la finesse de l'esprit à la solidité du bon sens, qu'il peut tour à tour exciter le rire & arracher les larmes, qu'il est capable de retracer dans tous leurs détails & d'éclairer de toutes leurs couleurs les tableaux que sa vive imagination fait revivre devant lui, d'évoquer enfin pour les mettre en scène, les faire agir & parler, les personnages divers des drames auxquels il a pris part.

De là vient que sans avoir étudié l'art de plaire & d'intéresser, il y réussit par un don naturel, & qu'il peut sans effort se montrer simple ou sublime, gai ou pathétique, offrant ainsi aux maîtres eux-mêmes des modèles de tous les genres de beautés.

Plus qu'un autre peut-être, un tel écrivain pouvait supporter l'épreuve dangereuse que je lui ai fait subir; je l'avais espéré du moins quand je me suis décidé à faire l'office d'interprète, tout incapable que je sois de bien remplir une tâche dont j'ai appris par expérience à connaître toutes les difficultés. Malgré l'accueil bienveillant qu'on a fait à ma tentative, je ne me flatte pas d'avoir mis Joinville à la portée de tous sans lui rien ôter de la grâce naïve de son style; & j'y aurais bien moins réussi encore si j'avais essayé d'offrir au lecteur un texte accommodé à notre goût moderne, & de remédier aux négligences ou aux imperfections de la langue d'autrefois. J'aurais pu assurément le tenter sans y perdre tous mes efforts; mais c'eût été un triste succès que de travestir Joinville sous la fausse élégance d'une telle traduction. Il valait bien mieux paraître plus inhabile encore que je ne suis,

& reproduire, au besoin, des phrases mal tournées & des expressions triviales ou même incorrectes : c'était donner la preuve que je respectais le langage de Joinville toutes les fois qu'il n'était pas nécessaire de le changer pour le rendre intelligible. S'il m'a été impossible de conserver tout ce qu'il communique de grâce à ses causeries, de fraîcheur à ses peintures & de mouvement à ses drames, j'ai pu du moins le faire connaître jusqu'à un certain point dans un texte où se retrouvent, sous une forme moins obscure, quelques-unes de ses qualités.

A côté de ce texte accessoire, amélioré autant que j'étais capable de le faire, je suis heureux de soumettre au public ce qui est vraiment digne de son attention, le texte original de Joinville, plus correct & plus complet qu'on ne le connaissait encore. Le rôle d'un éditeur est assez humble, surtout lorsqu'il met à profit les travaux de ses devanciers, & d'un autre côté les résultats qu'il obtient sont assez positifs, pour qu'il lui soit possible d'en parler sans vanité & sans illusion. On trouvera plus loin une notice où j'expose en détail

comment cette édition est devenue préférable aux autres; mais j'en veux dire ici la raison principale, c'est que, par un bonheur inespéré, j'ai eu à ma disposition un manuscrit inédit, à l'aide duquel j'ai pu corriger de mauvaises leçons & combler de regrettables lacunes. A la recommandation de mon savant confrère M. Paulin Paris, ce précieux manuscrit, dont personne ne soupçonnait l'existence, m'a été confié par M. Briffart-Binet de Reims, avec une courtoisie & une libéralité dont j'aime à lui exprimer publiquement ma vive reconnaissance.

Au texte ainsi amélioré de l'*Histoire de saint Louis* j'ai ajouté, comme complément, un opuscule publié en 1837 par la Société des Bibliophiles, sous le titre de *Credo de Joinville*, d'après un manuscrit (1) aujourd'hui perdu pour la Bibliothèque impériale, mais représenté fidèlement par un *fac-simile* complet, qui donne une grande valeur à l'édition de M. Artaud de Montor. C'est d'après ce *fac-simile* que je publie le texte original, en regard de celui qui peut servir

(1) Ce manuscrit, qui portait le n° 7857 de l'ancien fonds français, disparut, il y a plus de vingt ans, de la Bibliothèque impériale. On fait aujourd'hui qu'il forme le n° 75 de la collection vendue en 1849, par M. Barrois, à lord Ashburnham.

à l'interpréter, & qui s'en éloigne moins que la traduction du premier éditeur.

Quoique le fond de cet opuscule anonyme soit de la théologie, il n'est pas douteux que M. Paulin Paris a rencontré juste, quand il en a fait l'attribution à Joinville. Nul autre que Joinville n'a pu en écrire les paragraphes i à vi & xxxiv à xxxvi, où il parle à la première personne de faits qui le concernent, & qui se retrouvent pour la plupart racontés dans l'*Histoire de saint Louis*. Si les autres paragraphes ne renferment que de la théologie, ce n'est pas de la théologie très-savante; car elle consiste dans des rapprochements établis entre les différents articles du *Credo*, & des événements ou des prophéties tirés de la sainte Écriture. Sans prétendre que Joinville ait fait lui-même ces rapprochements, on peut admettre qu'un sermon ou une lecture les ayant gravés dans sa mémoire, il s'est décidé ensuite à tirer parti de ses souvenirs pour composer un petit manuel de la foi chrétienne, qu'il fit orner de quelques miniatures, afin de parler en même temps aux yeux & aux oreilles. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet opuscule forme un ensemble dont

toutes les parties s'enchaînent naturellement, & que les passages qu'on est obligé d'attribuer à Joinville sont en relation étroite avec tous les autres. Il faudrait donc imaginer des distinctions aussi arbitraires qu'inutiles pour lui retirer une part quelconque de cette petite composition, où l'on ne remarque rien qu'il ne fût capable d'écrire, ni qui puisse ajouter beaucoup à sa gloire. Ce qui en fait le principal mérite, c'est qu'elle se rattache par certains points à l'*Histoire de saint Louis*.

J'ai cru aussi devoir comprendre dans ce volume une lettre que Joinville adressa, le 8 juin 1315, à Louis le Hutin; c'est un texte qui fut certainement écrit sous sa dictée, & qui ajoute un nouveau trait à la physionomie du vieux chevalier. Il s'agissait pour lui de répondre à une convocation qu'il venait de recevoir pour la guerre de Flandre. Il n'avait pas alors moins de quarante-vingt-onze ans. Ne croyez pas pourtant qu'il redoute à cet âge de faire campagne contre les Flamands. Tout au contraire, il félicite le roi de marcher contre ses ennemis pour se venger des torts qu'ils lui font, & s'engage à le rejoindre au plus tôt. Il n'entend

pas qu'on hésite à compter sur lui quand il s'agit de monter à cheval & de combattre vaillamment : car c'est là une vieille habitude à laquelle il est resté fidèle. Mais il en a une autre qu'il n'a pas perdue davantage, & qui n'est plus de mode à la cour de Louis le Hutin, c'est d'appeler le roi son bon seigneur. Il s'en excuse & y persiste néanmoins, par la raison qu'il en a usé ainsi avec les autres rois qui avaient régné auparavant. Au moyen âge, l'autorité d'un précédent suffisait pour fonder un droit, & Joinville n'était pas homme à se départir d'un privilège qui datait pour lui du temps de saint Louis.

Je termine en rappelant les principales époques de sa vie. Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, naquit vers 1224, deux ans avant l'avènement de saint Louis. En 1241, il assistait à la cour plénière tenue à Saumur par le roi de France, dont le frère, Alphonse comte de Poitiers, venait d'être armé chevalier. Joinville, à peine âgé de dix sept ans, remplissait alors l'office d'écuyer tranchant auprès de son seigneur, Thibaut de Champagne, roi de Navarre. Devenu lui-même chevalier, il se croisa en 1245, & partit en 1248 pour la Terre sainte,

d'où il revint en 1254, en même temps que saint Louis. Il refusa de prendre part à la croisade de 1270. Le jour où il fit ses adieux à ce grand roi, qui partait miné par la maladie, il le porta dans ses bras depuis l'hôtel du comte d'Auxerre jusqu'aux Cordeliers. En 1282, il fut entendu comme témoin dans l'enquête sur la vie de saint Louis, dont la cour de France poursuivait la canonisation. Il assistait en 1298 à la levée du corps saint ; & quelques années après, à la demande de Jeanne de Navarre, reine de France & comtesse de Champagne, il faisait écrire sous sa dictée la vie du saint roi. Jeanne de Navarre étant morte avant l'accomplissement de cette tâche pieuse, son fils, Louis le Hutin, alors roi de Navarre & comte de Champagne, reçut en 1309 la dédicace du livre nouvellement terminé. Joinville mourut lui-même en 1317, ayant élevé dans la chapelle de son château un autel au grand saint dont il vénérât la mémoire, & laissant un autre monument de sa pieuse affection dans un livre qui ne périra jamais.

Puisse cette édition contribuer à le faire mieux connaître & lui conquérir de nou-

veaux admirateurs. On a voulu qu'elle unît à toute la perfection de la typographie moderne quelques-uns des ornements qui embellissent les livres du moyen âge. Un artiste habile a dessiné avec une fidélité religieuse les deux miniatures qui décorent le plus ancien manuscrit de Joinville; celle qui lui sert de frontispice a été reproduite avec l'éclat & la variété de ses couleurs. Enfin, c'est pour rappeler plus particulièrement le règne de saint Louis, que sur une page de ce livre consacré à sa mémoire, le sceau de ce grand roi & les plus beaux types de ses monnaies paraissent au milieu des plus délicats encadrements d'une Bible du treizième siècle.





NOTICE

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

ET

LES MANUSCRITS QUI ONT SERVI A LA PRÉPARER

Quand M. Daunou préparait l'édition de Joinville qui parut en 1840 dans le vingtième volume du *Recueil des historiens de France*, il n'avait à sa disposition que deux manuscrits : l'un du *xiv^e* siècle, l'autre du *xvi^e* siècle, déjà consultés par Capperonnier pour l'édition de 1761. A l'exemple de son devancier, il croyait que le manuscrit du *xiv^e* siècle avait été achevé du vivant de l'auteur, & peut-être sous ses yeux (1). Quant au manuscrit du *xvi^e* siècle, dont le texte est rajeuni & mutilé, il n'y avait pas remarqué, malgré sa scrupuleuse attention, certaines particularités qui en augmentent beaucoup la valeur, & s'était contenté d'admettre dans le texte quelques-unes des nombreuses variantes qu'il y avait recueillies (2). Il en aurait certainement admis davantage, s'il lui avait été possible de déterminer plus exactement la nature de l'un & de l'autre manuscrit.

Aujourd'hui on peut démontrer que le manuscrit du *xiv^e* siècle, conservé à la Bibliothèque impériale sous le numéro 13568 du fonds français, le plus ancien & sans comparaison le plus précieux de ceux que l'on possède, n'est cependant qu'une copie postérieure probablement à l'an 1350. En même temps, on peut prouver que le manuscrit du *xvi^e* siècle, connu sous le nom de manuscrit de Lucques à cause du lieu où il fut découvert par Sainte-Palaye, & portant le numéro 10148 du fonds français, dérive directement

(1) *Historiens de France*, t. XX, p. xlij & 304, n. 18. — (2) *Ibid.*, p. 190.

d'un original dont il a quelquefois conservé d'anciennes leçons qui ont été rajeunies dans la copie du *xiv^e* siècle. Enfin, il est certain que le manuscrit dont M. Briffart-Binet m'a si libéralement accordé communication, dérive de la même source que le manuscrit de Lucques, qu'il en comble les deux grandes lacunes, & qu'il permet ainsi de contrôler dans tous ses détails le texte du *xiv^e* siècle, où il était resté jusqu'alors un certain nombre de passages incorrects ou incomplets (1).

Quand on se sépare de M. Daunou en matière de critique littéraire, on n'a pas le droit d'être cru sur parole. J'ai donc besoin d'expliquer pourquoi, tout en suivant la voie où il m'a devancé, j'ai franchi les limites qu'il s'était fixées, & fait plus d'emprunts que lui au manuscrit de Lucques pour établir le texte de Joinville. Je trouverai en même temps l'occasion d'exposer les règles principales de l'orthographe & de la langue française au *xiii^e* siècle ; car ce sont précisément ces règles, peu connues même dans le public lettré, qui me fourniront des preuves décisives à l'appui de mon opinion. Il est bien entendu que je ne me propose pas de donner ici un abrégé de grammaire, mais d'exposer quelques notions qui se rattachent à la thèse que je veux démontrer.

On trouve dans les textes du *xiii^e* siècle des applications encore nombreuses d'une déclinaison à deux cas, plus exactement suivie dans le siècle précédent, & qui consistait surtout à mettre ou à ne pas mettre un *s* à la fin d'un grand nombre de substantifs & d'adjectifs masculins, selon que cette lettre finale existait ou n'existait pas en latin au nominatif & à l'accusatif de la seconde déclinaison. Ainsi le mot *peuple* écrivait au singulier, comme sujet *peuples* avec une *s* à cause de *populus*, & comme régime *peuple* sans *s* à cause de *populum* ; au pluriel, il écrivait comme sujet *peuple* sans *s* à cause de *populi*, & comme régime *peuples* avec une *s* à cause de *populos*. La même règle s'appliquait à beaucoup de mots dont la déclinaison était toute différente en latin : on disait donc au singulier *rois* pour le sujet, *roi* pour le régime, & au pluriel *roi* pour le sujet, *rois* pour le régime. On voit que dans cette déclinaison le sujet singulier ressemblait au régime pluriel, & le régime singulier au sujet pluriel. Mais cette confusion pouvait cesser par l'addition de l'article, qui

(1) Je dois avertir que ces trois manuscrits sont désignés dans les notes par des lettres de l'alphabet : le manuscrit ancien par la lettre *A*, celui de Lucques par la lettre *L*, celui de M. Briffart-Binet par la lettre *B*. J'ai en outre désigné par la lettre *R* l'édition de Pierre de Rieux en 1547, & par la lettre *M* celle de Claude Ménard en 1617.

au singulier était *li* pour le sujet, *le* pour le régime ; & au pluriel *li* pour le sujet, *les* pour le régime. Il en résulte que *li peuples* répondait nécessairement à *populus* & *le peuple* à *populum*, tandis que *li peuple* répondait à *populi* & *les peuples* à *populos*. Avec certains pronoms possessifs la confusion ne cessait point aussi complètement : on disait au singulier pour le sujet *mes, tes, ses* ; pour le régime *mon, ton, son* ; & au pluriel pour le sujet *mi, ti, si*, pour le régime *mes, tes, ses* : par conséquent *mes peuples* pouvait signifier aussi bien *meus populus* (*mon peuple*, sujet) que *meos populos* (*mes peuples*, régime) ; mais il y avait presque toujours, dans une phrase donnée, un motif de choisir une de ces interprétations plutôt que l'autre.

A côté des noms qui se présentaient sous deux formes seulement (*peuples* & *peuple*, *rois* & *roi*), il s'en rencontrait d'autres moins nombreux qui en avaient trois : la première pour le sujet singulier, la deuxième pour le régime singulier & le sujet pluriel, la troisième pour le régime pluriel. En voici quelques exemples : *cuens*, *conte*, *contes* (aujourd'hui *comte*) ; *creerre*, *créateur*, *créateurs* ; *fire*, *seigneur*, *seigneurs* ; *hons*, *homme*, *hommes* ; *lerre*, *larron*, *larrons*. Ce qui caractérise ces noms, ce n'est pas seulement d'avoir trois formes au lieu de deux, c'est aussi que la première, celle du singulier, diffère sensiblement des deux autres, avec ou sans la finale *s* qu'on employait quelquefois par analogie dans *fire*, *creerre*, &c. J'ajoute qu'une différence non moins sensible existait entre le sujet & le régime de certains noms propres : *Hues* & *Huon*, *Pierres* & *Pierron*, &c. Cette distinction plus ou moins apparente entre le sujet & le régime est tombée en désuétude depuis longtemps, pour les substantifs comme pour les adjectifs ; & l'on peut dire qu'à cet égard le français moderne ne s'est définitivement fixé qu'en renonçant à ces réminiscences de la déclinaison latine. Il s'en est affranchi d'une autre manière encore : c'est en créant une forme particulière pour le féminin à une classe d'adjectifs qui avait dans le vieux français, comme autrefois en latin, une seule forme commune aux deux genres. C'est ainsi qu'à *fortis*, *mortalis*, *grandis*, qui étaient en latin du masculin & du féminin, répondaient dans le vieux français *fort*, *mortel*, *grand*, employés également pour les deux genres. C'est en renonçant à cet emprunt fait à la déclinaison latine que le français moderne a créé *forte*, *mortelle*, *grande* ; encore n'a-t-il pas toujours fait prévaloir ce dernier mot, auquel il est encore d'usage de préférer le vieux féminin *grand*, dans certaines expressions telles que *grand-mère*, *grand-messe*, *grand-peine*.

Après ces explications préliminaires, il devient possible de juger définitivement le différend qui s'était élevé, au sujet du plus ancien manuscrit de Joinville, entre M. Paulin Paris & M. Daunou. Le premier, dans un mémoire imprimé dès 1839, avait soutenu que ce manuscrit ne devait pas avoir été exécuté avant le règne de Charles V, & que la date de 1309, qui le termine, avait été reproduite d'après un exemplaire plus ancien (1). M. Daunou, de son côté, publia un an après, dans le vingtième volume des *Histoires de France* (2), un jugement tout opposé sur le même manuscrit : « Le langage, l'écriture, les peintures, & l'orthographe par ses variations mêmes, tout, dit-il, convient à la date de 1309 qu'il porte dans ses dernières lignes ; rien n'autorise à croire qu'il n'ait été exécuté que sous le règne de Charles V. » On n'hésitera plus entre ces deux opinions contradictoires, quand on verra que certaines leçons du manuscrit 13568 appartiennent à un langage moins ancien que les leçons correspondantes du manuscrit de Lucques, & que, par conséquent, il est impossible de faire remonter jusqu'à l'an 1309 un texte dont quelques éléments se trouvent avoir été incontestablement rajeunis.

J'en trouve un premier exemple dès le début du livre : « A son bon seigneur Looyz.... Jehan sire de Joinville, son seneschal de Champagne. » Il est certain que le manuscrit original, conformément aux habitudes de Joinville, devait porter *ses seneschaus* au nominatif singulier, & non *son seneschal*, forme du régime ou cas indirect. Ce qui le prouve, c'est une faute grossière du manuscrit de Lucques, où on lit : « Jehan seigneur de Joinville *des seneschaulx* de Champagne. » N'est-il pas évident que le copiste avait sous les yeux la leçon primitive *ses seneschaus*, & que faute de la comprendre, il y a substitué une correction maladroite, qui offense à la fois le sens & la grammaire ? S'il pouvait exister quelque doute sur les habitudes véritables de Joinville, je citerais le début de la lettre adressée par lui en 1315 à Louis le Hutin : « A son bon seigneur Looyz.....Jehans sires de Joinville, ses seneschaux de Champagne. » Je dirais que toutes celles de ses chartes en langue vulgaire dont j'ai pu vérifier le texte, portent *seneschaux*, *seneschaus*, *seneschaux* ou *seneschauz* au nominatif singulier au lieu de *seneschal*. Par conséquent le manuscrit 13568, où on lit *son seneschal*, doit avoir été exécuté, non sous les yeux de Joinville, mais dans un temps où la forme *ses seneschaus* n'était plus en usage au nominatif singulier. Je citerai surabondamment quelques

(1) Joinville, édition de M. Fr. Michel, p. clxxxvj. — (2) P. xlv.

autres passages où le manuscrit 13568 a remplacé par *son* & *mon* la forme ancienne des nominatifs singuliers *ses* & *mes*, conservés accidentellement dans le manuscrit de Lucques, parce que le copiste, en dépit du sens, les avait pris pour des pluriels.

Chap. XXI, *son frère*, au lieu de *ses frères* (1).

Chap. XXXVII, *son chamberlanc*, au lieu de *ses chamberlans*.

Chap. XLVII, *tout son conseil*, au lieu de *tous ses conseils*.

Chap. XLIX, *mon roncín*, au lieu de *mes roucins*.

Chap. LIV, *son frère*, au lieu de *ses frères*.

Dans un autre passage, c'est le manuscrit de Lucques qui donne la forme rajeunie : « quand *son palefroy* fut venu ; » mais l'autre manuscrit, en conservant le singulier du texte primitif, le confond avec le pluriel : « quant *ses palefrois* furent venus » (ch. CXXXIII). Or, comme il ne s'agit certainement que d'un seul cheval, on peut être sûr que le texte original portait : *quant ses palefrois fu venus*.

J'arrive à des méprises du même genre causées par l'article *li*, qui s'employait à la fois au nominatif singulier & au nominatif pluriel. On comprend que des copistes qui auraient été familiarisés avec la langue de Joinville, auraient traduit *li* par *le*, toutes les fois que le substantif suivant se terminait par la lettre *s*, signe du nominatif singulier ; qu'ils l'auraient au contraire traduit par *les* toutes les fois que le substantif perdait cette *s* finale comme étant au nominatif pluriel. Mais ces règles ou ces habitudes étant oubliées, les copistes n'avaient plus pour se guider que le sens de la phrase ou la forme du verbe, qui s'accordait en nombre avec le sujet. Or il est certain qu'il leur arrivait quelquefois de se tromper sur le sens, & de déterminer le nombre du sujet sans avoir vérifié celui du verbe. C'est ainsi que le copiste du manuscrit de Lucques a écrit : *les princes des Turcs devant nommez fist passer*, leçon évidemment mauvaise, mais qu'on rétablit dans sa forme correcte & primitive en mettant *li* à la place de *les*. Le copiste du *xiv^e* siècle, qui a mieux compris le sens, n'a pu ramener la leçon originale aux habitudes de son temps qu'en altérant trois mots au lieu d'un : il a donc écrit *le prince..... nommé* (chap. XLII). Un peu plus loin (chap. LIII), ce même copiste ne s'est pas montré plus habile que

(1) On lit également, dans un passage altéré de l'édition de Ménard, p. 43, *Messire Gaubert & ses frères* au lieu de *Messire Gobers d'Apremont ses frères*, leçon qui est aussi rajeunie dans le manuscrit 13568 : *Monseigneur Gobert d'Apremont son frère* (chap. xxiv).

l'autre, en écrivant : *les Sarrazins devant nommez de quoy il avoient fait leur chievetaïn, nous amena*, &c. Le manuscrit de Lucques portant aussi *les Sarrazins.... nous amena*, on ne peut pas douter qu'il n'y eût dans le texte original *li Sarrazins* au singulier. Par la même raison, là où on lit au singulier dans le manuscrit 13568 le *seau* (chap. XIV), le *patriarche* (chap. CII), l'*ennemi* (chap. CXVIII), & dans le manuscrit de Lucques, au contraire, *les seaulx, les patriarches, les ennemys*, on est sûr qu'il y avait dans la leçon originale *li seaus, li patriarches, li ennemis*. C'est ainsi encore qu'on trouve dans le plus ancien manuscrit *l'un frère & l'autre* (chap. LXXXVII), *ne l'un ne l'autre* (chap. CXXVII); & dans le plus récent, *luy ung des frères du roy & les autres, ne les ungs ne les autres*, au lieu de *li uns frères & li autres*, & de *ne li uns ne li autres*, qui se lisaient à coup sûr dans l'original. Enfin le copiste du manuscrit 13568 a commis une faute évidente contre le sens en substituant *les ferrais l'empoisonnèrent* (chap. XXXI) à *li ferrais l'empoisonna*, leçon que le manuscrit de Lucques reproduit en partie : *icelluy ferraiç l'empoisonna*.

Dans les exemples qui précèdent, ce sont des nominatifs singuliers qui ont été transformés en nominatifs pluriels; je vais en citer d'autres où les nominatifs pluriels sont devenus dans le manuscrit de Lucques des nominatifs singuliers. Je transcris chacun de ces passages d'abord d'après le manuscrit 13568, puis d'après le manuscrit de Lucques, & j'ajoute ensuite la leçon originale telle que je crois pouvoir la restituer.

Chap. XXIX.

1. « En ce point que les frères du roi. »
2. « En ce point que le frère du roi. »
3. « En ce point que li frère du roi. »

Chap. XXXVIII.

1. « Là fu le roi & les riches hommes de l'ost. »
2. « Là fu le roi & le riche homme de l'ost. »
3. « Là fu li rois & li riche homme de l'ost. »

Chap. XLV.

1. « Le duc de Bourgoigne & les riches hommes d'outremer. »
2. « Le duc de Bourgoigne & le riche homme d'outremer. »
3. « Li dus de Bourgoigne & li riche homme d'outremer. »

Chap. LXV.

1. « Là où les escrivains le foudan estoient. »
2. « Là où l'escrivain du foudan estoit. »
3. « Là où li escrivain le foudan estoient. »

Chap. CII.

1. « En la bataille au conte de Brienne furent les Hospitaliers. »
2. « En la bataille le conte de Brienne fut le Hospitellier. »
3. « En la bataille le conte de Brienne furent li Hospitalier. »

Chap. CXXVI.

1. « Les hermites qui y dormirent anciennement. »
2. « L'hermite qui y demouroit anciennement. »
3. « Li hermite qui y demourèrent anciennement. »

Chap. CXXXVII.

1. « Les Bourgoignons & les Looreins. »
2. « Le Bourguignon & le Loherant. »
3. « Li Bourgoignon & li Loorein. »

Les adjectifs possessifs *nostre* & *vostre*, qui s'écrivaient sans *s* finale au nominatif pluriel, se trouvent ramenés à la forme moderne *nos* & *vos* par le manuscrit le plus ancien, dans des passages où la forme ancienne est au contraire conservée par le manuscrit le plus moderne. Ainsi, au lieu de *nos engins getoient au leur* (chap. XLI), le manuscrit de Lucques reproduit la leçon originale, *nostre engin geëtoient aux leurs*. Ailleurs, le copiste du même manuscrit, prenant le nominatif pluriel pour un singulier, a mis, & est *nostre enfant cousin germain*, & plus loin, *quant nostre notonnier nous eut ramené*; on lit dans les passages correspondants du manuscrit 13568 : & sont *nos enfants coufins germains* (chap. XIV), *quant nos mariniers nous eurent ramenez* (chap. LXIII); mais l'erreur du premier copiste permet de restituer le texte original : & sont *nostre enfant cousin germain, quant nostre marinier nous eurent ramenez*. Il y a un autre endroit où le texte est également rajeuni dans les deux manuscrits : *vos mariniers..... vous vuelent mener à terre* (chap. LXIII); mais l'édition de Ménard où on lit, *nostre marinier..... nous veult mener à terre*, laisse encore deviner la véritable leçon, *vostre marinier..... vous vuelent mener à terre*. Je dirai en passant que la même édition permet de constater qu'on trouvait dans le manuscrit original *cheval* au nominatif pluriel, au lieu de *chevaus* qui

se lit dans les deux manuscrits : « Lors me dirent mes chevaliers que je les preisse par les frains, & je si fis pour que *les chevaux* ne s'enfouissent » (chap. XLVI). L'édition de Ménard altère le sens de plus d'une façon, & notamment en substituant un seul cheval à plusieurs : « Mes chevaliers me baillèrent *cheval* qu'ils tenoient de paeur qu'il s'enfuist. » C'est encore là une méprise causée par la forme ancienne du pluriel, & qu'on s'explique en rétablissant la leçon primitive : « Lors me dirent mi chevalier..... pour que *li cheval* ne s'enfouissent. »

Parmi les altérations que le copiste du manuscrit 13568 a fait subir au texte original, je ne dois pas oublier le nominatif singulier *messire* qu'il a remplacé presque constamment par le cas indirect *monseigneur*. Il faut ajouter que ce nominatif, qui n'a pas cessé d'être usité, se retrouve très-souvent dans le manuscrit de Lucques. Quelles que soient les distinctions qu'on ait pu établir dans la suite entre les mots *messire* & *monseigneur*, il me paraît certain que Joinville n'y attachait aucune différence pour le sens, mais qu'il employait l'un comme sujet & l'autre comme régime. Pour exprimer que « monseigneur Érard de Valery délivra monseigneur Jehan son frère, » il n'aurait certainement pas dit, comme dans le manuscrit 13568 (chap. LIX), « rescout monseigneur Erart de Walery monseigneur Jehan son frère, » parce que cette phrase n'explique pas lequel des deux frères délivra l'autre. C'est à la leçon vicieuse du manuscrit de Lucques qu'il faut recourir pour éclaircir ce doute & remonter au texte original ; en y lisant : « rescouyt messire Everard de Vallery & monseigneur Jehan son frère, » on arrive sans hésiter à la restitution suivante : « rescout messire Erars de Walery monseigneur Jehan son frère. »

Cet exemple suffit pour expliquer certaines inversions qui se rencontrent souvent dans Joinville, mais qui ne sont plus en harmonie avec l'orthographe rajeunie du manuscrit 13568. Quand on trouve dans l'espace de moins de deux pages des phrases telles que celles-ci : « ceste responce me fit le légat » (chap. LXV) ; « me mena l'amiraut dedans le paveillon » (chap. LXV) ; « nous envoya le soudanc son conseil » (chap. LXVI) ; « revint le conseil le soudan à nous » (chap. LXVI) ; n'en peut-on pas conclure qu'elles doivent avoir été conçues dans une langue où le sujet pouvait se reconnaître à peu près comme dans les phrases latines, « hoc responsum mihi fecit legatus, me duxit admiraldus in tabernaculum, nobis misit soldanus suum consilium, rediit consilium soldani ad nos ? » En d'autres termes, le texte original devait être ainsi conçu : « ceste responce me fit li legas, me mena li amiraus dedans le paveillon,

nous envoie li foudans son conseil, revint li confaus le foudan à nous. » Le signe distinctif du nominatif est bien plus nécessaire encore dans la phrase suivante : « Moult de chevaliers & d'autres gens tenoient les Sarrazins pris en une court » (chap. LXVI). Il n'y a que le sens général qui indique ici lesquels étaient prisonniers des Sarrazins ou des autres ; mais on peut être assuré qu'il n'y avait point d'équivoque dans le texte original, parce que le sujet pluriel du verbe s'y reconnaissait à sa forme caractéristique *li Sarrazin*.

Si les dernières citations que je viens de faire autorisent à croire que le copiste du manuscrit 13568 a souvent altéré la forme orthographique des mots, on en peut conclure en même temps qu'il s'est heureusement abstenu de modifier la langue dans ce qu'elle a d'essentiel. Les restes de la déclinaison latine ont disparu, mais les inversions subsistent, c'est-à-dire que la phrase a conservé le mouvement même que lui imprima la pensée de Joinville, comme le coloris dont la revêtait son imagination. Il est regrettable sans doute que nous ne sachions pas exactement dans quelle mesure Joinville observait les règles de cette grammaire, qui n'a jamais été complètement fixée ; mais nous devons nous féliciter de n'avoir perdu que cette forme extérieure & variable de la langue qu'il a parlée. Joinville aurait couru de plus grands dangers s'il avait eu affaire à quelque érudit du xiv^e siècle ; mais avec un simple copiste son orthographe seule a péri.

Cette orthographe, sans doute, n'était pas à proprement parler la sienne, mais celle du clerc auquel il avait dicté son livre. Il faut bien reconnaître pourtant que la parole de Joinville avait dû servir habituellement de règle quand la prononciation des mots se modifiait d'une manière sensible sous l'influence de la déclinaison. Il est probable, par exemple, que la plupart du temps le clerc n'aurait pas altéré les sujets *messire* & *li* pour écrire à la place *monseigneur* & *les* : en pareil cas son oreille suffisait pour le guider. Au contraire, quand il s'agissait de mettre ou de ne pas mettre à la fin des mots une *s* qui restait muette dans la prononciation, c'était la science ou la routine du clerc qui en décidait. A en juger par deux lignes autographes ajoutées au bas d'une charte de 1294, Joinville aurait été fort capable de résoudre ces difficultés secondaires d'une langue qu'il parlait si bien. Voici ce court post-scriptum : « Et comman (& je commande) à touz mes serjanz que il les païet (paient) adès (toujours) san delai. Ce fu écrit de ma mein. » Les règles de la déclinaison sont observées pour les régimes pluriels (*touz mes serjanz... les*), qui ont l'*s* finale, & pour

le sujet pluriel *il*, qui ne l'a pas; elles ne sont pas violées dans le mot *escrit*, où l'emploi du *t* final est justifié par le neutre *ce*, quoique d'ailleurs on eût pu y substituer une des finales *s* ou *z*, qui désignaient en général l'attribut d'un sujet singulier. Mais d'un fragment si court on ne peut tirer des conclusions rigoureuses; s'il a peu de valeur considéré isolément, il en a moins encore quand on le rapproche des preuves contraires qu'apportent les autres textes du même temps. Or, il n'est pas douteux que ce qui les caractérise, c'est que l'observation des règles de la déclinaison n'y est jamais constante. On en trouve une nouvelle preuve dans la lettre que Joinville adressa, le 8 juin 1315, à Louis le Hutin : c'est un texte qui fut certainement écrit sous la dictée comme l'*Histoire de saint Louis*, & qui semble par conséquent devoir être, pour l'orthographe, dans les mêmes conditions que le manuscrit original dont on regrette la perte. Il s'est présenté dans ce court écrit l'occasion d'employer comme sujet les mots *seneschaix* (forme équivalant au sujet singulier *seneschaus*), *fires* ou *fire*, *Dex*, *les*, *li* : & comme régimes, les mots *signour* ou *signeur*, *Deu*, *Jon*, *mes*, *le*, *les*; cette distinction a été observée vingt-quatre fois sans être violée une seule. Au contraire, en ce qui concerne la finale *s*, qui ne se prononçait pas, la règle est quelquefois méconnue, notamment dans le mot *jours* sujet pluriel, où la finale est ajoutée mal à propos, tandis qu'elle manque dans les sujets singuliers *noſtre* & *garde*.

L'examen du *Credo* de Joinville conduit à un résultat analogue; car s'il est certain que l'ancienne déclinaison y a laissé des traces bien plus nombreuses que dans l'*Histoire de saint Louis*, il n'est pas douteux non plus que les règles de cette déclinaison y sont fréquemment violées, quoique le texte du *Credo* nous ait été conservé par un manuscrit qui remonte certainement au *xiii^e* siècle. En faisant le compte exact des passages où l'influence du latin se manifeste, soit par l'addition de la finale *s* au sujet singulier & au régime pluriel, soit par la suppression de cette lettre à la fin des régimes singuliers & des sujets pluriels, on reconnaît sans doute que le nombre en est assez considérable pour attester l'existence des règles qui ont été exposées plus haut; mais en même temps on y rencontre trop de fautes commises contre ces mêmes règles pour les attribuer toutes à l'inattention du copiste. Les sujets singuliers tels que *cuens*, *creerres*, *pechierres*, *combaterres*, &c., s'y trouvent, il est vrai, à côté des régimes *conte*, *créateur*, &c.; mais quoiqu'il fût bien facile de ne pas confondre des formes si différentes; quoique le verset *Dixit Dominus Domino meo* soit très-

régulièrement traduit (XL), *Mes Sires dist à mon Seigneur*, on lit ailleurs (XIX), *à la mort fu livrés Nostre Seigneur* au lieu de *Nostres Sires*. D'où il faut conclure que dès le ^{xiii}^e siècle les règles de l'ancienne déclinaison pouvaient être violées, alors même que les fautes entraînaient un changement notable & dans l'orthographe & dans la prononciation.

On l'exposerait donc à dénaturer par des corrections systématiques les textes du moyen âge, si l'on ne voulait pas en accepter les contradictions apparentes, & y voir un symptôme naturel de la double influence à laquelle obéissait alors notre langue. Née du latin, mais tendant chaque jour à s'en éloigner davantage, elle observait imparfaitement d'anciennes règles dont elle devait bientôt s'affranchir, comme un enfant dont les pas se font un peu affermis, s'exerce de temps en temps à se soutenir sans l'appui de sa mère. S'il faut de toute nécessité qu'il chancelle & qu'il tombe plus d'une fois avant d'apprendre à marcher seul, par la même raison ce n'est pas en un jour que notre langue a pu quitter les lisières de la déclinaison latine, pour passer tout d'un coup à son allure définitive. Au contraire, la transition a été lente & laborieuse; elle s'est opérée par des progrès infimes quoique continus, malgré des règles que dans certains cas on continuait d'appliquer par routine, plus d'un siècle après qu'on avait commencé à les violer par ignorance, jusqu'à ce qu'enfin, la révolution étant consommée, il se trouva qu'une nouvelle grammaire avait été édifiée sur les ruines & avec les débris de l'ancienne.

On comprendra maintenant que c'eût été une opération arbitraire que de ramener le texte du manuscrit 13568 à une orthographe dont l'observation ne fut jamais absolue. C'est par exception que le manuscrit de Lucques & celui de M. Briffart-Binet fournissent le moyen de constater que cette orthographe était suivie dans certains passages du texte original : en l'absence de ce texte, il fallait en reproduire la copie la plus ancienne, qui est aussi la moins défectueuse malgré les irrégularités que je viens de signaler, malgré d'autres encore qui, sans violer la grammaire, contariaient profondément nos habitudes modernes. Tandis que de nos jours il existe pour chaque mot une orthographe officielle, fixée depuis longtemps par l'imprimerie, & suivie par ceux-là mêmes qui se croient en droit de la critiquer, au moyen âge un même mot pouvait souvent s'écrire de plusieurs manières différentes, entre lesquelles chacun restait maître de choisir, en sorte que, au lieu de l'uniformité qui est devenue pour nous tout à fait obligatoire, on

rencontre dans la plupart des manuscrits de perpétuelles variations. Ce ne sont pas là des fautes réelles qu'il faille bannir d'une édition correcte, & encore moins reprocher au copiste. Mais ce qu'on est en droit de lui reprocher, c'est qu'il lui est arrivé quelquefois ou de dénaturer le texte par de fausses lectures ou de le mutiler par des omissions. Voilà les défauts auxquels je me suis efforcé de remédier, en comparant attentivement chaque mot du manuscrit 13568 avec les leçons correspondantes qu'offrent le manuscrit de Lucques & celui de M. Brissart-Binet. Je n'ai pas à donner ici le détail des améliorations nombreuses que j'ai obtenues par cette collation, puisqu'elles sont toutes constatées par les notes qui accompagnent le texte. En effet, toutes les fois que je me suis écarté de cet ancien manuscrit, j'ai eu soin de reproduire au bas des pages les leçons qui m'avaient paru défectueuses, afin qu'il fût toujours possible au lecteur de juger par lui-même si j'avais eu des motifs suffisants pour les abandonner. En un mot, j'ai voulu que cette édition permît de reconstituer dans ses moindres détails le manuscrit du *xiv^e* siècle, sauf pour les abréviations, que j'ai interprétées, & la ponctuation, que j'ai complétée ou rectifiée. Quant aux apostrophes & aux accents, les anciens manuscrits n'en contiennent jamais; mais j'ai cru pouvoir employer ces signes accessoires, qui pour certains lecteurs rendent un texte plus intelligible, sans altérer ce qu'il y a d'essentiel dans l'ancienne orthographe.

Aux notes qui ont pour objet de signaler des variantes, j'en ai ajouté quelques autres, aussi courtes & aussi peu nombreuses qu'il convenait pour ne pas entraver inutilement les récits de l'auteur. Le texte rapproché du français moderne, la division par chapitres, les *Éclaircissements* où j'ai abordé quelques questions spéciales, enfin une table alphabétique où j'ai tâché de ne rien omettre d'important, offriront aux lecteurs des moyens d'interprétation & de recherche qui peuvent tenir lieu de notes plus développées.

Avant de terminer cette notice, il me reste à faire connaître les principales différences qui caractérisent chacun des manuscrits de Joinville, & qui permettent, je crois, d'en déterminer l'origine.

Le manuscrit du *xiv^e* siècle se distingue par la date finale du mois d'octobre 1309, qui manque dans les deux autres, & qui appartenait sans doute à l'exemplaire dont Joinville fit hommage à Louis le Hutin. Ce serait donc de cet exemplaire authentique que dériverait la copie ancienne & si précieuse que de savants éditeurs ont pu prendre pour un original.

Pour le manuscrit de Lucques, je dois signaler d'abord un feuillet préliminaire sans pagination, où l'on a peint au recto Joinville offrant son livre à Louis X, & dont le verso est occupé par quatre miniatures représentant les quatre circonstances où saint Louis mit son corps en aventure de mort. A ce feuillet préliminaire succède le premier feuillet écrit, qui contient au recto un avertissement explicatif des quatre miniatures, & au verso le texte de l'histoire proprement dite. Cet avertissement est ainsi conçu :

« Les ymaiges qui cy devant sont, sont (1) painctes & faictes pour ramentevoir quatre des plus grands fais que oncques nostre saint roy feist; & comment il les feist, ce trouverez vous en ce livre par escrit cy après.

« Le premier de ses grans fais qu'il feist, si feust tel qu'il descendist de sa nef, & faillit en la mer tout armé, l'escu au coul & le heaume au chief, & courut (2) sur les Sarrazins quant il vint à la rive (& estoit (3) à pied & feussent les Sarrazins à cheval), se ne feust sa gent qui le retindrent, ainsi comme vous orrez cy après.

« Les aultres de ses fais feurent (4) telz qu'il feust bien venu à Damiette s'il eust voulu, & sans blasme & sans reproche; mais pour les infirmités de l'ost & pour les grandes maladies qu'il y avoit, ne voulut; ains demoura avecques sa chevalerie qu'il ne voulut laisser, & à grant meschief de son corps; car il fut prins pour l'amour qu'il avoit en sa chevalerie, comme vous orrez cy après.

« Le tiers feust tel qu'il fust bien revenu en France (se il eust voulu) honnorablement, pour ce que ses frères & les barons qui estoient en Acre tuit li looient (5), ainsi comme vous orrez cy après; & il ne revint point, ains demoura par l'espace de quatre ans; dont les peuples chrestiens du royaume (6) de Jherusalem furent saulvez & guarantiz, ainsi comme vous orrez cy après.

« Le quart feust tel que quant nous revînmes (7) d'oultre-mer nostre nef heurta si perilleusement comme vous orrez, & luy dist le maronnyer (8) qu'il entraist en une aultre nef pour ce qu'il

(1) *Sont* n'est qu'une fois dans le manuscrit. — (2) Il faudrait & *courust*. — (3) Le sens serait plus clair si on mettait *combien que il feust*. — (4) Il faudrait *li autres de ses fais fu*, c'est-à-dire *le second de ses faits fut*. L'ancien sujet singulier *li autres* a été pris pour un pluriel. — (5) Il y a dans le manuscrit *tins* au lieu de *tuit*, sans les mots *li looient*, que je supplée par conjecture. — (6) Ms. *roy*. — (7) Ms. *reveismes*. — (8) Il est probable que l'ancien pluriel *li maronnyer* a été pris pour un singulier par le copiste; il faudrait donc *distrent li maronnyer*, & ensuite *n'entendoient*, pour mettre ce premier membre de phrase d'accord avec le second, où le pronom *les* prouve qu'il est question de plusieurs mariniers (*ne les en voulut*, &c.).

n'entendoit pas que nostre nef se peust deffendre aux ondes selon le coup qu'elle avoit receu ; mais il ne les en voullut oncques croire, & nous dist qu'il aymeroit myeux mettre son corps en adventure & sa femme & ses enfants, que huit cents personnes qui estoient de la nef demourassent en Chipre, pour ce qu'il disoient bien que en la nef ne demourroient pas se le roy en descendoit, ainsi comme vous orrez cy après. »

Le texte qui précède, dérive certainement de l'original comme le reste du manuscrit de Lucques, puisqu'on y trouve aussi des traces non équivoques d'un langage plus ancien, mal compris par le copiste. On peut même croire que Joinville en est le véritable auteur ; car c'est bien lui qui semble parler dans ce passage du dernier alinéa : « Quant *nous* revînmes d'oulre-mer *notre* nef heurta, » &c. Quoi qu'il en soit, le manuscrit de Lucques se distingue des deux autres par cet avertissement préliminaire. Il l'en distingue encore, mais plus malheureusement, par une lacune de vingt-quatre pages qui devraient faire suite à la page 84, & une autre de douze pages après la page 96. Enfin, & c'est là ce qu'il importe le plus de noter, on voit au-dessous de la miniature principale du frontispice, un écusson richement colorié, qui est écartelé aux armes d'Antoinette de Bourbon duchesse de Guise, & à celles de son mari Claude de Lorraine, qu'elle avait épousé en 1513. Or mon savant confrère & ami, M. Léopold Delisle, me fit remarquer que ce Claude de Lorraine cumulait avec les titres de duc de Guise, de comte d'Aumale, de marquis de Mayenne & d'Elbeuf, celui de baron de Joinville ; en outre, qu'il fut enterré en 1550 dans la collégiale de Saint-Laurent de Joinville, & que sa veuve y reçut elle-même la sépulture en 1583 (1).

De toutes ces circonstances je crois pouvoir conclure que le manuscrit de Lucques fut exécuté pour Antoinette de Bourbon, d'après un manuscrit qui existait de son temps au château de Joinville. En outre, comme les archaïsmes dont le copiste du *xvi^e* siècle a conservé la trace à son insu, conviennent parfaitement à la langue que devait parler l'historien de saint Louis, il devient très-probable que le volume ancien dont ce copiste fut chargé de rajeunir le texte pour le rendre intelligible à Antoinette de Bourbon, n'était autre que l'original qui avait appartenu à l'auteur, & qui s'était conservé là depuis sa mort. Par cette hypothèse si naturelle on explique non-seulement les nombreux points de ressemblance qui existent entre le manuscrit de Lucques

1) *Hist. généalogique de France*, I, 327, & III, 485.

& celui du ^{xiv}^e siècle, mais encore la différence principale que j'ai signalée plus haut, c'est-à-dire l'absence de la date finale du mois d'octobre 1309, que le manuscrit de Lucques n'a pas mentionnée, parce qu'elle manquait dans l'exemplaire que Joinville avait conservé près de lui. Les deux manuscrits que possède la Bibliothèque impériale dérivent donc chacun d'un exemplaire authentique, & sans méconnaître la supériorité incontestable du plus ancien, on doit reconnaître que le plus récent, par son origine même, est digne de l'attention la plus scrupuleuse, & qu'il peut fournir bien des moyens d'améliorer le texte de Joinville.

Le manuscrit de M. Briffart-Binet dérive de la même source que le manuscrit de Lucques : ce sont deux textes qui ne diffèrent que par des variantes peu importantes, & dont les rapports sont trop nombreux & trop caractéristiques pour qu'on puisse leur assigner une origine distincte. Ils ont été copiés l'un & l'autre au ^{xvi}^e siècle ; mais les miniatures du frontispice & l'avertissement explicatif qui les accompagne dans le manuscrit de Lucques, manquent aujourd'hui dans l'autre manuscrit, qui peut avoir perdu ces feuillets préliminaires. On y lit à la page 78 l'anecdote suivante, que je ne puis attribuer à Joinville, dont elle interrompt brusquement le récit :

« Nostre saint roy avoit de coustume que quant il passoit par-dessus quelque pont, il disoit tousjours : *Surrexit Dominus de sepulcro, qui pronobis pependit in ligno*. Et disoit : Se le pont est de pierre, je ne doute point à passer, se le sepulchre où Nostre Seigneur fut ensevely estoit de pierre ; & s'il est de boys, je ne doute point à passer, car la croix où Nostre Seigneur fut mys estoit de bois. Et par ainly passoit seurement. »

De la page 88 à la page 112, & plus loin de la page 126 à la page 139, le manuscrit de M. Briffart-Binet contient toute la portion du texte qui manque dans le manuscrit de Lucques, & qui n'est exempte dans celui du ^{xiv}^e siècle ni de lacunes à combler, ni d'erreurs à corriger. J'ai donc trouvé, dans le précieux volume dont M. Briffart-Binet a bien voulu m'accorder communication, des secours qui avaient manqué à tous les autres éditeurs.

On fait que Louis Lafféré, chanoine de Saint-Martin de Tours & proviseur de la maison de Navarre, publia en 1541 un abrégé de la vie de saint Louis à la suite de celle de saint Jérôme, & qu'à cette occasion il avait obtenu d'Antoinette de Bourbon un manuscrit de l'*Histoire* de Joinville. M. Daunou (1) s'est demandé si ce

1) *Historiens de France*, t. XX, p. xlv.

manuscrit n'était pas celui de Lucques, qui porté au frontispice les armes de cette princesse. Mais ce volume, exécuté avec luxe & orné de nombreuses miniatures, devait être à l'usage personnel de la duchesse de Guise ; & tout porte à croire qu'après l'avoir conservé jusqu'à sa mort, elle le transmit à ses héritiers. Il n'est donc pas impossible que son arrière-petit-fils, Charles de Lorraine, le possédât encore, lorsque, brouillé avec le cardinal de Richelieu, il quitta la France en 1631 pour se retirer avec sa famille en Italie, où il mourut à Cuna dans le Siennois, le 30 septembre 1640. On s'explique ainsi comment, dans le siècle suivant, ce volume put être découvert à Lucques par Sainte-Palaye, & acquis par la Bibliothèque royale en 1741. Quant au manuscrit donné ou prêté à Louis Lafféré, je le reconnaîtrais plus volontiers dans celui de M. Briffart-Binet. Enfoui depuis longtemps dans quelque bibliothèque particulière, ou peut-être même relégué dans un grenier où la dent des souris lui a fait subir plus d'une injure, il est enfin parvenu entre les mains d'un amateur doublement digne de le posséder, puisqu'il en connaît si bien le prix & qu'il en fait faire un si libéral usage.





Monnaies d'or. — Grand sceau royal de saint Louis.



HISTOIRE
DE
SAINT LOUIS

TEXTE ORIGINAL.

A son (1) bon' seigneur Loos, filz du roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champaigne & de Brie conte palazin, Jehan sire de Joinville, son seneschal (2) de Champaigne, salut & amour & honneur, & son servise appareillé.

Chier sire, je vous foiç à savoir que madame la royne vostre mère, qui moult m'amoit (à cui Dieu bone merci face!), me pria si à certes comme elle pot, que je li feisse faire un livre des saintes paroles & des bons faiz nostre roy saint Loos; & je le li oi en couvenant (3), & à l'aide de Dieu le livre est assouvi en deux parties.

(1) Ms. B., 'A mon. — (2) Les manuscrits B & L portent ici des seneschaulx, mauvaise leçon qui permet d'affirmer que le texte original avait la forme ancienne du nominatif ses seneschaus. — (3) Ms. A., & je les y oi en couvenant; B & L, & je, sire, luy accordé.



HISTOIRE DE SAINT LOUIS

TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

A fon bon feigneur Louis, fils du roi de France, par la grâce de Dieu roi de Navarre, comte palatin de Champagne & de Brie (1), Jean, sire de Joinville, son sénéchal de Champagne, salut, amour, honneur, & son service disposé.

I.
Dédicace
& division
de
l'ouvrage.

Cher sire, je vous fais favoir que Madame la reine votre mère, qui m'aimait beaucoup (à qui Dieu fasse bonne merci!), me pria aussi instamment qu'elle put que je lui fisse faire un livre (2) des saintes paroles & des bons faits de notre roi saint Louis; je lui en fis la promesse, & avec l'aide de Dieu le livre est achevé, en deux parties.

(1) Louis X, surnommé le Hutin, fils de Philippe le Bel, était roi de Navarre & comte de Champagne & de Brie, du chef de sa mère Jeanne de Navarre, morte le 2 avril 1305. Ce livre lui fut dédié en 1309, cinq ans avant qu'il ne succédât à son père comme roi de France.

(2) C'est-à-dire que Joinville fit écrire le livre sous sa dictée.

La première partie si devise comment il se gouverna tout son tens selonc Dieu & selonc l'Eglise, & au profit de son règne.

La seconde partie du livre si parle de ses granz chevaleries & de ses granz faiz d'armes.

Sire, pour ce qu'il est escript : « Fai premier ce qu'il avert à Dieu, & il te adreçera toutes tes autres (1) besoignes, » ai-je tout premier (2) fait escrire ce qui avert aus trois choses desus dites ; c'est à savoir ce qui avert au profit des ames & des cors, & ce qui avert au gouvernement du peuple.

Et ces autres choses ai-je fait escrire aussi à l'onneur du vrai cors saint, pour ce que par ces choses desus dites en pourra veoir tout cler que onques home lay de nostre temps ne vesqui si saintement de tout son temps, dès le commencement de son règne, jusques à la fin de sa vie. A la fin de sa vie ne fuz-je mie ; mais le conte Pierre d'Alaçon son filz y fu, qui moult m'aimma, qui me recorda la belle fin que il fist, que vous trouverez escripte en la fin de cest livre. Et de ce me semble-il que en ne li fist mie assez, quant en ne le mist ou nombre des martirs, pour les grans peignes que il souffri ou pèlerinage de la croiz, par l'espace de six anz que je fu en sa compaignie, & pour ce meismement que il ensui Nostre-Seigneur ou fait de la croiz. Car se Diex morut en la croiz, aussi fist-il ; car croifiez estoit-il quant il fu à Thunes.

Le secont livre vous (3) parlera de ses granz chevaleries & de ses granz hardemens, lesquies sont tiex, que je li vi quatre fois mettre son cors en

(1) Ms. A, toutes ces autres ; B & L, toutes aultres. — (2) Les mots tout premier manquent dans A. — (3) A, nous.

La première partie raconte comment saint Louis se gouverna toute sa vie selon Dieu & selon l'Église, & au profit de son royaume.

La seconde partie du livre parle de ses grandes prouesses & de ses grands faits d'armes.

Sire, parce qu'il est écrit : « Fais premièrement ce qui appartient à Dieu, & il dirigera toutes tes autres besognes, » j'ai tout d'abord fait écrire ce qui appartient aux trois choses dessus dites, c'est à savoir ce qui appartient au profit des âmes & des corps, & ce qui appartient au gouvernement du peuple.

Et ces autres choses là (1), je les ai fait écrire aussi à l'honneur de ce vrai saint, parce que par ces choses dessus dites on pourra voir clairement que jamais laïque de notre temps ne vécut si saintement pendant tout son temps, depuis le commencement de son règne jusqu'à la fin de sa vie. A la fin de sa vie, je n'y fus pas; mais le comte Pierre d'Alençon, son fils, y fut, lui qui m'aima beaucoup & qui me raconta la belle fin qu'il fit & que vous trouverez écrite à la fin de ce livre (2). Et sur cela, il me semble qu'on ne fit pas assez pour lui quand on ne le mit pas au nombre des martyrs pour les grandes peines qu'il souffrit au pèlerinage de la croix par l'espace de six ans que je fus en sa compagnie, & parce que surtout il imita Notre-Seigneur au fait de la croix. Car si Dieu mourut en croix, aussi fit-il; car il était croisé quand il fut à Tunis.

Le second livre parlera de ses grandes prouesses & de ses grandes hardiesses, qui sont telles que je lui vis quatre fois mettre son corps en aventure de mort,

(1) C'est-à-dire les choses autres que les grands faits d'armes, celles qui sont l'objet de la première partie. — (2) Voy. chap. cXLVI.

avanture de mort, aussi comme vous orrez ci-après, pour espargnier le doumage de son peuple.

- II. Le premier fait là où il mist son cors en avanture de mort, ce fu à l'ariver que nous feimes devant Damiete, là où tout son conseil li loa, ainsi comme je l'entendi, que il demourast en sa neif, tant que il veist que sa chevalerie feroit, qui aloit à terre. La reson pour quoy en li loa ces choses si estoit tele, que, se il arivoit avec eulz, & sa gent estoient occis & il avec, la besoigne feroit perdue; & se il demouroit en sa neif, par son cors peust-il recouvrer à reconquerre la terre de Egypte. Et il ne vout nullui croire, ains failli en la mer, tout armé, l'escu au col, le glaive ou poing, & fu des premiers à terre.

Le seconde foiz qu'il mist son cors en avanture de mort, si fu tele, que au partir qu'il fist de la Mafourre ⁽¹⁾ pour venir à Damiete, son conseil li loa, si comme l'en me donna à entendre, que il sen venist à Damiete en galies; & ce conseil li fu donné, si comme l'en dit, pour ce que, se il li meschéoit de sa gent, par son cors les peust delivrer de prison. Et especialment ce conseil li fu donné pour le meschief de son cors où il estoit par plusieurs maladies qui estoient teles, car il avoit double tierceinne & menoison moult fort, & la maladie de l'ost en la bouche & ès jambes. Il ne vout onques nullui croire; ainçois dist que son peuple ne lairoit-il jà, mez feroit tele fin comme ils feroient. Si li en avint ainsi, que par la menoison qu'il avoit, que il li couvint le soir couper le fons de ses braiez ⁽²⁾, & par la

(1) A, de l'Aumafourre. — (2) A, baiez; B & L, chauffes. La leçon braies se représente plus loin (chap. Lxi) dans le ms. A.

comme vous l'entendrez ci-après, pour épargner le dommage de son peuple.

Le premier fait où il mit son corps en aventure de mort, ce fut à notre arrivée devant Damiette (1), là où tout son conseil fut d'avis, ainsi que je l'entendis, qu'il demeurât dans son vaisseau, jusqu'à ce qu'il vît ce que ferait sa chevalerie, qui allait à terre. La raison pourquoi on lui conseilla ces choses était que s'il débarquait avec eux, & que ses gens fussent occis & lui avec, l'affaire ferait perdue ; tandis que s'il demeurait dans son vaisseau, de sa personne il pourrait tenter de nouveau de conquérir la terre d'Égypte. Il ne voulut en croire personne, mais sauta dans la mer tout armé, l'écu au col, la lance (2) au poing, & fut des premiers à terre.

II.
Exemples
du dévouement de saint
Louis.

La seconde fois qu'il mit son corps en aventure de mort, ce fut qu'à son départ de Mansourah pour venir à Damiette (3), son conseil fut d'avis, ainsi qu'on me le donna à entendre, qu'il s'en vînt à Damiette en galère. Et ce conseil lui fut donné, ainsi qu'on le dit, pour que s'il arrivait malheur à ses gens, de sa personne il les pût délivrer de captivité. Et spécialement ce conseil lui fut donné pour le mauvais état de son corps, où il était par plusieurs maladies qui étaient telles, qu'il avait une fièvre double tierce, une dysfenterie très-forte, & la maladie de l'armée, dans la bouche & aux jambes. Il ne voulut jamais en croire personne ; mais il dit qu'il ne laisserait pas son peuple, & qu'il ferait la même fin qu'eux. Il lui advint ainsi qu'avec la dysfenterie qu'il avait, il lui fallut le soir

(1) Voy. chap. xxxv. — (2) C'est le mot *glaive* qui se présente ici & ailleurs dans le ms. A, mais il doit s'entendre d'une lance & non d'une épée.
— (3) Voyez chap. lxi.

force de la maladie de l'ost se pasma-il (1) le soir par plusieurs foiz, aussi comme vous orrez ci-après.

La tierce foiz qu'il mist son cors en aventure de mort, ce fu quant il demoura quatre ans (2) en la sainte terre, après ce que ses frères en furent venuz. En grant aventure de mort fumes lors; car quant le roy fu demouré en Acre, pour un home à armes que il avoit en sa compaignie, ceulz d'Acre en avoient bien trente, quant la ville fu prise. Car je ne sai autre reison pour quoy les Turz ne nous vindrent prenre en la ville, fors que pour l'amour que Dieu avoit au roy, qui la poour metoit ou cuer à nos ennemis, pour quoy il ne nous osassent venir courre sus. Et de ce est escript : « Se tu creins Dieu, si te creindront toutes les riens qui te verront. » Et ceste demourée fist-il tout contre son conseil, si comme vous orrez ci-après. Son cors mist-il en aventure pour le peuple de la terre garantir, qui eust esté perdu dès lors, se il ne se feust lors remez (3).

Le quart fait là où il mist son cors en aventure de mort, ce fu quant nous revenismes d'outremer & venismes devant l'ille de Cypre, là où nostre neif hurta si malement que la terre là où elle hurta, enporta trois toises du tyson sur quoy nostre neif estoit fondée. Après ce le roy envia querre quatorze mestres nothonniers, que de celle neif, que d'autres qui estoient en sa compaignie, pour li conseiller que il feroit; & touz li loèrent, si comme vous orrez ci-après, que il entraft en une autre neif; car il ne véoient pas comment la neif peust souffrir les copz des ondes, pour

(1) A, se pena-il. — (2) A, un an. — (3) Je ne crois pas qu'on puisse, avec M. Daunou, lire reniez. B & L portent s'il en fut venu.

couper le fond de ses chausses, & que par la force de la maladie de l'armée il se pâma le soir par plusieurs fois, ainsi que vous l'entendrez ci-après.

La troisième fois qu'il mit son corps en aventure de mort, ce fut quand il demeura quatre ans en Terre sainte après que ses frères en furent revenus (1). Nous fûmes alors en grande aventure de mort; car quand le roi fut établi en Acre, pour un homme d'armes qu'il avait en sa compagnie, ceux d'Acre en avaient bien trente, quand la ville fut prise (2). Je ne fais pas d'autre raison pourquoi les Turcs ne nous vinrent pas prendre dans la ville, sinon l'amour que portait au roi Dieu, qui mettait la peur au cœur de nos ennemis, pour qu'ils n'osassent nous venir courir sus. Sur ce il est écrit : « Si tu crains Dieu, tout ce qui te verra te craindra. » Ce séjour, il le fit tout à fait malgré son conseil, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Il mit son corps en aventure pour garantir le peuple de la Terre sainte, qui eût été perdu dès lors s'il ne fût alors resté.

Le quatrième fait où il mit son corps en aventure de mort, ce fut quand nous revînmes d'outre-mer & vînmes devant l'île de Chypre, là où notre vaisseau heurta si malheureusement que le fond où il heurta emporta trois toises de la quille sur quoi notre vaisseau était construit (3). Après cela, le roi envoya querir quatorze maîtres nautoniers, tant de ce vaisseau que d'autres qui étaient en sa compagnie, pour lui conseiller ce qu'il ferait. Tous furent d'avis, ainsi que vous l'entendrez ci-après, qu'il entrât dans un autre vaisseau; car ils ne voyaient pas comment le

(1) Voy. chap. LXXXVI. — (2) Les chrétiens d'Acre, quand la ville fut prise par les Sarrafins en 1291. — (3) Voyez chap. CXXII & CXXIII.

ce que les clous de quoy les planches de la nef estoient atachiez estoient touz eloschez. Et moustrèrent au roy l'exemplaire du peril de la nef, pour ce que à l'aller que nous feismes outre mer, une nef en semblable fait avoit esté perie, & je vi la femme & l'enfant chiez le conte de Joyngny, qui seulz de ceste nef eschaperent.

A ce respondi le roy : « Seigneurz, je voi que se je descens de ceste nef, que elle sera de refus, & voy que il a céans huit cens persones & plus ; & pour ce que chascun aime autretant sa vie comme je faiz la moie, n'oseroit nulz demourer en ceste nef, ainçois demourroient en Cypre : par quoy, se Dieu plait, je ne mettrai jà tant de gent comme il a céans en peril de mort ; ainçois demourrai céans pour mon peuple sauver. » Et demoura (1) ; & Dieu, à cui il satendoit, nous saulva en peril de mer bien dix semaines, & venimes à bon port, si comme vous orrez ci-après. Or avint ainsi que Olivier de Termes, qui bien & viguerusement festoit maintenu outre mer, lessa le roy & demoura en Cypre, lequel nous ne veismes puis d'an & demi après. Ainsi (2) destourna le roy le doumage de huit cens personnes qui estoient en la nef.

En la darenière partie de cest livre parlerons de sa fin, comment il trespassa saintement.

Or diz-je à vous, monseigneur le roy de Navarre, que je promis à ma dame la royne vostre mère (à cui Diex bone merci face !), que je feroie cest livre ; & pour moy aquitier de ma promesse, l'ai-je fait. Et pour ce que ne voi nullui qui si bien le doie avoir

(1) Les mots & demoura manquent dans A. — (2) A, aussi.

vaisseau pourrait supporter le choc des vagues, parce que les clous avec quoi les planches du vaisseau étaient attachées étaient disloqués. Et ils montrèrent au roi un exemple du péril de ce vaisseau, parce que, dans la traversée que nous fîmes en allant outre-mer, un vaisseau en semblable cas avait péri ; & je vis chez le comte de Joigny la femme & l'enfant qui seuls échappèrent de ce vaisseau.

A cela le roi répondit : « Seigneurs, je vois que si je descends de ce vaisseau, on n'en voudra plus ; & je vois qu'il y a céans huit cents personnes & plus ; & parce que chacun aime autant sa vie que je fais la mienne, nul n'oserait demeurer dans ce vaisseau, mais ils demeureraient en Chypre. C'est pourquoi, fil plaît à Dieu, je ne mettrai pas autant de gens qu'il y en a céans en péril de mort, mais je demeurerai céans pour sauver mon peuple. » Et il demeura ; & Dieu, sur qui il comptait, nous sauva, dans les périls de la mer, pendant dix semaines, & nous vîmes à bon port ainsi que vous l'entendrez ci-après. Or il advint qu'Olivier de Termes, qui s'était bien & vigoureusement comporté outre-mer, laissa le roi & demeura en Chypre ; nous ne le revîmes qu'au bout d'un an & demi. C'est ainsi que le roi détourna le dommage de huit cents personnes qui étaient sur le vaisseau.

Dans la dernière partie de ce livre nous parlerons de sa fin, comment il trépassa saintement.

Or je vous dis, monseigneur le roi de Navarre, que je promis à Madame la reine votre mère (à qui Dieu fasse bonne merci !) que je ferais ce livre ; & pour m'acquitter de ma promesse je l'ai fait. Et parce que je ne vois nul qui doive aussi bien l'avoir que vous, qui êtes son héritier, je vous l'envoie, pour que vous, &

comme vous qui estes ses hoirs, le vous envoié-je, pource que vous & vostre frère & les autres qui l'orront, y puissent prendre bon exemple, & les exemples mettre à œuvre, par quoy Dieu leur en fache gré (1).

III. *En nom de Dieu le tout puissant, je, Jehan sire de Joyngville, seneschal de Champaigne, faiȝ escrire la vie notre saint Loos, ce que je vi & oy par l'espace de fis anz, que je fu en sa compaignie ou pèlerinage d'outre mer, & puis que nous revenimes. Et avant que je vous conte de ses grans faiȝ & de sa chevalerie vous conterai-je ce que (2) je vi & oy de ses saintes paroles & de ses bons enseignemens, pour ce qu'ils soient trouvez l'un après l'autre, pour edefier ceulz qui les orront.*

Ce saint home ama Dieu de tout son cuer & ensuivi ses œuvres; & y apparut en ce que, aussi comme Dieu morut pour l'amour que il avoit en son peuple, mist-il son cors en aventure par plusieurs foiȝ pour l'amour que il avoit à son peuple, & sen feust bien soufers, se il voufist, si comme vous orrez ci-après. L'amour qu'il avoit à son peuple parut à ce qu'il dit à son ainzné filȝ (3) en une moult grant maladie que il ot à Fonteinne-Bliaut : « Biau filȝ, fist-il, je te pri que tu te faces amer au peuple de ton royaume; car vraiment je ameraie miex que un Escot venist d'Escosse & gouvernast le peuple du royaume bien & loialment, que tu le gouvernasses mal apertement. » Le saint

(1) B & L, Dieu & Nostre Dame leur en faichent gré. — (2) A, que au lieu de ce que. — (3) B & L, monsieur Loys son filȝ ainzné.

vos frères, & les autres qui l'entendront, y puissent prendre bon exemple, & mettre les exemples en œuvre, pour que Dieu leur en fache gré.

Au nom de Dieu le tout-puissant, je, Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, fais écrire la vie de nostre saint Louis, ce que je vis & ouïs par l'espace de six ans que je fus en sa compagnie au pèlerinage d'outre-mer, & depuis que nous revînmes. Et avant que je vous conte ses grands faits & ses prouesses, je vous conterai ce que je vis & ouïs de ses saintes paroles & de ses bons enseignements, afin qu'on les trouve l'un après l'autre pour édifier ceux qui les entendront.

III.
Commence-
ment du pre-
mier livre. —
Principales
vertus de saint
Louis.

Ce saint homme aima Dieu de tout son cœur & en imita les œuvres ; & il y parut en ce que, de même que Dieu mourut pour l'amour qu'il avait de son peuple, lui aussi mit son corps en aventure plusieurs fois pour l'amour qu'il avait de son peuple, & il s'en fût bien dispensé s'il eût voulu, ainsi que vous l'entendrez ci-après. L'amour qu'il avait de son peuple parut à ce qu'il dit à son fils aîné dans une très-grande maladie qu'il eut à Fontainebleau : « Beau fils, dit-il, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume ; car vraiment j'aimerais mieux qu'un Écossais vînt d'Écosse & gouvernât le peuple bien & loyalement, que si tu gouvernais mal au vu de tous. » Le saint roi aima tant la vérité que même avec les Sarrafins il ne voulut pas mentir sur

roy (1) ama tant vérité que neis aus Sarrazins ne vould-il pas mentir de ce que il leur avoit en convenant, si comme vous orrez ci-après.

De la bouche fu-il si sobre, que onques jour de ma vie je ne li oy deviser nulles viandes, aussi comme maint riches homes font; ainçois manjoit pacientment ce que ses queus li appareilloient & mettoit on (2) devant li. En ses paroles fu-il attrempez; car onques jour de ma vie je ne li oy mal dire de nullui, ne onques ne li oy nommer le dyable, lequel nons (3) est bien espandu par le royaume: ce que je croy qui ne plaît mie à Dieu. Son vin trempoit par mesure, selonc ce qu'il véoit que le vin le pooit souffrir. Il me demanda en Cypre pourquoi je ne metoie de l'yaue en mon vin, & je li diz que ce me fesoient les phisiciens, qui me disoient que j'avoie une grosse teste & une froide fourcelle, & que je n'en avoie pooir de enyvrer. Et il me dist que il me decevoient; car, se je ne l'apprenoie en ma joenesce, & je le vouloie temprer en ma vieillesce, les gouttes & les maladies de fourcelle me prendroient, que james n'auroie santé; & se je bevoie le vin tout pur en ma vieillesce, je m'enyvreroie touz les soirs; & ce estoit trop laide chose de vaillant home de soy enyvrer.

Il me demanda si je vouloie estre honorez en ce siècle & avoir paradis à la mort, & je li diz oyl. Et il me dit: « Donques vous gardez que vous ne faites ne ne dites à vostre escient nulle riens, que se tout le monde le savoît, que vous ne peussiez congnoistre, Je ai ce fait, je ai ce dit. »

Il me dit que je me gardasse que je ne dementisse

(1) Roy manque dans A. — (2) B & L, ce qu'on luy appareilloit en ajoutant & mettoit on omis dans A. — (3) A, nous.

ce qu'il leur avait promis, ainsi que vous l'entendrez ci-après (1).

De la bouche il fut si fobre que jamais de ma vie je ne l'ouïs commander aucuns mets, comme maints riches hommes le font ; mais il mangeait bonnement ce que ses cuisiniers lui préparaient & qu'on servait devant lui. Il fut modéré dans ses paroles ; car jamais de ma vie je ne l'ouïs médire de personne, ni jamais ne l'ouïs nommer le diable, lequel nom est bien répandu par le royaume, ce qui, je crois, ne plaît pas à Dieu (2). Il trempait son vin avec mesure, selon que le vin le pouvait supporter. Il me demanda en Chypre pourquoi je ne mettais pas d'eau dans mon vin ; & je lui dis que la cause en était aux médecins qui me disaient que j'avais une grosse tête & un froid estomac, & que pour cela je ne pouvais m'enivrer. Et il me dit qu'ils me trompaient ; car si je n'apprenais en ma jeunesse à tremper mon vin, & que je voulusse le faire en ma vieillesse, les gouttes & les maladies d'estomac me prendraient, si bien que jamais je n'aurais de santé ; & si je buvais le vin tout pur en ma vieillesse, je m'enivrerais tous les foirs ; & c'était trop laide chose à un vaillant homme de s'enivrer.

Il me demanda si je voulais être honoré en ce siècle & avoir le paradis à la mort ; & je lui dis, oui. Et il me dit : « Gardez-vous donc de faire ou dire à votre esclave nulle chose dont, si tout le monde la savait, vous ne pussiez faire l'aveu & dire : J'ai fait ceci, j'ai dit cela (3). »

Il me dit que je me gardasse de démentir ni de

(1) Voy. chap. LXXVI. — (2) Voy. chap. CXXXVIII. — (3) *Credo*, IV.

ne ne desdeisse nullui de ce que il diroit devant moy, puis que je n'i auroie ne pechié ne doumage ou souffrir, pour ce que des dures paroles meuvent les melées dont mil homes sont mors.

Il disoit que l'en devoit son cors vestir & armer en tele manière, que les preudeshomes de cest siècle ne deissent que il en feist trop, ne que les joenes homes ne deissent que il feist pou. Et ceste chose me ramenti (1) le père le roy qui orendroit est, pour les cotes brodées à armer que en fait hui & le jour, & li disoit que onques en la voie d'outremer là où je fu, je n'i vi cottes brodées, ne les roy ne les autrui. Et il me dit qu'il avoit tiex atours brodez de ses armes, qui li avoient cousté huit cenx livres de parisis. Et je li diz que il les eust miex employés se il les eust donnez pour Dieu, & eust fait ses atours de bon cendal enforcé (2) de ses armes, si comme son père faisoit.

IV. *Il m'apela une foi, & me dist : « Je n'ose parler à vous pour le subtil senx dont vous estes, de chose qui touche à Dieu ; & pour ce ai-je appelé ces (3) frères qui ci sont, que je vous weil faire une demande. » La demande fu tele : « Seneschal, fist-il, quel chose est Dieu ? » Et je li diz : « Sire, ce est si bone chose que meilleur ne peut estre. » — « Vraiment, fist-il, c'est bien respondu ; que ceste responce que vous avez faite, est escripte en cest livre que je tieing en ma main. Or vous demandé-je, fist-il, lequel vous ameriés miex, ou que vous feussies mesiaus, ou que vous eussies fait un pechié mortel ? » Et je, qui onques ne li menti, li*

(1) B & L, En ceste chose ramenti je. — (2) B & L, renforcé battu. — (3) A, fes ; B & L, ces deux.

dédire aucune personne de ce qu'elle dirait devant moi, pourvu qu'il n'y eût pour moi ni péché ni dommage à me taire, parce que des dures paroles naissent les mêlées dont mille hommes sont morts.

Il difait que l'on devait vêtir & armer son corps de telle manière que les prud'hommes de ce siècle ne difsent pas qu'on en fit trop, ni que les jeunes gens ne difsent qu'on en fit trop peu (1). Et cette chose me fut remise en mémoire par le père du roi qui est maintenant (2), à propos des cottes d'armes brodées qu'on fait aujourd'hui; & je lui difais que jamais dans le voyage d'outremer où je fus, je ne vis cottes brodées, ni celles du roi ni celles des autres. Et il me dit qu'il avait tels atours brodés à ses armes qui lui avaient coûté huit cents livres parisis (3). Et je lui dis qu'il les eût mieux employées s'il les eût données pour l'amour de Dieu & qu'il eût fait ses atours en bon taffetas (4) garni de ses armoiries, comme son père faisait.

Il m'appela une fois & me dit : « Vous êtes un homme de sens si subtil que je n'ose vous parler de chose qui touche à Dieu; & j'ai appelé les moines qui sont ici parce que je vous veux faire une demande. » La demande fut telle : « Sénéchal, fit-il, qu'est-ce que Dieu ? » Et je lui dis : « Sire, c'est si bonne chose que meilleure ne peut être. » — « Vraiment, fit-il, c'est bien répondu; car la réponse que vous avez faite est écrite en ce livre que je tiens à ma main. Or je vous demande, fit-il, ce que vous aimeriez mieux ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péché mortel. » Et moi, qui jamais ne lui mentis, je lui répondis que j'aimerais

IV.
Horreur
de saint Louis
pour le péché
son amour
pour
les pauvres.

(1) Voyez chap. vi. — (2) Philippe le Hardi, père de Philippe le Bel. —
(3) Environ 20,000 francs de notre monnaie. Voy. *Éclaircissements*, 1^o —
(4) J'appelle *taffetas* ici & ailleurs ce que Joinville appelle *cedal* : cette interprétation est généralement admise.

responði que je en ameraie miex avoir fait trente, que estre mesiaus. Et quand les frères s'en furent partis, il m'appela tout seul, & me fist seoir à ses piez, & me dit : « Comment me deistes-vous hier ce ? » Et je li diç que encore li disoie-je, & il me dit : « Vous deistes comme hastis musarç, car nulle si laide mezelerie n'est comme d'estre en pechié mortel, pour ce que l'ame qui est en pechié mortel est semblable au dyable : par quoy nulle si laide meselerie ne peut estre. Et bien est voir que quant l'omme meurt, il est gueri ⁽¹⁾ de la meselerie du cors ; mès quant l'omme qui a fait le pechié mortel meurt, il ne sceit pas ne n'est certains que il ait eu ⁽²⁾ tele repentance que Dieu li ait pardonné ; par quoy grant poour doit avoir que celle mezelerie li dure tant comme Diex yert en paradis. Ci vous pri, fist-il, tant comme je puis, que vous metés votre cuer à ce, pour l'amour de Dieu & de moy, que vous amiffiez miex que tout meschief avenit au cors, de mezelerie & de toute maladie, que ce que le pechié mortel venist à l'ame de vous. »

Il me demanda se je lavoie les piez aux povres le jour du grant jeudi : « Sire, dis-je, en maleur ⁽³⁾ ! les piez de ces vilains ne laverai-je jà. » — « Vraiment, fist-il, ce fu mal dit ; car vous ne devez mie avoir en desdaing ce que Dieu fist pour nostre enseignement. Si vous pri-je pour l'amour de Dieu, premier, & pour l'amour de moy, que vous les acoustumez à laver. »

V. Il ama tant toutes manières de gens qui Dieu créoient & amoient, que il donna la connestablie de France à monseigneur Gilles le Brun qui n'estoit

(1) A, guerie. — (2) B & L, eu en sa vie. — (3) B, Fy, fy ! j'en ay mal au cuer ; L, Fy, fis je, en mal eur.

mieux en avoir fait trente que d'être lèpreux. Quand les moines furent partis il m'appela tout seul, me fit asseoir à ses pieds & me dit : « Comment me dites-vous hier cela ? » Et je lui dis que je le disais encore. Et il me dit : « Vous parlâtes en étourdi & en fou ; car il n'y a pas de lèpre si laide que d'être en péché mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable ; c'est pourquoi il ne peut y avoir de lèpre si laide. Et il est bien vrai que quand l'homme meurt il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne fait pas ni n'est certain qu'il ait eu tel repentir que Dieu lui ait pardonné. C'est pourquoi il doit avoir grand'peur que cette lèpre ne lui dure tant que Dieu fera en paradis. Aussi je vous prie, fit-il, autant que je puis, d'habituer votre cœur pour l'amour de Dieu & de moi, à mieux aimer que tout mal advînt à votre corps par la lèpre & toute autre maladie, que si le péché mortel venait dans votre âme. »

Il me demanda si je lavais les pieds aux pauvres le jour du jeudi saint (1). « Sire, dis-je, quel malheur ! les pieds de ces vilains je ne les laverai pas. » — « Vraiment, fit-il, ce fut mal dit ; car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement. Je vous prie donc, pour l'amour de Dieu d'abord, & pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à les laver. »

Il aima tant toutes sortes de gens qui croyaient en Dieu & l'aimaient, qu'il donna la connétablie de France à Monseigneur Gilles le Brun (qui n'était pas

V.
Estime de
saint Louis
pour la pru
d'homie & l
probité.

(1) Voy. chap. cxxxix.

pas du royaume de France, pour ce qu'il estoit de grant renommée de croire Dieu & amer. Et je croy vraiment que tel fu-il.

Maiſtre Robert de Sorbon (1), pour la grant renommée que il avoit d'estre preudomme, il le faisoit manger à sa table. Un jour avint que il manjoit delez moy, & devisions (2) l'un à l'autre; & nous reprist & dit : « Parlés haut, fist-il, car voz compaignons cuident que vous mesdifiés d'eulz. Se vous parlés au manger de chose qui nous (3) doie plaire, si dites haut; ou, se ce non, si vous taisiés. » Quant le roy estoit en joie, si me disoit : « Seneschal, or me dites les raisons pour quoy preudomme vaut miex que beguin. » Lors si encommençoit la tençon de moy & de maiſtre Robert. Quant nous avions grant pieſce desputé, si rendoit sa sentence & disoit ainſi : « Maiſtre Robert, je vourroie avoir le non de preudomme, mès que je le feusse, & tout le remenant vous demourast; car preudomme est si grant chose & si bone chose, que, neis au nommer, emplist-il la bouche. »

Au contraire, disoit-il que male chose estoit de prendre de l'autrui; car le rendre estoit si grief, que, neis au nommer, le rendre escorchoit la gorge par les erres qui y sont, lesquelx senefient les ratiaus au diable, qui touz jours tire arière vers li ceulz qui l'autrui chatel weulent rendre. Et si soutilment le fait le dyable, car aus grans usuriers & aus granz robeurs les attice-il si que il leur fait donner pour Dieu ce que il devroient rendre. Il me dist que je

(1) A, Cerbone. — (2) Les mots & devisions manquent dans A. —
(3) A, vous.

du royaume de France) (1), parce qu'il était en grande renommée de croire en Dieu & de l'aimer. Et je crois vraiment que tel fut-il.

Il faifait manger à fa table maître Robert de Sorbon (2), pour la grande renommée qu'il avait d'être prud'homme. Un jour il advint qu'il mangeait à côté de moi, & que nous cautions bas l'un avec l'autre. Le roi nous reprit & dit : « Parlez haut, fit-il, car vos compaignons croient que vous pouvez médire d'eux. Si vous parlez, en mangeant, de chose qui nous doive plaire, parlez haut; ou sinon, taisez-vous. » Quand le roi était en gaieté, il me difait : « Sénéchal, dites-moi les raifons pourquoi prud'homme vaut mieux que béguin (3). » Alors donc commençait la diffuffion entre moi & maître Robert. Quand nous avions longtemps disputé, alors le roi rendait fa sentence & difait ainfi : « Maître Robert, je voudrais avoir le nom de prud'homme, pourvu que je le fuffe, & tout le reffe je vous le laifferais; car ce nom de prud'homme eft fi grande chose & fi bonne chose que même à le prononcer il emplit la bouche. »

Au contraire il difait que c'était mauvaife chose de prendre le bien d'autrui : « car rendre était fi dur, que même à le prononcer *rendre* écorchait la gorge par les *r* qui y font, lesquels fignifient les râteaux du diable, qui toujours tire en arrière ceux qui veulent rendre le bien d'autrui. Et le diable le fait bien fubtilement; car avec les grands ufuriers & les grands voleurs, il les excite de telle forte qu'il leur fait donner pour Dieu ce qu'ils devraient rendre. » Il me dit que

(1) Gilles de Trafeignies, dit le Brun, était originaire de Flandre.

(2) Robert de Sorbon, fondateur du collège de Sorbonne. — (3) Dévot.

deïsse au roi Tibaut de par li, que il se preïst garde à la meson des Preescheurs de Provins que il faisoit, que il n'encombrast l'ame de li pour les grant deniers que il y metoit; car les sages homes, tandis que il vivent, doivent faire du leur aussi comme executeur en devroient faire, c'est à savoir que les bons executeurs desfont premièrement les tors faiz au mort, & rendent l'autrui chatel, & du remenant de l'avoir au mort font aumosnes.

VI. *Le saint roy fu à Corbeil à une Penthecouste, là où il ot quatre-vins (1) chevaliers. Le roy descendi après manger ou prael, desouz la chapelle, & parloit à l'uys de la porte au conte de Bretaigne, le père au duc qui ore est, que Dieu gart! Là me vint querre mestre Robert de Sorbon (2), & me prist par le cor de mon mantel & me mena au roy, & tuit li autre chevalier vindrent après nous. Lors demandai-je à mestre Robert : « Mestre Robert, que me voulez-vous? » Et me dist : « Je vous veul demander se le roy se séoit en cest prael, & vous vous aliez seoir sur son banc plus haut que li, se en vous en devroit bien blasmer. » Et je li dix que oil. Et il me dit : « Dont faites vous bien à blasmer, quand vous estes plus noblement vestu que le roy; car vous vous veste de vair & de vert, ce que li roys ne fait pas. » Et je li dix : « Mestre Robert, salve vostre grace, je ne foiz mie à blasmer, se je me vest de vert & de vair; car cest abit me lessa mon père & ma mère; mès vous faites à blasmer, car vous estes filz de vilain & de vilainne, & avez leffié l'abit*

(1) B & L, trois cens. — (2) A, Cerbon.

je disse au roi Thibaut (1) de sa part de prendre garde à la maison des Frères Prêcheurs de Provins, qu'il faisait, de peur qu'il n'embarassât son âme pour les grandes sommes qu'il y mettait. « Car les hommes sages, tandis qu'ils vivent, doivent faire de leurs biens tout comme des exécuteurs testamentaires en devraient faire; c'est à savoir que les bons exécuteurs réparent d'abord les torts du mort, & rendent le bien d'autrui; & du reste des biens du mort, ils font des aumônes. »

Le saint roi fut à Corbeil un jour de Pentecôte, là où il y avait quatre-vingts chevaliers. Le roi descendit après dîner au préau sous la chapelle, & il parlait à l'entrée de la porte au comte de Bretagne (2), le père du duc qui est à présent, que Dieu garde! Maître Robert de Sorbon vint me querir là & me prit par le bout de mon manteau, & me mena au roi; & tous les autres chevaliers vinrent après nous. Alors je demandai à maître Robert : « Maître Robert, que me voulez-vous? » Et il me dit : « Si le roi faffeyait dans ce préau, & si vous alliez vous asseoir sur son banc plus haut que lui, je veux vous demander si on vous en devrait bien blâmer. » Et je lui dis que oui. Et il me dit : « Donc vous faites chose bien à blâmer, quand vous êtes plus noblement vêtu que le roi; car vous vous vêtez de fourrures & de drap vert, ce que le roi ne fait pas. » Et je lui dis : « Maître Robert, sauf votre permission, je ne fais rien à blâmer si je me vêts de fourrures & de drap vert; car c'est l'habit que me laissèrent mon père &

VI.
Comment
saint Louis
pensait qu'or
se doit vêtir.

(1) Thibaut II, roi de Navarre, cinquième du nom comme comte de Champagne, gendre de saint Louis. — (2) Jean I^{er}, comte de Bretagne, dont le fils Jean II porta le premier le titre de duc & mourut le 18 novembre 1305.

vostre père & vostre mère, & estes vestu de plus riche camelin que le roy n'est. » Et lors je pris le pan de son seurcot & du seurcot le roy, & li dix : « Or esgardez se je di voir. » Et lors le roy entreprist à deffendre mestre Robert de paroles, de tout son pooir.

Après ces choses, monseigneur li roys appella monseigneur Phelippe son filz, le père au roy qui ore est & le roy Tybaut, & s'asist à l'uys de son oratoire & mist la main à terre, & dist : « Séez-vous ci bien près de moy, pour ce que en ne nous oie. » — « Ha! fire, firent-il, nous ne nous ose-rions asseoir si (1) près de vous. » Et il me dist : « Seneschal, séez-vous ci. » Et si fiz-je, si près de li que ma robe touchoit à la seue; & il les fist asseoir après moy & leur dit : « Grant mal apert avez fait, quant vous estes mes filz, & n'avez fait au premier coup tout ce que je vous ai commandé, & gardés que il ne vous avieingne jamais. » Et il dirent que non feroient-il. Et lors me dit que il nous avoit (2) appelez pour li confesser à moy de ce que à tort avoit deffendu mestre Robert contre (3) moy. « Mès, fist-il, je le vi si esbahi, que il avoit bien mestier que je li aidasse. Et toutes voiz ne vous tenez pas à chose que je en deisse pour mestre Robert deffendre; car, aussi comme le seneschal dit, vous vous devez bien vestir & nettement, pour ce que vos femmes vous en ameront miex, & vostre gent vous en priferont plus. Car, ce dit le sage : En se

(1) A, ci. — (2) Avoit manque dans A. — (3) A, à mestre Robert & contre.

ma mère. Au contraire vous faites chose à blâmer; car vous êtes fils de vilain & de vilaine, & avez laissé l'habit de votre père & de votre mère, & êtes vêtu de plus riche camelin (1) que le roi ne l'est. » Et alors je pris le pan de son furcot (2) & du furcot du roi, & lui dis : « Or regardez si je dis vrai. » Et le roi entreprit de tout son pouvoir de défendre maître Robert par ses paroles.

Après ces choses, monseigneur le roi appela monseigneur Philippe son fils, le père du roi qui est à présent, & le roi Thibaut (3), & fassit à l'entrée de son oratoire, & mit la main à terre, & dit : « Asseyez-vous ici bien près de moi, pour qu'on ne nous entende pas. » — « Ah ! sire, firent-ils, nous n'oserions nous asseoir si près de vous. » Et il me dit : « Sénéchal, asseyez-vous ici. » Ainsi fis-je, & si près de lui que ma robe touchait à la sienne. Et il les fit asseoir après moi, & leur dit : « Vous avez vraiment mal fait, vous qui êtes mes fils, & qui n'avez pas fait du premier coup tout ce que je vous ai commandé; & gardez que cela ne vous advienne jamais. » Et ils dirent qu'ils ne le feraient plus. Et alors il me dit qu'il nous avait appelés pour se confesser à moi de ce qu'il avait à tort défendu maître Robert contre moi. « Mais, fit-il, je le vis si ébahi qu'il avait bien besoin que je l'aidasse. Et toutefois ne vous tenez pas à ce que j'en ai pu dire pour défendre maître Robert; car, ainsi que le sénéchal le dit, vous devez vous bien vêtir & proprement, parce que vos femmes vous en aimeront mieux, & vos gens

(1) Étoffe de laine. — (2) Vêtement qui se mettait par-dessus la cotte. (Voyez chap. cxxii.) — (3) Thibaut II, roi de Navarre, marié à Isabelle fille de saint Louis.

doit assemer en robes & en armes en tel manière, que les preudeshommes de cest siècle ne dient que on en face trop, ne les joenes gens de cest siècle ne dient que en en face pou. »

- VII. Ci-après orrez un enseignement que il me fist en la mer, quant nous revenions d'outremer. Il avint que nostre nef hurta devant l'ille de Cypre, par un vent qui a non guerbin (1), qui n'est mie des quatre mestres venz. Et de ce coup que nostre nef prist, furent li notonnier si desperez que il deffiroient leur robes & leur barbes. Le roy sailli de son lit tout deschaus (car nuit estoit), une cote, sanz plus, vestue, & se ala mettre en croiz devant le cors Nostre-Seigneur, comme cil qui n'atendoit que la mort. L'endemain que ce nous fu avenu, m'apela le roi tout seul, & me dist (2) : « Seneschal, ore nous a moustré Dieu une partie de son pooir; car un de ces (3) petiz venz, qui est si petit, que à peine le sceit-on nommer, deut avoir le roy de France, ses enfans & sa femme & ses gens noïés. Or dit saint Anciaumes que ce sont des menaces Nostre-Seigneur, aussi comme se Diex voufist dire : Or vous eussé-je bien mors, se je voufisse. Sire Dieu, fait li sains, pourquoy nous menaces-tu? car ès menaces que tu nous faiz, ce n'est pour ton preu ne pour ton avantage; car se tu nous avoies touz perdus, si ne seroies-tu jà plus povre, ne se tu nous avois tous gaignez tu n'en serois jà (4) plus riche. Donc n'est-ce pas pour ton preu la menace que tu nous as faite, mès pour

(1) L, garbin; M, garbun. — (2) A, & m'apela. — (3) A, B & L, fes; A omet ensuite: qui est si petit. — (4) Les mots se tu nous avois tous gaignez tu n'en serois jà manquent dans A.

vous en priferont plus. Car, dit le sage, on se doit parer en vêtements & en armures de telle manière que les prud'hommes de ce siècle ne disent pas qu'on en fasse trop, ni les jeunes gens de ce siècle qu'on en fasse trop peu (1). »

Vous entendrez ci-après un enseignement qu'il me fit en mer, quand nous revenions d'outre-mer. Il advint que notre vaisseau heurta devant l'île de Chypre par un vent qui a nom garban, qui n'est pas un des quatre maîtres vents (2). Et du coup que reçut notre vaisseau, les nautonniers furent si désespérés qu'ils déchiraient leurs robes & leurs barbes. Le roi futa de son lit sans chaufes (car il était nuit), vêtu d'une cotte, sans plus, & fallà mettre en croix devant le corps de Notre-Seigneur, comme quelqu'un qui n'attendait que la mort. Le lendemain de cet événement, le roi m'appela tout seul, & me dit (3) : « Sénéchal, Dieu nous a montré tout à l'heure une partie de son pouvoir; car un de ces petits vents, qui est si petit qu'à peine le fait-on nommer, faillit noyer le roi de France, ses enfants, sa femme & ses gens. Or saint Anselme dit que ce sont des menaces de Notre-Seigneur, tout comme si Dieu voulait dire : Je vous eusse bien fait mourir si je l'eusse voulu. Sire Dieu, dit le saint, pourquoi nous menaces-tu ? Car si tu nous fais des menaces, ce n'est pas pour ton profit ni pour ton avantage : car si tu nous avais tous perdus tu n'en ferais déjà pas plus pauvre, & si tu nous avais tous gagnés tu n'en ferais déjà pas plus riche. Donc ce n'est pas pour ton avantage la menace que tu nous as faite, mais pour notre profit,

VII.
Profit à tirer
des menaces
de Dieu.

(1) Voy. chap. III. — (2) Voy. chap. CXXII. — (3) Voy. chap. CXXV.

nostre profit, se nous le savons mettre à œuvre. A œuvre devons-nous mettre ceste menace que Dieu nous a faite, en tele manière que, se nous sentons que nous aions en nos cuers & en nos cors chose qui desplèse à Dieu, oster le devons hastivement; & quanque nous cuiderons qui li plèse, nous nous devons esforcier hastivement du prenre; &, se nous le faisons ainsinc, Nostre-Sire nous donra plus de bien en cest siècle & en l'autre, que nous ne saurions deviser. Et se nous ne le faisons ainsi, il fera aussi comme le bon seigneur doit faire à son mauvais sergant; car après la menace, quant le mauvais serjant ne se veut amender, le seigneur fiert ou de mort ou de autres greingneurs meschéances, qui piç valent que mort. » Si y preingne garde li roys qui ore est, car il est eschapé de aussi grant peril ou de plus que nous ne feimes : si s'amende de ses mesfais en tel manière que Dieu ne fière en li ne en ses choses cruelment (1).

VIII. *Le saint roy se esforça (2) de tout son pooir, par ses paroles, de moy faire croire fermement en la loi crestienne que Dieu nous a donnée, aussi comme vous orrez ci-après. Il disoit que nous devons croire si fermement les articles de la foy, que pour mort ne pour meschief qui avenist au cors, que nous n'aiens nulle volenté d'aler encontre par parole ne par fait. Et disoit que l'ennemi est si soutilz, que, quant les gens se meurent, il se travaille tant comme il peut que il les puisse faire mourir en aucune doutance des poins de la foy; car il voit que les*

(1) Cette phrase manque dans B, L & M. — (2) B, efforçoit.

si nous en favons tirer parti. Nous devons tirer parti de cette menace que Dieu nous a faite, de telle manière que si nous sentons que nous ayons en nos cœurs & en nos corps chose qui déplaît à Dieu, nous le devons ôter promptement; & tout ce que nous croirons qui lui plaît, nous devons nous efforcer promptement de l'entreprendre. Et si nous faisons ainsi, Notre-Seigneur nous donnera plus de biens en ce siècle & en l'autre que nous ne saurions dire; & si nous ne faisons pas ainsi, il fera tout comme le bon seigneur doit faire à son mauvais serviteur; car après la menace, quand le mauvais serviteur ne se veut pas amender, le seigneur frappe ou de mort ou d'autres plus grands malheurs, qui sont pires que la mort. » Qu'il y prenne donc garde le roi qui est à présent (1) : car il est échappé d'aussi grand péril ou de plus grand que nous ne fimes; qu'il ramende donc de ses méfaits, en telle manière que Dieu ne frappe pas cruellement sur lui ni sur ses biens.

Le saint roi sefforça, de tout son pouvoir, par ses paroles, de me faire croire fermement en la loi chrétienne que Dieu nous a donnée, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Il disait que nous devons croire si fermement les articles de la foi que pour mort ni pour malheur qui menaçât notre corps, nous n'eussions nulle volonté d'aller à l'encontre en paroles ni en actions. Et il disait que l'ennemi est si subtil que quand les gens se meurent, il travaille tant qu'il peut afin qu'il les puisse faire mourir dans quelque doute sur les points de la foi; car il voit que les

VIII.

Ce que fait
Louis pen
de la foi

(1) Philippe le Bel, à qui s'adressent les sévères paroles qui vont suivre.

bones œuvres que l'omme a faites, ne li peut-il tollir, & voit que il l'a perdu, se il meurt en vraie foy. Et pour ce se doit-on garder & en tele manière deffendre de cest agait, que en die à l'ennemi, quant il envoie tele temptacion : « Va-t'en, doit-on dire à l'ennemi; tu ne me tempteras jà à ce que je ne croie fermement touz les articles de la foy; mès, se tu me fesoies touz les membres tranchier, si weil-je vivre & morir en cesti point. » Et qui ainfi le fait, il vaint l'ennemi de son baston & de ses espées dont l'ennemi le vouloit occirre.

Il disoit que foy & créance estoit une chose où nous devons bien croire fermement, encore n'en feussiens-nous certains mez que par oïr dire. Sus ce point, il me fist une demande, comment mon père avoit non; & je li dix que il avoit non Symon. Et il me dit comment je le savoie; & je li dix que je en cuidoie estre certain & le créoie fermement, pour ce que ma mère l'avoit tesmoingné. « Donc devez-vous croire fermement touz les articles de la foy, lesquielx les apostres tesmoingnent, ainfi (1) comme vous oez chanter au dymanche en la Credo (2). »

IX. Il me dist que l'evesque Guillaume de Paris li avoit conté que un grant mestre de divinité estoit venu à li & li avoit dit que il vouloit parler à li; & il li dist : « Mestre, dites vostre volenté. » Et quant le mestre cuidoit parler à l'evesque, commença (3) à plorer trop fort. Et l'evesque li dit : « Maistre, dites, ne vous desconfortés pas; car nulz ne peut tant pechier que Dieu ne peut plus pardonner. » — « Et je vous di, sire, dit li mestres,

(1) A, aussi. — (2) B & L, en sainte église. — (3) A, & commença.

bonnes œuvres que les hommes ont faites, il ne les leur peut ôter, & il voit qu'ils sont perdus pour lui fils meurent dans la vraie foi. C'est pourquoi, on se doit garder & défendre de ce piège, en telle manière qu'on dise à l'ennemi quand il envoie pareille tentation : « Va-t'en ! tu ne me tenteras pas, doit-on dire à l'ennemi, jusqu'à faire que je ne croie fermement tous les articles de la foi ; mais quand même tu me feras trancher tous les membres, je veux vivre & mourir en ce point (1). » Et qui fait ainsi, bat l'ennemi avec les armes & les épées dont l'ennemi le voulait occire.

Il disait que la foi & la croyance étaient une chose à quoi nous devons bien croire fermement, encore que nous n'en fussions certains que par ouï-dire. Sur ce point, il m'en fit une demande, comment mon père avait nom ; & je lui dis qu'il avait nom Simon. Et il me demanda comment je le savais. Et je lui dis que j'en pensais être certain & le croyais fermement, parce que ma mère m'en était témoin (2). « Donc vous devez croire fermement tous les articles de la foi, dont les apôtres témoignent, ainsi que vous l'entendez chanter le dimanche au *Credo*. »

Il me dit que l'évêque Guillaume de Paris (3) lui avait conté qu'un grand maître en théologie était venu à lui, & lui avait dit qu'il voulait lui parler. Et l'évêque lui dit : « Maître, dites ce que vous voulez. » Et comme le maître pensait parler à l'évêque, il commença à pleurer très-fort. Et l'évêque lui dit : « Maître, parlez, ne vous découragez pas ; car nul ne peut tant pécher que Dieu ne puisse plus pardonner. » — « Je vous le dis, sire, dit le maître, je n'en puis

IX.

Guillaume III
évêque de Paris,
confesseur et
théologien.

(1) *Credo*, v & LVII. — (2) *Credo*, II. — (3) Guillaume III, dit d'Auvergne, évêque de Paris de 1228 à 1248.

je n'en puis mais, se je pleure; car je cuide estre mes-
créant, pour ce que je ne puis mon cuer ahurter à ce
que je croie ou sacrement de l'autel, ainfi comme
sainte Esglise l'enseigne; & si sai bien que ce est des
temptacions l'ennemi. » — « Mestre, fist li eves-
ques, or me dites, quant (1) l'ennemi vous envoie
ceste temptation, se elle vous plet. » — Et le mestre
dit : « Sire, mès m'ennuie tant comme il me peut
ennuier. » — « Or vous demandé-je, fist l'evesque,
se vous prenriés ne or ne argent par quoy vous regéif-
siez de vostre bouche nulle riens qui feust contre
le sacrement de l'autel, ne contre les autres sains
sacremens de l'Esglise. » — « Je, sire, fist li mestres,
sachiez que il n'est nulle riens ou monde que j'en
preisse, ainçois ameroie miex que en m'arachast
touz les membres du cors, que je le regéisse. »
— « Or vous dirai-je autre chose, fist l'evesque.
Vous savez que le roy de France guerroye au roy
d'Engleterre, & savez que le chastiau qui est plus
en la marche de eulz deux, c'est la Rochelle en
Poitou. Or vous weil faire une demande, que, se li
roys vous avoit baillé la Rochelle à garder, qui est
en la marche (2), & il m'eust baillé le chastel de
Montleheri (3) à garder, qui est ou cuer de France
& en terre de paix, auquel li roys devoit savoir
meilleur gré en la fin de sa guerre, ou à vous qui
auriés gardé la Rochelle sanz perdre, ou à moy
qui li auroie gardé le chastel de Montleheri sanz
perdre. » — « En non Dieu, sire, fist le mestre, à
moy qui auroie gardé la Rochelle sanz perdre. » —
« Mestre, dit l'evesque, je vous di que mon cuer

(1) A, qua. — (2) B & L, male marche. — (3) A, Monlaon, dans deux passages, & dans un troisieme Montleheri, qui est fourni par B, L & M.

mais si je pleure ; car je pense être mécréant parce que je ne puis forcer mon cœur à croire au sacrement de l'autel, tout comme la sainte Église l'enseigne ; & pourtant je fais bien que c'est des tentations de l'ennemi. » — « Maître, fit l'évêque, dites-moi si quand l'ennemi vous envoie cette tentation, elle vous plaît. » Et le maître dit : « Sire, au contraire, elle m'ennuie autant que chose me peut ennuyer. » — « Or je vous demande, fit l'évêque, si vous prendriez ni or ni argent à condition que vous feriez sortir de votre bouche nulle chose qui fût contre le sacrement de l'autel ou contre les autres saints sacrements de l'Église. » — « Moi, sire, fit le maître, sachez qu'il n'est nulle chose au monde que je prisse à cette condition ; mais j'aimerais mieux qu'on m'arrachât tous les membres du corps que de rien dire de pareil. » — « Maintenant je vous dirai autre chose, fit l'évêque ; vous savez que le roi de France guerroyait avec le roi d'Angleterre, & vous savez que le château qui est le plus sur la frontière d'entre eux deux c'est la Rochelle en Poitou. Or je vous veux faire une demande : si le roi vous avait donné à garder la Rochelle, qui est sur la frontière, & qu'il m'eût donné à garder le château de Montlhéri, qui est au cœur de la France & en terre de paix, auquel le roi devrait-il avoir meilleur gré à la fin de sa guerre, ou à vous qui auriez gardé la Rochelle sans perdre, ou à moi qui lui aurais gardé le château de Montlhéri sans perdre ? » — « Au nom de Dieu, sire, fit le maître, ce ferait à moi qui aurais gardé la Rochelle sans perdre. » — « Maître, dit l'évêque, je vous dis que mon cœur est semblable au château de Montlhéri ; car je n'ai nulle tentation ni nul doute sur

est semblable au chastel de Montleheri ; car nulle temptacion ne nulle doute je n'ai du sacrement de l'autel : pour laquel chose je vous di que pour un gré que Dieu me scet de ce que je le croy fermement & en paix, vous en scet Dieu quatre, pour ce que vous li gardez vostre cuer en la guerre de tribulacion, & avez si bone volenté envers li, que vous pour nulle riens terrienne, ne pour meschief que on feïst du cors, ne le relenquiriés : dont je vous di que soïés tout aese ; que vostre estat plet miex à Nostre-Seigneur en ce cas, que ne fait le mien. » Quant le mestre oy ce, il s'agenoilla devant l'evesque & se tint bien (1) pour poiez.

- X. *Le saint roy me conta que plusieurs gent des Aubigois vindrent au conte de Monfort, qui lors gardoit la terre de Aubijois pour le roy, & li distrent que il venist veoir le cors Nostre-Seigneur, qui estoit divenuz en sanc & en char entre les mains au prestre. Et il leur dist : « Alez le veoir, vous qui ne (2) le créez ; car je le croi fermement, aussi comme sainte Esglise nous raconte le sacrement de l'autel. Et savez-vous que je y gaignerai, fist le conte, de ce que je le croy en ceste mortel vie, aussi comme sainte Esglise le nous enseigne ? Je en aurai une coronne ès ciex plus que les angres, qui le voient face à face, par quoi il couvient que il le croient. »*

Il me conta que il ot une grant desputaison de clers & de Juis ou moustier de Clygni. Là ot un chevalier à qui l'abbé avoit donné le pain léens pour Dieu, & requist à l'abbé que il li lessast dire

(1) A, bin. — (2) Ne manque dans A.

le sacrement de l'autel. A cause de quoi je vous dis que pour une fois que Dieu me fait gré de ce que j'y crois fermement & en paix, Dieu vous en fait gré quatre fois, parce que vous lui gardez votre cœur dans la guerre de tribulation, & avez si bonne volonté envers lui que vous pour aucun bien sur la terre, ni pour mal qu'on fit à votre corps, vous ne l'abandonneriez. Donc je vous dis que vous soyez tout aisé ; que votre état plaît mieux à Notre-Seigneur en ce cas que ne fait le mien. » Quand le maître ouït cela, il s'agenouilla devant l'évêque, & se tint bien pour satisfait.

Le saint roi me conta que plusieurs gens d'entre les Albigeois vinrent au comte de Montfort, qui gardait alors la terre d'Albigeois pour le roi, & lui dirent qu'il vînt voir le corps de Notre-Seigneur, qui était devenu en sang & en chair entre les mains du prêtre. Et il leur dit : « Allez le voir, vous qui ne le croyez pas ; car moi, je le crois fermement, tout comme la sainte Église nous raconte le sacrement de l'autel. Et savez-vous ce que j'y gagnerai, fit le comte, de ce que je le crois en cette vie mortelle tout comme la sainte Église nous l'enseigne ? J'en aurai une couronne dans les cieux plus que les anges, qui le voient face à face ; à cause de quoi il faut qu'ils le croient (1). »

X.
Foi du comte
de Montfort
Il ne faut pas
discuter avec
les Juifs.

Il me conta qu'il y eut une grande conférence de clercs & de Juifs au monastère de Cluny. Il y eut là un chevalier à qui l'abbé avait donné le pain en ce lieu pour l'amour de Dieu ; & il demanda à l'abbé

(1) *Credo*, II.

la première parole; & en li otria à peinne. Et lors il se leva & s'apua sus sa croce, & dit que l'en li feïst venir le plus grant clerc, & le plus grant mestre des Juis; & si firent-il; & li fist une demande qui fu tele : « Mestre, fist le chevalier, je vous demande se vous créez que la Vierge Marie, qui Dieu porta en ses flans & en ses bras, enfantast vierge, & que elle soit mère de Dieu. » Et le Juif respondi que de tout ce ne créoit-il (1) riens. Et le chevalier li respondi que moult avoit fait que fol, quand il ne la créoit ne ne l'amoit, & estoit entré en son moustier & en sa meson. « Et vraiment, fist le chevalier, vous le comparez. » Et lors il hauça sa potence & feri le Juif lès l'oye & le porta par terre. Et les Juis tournèrent en fuie & enportèrent leur mestre tout blecié; & ainsi demoura la desputaïson. Lors vint l'abbé au chevalier, & li dist que il avoit fait grant folie. Et le chevalier dit que encore avoit-il fait greingneur folie, d'assembler tele desputaïson; car avant que la desputaïson feust menée à fin, avoit-il céans (2) grant foïson de bons crestiens, qui s'en feussent parti touz mescréanz, par ce que il n'eussent mie bien entendu les Juis. « Aussi vous di-je, fist li roys, que nulz, se il n'est très-bon clerc, ne doit desputer à eulz; mès l'omme lay (3), quant il ot mesdire de la lay crestienne, ne doit pas desfendre la lay crestienne, ne mais de l'espée, de quoy il doit donner parmi le ventre dedens, tant comme elle y peut entrer. »

XI. Le gouvernement de sa terre fu tele, que touz

(1) A, croit-il. — (2) A, féans. — (3) A, loy.

qu'il lui laiffat dire la première parole, & on le lui octroya avec peine. Et alors il se leva & s'appuya sur sa béquille, & dit qu'on lui fit venir le plus grand clerc & le plus grand maître des Juifs ; & ainsi firent-ils. Et il lui fit une demande qui fut telle : « Maître, fit le chevalier, je vous demande si vous croyez que la Vierge Marie, qui porta Dieu en ses flancs & en ses bras, ait enfanté vierge & qu'elle soit mère de Dieu. » Et le Juif répondit que de tout cela il ne croyait rien. Et le chevalier lui répondit qu'il avait vraiment agi en fou quand, ne croyant en elle ni ne l'aimant, il était entré en son église & en sa maison. « Et vraiment, fit le chevalier, vous le payerez. » Et alors il leva sa béquille & frappa le Juif près de l'oreille, & le jeta par terre. Et les Juifs se mirent en fuite, & emportèrent leur maître tout blessé : & ainsi finit la conférence. Alors l'abbé vint au chevalier, & lui dit qu'il avait fait une grande folie. Et le chevalier répondit que l'abbé avait fait une plus grande folie encore d'assembler une telle conférence ; car avant que la conférence fût menée à fin, il y avait céans grande foison de bons chrétiens qui fussent partis de là tous mécréants, parce qu'ils n'eussent pas bien entendu les Juifs. « Aussi vous dis-je, fit le roi, que nul, s'il n'est très-bon clerc, ne doit disputer avec eux ; mais un laïque, quand il entend médire de la loi chrétienne, ne doit pas défendre la loi chrétienne sinon avec l'épée, dont il doit donner dans le ventre autant qu'elle y peut entrer (1). »

Le gouvernement de sa terre fut réglé de telle

(1) Je dois faire observer que, loin de mettre cette théorie en pratique, saint Louis a converti beaucoup de Juifs par la persuasion, & se les est attachés par ses bienfaits.

XI.
Habitudes
de saint Louis

les jours il ooit à note ses heures, & une messe de Requiem sanz note, & puis la messe du jour ou du saint, se il y chéoit, à note. Touz les jours il se reposoit, après manger, en son lit; & quant il avoit dormi & reposé, si disoit en sa chambre premièrement des mors, entre li & un de ses chapelains, avant que il oyft (1) ses vespres. Le soir, ooit ses complies.

Un cordelier vint à li au chastel de Yères, là où nous descendimes de mer; & pour enseigner le roy, dit en son sermon, que il avoit leu la Bible & les livres qui parlent des princes mescréans; & disoit que il ne trouvoit ne ès créans ne ès mescréans, que onques réaume se perdift, ne chanjast de seigneurie à autre, mez que par defaute de droit. « Or se preingne garde, fist-il, le roy qui sen va en France, que il face bon droit & hastif à son peuple, par quoy Nostre-Sire li seuffre son royaume à tenir en paix tout le cours de sa vie. » En dit que ce preudhomme qui (2) ce enseignoit le roy, gist à Marseille là où Nostre-Seigneur fait pour li maint bel miracle; & ne vout onques demourer avec le roy, pour prière que il li sceut faire, que une seule journée.

xii. Le roy n'oublia pas cest enseignement; ainçois gouverna sa terre bien & loialement & selonc Dieu, si comme vous orrez ci-après. Il avoit sa besoigne atirée en tele manière, que monseigneur de Neelle & le bon conte de Soissons & nous autres qui estions entour li, qui avions oïes nos messes, alions oïr les plez de la porte, que en appelle maintenant les

(1) A, oït. — (2) Les mots ce preudhomme qui manquent dans A.

forte que tous les jours il entendait ses heures avec chant, & une messe de *Requiem* sans chant, & puis, fil y avait lieu, la messe du jour ou du saint avec chant. Tous les jours il se reposait dans son lit, après avoir mangé; &, quand il avait dormi & reposé, il disait dans sa chambre premièrement l'office des morts, lui & un de ses chapelains, avant qu'il entendît ses vêpres. Le soir il entendait ses complies.

Un cordelier
lui prêcha la
justice.

Un cordelier (1) vint à lui au château d'Hyères, là où nous quittâmes la mer, & pour enseigner le roi il dit en son sermon qu'il avait lu la Bible & les livres qui parlent des princes mécréants; & il disait qu'il ne trouvait, ni chez les croyants ni chez les mécréants, que jamais royaume se perdît ou passât d'une seigneurie à une autre excepté par défaut de justice. « Or que le roi qui s'en va en France, fit-il, prenne bien garde à faire bonne & prompte justice à son peuple, afin que Notre-Seigneur lui permette de tenir son royaume en paix tout le cours de sa vie. » On dit que ce prud'homme qui enseignait cela au roi, gît à Marseille, là où Notre-Seigneur fait pour lui maint beau miracle. Et il ne voulut jamais demeurer avec le roi (quelque prière qu'il lui fût faire) qu'une seule journée.

Le roi n'oublia pas cet enseignement, mais gouverna sa terre bien & loyalement & selon Dieu, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Il avait sa besogne réglée en telle manière que monseigneur de Nesle (2) & le bon comte de Soissons (3), & nous autres qui étions autour de lui, qui avions ouï nos messes,

XII.
Comment
saint Louis
rendait la
justice.

(1) Hugues de Digne. Voy. chap. cxxxii. — (2) Simon, sire de Nesle, qui fut un des récents du royaume pendant la seconde croisade de saint Louis. — (3) Jean II de Nesle, dit le Bon & le Bègue, comte de Soissons, de 1237 à 1270. Il était cousin germain de Joinville.

requestes. Et quant il revenoit du moustier, il nous envoioit querre, & fasséoit au pié de son lit, & nous fesoit touz asseoir entour li, & nous demandoit se il y avoit nulz à delivrer que en ne peust delivrer sanz li; & nous li nommiens, & il les faisoit envoier querre, & il leur demandoit : « Pourquoi ne prenez-vous ce que nos gens vous offrent? » Et il disoient : « Sire, que il nous offrent pou. » Et il leur disoit en tel manière : « Vous devriez bien ce prendre qui le vous voudroit faire (1). » Et se travailloit ainsi le saint home, à son pooir, comment il les metroit en droite voie & en resonnable.

Maintes foiz avint que en esté il se (2) alloit seoir au boiz de Vinciennes après sa messe, & se acostoioit à un chefre & nous fesoit seoir entour li; & touz ceulz qui avoient affaire venoient parler à li, sanz destourbier de huisier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche : « A-yl ci nullui qui ait partie? » Et cil se levoient qui partie avoient, & lors il disoit : « Taisiés-vous touz, & en vous deliverra l'un après l'autre. » Et lors il appelloit monseigneur Pierre de Fonteinnes & monseigneur Geffroy de Villete, & disoit à l'un d'eulz : « Delivrez-moy ceste partie. » Et quant il véoit aucune chose à amender en la parole de ceulz qui parloient pour luy, ou en la parolle de ceulz qui parloient pour (3) autrui, il-meismes l'amendoit de sa bouche. Je le vi aucune foiz en esté, que pour

(1) L, vous deveriez bien prendre ce que l'on vous voudra (B, voudroit) faire. — (2) Se omis dans A. — (3) Les mots luy, ou en la parolle de ceulz qui parloient pour manquent dans A.

allions ouïr les plaids de la porte qu'on appelle maintenant les requêtes. Et quand il revenait de l'église, il nous envoyait querir, & fasséyait au pied de son lit & nous faifait tous asseoir autour de lui, & nous demandait s'il y en avait aucuns à expédier qu'on ne pût expédier sans lui; & nous les lui nommions, & il ordonnait de les envoyer querir, & il leur demandait : « Pourquoi ne prenez-vous pas ce que nos gens vous offrent? » Et ils disaient : « Sire, c'est qu'ils nous offrent peu. » Et il leur disait ainsi : « Vous devriez bien prendre cela de qui voudrait vous l'offrir. » Et le saint homme s'efforçait ainsi, de tout son pouvoir, de les mettre en voie droite & raisonnable.

Maintes fois il advint qu'en été il allait fasséy au bois de Vincennes après sa messe, & s'accotait à un chêne; & nous faifait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler sans empêchement d'huissier ni d'autres gens. Et alors il leur demandait de sa propre bouche : « Y a-t-il ici quelqu'un qui ait sa partie? » Et ceux qui avaient leur partie se levaient, & alors il disait : « Taifez-vous tous, & on vous expédiera l'un après l'autre. » Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaines & monseigneur Geoffroi de Villette (1), & disait à l'un d'eux : « Expédiez-moi cette partie. » Et quand il voyait quelque chose à amender dans les paroles de ceux qui parlaient pour lui ou dans les paroles de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même l'amendait de sa bouche. Je vis quelquefois en été que pour expédier ses gens, il venait dans le jardin de Paris,

(1) L'un est célèbre comme jurisconsulte, l'autre fut bailli de Tours en 1261 & 1262.

delivrer sa gent, il venoit ou jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un feurcot de tyreteinne sanz manches, un mantel de cendal noir entour son col, moult bien pigné & sanz coife, & un chapel de paon blanc sus sa teste. Et fesoit estendre tapis pour nous seoir entour li; & tout le peuple qui avoit affaire par devant li, estoit entour li en estant; & lors il les faisoit delivrer, en la manière que je vous ai dit devant du bois de Vinciennes.

XIII. *Je le revy une autre fois à Paris, là où touz les prelaiz de France le mandèrent que il vouloient parler à li, & le roy ala ou palaiiz pour eulz oïr. Et là estoit l'evesque Gui d'Ausserre, qui fu fuiz monseigneur Guillaume de Mello, & dit au roy pour touz les prelaiz en tel manière : « Sire, ces seigneurs qui ci sont, arcevesques, evesques, m'ont dit que je vous deïsse que la crestienté se perit entre vos mains. » Le roy se seigna & dist : « Or me dites comment ce est. » — « Sire, fist-il, c'est pour ce que en prise si pou les excommeniemens hui & le jour, que avant se lessent les gens mourir excommeniés, que il se facent absoudre, & ne veulent faire satisfaccion à l'Esglise. Si vous requièrent, sire, pour Dieu & pour ce que faire le devez, que vous commandez à vos prevoiz & à vos baillifz que touz ceulz qui se soufferront escommeniez an & jour, que en les contreingne par la prise de leur biens à ce que ils se facent absoudre. »*

A ce respondi le roys que il leur commanderoit volentiers de touz ceulz dont en le feroit certain que il eussent tort. Et l'evesque dit que il ne le feroient à nul feur, que il li devéïssient la court de leur

vêtu d'une cotte de camelot, d'un furcot de tiretaine sans manches, un manteau de taffetas noir autour de son cou, très-bien peigné & sans coiffe, & un chapeau de paon blanc (1) sur sa tête. Et il faisait étendre des tapis pour nous asseoir autour de lui ; & tout le peuple qui avait affaire par-devant lui, se tenait autour de lui debout ; & alors il les faisait expédier de la manière que je vous ai dite avant pour le bois de Vincennes.

Je le revis une autre fois à Paris, là où tous les prélats de France lui mandèrent qu'ils voulaient lui parler ; & le roi alla au palais pour les ouïr (2). Et là était l'évêque Gui d'Auxerre, qui fut fils de monseigneur Guillaume de Mello ; & il parla au roi pour tous les prélats en telle manière : « Sire, ces seigneurs qui sont ici, archevêques & évêques, m'ont dit que je vous disse que la chrétienté périclète entre vos mains. » Le roi se signa, & dit : « Or dites-moi comment cela se fait. » — « Sire, fit-il, c'est parce qu'on prise si peu les excommunications aujourd'hui, que les gens se laissent mourir excommuniés avant qu'ils se fassent absoudre, & ne veulent pas faire satisfaction à l'Eglise. Ces seigneurs vous requièrent donc, sire, pour l'amour de Dieu & parce que vous le devez faire, que vous commandiez à vos prévôts & à vos baillis que tous ceux qui resteront excommuniés un an & un jour, qu'on les contraigne par la saisie de leurs biens à ce qu'ils se fassent absoudre. »

A cela le roi répondit qu'il le leur commanderait volontiers pour tous ceux dont on lui donnerait la

XIII.
Saint Louis
repousse une
demande in-
juste des
évêques.

(1) En plumes de paon blanc. — (2) Voy. chap. cxxxv.

cause (1). Et le roy li dist que il ne le feroit autrement; car ce feroit contre Dieu & contre raison, se il contreignoit la gent à eulz absoudre, quant les clerks leur feroient tort. « Et de ce, fist le roy, vous en doins-je un exemple du conte de Bretaigne, qui a plaidé sept ans aus prelaiz de Bretaigne tout excommenié; & tant a esplotié que l'apostole les a condempnez touz. Dont se je eusse contraint le conte de Bretaigne la première année de li faire absoudre, je me feusse meffait envers Dieu & vers li. » Et lors se souffrirent les prelaiz; ne onques puis n'en oy parler que demande feust faite des choses defus dites.

XIV. *La paix qu'il fist au roy d'Angleterre fist-il contre la volenté de son conseil, lequel li disoit : « Sire, il nous semble que vous perdés la terre que vous donnez au roy d'Angleterre, pour ce que il n'i a droit; car son père la perdi par jugement. » Et à ce respondi le roy que il savoit bien que le roy d'Angleterre n'i avoit droit; mès il y avoit reson par quoy il li devoit bien donner. « Car nous avon deux seurs à femmes, & sont nos enfans coufins germains; par quoy il affiert bien que paiz y soit. Il m'est moult grant honneur en la paiz que je foiz au roy d'Angleterre, pour ce que il est mon home, ce que il n'estoit pas devant. »*

La léaulté du roy peut l'en veoir ou fait de monseigneur Regnault de Trie, qui apporta (2) au saint

(1) L, qu'ilz luy dissent la cause de leur court. — (2) Regnault & apporta onis dans A.

certitude qu'ils eussent tort. Et l'évêque dit que les prélats ne le feraient à aucun prix, qu'ils lui contestaient la juridiction de leurs causes. Et le roi lui dit qu'il ne le ferait pas autrement; car ce serait contre Dieu & contre raison fil contraignait les gens à se faire abfoudre quand le clergé leur ferait tort. « Et sur cela, fit le roi, je vous donne l'exemple du comte de Bretagne, qui a plaidé sept ans avec les prélats de Bretagne tout excommunié, & a tant fait que le Pape les a condamnés tous. Donc si j'eusse contraint le comte de Bretagne, la première année, de se faire abfoudre, j'eusse péché contre Dieu & contre lui. » Alors les prélats se résignèrent; & jamais depuis je n'ai ouï dire qu'une demande fût faite sur les choses dessus dites.

La paix qu'il fit avec le roi d'Angleterre, il la fit contre la volonté de son conseil (1), lequel lui disait : « Sire, il nous semble que vous perdez la terre que vous donnez au roi d'Angleterre, parce qu'il n'y a pas droit; car son père la perdit par jugement. » Et à cela le roi répondit qu'il savait bien que le roi d'Angleterre n'y avait pas droit; mais il y avait une raison pour quoi il la lui devait bien donner. « Car nous avons pour femmes les deux sœurs (2), & nos enfants sont cousins-germains; c'est pourquoi il importe bien que la paix soit entre eux. Il y a pour moi très-grand honneur dans la paix que je fais avec le roi d'Angleterre, c'est qu'il devient mon homme (3), ce qu'il n'était pas avant. »

On peut faire voir la loyauté du roi dans le fait

XIV.
Loyauté de
saint Louis.

(1) Voy. chap. cxxxvii. — (2) Marguerite, femme de saint Louis, & Éléonore, femme de Henri III, roi d'Angleterre, étaient filles de Raimond Bérenger IV, comte de Provence. — (3) C'est-à-dire mon vassal.

unes lettres, lesquelz disoient que le roy avoit donné aus hoirs la contesce de Bouloingne, qui morte estoit novellément, la conté de Danmartin en Gouere. Le seau de la lettre estoit brisié, si que il n'i avoit de remenant fors que la moitié des jambes de l'ymage du seel le roy, & l'eschamel sur quoy li roys tenoit ses piez. Et il le nous moustra à touz qui estions de son conseil, & que nous li aidissons à conseiller. Nous deismes trestuit, sanz nul descort, que il n'estoit de riens tenu à la lettre mettre à exécution. Et lors'il dit à Jehan Sarrazin, son chamberlain, que il li baillast la lettre que il li avoit commandée (1). Quand il tint la lettre, il nous dit : « Seigneurs, vééz ci le (2) seel de quoy je usoy avant que je alasse outre mer, & voit-on cler par ce seel que l'empreinte du seel brisée est semblable au seel entier ; par quoy je n'oseroie en bone conscience ladite contée retenir. » Et lors il appela monseigneur Renaut de Trie & li dist : « Je vous rent la contée. »

XV. En non de Dieu le tout-puissant, avons ci-rière escriptes partie de bones paroles & de bons enseignemens nostre saint roy Looys, pour ce que cil qui les orront les truissent les unes après les autres ; que cil qui les orront en puissent miex faire leur profit que ce que elles feussent escriptes entre ses (3) faiz. Et ci après commencerons de ses faiz, en non de Dieu & en non de li.

Aussi comme je li oy dire, il fu né le jour saint Marc euvangeliste après Pasques. Celi jour porte l'en croix en processions (4) en moult de liex, & en France

(1) L ajoute ce qu'il fist & la luy apporta. — (2) Le manque dans A. — (3) A, ces. — (4) A, au processions.

de monfeigneur Renaud de Trie, qui apporta au faint homme une charte, laquelle difait que le roi avait donné aux héritiers de la comteffe de Boulogne, qui était morte en dernier (1), le comté de Dammartin en Gouelle. Le fceau de la charte était brifé, de forte qu'il n'y avait de refte que la moitié des jambes de l'image du fceau du roi & l'efcabeau fur quoi le roi tenait fes pieds. Et il nous le montra à tous qui étions de fon confeil, & dit que nous l'aidaffions à prendre un parti. Nous dîmes tous, fans nul défaccórd, qu'il n'était tenu en rien de mettre la charte à exécution. Et alors il dit à Jean Sarrafin, fon chambellan, qu'il lui baillât la charte qu'il lui avait demandée. Quand il tint la charte, il nous dit : « Seigneurs, voici le fceau dont j'ufais avant que j'allaffe outre-mer, & on voit clairement par ce fceau que l'empreinte du fceau brifé eft femblable au fceau entier : c'eft pourquoi je n'oferais en bonne confcience retenir ledit comté. » Et alors il appela monfeigneur Renaud de Trie, & lui dit : « Je vous rends le comté. »

Au nom de Dieu le tout-puiffant, nous avons écrit ci-devant une partie des bonnes paroles & des bons enfeignements de notre faint roi Louis, pour que ceux qui les entendront les trouvent les uns après les autres, de forte que ceux qui les entendront en puiffent mieux faire leur profit que fi on les eût écrits au milieu de fes faits. Et ci-après nous commencerons à parler de fes faits au nom de Dieu & en fon nom.

Ainfi que je le lui ai ouï dire, il naquit le jour de faint Marc l'évangéliste après Pâques (2). Ce jour on porte des croix aux proceffions en beaucoup de lieux,

XV:
Commence-
ment du fe-
cond livre.
Naiffance &
couronne-
ment de faint
Louis.

(1) Mahaut, comteffe de Boulogne, morte en janvier 1258. Voy. *Éclairciffements*, 2^o. — (2) Le 25 avril 1214.

les appelle l'en les croiz noires : dont ce fu aussi comme une prophecie de la grant foison de gens qui moururent en ces deux croisemens (1), c'est à savoir, en celi de Egypte, & en l'autre là où il mourut en Carthage ; que maint grant deul en furent en cest monde, & maintes grans joies en font en paradis, de ceulz qui en ces deux pelerinages (2) moururent vrais croisie.

Il fu couronné le premier dymanche des Advens. Le commencement de celi dymanche de la messe si est : Ad te levavi animam meam, & ce qui s'enfuit après, & dit (3) ainsi : « Biaus Sire Diex, je leveray m'amme à toy, je me fie en toy. » En Dieu ot moult grant fiance dès s'enfance (4) jusques à la mort ; car là où il mouroit, en ses darrenières paroles reclamationoit-il Dieu & ses sains, & especialment monseigneur saint Jaque & madame sainte Geneviève.

XVI. *Dieu en qui il mist sa fiance, le gardoit touz jours dès s'enfance jusques à la fin ; & espécialement en s'enfance le garda-il là où il fu bien mestier, si comme vous orrez ci-après. Comme à l'ame de li, le garda Dieu par les bons enseignemens de sa mère, qui l'enseigna à Dieu croire & à amer, & li attrait entour li toutes gens de religion ; & li faisoit, si enfant comme il estoit, toutes ses heures & les sermons faire & oir aus festes. Il recordoit que sa mère li avoit fait aucune foiz à entendre que elle ameroit miex que il feust mort, que ce que il feist un pechié mortel.*

Bien li fu mestier que il eust en sa joenesce l'aide de Dieu ; car sa mère, qui estoit venue de Espagne,

(1) A, ce douz croisement. — (2) A, ce douz pelerinage. — (3) Dit omis dans A. — (4) Dès l'enfance, omis dans A ; B & L, de son enfance.

& en France on les appelle les croix noires. Ce fut donc comme une prophétie de la grande foison de gens qui moururent dans ces deux croisades, c'est à savoir dans celle d'Égypte, & dans l'autre, là où il mourut à Carthage; car maints grands deuils en furent en ce monde, & maintes grandes joies en font au paradis pour ceux qui dans ces deux pèlerinages moururent vrais croisés.

Il fut couronné le premier dimanche des Avents (1). Le commencement de la messe de ce dimanche est ainsi : *Ad te levavi animam meam*, & ce qui fenfuit après, c'est-à-dire : « Beau Sire Dieu, je lèverai mon âme à toi, je me fie en toi. » Il eut très-grande confiance en Dieu depuis son enfance jusques à la mort; car au moment de mourir, en ses dernières paroles il invoquait Dieu & ses saints, & spécialement monseigneur saint Jacques & madame sainte Geneviève.

Dieu, en qui il mit sa confiance, le gardait toujours dès son enfance jusques à la fin; & spécialement dans son enfance il le garda alors qu'il en fut bien besoin, ainsi que vous l'entendrez bientôt. Quant à son âme, Dieu le garda par les bons enseignements de sa mère (2), qui lui enseigna à croire & à aimer Dieu, & attira autour de lui toutes gens de religion. Et elle lui faisait, si enfant qu'il fût, ouïr toutes ses heures, & faire les sermons aux fêtes. Il rappelait que sa mère lui avait donné quelquefois à entendre qu'elle aimerait mieux qu'il fût mort plutôt qu'il fit un péché mortel.

Grand besoin lui fut qu'il eût en sa jeunesse l'aide de Dieu; car sa mère, qui était venue d'Espagne, n'avait ni parents ni amis dans tout le royaume

XVI.
Premiers
troubles du
règne de saint
Louis.

(1) 29 novembre 1226. — (2) Blanche de Castille.

n'avoit ne parens ne amis en tout le royaume de France. Et pour ce que les barons de France virent le roy enfant & la royne sa mère femme estrange, firent-il du conte de Bouloingne, qui estoit oncle le roy, leur chievetain, & le ténioient aussi comme pour seigneur. Après ce que le roy fu couronné, il en y ot des barons qui requistrent à la royne granz terres que ele leur donnaist, & pour ce que elle n'en vult riens faire, si s'assemblèrent touz les barons à Corbeil. Et me conta le saint roy que il ne sa mère, qui estoient à Montlehéri, ne osèrent revenir à Paris, jusques à tant que ceulz de Paris les vindrent querre à armes. Et me conta que dès Monlehéri estoit le chemin plein de gens à armes & sanz armes jusques à Paris, & que touz crioient à Nostre-Seigneur que il li donnaist bone vie & longue, & le deffendit & gardast de ses ennemis. Et Dieu si fist, si comme vous orrez ci-après.

A ce parlement que les barons firent à Corbeil, si comme l'en dit, establirent les barons qui là furent, que le bon chevalier le conte Pierre de Bretagne se reveleroit contre le roy ; & acordèrent encore que leur cors iroient au mandement que le roy feroit contre le conte, & chascun n'auroit avec li que deux chevaliers. Et ce firent-il pour veoir se le conte de Bretagne pourroit fouler la royne, qui estrange femme estoit, si comme vous avez oy ; & moult de gent dient que le conte eust foulé la royne & le roy, se Dieu n'eust aidie au roy à cel besoing, qui onques ne li failli. L'aide que Dieu li fist, fu tele, que le conte Tybaut de Champagne, qui puis fu roy de Navarre, vint servir le roy à tout troiz cens chevaliers, & par l'aide que le conte fist au roy, couvint venir le conte de Bretagne à la merci le roy : dont il lessa au roy, par paix faisant, la

de France. Et parce que les barons de France virent le roi enfant & la reine sa mère, femme étrangère, ils firent du comte de Boulogne (1), qui était oncle du roi, leur chef, & ils le tenaient tout comme pour leur seigneur. Après que le roi fut couronné, il y eut des barons qui demandèrent à la reine qu'elle leur donnât de grandes terres; & parce qu'elle n'en voulut rien faire, tous les barons s'assemblèrent à Corbeil (2). Et le saint roi me conta que ni lui ni sa mère, qui étaient à Montlhéri, n'osèrent revenir à Paris jusques à tant que les habitants de Paris les vinrent querir en armes. Et il me conta que depuis Montlhéri, le chemin était tout plein de gens en armes & sans armes jusques à Paris, & que tous criaient à Notre-Seigneur qu'il lui donnât bonne & longue vie, & le défendît & gardât contre ses ennemis. Et Dieu le fit, ainsi que vous l'entendrez bientôt.

A ce parlement que les barons firent à Corbeil, les barons qui furent là établirent, ainsi qu'on le dit, que le bon chevalier le comte Pierre de Bretagne se révolterait contre le roi; & ils convinrent encore que de leur personne ils iraient au mandement que le roi ferait contre le comte, & que chacun n'aurait avec lui que deux chevaliers. Et ils firent cela pour voir si le comte de Bretagne pourrait vaincre la reine, qui était femme étrangère, ainsi que vous l'avez ouï; & beaucoup de gens disent que le comte eût vaincu la reine & le roi, si dans ce besoin le roi n'eût eu l'aide de Dieu, qui jamais ne lui faillit. L'aide que Dieu lui donna fut telle, que le comte Thibaut de Champagne, qui depuis fut roi de Navarre, vint servir le

(1) Philippe, dit Hurepel, frère de Louis VIII. — (2) En 1227.

contée de Ango, si comme l'en dit, & la contée du Perche.

XVII. *Pour ce que il affiert à ramentevoir aucunes choses-que vous orrez ci-après, me couvient (1) laisser un pou de ma matière. Si dirons aussi que le bon conte Henri le Large ot de la contesce Marie, qui fu seur au roy de France & seur au roy Richart d'Angleterre, deux filz, dont l'ainzné ot non Henri & l'autre Thybaut. Ce Henri l'ainzné en ala croisié en la sainte terre en pelerinage, quant le roy Phelippe & le roy Richart assié-gèrent Acre & la pristrent. Si tost comme Acre fu prise, le roy Phelippe sen revint en France, dont il en fu moult blasmé; & le roy Richart demoura en la sainte terre & fist tant de grans faiz, que les Sarrazins le doutoient trop, si comme il est escript ou livre de la terre sainte, que quant les enfans aus (2) Sarrazins braioient, les femmes les escríoient & leur disoient : « Taisez-vous, veç-ci le roy Richart; » pour (3) eulz faire taire. Et quant les chevaus aus Sarrazins & aus Beduins avoient poour d'un bysson, il disoient à leur chevaus : « Cuides-tu que ce soit le roy Richart (4)? »*

Ce roy Richart pourchassa tant que il donna au conte Henri de Champaingne, qui estoit demouré avec li, la royne de Jerusalem, qui estoit droit her du royaume. De ladite royne ot le conte Henri deux filles, dont la première fu royne de Cypre, & l'autre ot mesire Herard de Brienne, dont grant lignage

(1) A, couvint. — (2) Au dans le ms. A. — (3) A, & pour. — (4) B & L, que le roy Richart y foit.

roi avec trois cents chevaliers ; & à cause de l'aide que le comte donna au roi, il fallut que le comte de Bretagne se rendît à la merci du roi : d'où il laissa au roi, en faisant la paix, le comté d'Anjou, ainsi qu'on le dit, & le comté du Perche.

Parce qu'il importe de rappeler certaines choses que vous entendrez ci-après, il me faut laisser un peu ma matière. Nous dirons donc que le bon comte Henri le Large eut de la comtesse Marie, qui fut sœur du roi de France (1) & sœur du roi Richard d'Angleterre, deux fils, dont l'aîné eut nom Henri, & l'autre Thibaut. Ce Henri, l'aîné, s'en alla croisé dans la terre sainte en pèlerinage, quand le roi Philippe & le roi Richard assiégèrent Acre & la prirent (2). Sitôt qu'Acre fut prise, le roi Philippe s'en revint en France, dont il fut fort blâmé ; & le roi Richard demeura en Terre sainte, & fit tant de hauts faits que les Sarrafins le redoutaient beaucoup, ainsi qu'il est écrit au livre de la Terre sainte ; que quand les enfants des Sarrafins braillaient, les femmes leur criaient & leur disaient pour les faire taire : « Taisez-vous, voici le roi Richard. » Et quand les chevaux des Sarrafins & des Bédouins avaient peur d'un buisson, ils disaient à leurs chevaux : « Crois-tu que ce soit le roi Richard (3) ? »

XVII.
Croisade de
Richard
Cœur-de-Lion
Droits d'Alix
reine de
Chypre, sur la
Champagne.

Ce roi Richard négocia tant qu'il donna au comte Henri de Champagne, qui était demeuré avec lui, la reine de Jérusalem, qui était héritière directe du royaume. De ladite reine, le comte Henri eut deux filles, dont la première fut reine de Chypre, & l'autre

(1) Philippe Auguste, grand-père de saint Louis. — (2) 13 juillet 1191.

(3) Voy. chap. cviii. — Ces traditions sont consignées dans l'*Histoire de Eracles empereur* (voy. *Historiens occidentaux des croisades*, t. II, p. 189).

est issu, si comme il appert en France & en Champaingne. De la femme monseigneur Erart de Brienne ne vous dirai-je ore riens ; ainçois vous parlerai de la (1) royne de Cypré, qui assiert maintenant à ma matière, & dirons ainsi.

XVIII. *Après ce que le roy eust foulé le conte Perron de Bretaingne, tuit li baron de France furent si troublez envers le conte Tybaut de Champaingne, que il orent conseil de envoier querre la royne de Cypre, qui estoit fille de l'ainsné filz de Champaingne, pour desheriter le conte Tybaut, qui estoit filz du secont fil de Champaingne. Aucun d'eulz s'entremistrent d'apaiser le conte Perron audit conte Tybaut, & fu la chose pourparlée en tele manière, que le conte Tybaut promist que il prenroit à femme la fille le conte Perron de Bretaingne. La journé fu prise que le conte de Champaingne dut la damoiselle espouser, & li dut-en amener, pour espouser, à une abbaie de Premoustré, qui est delez Chastel-Thierri, que en appelle Val-Secré, si comme j'entent. Les barons de France, qui estoient auques touz parens le conte Perron, se penèrent de faire amener (2) la damoiselle à Val-Secré pour espouser, & mandèrent le conte de Champaingne qui estoit à Chastel-Thierri, & en dementières que le conte de Champaingne venoit pour espouser, monseigneur Geffroy de la Chapelle vint à li de par le roy, à tout une lettre de créance, & dit ainsinc : « Sire conte de Champaingne, le roy a entendu que vous avez couvenances au conte Perron de*

(1) La manque dans A. — (2) B & L, de ce faire & amenèrent.

épousa messire Érard de Brienne, dont un grand lignage est issu, ainsi que cela est connu en France & en Champagne. Je ne vous dirai rien maintenant de la femme de monseigneur Érard de Brienne; mais je vous parlerai de la reine de Chypre (1), qui touche maintenant à ma matière; & nous dirons ainsi.

Après que le roi eut vaincu le comte Pierre de Bretagne, tous les barons de France furent si irrités envers le comte Thibaut de Champagne, qu'ils résolurent d'envoyer querir la reine de Chypre, qui était fille du fils aîné de Champagne, pour déshériter le comte Thibaut, qui était fils du second fils de Champagne. Quelques-uns d'entre eux s'entremirent pour réconcilier le comte Pierre avec le comte Thibaut; & la chose fut négociée en telle manière que le comte Thibaut promit de prendre pour femme la fille du comte Pierre de Bretagne (2). La journée fut prise où le comte de Champagne dut épouser la demoiselle, & on dut la lui amener, pour l'épouser, à une abbaye de Prémontré qui est près Château-Thierry, & qu'on appelle Val-Secret, ainsi que je le crois. Les barons de France, qui étaient presque tous parents du comte Pierre, prirent la peine de faire amener la demoiselle à Val-Secret pour être épousée, & mandèrent le comte de Champagne, qui était à Château-Thierry. Et pendant que le comte de Champagne venait pour l'épouser, monseigneur Geoffroy de la Chapelle vint à lui de par le roi, avec une lettre de créance, & dit ainsi : « Sire comte de Champagne, le roi a appris que vous avez fait con-

XVIII.

Les barons
attaquent
Thibaut IV,
comte de
Champagne.

(1) Alix, fille de Henri II, comte de Champagne, & d'Isabelle, héritière d'Amauri I, roi de Jérusalem, devint reine de Chypre par son mariage avec Hugues de Lusignan. — (2) Elle se nommait Yolande.

Breitaingne que vous prenez sa fille par mariage. Si vous mande le roy que se vous ne voulez perdre quanque vous avez ou royaume de France, que vous ne le faites; car vous savez que le conte de Breitaingne a pis fait au roi que nul home qui vive. » Le conte de Champaingne, par le conseil que il avoit avec li, sen retourna à Chastel-Thierri.

Quant le conte Pierres & les barons de France oïrent ce, qui l'attendoient à Val-Secré, il furent touz aussi comme desvez du despit de ce que il leur avoit fait, & maintenant envoïèrent querre la royne de Cypre; & si tost comme elle fu venue, il pristrent un commun acort qui fu tel, que il manderoient ce que il pourroient avoir de gent à armes, & enterroient en Brie & en Champaingne par devers France, & que le duc de Bourgoingne, qui avoit la fille au conte Robert de Dreues, ranterroit en la conté de Champaingne par devers Bourgoingne, & prindrent journée qu'ilz se assembleroient par devant la cité de Troyes (1) pour la cité de Troies prenre, se il pooient. Le duc manda quant que il pot avoir de gent; les barons mandèrent aussi ce que il en porent avoir. Les barons vindrent ardent & destruisant d'une part, le duc de Bourgoigne d'autre; & le roy de France d'autre part, pour venir combatre à eulz. Le desconfort (2) fu tel, au conte de Champaingne que il-meismes ardoit ses villes, devant la venue des barons, pour ce que il ne les trouvassent garnies. Avec les autres villes que le conte de Champaingne ardoit, ardi-il Espargnay & Vertuz & Sezenne.

(1) Les mots & prindrent jusqu'à devant la cité de Troyes manquent dans A. — (2) A, desconfort.

vention avec le comte Pierre de Bretagne de prendre sa fille en mariage. Aussi le roi vous mande, si vous ne voulez pas perdre tout ce que vous avez dans le royaume de France, que vous ne le fassiez pas; car vous savez que le comte de Bretagne a fait pis au roi que nul homme qui vive. » Le comte de Champagne, de l'avis du conseil qu'il avait avec lui, s'en retourna à Château-Thierry.

Quand le comte Pierre & les barons de France qui l'attendaient à Val-Secret apprirent cela, ils furent tous comme enragés de dépit de ce qu'il leur avait fait, & à l'instant envoyèrent querir la reine de Chypre. Et sitôt qu'elle fut venue, ils prirent un commun accord qui fut tel, qu'ils manderaient ce qu'ils pourraient avoir de gens d'armes, & entreraient en Brie & en Champagne du côté de la France; & que le duc de Bourgogne (1), qui avait pour femme la fille du comte Robert de Dreux, entrerait dans le comté de Champagne du côté de la Bourgogne. Et ils prirent jour où ils s'assembleraient par devant la cité de Troyes, pour prendre la cité de Troyes s'ils pouvaient. Le duc manda tout ce qu'il put avoir de gens; les barons mandèrent aussi ce qu'ils en purent avoir. Les barons vinrent brûlant & détruisant d'une part, le duc de Bourgogne de l'autre; & le roi de France d'autre part, pour les venir combattre. Le déconfort du comte de Champagne fut tel que lui-même brûlait ses villes avant la venue des barons, pour qu'ils ne les trouvassent pas garnies. Outre les autres villes que le comte de Champagne brûlait, il brûla Épernay & Vertus & Sézanne.

(1) Hugues IV, qui accompagna saint Louis à la croisade de 1248; il mourut en 1272.

XIX. Les (1) bourgeois de Troies, quant il virent que il avoient perdu le secours de leur seigneur, il mandèrent à Symon seigneur de Joingville, le père au seigneur de Joinville qui ore est, qu'i les venist secourre. Et il, qui avoit mandé toute sa gent à armes, mut de Joingville à l'anuitier, si tost comme ces nouvelles li vindrent, & vint à Troies, ainçois que il feust jour, & par ce failirent les barons à leur esme, que il avoient de prendre ladite cité; & pour ce, les barons passerent par devant Troies, & se alèrent logier en la prairie d'Ifles (2) là où le duc de Bourgoingne estoit.

Le roy de France qui sot que il estoient là, il fadreça tout droit là pour combatre à eulz; & les barons li mandèrent & prièrent que il son cors se voufist traire arières, & il se iroient combatre au conte de Champaingne & au duc de Lorreinne, & à tout le remenant de sa gent, à trois cens chevaliers moins que le conte n'auroit, ne le duc. Et le roy leur manda que à sa gent ne se combatroient-il jà, que son cors ne feust avec. Et il renvoyèrent (3) à li & li mandèrent que il feroient volentiers entendre la royne de Cypre à paiz, se il li plaisoit. Et le roy leur manda que à nulle paiz il n'entendroit, ne ne soufferroit que le conte de Champaingne y entendit, tant que il eussent widie la contée de Champaigne. Et il la widièrent en tel manière que dès Ylles là où il estoient, il se (4) alèrent logier deffous Juylli; & le roy se loja à Ylles, dont il les avoit chaciés. Et quant il seurent que le roy fu alé là, il s'alèrent logier à Chaorse, & n'osèrent le roy attendre, & s'alèrent logier à Laingnes, qui estoit au

(1) A, ces. — (2) A, delès. — (3) A revindrent. — (4) Se omis dans A.

Les bourgeois de Troyes, quand ils virent qu'ils avaient perdu le secours de leur seigneur, mandèrent à Simon, seigneur de Joinville, le père du seigneur de Joinville qui est à présent, qu'il les vint secourir (1). Et lui, qui avait mandé toutes ses gens en armes, partit de Joinville à la nuit, sitôt que ces nouvelles lui vinrent, & vint à Troyes avant qu'il fût jour. Et par là les barons faillirent dans le projet qu'ils avaient de prendre ladite cité; & pour cela les barons passèrent par devant Troyes, & fallèrent loger dans la prairie d'Isle où le duc de Bourgogne était.

Le roi de France, qui fut qu'ils étaient là, se dirigea tout droit là pour les combattre; & les barons lui mandèrent & le prièrent que lui de sa personne voulût bien se retirer en arrière, & qu'ils iraient combattre le comte de Champagne, le duc de Lorraine & le reste des gens du roi, avec trois cents chevaliers de moins que n'auraient le comte ni le duc. Et le roi leur manda qu'ils ne combattraient pas ses gens sans que de sa personne il fût avec eux. Et ils renvoyèrent à lui & lui mandèrent que, si cela lui plaisait, ils feraient volontiers entendre la reine de Chypre à la paix. Et le roi leur manda qu'il n'entendrait à nulle paix & ne souffrirait pas que le comte de Champagne y entendît jusqu'à ce qu'ils eussent vidé le comté de Champagne. Et ils le virent en telle manière que d'Isle, là où ils étaient, ils fallèrent loger sous Jully; & le roi se logea à Isle d'où il les avait chassés. Et quand ils furent que le roi fut allé là, ils fallèrent loger à Chaource, &

XIX.

Le père de Joinville défend Troyes Paix entre le comte de Champagne & la reine de Chypre.

(1) Joinville intervertit les faits : la guerre eut lieu en 1230, deux ans avant l'arrivée de la reine de Chypre, & le projet de mariage rompu.

conte de Nevers, qui estoit de leur partie. Et ainsi le roy acorda le conte de (1) Champaingne à la royne de Chypre, & fu la paiz faite en tel manière, que ledit conte de Champaingne donna à la royne de Cypre entour deux mille livrées de terre, & quarante mille livres que le roy paia pour le conte de Champaigne. Et le conte de Champaigne vendi au roi, parmi les quarante mille livres, les fiez ci-après nommés : c'est à savoir, le fié de la conté de Bloiz, le fié de la contée de Chartres, le fié de la contée de Sanserre, le fié de la vicontée de Chasteldun. Et aucunes gens si disoient que le roy ne tenoit ces devant dix fiez que en gaje; mès ce n'est mie voir, car je le demandai nostre saint roy Looyz outre-mer.

La terre que le conte Tybaut donna à la royne de Cypre, tiennent (2) le conte de Brienne qui ore est, & le conte de Joigny, pour ce que l'aïole le conte de Brienne fu fille à la royne de Cypre, & femme le grant conte Gautier de Brienne.

XX. *Pour ce que vous sachiez dont ces fiez que le sire de Champaingne vendi au roy, vindrent, vous foiz-je à savoir que le grant conte Tybaut qui gist à Laingny, ot trois filz : le premier ot non Hénri, le second ot non Tybaut, le tiers ot non Estienne. Ce Henri desus dit fust conte de Champaingne & de Brie, & fu appelé le conte Henri le Large; & dut bien ainsi estre appelé, car il fu large à Dieu & au fiècle; large à Dieu, si comme il appiert à l'esglise Saint-Estienne de Troies*

(1) De omis dans A. — (2) A, tint.

n'osèrent attendre le roi & fallèrent loger à Laignes, qui était au comte de Nevers, qui était de leur parti. Et le roi accorda ainsi le comte de Champagne avec la reine de Chypre, & la paix fut faite en telle manière : que ledit comte de Champagne donna à la reine de Chypre environ deux mille livres de rente en terres, & quarante mille livres que le roi paya pour le comte de Champagne. Et le comte de Champagne vendit au roi, moyennant ces quarante mille livres, les fiefs ci-après nommés : c'est à savoir le fief du comté de Blois, le fief du comté de Chartres, le fief du comté de Sancerre, le fief de la vicomté de Châteaudun (1). Et certaines gens disaient que le roi ne tenait ces devant dits fiefs qu'en gage; mais ce n'est pas vrai, car je le demandai à notre saint roi Louis outre-mer.

La terre que le comte Thibaut donna à la reine de Chypre est tenue par le comte de Brienne qui est à présent, & par le comte de Joigny, parce que l'aïeule du comte de Brienne fut fille de la reine de Chypre & femme du grand comte Gautier de Brienne (2).

Pour que vous sachiez d'où vinrent ces fiefs que le sire de Champagne vendit au roi, je vous fais savoir que le grand comte Thibaut (2), qui gît à Lagny, eut trois fils : le premier eut nom Henri, le second eut nom Thibaut, & le troisième eut nom Étienne. Ce Henri dessus dit fut comte de Champagne & de Brie, & fut appelé le comte Henri le

XX.
De Henri I,
dit le Large
comte de
Champagne.

(1) Voy. *Éclaircissements*, 3°. — (2) Gautier IV, dit le Grand, comte de Brienne & de Jaffa, dont Joinville parle plus loin (chap. cii & ciii), épousa Marie, fille d'Alix reine de Chypre; & de leur fils Hugues naquit Gautier V, qui fut comte de Brienne au moins depuis 1301 jusqu'en 1312. — (3) Thibaut II, de 1102 à 1152.

& aus autres (1) eglises que il fonda en Champaigne ; large au siècle, si comme il apparut ou fait de Ertaut de Nongent & en moult d'autres liex que je vous conterois bien, se je ne doutois à enpeeschier ma matière. Ertaut de Nogent fu le bourgeois du monde que le conte créoit plus, & fu si riche que il fist le chstael de Nogent-l'Ertaut de ses deniers. Or avint chose que le conte Henri descendi de ses sales de Troies pour aler oïr messe à Saint-Estienne, le jour d'une Penthecouste. Aus piez des degrez fagenoilla un povre chevalier, & li dit ainssi : « Sire, je vous pri pour Dieu que vous me donnés du vostre, par quoy je puisse marier mes deux filles, que vous véez ci. » Ertaut, qui aloit darière li, dist au povre chevalier : « Sire chevalier, vous ne faites pas que courtois, de demander à monseigneur ; car il a tan donné que il n'a meiz que donner. » Le large conte se tourna devers Ertaut, & li dist : « Sire vilain, vous ne dites mie voir, de ce que vous dites que je n'ai meiz que donner ; si ai vous-meismes. Et tenez, sire chevalier, car je le vous donne, & si le vous garantirai. » Le chevalier ne fu pas esbahi, ainçois le prist par la chape, & li dist que il ne le lairoit jusques à tant que il auroit finé à li ; & avant que il li eschapast, ot Ertaut finé à li de cinq cens livres.

Le secont frère le conte Henri ot non Thibaut & fu

(1) B & L, autres belles.

Large, & dut bien être ainsi appelé, car il fut large avec Dieu & avec le siècle : large avec Dieu, ainsi qu'il paraît à l'église Saint-Étienne de Troyes & aux autres églises qu'il fonda en Champagne; large avec le siècle, ainsi qu'il parut au fait d'Artaud de Nogent, & en beaucoup d'autres occasions que je vous conterais bien si je ne craignais d'embarrasser ma matière. Artaud de Nogent fut le bourgeois du monde que le comte croyait le plus, & il fut si riche qu'il fit le château de Nogent l'Artaud de ses deniers. Or il advint que le comte Henri descendit de ses salles de Troyes pour aller ouïr la messe à Saint-Étienne un jour de Pentecôte. Au pied des degrés fagenouilla un pauvre chevalier, & lui dit ainsi : « Sire, je vous prie, pour l'amour de Dieu, que vous me donniez du vôtre, avec quoi je puisse marier mes deux filles que vous voyez ici. » Artaud, qui allait derrière lui, dit au pauvre chevalier : « Sire chevalier, vous n'agissez pas en homme courtois de demander à Monseigneur, car il a tant donné qu'il n'a plus que donner. » Le large comte se tourna vers Artaud, & lui dit : « Sire vilain, vous ne dites pas vrai de ce que vous dites que je n'ai plus que donner; si, je vous ai vous-même. Et tenez-le, sire chevalier, car je vous le donne, & de plus je vous le garantirai. » Le chevalier ne fut pas ébahi, mais le prit par la chape, & lui dit qu'il ne le laisserait pas jusques à tant qu'il aurait financé avec lui. Et avant qu'il lui échappât, Artaud avait financé avec lui de cinq cents livres.

Le second frère du comte Henri eut nom Thibaut, & fut comte de Blois; le troisième frère eut nom Étienne, & fut comte de Sancerre. Et ces deux

conte de Blois; le tiers frère ot non Estienne & fu conte de Sancerre. Et ces deux frères tindrent du conte Henri touz leurs heritages & leur deux contées & leur appartenances; & les tindrent après des hoirs le conte Henri qui tindrent Champaingne, jusques alors que le roy Tybaut les vendi au roy de France, aussi comme il est devant dit.

XXI. Et revenrons à nostre matière & difons ainsi, que après ces choses tint le roy une grant court à Saumur en Anjo, & là fu-je, & vous tesmoing que ce fu la miex arée que je veisse onques; car à la table le roy manjoit, emprés li, le conte de Poitiers, que il avoit fait chevalier nouvel à une Saint-Jehan; & après le conte de Poitiers, mangoit le conte Jehan de Dreuez, que il avoit fait chevalier nouvel aussi; après le conte de Dreuez, mangoit le conte de la Marche; après le conte de la Marche, le bon conte Pierre de Bretagne. Et devant la table le roy, endroit le conte de Dreuez, mangoit monseigneur le roy de Navarre, en cote & en mantel de samit, bien paré de courroie, de fermail & de chapel d'or; & je tranchoie devant li. Devant le roy, servoit du mangier le conte d'Artoiz son frère (1); devant le roy, tranchoit du coutel le bon conte Jehan de Soissons. Pour la table garder, estoit monseigneur Ymbert de Biaugeu, qui puis fu connestable de France, & monseigneur Engerran de Coucy & monseigneur Herchanbaut de Bourbon. Drière ces troiz barons avoit bien trente de leur chevaliers, en cottes de drap de soie, pour eulz garder; & drières ces chevaliers avoit grant plenté de fergans vestus des armes au conte de Poitiers, batues sur cendal. Le roy avoit vestu une

(1) L, & ses frères lezquelz servoient ledit roy du manger.

frères tinrent du comte Henri tous leurs héritages & leurs deux comtés & leurs dépendances (1), & ils les tinrent après des héritiers du comte Henri qui tinrent le comté de Champagne, jusqu'à ce que le roi Thibaut les vendit au roi de France, ainsi qu'il est dit ci-devant.

Nous reviendrons à notre matière, & nous dirons ainsi qu'après ces choses le roi tint une grande cour à Saumur en Anjou ; & je fus là, & je vous témoigne que ce fut la mieux ordonnée que j'aie jamais vue ; car à la table du roi mangeait auprès de lui le comte de Poitiers (2), qu'il avait fait nouveau chevalier à la Saint-Jean ; & après le comte de Poitiers, mangeait le comte Jean de Dreux, qu'il avait fait aussi nouveau chevalier ; après le comte de Dreux, mangeait le comte de la Marche ; après le comte de la Marche, le bon comte Pierre de Bretagne. Et devant la table du roi, vis-à-vis le comte de Dreux, mangeait monseigneur le roi de Navarre en cotte & en manteau de fatin (3), bien paré d'une courroie, d'une agrafe & d'un chapeau d'or, & je tranchais devant lui (4). Devant le roi, servait à manger le comte d'Artois (5), son frère ; devant le roi, tranchait du couteau le bon comte Jean de Soissons. Pour garder la table, il y avait monseigneur Imbert de Beaujeu, qui depuis fut connétable de France, & monseigneur Enguerrand de Coucy & monseigneur Archambaud de Bourbon. Derrière ces trois barons, il y avait bien trente de leurs chevaliers en cottes de drap de soie,

XXI.
Saint Louis
tient une cou-
pléniaire à
Saumur, en
1241.

(1) C'est-à-dire, les tinrent en fief, comme vassaux du comte de Champagne.
(2) Alfonse, frère de saint Louis. — (3) J'appelle *fatin* ce que Joinville appelle *famit* : c'est l'opinion la plus générale. — (4) Voy. *Éclaircissements*, 4°. —
(5) Robert I, qui était armé chevalier depuis 1237.

cotte de samit ynde, & feurcot & mantel de samit vermeil fourré d'hermines, & un chapel de coton en sa teste, qui moult mal li féoit pour ce que il estoit lors joenne homme. Le roy tint cele feste ès hales de Saumur ; & disoit l'en que le grant roy Henri d'Angleterre les avoit faites pour ses grans festes tenir. Et les hales sont faites à la guise des cloistres de ces moines blans ; mès je croi que de trop ⁽¹⁾ il n'en soit nul si grant. Et vous dirai pourquoy il le me semble ; car à la paroy du cloistre où le roy mangoit, qui estoit environné de chevaliers & de serjans qui tenoient grant espace, mangoient à une table vingt que evesques que arcevesques, & encore après les evesques & les arcevesques mangoit encoste cele table la royne Blanche, sa mère, au chief du cloistre, de celle part là où le roy ne mangoit pas. Et si servoit à la royne le conte de Bouloingne, qui puis fu roy de Portingal, & le bon conte de Saint-Pol, & un Alemant de l'aage de dix-huit ans, que en disoit que il avoit esté filz sainte Hélizabeth de Thuringe ; dont l'en disoit que la royne Blanche le befoit ou front par devocion, pour ce que ele entendoit que sa mère l'i avoit maintes fois besié.

Au chief du cloistre d'autre part estoient les cuisines, les bouteilleries, les paneteries & les despenses ; de celi chief ⁽²⁾ servoient devant le roy & devant la royne, de char, de vin & de pain. Et en toutes les autres elez & eu prael d'en milieu mangoient de chevaliers si

(1) B & L, de trop loing. — (2) A, cloistre.

pour les garder ; & derrière ces chevaliers, il y avait une grande quantité de fergents, vêtus aux armes du comte de Poitiers appliquées sur taffetas. Le roi avait vêtu une cotte de satin bleu, & un furcot & un manteau (1) de satin vermeil fourré d'hermines, & sur la tête un chapeau de coton qui lui seyait mal, parce qu'il était alors jeune homme. Le roi donna cette fête dans les halles de Saumur, & on disait que le grand roi Henri d'Angleterre (2) les avait faites pour donner ses grandes fêtes. Ces halles sont faites à la guise des cloîtres des moines blancs (3) ; mais je crois qu'à beaucoup près il n'en est aucun de si grand. Et je vous dirai pourquoi cela me semble ; car à la paroi du cloître où mangeait le roi, qui était environné de chevaliers & de fergents qui tenaient grand espace, mangeaient à une table vingt évêques ou archevêques ; & encore après les évêques & les archevêques, mangeait à côté de cette table la reine Blanche, sa mère, au bout du cloître, du côté où le roi ne mangeait pas. Et pour servir la reine, il y avait le comte de Boulogne, qui depuis fut roi de Portugal (4), & le bon comte de Saint-Paul, & un Allemand de l'âge de dix-huit ans, que l'on disait fils de sainte Élisabeth de Thuringe ; à cause de quoi l'on disait que la reine Blanche le baisait au front par dévotion, parce qu'elle pensait que sa mère l'y avait maintes fois baisé.

Au bout du cloître, d'autre part, étaient les cuisines, les bouteilleries, les paneteries & les dépenses ; de ce bout on servait devant le roi & la reine

(1) Le manteau se mettait par dessus le furcot. — (2) Henri II, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou. — (3) Moines de l'ordre de Cîteaux. —

(4) Alfonse, neveu de la reine Blanche ; il avait épousé Mahaut comtesse de Boulogne, veuve de Philippe Hurepel.

grant foison, que je ne sceu les nombrer; & distrent (1) moult de gent que il n'avoient onques veu autant de seurcoz ne d'autres garnemens de drap d'or à une feste, comme il ot là; & dit on (2) que il y ot bien trois mille chevaliers.

XXII. *Après celle feste mena le roy le conte de Poytiers à Poitiers, pour reprendre ses fiez. Et quant le roy vint à Poytiers, il voufist bien estre arières à Paris; car il trouva que le conte de la Marche, qui ot mangié à sa table le jour de la Saint-Jehan, ot assemblé tant de gent à armes à Lusignan (3) delez Poitiers comme il peust avoir (4). A Poitiers fu le roy près de quinzein, que onques ne fosa partir tant que il fu acordé au conte de la Marche, ne je ne scé comment. Plusieurs foiz, vi venir le conte de la Marche parler au roy à Poitiers de Lusignan (5), & touz jours amenoit avec li la royne d'Angleterre sa femme, qui estoit mère au roy d'Angleterre. Et disoient moult de gent que le roy & le conte de Poitiers avoient fait mauvese paiz au conte de la Marche.*

Après ce que le roy fu revenu de Poitiers, ne tarja pas grandement après ce que le roy d'Angleterre vint en Gascoingne pour guerroier le roy de France. Nostre saint roy, à quanque il pot avoir de gent, chevaucha pour combatre à li. Là vint le roy d'Angleterre & le conte de la Marche, pour combatre devant un chastel que en appelle Taillebourc, qui siet sus une male rivière que l'en appelle Carente (6), là où en ne

(1) A, je ne scé le nombre, & dient. — (2) A, dient. — (3) A, ilec joignant. — (4) Comme il peust avoir omis dans A. — (5) A, delez joignant. — (6) A, B & L, Tarente.

la viande, le vin & le pain. Et dans toutes les autres ailes & dans le préau du milieu, mangeait une si grande foison de chevaliers que je ne fus pas les compter; & bien des gens dirent qu'ils n'avaient jamais vu autant de furcots ni d'autres vêtements de drap d'or à une fête qu'il y en eut là; & on dit qu'il y eut bien trois mille chevaliers.

Après cette fête, le roi mena le comte de Poitiers à Poitiers pour reprendre ses fiefs (1); & quand le roi vint à Poitiers, il eût bien voulu être de retour à Paris; car il trouva que le comte de la Marche (2), qui avait mangé à sa table le jour de la Saint-Jean, avait assemblé autant de gens d'armes à Lusignan près Poitiers qu'il en put avoir. Le roi fut à Poitiers près d'une quinzaine, que jamais il n'osa partir jusqu'à ce qu'il se fut accordé avec le comte de la Marche, & je ne fais comment. Plusieurs fois je vis le comte de la Marche venir de Lusignan parler au roi à Poitiers; & toujours il amenait avec lui la reine d'Angleterre, sa femme, qui était mère du roi d'Angleterre (3). Et beaucoup de gens disaient que le roi & le comte de Poitiers avaient fait une mauvaise paix avec le comte de la Marche.

XXII.
Bataille de
Taillebourg,
en 1242.

Après que le roi fut revenu de Poitiers, il ne se passa pas après grand temps que le roi d'Angleterre vint en Gascogne pour guerroyer contre le roi de France. Notre saint roi, avec tout ce qu'il put avoir de gens, chevaucha pour le combattre. Là vint le roi d'Angleterre, & le comte de la Marche, pour combattre

(1) C'est-à-dire, pour recevoir l'hommage de ses vassaux, qui avouaient tenir de lui leurs fiefs. Voy. *Éclaircissements*, 3°. — (2) Hugues X, dit le Brun.

(3) Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean-sans-Terre & mère de Henri III. Elle s'était remariée en 1217 avec Hugues X.

peut passer que à un pont de pierre moult estroit. Si tost comme le roy vint à Taillebourc, & les hoꝝ virent l'un l'autre, nostre gent qui avoient le chastel devers eulz, se esforcierent à grant meschief, & passèrent perilleusement par nez & par pons, & coururent sur les Anglois, & commença le poingnayz fort & grant. Quand le roy vit ce, il se mist ou peril avec les autres; car pour un homme que le roy avoit quant il fu passé devers les Anglois, les Anglois en avoient bien vingt (1). Toutevoiz avint-il, si comme Dieu vout, que quant les Anglois virent le roy passer, ils se desconfirent & mistrent dedens la cité de Saintes, & plusieurs de nos gens entrèrent en la cité mellez, & furent pris.

Ceulz de nostre gent qui furent pris à Saintes, recorderent que il oïrent un grant descort naistre entre le roy d'Angleterre & le conte de la Marche; & disoit le roy que le conte de la Marche l'avoit envoié querre, car il disoit que il trouverroit grant aide en France. Celi soir meismes, le roy d'Angleterre meust de Saintes & s'en ala en Gascoingne.

XXIII. Le conte de la Marche, comme celi qui ne le pot amender, s'en vint en la prison le roy, & li amena en sa prison sa femme & ses enfans: dont le roy ot, par la peꝝ fessant, grant coup de la terre le conte; meꝝ je ne scé pas combien, car je ne fu pas à celi fait, car je n'avoie onques lors hauberc vestu; meꝝ j'oy dire que, avec la terre que le roys emporta, luy quida le conte

(1) Leçon de B; dans A, avoient mil; L, M & R, bien cent.

devant un château qu'on appelle Taillebourg, qui est assis sur une mauvaise rivière qu'on appelle la Charente, là où on ne peut passer que sur un pont de pierre très-étroit. Sitôt que le roi vint à Taillebourg & que les armées se virent l'une l'autre, nos gens, qui avaient le château de leur côté, s'efforcèrent à grand peine & passèrent périlleusement sur des bateaux & des ponts, & coururent sur les Anglais; & le combat commença fort & grand. Quand le roi vit cela, il se mit dans le péril avec les autres; car pour un homme que le roi avait quand il fut passé vers les Anglais, les Anglais en avaient bien vingt. Toutefois il advint, ainsi que Dieu le voulut, que quand les Anglais virent le roi passer, ils se déconfirent, & se mirent dans la cité de Saintes; & plusieurs de nos gens entrèrent dans la cité mêlés à eux, & furent pris.

Ceux de nos gens qui furent pris à Saintes rapportèrent qu'ils ouïrent un grand discord naître entre le roi d'Angleterre & le comte de la Marche; & le roi disait que le comte de la Marche l'avait envoyé querir parce qu'il disait qu'il trouverait grande aide en France. Ce soir même, le roi d'Angleterre partit de Saintes & s'en alla en Gascogne.

Le comte de la Marche, comme un homme qui n'y pouvait remédier, s'en vint dans la prison du roi, & lui amena dans sa prison sa femme & ses enfants: à cause de quoi, le roi eut, en faisant la paix, beaucoup de la terre du comte; mais je ne fais pas combien, car je ne fus pas à cette affaire, parce que je n'avais jamais alors vêtu le haubert (1). Mais j'ai ouï

XXIII.
Soumission
du comte de
la Marche.

(1) Le haubert était la cotte d'armes réservée aux chevaliers. On peut conclure de ce passage qu'en 1242 Joinville n'avait pas vingt & un ans, qui était l'âge où l'on pouvait être armé chevalier.

de la Marche dix mille livres (1) de parisis que il avoit en ses cofres, & chascun an autant.

Quant nous fumes à Poitiers, je vi un chevalier qui avoit non monseigneur Gyeffroy de Rancon, qui (2) pour un grant outrage que le conte de la Marche li avoit fait, si comme l'en disoit, avoit (3) juré sur sains que il ne seroit jamez roingné en guise de chevalier, mès porteroit grève, aussi comme les femmes fesoient, jusques à tant que il se verroit vengié du conte de la Marche, ou par lui ou par autrui. Et quant monseigneur Geffroy vit le conte de la Marche, sa femme & ses enfants, agenoillez devant le roy, qui li crioient merci, il fist apporter un tretel & fist oster sa grève, & se fist roingner en la presence du roy, du conte de la Marche & de ceulz qui là estoient. Et en cel oïst contre le roy d'Angleterre & contre les barons, le roy donna (4) de grans dons, si comme je l'oy dire à ceulz qui en vindrent. Ne pour dons, ne pour despens que l'en feïst en cel host, ne autres de ça (5) mer ne de là, le roy ne requist ne ne prist onques aide des siens barons, n'à ses chevaliers, n'à ses hommes, ne à ses bones villes, dont en se (6) plainfist. Et ce n'estoit pas de merveille; car ce fesoit-il par le conseil de la bone mère qui estoit avec li, de qui conseil il ouvroit, & des preudeshomes qui li estoient demouré du tens son père & du temps son ayoul.

XXIV. *Après ces choses defus dites avint, ainsi comme Dieu vout, que une grant maladie prist le roy à Paris,*

(1) A, avec la terre le roys emporta dix mille livres. — (2) A, que. — (3) A, & avoit. — (4) A, en donna. — (5) A, fa. — (6) A, ce.

dire que, avec la terre que le roi y gagna, le comte de la Marche lui quitta dix mille livres parisis qu'il avait dans les coffres du roi, & chaque année autant (1).

Quand nous fûmes à Poitiers, je vis un chevalier qui avait nom monseigneur Geoffroy de Rancon, qui pour un grand outrage que le comte de la Marche lui avait fait, ainsi qu'on le disait, avait juré sur reliques que jamais il ne ferait tondu à la guise des chevaliers, mais qu'il porterait les cheveux en bandeaux ainsi que faisaient les femmes, jusques à ce qu'il se verrait vengé du comte de la Marche, ou par lui, ou par autrui. Et quand monseigneur Geoffroy vit le comte de la Marche, sa femme & ses enfants agenouillés devant le roi, qui lui criaient merci, il fit apporter un tréteau, & fit ôter ses bandeaux, & se fit tondre en présence du roi, du comte de la Marche & de ceux qui étaient là. Dans cette expédition contre le roi d'Angleterre & contre les barons, le roi donna de grands dons, ainsi que je l'ai ouï dire à ceux qui en revinrent. Mais ni pour les dons, ni pour les dépenses que l'on fit dans cette expédition ou d'autres en deçà de la mer ou au delà, le roi ne requit ni ne prit jamais d'aide dont on se plaignît, ni de ses barons, ni de ses chevaliers, ni de ses hommes, ni de ses bonnes villes. Et ce n'était pas merveille ; car il faisait cela par le conseil de la bonne mère qui était avec lui, par le conseil de qui il opérait, & par celui des prud'hommes qui lui étaient demeurés du temps de son père & du temps de son aïeul.

Après ces choses dessus dites, il advint, ainsi que Dieu le voulut, qu'une grande maladie prit le roi à

xxiv.
Saint Louis
tombe malade
& se croise
en 1244.

(1) Cette rente était alors réduite à 5,000 livres tournois, ou 101,319 francs.

dont il fu à tel meschief, si comme il (1) le disoit, que l'une des dames qui le gardoit, li vouloit traire le drap sus le visage, & disoit que il estoit mort. Et une autre dame qui estoit à l'autre part du lit, ne li souffri mie; ainçois disoit que il avoit encore l'ame ou cors. Comme (2) il oïst le descort de ces deux dames, Nostre-Seigneur ouvra en li & li envoia santé tantost, car il estoit esmuyz & ne povoit parler. Il requist que en li donnaist là croix, & si fist-on. Lors la royne sa mère oy dire que la parole li estoit revenue, & elle en fist si grant joie comme elle pot plus. Et quant elle fot que il fu croisié, ainsi comme il meismes le contoït, elle mena aussi grant deul comme se elle le veïst mort.

Après ce que il fu croisié, se croisièrent Robert le conte d'Artois, Auphons conte de Poitiers, Charles conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cezile, touz troïz frères le roy; & se croïsa Hugue duc de Bourgoingne, Guillaume conte de Flandres, frère le conte Guion de Flandres, nouvellement mort; le bon Hue conte de Saint-Pol, monseigneur Gauchier son neveu, qui moult bien se maintint outre-mer & moult eust valu, se il eust vescu. Si i furent le conte de la Marche & monseigneur Hugue le Brun son filz; le conte de Salebruche; monseigneur Gobert d'Apremont son frère, en qui compaignie, je, Jehan seigneur de Joinville, passames la mer en une nef que nous louames, pour ce que nous estions cousins; & passames de là à tout vint chevaliers, dont il estoit li disiesme & je moy disiesme.

(1) B & L, on. — (2) A, comment que.

Paris, dont il fut à telle extrémité, ainfi qu'il le difait, que l'une des dames qui le gardait lui voulait tirer le drap fur le vifage, & difait qu'il était mort. Et une autre dame, qui était de l'autre côté du lit, ne le fouffrit pas; mais elle difait qu'il avait encore l'âme au corps. Comme il entendait le débat de ces deux dames, Notre-Seigneur opéra en lui & lui envoya tantôt la fanté; car avant il était muet, & ne pouvait parler. Il requit qu'on lui donnât la croix, & ainfi fit-on. Alors la reine fa mère ouït dire que la parole lui était revenue, & elle en montra auffi grande joie qu'elle put. Et quand elle fut qu'il était croifé, ainfi que lui-même le contait, elle montra auffi grand deuil que fi elle l'eût vu mort.

Après qu'il fut croifé, fe croiferent Robert comte d'Artois, Alfonfe comte de Poitiers, Charles comte d'Anjou, qui depuis fut roi de Sicile, tous trois frères du roi; & fe croifa auffi Hugues duc de Bourgogne, Guillaume comte de Flandre, frère du comte Gui de Flandre mort en dernier (1), le bon Hugues comte de Saint-Paul, monfeigneur Gaucher fon neveu, qui fe comporta très-bien outre-mer & eût beaucoup valu fil eût vécu. Y furent auffi le comte de la Marche & monfeigneur Hugues le Brun fon fils; le comte de Sarrebruck, monfeigneur Gobert d'Apremont fon frère, en compagnie defquels moi Jean, feigneur de Joinville, je paffai la mer dans un vaiffeau que nous louâmes, parce que nous étions coufins; & nous paffâmes outre-mer avec vingt chevaliers, dont il était lui dixième & moi dixième (2).

(1) Gui de Dampierre mourut le 7 mars 1305. Voy. *Éclaircissements*, 2^e.

(2) C'est-à-dire que le comte de Sarrebruck & Joinville étaient chefs chacun de neuf chevaliers.

XXV. *A Pasques, en l'an de grace qui le milliaire couroit par mil deux cenx quarante & huit, mandé-je mes homes & mes fievez à Joinville ; & la vegile de ladite Pasque, que toute cele gent que je avoie mandé estoient venu, fu nez Jehan mon filz sire de Ancerville (1), de ma première femme, qui fu seur le conte de Grantpré. Toute celle semaine fumes en festes & en quarolles, que mon frère le sire de Vauquelour & les autres riches homes qui là estoient, donnèrent à manger chascun l'un après l'autre, le lundi, le mardi, le mercredi & le jeudi (2).*

Je leur diz le vendredi : « Seigneurs, je m'en voiz outre-mer, & je ne scé se je revendré. Or venez avant ; se je vous ai de riens mesfait, je le vous desferai l'un par (3) l'autre, si comme je ai acoustumé, à touz ceulz qui vourront riens demander ne à moy ne à ma gent. » Je leur desfiz par l'esgart de tout le commun de ma terre ; & pour ce que je n'eusse point d'emport, je me levoie du conseil, & en ting quanque il raportèrent, sanz debat.

Pour ce que je n'en vouloie porter nulz deniers à tort, je alé leffier à Mez en Lorreinne grant foison de ma terre en gage ; & sachiez que, au jour que je parti de nostre paiz pour aler en la Terre sainte, je ne tenoie pas mil livrées de terre (4), car madame ma mère vivoit encore ; & si y alai, moy disiesme de chevaliers & moy tiers de banières. Et ces choses vous ramantevoiz-jé, pour ce que, se Diex ne m'eust aidié, qui onques ne me failli, je l'eusse souffert à peinne par si lonc temps, comme par l'espace de six ans que je demourai en la Terre sainte.

(1) A, Acerville. — (2) Les mots & le jeudi manquent dans A. — (3) B & L, après. — (4) B & L, douze cents livres de revenu.

A Pâques, en l'an de grâce dont le millésime arrivait à 1248, je mandai mes hommes & mes fieffés à Joinville, & la veille de ladite Pâque, où toutes ces gens que j'avais mandés étaient venus, naquit Jean mon fils, sire d'Ancerville, de ma première femme, qui fut sœur du comte de Grandpré (1). Nous fûmes en fêtes & en danses toute cette semaine, où mon frère le sire de Vaucouleurs, & les autres riches hommes qui étaient là, donnèrent à manger chacun l'un après l'autre, le lundi, le mardi, le mercredi, & le jeudi.

Je leur dis le vendredi : « Seigneurs, je m'en vais outre-mer, & je ne fais si je reviendrai. Or avancez; si je vous ai fait tort de rien, je vous le réparerai, l'un après l'autre, ainsi que j'ai accoutumé, à tous ceux qui voudront rien demander de moi ou de mes gens. » Je le leur réparai de l'avis de tous les habitants de ma terre; & pour que je n'eusse point d'influence, je me levai du conseil & je maintins sans débat tout ce qu'ils décidèrent.

Parce que je ne voulais emporter nuls deniers à tort, j'allai à Metz en Lorraine laisser en gage grande foison de ma terre. Et sachez qu'au jour où je partis de notre pays pour aller en la Terre sainte, je ne tenais pas mille livres de rente en terre (2); car Madame ma mère (3) vivait encore. Et pourtant j'y allai moi dixième de chevaliers & moi troisième de bannerets (4). Et je vous rappelle ces choses parce que si Dieu, qui jamais ne me faillit, ne m'eût aidé, j'y eusse résisté à peine pendant un temps aussi long que l'espace de six ans que je demeurai en la Terre sainte.

(1) Alix, sœur de Henri VI, comte de Grandpré. — (2) Environ 20,000 francs de notre monnaie. — (3) Béatrix, fille d'Étienne III, comte d'Auxonne, & de Béatrix, comtesse de Chalon-sur-Saône. — (4) Il était un des trois chevaliers portant bannière.

XXV.

Joinville se
prépare à par
tir pour la
croisade.

En ce point que je appareilloie pour mouvoir, Jehan sire d'Apremont & conte de Salebruche de par sa femme, envia à moy & me manda que il avoit sa besoigne arée pour aler outre-mer, il disiesme de chevaliers ; & me manda que se je voufisse, que nous loïssons une nef entre li & moy ; & je li otroia : sa gent & la moie louèrent une nef à Marseille.

XXVI. *Le roy manda ses barons à Paris, & leur fist faire serement que foy & loiauté porteroient à ses enfans, se aucune chose avenoit de li en la voie. Il le me demanda; mēz je ne voz faire point de serement, car je n'estoie pas son home. En dementres que je venoie, je trouvē trois homes mors sur une charrette, que un clerc avoit tuez, & me dist-en que en les menoit au roy. Quant je oy ce, je envoie un mien escuier après, pour savoir comment ce avoit esté. Et conta mon escuier que je y envoie, que le roy, quand il issi de sa chapelle, ala au perron pour veoir les mors, & demanda au prevot de Paris comment ce avoit esté. Et le prevost li conta que les mors estoient troiz de ses serjans du Chastelet, & li conta que il aloient par les rues forainnes pour desfrober la gent; & dist au roy « que il trouvèrent ce (1) clerc que vous véez ci, & li tollirent toute sa robe. Le clerc sen ala en pure sa chemise en son hostel, & prist farbalestre & fist apporter à un enfant son fauchon. Quant il les vit, il les escria & leur dit que il y mourroient. Le clerc tendi farbaleste & trait & en fēri l'un parmi le cuer, & les deux touchèrent à fuie; & le clerc prist le fauchon que l'enfant tenoit, & les ensui à la lune, qui estoit belle & clere. L'un en cuida passer parmi*

(1) A, se.

Au moment où je me préparais pour partir, Jean, sire d'Apremont & comte de Sarrebruck par sa femme (1), envoya vers moi & me manda qu'il avait arrangé sa besogne pour aller outre-mer lui dixième de chevaliers, & me manda que si je voulais nous louerions un vaisseau entre lui & moi; & je l'octroyai : ses gens & les miens louèrent un vaisseau à Marseille.

Le roi manda ses barons à Paris & leur fit faire serment qu'ils garderaient foi & loyauté à ses enfants, si quelque chose lui arrivait dans le voyage. Il m'en demanda autant; mais je ne voulus point faire de serment, car je n'étais point son homme (2). Pendant que je venais, je trouvai sur une charrette trois hommes morts, qu'un clerc avait tués, & on me dit qu'on les menait au roi. Quand j'ouïs cela, j'envoyai un mien écuyer après, pour savoir comment c'était arrivé. Et mon écuyer, que j'y envoyai, me conta que le roi, quand il sortit de sa chapelle, alla au perron pour voir les morts & demanda au prévôt de Paris comment c'était arrivé. Et le prévôt lui conta que les morts étaient trois de ses sergents du Châtelet, & qu'ils allaient par les rues écartées pour dérober les gens. « Et ils trouvèrent, dit-il au roi, le clerc que vous voyez ici, & lui enlevèrent tous ses habits. Le clerc s'en alla en chemise à son logement, & prit son arbalète, & fit apporter à un enfant son coutelas. Quand il les vit, il cria après eux & leur dit qu'ils y mourraient. Le clerc tendit son arbalète, & tira & en frappa un au cœur; & les deux autres prirent la

XXVI.
D'un clerc
qui tua trois
sergents du
roi.

(1) Elle se nommait Laurette. — (2) Joinville n'était alors l'homme ou le vassal que du comte de Champagne; mais il devint aussi dans la suite l'homme de saint Louis (voyez chap. cxxxvi). Ce fut pendant la croisade, lorsque le roi lui conféra une rente à titre de fief. Voy. *Éclaircissements*, 30.

une foif en un courtil, & le clerc fiert du fauchon, fist le prevost, & li trancha toute la jambe, en tele manière que elle ne tient (1) que à l'estival, si comme vous véez. Le clerc renfui l'autre, lequel cuida descendre en une estrange meson là où gent veilloient encore; & le clerc le (2) feri du fauchon parmi la teste, si que il le fendi jusques ès dens, si comme vous poez veoir, fist le prevost au roy. Sire, fist-il, le clerc moustra son fait aux voisins (3) de la rue, & puis si s'en vint mettre en vostre prison; sire & je le vous ameinne, si en ferez vostre volenté, & véez-le ci. » — « Sire clerc, fist le roy, vous avez perdu à estre prestre par vostre proesce, & pour vostre proesce je vous retieing à mes gages, & en venrez avec moy outre-mer. Et ceste chose vous foiz-je encore, pour ce que je weil bien que ma gent voient que je ne les soustendrai en nulles de leur mauvestiés. » Quant le peuple, qui là estoit asssemblé, oy ce, il se escrièrent à nostre seigneur, & li prièrent que Dieu li donnast bone vie & longue, & le ramenast à joie & à santé.

XXVII. *Après ces choses, je reving en nostre païs, & atirames, le conte de Salebruche & moy, que nous envoierions nostre harnois à charrettes à Aufonne, pour mettre ilec en la rivière de Saonne pour aller jusques à Alle depuys la Sone (4) jusques au Rone.*

Le jour que je me parti de Joinville, j'envoïé querre l'abbé de Cheminon, que on tesmoingnoit au plus

(1) A, tint. — (2) Le omis dans A. — (3) A, au prevost voisins. — (4) Pour aller jusqu'à Sone, omis dans A.

fuite ; & le clerc prit le coutelas que l'enfant tenait, & les poursuivit grâce à la lune qui était belle & claire. L'un d'eux pensa passer à travers une haie en un jardin, & le clerc frappa du coutelas, fit le prévôt, & lui trancha toute la jambe, de telle manière qu'elle ne tient plus qu'à la botte, ainsi que vous voyez. Le clerc se reprit à poursuivre l'autre, qui pensa descendre dans une maison étrangère, là où des gens veillaient encore ; & le clerc le frappa du coutelas au milieu de la tête, si bien qu'il la fendit jusqu'aux dents, ainsi que vous pouvez voir, fit le prévôt au roi. Sire, fit-il, le clerc exposa son fait aux voisins de la rue & puis sen vint se mettre en votre prison ; & je vous l'amène, sire, vous en ferez votre volonté ; & le voici. » — « Sire clerc, fit le roi, vous avez manqué à être prêtre par votre prouesse ; & pour votre prouesse je vous retiens à mes gages, & vous vous en viendrez avec moi outre-mer. Et ce traitement je vous le fais encore parce que je veux que mes gens voient que je ne les soutiendrai en nulles de leurs méchancetés. » Quand le peuple qui était assemblé là ouït ces paroles, ils fécrièrent à Notre-Seigneur, & le prièrent que Dieu donnât au roi bonne & longue vie, & le ramenât en joie & en santé.

Après ces choses, je revins en notre pays, & nous convînmes, le comte de Sarrebruck & moi, que nous enverrions notre harnais en charrettes à Auxonne, pour le mettre là sur la rivière de Saône, pour aller jusques à Arles depuis la Saône jusques au Rhône.

Le jour que je partis de Joinville, j'envoyai querir l'abbé de Cheminon, qu'on tenait pour le plus prud'homme de l'ordre des moines blancs (1). Je lui ouïs

XXVII.
Joinville
quitte
son château.

(1) L'ordre de Cîteaux.

preudomme de l'ordre blanche. Un tesmoingnage li oy porter à Clerevaus, le jour d'une (1) feste Nostre-Dame, que le saint roy i estoit, à un moinne qui le moustra, & me demanda se je le cognoissoie. Et je li diz pourquoy il le me demandoit. Et il me respondi : « Car je entent que c'est le plus preudomme qui soit en toute l'ordre blanche. Encore sachez, fist-il, que j'ai oy conter à un preudomme qui gisoit ou dortouer là où l'abbé de Cheminon dormoit, & avoit l'abbé descouvert sa poitrine pour la chaleur que il avoit ; & vit ce preudomme, qui gisoit ou dortouer où l'abbé de Cheminon dormoit, la Mère Dieu qui ala au lit l'abbé, & li retira sa robe sur son piz, pour ce que le vent ne li feist (2) mal. »

Cel abbé de Cheminon si me donna m'escharpe & mon bourdon : & lors je me parti de Joinville, sanz rentrer ou chastel jusques à ma revenue, à pié, deschaus & en langes ; & ainsi alé à Blehecourt (3) & à Saint-Urbain, & autres cors sains qui là sont. Et en demen-tières que je aloie à Blehecourt & à Saint-Urbain, je ne voꝝ onques retourner mes yex vers Joinville, pour ce que le cuer ne me attendrifiſt du biau chastel que je leſſoie & de mes deux enfans.

Moy & mes compaignons mangames à la Fonteinne l'Arcevesque devant Dongieuz, & illecques l'abbé Adam de Saint-Urbain (que Diex abfoille !) donna grant foison de biaux juiaus à moy & à neuf (4) chevaliers que j'avoie. Dès la nous alames à n-Aufone (5),

(1) A, de. — (2) B & L, les raiz ne lui feissent. — (3) A, Blehicourt ; B & L, Alhecour, mais plus bas Blehecourt. — (4) A, à mes. — (5) La lettre n est placée pour l'euphonie entre à & Aufone.

rendre un témoignage à Clairvaux, le jour d'une fête de Notre-Dame que le saint roi y était, par un moine qui le montra, & me demanda si je le connaissais. Et je lui dis : « Pourquoi me le demandez-vous ? » Et il me répondit : « C'est que je pense que c'est le plus prud'homme qui soit en tout l'ordre des moines blancs. Sachez encore, fit-il, ce que j'ai ouï conter à un prud'homme qui était couché au dortoir là où l'abbé de Cheminon dormait : l'abbé avait découvert sa poitrine à cause de la chaleur qu'il avait ; & ce prud'homme, qui était couché au dortoir où l'abbé de Cheminon dormait, vit la Mère de Dieu qui alla au lit de l'abbé, & lui ramena sa robe sur la poitrine de peur que le vent ne lui fit mal. »

Cet abbé de Cheminon me donna donc mon écharpe & mon bourdon ; & alors je partis de Joinville, sans rentrer au château jusques à mon retour, à pied, sans chausses & en chemise ; & j'allai ainsi à Blécourt & à Saint-Urbain & à d'autres reliques qui sont là. Et pendant que j'allais à Blécourt & à Saint-Urbain, je ne voulus jamais retourner mes yeux vers Joinville, de peur que le cœur ne m'attendrît à cause du beau château que je laissais & de mes deux enfants.

Moi & mes compagnons nous mangeâmes à la Fontaine-l'Archevêque devant Donjeux ; & là, l'abbé Adam de Saint-Urbain (que Dieu absolve !) donna grande foison de beaux joyaux à moi & aux neuf chevaliers que j'avais (1). De là nous allâmes à Auxonne ; & nous en partîmes avec notre harnais, que nous

(1) Voyez, au chapitre LXXXVII, un autre exemple de l'usage où l'on était de donner des joyaux au moment d'un départ.

& en alames à tout nostre hernoiz, que nous avion fait mettre ès nez, dès Aufone jusques à Lyon contreval la Sone; & encofte les nés menoit-on les grans defriers.

A Lyon entrames ou Rone pour aler à Alles le Blanc; & dedans le Rone trouvames un chastel que l'en appelle Roche de Glin (1), que le roy avoit fait abbatre, pour ce que Roger, le sire du chastel, estoit criez de defrober les pelerins & les marchans.

XXVIII. *Au mois d'aoust entrames en nos nez à la Roche de Marseille. A celle journée que nous entrames en nos nez, fist l'en ouvrir la porte de la nef, & mist l'en touz nos chevaus ens, que nous devions mener outre-mer; & puis recloft l'en la porte & l'enboucha l'en bien, aussi comme l'en naye un tonnel, pour ce que, quant la nef est (2) en la mer, toute la porte est en l'yaue. Quant les chevaus furent ens, nostre mestre notonnier escria à ses notonniers, qui estoient ou bec de la nef, & leur dit : « Est arée vostre besoigne? » Et ilz respondirent : « Oy (3), sire, vieingnent avant les clers & les proveres. » Maintenant que il furent venus, il leur escria : « Chantez, de par Dieu! » Et ils fescrièrent touz à une voix : Veni creator Spiritus. Et il escria à ses (4) notonniers : « Faites voile, de par Dieu! » Et il fi firent. Et en brief tens le vent se feri ou voile & nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veïmes que ciel & yaue; & chascun jour nous esloigna le vent des païs où nous avions esté nez. Et ces choses vous moustré-je que celi est bien fol hardi, qui se ose mettre*

(1) A, Gluy. — (2) Est omis dans A. — (3) Et ilz respondirent oy omis dans A. — (4) A, escria ses.

avons fait mettre en bateaux pour aller depuis Auxonne jusques à Lyon en descendant la Saône; & à côté des bateaux on menait les grands destriers.

A Lyon, nous nous embarquâmes sur le Rhône pour aller à Arles-le-Blanc; & sur le Rhône nous trouvâmes un château que l'on appelle Roche-de-Glun, que le roi avait fait abattre parce que Roger, le seigneur du château, était accusé de dérober les pèlerins & les marchands.

Au mois d'août nous entrâmes dans nos vaisseaux à la Roche-de-Marfeille. Le jour que nous entrâmes dans nos vaisseaux, l'on fit ouvrir la porte du vaisseau, & l'on mit dedans tous nos chevaux que nous devions mener outre-mer; & puis l'on referma la porte & on la boucha bien, comme quand on noie un tonneau, parce que quand le vaisseau est en mer toute la porte est dans l'eau. Quand les chevaux furent dedans, notre maître nautonier cria à ses nautoniers qui étaient à la proue du vaisseau & leur dit : « Votre besogne est-elle prête ? » Et ils répondirent : « Oui, sire, que les clercs & les prêtres fassent. » Aussitôt qu'ils furent venus, il leur cria : « Chantez, de par Dieu ! » Et ils fécrièrent tout d'une voix : *Veni, creator Spiritus*. Et le maître cria à ses nautoniers : « Faites voile, de par Dieu ! » Et ainsi firent-ils. Et en peu de temps le vent frappa sur les voiles, & nous eut enlevé la vue de la terre, tellement que nous ne vîmes que le ciel & l'eau; & chaque jour le vent nous éloigna des pays où nous étions nés. Et par là je vous montre que celui-là est un fou bien hardi qui ose mettre en tel péril avec le bien d'autrui ou en péché mortel;

XXVIII.
Embarque-
ment des croi-
sés, au mois
d'août 1248.

en tel peril, à tout autrui chatel ou en pechié mortel ; car l'en se dort le soir là où en ne scet se l'en se trouverra ou fons de la mer au matin (1).

En la mer nous avint une fière merveille, que nous trouvames une montaigne toute ronde qui estoit devant Barbarie. Nous la trouvames entour l'eure de vespres, & najames tout le soir, & cuidames bien avoir fait plus de cinquante lieues, & l'endemain nous nous trouvames devant icelle meismes montaigne ; & ainsi nous avint par deux foiz ou par troiz. Quant les marinniers virent ce, il furent touz esbahiz, & nous distrent que nos nefz estoient en grant peril ; car nous estions devant la terre aus Sarrazins de Barbarie. Lors nous dit un preudomme prestre que en appelloit doyen de Malrut, car il n'ot onques persecucion en paroisse, ne par defect d'yaue, ne de trop pluie, ne d'autre persecucion, que aussi tost comme il avoit fait troiz processions par troiz samedis, que Dieu & sa Mère ne le (2) delivraissent. Samedi estoit ; nous feismes la première procession entour les deux maz de la nef : je-meismes m'i fiz porter par les braz, pour ce que je estoie grief malade. Onques puis nous ne veismes la montaigne, & venimes en Cypre le tiers samedi.

XXIX. *Quant nous venimes en Cypre, le roy estoit jà en Cypre, & trouvames grant foison de la pourvéance le roy : c'est à savoir, les celiers le roy & les deniers & les garniers. Les celiers le roy estoient tiex, que sa gent avoient fait en mi les champs, sur la rive de la mer, grans moyes de tonniaus de vin, que il avoient acheté de deux ans devant que le roy venist, & les*

(1) Au matin omis dans A. — (2) Le omis dans A ; B & L, luy aydisient.

car l'on fendort le foir là où on ne fait si l'on se trouvera au fond de la mer au matin.

En mer il nous advint une fière merveille; car nous trouvâmes une montagne toute ronde, qui était devant la côte de Barbarie. Nous la trouvâmes vers l'heure de vêpres, & naviguâmes toute la nuit, & crûmes bien avoir fait plus de cinquante lieues, & le lendemain nous nous trouvâmes devant cette même montagne; & ainsi nous advint-il par deux fois ou par trois. Quand les mariniers virent cela, ils furent tout ébahis & nous dirent que nos vaisseaux étaient en grand péril; car nous étions devant la terre aux Sarrafins de Barbarie. Alors un prêtre prud'homme, qu'on appelait le doyen de Maurupt, nous dit qu'il n'eut jamais à souffrir en sa paroisse, ni par défaut d'eau, ni par trop de pluie, ni de tout autre fléau, sans que, aussitôt qu'il avait fait trois processions trois famedis, Dieu & sa Mère le délivrassent (1). C'était famedi; nous fîmes la première procession autour des deux mâts du vaisseau; moi-même je m'y fis porter à bras, parce que j'étais grièvement malade. Jamais depuis nous ne vîmes la montagne, & nous vînmes en Chypre le troisième famedi.

Quand nous vînmes en Chypre, le roi était déjà en Chypre, & nous trouvâmes grande foison des approvisionnements du roi, c'est à savoir les celliers du roi, & les deniers & les greniers. Les celliers du roi étaient tels, que ses gens avaient fait, au milieu des champs, sur le rivage de la mer, de grands tas de tonneaux de vin qu'ils avaient achetés dès deux

XXIX.
Séjour
en Chypre
ambassade
des Tartares
Joinville
retenu aux
gages du rc

(1) Voy. chap. xxxviii.

avoient mis les uns fus les autres, que quant l'en les véoit devant, il sembloit que ce feussent granches. Les fourmens & les orges il les ravoient mis par monciaus en mi les champs; & quant en les véoit, il sembloit que ce feussent montaignes; car la pluie qui avoit batu les blez de lonc temps, les avoit fait germer par defus, si que il n'i paroît que l'herbe vert. Or avint ainfi que, quant en les vot mener en Egypte (1), l'en abati les crottes de defus à tout l'erbe vert, & trouva l'en le fourment & l'orge auffi frez comme se (2) l'en l'eust maintenant batu.

Le roi feust moult volentiers alé avant, sans arester, en Egypte, si comme je li oï dire (3), se ne feussent ses barons qui li loèrent à attendre sa gent qui n'estoient pas encore touz venuz.

En ce point que le roy sejournoit en Cypre, envoya le grant roy des Tartarins ses messages à li, & li manda moult debonnairement (4) paroles. Entre les autres, li manda que il estoit prest de li aidier à conquerre la Terre sainte, & de delivrer Jherusalem de la main aus Sarrazins. Le roy reçut moult debonnairement ses messages, & li renvoia les siens, qui demourèrent deux ans avant que il revenissent à li. Et par les messages, envoya le roy au roy des Tartarins une tente faite en la guise d'une chapelle, qui moult cousta; car elle fu toute faite de bone escarlate finne. Et le roy, pour veoir se il les pourroit atraire à nostre créance, fist entailler en ladite chapelle, par ymages, l'Anonciacion Nostre-Dame & touz les autres poins

(1) B & L, Surie. — (2) Se omis dans A. — (3) B & L, si comme je luy oy dire en Surie. — (4) Ib., moult de bonnes & honnestes.

ans avant que le roi vînt ; & ils les avaient mis les uns sur les autres, de sorte que quand on les voyait par devant, il semblaient que ce fussent des granges. Les froments & les orges, ils les avaient mis par monceaux au milieu des champs ; & quand on les voyait il semblaient que ce fussent des montagnes ; car la pluie qui avait battu les bleds depuis longtemps, les avait fait germer par-dessus, si bien qu'il n'y paraissait que l'herbe verte. Or il advint que quand on les voulut mener en Égypte, l'on abattit les croûtes de dessus avec l'herbe verte, & l'on trouva le froment & l'orge aussi frais que si on les eût nouvellement battus.

Le roi fût très-volontiers allé en avant, sans arrêter, jusqu'en Égypte, ainsi que je le lui ai ouï dire, n'eussent été ses barons qui lui conseillèrent d'attendre ses gens qui n'étaient pas encore tous venus.

En ce temps que le roi séjournait en Chypre, le grand roi des Tartares lui envoya ses messagers, & lui manda des paroles très-débonnaires. Entre autres choses il lui manda qu'il était prêt à l'aider à conquérir la Terre sainte, & à délivrer Jérusalem des mains des Sarrafins. Le roi reçut très-débonnairement ses messagers, & lui renvoya les siens, qui demeurèrent deux ans avant qu'ils revinssent à lui. Et par ses messagers le roi envoya au roi des Tartares une tente faite en guise de chapelle, qui coûta beaucoup, car elle fut toute faite de bonne écarlate fine. Et le roi, pour voir s'il pourrait les attirer à notre croyance, fit tailler en images, dans ladite chapelle, l'Annonciation de Notre-Dame, & tous les autres points de la foi (1). Et il leur envoya ces

(1) Voy. chap. xciii.

de la foy. Et ces choses leur envoya-il par deux frères preeschours qui savoient le sarrazinnois, pour eulz moustrer & enseigner comment il devoient croire. Il revindrent au roi les deux frères, en ce point que les frères au roy revindrent en France ; & trouvèrent le roy qui estoit parti d'Acre, là où ses frères l'avoient lessié, & estoit venu à Cesaire (1) là où il la fermoit, ne n'avoit ne peç ne trèves aus Sarrazins. Comment les messages le roy de France furent receus vous diré-je, aussi comme il-meismes le contèrent au roy ; & en ce que il raportèrent au roy, pourrez oïr moult de merveilles (2), lesquelles je ne weil pas conter, pour ce que il me couvendroit derompre ma matière que j'ai commencée, qui est tele.

Je, qui n'avoie pas mil livrées de terre, me charjai, quant j'alé outre-mer, de moy dixiesme de chevaliers & de deux chevaliers banières portans ; & m'avint ainfi que, quant je arivai en Cypre, il ne me fu demouré de remenant que douze vins livres de tournois, ma nef paiée ; dont aucuns de mes chevaliers me mandèrent que se je ne me pourvéoie de deniers, que il me lèroient. Et Dieu, qui onques ne me failli, me pourveut en tel manière que le roy, qui estoit à Nichocie, m'envoia querre & me retint, & me mist huit cens livres en mes cofres ; & lors oç-je plus de deniers que il ne me couvenoit.

XXX. *En ce point que nous sejourname en Cypre, me manda l'empereris de Constantinoble que elle estoit arivée à Baphe, une cité de Cypre, & que je l'asse querre & monseigneur Erart de Brienne. Quant nous*

(1) A, Sezaire. — (2) A, nouvelles.

choses par deux frères prêcheurs qui savaient le sarrafinois, pour leur montrer & enseigner comment ils devaient croire. Les deux religieux revinrent au roi au moment où les deux frères retournèrent en France, & trouvèrent le roi qui était parti d'Acre, où les frères l'avaient laissé, & était venu à Césarée qu'il fortifiait, & il n'avait ni paix ni trêve avec les Sarrafins. Comment les messagers du roi de France furent reçus, je vous le dirai ainsi qu'ils le contèrent eux-mêmes au roi; & dans ce qu'ils rapportèrent au roi vous pourrez ouïr beaucoup de merveilles (1), lesquelles je ne veux pas conter maintenant, parce qu'il me faudrait interrompre ma matière que j'ai commencée & qui est telle.

Moi qui n'avais pas mille livres de rente en terre, je me chargeai quand j'allai outre-mer de moi dixième de chevaliers, & de deux chevaliers portant bannière; & il m'advint ainsi que, quand j'arrivai en Chypre, il ne m'était demeuré de reste que deux cent quarante livres tournois, mon vaisseau payé. A cause de quoi quelques-uns de mes chevaliers me mandèrent que si je ne me pourvoyais pas de deniers, ils me laisseraient. Et Dieu, qui jamais ne me faillit, me pourvut en telle manière que le roi, qui était à Nicosie, m'envoya querir, & me retint à ses gages, & me mit huit cents livres dans mes coffres; & alors j'eus plus de deniers qu'il ne m'en fallait.

En ce temps que nous séjournâmes en Chypre, l'impératrice de Constantinople (2) me manda qu'elle était arrivée à Baffe, une cité de Chypre, & que je l'allasse querir moi & monseigneur Érard de Brienne.

XXX.
L'impératrice de Constantinople arrive en Chypre.

(1) Voy. chap. xciii à xcv. — (2) Marie, fille de Jean d'Acre ou de Brienne, femme de Beaudouin II.

venimes là, nous trouvames que un fort vent ot rom-pues les cordes des ancras de sa nef & en ot mené la nef en Acre; & ne li fu demouré de tout son harnois que sa chape que elle ot vestue, & un seurcot à manger. Nous l'amenames à Limefon (1), là où le roy & la royne & touz les barons la reçurent moult honorablement. L'endemain, je li envoiai drap pour faire une robe & la pane de vert avec, & lui envoyé une tiretaine (2) & cendal pour fourrer la robe. Monseigneur Phelippe de Nanteil, le bon chevalier, qui estoit entour (3) le roy, trouva mon escuier qui aloit à l'empereis. Quant le preudomme vit ce, il ala au roy & li dist que grant honte avoie (4) fait à li & aus autres barons, de ces robes que je li avoie envoié, quant il ne fent (5) estoient avisez avant. L'empereis vint querre secours au roy pour son seigneur, qui estoit en Constantinoble demourez, & pourchassa tant que elle emporta cent paire de lettres & plus, que de moy que des autres amis qui là estoient; es (6) quix lettres nous estions tenus par nos seremens, que, se le roy ou le (7) legaz vouloient envoyer troiȝ cens chevaliers en Constantinoble, après ce que le roy seroit parti d'outre-mer, que nous y estions tenu d'aler par nos seremens. Et je, pour mon serement aquiter, requis le roy, au departir que nous feismes, par devant le conte d'Eu (8) dont j'é la lettre, que se il y vouloit envoyer troiȝ cens chevaliers, que je iroie pour mon serement aquiter. Et le roy me respondi que il n'avoit de quoy, & que il n'avoit si bon tresor dont il ne feust à la lie. Après ce que nous feumes arivés en Egypte, l'empereris fen ala en France,

(1) A, la meson. — (2) Pour faire jusqu'à tiretaine omis dans A. — (3) A, encore. — (4) A, avoit. — (5) Ent pour en (du latin inde). — (6) A, &. — (7) A, les. — (8) D'Eu omis dans A.

Quand nous vîmes là, nous trouvâmes qu'un fort vent avait rompu les cordes des ancres de son vaisseau & avait emmené le vaisseau en Acre, & qu'il ne lui était demeuré de tout son bagage que la chape qu'elle avait vêtue, & un furcot de table. Nous l'emmenâmes à Limisso, là où le roi, la reine & tous les barons la reçurent très-honorablement. Le lendemain je lui envoyai du drap pour faire un vêtement, & la fourrure de vair avec ; & je lui envoyai une tiretaine & du taffetas pour doubler le vêtement. Monseigneur Philippe de Nanteuil, le bon chevalier, qui était auprès du roi, trouva mon écuyer qui allait vers l'impératrice. Quand le prud'homme vit cela, il alla au roi & lui dit que j'avais fait grande honte à lui & aux autres barons de ce vêtement que j'avais envoyé à l'impératrice, quand eux ne s'en étaient pas avisés auparavant. L'impératrice vint demander du secours au roi pour son seigneur, qui était demeuré à Constantinople, & elle négocia tant qu'elle emporta cent paires de lettres & plus, tant de moi que des autres amis qu'elle avait là ; dans lesquelles lettres nous étions tenus par nos serments, si le roi ou le légat voulaient envoyer trois cents chevaliers à Constantinople après que le roi serait parti d'outre-mer, nous étions tenus, dis-je, par nos serments d'y aller. Et moi, pour acquitter mon serment, au moment où nous partîmes, je requis le roi, par-devant le comte d'Eu, dont j'ai la lettre, disant que si y voulait envoyer trois cents chevaliers, j'irais pour acquitter mon serment. Et le roi me répondit qu'il n'avait pas de quoi, & qu'il n'avait si bon trésor qu'il n'en eût vidé jusqu'à la lie. Après que nous fûmes arrivés en Egypte, l'impératrice s'en alla en France, & em-

& enmena avec li monseigneur Jehan d'Acre, son frère, lequel elle maria à la contesce de Montfort.

XXXI. *En ce point que nous venimes en Cypre, le soudanc du Coyne estoit le plus riche roy de toute la paennime. Et avoit faite une merveille; car il avoit fait fondre grant partie (1) de son or en poꝝ de terre là où on met̃ vin oultre mer, qui tiennent bien troys muids ou quatre de vin (2), & fist brisier les poꝝ; & les masses d'or estoient demourées à descouvert en mi un sien chastel, que chascun qui entroit ou chastel y pooit toucher & veoir; & en y avoit bien six ou sept. Sa grant richescce apparut en un paveillon que le roy d'Ermenie envoia au roy de France, qui valoit bien cinq cens livres; & li manda le roy de Hermenie que uns ferrais au soudanc du Coyne li avoit donné. Ferrais est cil qui tient les paveillons au soudanc & qui li nettoie ses mesons.*

Le roy d'Ermenie, pour li delivrer du servage au soudanc du Coine, en ala au roy des Tartarins, & se mist en leur servage pour avoir leur aide; & amena si grant foison de gens d'armes que il ot pooir de combattre au soudanc du Coyne; & dura grant pièce la bataille, & li tuèrent les Tartarins tant de sa gent, que l'en n'oy puis nouvelles de li. Pour la renommée, qui estoit grant en Cypre, de la bataille qui devoit estre, passerent de nos gens serjans en Hermenie pour gaaigner & pour estre en la bataille; ne onques nulz d'eüz n'en revint.

Le soudanc de Babiloinne, qui attendoit le roy q'il venist en Egypte au nouvel temps, s'apensa que il ioit confondre le soudanc de Hamant, qui estoit sonen-

(1) A, parti. — (2) Là où on met̃ jusqu'à de vin omis dans A.

mena avec elle monseigneur Jean d'Acre, son frère, lequel elle maria à la comtesse de Montfort (1).

En ce temps que nous vîmes en Chypre, le foudan d'Iconium était le plus riche roi de toute la contrée païenne & il avait fait une merveille; car il avait fait fondre une grande partie de son or en pots de terre là où l'on met le vin outre-mer, qui tiennent bien trois muids ou quatre de vin; & il fit briser les pots; & les masses d'or étaient demeurées à découvert au milieu d'un sien château, si bien que chacun qui entrait au château y pouvait toucher & voir; & il y en avait bien six ou sept. Sa grande richesse apparut en un pavillon que le roi d'Arménie envoya au roi de France, qui valait bien cinq cents livres; & le roi d'Arménie lui manda qu'un *ferrais* du foudan d'Iconium le lui avait donné. *Ferrais* est celui qui tient les pavillons du foudan & qui lui nettoie ses maisons.

XXXI.
Du foudan
d'Iconium, du
roi d'Arménie
& du foudan
de Babylone.

Le roi d'Arménie, pour se délivrer du servage du foudan d'Iconium, s'en alla au roi des Tartares, & se mit en leur servage pour avoir leur aide; & il ramena une si grande foison de gens d'armes qu'il put combattre le foudan d'Iconium. Et la bataille dura longtemps, & les Tartares tuèrent tant d'hommes au foudan que depuis on n'ouït plus de ses nouvelles. A cause de la renommée, qui était grande en Chypre, de la bataille qui devait avoir lieu, des sergents à nous passèrent en Arménie pour gagner & pour être à la bataille; & jamais nul d'eux n'en revint.

Le foudan de Babylone (2), qui l'attendait que le

(1) Jean d'Acre, frère de l'impératrice Marie, épouza en 1251 Jeanne de Châteaudun, veuve de Jean comte de Montfort, mort en Chypre en 1249. Il avait épousé en premières noces Marie de Coucy, veuve d'Alexandre II, roi d'Ecosse. — (2) Cette Babylone, dont il sera souvent parlé dans la suite du récit,

nemi, & l'ala assiéger devant la cité de Hamant. Le soudanc de Hamant ne se sot comment chevir du soudanc de Babiloinne; car il véoit bien que se il vivoit longuement, que il le confondroit. Et fist tant barguigner (1) au ferrais le soudanc de Babiloinne, que li ferrais l'empoisonna (2). Et la manière de l'empoisonnement fu tele, que le ferrais favisa que le soudanc venoit touz jours jouer aus eschez, après relevée, sus les nates qui estoient au pied (3) de son lit; laquele natte sur quoy il sot que le soudanc s'asséoit touz les jours, il l'envenima. Or avint ainsi que le soudanc, qui estoit deschaus, se tourna sus une escorcheure que il avoit en la jambe; tout maintenant le venim se feri ou vif, & li tolli tout le pooir de la moitié du cors de celle part dont il estoit entré; & toutes les foys que le venin le poingnoit (4) vers le cuer, il fu bien deux jours qu'il ne but, ne ne manja, ne ne parla (5). Le soudanc de Hamant leffièrent en paiz, & le menèrent sa gent en Egypte.

XXXII. Maintenant que mars entra, par le commandement le roy, le roy & les barons & les autres pelerins commandèrent que les nez refeussent chargiées de vins & de viandes, pour mouvoir quant le roy le commanderait. Dont il avint ainsi que, quant la chose fu bien arée, le roy & la royne se requueillirent en leur nez, le vendredi devant Penthecouste, & dist le roy à ses barons que il alassent après li en leur nez droit vers Egypte. Le samedi fist le roy voille, & touz les autres

(1) A, bagingner. — (2) A, les ferrais l'empoisonnèrent. — (3) A, piez. — (4) Dont il estoit jusqu'à poingnoit omis dans A. — (5) Les verbes fu, but, manja, parla, sont à l'imparfait dans B & L.

roi viendrait en Égypte au printemps, eut la pensée d'aller renverser le foudan d'Émeffe (1), qui était son ennemi, & l'alla assiéger dans la cité d'Émeffe. Le foudan d'Émeffe ne savait comment venir à bout du foudan de Babylone ; car il voyait bien que ce foudan, fil vivait longtemps, le renverserait. Il fit tant négocier avec le ferrais (2) du foudan que le ferrais l'empoisonna. Et la manière de l'empoisonnement fut telle, que le ferrais favisa que le foudan venait tous les jours jouer aux échecs, après dîner, sur la natte qui était au pied de son lit ; laquelle natte, sur quoi il fut que le foudan s'asseyait tous les jours, il l'empoisonna. Or il advint ainsi, que le foudan, qui était sans chausses, se tourna sur une écorchure qu'il avait à la jambe. Tout aussitôt le venin se jeta dans le vis, & lui ôta tout mouvement de la moitié du corps de ce côté où il était entré ; & toutes les fois que le venin le piquait vers le cœur, il était bien deux jours qu'il ne buvait, ni ne mangeait, ni ne parlait. Ses gens laissèrent en paix le foudan d'Émeffe, & lui le menèrent en Égypte.

Aussitôt que mars commença, le roi, & par son commandement les barons & les autres pèlerins, commandèrent que les vaisseaux fussent rechargés de vins & de vivres pour partir quand le roi le commanderait. D'où il advint que quand la chose fut bien préparée, le roi & la reine se retirèrent dans leurs vaisseaux le vendredi (3) avant la Pentecôte ; & le roi dit à ses barons qu'ils allaissent à sa suite sur leurs vaisseaux droit vers l'Égypte. Le samedi, le roi fit

xxxii.
Départ
de Chypre en
1249.

est celle d'Égypte, aujourd'hui le grand Caire. Le foudan dont il est question ici, se nommait Malek-Saleh Nagem-eddin Ayoub. — (1) Malek-Nasser, prince d'Alep, qui s'était emparé d'Émeffe, ville de Syrie située sur l'Oronte & dépendant de l'Égypte. — (2) Voy. p.95 l'explication de ce mot. — (3) Le 21 mai 1249.

veffiaus auffi, qui moult fu belle chose à veoir ; car il sembloit que toute la mer, tant comme l'en pooit veoir à l'ueil, feust couverte de touailles des voilles des vef-fiaus, qui furent nombrez à dix-huit cens vef-fiaus, que granz que petiz. Le roy ancra ou bout d'un tertre (1) que l'en appelle la pointe de Limefon, & touz les autres vef-fiaus entour li. Le roy descendi à terre, le jour de la Pentecouste. Quant nous eumes oy la messe, un vent grief & fort qui venoit devers Egypte, leva en tel manière que de deux mille & huit cens chevaliers que le roy mena en Egypte, ne l'en demoura que sept cens que le vent ne les eust dessevrés de la compaignie le roy, & menez en Acre & en autres terres estranges, qui puis ne revindrent au roy de grant pièce.

L'endemain (2) de la Penthecouste le vent fu cheu ; le roy & nous qui estions avec li demourez, si comme Dieu vout, feismes voile derechief, & encontrames le prince de la Morée & le duc de Bourgoingne qui avoit sejourné en la Morée. Le jeudi après Penthecouste ariva le roy devant Damiete, & trouvames là tout le pooir du soudanc sur la rive de la mer, moult beles gent à regarder ; car le soudanc porte les armes d'or, là où le soleil feroit, qui fesoit les armes resplendir. La noise que il menoient de leur nacaires & de leurs cors sarrazinnoiz, estoit espoven-table à escouter.

Le roy manda ses barons pour (3) avoir conseil que il feroit. Moult de gens li loèrent que il attendit tant que ses gens feussent revenus, pour ce que il ne li estoit

(1) A, entra ou bout d'une terre. — (2) A, landemain. — (3) A, & pour.

voile & tous les autres vaisseaux auffi, ce qui fut très-belle chose à voir ; car il sembloit que toute la mer, autant que l'œil pouvait voir, fût couverte de la toile des voiles des vaisseaux, qui furent évalués à dix-huit cents vaisseaux, tant grands que petits. Le roi jeta l'ancre au bout d'un tertre que l'on appelle la pointe de Limisso, & tous les autres vaisseaux autour de lui. Le roi descendit à terre le jour de la Pentecôte. Quand nous eûmes ouï la messe, un vent rude & fort qui venait d'Égypte se leva en telle manière, que de deux mille & huit cents chevaliers que le roi mena en Égypte, il n'en demeura que sept cents que le vent n'eût pas séparés de la compagnie du roi & menés en Acre & en autres terres étrangères, & qui depuis ne revinrent pas au roi de longtemps.

Le lendemain de la Pentecôte, le vent était tombé ; le roi & nous qui étions demeurés avec lui, ainsi que Dieu le voulut, nous fîmes voile derechef, & rencontrâmes le prince de Morée & le duc de Bourgogne, qui avait séjourné en Morée. Le jeudi après la Pentecôte, le roi arriva devant Damiette, & nous trouvâmes là toutes les forces du foudan sur le rivage de la mer, fort belles gens à voir ; car le foudan porte des armoiries d'or, où frappait le soleil qui faisait resplendir les armoiries. Le bruit qu'ils faisaient avec leurs timbales & leurs cors farrafinois était épouvantable à écouter.

Le roi manda ses barons pour avoir conseil sur ce qu'il ferait. Beaucoup lui conseillèrent qu'il attendît jusqu'à ce que ses gens fussent revenus, parce qu'il ne lui était pas demeuré la troisième partie de ses gens ; & il ne les en voulut jamais croire. La raison qu'il dit

pas demouré la tierce partie de ses gens ; & il ne les en vult onques croire. La reson pourquoy, que il dit que il en donroit cuer à ses ennemis ; & meismement que en la mer devant Damiete n'a point de port là où il peut sa gent attendre, pour ce que un fort vent nes preist & les menast en autres terres, aussi comme les autres avoient, le jour de la Penthecouste.

XXXIII. Acordé fu que le roy descendroit à terre le vendredi devant la Trinité, & iroit combatre aus Sarrazins, je en eulz ne demouroit. Le roy commanda à monseigneur Jehan de Biaumont que il feist bailler une galie à monseigneur Erart de Brienne & à moy, pour nous descendre & nos chevaliers, pour ce que les grans nefz n'avoient pooir de venir jusques à terre. Aussi comme Diex vult, quant je reving à ma nef, je trouvai une petite nef que madame de Baruch, qui estoit cousinne germainne le conte de Monbeliart & la nostre, m'avoit donnée, là où il avoit huit de mes chevaus. Quant vint au vendredi, entre moy & monseigneur Erart, touz armés alames au roy pour la galie demander, dont monseigneur Jehan de Biaumont nous respondi que nous n'en arions point.

Quant nos gens virent que nous n'arions point de galie, il se lessèrent cheoir de la grant nef en la barge de cantiers, qui plus plus, qui miex miex, tant que la barge se vouloit enfondrer (1). Quant les marinniers virent que la barge de cantiers se esfondroit pou à pou, il fenfuirent en la grant nef & lessèrent mes chevaliers en la barge de cantiers. Je demandai au mestre combien il i (2) avoit trop de gens ; & il me dist vingt hommes à

(1) Tant que jusqu'à enfondrer omis dans A. — (2) A, il li

pour cela fut que par là il donnerait du cœur à ses ennemis ; & surtout qu'en la mer devant Damiette il n'y a point de port où il pût attendre ses gens, de peur qu'un fort vent ne nous prît & ne nous menât en d'autres terres, ainsi que les autres l'avaient été le jour de la Pentecôte.

Il fut convenu que le roi descendrait à terre le vendredi avant la Trinité, & qu'il irait combattre les Sarrafins si eux ne s'y refusaient. Le roi commanda à monseigneur Jean de Beaumont qu'il fit bailler une galère à monseigneur Érard de Brienne & à moi pour nous débarquer nous & nos chevaliers, parce que les grands vaisseaux ne pouvaient venir jusques à terre. Ainsi que Dieu le voulut, quand je revins à mon vaisseau, je trouvai un petit vaisseau que madame de Baruth, qui était cousine germaine du comte de Montbéliard & la nôtre, m'avait donné, là où il y avait huit de mes chevaux. Quand vint le vendredi, moi & monseigneur Érard tout armés, nous allâmes au roi pour demander la galère ; sur quoi monseigneur Jean de Beaumont nous répondit que nous n'en aurions pas.

Quand nos gens virent que nous n'aurions point de galère, ils se laissèrent choir du grand vaisseau dans la chaloupe, qui plus plus, qui mieux mieux, si bien que la chaloupe se voulait enfoncer. Quand les mariniers virent que la chaloupe s'enfonçait peu à peu, ils s'enfuirent dans le grand vaisseau & laissèrent mes chevaliers dans la chaloupe. Je demandai au maître combien il y avait de gens de trop, & il me dit vingt hommes d'armes ; & je lui demandai aussi s'il mènerait bien nos gens à terre, si

XXXIII.
Préparatifs
du débarque-
ment en
Égypte.

armes (1); & si li demandai se il menroit bien nostre gent à terre, se je le deschargoie de tant gent; & il me respondi : « Oyl; » & je le deschargai en tel manière que par trois foiz il les mena en ma nef où mes chevaus estoient. En dementres que je menoie ces gens, un chevalier qui estoit à monseigneur Erart de Brene, qui avoit à non Plonquet, cuida descendre de la grant nef en la barge de cantiers (2), & la barge estoigna, & chéi en la mer & fu noyé.

Quant je reving à ma nef, je mis en ma petite barge un escuier que je fiz chevalier, qui ot à non monseigneur Hue de Wauquelour, & deux moult vaillans bachelers, dont l'un avoit non monseigneur Villain de Versey, & l'autre monseigneur Guillaume de Danmartin, qui estoient (3) en grief courine l'un vers l'autre, ne nulz n'en pooit faire la pez, car il festoient entrepris par les cheveus à la Morée; & leur fiz pardonner leur maltalent & besier l'un l'autre, par ce que leur jurai sur sains que nous n'iriens pas à terre à tout leur maltalent. Lors nous esmeumes pour aler à terre, & venimes par delez la barge de cantiers de la grant nef le roy, là où le roy estoit; & sa gent me commencèrent à escrier, pour ce que nous alions plus tost que il ne fesoient, que je arivasse à l'ensaigne Saint-Denis qui en aloit en un autre vaissel devant le roy; mès je ne les en cru pas : ainçois nous fiz ariver devant une grosse bataille de Turs, là où il avoit bien fis mille homes à cheval. Si tost comme il nous virent à terre, il vindrent, ferant des esperons, vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus ou sablon, & le fust de nos lances ou sablon & les pointes vers eulz. Maintenant que il virent

(1) Et il jusqu'à armes omis dans A. — (2) A, cartiers. — (3) A, estient.

je le déchargeais de tant de gens; & il me répondit : « Oui. » Et je le déchargeai en telle manière que par trois fois il les mena dans mon vaisseau où étaient mes chevaux. Pendant que je menais nos gens, un chevalier qui était à monseigneur Érard de Brienne, qui avait nom Plonquet, pensa descendre du grand vaisseau dans la chaloupe; & la chaloupe s'éloigna, & il tomba dans la mer & fut noyé.

Quand je revins à mon vaisseau, je mis dans ma petite chaloupe un écuyer que je fis chevalier, qui avait nom monseigneur Hugues de Vaucouleurs, & deux très-vaillants bacheliers, dont l'un avait nom monseigneur Villain de Versey, & l'autre monseigneur Guillaume de Dammartin, qui étaient en grande haine l'un contre l'autre. Et nul ne pouvait leur faire faire la paix, parce qu'ils s'étaient pris par les cheveux en Morée; je les fis se pardonner leur rancune & s'embrasser l'un l'autre, parce que je leur jurai sur reliques que nous n'irions pas à terre avec leur rancune. Alors nous nous mîmes en mouvement pour aller à terre, & vîmes le long de la chaloupe du grand vaisseau du roi, là où le roi était. Et ses gens commencèrent à crier après moi parce que nous allions plus vite qu'ils ne faisaient, disant que j'abordasse à l'enseigne de Saint-Denis, qui s'en allait sur un autre vaisseau devant le roi; mais je ne les en crus pas; au contraire, je fis aborder devant un gros corps de Turcs, là où il y avait bien six mille hommes à cheval. Sitôt qu'ils nous virent à terre, ils vinrent piquant des éperons vers nous. Quand nous les vîmes venir, nous fichâmes les pointes de nos écus dans le sable & le fût de nos lances dans le sable, & les pointes vers eux. Du moment qu'ils

ainfi comme pour aler par mi les ventres (1), il tournèrent ce devant daries & fen fouirent.

XXXIV. Monseigneur Baudouin de Reins, un preudomme qui estoit descendu à terre, me manda par son escuier que je l'attendisse ; & je li mandai que si feroie-je moult volentiers, que tel preudomme comme il estoit, devoit bien estre attendu à un tel besoing ; dont il me sot bon gré toute sa vie. Avec li nous vindrent mille chevaliers ; & soiés certain que, quant je arrivé, je n'oz ne escuier, ne chevalier, ne varlet que je eusse amené avec moy de mon pays, & si ne m'en leffa pas Dieu à aidier.

A nostre main fenestre ariva le conte de Japhe, qui estoit coufin germain le conte de Monbeliart, & du lignage de Joinville. Ce fu celi qui plus noblement ariva ; car sa galie ariva toute peinte dedens mer & dehors, à escuffiaus de ses armes, lesqueles armes sont d'or, à une croiz de gueules patée : il avoit bien trois cens nageurs en sa galie, & à chascun de ses nageurs avoit une targe de ses armes, & à chascune targe avoit un pennoncel de ses armes batu à or. En dementières que il venoient, il sembloit que la galie volast, par les nageurs qui la contreingnoient aus avirons, & sembloit que foudre cheist des ciex, au bruit que les pennonciaus menoient, & que les nacaires, les tabours & les cors sarrazinnois menoient, qui estoient en sa galie. Si tost comme la galie fu ferue ou sablon si avant comme l'en l'i pot mener, & il & ses chevaliers saillirent de là galie moult bien armez & moult bien atirez, & se vindrent arranger de coste nous.

(1) B & L, à l'heure qu'ilz vindrent ainfi comme pour nous passer par dessus le ventre.

les virent sur le point de leur entrer au milieu du ventre, ils tournèrent devant derrière & s'enfuirent.

Monseigneur Beaudoin de Reims, un prud'homme qui était descendu à terre, me manda par son écuyer que je l'attendisse; & je lui mandai qu'ainsi ferais-je bien volontiers, qu'un prud'homme tel qu'il était devait bien être attendu dans un tel besoin; de quoi il me fut bon gré toute sa vie. Avec lui nous vinrent mille chevaliers; & foyez certain que quand j'abordai je n'eus ni écuyer, ni chevalier, ni valet que j'eusse amené avec moi de mon pays; & pourtant Dieu ne laissa pas de m'en pourvoir.

A notre main gauche, aborda le comte de Jaffa, qui était cousin germain du comte de Montbéliard, & du lignage de Joinville (1). Ce fut celui qui aborda le plus noblement; car sa galère aborda toute peinte, dedans & dehors, d'écuffons à ses armes, lesquelles armes sont d'or à une croix de gueules patée. Il avait bien trois cents rameurs dans sa galère, & pour chaque rameur il y avait une targe à ses armes, & à chaque targe il y avait un pennon à ses armes en or appliqué. Pendant qu'ils venaient, il semblait que la galère volât, par les rameurs qui la poussaient à force d'avirons; & il semblait que la foudre tombât des cieux au bruit que menaient les pennons, les timbales, les tambours & les cors sarrafinois qui étaient dans la galère. Sitôt que la galère fut entrée dans le sable aussi avant que l'on l'y put mener, & lui & ses chevaliers sautèrent de la galère très-bien armés & en très-bel attirail, & se vinrent arranger près de nous.

XXXIV.
Les croisés
débarquent
en face des
Sarrafins.

(1) Jean d'Ibelin, seigneur de Baruth & comte de Jaffa, était fils de Balian d'Ibelin & d'Eschive de Montbéliard. Il était, selon du Cange, allié par les femmes à la famille de Joinville.

Je vous avoie oublié à dire que, quant le conte de Japhe fu descendu, il fist tendre ses paveillons; & fi tost comme les Sarrazins les virent tendus, il se vindrent touz assembler devant nous, & revindrent, ferant des esperons, pour nous courre sus; & quant il virent que nous ne fuirions pas, il s'en ralèrent tantost arières.

A nostre main destre, bien le tret à une grant arbalestrée, ariva la galie là où l'enseigne Saint-Denis estoit; & ot uns Sarrazin, quant il furent arrivez, qui se vint ferir entre eulz, ou pour ce que il ne pot son cheval tenir, ou pour ce que il cuidoit que les autres le deussent suivre; mès il fu tout decopé.

XXXV. *Quant le roy oy dire que l'enseigne Saint-Denis estoit à terre, il en ala grant pas par mi son vessel, ne onques pour le legat qui estoit avec li, ne le vout lessier & sailli en la mer, dont il fu en yaue jusques aus esseles; & ala l'escu au col & le heaume en la teste & le glaive en la main, jusques à sa gent qui estoient sur la rive de la mer. Quant il vint à terre & il choisi les Sarrazins, il demanda quele gent c'estoient (1); & en li dit que c'estoient Sarrazins; & il mist le glaive desous fesselle & l'escu devant li, & eust couru sus aus Sarrafins, se ses prudehomes qui estoient avec li, li eussent souffert.*

Les Sarrafins envoièrent au soudanc par coulons messagiers par trois fois, que le roy estoit arivé; que onques message n'en orent, pour ce que le soudanc estoit en sa maladie; & quant il virent ce, il cuidièrent

(1) A, festoient.



J'avais oublié de vous dire que quand le comte de Jaffa fut descendu à terre, il fit tendre ses pavillons, & fitôt que les Sarrafins les virent tendus, ils se vinrent tous assembler devant nous, & revinrent piquant des éperons pour nous courir sus ; & quand ils virent que nous ne fuirions pas, ils s'en retournèrent tantôt en arrière.

A notre main droite, à un bon trait de grande arbalète, aborda la galère là où l'enseigne de Saint-Denis était ; & il y eut un Sarrafin, quand ils furent abordés, qui se vint lancer au milieu d'eux, ou parce qu'il ne put retenir son cheval, ou parce qu'il pensait que les autres le dussent fuivre ; mais il fut tout taillé en pièces.

Quand le roi ouït dire que l'enseigne de Saint-Denis était à terre, il traversa à grands pas son vaisseau, & malgré le légat qui était avec lui, jamais il ne voulut la laisser, & futa dans la mer (1), où il fut dans l'eau jusqu'aux aisselles. Et il alla l'écu au col, le heaume en tête & la lance en main jusques à ses gens qui étaient sur le rivage de la mer. Quand il vint à terre & qu'il aperçut les Sarrafins, il demanda quelles gens c'étaient ; & on lui dit que c'étaient des Sarrafins ; & il mit la lance sous son aisselle & l'écu devant lui, & il eût couru sus aux Sarrafins, si ses prud'hommes, qui étaient avec lui, l'eussent souffert.

Les Sarrafins annoncèrent par trois fois au foudan, par des pigeons messagers, que le roi était abordé, sans que jamais ils en eussent de message, parce que le foudan était dans sa maladie ; & quand

XXXV.
Saint Louis
prend posses-
sion de Da-
miette.

(1) Voy. chap. II.

que le soudanc feust mort & leffierent Damiete. Le roy y envoya savoir par un messager chevalier. Le chevalier sen vint au roy, & dit que il avoit esté dedans les mesons au soudanc, & que c'estoit voir. Lors envoya querre le roy le legat & touz les prelas de l'ost, & chanta l'en hautement : Te Deum laudamus. Lors monta le roy & nous touz, & nous alames logger devant Damiete. Mal apertement se partirent les Turs de Damiete, quant il ne firent coper le pont qui estoit de nez, qui grant destourbier nous eust fait ; & grant doumage nous firent au partir, de ce que il boutèrent le feu en la fonde, là où toutes les marcheandises estoient & tout l'avoir de poiç : aussi avint de ceste chose comme qui auroit demain bouté le feu (dont Dieu le gart!) à Petit-Pont.

Or difons donc (1) que grant grace nous fist Dieu le tout puissant, quant il nous deffendi de mort & de péril, à l'ariver là où nous arivames à pié, & courumes fus à nos ennemis, qui estoient à cheval. Grant grace nous fist Nostre Seigneur, de Damiete que il nous delivra, laquelle nous ne deussions pas avoir prise sanz affamer ; & ce poons-nous veoir tout cler, pour ce que par affamer la prist le roy Jehan au tens de nos pères.

XXXVI. Autant peut dire Nostre Seigneur de nous, comme il dit des filz Ifrael, là où il dit : Et pro nichilo habuerunt terram desiderabilem. Et que dit-il (2) après ? il dist que il oublièrent Dieu, qui sauvez les

(1) A, dont. — (2) Il manque dans A.

ils virent cela, ils crurent que le foudan était mort, & laisserent Damiette. Le roi y envoya en message pour fen assurer un chevalier. Le chevalier fen vint au roi, & dit qu'il avait été dans les maisons du foudan, & que c'était vrai. Alors le roi envoya querir le légat & tous les prélats de l'armée, & on chanta à haute voix : *Te Deum laudamus*. Alors le roi monta à cheval & nous tous aussi, & nous allâmes loger devant Damiette. Ce fut bien maladroitement que les Turcs partirent de Damiette sans faire couper le pont qui était de bateaux, ce qui nous eût causé grand embarras; mais ils nous firent grand dommage à leur départ en mettant le feu au bazar, là où étaient toutes les marchandises & tout ce qui se vend au poids; il advint de cette chose comme si quelqu'un demain (dont Dieu le garde!) mettait le feu au Petit-Pont (1).

Or disons donc que le Dieu tout-puissant nous fit grande grâce quand il nous préserva de mort & de péril au débarquement, là où nous abordâmes à pied & courûmes fus à nos ennemis qui étaient à cheval. Le Seigneur nous fit encore grande grâce pour Damiette qu'il nous livra, laquelle nous n'aurions pas dû prendre sans l'affamer; & nous pouvons le voir tout clairement, puisque c'est par famine que le roi Jean (2) la prit au temps de nos pères.

Notre-Seigneur peut dire autant de nous qu'il dit des fils d'Israël, là où il dit : « Ils ont considéré comme rien une terre digne d'envie. » Et que dit-il après? Il dit qu'ils oublièrent Dieu qui les avait

XXXVI.

Faute de
saint Louis;
désordres des
croisés.

(1) Il y avait alors beaucoup de boutiques sur le Petit-Pont, à Paris. —
(2) Jean de Brienne, roi de Jérusalem, prit Damiette en 1219.

avoit; & comment nous l'oubliames vous diré-je ci-après.

Je vous prenre premièrement au roy, qui manda querre ses barons, les clers & les laiç, & leur requist que il li aidassent à conseiller comment l'en departiroit ce que l'en avoit gaaingné en la ville. Le patriarche fut le premier qui parla, & dit ainsi : « Sire, il me semble que il iert bon que vous retenez les formens & les orges & les ris (1), & tout ce de quoy en peut vivre, pour la ville garnir; & face l'en crier en l'ost, que touz les autres meubles feussent apotez en l'ostel au legat, sur peine de escommenement. » A ce conseil facordèrent touz les autres barons. Or avint ainsi que tout le mueble que l'en apporta à l'ostel le legat, ne montèrent que à fis mille livres.

Quant ce fu fait, le roy & les barons mandèrent querre monseigneur Jehan de Waleri le preudomme, & li distrent ainsi : « Sire de Waleri, dit le roy, nous avons acordé que le legat vous baillera les fis mille livres, à departir là où vous cuiderés que il soit miex. » — « Sire, fist le preudomme, vous me faites grant honeur, la vostre merci; mēz ceste honeur & ceste offre que vous me faites, ne prenre-je pas, se Dieu plet; car je desferoie les bones coustumes de la sainte Terre, qui sont teles; car, quant l'en prent les cités des ennemis, des biens que l'en treuve dedans, le roy en doit avoir le tiers, & les pelerins en doivent avoir les deux parts. Et ceste coustume tint bien le roy Jehan, quant il prist Damiete; & ainsi comme les anciens dient, les roys de Jerusalem qui furent devant le roy Jehan, tindrent bien ceste coustume. Et se il vous plet

(1) B & L, les vins.

fauvés. Et moi je vous dirai ci-après comment nous l'oubliâmes.

Je vous parlerai premièrement du roi, qui fit querir ses barons, les clerks & les laïcs, & leur requit qu'ils l'aidassent à décider comment on partagerait ce qu'on avait gagné dans la ville. Le patriarche fut le premier qui parla & il dit ainsi : « Sire, il me semble qu'il fera bon que vous reteniez les froments, les orges & le riz, & tout ce de quoi on peut vivre, pour approvisionner la ville ; & que l'on fasse crier dans le camp que tous les autres meubles soient apportés à l'hôtel du légat, sous peine d'excommunication. » A ce conseil se rangèrent tous les autres barons. Or il advint ainsi que tous les meubles que l'on apporta à l'hôtel du légat ne montèrent qu'à six mille livres.

Quand ce fut fait, le roi & les barons firent querir monseigneur Jean de Valery le prud'homme, & lui dirent ainsi : « Sire de Valery, dit le roi, nous sommes convenus que le légat vous baillera les six mille livres à partager, là où vous croirez que ce soit le mieux. » — « Sire, fit le prud'homme, vous me faites grand honneur, grand merci à vous ! mais cet honneur & cette offre que vous me faites, je ne l'accepterai pas, fil plaît à Dieu, car je déferais les bonnes coutumes de la Terre sainte, qui sont telles, que quand l'on prend les cités des ennemis, sur les biens que l'on trouve dedans, le roi doit en avoir le tiers & les pèlerins en doivent avoir les deux tiers. Et cette coutume le roi Jean la tint bien quand il prit Damiette ; & ainsi que les anciens le disent, les rois de Jérusalem qui furent avant le roi Jean, tinrent bien cette coutume. Et fil vous plaît que vous veuillez me bailler les deux tiers des

que vous me veuillez bailler les deux pars de fourmens & des orges, des ris & des autres vivres, je me entremetrai volontiers pour departir aus pelerins. » Le roy n'ot pas conseil du faire; & ainsi demoura la befoigne, dont mainte gent se tindrent mal apaié de ce que le roy deffit les bones coustumes anciennes.

Les gens le roy qui deussent debonnerement les gens (1) retenir, leur loèrent les estaus pour vendre leur danrées aussi chiers, si comme l'en disoit, comme il porent; & pour ce la renommée couru en estranges terres: dont maint marcheant lessièrent à venir en l'ost. Les barons qui deussent garder le leur pour bien employer en lieu & en tens, se pristrent à donner les grans mangers & les outrageuses viandes. Le commun peuple se prist aus foles femmes, dont il avint que le roy donna congié à tout plein de ses gens, quant nous revenimes de prison; & je li demandé pour quoi il avoit ce fait; & il me dit que il avoit trouvé de certain que au giet d'une pierre menue, entour son paveillon tenoient cil leur bordiaus à qui il avoit donné congié, & ou temps du plus grant meschief que l'ost eust onques esté.

XXXVII. Or revenons à nostre matière & difons ainsi, que un pou après ce que nous eussions pris Damiete, vindrent devant l'ost toute la chevalerie au soudanc, & assistrent nostre ost par devers la terre. Le roy & toute la chevalerie farmèrent. Je, tout armé, alai parler au roy, & le trouvé tout armé séant sus une forme, & des preudhommes chevaliers qui estoient de sa bataille, avec li touz armés. Je li requis que je & ma gent alissiens

(1) Les gens omis dans A.

froments, des orges, du riz & des autres vivres, je m'entremettrai volontiers pour les partager aux pèlerins. » Le roi ne se décida pas à le faire, & l'affaire demeura ainsi; d'où maintes gens se tinrent pour mal satisfaits de ce que le roi défit les bonnes coutumes anciennes.

Les gens du roi, qui auraient dû par leur débonnairété retenir les marchands, leur louèrent, comme l'on difait, aussi cher qu'ils purent les boutiques pour vendre leurs denrées; & pour cela le bruit en courut en pays étranger; d'où maints marchands renoncèrent à venir au camp. Les barons, qui auraient dû garder le leur pour le bien employer en temps & lieu, se prirent à donner de grands repas avec excès de viandes. Les gens du commun se prirent aux mauvaises femmes, d'où il advint que le roi donna congé à tout plein de ses gens quand nous revînmes de captivité. Et je lui demandai pourquoi il avait fait cela; & il me dit qu'il avait su certainement qu'à la distance du jet d'une menue pierre autour de son pavillon, des lieux de débauche se tenaient par ceux à qui il avait donné congé, & cela au temps des plus grandes misères où l'armée eût jamais été.

Or revenons à notre matière, & disons ainsi qu'un peu après que nous eûmes pris Damiette, toute la chevalerie du foudan vint devant le camp & assiégea notre camp du côté de la terre. Le roi & toute la chevalerie fermèrent. J'allai tout armé parler au roi, & le trouvai tout armé assis sur une chaise, & avec lui, tout armés, plusieurs des prud'hommes chevaliers qui étaient de son corps de bataille. Je lui requis la permission pour moi & mes gens, d'aller jusque hors du camp pour que les Sarrafins ne se jetaient pas au

XXXVII.

Les Sarrafins attaquent le camp; mort de Gautier d'Autrèche.

jusques hors de l'ost, pour ce que les Sarrazins ne se ferissent en nos heberges. Quant monseigneur Jehan de Biaumont oy ma requeste, il m'escria moult fort, & me commanda, de par le roy, que je ne me partisse de ma herberge jusques à tant que le roy le me commanderait.

Les preudeshomes chevaliers qui estoient avec le roy vous ai-je ramenteu, pour ce que il en y avoit avec li huit, touz bons chevaliers qui avoient eu pris d'armes de çà (1) mer & de là; & tiex chevaliers soloit l'en appeler bons chevaliers (2). Le non de ceulz qui estoient chevaliers entour le roy sont tiex: monseigneur Geffroy de Sargines, monseigneur Mahi de Marley, monseigneur Phelippe de Nanteul, monseigneur Ymbert de Biaujeu, connestable de France, qui n'estoit pas là; ainçois estoit au dehors de l'ost, entre li & le mestre des arbalestriers, à tout le plus des serjans à armes le roy, à garder nostre ost, que les Turs n'i feissent doumage.

Or avint que monseigneur Gauchier d'Autreche se fist armer en son paveillon de touz poins, & quant il fu monté sus son cheval, l'escu au col, le hyaume en la teste, il fist lever les pans de son paveillon & feri des esperons pour aler aus Turcs; & au partir que il fist de son paveillon, tout seul, toute sa mesnie escria: Chasteillon! Or avint ainsi que, avant que il venist aus Turs, il chaï, & son cheval li vola parmi le cors, & fen ala le cheval couvert de ses armes à nos ennemis, pour ce que le plus des Sarrazins estoient montés sur jumens, & pour ce trait le cheval aus Sarrazins. Et nous

(1) A, fa. — (2) A, appeler chevalier.

milieu de nos tentes. Quand monfeigneur Jean de Beaumont ouït ma requête, il cria très-fort après moi, & me commanda de par le roi que je ne partisse pas de ma tente jufques à tant que le roi me le commanderait.

Je vous ai parlé des prud'hommes chevaliers qui étaient avec le roi, parce qu'il y en avait avec lui huit, tous bons chevaliers, qui avaient eu de beaux faits d'armes en deçà de la mer & au delà ; & de tels chevaliers fappelaient ordinairement bons chevaliers. Les noms de ceux qui étaient chevaliers auprès du roi font tels : monfeigneur Geoffroy de Sargines, monfeigneur Matthieu de Marly, monfeigneur Philippe de Nanteuil, monfeigneur Imbert de Beaujeu, connétable de France, qui n'était pas là, mais était au dehors du camp, lui & le maître des arbalétriers avec la plupart des fergents d'armes du roi, à garder le camp de peur que les Turcs n'y fifsent dommage.

Or il advint que monfeigneur Gautier d'Autrèche fe fit armer en fon pavillon de tous points, & quand il fut monté fur fon cheval, l'écu au cou, le heaume en tête, il fit lever les pans de fon pavillon, & piqua des éperons pour aller aux Turcs ; & au moment où il partait de fon pavillon tout feul, toute fa fuite fécria : Chatillon ! Or il advint ainfi qu'avant d'arriver aux Turcs il tomba, & fon cheval lui passa fur le corps, & le cheval fen alla, couvert de fes armes, à nos ennemis, parce que la plupart des Sarrafins étaient montés fur des juments ; & pour cela le cheval tira vers les Sarrafins. Et ceux qui le virent nous contèrent que quatre Turcs vinrent fur le

contèrent ceulz qui le virent, que quatre Turs vindrent par le seigneur Gaucher qui se gisoit par terre; &, au passer que il fesoient par devant li, li donnoient grant cops de leur maces là où il gisoit. Là le rescourrent le connestable de France & plusieurs des sergans le roy avec li, qui le ramenèrent par les bras jusques à son paveillon. Quant il vint là, il ne pot parler; plusieurs des cyrurgiens & des phisiciens de l'ost alèrent à li; & pour ce que il leur sembloit que il n'i avoit point de peril de mort, il le firent seigner de deux bras. Le soir tout tart, me dit monseigneur Aubert de Narcy que nous l'alifions veoir, pour ce que nous ne l'avions encore veu, & estoit home de grant non & de grant valeur. Nous entrames en son paveillon, & son chamberlanc nous vint à l'encontre pour ce que nous aliffiens belement, & pour ce que nous ne esveilliffiens son mestre. Nous le trouvames gisant sus couvertours de menu ver, & nous traîmes tout souef vers li, & le trouvames mort. Quant en le dit au roy, il respondi que il n'en pourroit mie avoir tiex mil, puis que il ne voufissent ouvrer de son commandement aussi comme il avoit fait.

XXXVIII. Les Sarrazins à pié entroient toutes les nuiȝ en l'ost, & occioient les gens, là où il les trouvoient dormans: dont il avint que il occistrent la gaite au seigneur de Courtenay, & le lesserent gisant sur une table, & li copèrent la teste & l'emportèrent; & ce firent-il pour ce que le soudanc donnoit de chascune teste des chrestiens un besant d'or. Et ceste persecucion avenoit pour ce que les batailles guetoient, chascun à son soir, l'ost, à cheval; &, quant les Sarrazins vouloient entrer en l'ost, il attendoient tant que les frains (1)

(1) B & L, la fraincte.

feigneur Gautier, qui gifait à terre, & en passant devant lui, ils lui donnaient de grands coups de leurs massés là où il gifait. C'est alors que le délivrèrent le connétable de France, & avec lui plusieurs des sergents du roi qui le ramenèrent sur leurs bras jusques à son pavillon. Quand il vint là, il ne put parler : plusieurs des chirurgiens & des médecins du camp allèrent à lui, & parce qu'il leur semblait qu'il n'y avait point de péril de mort ils le firent saigner des deux bras. Le soir, très-tard, monseigneur Aubert de Narcy me dit que nous l'allassions voir, parce que nous ne l'avions pas encore vu, & c'était un homme de grand nom & de grande valeur. Nous entrâmes dans son pavillon, & son chambellan vint à notre rencontre, pour que nous allassions doucement & pour que nous n'éveillassions pas son maître. Nous le trouvâmes gifant sur des couvertures de menu vair, & nous approchâmes tout doucement de lui, & le trouvâmes mort. Quand on le dit au roi, il répondit qu'il n'en voudrait pas avoir mille pareils, puisqu'ils voudraient agir sans son commandement, comme l'avait fait celui-là.

Les Sarrafins à pied entraient toutes les nuits dans le camp & tuaient les gens là où ils les trouvaient dormant ; d'où il advint qu'ils tuèrent la sentinelle du feigneur de Courtenay, & le laisserent gifant sur une table, & lui coupèrent la tête, & l'emportèrent ; & ils firent cela parce que le soudan donnait de chaque tête de chrétien un besant d'or. Et cette persécution advenait parce que les corps de bataille gardaient le camp, chacun sa nuit, à cheval ; & quand les Sarrafins voulaient entrer dans le camp, ils attendaient que le bruit des chevaux & des troupes fût

XXXVIII.

Nouvelles
attaques des
Sarrafins ; le
roi se décide
à attendre
l'arrivée du
comte de
Poitiers.

des chevaus & des batailles estoient passées; si se metoient en l'ost par daries les dos des chevaus, & rissoient avant que jours feust. Et pour ce ordena le roy que les batailles qui soloient guietier à cheval, guietteroient (1) à pié; si que tout l'ost estoit assure de nos gens qui guietoient, pour ce que il estoient espandu en tel manière que l'un touchoit à l'autre.

Après ce que ce fu fait, le roy ot conseil que il ne partiroit de Damieté, jusques à tant que son (2) frère, le conte de Poitiers, seroit venu, qui amenoit l'arrière-ban de France; & pour ce que les Sarrazins ne se ferissent par mi l'ost à cheval, le roys fist clorre tout l'ost de grans fossés, & sus les fossés gaitoient arbalestriers touz les soirs, & serjans, & aus entrées de l'ost aussi.

Quant la Saint-Remy fu passée, que en n'oy nulles nouvelles du conte de Poitiers (dont le roy & touz ceulz de l'ost furent à grant mesaise, car il doutoient que aucun meschief ne li feust venu), lors je ramentu le legat comment le dien de Malrut nous avoit fait trois processions en la mer, par trois samedis, & devant le tiers samedi nous arivames en Cypre. Le legat me crut & fist crier les trois processions en l'ost par trois samedis. La première procession commença en l'ostel du legat, & alèrent au moustier Nostre-Dame en la ville; lequel moustier estoit fait en la mahommerie des Sarrazins, & l'avoit le legat dédié en l'onneur de la Mère Dieu. Le legat fist le sermon par deux samedis. Là fu le roy & les riches homes de l'ost, ausquielx le legat donna grant pardon.

(1) A, guietoient. — (2) A, font.

passé ; alors ils fintroduisaient dans le camp par derrière le dos des chevaux, & ressortaient avant qu'il fût jour. Et pour cela le roi ordonna que les corps de bataille qui avaient coutume de faire le guet à cheval le feraient à pied, en forte que tout le camp était en fûreté par nos gens qui faisaient le guet, parce qu'ils étaient répandus de telle manière que l'un touchait à l'autre.

Après que cela fut fait, le roi prit le parti de ne pas partir de Damiette jusques à tant que fût venu son frère le comte de Poitiers, qui amenait l'arrière-ban de France. Et pour que les Sarrafins ne fêlanchassent pas dans le camp à cheval, le roi fit clore tout le camp de grands fossés ; & sur les fossés faisaient le guet, tous les foirs, des arbalétriers & des sergents, & aux entrées du camp aussi.

Quand la Saint-Remi fut passée, sans qu'on ouît .
nuelles nouvelles du comte de Roitiers (de quoi le roi & tous ceux de l'armée étaient en grand trouble ; car ils craignaient que quelque malheur ne lui fût advenu), alors je rappelai au légat comment le doyen de Maurupt nous avait fait trois processions en mer, par trois samedis de fuite, & comment avant le troisième samedi nous abordâmes en Chypre (1). Le légat me crut & fit crier les trois processions dans le camp par trois samedis. La première procession commença en l'hôtel du légat, & ils allèrent en l'église Notre-Dame dans la ville ; laquelle église était faite dans la mosquée des Sarrafins, & le légat l'avait dédiée en l'honneur de la Mère de Dieu. Le légat fit le sermon par deux samedis. Là fut le roi & les riches hommes de l'armée, auxquels le légat donna indulgence plénière.

(1) Voy. chap. xxviii.

Dedans le tiers samedi vint le conte de Poitiers, & ne fu pas mestier que il feust avant venu; car dedans les trois samedis fu si grant baquenas en la mer devant Damiete, que il y ot bien douze vins vessiaus, que grans que petiz, brisie & perdus, à tout les gens qui estoient dedans, noyez & perdus; dont, se le conte de Poitiers feust avant venu, & il & sa gent eussent esté tous confoundus.

Quant le conte de Poitiers fu venu, le roy manda touz ses barons de l'ost, pour savoir quel voie il tendroit, ou en Alixandre, ou en Babiloine; dont il avint ainsi que le bon conte Pierre de Bretaingne & le plus des barons de l'ost sacordèrent que le roy alast assieger Alixandre, pour ce (1) que devant la ville avoit bon port, là où les nez arriveroient, qui aporteroient (2) les viandes en l'ost. A ce fu le conte d'Artois contraire, & dit ainsi que il ne sacorderoit jà que en alast (3) mais que en Babiloine, pour ce que c'estoit le chief de tout le royaume d'Egypte; & dit ainsi que qui vouloit tuer premier la serpent, il li devoit esquacher le chief. Le roy lessa touz les autres conseulz de ses barons, & se tint au conseil de son frère.

XXXIX. *En l'entré des advens se esmut le roy & l'ost pour aler vers Babiloine, ainsi comme le conte d'Artois l'avoit loé. Assez près de Damiete trouvames un flum qui issoit de la grant rivière; & fu ainsi acordé que l'ost sejourna un jour pour boucher ledit braz, par quoy en peust passer. La chose fu faite assez*

(1) Pour ce omis dans A. — (2) A, arrivent qui apportent. — (3) A en l'alast.

Avant le troisième samedi, vint le comte de Poitiers, & il n'était pas besoin qu'il fût venu auparavant ; car dans l'intervalle des trois samedis, il y eut une si grande tempête en mer devant Damiette, qu'il y eut bien deux cent quarante vaisseaux, tant grands que petits, brisés & perdus, avec les gens qui étaient dedans noyés & perdus. Si donc le comte de Poitiers fût venu auparavant, & lui & ses gens eussent été tous abîmés.

Quand le comte de Poitiers fut venu, le roi manda tous ses barons de l'armée pour savoir dans quelle voie il marcherait, ou vers Alexandrie ou vers Babylone. D'où il advint ainsi, que le bon comte Pierre de Bretagne & la plupart des barons de l'armée furent d'accord que le roi allât assiéger Alexandrie, parce que devant la ville il y avait un bon port là où aborderaient les vaisseaux qui apporteraient des vivres à l'armée. A cela le comte d'Artois fut contraire, & dit qu'il ne conseillera pas qu'on allât ailleurs qu'à Babylone, parce que c'était le chef-lieu de tout le royaume d'Égypte ; & il dit que qui voulait tuer tout d'abord le serpent, il lui devait écraser le chef. Le roi laissa tous les autres conseils de ses barons & en tint au conseil de son frère.

En l'entrée des Avents, le roi se mit en mouvement avec l'armée pour aller vers Babylone, ainsi que le comte d'Artois l'avait conseillé. Assez près de Damiette, nous trouvâmes un cours d'eau qui sortait de la grande rivière, & il fut décidé que l'armée séjourna un jour pour boucher ledit bras, afin qu'on pût passer. La chose fut faite assez facilement, car on boucha ledit bras tout contre la grande rivière, en sorte que l'eau se détourna assez facilement dans la grande

XXXIX.
L'armée
se met
en marche.

legierement; car l'en boucha ledit bras rez à rez de la grant rivière, en sorte que l'eau se tourna assez legierement avec la grant rivière (1). A ce flum passer envola le foudanc cinq cens de ses chevaliers, les miex montez que il pot trouver en tout son hof, pour hardier (2) l'ost le roy, pour delaier nostre alée.

Le jour de la Saint-Nicholas, commenda le roy que il fatirassent pour chevaucher, & deffendi que nul ne feust si hardi que il poinst à ces Sarrazins qui venus estoient. Or avint que, quant l'ost s'esmut pour chevaucher, & les Turs virent que l'en ne pouldroit (3) pas à eulz, & forent par leur espies que le roy l'avoit deffendu, il senhardirent & assemblèrent aus Templiers, qui avoient la première bataille; & l'un des Turs porta un chevalier du Temple à terre, tout devant les piez du cheval frère Renaut de Vichiers (4) qui estoit lors marechal du Temple. Quant il vit ce, il escria à ses frères : « Or à eulz, de par Dieu! car ce ne pourroie-je plus souffrir. » Il feri des esperons & tout l'ost aussi : les chevaus à nos gens estoient frez, & les chevaus aus Turs estoient jà foulez; dont je oy recorder que nul n'en y avoit eschapé, que touz ne feussent mort; & plusieurs d'eulz en estoient entré ou flum & furent noyé.

XL. Il nous couvient premierement parler du flum qui vient par (5) Egypte & de Paradis terrestre; & ces choses vous ramentoif-je pour vous fere entendant

(1) En sorte jusqu'à rivière omis dans A. — (2) A, aidier; L, haydier; M & R, secourir; B, troubler, équivalent de hardier. — (3) A, poindrent. — (4) Les manuscrits portent ici Bichiers, & plus loin Vichiers, qui est le véritable nom. — (5) A, de.

rivière. Au passage de ce bras, le foudan envoya cinquante de ses chevaliers, les mieux montés qu'il put trouver dans toute son armée, pour harceler l'armée du roi, & retarder notre marche.

Le jour de la Saint-Nicolas (1), le roi commanda qu'on se préparât à chevaucher, & défendit que nul ne fût si hardi que de faire une pointe sur ces Sarrafins qui étaient venus. Or il advint que quand l'armée fébranla pour chevaucher, & que les Turcs virent qu'on ne ferait pas de pointe sur eux, & furent par leurs espions que le roi l'avait défendu, ils s'hardirent & attaquèrent les Templiers, qui formaient le premier corps; & l'un des Turcs renversa un des chevaliers du Temple à terre, juste devant les pieds du cheval de frère Renaud de Vichiers, qui était alors maréchal du Temple. Quand il vit cela, il cria aux autres frères : « Or à eux, de par Dieu ! car je ne le pourrais plus souffrir. » Il piqua des éperons, & toute l'armée aussi : les chevaux de nos gens étaient frais, & les chevaux des Turcs étaient déjà fatigués ; d'où j'ai ouï rapporter que nul n'y avait échappé, mais que tous y périrent, & que plusieurs d'entre eux étaient entrés dans le fleuve & furent noyés.

Il nous faut premièrement parler du fleuve qui vient par l'Égypte & du Paradis terrestre ; & je vous raconte cela pour vous faire comprendre certaines choses qui touchent à ma matière. Ce fleuve est différent de toutes les autres rivières ; car plus les autres

XL.
Du Nil.

(1) Le 6 décembre 1249.

aucunes choses qui affièrent à ma matière. Ce fleuve est divers de toutes autres rivières ; car quant plus (1) viennent les autres rivières aval, & plus y chieent de petites rivières & de petiz ruiſſiaus ; & en ce flum n'en chiet nulles : ainçois avient ainſi que il vient tout en un chanel juſques en Egypte, & lors gete de li ſept (2) branches qui ſeſpandent parmi Egypte. Et quant ce vient après la Saint-Remy, les ſept rivières ſeſpandent par le païs & cuevrent les terres pleinnes ; & quant elles ſe retraient, les gaaingneurs vont chaſcun labourer en ſa terre à une charue ſanx rouelles ; de quoy il tornent (3) dedens la terre les fourmens, les orges, les comminz, le ris, & viennent (4) ſi bien que nulz n'i ſauroit qu'amender ; ne ne ſcet l'en dont celle creue (5) vient, mēz que de la volenté Dieu ; &, ſe ce n'eſtoit, nulz biens ne venroient ou païs, pour la grant chaleur du ſolleil qui ardroit tout, pour ce que il ne pluet nulle fois ou payz. Le flum eſt touzjours trouble, dont ceulz du païs, qui boire en vuelent, vers le ſoir le prennent & eſquachent quatre amendes ou quatre fèves ; & l'endemain eſt ſi bone à boire que riens n'i faut. Avant que le flum entre en Egypte, les gens qui ont acouſtumé à ce faire, getent leur roys deſliées parmi le flum, au ſoir ; &, quant ce vient au matin, ſi treuvent en leur royꝝ cel avoir de poiꝝ que l'en aporte en ceſte terre, c'eſt à ſavoir gingimbre, rubarbe, lignaloecy & canele ; & dit l'en que ces choses viennent de Paradis terreſtre, que le vent abat des arbres qui ſont en Paradis, auſſi comme le vent abat

(1) Plus omis dans A ; B & L, tant plus. — (2) A & L, ſes. — (3) A, treuvent. — (4) A, vivent. — (5) A, treuve.

rivières viennent en aval, plus il y tombe de petites rivières & de petits ruisseaux ; & en ce fleuve il n'en tombe aucune ; au contraire il advient ainsi qu'il vient par un seul canal jusques en Égypte, & alors il fait sortir de lui sept branches, qui se répandent parmi l'Égypte. Quand a passé la Saint-Remi, les sept rivières se répandent par le pays & couvrent les plaines ; & quand elles se retirent, les laboureurs vont chacun labourer dans sa terre avec une charrue sans roues, avec quoi ils retournent dans la terre les froments, les orges, les cumins, le riz ; & tout cela vient si bien que nul ne saurait quoi y amender. Et l'on ne fait pas d'où cette crue vient, sinon de la volonté de Dieu ; & si elle ne se faisait, aucun bien ne viendrait dans le pays à cause de la grande chaleur du soleil, qui brûlerait tout, parce qu'il ne pleut jamais dans le pays. Le fleuve est toujours trouble ; aussi ceux du pays qui en veulent boire, prennent de l'eau vers le soir, & écrasent quatre amandes ou quatre fèves, & le lendemain elle est si bonne à boire que rien n'y manque. Avant que le fleuve entre en Égypte, les gens qui sont accoutumés à le faire jettent leurs filets déployés dans le fleuve au soir ; & quand on vient au matin, ils trouvent dans leurs filets les denrées qu'ils vendent au poids, que l'on apporte en ce pays, c'est à savoir le gingembre, la rhubarbe, le bois d'aloès & la cannelle. Et l'on dit que ces choses viennent du Paradis terrestre, que le vent abat des arbres qui sont en Paradis ainsi que le vent abat dans les forêts de ce pays le bois sec ; & ce qui tombe de bois sec dans le fleuve, les marchands nous le vendent en ce pays. L'eau du fleuve est de telle nature, que quand nous la

en la forest en cest païs le bois sec; & ce qui chiet du bois sec ou flum, nous vendent les marcheans en ce païz. L'yaue du flum est de tel nature, que quant nous la pendion en poz de terre blans que l'en fet ou païs, aus cordes de nos paveillons, l'yaue devenoit ou chaut du jour aussi froide comme de fonteinne. Il disoient ou païs que le soudanc de Babiloine avoit mainte foiz essayé dont le flum venoit, & y envoioit gens qui portoient une manière de pains que l'en appelle bequis, pour ce que il sont cuis par deux foiz, & de ce pain vivoient tant que il revenoient arières au soudanc; & raportoient que il avoient cerchié le flum, & que il estoient venus à un grant tertre de roches taillées, là où nulz n'avoit pooir de monter. De ce tertre cheoit le flum, & leur sembloit que il y eust grant foison d'arbres en la montaigne en haut; & disoient que il avoient trouvé merveilles de diverses bestes sauvages & de diverses façons, lyon, serpens, oliphans, qui les venoient regarder dessus la rivière de l'yaue, aussi comme il aloient à mont.

Or revenons à nostre première matière & disons ainsi que, quant le flum vient en Egypte, il gete ses branches aussi comme je ai (1)jà dit devant. L'une de ses branches va en Damiete, l'autre en Alixandre; la tierce à Tenis (2), la quarte à Raxi; & à celle branche qui va à Rexi vint le roy de France à tout son ost; & si se logea entre le fleuve de Damiette & celui de Rexi; & toute la puissance du soudam se logèrent sur le fleuve de Rexi d'autre part (3), devant nostre ost, pour nous deffendre le passage: laquelle

(1) Ai manque dans A. — (2) A, à Atenes. — (3) A, par. Les quarante-trois mots qui précèdent d'autre part, depuis & à celle jusqu'à fleuve de Rexi, manquent dans A.

suspendions aux cordes de nos pavillons dans des pots de terre blancs que l'on fait au pays, elle devenait à la chaleur du jour aussi froide qu'eau de fontaine. Ils disaient au pays que le foudan de Babylone avait maintes fois essayé de savoir d'où le fleuve venait, & qu'il y envoyait des gens qui emportaient une espèce de pains que l'on appelle biscuits parce qu'ils sont cuits par deux fois; & ils vivaient de ce pain jusqu'à ce qu'ils revinssent près du foudan. Et ils rapportaient qu'ils avaient remonté le fleuve, & qu'ils étaient venus à un grand tertre de roches à pic, là où nul ne pouvait monter. De ce tertre tombait le fleuve; & il leur semblait qu'il y avait une grande foison d'arbres sur la montagne en haut; & ils disaient qu'ils avaient trouvé des merveilles de diverses bêtes sauvages & de diverses façons, lions, serpents, éléphants, qui les venaient regarder de dessus la rive du fleuve, pendant qu'ils allaient en amont.

Or revenons à notre première matière, & disons ainsi que quand le fleuve vient en Égypte il fait sortir ses branches, ainsi que je l'ai déjà dit ci-devant. L'une de ses branches va à Damiette, l'autre à Alexandrie; la troisième à Tanis, la quatrième à Rexi (1). C'est à cette branche qui va à Rexi, que vint le roi de France avec son armée, & il campa entre le fleuve de Damiette & celui de Rexi; & toutes les forces du foudan campèrent sur le fleuve de Rexi, d'autre part, en face de notre armée, pour nous défendre le passage; laquelle chose leur était facile, car nul

(1) Cette branche du Nil part de Mansourah, & les Arabes la nomment Afchmoun-Thenah.

chose leur estoit legière; car nulz ne pooit passer la-dite yaue par devers eulz, se nous ne la passions à nou.

XLI. Le roy ot conseil que il feroit faire une chaudiée par mi la rivière pour passer vers les Sarrazins. Pour garder ceulz qui ouvroient à la chaudiée, fist (1) faire le roy deux beffrois que l'en appelle chas-chastiaus; car il avoit deux chastiaus devant les chas & deux massons darrières les chastiaus, pour couvrir ceulz qui guieteroient, pour les copz des engins aux Sarrazins, lesquies avoient seize engins touz drois. Quant nous venimes là, le roy fist faire dix-huit engins, dont Jocelin de Cornaut estoit mestre engingneur. Nos engins getoient au leur, & les leurs aus nostres; mès onques n'oy dire que les nostres feissent biaucop. Les frères le roy guietoient (2) de jours, & nous li autre chevalier guietion de nuit les chaz. Nous venimes la semaine devant Nouël.

Maintenant que les chaz furent faiz, l'en emprist à fere la chaudiée, & (3) pour ce que li roy ne vouloit que les Sarrazins blefassent ceulz qui portoient la terre, lesquies traioient à nous de visée parmi le flum. A celle chaudiée faire furent aveuglez le roy & tous les barons de l'ost; car pour ce que il avoient bouché l'un des bras du flum, aussi comme je vous ai dit devant (lequel firent legierement, pour ce que il pristrent à boucher là où il partoît du grant flum); & par cesti fait cuidièrent-il boucher le flum de Raxi, qui estoit jà parti du grant fleuve bien demi lieue aval. Et pour destourber la chaudiée que le roy fesoit, les Sarrazins fesoient fere caves en terre par devers

(1) A, & fist. — (2) A, guitoient. — (3) Le mot &, qui semble inutile, se trouve dans les trois manuscrits.

ne pouvait passer l'eau pour aller par devers eux, sinon en la passant à la nage.

Le roi prit le parti de faire faire une chauffée parmi la rivière pour passer vers les Sarrafins. Pour protéger ceux qui travaillaient à la chauffée, le roi fit faire deux beffrois que l'on appelle *chats-châteaux* (1); car il y avait deux châteaux devant les *chats* & deux maisons derrière les châteaux, pour garantir ceux qui feraient le guet contre les coups des engins des Sarrafins, qui avaient seize engins tout dressés. Quand nous vîmes là, le roi fit faire dix-huit engins, dont Jocelin de Cornaut était maître ingénieur. Nos engins tiraient contre les leurs & les leurs contre les nôtres; mais jamais je n'ouïs dire que les nôtres fissent beaucoup. Les frères du roi faisaient le guet de jour, & nous, les autres chevaliers, faisions le guet de nuit auprès des *chats*. Nous vîmes à la semaine devant Noël.

XLI.
Construction
d'une chauffée
sur le fleuve.

Aussitôt que les *chats* furent faits, l'on entreprit de faire la chauffée, parce que le roi ne voulait pas que les Sarrafins, qui tiraient sur nous à découvert à travers le fleuve, blessassent ceux qui portaient la terre. Pour ce qui est de cette chauffée, le roi & tous les barons de l'armée agirent en aveugles; car parce qu'ils avaient bouché l'un des bras du fleuve, ainsi que je vous l'ai dit ci-devant (ce qu'ils firent facilement, parce qu'ils entreprirent de le boucher là où il se séparait du grand fleuve), par cette raison ils crurent pouvoir boucher le bras de Rexi, qui était séparé du grand fleuve depuis une demi-lieue.

(1) On appelait *chats* des galeries couvertes où les hommes pouvaient cheminer à l'abri. Comme on construisit des châteaux devant ces galeries, on donna à l'ensemble le nom de *chats-châteaux*.

leur oſt; & ſi toſt comme le flum venoit aus caves, le flum ſe flatifſoit ès caves dedens, & refaiſoit une grant foſſe; dont il avenoit ainſi que tout ce que nous avions fait en trois Jemainnes, il nous deſſeſoient tout en un jour, pour ce que tout ce que nous bouchions du flum devers nous, il relargiſſoient devers eulz, pour les caves que il feſoient.

Pour le foudanc qui eſtoit mort, & de la maladie que il priſt devant Hamant la cité, il avoient fait chevetain d'un Sarrazin qui avoit à non Scecedine le filz au Seic. L'en diſoit que l'emperiere Ferris l'avoit fait chevalier. Celi manda à une partie de ſa gent que il veniſſent aſſaillir noſtre oſt par devers Damiete, & il ſi firent; car il alèrent paſſer à une ville qui eſt ſur le flum de Rixi, qui a non Sormefac. Le jour Noël, moy & mes chevaliers mangions avec monſeigneur Pierre d'Avalon. Tandis que nous mangion, il vindrent, ferant des eſperons, juſques à noſtre oſt, & occiſtrent pluſieurs povres gens qui eſtoient alez au chans à pié. Nous nous alames armer. Nous ne ſceumes onques ſi toſt revenir que nous trouvames monſeigneur Perron, noſtre oſte, qui eſtoit au dehors de l'oſt, qui en fu alé après les Sarrazins : nous ferimes des eſperons après, & le (1) reſcouſimes aus Sarrazins, qui l'avoient tiré à terre; & li & ſon frère, le ſeigneur du Val, arrières en remenames en l'oſt. Les Templiers, qui eſtoient venus au cri, firent l'arrière-garde bien & hardiement. Les Turs nous vindrent hardoiant juſques en noſtre oſt : pour

(1) A, les.

Et pour empêcher la chauffée que le roi faisait, les Sarrafins faisaient faire des trous en terre du côté de leur armée; & sitôt que le fleuve arrivait aux trous, il se précipitait dans les trous & refaisait une grande fosse. D'où il advenait ainsi que tout ce que nous avions fait en trois semaines, ils nous le défaisaient tout en un jour, parce que tout ce que nous bouchions du fleuve devers nous, ils le rélargissaient devers eux par les trous qu'ils faisaient.

Au lieu du soudan qui était mort de la maladie qu'il prit devant la cité d'Emesse, ils avaient fait leur chef d'un Sarrafin qui avait nom Scecedin (1), le fils du scheick. L'on disait que l'empereur Frédéric l'avait fait chevalier. Celui-ci manda à une partie de ses gens qu'ils vinssent assaillir notre armée du côté de Damiette, & ainsi firent-ils; car ils allèrent passer à une ville qui est sur le fleuve de Rexi, qui a nom Sharmefah. Le jour de Noël (2), moi & mes chevaliers nous mangions avec monseigneur Pierre d'Avallon : tandis que nous mangions, ils vinrent piquant des éperons jusques à notre camp, & occirent plusieurs pauvres gens qui étaient allés dans les champs à pied. Nous allâmes nous armer. Nous ne fûmes jamais revenir assez tôt pour trouver monseigneur Pierre notre hôte, qui était en dehors du camp & qui s'en était allé après les Sarrafins. Nous piquâmes des éperons après lui & le délivrâmes des Sarrafins, qui l'avaient jeté à terre; & nous ramenâmes de là au camp lui & son frère le seigneur du Val. Les Templiers, qui étaient venus au cri d'alarme, firent l'arrière-garde bien & hardiment. Les

(1) Ce Scecedin paraît être le même personnage que l'émir Fakr-eddin, fils du scheick Sadr-eddin. — (2) Le 25 décembre 1249.

ce commanda le roy que l'en cloufist (1) nostre ost de fossés par devers Damiete, depuis le fleuve de Damiete (2) jusques au flum de Rexi.

XLII. *Scedins, que je vous ai devant nommé le chievetain des Turs, se estoit le plus prisé de toute la paennime. En ses bannières portoit les armes l'empereur qui l'avoit fait chevalier; sa bannière estoit bandée, & une des bandes estoient les armes l'empereur qui l'avoit fait chevalier; en l'autre estoient les armes le soudanc de Halape (3); en l'autre bande estoient les au soudanc de Babiloine. Son non estoit Secedin le fils Seic; ce vaut autant à dire comme le veel le filz au veel. Celuy (4) non tenoient-il à moult grant chose en la paiennime; car ce sont les gens ou monde qui plus honneurent gens anciennes, puis que il est ainfi que Dieu les a gardés de vilain reproche jusques en leur vieillesce. Secedin, ce vaillant (5) Turc, aussi comme les espies le roy le raportèrent, se vanta que il mangeroit, le jour de la feste saint Sebastien, es paveillons le roy.*

Le roy, qui sot ces choses, atira son host en tel manière que le conte d'Artois, son frère, garderoit les chaz & les engins; le roy & le conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cecile, furent establi à garder l'ost par devers Babiloinne; & le conte de Poitiers & nous, de Champaingne, garderions l'ost par devers Damiete. Or avint ainfi que le prince des Turs devant nommé fist passer sa gent en l'ille qui est entre le flum de Damiete & le flum de Rexi, là où nostre ost estoit

(1) A, couffit; L, cloift. — (2) Depuis le fleuve de Damiete omis dans A.
— (3) A, Haraphe. — (4) A, fon. — (5) A, vilein.

Turcs vinrent nous harcelant jusques en notre camp; c'est pourquoi le roi commanda que l'on fermât notre camp de fossés du côté de Damiette jusques au fleuve de Rexi.

Scecedin, que je vous ai ci-devant nommé (le chef des Turcs), était le plus prisé de tous les païens. Sur ses bannières il portait les armes de l'empereur (1) qui l'avait fait chevalier. Sa bannière était bandée, & une des bandes était aux armes de l'empereur qui l'avait fait chevalier; sur l'autre étaient les armes du foudan d'Alep; sur l'autre étaient celles du foudan de Babylone. Son nom était Scecedin le fils du fcheick, autant vaut dire le vieux fils du vieux. Ce nom ils le tenaient pour chose très-importante parmi les païens, car ce sont les gens du monde qui honorent le plus les gens âgés, du moment où il se trouve que Dieu les a préservés de vilains reproches jusques en leur vieillesse. Scecedin, ce vaillant Turc, ainsi que les espions du roi le rapportèrent, se vanta qu'il mangerait le jour de la fête de saint Sébastien dans les pavillons du roi.

XLII.

Une attaque
des Sarrafins
est repoussée.

Le roi, qui fut ces choses, disposa son armée de telle manière que le comte d'Artois son frère garderait les *chats* & les engins; le roi & le comte d'Anjou, qui depuis fut roi de Sicile, furent établis pour garder le camp du côté de Babylone; le comte de Poitiers & nous autres de Champagne devions garder le camp du côté de Damiette. Or il advint que le prince des Turcs ci-devant nommé fit passer ses gens dans l'île qui est entre le fleuve de Damiette & le fleuve de Rexi, là où notre armée était campée;

(1) Frédéric II.

logié; & fist ranger ses batailles dès l'un des fleuves jusques à l'autre. A celle gent assembla le roy de Sezile & les desconfist. Moult en y ot de noiez en l'un fleuve & en l'autre (1); & toutesvoies en demoura il grant partie ausquies en n'osa assembler, pour ce que les engins des Sarrazins getoient parmi les deux fleuves. A l'assembler que le roy de Sezile fist aus Turs, le conte Gui de Forez tresperça l'ost des Turs à cheval, & assembla li & ses chevaliers à une bataille de Sarrazins serjans qui le portèrent à terre, & ot la jambe brisiée; & deux de ses chevaliers le ramenèrent par les bras. A grant peine firent traire le roy de Sezile du péril là où il estoit, & moult fu prisé de celle journée.

Les Turs vindrent au conte de Poitiers & à nous, & nous leur courumes sus & les chassames grant piefce; de leur gens y ot occis, & revenimes sanz perdre.

XLIII. *Un soir avint, là où nous guietions les chas-chastiaus de nuit, que il nous avièrent un engin que l'en appelle perrière, ce que il n'avoient encore fait, & mistrent le feu gregòiz en la fonde de l'engin. Quant monseigneur Gautier du Cureil (2), le bon chevalier, qui estoit avec moy, vit ce, il nous dit ainfi: « Seigneurs, nous sommes ou plus grant peril que nous feussions onques mais; car, se il ardent nos chastiaus & nous demurons (3), nous sommes perdu & ars; & se nous leçons nos deffenses que l'en nous a baillées à garder, nous soumes honnis; dont nulz de cest peril ne nous peut deffendre fors que Dieu. Si vous loe & conseille*

(1) B & L, tant en y eut, &c., que on n'en sçavoit le compte. — (2) L, d'Escuire. — (3) A, & nos demeures.

& il fit ranger ses corps de bataille de l'un des fleuves jusques à l'autre. Le roi de Sicile attaqua ces gens & les déconfit. Il y en eut beaucoup de noyés dans l'un & l'autre fleuve; & toutefois il en demeura une grande partie qu'on n'osa attaquer, parce que les engins des Sarrafins tiraient entre les deux fleuves. A l'attaque que le roi de Sicile fit contre les Turcs, le comte Gui de Forez traversa l'armée des Turcs à cheval, & attaqua lui & ses chevaliers un corps de bataille de sergents sarrafins qui le renversèrent à terre; & il eut la jambe brisée, & deux de ses chevaliers le ramenèrent sur leurs bras. C'est à grand peine qu'on fit retirer le roi de Sicile du péril là où il s'était mis, & il fut très-prisé pour cette journée.

Les Turcs vinrent au comte de Poitiers & à nous, & nous leur courûmes sus & les poursuivîmes longtemps; il y eut de leurs gens occis, & nous revînmes sans pertes.

Un soir où nous faisions le guet de nuit près des *chats-châteaux*, il advint qu'ils nous amenèrent un engin qu'on appelle *pierrière* (1), ce qu'ils n'avaient pas encore fait, & qu'ils mirent le feu grégeois dans la fronde de l'engin. Quand monseigneur Gautier du Cureil, le bon chevalier, qui était avec moi, vit cela, il nous dit ainsi : « Seigneurs, nous sommes dans le plus grand péril où nous ayons jamais été; car ils brûlent nos châteaux & que nous demeurions, nous sommes perdus & brûlés; & si nous laissons nos postes qu'on nous a baillés à garder, nous sommes honnis; c'est pourquoi nul ne

XLIII.
Le feu
grégeois
contre
les *chat.
château.*

(1) Cet engin, comme son nom l'indique, servait ordinairement à lancer des pierres; mais les Sarrafins l'employèrent alors à lancer le feu grégeois.

que toutes les foiz que il nous geteront le feu, que nous nous metons à coutes & à genoulz, & prions Nostre Seigneur que il nous garde (1) de ce peril. » Si tost comme il getèrent le premier cop, nous nous meismes à coutes & à genoulz ainsi comme il nous avoit enseigné. Le premier cop que il jetèrent vint entre nos deux chas-chastelz, & chaï en la place devant nous que l'ost avoit fait pour boucher le fleuve. Nos esteingneurs furent appareillé pour estaindre le feu; & pour ce que les Sarrazins ne pooient trère à eulz, pour les deux eles des paveillons que le roy y avoit fait faire, il traioient tout droit vers les nues, si que li pylet leur chéioient tout droit vers eulz. La manière du feu gregois estoit tele, que il venoit bien devant aussi gros comme un tonnel de verjus, & la queue du feu qui parloit de li, estoit bien aussi grant comme un grant glaive. Il faisoit tele noise au venir, que il sembloit que ce feust la foudre du ciel; il sembloit un dragon qui volast par l'air. Tant getoit grant clarté, que l'on véoit parmi l'ost comme se (2) il feust jour, pour la grant foison du feu qui getoit la grant clarté. Trois foiz nous getèrent le feu gregois, celi soir, & le nous lancèrent quatre foiz à l'arbalestre à tour. Toutes les foiz que nostre saint roy ooit que il nous getoient le feu grejois, il se vestoit en son lit & tendoit ses mains vers Nostre Seigneur, & disoit en plourant : « Biau Sire Diex, gardez-moy ma gent; » & je croi vraiment que ses prières nous orent bien mestier au besoing. Le soir, toutes les foiz que le feu estoit cheu, il nous envoioit un de ses chamberlans pour savoir en quel point nous estions, & se le feu nous avoit fait

(1) A, gete. — (2) A, ce.

nous peut défendre de ce péril, excepté Dieu. Je fuis donc d'avis & vous conseille que toutes les fois qu'ils nous lanceront le feu, nous nous mettions sur nos coudes & nos genoux & priions Notre-Seigneur qu'il nous garde de ce péril. » Sitôt qu'ils lancèrent le premier coup, nous nous mêmes sur nos coudes & nos genoux, ainsi qu'il nous l'avait enseigné. Le premier coup qu'ils lancèrent vint entre nos deux *chats-châteaux*, & tomba devant nous sur la place que l'armée avait faite pour boucher le fleuve. Nos hommes chargés d'éteindre furent préparés pour éteindre le feu; & parce que les Sarrafins ne pouvaient tirer sur eux à cause des deux ailes des pavillons que le roi y avait fait faire, ils tiraient tout droit vers les nues, en sorte que les traits leur tombaient tout droit vers eux. La nature du feu grégeois était telle qu'il venait bien par devant aussi gros qu'un tonneau de verjus, & la queue du feu qui en sortait était bien aussi grande qu'une grande lance. Il faisait un tel bruit en venant, qu'il semblait que ce fût la foudre du ciel; il semblait un dragon qui volât dans les airs. Il jetait une si grande clarté que l'on voyait parmi le camp comme il eût été jour, pour la grande foison du feu qui jetait la grande clarté. Trois fois ils nous jetèrent le feu grégeois ce soir-là, & ils nous le lancèrent quatre fois avec l'arbalète à tour. Toutes les fois que notre saint roi entendait qu'ils nous jetaient le feu grégeois, il se revêtait sur son lit, & tendait ses mains vers Notre-Seigneur & disait en pleurant : « Beau Sire Dieu, gardez-moi mes gens ! » Et je crois vraiment que ses prières nous rendirent bien service dans le besoin. Le soir, toutes les fois que

point de doumage. L'une des foiz que il nous getèrent, si chéi encofte le chat-chastel que les gens monseigneur de Courtenay gardoient, & feri en la rive du flum. A tant ès-vous un chevalier qui avoit non l'Aubigoiz: « Sire, fist-il à moy, se vous ne nous aidiés, nous joumes touz ars, car les Sarrazins ont tant trait de leur pylés, que il a auffi comme une grant haye qui vient ardent vers nostre chastel. » Nous faillimes fus & alames là, & trouvames que il disoit voir. Nous esteingnimes le feu, & avant que nous l'eussions estaint, nous chargèrent les Sarrazins touz de pylés que il traioient au travers du flum.

XLIV. Les frères le roy gaitoient les chas-chastiaus de jour & montoient ou chastel (1) en haut, pour traire aus Sarrazins des arbalestres de quarriiaus qui aloient par mi l'ost aus Sarrazins. Or avoit le roy ainfi attiré que, quant le roy de Sezile guietoit de jour les chas-chastiaus, & nous les devions guierter de nuit. Celle journée que le roy guieta de jour, & nous devions guierter la nuit, & nous estions en grant messaise de cuer, pour ce que les Sarrazins avoient tout confroissié nos chas-chastiaus; les Sarrazins amenèrent la perrière de grant jour, ce que il n'avoient encore fet que de nuit, & getèrent le feu gregois en nos chas-chastiaus. Leur engins avoient si acouplez aus chau-ciées que l'ost avoit fait pour boucher le flum, que nulz n'osoit aler aus chas-chastiaus, pour les engins qui getoient les grans pierres, & chéioient en la voie;

(1) De jour jusqu'à chastel omis dans A.

le feu était tombé, il nous envoyait un de ses chambellans pour savoir en quel état nous étions, & si le feu nous avait fait quelque dommage. L'une des fois qu'ils nous le jetèrent, il tomba près le *chat-château* que les gens de monseigneur de Courtenay gardaient, & frappa sur la rive du fleuve. Alors voilà un chevalier qui avait nom l'Aubigoiz : « Sire, me dit-il, si vous ne nous aidez, nous sommes tous brûlés, car les Sarrafins ont tant lancé de leurs traits qu'il y en a tout comme une grande haie qui vient brûlant vers notre château. » Nous nous élançâmes & allâmes là, & trouvâmes qu'il disait vrai. Nous éteignîmes le feu, &, avant que nous l'eussions éteint, les Sarrafins nous chargèrent tous de traits qu'ils lançaient au travers du fleuve.

Les frères du roi faisaient le guet des *chats-châteaux* de jour, & montaient au château en haut pour tirer contre les Sarrafins, avec les arbalètes, des carreaux qui allaient parmi le camp des Sarrafins. Or le roi avait arrangé que quand le roi de Sicile faisait le guet de jour pour les *chats-châteaux*, nous devions faire le guet de nuit. A cette journée que le roi de Sicile fit le guet de jour & que nous devions faire le guet de nuit, nous étions en grand malaïse de cœur, parce que les Sarrafins avaient tout fracassé nos *chats-châteaux*. Les Sarrafins amenèrent la *pierrière* au grand jour, ce qu'ils n'avaient encore fait que de nuit, & lancèrent le feu grégeois sur nos *chats-châteaux*. Ils avaient approché leurs engins si près des chauffées que l'armée avait faites pour boucher le fleuve, que nul n'osait aller aux *chats-châteaux*, à cause des engins qui lançaient les grandes pierres qui tombaient sur la voie.

XLIV.
Les *chats*
châteaux
brûlés
par le feu
grégeois.

dont il avint ainfi que nos deux chastiaus furent ars : dont le roy de Sezile estoit fi hors du sens, que il se vouloit aler ferir ou feu pour estaindre ; & se (1) il en fu couroucié, je & mes chevaliers en loames Dieu ; car, se nous eussions guietié le soir, nous eussions esté touz ars.

Quant le roy vit ce, il envoya querre touz les barons, & leur pria que chascun li donnaſt du merrien de ses nez, pour faire un chat pour boucher le flum ; & leur mouſtra que il véoient bien que il n'i avoit boiz dont en le peut faire, se ce n'estoit du merrien des nez qui avoient amené nos harnois à mont. Il en donnèrent ce que chascun vout ; & quant ce chat fut fait, le merrien fut prisé à dix mille livres & plus.

Le roy vit aussi que l'en ne bouteroit le chat avant en la chaucée jusques à tant que le jour venroit que le roy de Sezile devoit guietier (2), pour restorer la meschérance des autres chastiaus qui furent ars à son guiet. Ainſi comme l'en l'ot atiré, ainſi fu fait ; car fi tost comme le roy de Sezile fu venu à son gait, il fist bouter le chat jusques au lieu là où les deux autres chas-chastiaus avoient esté ars. Quant les Sarrazins virent ce, il atirèrent que touz leur seize engins geteroient sur la chaucée là où le chat estoit venu. Et quant il virent que nostre gent redoutoient à aler au chat, pour les pierres des engins qui chéaient sur la chaucée par où le chat estoit venu, il amenèrent la perrière, & getèrent le feu grejois ou chat & l'ardirent tout. Ceste grant courtoisie fist Dieu à moy & à mes chevaliers ; car nous eussions le soir gueté en grant

(1) A, ce. — (2) A, guitier.

D'où il advint que nos deux châteaux furent brûlés, & le roi de Sicile en était si hors de sens qu'il se voulait aller lancer dans le feu pour l'éteindre; & fil en fut courroucé, moi & mes chevaliers nous en louâmes Dieu; car si nous eussions fait le guet le soir, nous eussions été tous brûlés.

Quand le roi vit cela, il envoya querir tous les barons, & les pria que chacun lui donnât du bois de ses vaisseaux pour faire un *chat* pour boucher le fleuve; & il leur montra bien clairement qu'il n'y avait pas de bois dont on le pût faire, si ce n'était le bois des vaisseaux qui avaient amené nos bagages en amont du fleuve. Ils en donnèrent ce que chacun voulut, & quand ce *chat* fut fait, le bois fut prisé à dix mille livres & plus.

Le roi décida aussi que l'on n'avancerait pas le *chat* sur la chaussée jusques à tant que le jour viendrait où le roi de Sicile devait faire le guet, pour réparer le malheur arrivé aux autres *chats-châteaux* qui furent brûlés pendant son guet. Ainsi qu'on l'avait réglé, ainsi fut fait; car, sitôt que le roi de Sicile fut venu à son guet, il fit pousser le *chat* jusques au lieu où les deux autres *chats-châteaux* avaient été brûlés. Quand les Sarrafins le virent, ils arrangèrent que tous leurs seize engins tiraient sur la chaussée où le *chat* était venu. Et quand ils virent que nos gens redoutaient d'aller au *chat* à cause des pierres des engins qui tombaient sur la chaussée par où le *chat* était venu, ils amenèrent la *pierrière*, & lancèrent le feu grégeois sur le *chat* & le brûlèrent tout. C'est une grande courtoisie que Dieu fit à moi & à mes chevaliers; car nous eussions le soir fait le guet en grand péril,

peril, aussi comme nous eussions fait à l'autre guiet, dont je vous ai parlé devant.

XLV. Quant le roy vîst ce, il manda touz ses barons pour avoir conseil. Or acordèrent entre eulz que il n'auroient pooir de faire chauciée, par quoy il peussent passer par devers les Sarrazins, pour ce que nostre gent ne savoient tant boucher d'une part comme il en desbouchoient d'autre. Lors dit le conneftable monseigneur Hymbert de Biauieu au roy, que un Beduyn estoit venu, qui li avoit dit que il enseigneroit un bon gué, mès que l'en li donnaft cinq cens befans. Le roy dit (1) que il facordoit que en li donnaft, mès que il tenist verité de ce que il prometoit. Le conneftable en parla au Beduyn, & il dit que il n'en enseigneroit (2) jà gué, se l'en ne li donnoit les deniers avant. Acordé fu que l'en les li bailleroit, & donnés li furent.

Le roy atira que le duc de Bourgoingne & les riches homes d'outre mer qui estoient en l'ost, guieteroient l'ost, pour ce que l'en n'i feïst doumage; & que le roy & ses trois frères passeroient au gué là où le Beduyn devoit enseigner. Ceste emprise fu attirée (3) à passer, le jour de quaresme-prenant, à laquelle journée nous venimes au gué le Beduyn. Aussi comme l'aube du jour apparoit, nous nous atirames de touz pions; & quant nous feumes atirés, nous en alames ou flum, & furent nos chevaus à nou. Quant nous feumes alés jusques en mi le flum, si trouvames terre, là où nos chevaus pristrent pié; & sur la rive du flum trouvames bien trois cens Sarrazins touz

(1) Dit omis dans A. — (2) La seconde moitié du mot enseigneroit manque dans A. — (3) A, ceste emprise fu emprise, fu attirée; B & L, ceste chose fut entreprinse & appareillée.

ainfi que nous eussions fait à l'autre guet dont je vous ai parlé ci-devant.

Quand le roi vit cela, il manda tous ses barons pour tenir conseil. Or ils tombèrent d'accord entre eux qu'ils ne pourraient faire de chaussée par où ils pussent passer du côté des Sarrafins, parce que nos gens ne savaient autant boucher d'une part que les Sarrafins en débouchaient de l'autre. Alors le connétable, monseigneur Imbert de Beaujeu, dit au roi qu'un Bédouin était venu qui lui avait dit qu'il enseignerait un bon gué, pourvu que l'on lui donnât cinq cents beffants. Le roi dit qu'il consentait qu'on les lui donnât, pourvu qu'il tint en vérité ce qu'il promettait. Le connétable en parla au Bédouin, & il dit qu'il n'enseignerait pas le gué si l'on ne lui donnait les deniers d'avance. Il fut convenu que l'on les lui baillerait, & ils lui furent donnés.

Le roi décida que le duc de Bourgogne & les riches hommes d'outre-mer qui étaient dans le camp, garderaient le camp pour que l'on n'y fit pas de dommage ; & que le roi & ses trois frères passeraient au gué à l'endroit que le Bédouin devait enseigner. Cette entreprise fut préparée pour se faire le jour du mardi gras (1), à laquelle journée nous vîmes au gué du Bédouin. Comme l'aube du jour paraissait, nous nous préparâmes de tous points, & quand nous fûmes préparés, nous allâmes au fleuve, & nos chevaux furent à la nage. Quand nous fûmes allés jusques au milieu du fleuve, alors nous trouvâmes le fond où nos chevaux prirent pied ; & sur la rive du fleuve, nous trouvâmes bien trois cents Sarrafins

XLV.
Passage
du fleuve
à gué ;
mort
du comte
d'Artois.

(1) Le 8 février 1250.

montez sur leur chevaus. Lors diz-je à ma gent : « Seigneurs, ne regardez qu'à main fenestre, pour ce que chascun i tire; les rives sont moillées, & les chevaus leur chéent sur les cors & les noient. » Et il estoit bien voir que il en y ot des noiés au passer, & entre les autres fu naié monseigneur Jehan d'Orliens, qui portoit banière à la voivre. Nous acordames en tel manière que nous tournames encontremont l'yaue & trouvames la voie essuyée, & passames en tel manière, la merci Dieu, que onques nul de nous n'i chéi; & maintenant que nous feumes passez, les Turs fenfouirent.

L'en avoit ordenné que le Temple feroit l'avantgarde, & le conte d'Artois auroit la seconde bataille après le Temple. Or avint ainsi que si tost comme le conte d'Artois ot passé le flum, il & toute sa gent ferirent aus Turs qui fenfuioient devant eulz. Le Temple li manda que il leur fesoit grant vileinnie, quant il devoit aler après eulz & il aloit devant; & li prioient que il les lessast aler devant, aussi comme il avoit esté acordé (1) par le roy. Or avint ainsi que le conte d'Artois ne leur osa respondre, pour monseigneur Fourcaut du Merle qui le tenoit par le frain; & ce Fourcaut du Merle, qui moult estoit bon chevalier, n'oioit chose que les Templiers deissent au conte, pour ce que il estoit sours (2), & escrioit : « Or à eulz, or à eulz! » Quant les Templiers virent ce, il se pensèrent que il feroient honniz, se il lessoient le conte d'Artois aler devant eulz; si ferirent des esperons, qui plus plus & qui miex miex, & chacèrent les Turs, qui fenfuioient devant eulz tout

(1) A, il avoient acordé. — (2) A, feurs.

tous montés sur leurs chevaux. Alors je dis à mes gens : « Seigneurs, ne regardez qu'à main gauche, pour que chacun tire par là; les rives sont mouillées; & les chevaux tombent sur le corps des gens & les noient. » Et il était bien vrai qu'il y en eut plusieurs de noyés au passage, & entre autres fut noyé monseigneur Jean d'Orléans, qui portait une bannière vivrée. Nous nous arrangeâmes de telle manière que nous tournâmes contre le courant de l'eau, & trouvâmes la voie essuyée; & passâmes de telle manière, Dieu merci, que nul de nous n'y tomba; & dès que nous fûmes passés, les Turcs s'enfuirent.

L'on avait ordonné que le Temple ferait l'avant-garde, & que le comte d'Artois aurait le second corps de bataille après le Temple. Or il advint ainsi, que sitôt que le comte d'Artois eut passé le fleuve, lui & tous ses gens se lancèrent sur les Turcs qui s'enfuyaient devant eux. Les Templiers lui mandèrent qu'il leur faisait grand affront quand, devant aller après eux, il allait devant; & ils le priaient qu'il les laissât aller devant, ainsi qu'il avait été réglé par le roi. Or il advint que le comte d'Artois ne leur osa répondre, à cause de monseigneur Foucaud du Merle qui lui tenait le frein de son cheval; & ce Foucaud du Merle, qui était très-bon chevalier, n'entendait rien de ce que les Templiers disaient au comte, parce qu'il était sourd; & il s'écriait : « Or à eux! or à eux! » Quand les Templiers virent cela, ils pensèrent qu'ils feraient honnis s'ils laissaient le comte d'Artois aller devant eux; ils piquèrent donc des éperons qui plus plus & qui mieux mieux, & poursuivirent les Turcs qui s'enfuyaient devant eux, tout à travers la ville de Mansourah jusques aux champs du côté de

parmi la ville de la Massoure jusques aus chans par devers Babiloine. Quant il cuidèrent retourner arières, les Turs leur lancèrent trefz & merrien parmi les rues, qui estoient estroites. Là fu mort le conte d'Artois, le fire de Couci que l'en apeloit Raoul, & tant des autres chevaliers que il furent esmé à trois cens. Le Temple, ainfi comme l'en me dit (1), y perdi quatorze vins homes armés & touz à cheval.

XLVI. Moy & mes chevaliers acordames que nous irions sus courre à plusieurs Turs qui chargoient leur harnois à main fenestre en leur ost, & leur courumes sus. En dementres que nous les chacions parmi l'ost, je regardai un Sarrazin qui montoit sur son cheval : un sien chevalier li tenoit le frain. Là où il tenoit ses deux mains à sa selle pour monter, je li donné de mon glaive par desous les esseles & le getai mort ; & , quant son chevalier vit ce, il lessa son seigneur & son cheval, & m'apoia, au passer que je fis, de son glaive entre les deux espaules, & me coucha sur le col de mon cheval, & me tint si pressé que je ne povoie traire m'espée que j'avoie ceinte ; si me couvint traire l'espée qui estoit à mon cheval : & quant il vit que j'oz m'espée traite, si tira son glaive à li & me lessa.

Quant moy & mes chevaliers venimes hors de l'ost aus Sarrazins, nous trouvames bien six mille Turs par esme, qui avoient lessiées leur herberges & se estoient trait aus chans. Quant il nous virent, il nous vindrent sus courre & occistrent monseigneur Hugue de Trichastel, seigneur de Conflans, qui estoit avec moy à

(1) B & L, ainfi comme le maistre le me dist depuis.

Babylone. Quand ils pensèrent retourner en arrière, les Turcs leur lancèrent des poutres & des bois parmi les rues, qui étaient étroites. Là fut tué le comte d'Artois, le sire de Couci que l'on appelait Raoul, & tant d'autres chevaliers qu'ils furent estimés à trois cents. Le Temple, ainsi que l'on me le dit, y perdit deux cent quatre-vingts hommes armés, & tous à cheval.

Moi & mes chevaliers nous décidâmes que nous irions courir sus à plusieurs Turcs qui chargeaient leurs bagages à main gauche dans leur camp, & nous leur courûmes sus. Pendant que nous les poursuivions parmi le camp, j'aperçus un Sarrafin qui montait sur son cheval : un sien chevalier lui tenait le frein. Au moment où il tenait ses deux mains à la selle pour monter, je lui donnai de ma lance par dessous les aisselles & le renversai mort; & quand son chevalier vit cela, il laissa son seigneur & son cheval, & me frappa, à mon passage, de sa lance entre les deux épaules, & me coucha sur le cou de mon cheval, & me tint si pressé que je ne pouvais tirer mon épée que j'avais à ma ceinture; il me fallut donc tirer l'épée qui était après mon cheval, & quand il vit que j'eus mon épée tirée, alors il ramena sa lance à lui & me laissa.

Quand moi & mes chevaliers vîmes hors du camp des Sarrafins, nous trouvâmes bien six mille Turcs, par évaluation, qui avaient laissé leurs tentes et fêtaient retirés dans les champs. Quand ils nous virent, ils nous vinrent courir sus, & occirent monseigneur Hugues de Trichâtel, seigneur de Conflans, qui était avec moi, portant bannière. Moi & mes chevaliers piquâmes des éperons & allâmes délivrer monseigneur

XLVI.
Joinville ,
blessé
& bloqué
par
les Sarrafins,
est délivré
par le comte
d'Anjou.

banière. Moy & mes chevaliers ferimes des esperons & alames rescourre monseigneur Raoul de Wanou (1) qui estoit avec moy, que il avoient tiré à terre. En dementières que je en revenoie, les Turs m'apuièrent de leur glaives; mon cheval s'agenoilla pour le fez que il senti, & je en alé outre parmi les oreilles du cheval, & me resdreçai (2) mon escu à mon col & m'espée en ma main; & monseigneur Erart de Severei (que Dieu absoille!) qui estoit entour moy, vint à moy & nous dit que nous nous treissions emprès une meson deffaite, & illec attenderions le roy qui venoit. Ainsy comme nous en alions à pié & à cheval, une grant route de Turs vint hurter à nous, & me portèrent à terre, & alèrent par dessus moy, & firent voler (3) mon escu de mon col; & quant il furent outre passez, monseigneur Erart de Syverei revint sur moi & m'emmena, & en alames jusques aus murs de la meson deffete; & illec revindrent à nous monseigneur Hugues d'Escoz (4), monseigneur Ferri de Loupey, monseigneur Renaut de Menoncourt. Illec les Turs nous assailloient de toutes pars; une partie d'eulz entrèrent en la meson deffete, & nous piquoient de leur glaives par defus (5). Lors me dirent mes chevaliers que je les preisse par les frains, & je si fis pour ce que les chevaus ne senfouissent; & il se defendoient des Turs si viguereusement, car il furent loez de touz les preudommes de l'ost, & de ceulz qui virent le fait & de ceulz qui l'oïrent dire. Là fu navré monseigneur Hugue d'Escoz de trois glaives ou

(1) A, Raoul Wanon; plus loin de Vaunou & de Wanou; B & L, de Vernon, de Varnou. — (2) A, & resdreçai; L, & me redressay au plus tost que je peu. — (3) A, volèrent. — (4) B & L, de Cirey. — (5) B & L, par defous.

Raoul de Wanou, qui était avec moi, qu'ils avaient jeté à terre. Pendant que j'en revenais, les Turcs me frappèrent de leurs lances ; mon cheval s'agenouilla sous le faix qu'il sentit, & je m'en allai en avant par-dessus ses oreilles. Et je me redressai l'écu au cou & l'épée à la main ; & monseigneur Érard de Siverey (que Dieu absolve !) qui était près de moi, vint à moi & nous dit de nous retirer près d'une maison ruinée, & que là nous attendrions le roi qui venait. Comme nous nous en allions à pied & à cheval, une grande troupe de Turcs vint nous heurter, & ils me renversèrent à terre, & passèrent par-dessus moi & firent voler mon écu de mon cou. Et quand ils furent passés outre, monseigneur Érard de Siverey revint sur moi & m'emmena, & nous nous en allâmes jusqu'aux murs de la maison ruinée ; & là revinrent à nous monseigneur Hugues d'Escoz, monseigneur Frédéric de Loupey, monseigneur Renaud de Menoncourt. Là les Turcs nous assaillaient de toutes parts ; une partie d'entre eux entrèrent dans la maison ruinée, & nous piquaient de leurs lances par-dessus. Alors mes chevaliers me dirent que je les prisse par le frein ; & ainsi fis-je, de peur que les chevaux ne s'enfuissent ; & ils se défendaient contre les Turcs si vigoureusement qu'ils en furent loués de tous les prud'hommes de l'armée, & de ceux qui virent le fait & de ceux qui l'ouïrent conter. Là fut blessé monseigneur Hugues d'Escoz de trois coups de lance au visage, & monseigneur Frédéric de Loupey d'un coup de lance entre les épaules ; & la plaie fut si large que le sang lui venait du corps ainsi que par la bonde d'un tonneau. Monseigneur Érard de Siverey fut frappé d'un coup d'épée au visage,

visage, & monseigneur Raoul & monseigneur Ferri de Loupey d'un glaive parmi les espauls; & fu la plaie si large que le sanc li venoit du cors aussi comme le bondon d'un tonnel. Monseigneur Erart de Syverey fu feru d'une espée parmi le visage, si que le nez li chéoit sus le lèvre; & lors il me souvint de monseigneur saint Jaque que je requis : « Biau sire saint Jaque (1), aidiés-moy & secourez à ce besoing. » Maintenant que j'oi faite ma prière, monseigneur Erart de Syverey me dit : « Sire, se vous cuidiés que moy ne mes hers n'eussions reprouvier, je vous iroie querre secours au conte d'Anjou que je voi là en mi les chans. » Et je li dis : « Mefire Erart, il me semble que vous feriés vostre grant honeur, se vous nous aliés querre aide pour nos vies sauver, car la vostre est bien en aventure. » Et je disoie bien voir, car il fu mort de celle bleceure. Il demanda conseil à touz nos chevaliers qui là estoient, & touz li louèrent ce que je li avoie loé; & quant il oy ce, il me pria que je li leffasse aler son cheval que je li tenoie par le frain avec les autres, & je si fiz. Au conte d'Anjou vint & li requist que il me venist secourre moy & mes chevaliers. Un riche homme qui estoit avec li, li desloa; & le conte d'Anjou li dit que il feroit ce que mon chevalier li requeroit : son frain tourna pour nous venir aidier, & plusieurs de ses serjans firent des esperons. Quant les Sarrazins les virèrent, si nous leffèrent. Devant ces sergans vint monseigneur Pierre de Alberive, l'espé ou poing; & quant il virent que les Sarrazins nous eurent leffés, il courut sur tout plein de Sarrazins qui tenoient monseigneur Raoul de Vaunou & le rescou moult blécié.

(1) A, saint Jaque : « Biau sire saint Jaque, que j'ai requis.

tellement que le nez lui tombait sur la lèvre. Et alors il me souvint de monseigneur saint Jacques, que j'invoquai : « Beau sire saint Jacques, aidez-moi & me secourez dans ce besoin. » Aussitôt que j'eus fait ma prière, monseigneur Érard de Siverey me dit : « Sire, si vous croyiez que ni moi ni mes héritiers n'en eussions de reproche, je vous irais querir du secours au comte d'Anjou que je vois là au milieu des champs. » Et je lui dis : « Messire Érard, il me semble que vous vous feriez grand honneur si vous nous alliez querir de l'aide pour sauver nos vies ; car la vôtre est bien en aventure. » Et je disais bien vrai, car il mourut de cette blessure. Il demanda conseil à tous nos chevaliers qui étaient là, & tous approuvèrent l'avis que je lui avais donné ; & quand il ouït cela, il me pria de lui laisser aller son cheval, que je lui tenais par le frein avec les autres ; & ainsi fis-je. Il vint au comte d'Anjou, & le pria qu'il me vînt secourir moi & mes chevaliers. Un riche homme qui était avec lui le déconseilla ; & le comte d'Anjou lui dit qu'il ferait ce que mon chevalier requérait : il tourna son frein pour nous venir aider, & plusieurs de ses sergents piquèrent des éperons. Quand les Sarrafins les virent, alors ils nous laissèrent. Avant ces sergents, arriva monseigneur Pierre d'Auberive, l'épée au poing, & quand ils virent que les Sarrafins nous eurent laissés, il courut sur tout plein de Sarrafins qui tenaient monseigneur Raoul de Wano, & le délivra très-fort blessé.

XLVII. Là où je estoie à pié & mes chevaliers, aussi blecié comme il est devant dit, vint le roy à toute sa bataille, à grant noyse & à grant bruit de trompes & nacaires, & se aresta sur un chemin levé; mès onques si bel armé ne vi, car il paroît desur toute sa gent dès les espauls en amont (1); un heaume doré en son chief, une espée d'Alemaingne en sa main. Quand il fu là haresté, ses bons chevaliers que il avoit en sa bataille, que je vous ai avant nommez, se lancèrent entre les Turs, & plusieurs des vaillans chevaliers qui estoient en la bataille le roy. Et sachiés que ce fu un très biau fait d'armes; car nulz n'i traioit ne d'arc ne d'arbalestre, ainçois estoit le fereis de maces & d'espées, des Turs & de nostre gent, qui touz estoient mellez. Un mien escuier qui j'en estoit fui à tout ma bannière & estoit revenu à moy, me bailla un mien roncín sur quoy je monté, & me trais vers le roy tout coste à coste.

En dementres que nous estiens ainfi, monseigneur Jehan de Waleri le preudome vint au roy, & li dit que il looit que il se traíst à main destre sur le flum, pour avoir l'aide du duc de Bourgoingne & des autres qui gardoient l'ost, que nous avions leffé, & pour ce que ses serjans eussent à boire, car le chaut estoit jà grant levé. Le roy commanda à ses serjans que il li alassent querre ses bons chevaliers que il avoit entour li de son conseil, & les nomma touz par leur non. Les serjans les alèrent querre en la bataille, où le hutin estoit grant d'eulz & des Turs. Il vindrent au roy, & leur

(1) A, amon.

Comme j'étais à pied avec mes chevaliers, blessé ainsi qu'il est dit ci-devant, vint le roi avec tout son corps de bataille, à grands cris & à grand bruit de trompettes & de timbales; & il s'arrêta sur un chemin en chaussée. Jamais je ne vis si beau chevalier : car il paraissait au-dessus de tous les gens, les dépassant à partir des épaules, un heaume doré sur la tête, une épée d'Allemagne à la main. Quand il fut arrêté là, les bons chevaliers qu'il avait dans son corps de bataille, que je vous ai ci-devant nommés, se lancèrent au milieu des Turcs, avec plusieurs des vaillants chevaliers qui étaient dans le corps de bataille du roi. Et sachez que ce fut un très-beau fait d'armes; car nul n'y tirait de l'arc ou de l'arbalète, mais c'était un combat à la masse & à l'épée entre les Turcs & nos gens, qui tous étaient mêlés. Un mien écuyer, qui était en-fui avec ma bannière & était revenu à moi, me bailla un mien rouffin sur quoi je montai, & allai vers le roi tout côte à côte.

XLVII.
Le corps
de bataille
du roi
attaque
les Sarrafins

Pendant que nous étions ainsi, monseigneur Jean de Valery, le prud'homme, vint au roi & lui dit qu'il lui conseillait qu'il se portât à main droite sur le fleuve, pour avoir l'aide du duc de Bourgogne & des autres qui gardaient le camp que nous avions laissé, & pour que les sergents eussent à boire; car la chaleur était déjà fort élevée. Le roi ordonna à ses sergents qu'ils lui allassent querir les bons chevaliers qu'il avait auprès de lui pour le conseiller, & il les nomma tous par leur nom. Les sergents les allèrent querir dans la mêlée, où la lutte était grande entre eux & les Turcs. Ils vinrent au roi, & il leur demanda conseil; & ils dirent que mon-

demanda conseil; & il distrent que monseigneur Jehan de Waleri le conseilloit moult bien; & lors commanda le roy au gonfanon Saint-Denis & à ses bannières qu'il se traississent à main destre vers le flum. A l'esmouvoir l'ost le roy, rot grant noise de trompes & de cors sarrazinnois. Il n'ot guières alé quant il ot plusieurs messages du conte de Poitiers son frère, du conte de Flandres & de plusieurs autres riches homes qui illec avoient leur batailles, qui touz li prioient que il ne se meust; car il estoient si pressé des Turs que il ne le pooient suivre. Le roy rapella touz ses preudommes chevaliers de son conseil, & touz li loèrent que il attendit; & un pou après monseigneur Jehan de Waleri revint, qui blasma le roy & son conseil de ce que il estoient en demeure. Après, tout son conseil li loa que il se traist sur le flum, aussi comme le sire de Waleri li avoit loé. Et maintenant le connestable monseigneur Hymbert de Biauieu vint à li, & li dit que le conte d'Artois son frère se deffendoit en une meson à la Massoure, & que il l'alast secourre. Et le roy li dit : « Connestable, alés devant, & je vous suivré. » Et je dis au connestable que je seroie son chevalier, & il m'en mercia moult. Nous nous meismes à la voie pour aler à la Massourre. Lors vint un serjant à mace au connestable, tout effraé, & li dit que le roy estoit aresté, & les Turs festoient mis entre li & nous. Nous nous tornames, & veimes que il en y avoit bien mil & plus entre li & nous, & nous n'estions que fix. Lors dis-je au connestable : « Sire, nous n'avons (1) pooir d'aler au roy parmi ceste gent ; maiȝ alons amont &

(1) A, n'avon.

seigneur Jean de Valery le conseillait très-bien ; & alors le roi commanda au gonfanon de Saint-Denis & à ses bannières de se porter à main droite sur le fleuve. Quand l'armée du roi fébranla, il y eut de nouveau grand bruit de trompettes & de cors sarrazinois. Il n'avait guère marché, quand il reçut plusieurs messages du comte de Poitiers, son frère, du comte de Flandre & de plusieurs autres riches hommes qui avaient là leurs troupes, qui tous le priaient qu'il ne se mût pas, car ils étaient si pressés par les Turcs qu'ils ne le pouvaient fuivre. Le roi rappela tous ses prud'hommes chevaliers de son conseil, & tous furent d'avis qu'il attendît ; & un peu après revint monseigneur Jean de Valery, qui blâma le roi & son conseil de ce qu'ils étaient arrêtés. Après, tout son conseil fut d'avis qu'il se portât vers le fleuve ainsi que le sire de Valery l'avait conseillé. Et à l'instant le connétable monseigneur Imbert de Beaujeu vint à lui, & lui dit que le comte d'Artois, son frère, se défendait dans une maison à Mansfourah, & qu'il l'allât secourir. Et le roi lui dit : « Connétable, allez devant, & je vous suivrai. » Et je dis au connétable que je ferais son chevalier, & il m'en remercia beaucoup. Nous nous mîmes en chemin pour aller à Mansfourah. Alors un sergent à masse vint au connétable, tout effrayé, & lui dit que le roi était arrêté, & que les Turcs étaient mis entre lui & nous. Nous nous retournâmes & vîmes qu'il y en avait bien mille & plus entre lui & nous ; & nous n'étions que six. Alors je dis au connétable : « Sire, nous ne pouvons aller au roi à travers ces gens ; mais allons en amont, & mettons ce fossé que vous voyez devant

metons cest fossé que vous véez devant vous, entre nous & eulz, & ainsi pourrons revenir au roy. » Ainsi comme je le louai, le connestable le fist. Et sachiez que, se il se feussent pris garde de nous, il nous eussent touz mors; mez il entendoient au roy & aus autres grosses batailles, par quoy il cuidoient que nous feussions (1) des leur.

XLVIII. Tandis que nous revenions aval pardesus le flum, entre le ru & le flum, nous veimes que le roy estoit venu sur le flum, & que les Turs en amenoient les autres batailles le roy, ferant & batant de maces & d'espées; & firent flatir toutes les autres batailles avec les batailles le roy sur le flum. Là fu la desconfiture si grant, que plusieurs de nos gens recuidèrent passer à nou par devers le duc de Bourgoingne : ce que il ne porent faire; car les chevaus estoient lassez & le jour estoit eschaufé, si que nous voiens, en dementières que nous venions (2) aval, que le flum estoit couvert de lances & de escus, & de chevaus & de gens qui se noioient & perissoient. Nous venimes à un poncel qui estoit parmi le ru, & je dis au connestable que nous demourissons pour garder ce poncel; « car se nous le leçons (3), il ferront sus le roy par deçà; &, se nostre gent sont assailliz de deux pars, il pourront bien perdre. » Et nous le feismes ainsinc. Et dit l'en que nous estions trestous perdus dès celle journée, se (4) le cors le roy ne feust. Car le fire de Courtenay & monseigneur Jehan de Saillenay me contèrent que sis Turs estoient venus au frain le roy & l'emmenoient pris; & il, tout seul, sen delivra aus grans cops que il leur donna de l'espée. Et quant

(1) A, feussion. — (2) A, venion. — (3) A, leçon. — (4) A, ce.

vous entre nous & eux, & ainsi nous pourrons revenir au roi. » Ainsi que je le conseillai, le connétable le fit; & sâchez que fils eussent pris garde à nous, ils nous eussent tous tués; mais ils ne pensaient qu'au roi & aux autres gros corps de bataille; c'est pourquoi ils croyaient que nous étions des leurs.

Tandis que nous revenions en aval sur la rive entre le ruisseau & le fleuve, nous vîmes que le roi était venu près du fleuve, & que les Turcs ramenaient les autres corps de bataille du roi, frappant à grands coups de masses & d'épées, & ils rejetèrent sur le fleuve tous les autres corps avec le corps du roi. La déconfiture fut alors si grande que plusieurs de nos gens pensèrent repasser à la nage du côté du duc de Bourgogne, ce qu'ils ne purent faire; car les chevaux étaient lassés, & le jour était devenu très-chaud; en sorte que nous voyions, pendant que nous venions en aval, que le fleuve était couvert de lances & d'écus, & de chevaux & de gens qui se noyaient & périssaient. Nous vîmes à un ponceau qui était sur le ruisseau, & je dis au connétable que nous demeurassions pour garder ce ponceau, « car si nous le laissons, ils s'élanceront sur le roi par deçà, & si nos gens sont assaillis de deux côtés, ils pourront bien succomber. » Et nous fîmes ainsi. Et l'on dit que nous étions tous perdus de cette journée, n'eût été le roi qui paya de sa personne. Car le sire de Courtenay & monseigneur Jean de Sallenay me contèrent que six Turcs étaient venus saisir le cheval du roi par le frein & qu'ils l'emmenaient prisonnier; & lui tout seul s'en délivra, à grands coups d'épée qu'il leur donna. Et quand

XLVIII.

Les chrétiens
refoulés
sur le fleuve.
pont défendu
par Joinville
retraite
du comte
de Bretagne
au retour
de
Manfourah.

sa gent virent que le roy metoit deffense en li, il pristrent cuer, & lessèrent le passage du flum plusieurs d'eulx (1), & se trestrent vers le roy pour li aidier.

A nous tout droit qui gardions le poncel (2) vint le conte Pierre de Bretaingne, qui venoit tout droit de vers la Massoure, & estoit navré d'une espée parmi le visage, si que le sanc li chéoit en la bouche. Sus un bas (3) cheval bien fourni s'éoit; ses rênes avoit getées sur l'arçon de sa selle & le (4) tenoit à ses deux mains, pour ce que sa gent qui estoient d'arrière, qui moult le pressoient, ne le getassent du pas. Bien sembloit que il les prisaft pou; car quant il crachoit le sanc de sa bouche, il disoit: « Voi! pour (5) le Chief Dieu, avez veu de ces ribaus? » En la fin de sa bataille venoit le conte de Soissons & monseigneur Pierre de Noville, que l'en appeloit Caier (6), qui assez avoient soufferts de cops celle journée. Quant il furent passez, & les Turs virent que nous gardions le pont, il les lessèrent, quant il virent que nous avions tourné les visages vers eulz. Je ving au conte de Soissons, cui cousine germainne j'avoie espousée, & li dis: « Sire, je croi que vous feriez bien, se vous demouriés à ce poncel garder; car, se nous lessons le poncel, ces Turs que vous vées ci devant vous, se ferront jà parmi, & ainsi iert le roy assailli par derière & par devant. » Et il demanda, se il demouroit, se je demourroie; & je li respondi: « Oïl, moult volentiers. » Quant le connestable oy ce, il me dit que je ne partisse de là tant que il revenist, & il nous iroit querre secours.

(1) Plusieurs d'eulx omis dans A. — (2) Qui gardions le poncel omis dans A. — (3) B & L, beau. — (4) A, les. — (5) B & L, il disoit moult ouvent: « Voyez, par. — (6) B & L, Cayet.

ses gens virent la défense que faisait le roi, ils prirent courage, & plusieurs d'eux laisserent le passage du fleuve, & se portèrent vers le roi pour l'aider.

Tout droit à nous qui gardions le ponceau vint le comte Pierre de Bretagne, qui venait tout droit de Mansourah, & était blessé d'un coup d'épée au visage, en sorte que le sang lui tombait dans la bouche. Il était sur un cheval bas bien membré; il avait jeté ses rênes sur l'arçon de sa selle & le tenait à deux mains, de peur que ses gens qui étaient derrière, qui le pressaient fort, ne le jetaissent hors du passage du ponceau. Il semblait bien qu'il prisât peu les Turcs; car quand il crachait le sang de sa bouche, il disait : « Hé bien ! par le Chef-Dieu ! avez-vous vu de ces goujats ? » A la fin de son corps de bataille, venait le comte de Soissons & monseigneur Pierre de Neuville, que l'on appelait Caier, qui avaient effuyé assez de coups cette journée. Quand ils furent passés & que les Turcs virent que nous gardions le pont, ils les laisserent parce qu'ils virent que nous avions le visage tourné vers eux. Je vins au comte de Soissons, dont j'avais épousé la cousine germaine, & lui dis : « Sire, je crois que vous feriez bien si vous demeuriez à garder ce ponceau ; car si nous laissons le ponceau, ces Turcs que vous voyez ici devant vous, se lanceront par là ; & ainsi le roi fera assailli par derrière & par devant. » Il me demanda si en cas qu'il demeurât, je demeurerais aussi ; & je lui répondis : « Oui, bien volontiers. » Quand le connétable ouït cela, il me dit que je ne partisse pas de là jusques à tant qu'il revînt, & qu'il nous irait querir du secours.

XLIX. Là où je demourai ainfi sus mon roncín, me demoura le conte de Soiffons à destre, & monseigneur Pierre de Noville à fenestre. A tant ès vous (1) un Turc qui vint de vers la bataille le roy, qui (2) derrière nous estoit; & feri par darières monseigneur Pierre de Noville d'une mace, & le coucha sus le col de son cheval du cop que il li donna, & puis se feri outre le pont & se lança entre sa gent. Quant les Turs virent que nous ne lèrions pas le poncel, il passèrent le ruiſſel & se mistrent entre le ruiſſel & le flum, ainſi comme nous estions venu aval; & nous nous traifmes encontre (3) eulz en tel manière, que nous estions touz appareillés à eulz sus courre, se il vouſſent passer vers le roy & se il vouſſent passer le poncel.

Devant nous avoit deux serjans le roy, dont l'un avoit non Guillaume de Boon & l'autre Jehan de Gamaches, à cui les Turs, qui festoient mis entre le flum & le ru, amenèrent tout plein de vileins à pié, qui leur getoient motes de terres. Onques ne les peurent mettre sur nous. Au darrien il amenèrent un vilain à pié, qui leur geta trois fois feu gregois. L'une des fois requelli Guillaume de Boon le pot de feu gregois à sa roelle; car se il se feust pris à riens sur li, il eust esté ars. Nous estions touz couvers de pylés, qui eschapoient des sergens. Or avint ainſi que je trouvai un gamboison d'estoupes à un Sarrazin. Je tournai le fendu devers moy, & fis escu du gamboison, qui m'ot grant mestier; car je ne fu pas blecié de leur pylés que en cinc lieux, & mon roncín en quinze

(1) A, & vous; B & L, voyci. — (2) Qui manque dans A. — (3) A, entre.

Là où je demeurai ainsi sur mon rouffin, demeura avec moi le comte de Soissons à droite & monseigneur Pierre de Neuville à gauche. Alors voilà un Turc qui vint des environs du corps de bataille du roi, qui était derrière nous, & frappa par derrière monseigneur Pierre de Neuville d'une masse, & le coucha sur le cou de son cheval du coup qu'il lui donna, & puis se précipita outre le pont & félança parmi les siens. Quand les Turcs virent que nous ne laisserions pas le ponceau, ils passèrent le ruisseau & se mirent entre le ruisseau & le fleuve, comme nous avions fait pour venir en aval; & nous nous portâmes vers eux de telle manière que nous étions tout prêts à leur courir sus, soit qu'ils voulussent passer vers le roi, ou qu'ils voulussent passer le ponceau.

Devant nous, il y avait deux sergents du roi, dont l'un avait nom Guillaume de Boon, & l'autre Jean de Gamaches, contre lesquels les Turcs qui étaient mis entre le fleuve & le ruisseau, amenèrent tout plein de vilains à pied qui leur lançaient des mottes de terre : jamais ils ne purent les jeter sur nous. En dernier lieu, ils amenèrent un vilain à pied qui leur lança trois fois le feu grégeois : une fois, Guillaume de Boon reçut le pot de feu grégeois avec sa rondelle; car si le feu eût pris à rien sur lui, il eût été brûlé. Nous étions tous couverts des traits qui n'atteignaient pas les sergents. Or il advint que je trouvai une veste rembourrée (1) d'étoupes à un Sarrafin; je tournai le côté fendu vers moi, & fis un écu de la veste qui me rendit grand service; car je ne fus blessé de leurs traits qu'en cinq endroits, & mon rouffin en quinze en-

XLIX.
Joinville,
attaqué
par
les Sarrafins,
continue
à défendre
le pont.

(1) C'est le mot *gamboison* que je traduis, ici & plus bas, par *veste rembourrée*.

lieus. Or avint encore ainfi que un mien bourgeois de Joinville m'aporta une banière, à un fer de glaive (1); & toutes les foiȝ que nous voions que il preſſoient les ſerjans, nous leur courions fuſ & il ſenfuioient.

Le bon conte de Soiffons, en ce point là où nous eſtions, ſe moquoit à moy & me diſoit : « Senefchal, leſſons huer ceſte chiennaille; que, par la Quoife Dieu! (ainfi comme il juroit,) encore en parlerons-nous de ceſte journée ès chambres des dames. »

L. Le ſoir, au ſolleil couchant, nous amena le conneſtable les arbaleſtriers le roy à pié, & ſarangèrent devant nous. Et quant les Sarrazins nous virent mettre pié en eſtrier des arbaleſtes (2), il ſenfuirent; & lors me dit le conneſtable : « Senefchal, c'eſt bien (3) fait. Or vous en aleȝ vers le roy, ſi ne le leſſiés huimeȝ, juſques à tant que il iert deſcendu en ſon paveillon. » Sitotſt comme je ving au roy, monſeigneur Jehan de Waleri vint à li & li dit : « Sire, monſeigneur de Chaſteillon vous prie que vous li donneȝ l'arière-garde. » Et le roy ſi fiſt moult volentiers, & puis ſi ſe miſt au chemin. En dementires que nous en venions, je li fis oſter ſon hyaume & li baillé mon chapel de fer pour avoir le vent. Et lors vint frère Henri de Ronnay, prevoſt de l'Oſpital (4), à li, qui avoit paſſé la rivière, & li bēſa la main toute armée. Et il li demanda ſe il ſavoit nulles nouvelles du conte d'Artois, ſon frère; & il li dit que il en ſavoit bien nouvelles, car eſtoit certain que ſon

(1) B & L, une banière de mes armes & ung fer de glaive. — (2) A, arbaleſtriers. — (3) A, biens. — (4) Prevoſt de l'Oſpital, omis dans A.

droits. Or il advint aussi qu'un mien bourgeois de Joinville m'apporta une bannière avec un fer de lance; & toutes les fois que nous voyions qu'ils pressaient les sergents, nous leur courions sus & ils s'enfuyaient.

Le bon comte de Soissons, au point où nous en étions, plaisantait avec moi & me disait : « Sénéchal, laissons huer cette canaille; car par la Coiffe-Dieu (c'était son juron), nous en parlerons encore de cette journée dans les chambres des dames. »

Le soir, au soleil couchant, le connétable nous amena les arbalétriers à pied du roi, & ils se rangèrent devant nous; & quand les Sarrafins virent mettre le pied à l'étrier des arbalètes (1), ils s'enfuirent. Et alors le connétable me dit : « Sénéchal, voilà qui est bien; maintenant allez-vous-en vers le roi, & ne le quittez plus jusqu'à tant qu'il sera descendu dans son pavillon. » Sitôt que je vins au roi, monseigneur Jean de Valery vint à lui, & lui dit : « Sire, monseigneur de Châtillon vous prie que vous lui donniez l'arrière-garde. » Et le roi le fit très-volontiers, & puis se mit en chemin. Pendant que nous nous en venions, je lui fis ôter son heaume, & lui baillai mon chapeau de fer pour qu'il eût de l'air. Et alors vint à lui frère Henri de Ronnay, prévôt de l'Hôpital, qui avait passé la rivière, & il lui baïsa la main tout armée. Et le roi lui demanda s'il savait quelques nouvelles du comte d'Artois, son frère; & il lui dit qu'il en savait bien des nouvelles, car il était certain que son frère le comte d'Artois était en paradis. « Hé, sire, ayez-en bon réconfort; car si grand honneur

L.
Joinville
rejoint le roi.
Les Sarrafins
sont vaincus,
& leur camp
est pillé
par
les Bédouins.

(1) Certaines arbalètes étaient munies d'un étrier qui permettait de les tendre avec le pied.

Frère le conte d'Artois estoit en paradis : « Hé! frè (1), vous en ayés bon reconfort, car si grant honneur n'avint onques à roy (2) de France comme il vous est venu; car pour combatre à vos ennemis avez passé une rivière à nou, & les avez desconfiz & chaciez du champ, & gaaingnés leur engins & leur heberges, là où vous gerrés encore ennuit. » Et le roy respondi que Dieu en feust aouré de ce que il li donnoit; & lors li chéoiert les lermes des yex moult grosses.

Quant nous venimes à la heberge, nous trouvames que les Sarrazins à pié tenoient une tente que il avoient destendue (3), d'une part, & nostre menue gent, d'autre. Nous leur courrumes sus, le mestre du Temple & moy; & il senfuirent, & la tente demoura à nostre gent.

En celle bataille ot moult de gent de grant bobant, qui sen vindrent moult honteusement fuiant parmi le poncel dont je vous ai avant parlé, & senfuirent effréement; ne onques n'en peumes nul arester delez nous: dont je en nommeroie bien desquiex je me soufferré; car mort sont.

Mès de monseigneur Guion Malvoisin ne me soufferrai-je mie, car il en vint de la Massourre honnorablement; & bien toute la voie que le connestable & moy en alames amont, il revenoit aval. Et en la manière que les Turs amenèrent le conte de Bretaingne & sa bataille, en ramenèrent-il monseigneur Guion Malvoisin & sa bataille, qui ot grant los, il & sa gent, de celle journée. Et ce ne fu pas de merveille se il &

(1) B & L ajoutent dist le prevost. — (2) A, au roy. — (3) A, estendue; B, descendue.

n'advint jamais à roi de France que celui qui vous est advenu : car pour combattre vos ennemis, vous avez passé une rivière à la nage, & les avez déconfits & chassés du champ de bataille, & pris leurs engins & leurs tentes, là où vous coucherez encore cette nuit. » Et le roi répondit que Dieu fût adoré pour les dons qu'il lui faisait : & alors les larmes lui tombaient des yeux bien grosses.

Quand nous vîmes au camp, nous trouvâmes que les Sarrafins à pied tenaient d'un côté une tente qu'ils avaient détendue, & nos menues gens de l'autre. Nous leur courûmes sus, le maître du Temple & moi; & ils s'enfuirent, & la tente demeura à nos gens.

En cette bataille, il y eut bien des gens de grand air qui s'en vinrent très-honteusement fuyant par le ponceau dont je vous ai parlé avant, & ils s'enfuirent à grand effroi, & jamais nous n'en pûmes faire rester aucun près de nous; j'en nommerais bien, desquels je m'abstiendrai de parler, car ils sont morts.

Mais de monseigneur Gui Mauvoisin, je ne m'en abstiendrai pas; car il s'en vint de Mansourah honorablement; & tout le chemin que le connétable & moi nous fîmes en amont, il le faisait en aval; & de la manière dont les Turcs ramenèrent le comte de Bretagne & son corps de bataille, ils ramenèrent aussi monseigneur Gui Mauvoisin & son corps; il eut grand honneur, lui & ses gens, de cette journée. Et ce ne fut pas merveille si lui & ses gens se montrèrent bien cette journée; car l'on me dit (ceux-là qui savaient bien ses

sa gent se prouvèrent bien celle journée; car l'en me dit, icil qui bien savoient (1) son couvine, que toute sa bataille, n'en failloit guères, estoit toute de chevaliers de son linnage & de chevaliers qui estoient ses hommes-liges.

Quant nous eumes desconfit les Turs & chaciés de leur herberges, & que nulz de nos gens ne furent demourez en l'ost, les Beduyns se ferirent en l'ost des Sarrazins, qui moult estoient grant gent. Nulle chose du monde il ne lefferent (2) en l'ost des Sarrazins, que il n'emportassent tout ce que les Sarrazins avoient leffié; ne je n'oy onques dire que les Beduyns, qui estoient sousjez aus Sarrazins, en vaußissent pis de chose que il leur eussent tolue ne robée, pour ce que leur coustume est tele & leur usage, que il courent tousjours sus aus plus febles.

LI. *Pour ce que il affiert à la matère, vous dirai-je quel gent sont les Beduyns. Les Beduyns ne croient point en Mahomet, ainçois croient en la loy Haali, qui fu oncle Mahomet; & ainsi il croient le Vieil de la Montaigne, cil qui nourrit les Affacis. Et croient que quant l'omme meurt pour son seigneur, ou en aucune bone entencion, que l'ame d'eulz en va en meilleur corps (3) & en plus aaisié que devant; & pour ce ne font force li Affacis, se l'en les occist quant il font le comandement du Veil de la Montaigne. Du Veil de la Montaigne nous tairons orendroit, si dirons des Beduyns.*

Les Beduyns ne demeurent en villes, ne en cités, n'en chastiaus, mez gisent adès aus champs; & leur

(1) A, le savoient. — (2) A, leffoient. — (3) A, cours.

dispositions) que tout son corps, ou guère s'en fallait, était composé de chevaliers de son lignage & de chevaliers qui étaient ses hommes-liges.

Quand nous eûmes déconfit & chassé les Turcs de leurs tentes, & que nuls de nos gens ne furent demeurés dans le camp, les Bédouins se précipitèrent dans le camp des Sarrafins, qui étaient de très-grandes gens. Ils ne laissèrent nulle chose au monde dans le camp des Sarrafins, mais emportèrent tout ce que les Sarrafins avaient laissé; & je n'ai jamais ouï dire que les Bédouins, qui étaient sujets des Sarrafins, en valussent pis pour leur avoir rien pris ou dérobé, parce que leur coutume est telle & leur usage, qu'ils courent toujours sus aux plus faibles.

Parce que cela importe à la matière, je vous dirai quelles gens sont les Bédouins. Les Bédouins ne croient point en Mahomet, mais ils croient à la loi d'Ali, qui fut oncle de Mahomet (1); & ainsi ils croient au Vieux de la Montagne, celui qui nourrit les Affassins. Et ils croient que quand un homme meurt pour son seigneur ou à quelque bonne intention, son âme s'en va dans un corps meilleur & plus heureux que devant; & à cause de cela les Affassins se foucient peu si on les occit quand ils exécutent le commandement du Vieux de la Montagne (2). Nous nous tairons quant à présent du Vieux de la Montagne, & parlerons des Bédouins.

LI.
Des
Bédouins.

Les Bédouins ne demeurent ni en des villages, ni en des cités, ni en des châteaux, mais couchent tou-

(1) Voy. *Éclaircissements*, 5°. — (2) Voy. encore *Éclaircissements*, 5°.

mesnies, leur femmes, leur enfans fichent le soir de nuit, ou de jours quant il fait mal tens, en unes manières de herberges que il font de cercles de tonniaus loiés à perches, aussi comme les chers à ces dames sont; & sur ces cercles gètent piaux de moutons que l'en appelle piaux de Damas, conroiées (1) en alun. Les Beduyns meismes en ont (2) grans pelices, qui leur cuevrent tout le cors, leur jambes & leur piés. Quant il pleut le soir & fait mal tens de nuit, il s'encloient dedens leur pelices, & ostent les frains à leur chevaus & les lessent pestre delez eulz. Quant ce vient l'endemain, il restendent leur pelices au jolleil & les frotent (3) & les conroient, ne jà n'i perra chose que eles aient esté moillées le soir. Leur créance est tele, que nul ne peut morir que à son jour, & pour ce ne se veulent-il armer; & quant il maudient leur enfans, si leur dient: « Ainsi soies-tu maudit, comme le Franc qui s'arme pour pour de mort! » En bataille il ne portent riens que l'espée & le glaive. Presque touz sont vestus de seurpeliz, aussi comme les prestres; de touailles sont entorteillées leur testes, qui leur vont par desous le menton: dont lèdes gent & hydeuses sont à regarder, car les cheveus des testes & des barbes sont touz noirs. Il vivent du let de leur bestes, & achètent les pasturages ès berries aus riches hommes, de quoy leur bestes vivent. Le nombre d'eulz ne sauroit nulz nommer; car il en a ou réaume de Egypte, ou réaume de Jerusalem & en toutes les autres terres des Sarrazins & des mescréans, à qui il rendent grant treus chascun an.

(1) A, conrees. — (2) A, on. — (3) Et les frotent omis dans A.

jours aux champs ; & ils établissent leurs ménages, leurs femmes & leurs enfants, le soir pour la nuit, ou de jour quand il fait mauvais temps, dans une espèce de logement qu'ils font avec des cercles de tonneaux liés à des perches, comme font les chars des dames ; & sur ces cercles ils jettent des peaux de moutons que l'on appelle peaux de Damas, apprêtées à l'alun : les Bédouins eux-mêmes en ont de grandes pelisses qui leur couvrent tout le corps, les jambes & les pieds. Quand il pleut le soir & qu'il fait mauvais temps la nuit, ils s'enveloppent dans leurs pelisses, & ôtent les freins de leurs chevaux, & les laissent paître près d'eux. Quand vient le matin, ils étendent leurs pelisses au soleil, & les frottent & leur donnent un apprêt ; & ensuite il ne paraît en rien qu'elles aient été mouillées le soir. Leur croyance est telle, que nul ne peut mourir qu'à son jour, & pour cela ils ne veulent pas mettre d'armure ; & quand ils maudissent leurs enfants, ils leur disent : « Ainsi fois-tu maudit comme le Franc qui met une armure par crainte de la mort (1). » En bataille, ils ne portent rien que l'épée & la lance. Presque tous sont vêtus de surplis ainsi que les prêtres ; leurs têtes sont entortillées de toiles qui leur vont par-dessous le menton ; à cause de quoi ce sont de laides gens & hideux à regarder ; car les cheveux de la tête & la barbe sont tout noirs. Ils vivent du lait de leurs bêtes, & achètent dans les plaines des riches hommes les pâturages de quoi leurs bêtes vivent. Leur nombre, nul ne le saurait dire ; car il y en a au royaume d'Égypte, au royaume de Jérusalem, & en toutes les autres terres des Sarrafins & des mécréants, à qui ils rendent de grands tributs chaque année.

(1) Voy. chap. xc.

J'ai veu en cest país, puis que je revins d'outremer, aucuns desloiaus crestiens qui tenoient la loy des Beduyns, & disoient que nulz ne povoit morir qu'à son jour; & leur créance est si desloiaus, qu'il vaut autant à dire comme Dieu n'ait povoir de nous aidier : car il seroient folz ceulz qui serviroient Dieu, se nous ne cuidien que il eust pooir de nous eslongier nos vies & de nous garder de mal & de meschérance; & en li devons-nous croire, que il est poissant de toutes choses fere.

- LII. *Or difons ainfi que à l'anuitier revenimes de la perilleuse bataille desus dite, le roy & nous, & nous lojames ou lieu dont nous avions chacié nos ennemis. Ma gent, qui estoient demourez en nostre ost dont nous estions parti, m'aportèrent une tente que les Templiers m'avoient donnée, & la me tendirent devant les engins que nous avions gaingnés aus Sarrazins; & le roy fist establir serjans pour garder les engins. Quant je fus couchié en mon lit, là où je eusse bien mestier de reposer pour les bleceures que j'avoie eu le jour devant, il ne m'avint pas ainfi; car, avant que il feust bien jour, l'en escria en nostre ost : Aus armes! aus armes! Je fix lever mon chamberlain qui (1) gisoit devant moy, & li dix que il alast veoir que c'estoit. Et il revint tout effraé, & me dit : « Sire, or fus! or fus! que vez-ci les Sarrazins qui sont venus à pié & à cheval; & ont desconfit les serjans le roy qui gardoient les engins, & les ont mis dedans les cordes de nos paveillons. » Je me levai & getai un gamboison en mon dos & un chapel de fer en ma teste, & escriai à nos serjans : « Par saint Nicholas!*

(1) Qui manque dans A

J'ai vu en ce pays, depuis que je revins d'outremer, quelques déloyaux chrétiens, qui fuivaient la loi des Bédouins, & disaient que nul ne pouvait mourir qu'à son jour ; & leur croyance est si déloyale qu'il vaut autant dire que Dieu n'a pas pouvoir de nous aider ; car ils seraient bien fous ceux qui serviraient Dieu, si nous ne croyions qu'il eût le pouvoir d'allonger nos vies & de nous garder de mal & d'accident ; aussi devons-nous croire qu'il a pouvoir de faire toutes choses.

Or difons qu'à la nuit nous revînmes de la périlleuse bataille dessus dite, le roi & nous, & que nous logeâmes au lieu d'où nous avions chassé nos ennemis. Mes gens, qui étaient demeurés dans notre camp d'où nous étions partis, m'apportèrent une tente que les Templiers m'avaient donnée, & me la tendirent devant les engins que nous avions pris aux Sarrafins ; & le roi fit établir des sergents pour garder les engins. Quand je fus couché dans mon lit, là où j'eusse eu bien besoin de reposer, pour les blessures que j'avais eues le jour d'avant, il ne m'en advint pas ainsi ; car avant qu'il fût bien jour, l'on cria dans notre camp : Aux armes ! aux armes ! Je fis lever mon chambellan, qui couchait devant moi, & lui dis qu'il allât voir ce que c'était. Et il revint tout effrayé, & me dit : « Sire, or fus ! or fus ! car voici les Sarrafins qui sont venus à pied & à cheval, & ont déconfit les sergents du roi qui gardaient les engins, & les ont repouffés jusques dans les cordes de nos pavillons. » Je me levai & jetai une veste rembourrée sur mon dos & un chapeau de fer sur ma tête, & criai à nos sergents : « Par saint Nicolas, ils ne demeureront pas ici ! » Mes chevaliers me vinrent tout blessés qu'ils

LII.

Le camp
est attaqué
pendant
la nuit.
Le prêtre
de Joinville
met en fuite
huit
Sarrafins.

ci ne demourront-il pas. » Mes chevaliers me vindrent (1) fi blecié comme il estoient ; & reboutames les serjans aus Sarrazins hors des engins, jusques devant une grosse bataille de Turs à cheval, qui estoient touz rez à rez des engins que nous avions gaaingnés. Je mandai au roy que il nous secourust ; car moy ne mes chevaliers n'avions pouvoir de vestir haubers, pour les plaies que nous avions eues ; & le roy nous envoya monseigneur Gaucher de Chasteillon, lequel se loga (2) entre nous & les Turs, devant nous.

Quant le fire de Chasteillon ot rebouté arière les serjans aus Sarrazins à pié, il se retrairent sus une grosse bataille de Turs à cheval, qui estoit rangiée devant nostre ost, pour garder que nous ne seurpreifions l'ost aus Sarrazins, qui estoit logié d'arrière eulz. De celle bataille de Turs à cheval estoient (3) descendus à pié huit de leur chievetains moult bien armés, qui avoient fait un hourdéis de pierres taillées, pour ce que nos arbalestriers ne les bleçassent ; ces huit Sarrazins traioient à la volée parmi nostre ost, & blecèrent plusieurs de nos gens & de nos chevaux. Moy & mes (4) chevaliers nous meismes ensemble & acordames, quant il seroit anuité, que nous enporterions les pierres dont il se hourdoient. Un mien prestre, qui avoit à non monseigneur Jehan de Voyssei (5) fu à ce (6) conseil, & n'atendi pas tant ; ainçois se parti de nostre ost tout seul, & fadreça vers les Sarrazins, son gamboison vestu, son chapel de fer en sa teste, son glaive (trainant le fer) desouz l'essele, pour ce que les Sarrazins ne l'avissassent. Quant il vint près des

(1) A, virent. — (2) B & L, lequel & ses gens se logèrent. — (3) A, qui estoient. — (4) A, nos. — (5) B & L, Vassei. — (6) A, à son.

étaient, & nous repouffâmes les sergents des Sarrafins hors des engins, jusque devant un gros corps de Turcs à cheval qui étaient tout contre les engins que nous avions pris. Je mandai au roi qu'il nous secourût, car moi ni mes chevaliers ne pouvions vêtir nos hauberts à cause des plaies que nous avions eues; & le roi nous envoya monseigneur Gaucher de Châtillon, lequel se logea entre nous & les Turcs, devant nous.

Quand le sire de Châtillon eut repouffé en arrière les sergents à pied des Sarrafins, ils se retirèrent sur un gros corps de Turcs à cheval, qui était rangé devant notre camp pour empêcher que nous ne surprissions l'armée des Sarrafins, qui était campée derrière eux. De ce corps de Turcs à cheval étaient descendus à pied huit de leurs chefs très-bien armés, qui avaient fait un retranchement de pierres de taille, pour que nos arbalétriers ne les blessassent pas: ces huit Sarrafins tiraient au hasard dans notre camp, & ils blessèrent plusieurs de nos gens & de nos chevaux. Moi & mes chevaliers nous nous concertâmes & convînmes que quand ferait venue la nuit, nous emporterions les pierres dont ils se retranchaient. Un mien prêtre, qui avait nom monseigneur Jear de Voyffeï, fut à ce conseil, & n'attendit pas tant, mais il partit de notre camp tout seul, & se dirigea vers les Sarrafins, ayant vêtu une veste rembourrée, un chapeau de fer sur la tête, une lance (dont le fer traînait) sous l'aisselle pour que les Sarrafins ne l'aperçussent pas. Quand il vint près des Sarrafins, qui le néprisaient parce qu'ils le voyaient tout seul,

Sarrazins, qui riens ne le prisoient, pour ce que il le véoient tout seul, il lança son glaive de sous fessele & leur courut sus. Il n'i ot nul des huit qui y meist defense; ainçois tournèrent touz en fuie. Quant ceulz à cheval virent que leur seigneurs sen venoient fuiant, il ferirent des esperons pour eulz rescourre, & il saillirent bien de nostre ost jusques à cinquante serjans; & ceulz à cheval vintrent ferant des esperons & n'oserent assembler à nostre gent à pié, ainçois ganchirent par devant (1) eulz. Quant il orent ce fait ou deux foiz ou troiz, un de nos serjans tint son glaive parmi le milieu, & le lança à un des Turs à cheval, & li en donna parmi les costes, & emporta celluy qui frappé estoit le glaive trainant dont il avoit le fer parmy les costes (2). Quant les Turs virent ce, il n'i oferent puis aler ne venir, & nos serjans emportèrent les pierres. Dès illec en avant fu mon prestrebien cogneu en l'ost, & le moustroient l'un à l'autre, & disoient : « Vez-ci le prestre monseigneur de Joinville, qui a les huit Sarrazins desconfiz. »

LIII. Ces choses avindrent le premier jour de quaresme. Ce jour meismes un vaillant Sarrazin, que nos ennemis avoient fet chievetain pour Secedic le filz au Seic, que il avoient perdu en la bataille le jour de quaresme-pernant, prist la cote le conte d'Artois qui avoit esté mort en celle bataille, & la moustra à tout le peuple des Sarrazins, & leur dit que c'estoit la cote le roy à armer, qui mort estoit. « Et ces choses vous moustré-je, pour ce que cors sanz chief n' vaut riens à redouter, ne gent sanz roy : dont, se (3) il vous plet, nous les assaurons samedi, vendredi, & vous y

(1) A, par devers. — (2) Et emporta jusqu'à parmy les costes oris dans A.
— (3) A, ce.

il tira sa lance de deffous l'aiffelle & leur courut fus : il n'y en eut aucun des huit qui se mît en défense, mais ils prirent tous la fuite. Quand les Sarrafins à cheval virent que leurs feigneurs fen venaient fuyant, ils piquèrent des éperons pour les délivrer, & il fortit bien de notre camp jusques à cinquante fergents ; & les Sarrafins à cheval vinrent piquant des éperons & n'osèrent engager le combat avec nos gens de pied, mais gauchirent devant eux. Quand ils eurent fait cela ou deux fois ou trois, un de nos fergents prit sa lance par le milieu, & la lança à un des Turcs à cheval, & lui en donna parmi les côtes ; & celui qui était frappé emporta la lance traînante dont il avait le fer parmi les côtes. Quand les Turcs virent cela, ils n'osèrent plus aller & venir, & nos fergents emportèrent les pierres. Dorénavant, mon prêtre fut bien connu dans le camp, & on se le montrait l'un à l'autre, & on difait : « Voici le prêtre de monseigneur de Joinville, qui a déconfit les huit Sarrafins. »

Les choses advinrent le premier jour de carême (1). Ce jour même, un vaillant Sarrafin que nos ennemis avaient fait chef à la place de Scecedin le fils du Scheick, qu'ils avaient perdu à la bataille le jour du mardi gras, prit la cotte d'armes du comte d'Artois, qui avait été tué à cette bataille, & la montra à tout le peuple des Sarrafins, & leur dit que c'était la cotte d'armes du roi, qui était tué. « Et je vous montre ces choses, ajouta-t-il, parce que corps sans chef n'est pas à redouter, ni peuple sans roi. Donc, fil vous plaît, nous les attaquerons samedi ou vendredi, & vous y

LIII.

Les Sarrafins
préparent
une attaque
générale
du camp.

devez acorder, si comme il me semble ; car nous ne devons pas faillir que nous les prenons touz, pour ce que il ont perdu leur chievetein. » Et touz facordèrent que il nous venroient assaillir vendredi.

Les espies le roy qui y estoient en l'ost des Sarrazins, vindrent dire au roy ces nouvelles. Et lors commanda le roy à touz les cheveteins des batailles que il feissent leur gent armer dès la mienuit, & se traiffissent hors des paveillons jusques à la lice, qui estoit tele que il y avoit lons merriens, pour ce que les Sarrazins ne se ferissent parmi l'ost ; & estoient atachiés en terre en tel manière, que l'en pooit passer parmi le merrien à pié. Et ainsi comme le roy l'ot commandé il fu fait.

A folleil levant tout droit, le (1) Sarrazins devant nommez de quoy il avoient fait leur chievetaïn, nous amena bien quatre mille Turs à cheval, & les fist ranger touz entour nostre ost, & il (2) dès le flum qui vient de Babiloine jusques au flum qui se par-toit de nostre ost, & en aloit vers une ville que l'en appelle Rifil. Quand il orent ce fait, il nous ramenèrent si grant foïson de Sarrazins à pié, que il nous renvironnèrent tout nostre ost, aussi comme il avoient des gens à cheval. Après ces deux batailles que je vous conte, firent rangier tout le pooir au soudanc de Babiloine pour eulz aidier, se mestier leur feust. Quant il orent ce fait, le chievetaïn vint veoir le couvine de nostre ost, sur un petit roncïn ; & selonc ce que il véoit que nos batailles estoient plus grosses en un lieu que en un autre, il raloit querre de sa gent & renforçoit ses batailles contre les nostres. Après ce,

(1) A & L, les. — (2) B & L, & luy.

devez consentir, ainsi qu'il me semble; car nous ne devons pas manquer de les prendre tous, parce qu'ils ont perdu leur chef. » Et tous convinrent qu'ils nous viendraient assaillir vendredi.

Les espions du roi qui étaient dans le camp des Sarrafins vinrent dire au roi ces nouvelles, & alors le roi commanda à tous les chefs des corps qu'ils fissent armer leurs gens dès minuit, & se portassent hors des pavillons jusques à l'enceinte qui était telle, qu'il y avait de longues pièces de bois pour que les Sarrafins ne se jettassent pas dans le camp; & elles étaient attachées en terre de telle manière que l'on pouvait passer parmi le bois à pied. Et ainsi que le roi l'avait commandé, il fut fait.

Juste au soleil levant, le Sarrafin devant nommé, dont ils avaient fait leur chef, nous amena bien quatre mille Turcs à cheval, & les fit ranger tous autour de notre camp, & cela depuis le fleuve qui vient de Babylone jusques au fleuve qui partait de notre camp & s'en allait vers une ville que l'on appelle Rexi. Quand ils eurent fait cela, ils nous ramenèrent une si grande foison de Sarrafins à pied, qu'ils nous environnèrent de rechef tout notre camp ainsi qu'ils l'avaient environné de gens à cheval. Après ces deux corps de troupes que je vous conte, ils firent ranger toutes les forces du soudan de Babylone, pour les aider, si besoin était. Quand ils eurent fait cela, le chef vint sur un petit rouffin voir la disposition de notre camp, & selon qu'il voyait que nos corps de bataille étaient plus gros en un lieu qu'en un autre, il retournait querir de ses gens & renforçait les corps de bataille opposés aux nôtres. Après cela, il fit passer les Bédouins, qui étaient bien trois mille, par devers le camp que le duc de

fist-il passer les Beduyns, qui bien estoient troiz mille, par devers l'ost que le duc de Bourgoigne gardoit qui estoit entre (1) les deux rivières; & ce fist-il pour ce que il cuidoit que le roy eust envoie au duc de sa gent pour li aidier contre les Beduyns, par quoy l'ost le roy en feust plus feble.

LIV. *En ces choses aréer mist-il jusques à midi; & lors il fist sonner ses tabours, que l'en appelle nacaires, & lors nous coururent sus & à pié & à cheval. Tout premier, je vous dirai du roy de Sezile, qui lors estoit conte d'Anjou, pour ce que c'estoit le premier par devers Babiloine. Il vindrent à li en la manière que l'en joue aus eschez; car il li firent courre sus à leur gent à pié, en tel manière que ceulz à pié li getoient le feu grejois. Et les pressoient tant ceulz à cheval & ceulz à pié, que il desconfirent le roy de Sezile, qui estoit entre ses chevaliers à pié; & l'en vint au roy & li dit l'en (2) le meschief où son frère estoit. Quant il oy ce, il feri des esperons parmi les batailles son frère, l'espée ou poing, & se feri entre les Turs si avant que il li empristrent la colière de son cheval de feu grejois; & par celle pointe que le roy fist, il secouri le roy de Sezile & sa gent, & enchacèrent les Turs de leur ost.*

Après la bataille au roy de Sezile, estoit la bataille des barons d'outre-mer, dont mesire Gui Guibelin & mesire Baudoin, son frère, estoient chievetein. Après leur bataille estoit la bataille monseigneur Gautier de Chaiteillon, pleine de preudommes & de bone chevalerie. Ces deux batailles se deffendirent si viguerusement, que onques les Turs ne les porent ne percier ne rebouter.

(1) L'ost jusqu'à entre omis dans A. — (2) B & L, & l'en vint au roy ung sergent qui luy dist.

Bourgogne gardait, qui était entre les deux rivières; & il le fit parce qu'il croyait que le roi aurait envoyé une partie de ses gens au duc pour l'aider contre les Bédouins; par quoi l'armée du roi en eût été plus faible.

Il mit jusques à midi à arranger ces choses (1); & alors il fit battre ses tambours qu'on appelle *nacaires*, & alors les gens de pied & de cheval nous coururent sus. Je vous parlerai d'abord du roi de Sicile (qui alors était comte d'Anjou), parce qu'il était le premier du côté de Babylone. Ils vinrent à lui de la manière que l'on joue aux échecs; car ils lui firent courir sus par leurs gens de pied de telle manière que les gens de pied lui jetaient le feu grégeois; & les gens de cheval & les gens de pied les pressaient tant qu'ils déconfirent le roi de Sicile, qui était au milieu de ses chevaliers à pied. Et l'on vint au roi & on lui dit le danger où son frère était. Quand il ouït cela, il piqua des éperons parmi les troupes de son frère, l'épée au poing, & se lança entre les Turcs si avant qu'ils lui jetèrent sur la croupière de son cheval du feu grégeois. Par cette pointe que fit le roi, il secourut le roi de Sicile & ses gens; & ils chassèrent les Turcs de leur camp.

LIV.
Bataille
du premier
vendredi
de
carême.

Après le corps de bataille du roi de Sicile, était le corps des barons d'outre-mer, dont messire Gui d'Ibelin & messire Baudouin, son frère, étaient chefs. Après leur corps était le corps de monseigneur Gautier de Châtillon, plein de prud'hommes & de bonne chevalerie. Ces deux corps se défendirent si vigoureusement que jamais les Turcs ne les purent ni percer ni repousser.

(1) Le 11 février 1250.

Après la bataille monseigneur Gautier estoit frère Guillaume de Sonnac, mestre du Temple, à tout ce pou de frères qui li estoient demourez de la bataille du mardi; il ot fait faire deffense endroit li des engins aus Sarrazins que nous avions gaaingnés. Quant les Sarrazins le vindrent assaillir, il getèrent le feu grejois ou hordis que il y avoient fait faire, & le feu si prist de legier, car les Templiers y avoient fait mettre grans planches de sapin. Et sachez que les Turs n'attendirent pas que le feu feust tout ars, ains alèrent sus courre aus Templiers parmi le feu ardent. Et à celle bataille, frère Guillaume, le mestre du Temple, perdi l'un des yex, & l'autre avoit-il perdu le jour de quaresme-pernant, & en fu mort ledit seigneur, que Diex absoille! Et sachez que il avoit bien un journal de terre d'arrière les Templiers, qui estoit si chargé de pylés que les Sarrazins leur avoient lancées, que il n'y paroît point de terre pour la grant foison de pylés.

Après la bataille du Temple estoit la bataille monseigneur Guion Malvoisin, laquelle bataille les Turs ne porent onques vaincre; & toutevois avint ainsi que les Turs couvrissent monseigneur Guion Malvoisin de feu grejois, que à grant peine le porent esteindre sa gent.

LV. De la bataille monseigneur Guion Malvoisin descendoit la lice qui clooit nostre ost, & venoit vers le flum bien le giet d'une pierre poingnant (1). Dès illec si fadreçoit la lice par devant l'ost le conte Guillaume, & s'estendoit jusques au flum qui s'estendoit vers la mer. Endroit celi qui venoit de vers monsei-

(1) B & L, de plein poing.

Après le corps de monseigneur Gautier, était frère Guillaume de Sonnac, maître du Temple, avec ce peu de frères qui lui étaient demeurés de la bataille du mardi. Il avait fait faire des défenses en face de lui avec les engins des Sarrafins que nous avions pris. Quand les Sarrafins le vinrent assaillir, ils jetèrent le feu grégeois sur le retranchement qu'il avait fait faire, & le feu y prit facilement; car les Templiers y avaient fait mettre de grandes planches de sapin. Et sachez que les Turcs n'attendirent pas que le feu fût tout brûlé, mais qu'ils allèrent courir sus aux Templiers parmi le feu ardent. Et à cette bataille frère Guillaume, le maître du Temple, perdit un œil, & l'autre il l'avait perdu le jour de carême-prenant; & il en mourut ledit seigneur, que Dieu absolve! Et sachez qu'il y avait bien un journal de terre, derrière les Templiers, qui était si chargé des traits que les Sarrafins leur avaient lancés, qu'il n'y paraissait point de terre à cause de la grande foison de traits.

Après le corps du Temple, était le corps de monseigneur Gui Mauvoisin, lequel corps les Turcs ne purent jamais vaincre; & toutefois il advint que les Turcs couvrirent monseigneur Gui Mauvoisin de feu grégeois, qu'à grand peine ses gens purent éteindre.

A partir du corps de bataille de monseigneur Gui Mauvoisin, l'enceinte qui fermait notre camp descendait & venait vers le fleuve bien à un jet de pierre moyenne. De là, l'enceinte se redressait par devant le camp du comte Guillaume de Flandre, & s'étendait jusques au fleuve qui s'en allait vers la mer. En face de celui qui venait vers monseigneur Gui Mauvoisin était notre corps de bataille; & parce que le corps du

LV.
Suite
de la même
bataille.

gneur Guion Malvoisin, estoit la nostre bataille; & pour ce que la bataille le conte Guillaume de Flandres leur estoit encontre leur visages, il n'osèrent venir à nous: dont Dieu nous fist grant courtoisie; car moy ne mes chevaliers n'avions ne haubers ne escus (1), pour ce que nous estions touz bleciés de la bataille du jour de quaresme-prenant.

Le conte de Flandres coururent sus moult aigrement & viguerusement, & à pié & à cheval. Quant je vi ce, je commandé à nos arbalestriers que il traississent à ceulz à cheval. Quant ceulz à cheval virent que en les bleçoit par devers nous, ceulz à cheval touchèrent à la fuie; & quant les gens le conte virent ce, il lessèrent l'ost & se fichèrent par desus la lice, & coururent sus aus Sarrafins à pié & les desconfirent. Pluseurs en y ot de mors, & pluseurs de leur targes gaaingnées. Là se prouva viguerusement Gautier de la Horgne, qui portoit la banière monseigneur d'Apremont.

Après la bataille le conte de Flandres, estoit la bataille au conte de Poitiers, le frère le roy; laquelle bataille du conte de Poitiers estoit à pié, & il tout seul estoit à cheval; laquelle bataille du conte les Turs desconfirent tout à net, & enmenoient le conte de Poitiers pris. Quant les bouchiers & les autres homes de l'ost & les femmes qui vendoient les danrées oïrent ce, il levèrent le cri en l'ost, &, à l'aide de Dieu, il secoururent le conte & chacièrent de l'ost les Turs.

Après la bataille le conte de Poitiers, estoit la bataille monseigneur Jocerant de Brançon, qui estoit

(1) B & L, nulz haubers vestuz.

comte Guillaume de Flandre faifait face aux Sarrafins, ils n'oferent venir à nous, en quoi Dieu nous fit grande courtoisie; car moi ni mes chevaliers n'avions ni hauberts ni écus, parce que nous étions tous bleffés de la bataille du jour de carême-prenant.

Ils coururent fus au comte de Flandre très-vivement & vigoureuſement, & à pied & à cheval. Quand je vis cela, je commandai à nos arbalétriers de tirer fur les gens à cheval. Quand les Sarrafins à cheval virent qu'on les bleffait de notre côté, ils prirent la fuite. Quand les gens du comte virent cela, ils laifſerent le camp, & ſe lancèrent par-deſſus l'enceinte, & coururent fus aux Sarrafins à pied & les déconfirent. Il y en eut pluſieurs de tués, & pluſieurs de leurs targes furent priſes. Là ſe montra vigoureuſement Gautier de la Horgne, qui portait la bannière de monſeigneur d'Apremont.

Après le corps du comte de Flandre, était le corps du comte de Poitiers, le frère du roi, lequel corps du comte de Poitiers était à pied, & lui tout ſeul était à cheval; lequel corps du comte les Turcs déconfirent tout net, & ils emmenaient le comte de Poitiers priſonnier. Quand les bouchers & les autres hommes du camp, & les femmes qui vendaient les denrées, ouïrent cela, ils pouſſerent le cri d'alarme dans le camp, & avec l'aide de Dieu ils ſecoururent le comte & chafferent du camp les Turcs.

Après le corps du comte de Poitiers, était le corps de monſeigneur Joffrand de Brancion, qui était venu avec le comte en Égypte, l'un des meilleurs chevaliers qui fût dans l'armée. Il avait diſpoſé ſes gens de

venu avec le conte en Egypte, l'un des meilleurs chevaliers qui feust en l'ost. Sa gent avoit si arée que touz ses (1) chevaliers estoient à pié. Et il estoit à cheval, & son filz monseigneur Henri & le filz monseigneur Jocerant de Nantum (2); & ceulz retint à cheval, pour ce que il estoient enfant. Par plusieurs fois li desconfirent les Turs sa gent. Toutes les foiz que il véoit sa gent desconfire, il feroit des esperons & prenoit les Turs par derière; & ainssi leffoient les Turs sa gent par plusieurs foiz pour li courre sus. Tutevoiz ce (3) ne leur eust riens valu que les Turs ne les eussent touz mors ou champ, se ne feust monseigneur Henri de Coonne (4), qui estoit en l'ost le duc de Bourgoingne, sage chevalier & preus & apensé; & toutes les foiz que il véoit (5) que les Turs venoient courre sus à monseigneur de Brancion, il fesoit traire les arbalestriers le roy aus Turs parmi la rivière. Et tutevoiz eschapa le sire de Brancion du meschief de celle journée, que de vint chevaliers que il avoit entour li, il en perdi douze, sanz l'autre gent d'armes, & il meismes fu si malement atourné, que onques puis sus ses piez n'aresta, & fu mort de celle bleceure ou servise Dieu.

Du seigneur de Brancion vous dirai : il avoit esté, quant il mourut, en trente-six batailles & poingnéis, dont il avoit porté pris d'armes. Je le vi en un ost le conte de Chalon, cui cousin il estoit; & vint à moy & à mon frère, & nous dit le jour d'un grant vendredi : « Mes neveux, venés à moy aidier, & vous & vostre gent; car les Alemans brisent le moustier. »

(1) A, ces. — (2) B & L, Nanton. — (3) Ce omis dans A. — (4) B, Caonne; L, Crionne; M, Cone; R, Coué. — (5) A & L, véoient.

manière que tous les chevaliers étaient à pied ; & lui était à cheval, ainsi que son fils monseigneur Henri, & le fils de monseigneur Jofferand de Nanton ; ceux-là, il les retint à cheval parce qu'ils étaient enfants. Par plusieurs fois, les Turcs lui déconfirent ses gens. Toutes les fois qu'il voyait déconfire ses gens, il piquait des éperons & prenait les Turcs par derrière ; & ainsi les Turcs laissèrent par plusieurs fois ses gens pour lui courir sus. Toutefois cela ne leur eût pas servi à empêcher que les Turcs ne les eussent tous tués sur le champ de bataille, n'eût été monseigneur Henri de Cône, qui était dans le camp du duc de Bourgogne, sage chevalier, & preux, & réfléchi ; & toutes les fois qu'il voyait que les Turcs venaient courir sus à monseigneur de Brancion, il faisait tirer les arbalétriers du roi contre les Turcs à travers la rivière. Et toutefois le sire de Brancion échappa aux dangers de cette journée ; mais de vingt chevaliers qu'il avait autour de lui, il en perdit douze, sans compter les autres gens d'armes ; & lui-même fut si mal arrangé que jamais depuis il ne se tint sur ses pieds, & qu'il mourut de cette blessure au service de Dieu.

Je vous parlerai du seigneur de Brancion. Il avait été, quand il mourut, à trente-six batailles & combats d'où il avait remporté le prix de vaillance. Je le vis dans une expédition du comte de Chalon, dont il était cousin ; & il vint à moi & à mon frère, & nous dit le jour d'un vendredi saint : « Mes neveux, venez m'aider & vous & vos gens ; car les Allemands brisent l'église. » Nous allâmes avec lui, & leur courûmes sus, l'épée à la main ; & à grand peine, & à grande lutte les châttâmes de l'église. Quand ce fut fait, le prud'homme

Nous alames avec li & leur courumes fus, les espées traites, & à grant peinne & à grant hutin les chafjames du moustier. Quant ce fu fait, le preudomme fagenoilla devant l'autel, & cria à Nostre-Seigneur à haute voiz, & dit : « Sire, je te pri que il te preingne pitié de moy, & m'oste de ces guerres entre crestiens, là où j'ai vescu grant pieſce ; & m'otroie que je puisse mourir en ton servise, par quoy je puisse avoir ton règne de paradis. » Et ces choses vous ai-jeramenteu, pour ce que je croi que Dieu li otroia, fi comme vous povez avoir veu ci-devant.

Après la bataille le premier vendredi de quaresme, manda le roy touz ſes barons devant li, & leur dit : « Grant grace, fiſt-il, devons à Nostre-Seigneur de ce qu'il nous a fait tiex deux honneurs en ceſte ſemaine, que mardi, le jour de quaresme-prenant, nous les chafjames de leur herberges, là où nous ſommes logés ; ce vendredi prochain, qui paſſé eſt, nous nous ſommes deffenduz à eulz, nous à pié & il à cheval. » Et moult d'autres beles paroles leur diſt (1) pour eulz reconforter.

LVI. *Pour ce que il nous couvient pourſuivre noſtre matière, laquelle il nous couvient un pou entrelacier, pour faire entendre comment li (2) ſoudanc tenoient leur gent ordenéement & aréement. Et eſt voir que le plus de leur chevalerie il avoient fet de gens eſtranges, que marcheans prenoient en eſtranges terres pour vendre ; & il les achetoient moult volentiers & chièrement. Et ces gens que il menoient en Egypte prenoient en Orient, parce que quant l'un des roys d'Orient*

(1) Leur diſt omiſ dans A. — (2) A, B & L, le.

fagenouilla devant l'autel, & s'écria à Notre-Seigneur à haute voix, & dit : « Sire, je te prie qu'il te prenne pitié de moi, & que tu m'ôtes de ces guerres entre chrétiens là où j'ai vécu longtemps, & que tu m'octroies de pouvoir mourir à ton service, pour que je puisse avoir ton royaume de paradis. » Et je vous ai raconté ces choses parce que je crois que Dieu le lui octroya, ainsi que vous pouvez l'avoir vu ci-devant.

Après la bataille du premier vendredi de carême, le roi manda tous ses barons devant lui & leur dit : « Nous devons, fit-il, grandes grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il nous a fait deux fois en cette semaine un tel honneur, que mardi, le jour de carême-prenant, nous les chassâmes de leur camp là où nous sommes logés ; & que le vendredi suivant, qui vient de passer, nous nous sommes défendus contre eux, nous à pied, & eux à cheval. » Et il leur dit beaucoup d'autres belles paroles pour les reconforter.

Parce qu'il nous faut poursuivre notre matière, il nous la faut un peu entremêler pour faire comprendre comment les soudans tenaient leurs troupes en ordre & en array. Et il est certain qu'ils avaient composé la plus grande partie de leur cavalerie d'étrangers que des marchands prenaient en terres étrangères pour les vendre ; & ils les achetaient très-volontiers & chèrement. Et ces gens que les marchands menaient en Égypte, ils les prenaient en Orient, parce que quand l'un des rois d'Orient avait déconfit l'autre, il prenait les pauvres gens qu'il avait conquis, & les vendait aux

LVI.
De la Halca
ou garde
du soudan.

avoit desconfit l'autre, si prenoit les povres gens que il avoit conquis, & les vendoient aus marchans, & les marcheans les revenoient vendre en Egypte.

La chose estoit si ordenée, que les enfans jusques à tant que barbe leur venoit, le soudanc les nourrissoit en sa meson en tel manière que, selonc ce que il estoient, le soudanc leur fesoit faire arcz à leur point; & si tost comme il enforçoient, il getoient leur foibles (1) ars en l'artillerie au soudanc, & le mestre artillier leur baillet ars si fors comme il les pooient (2) tefer. Les armes au soudanc estoient d'or; & tiex armes comme le soudanc portoit, portoient celle joene gent; & estoient appelez bahariz.

Maintenant que les barbes leur venoient, le soudanc les fesoit chevaliers. Et portoient les armes au soudanc, fors que tant que il y avoit difference, c'est à savoir enseignes vermeilles, roses, ou bendes vermeilles, ou oïsaus, ou autres enseignes que il metoient sus armes d'or, teles comme il leur pleisoit. Et ceste gent que je vous nomme, appeloit l'en de la Haulequa, car les beharis gesoient dedans les tentes au soudanc. Quant le soudanc estoit en l'ost, ceulz de la Haulequa estoient logiez entour les heberges le soudanc, & establiz pour le cors le soudanc garder. A la porte de la heberge le soudanc estoient logiez en une petite tente-les portiers le soudanc, & ses menestriers, qui avoient cors sarrazinois & tabours & nacaires. Et fesoient telle noise au point du jour & à l'anuitier, que ceulz qui estoient delez eulz ne pooient entendre l'un l'autre; & clèrement les oïoit l'en parmi l'ost, ne les menestriers ne feussent jà si hardis que il sonnaissent leur

(1) Foibles omis dans A. — (2) A, pooit.

marchands; & les marchands les revenaient vendre en Égypte.

La chose était tellement ordonnée que le foudan élevait les enfants dans sa maison jusques à tant que la barbe leur venait; de telle manière que selon ce qu'ils étaient, le foudan leur faisait faire des arcs à leur taille; & sitôt qu'ils se renforçaient, ils jetaient leurs faibles arcs dans l'arsenal du foudan, & le maître artilleur leur baillait des arcs aussi forts qu'ils les pouvaient tendre. Les armoiries du foudan étaient d'or; & les armoiries que le foudan portait, ces jeunes gens les portaient aussi; & ils étaient appelés bahariz (1).

Dès que la barbe leur venait, le foudan les faisait chevaliers. Et ils portaient les armoiries du foudan, excepté qu'il y avait une différence (2), c'est à savoir des pièces vermeilles, des roses, ou des bandes vermeilles, ou des oiseaux, ou d'autres pièces telles qu'il leur plaisait, qu'ils ajoutaient sur les armoiries d'or. Et ces gens que je vous nomme, s'appelaient *de la Halca* (3); car les bahariz couchaient dans les tentes du foudan. Quand le foudan était au camp, ceux de la Halca étaient logés autour de la demeure du foudan, & établis pour garder le corps du foudan. A la porte de la demeure du foudan, étaient logés dans une petite tente les portiers du foudan & les ménétriers, qui avaient des cors farrafinois, des tambours & des timbales; & ils faisaient un tel bruit au point du jour & à la nuit que ceux qui étaient près d'eux ne se pouvaient

(1) C'est-à-dire *maritimes*, du mot *bahr*, mer ou fleuve; ils occupaient une caserne, sur les bords du Nil, dans l'île de Rauda, en face du Caire. —

(2) La *différence* ou *brisure* consistait dans une pièce accessoire ajoutée aux armoiries principales. — (3) Mot arabe qui signifie *cercle*, & par extension *garde*.

estrumens de jours, ne mais que par le mestre de la (1) Haulequa : dont il estoit ainfi, que quant le soudanc vouloit charger, il envoioit querre le mestre de la Haulequa & li fesoit son commandement; & lors le mestre fesoit sonner les estruments au soudanc, & lors tout l'ost venoit pour oïr le commandement au soudanc. Le mestre de la Hauleca le disoit, & tout l'ost le fesoit.

Quant le soudanc se combattoit, les chevaliers de la Hauleca, selonc ce que il se prouvoient bien en la bataille, le soudanc en fesoit amiraus, & leur bailloit en leur compaignie deux cens chevaliers ou troïz cens; & comme miex le fesoient & plus leur donnoit le soudanc.

Le pris qui est en leur chevalerie si est tel, que quant il sont si preus & si riches que il n'i ait que dire, & le soudanc a poour que il ne le tuent ou que il ne le desheritent, si les fait prendre & mourir en sa prison, & à leur femmes tolt ce que elles ont (2). Et ceste chose fist le soudanc de ceulz qui pristrent le conte de Monfort & le conte de Bar, & autel fist Boudendart de ceulz qui avoient (3) desconfit le roy de Hermenie; car, pour ce que il cuidoient avoir bien, il descendirent à pié & l'alèrent saluer là où il chaçoit aus bestes sauvages. Et il leur respondi : « Je ne vous salue pas; » car il li avoient destourbé sa chace. Et leur fist les testes coper.

LVII. *Or revenons à nostre matière & disons ainfi, que le soudanc qui mort estoit, avoit un sien filz de l'aage de*

(1) La manque dans A. — (2) A, femme; B & L, & ont leurs femmes & enfans tout ce qu'ilz ont. — (3) A, avoit.

entendre l'un l'autre; & on les entendait clairement parmi le camp. Et les ménétriers n'auraient pas été si hardis que de sonner de leurs instruments pendant le jour, sinon par l'ordre du maître de la Halca; d'où il advenait que quand le foudan voulait donner un ordre, il envoyait querir le maître de la Halca & lui faisait son commandement; alors le maître faisait sonner les instruments du foudan, & alors toute l'armée venait pour ouïr le commandement du foudan : le maître de la Halca le disait, & toute l'armée le faisait.

Quand le foudan combattait, les chevaliers de la Halca, selon qu'ils se montraient bien dans la bataille, étaient faits émirs par le foudan, & il leur ~~baillait~~ ^{en} leur compagnie deux cents chevaliers ou trois cents; & mieux ils se montraient, plus le foudan leur en donnait.

Le prix réservé à ces chevaliers, c'est que quand ils sont si preux & si riches qu'il n'y ait rien à dire, & que le foudan a peur qu'ils ne le tuent ou qu'ils ne le dépoussent, il les fait prendre & mourir en sa prison, & ôte à leurs femmes ce qu'elles ont. Et c'est ce que fit le foudan de ceux qui prirent le comte de Montfort & le comte de Bar (1), & autant en fit Bondocdar de ceux qui avaient déconfit le roi d'Arménie (2); car parce qu'ils croyaient avoir une récompense, ils descendirent de cheval & l'allèrent saluer pendant qu'il chassait aux bêtes sauvages. Il leur répondit : « Je ne vous salue pas; » car ils lui avaient troublé sa chasse. Et il leur fit couper la tête.

Or revenons à notre matière, & disons que le foudan

LVII.
Conspiration

(1) Le comte de Montfort & le comte de Bar furent faits prisonniers en 1239, dans un combat livré à Gaza. Ils faisaient partie de la croisade dont Thibaut 1^{er}, roi de Navarre, était le chef. — (2) Il s'agit probablement de Bibars Bondocdar, foudan d'Égypte, qui fit la guerre en 1265 à Haiton, roi de la Petite-Arménie.

vint-cinq ans, sage & apert & malicieux ; &, pour ce que il doutoit que il ne le desheritaſt, li donna un réaume que il avoit en Orient. Maintenant que le ſoudanc fu mort, les amirauls l'envoierent querre ; & ſitoſt comme il vint en Egypte, il oſta & tolli au ſeneſchal ſon père, & au conneſtable, & au mareſchal les verges d'or, & les donna à ceulz qui eſtoient venus avec li d'Orient. Quant il virent ce, il en orent ſi grant deſpit, & touz les autres auſſi qui eſtoient du conſeil le père, pour le deſpit que il leur avoit fait ; & pour ce que il doutoient que il ne feiſt autel d'eulz comme ſon père (1) avoit fait à ceulz qui avoient pris le conte de Bar & le conte de Monfort, ainſi comme il eſt devant dit, il pourchacèrent tant à ceulz de la Halequa, qui ſont devant nommez, qui le cors du ſoudanc devoient garder, que il leur orent couvent que à leur requête il leur occirroient le ſoudanc.

LVIII. *Après les deux batailles devant dites, commencerent à venir les grans meſchiez en l'oſt ; car au chief de neuf jours les cors de nos gens que il avoient tuez vindrent au deſus de l'yaue (& dit l'en que c'eſtoit pour ce que les fielz en eſtoient pourriz), vindrent flotant juſques au pont qui eſtoit entre nos deux os, & ne porent paſſer, pour ce que le pont joingnoit à l'yaue. Si (2) grant foiſon en y avoit, que tout le flum eſtoit plein de mors dès l'une rive juſques à l'autre, & de lonc bien le giet d'une pierre menue. Le roy avoit loé cent ribaus, qui bien y furent huit jours. Les cors aus Sarrazins, qui eſtoient retaillés, getoient d'autre part du pont & leſſièrent aler d'autre part*

(1) A & B, aieul ; L, père. L'aieul de Touran-Schah n'exiſtait plus en 1239.

— (2) Si omis dans A.

qui était mort avait un sien fils de l'âge de vingt-cinq ans, sage, adroit & malicieux ; & parce qu'il redoutait qu'il ne le dépossédât, il lui donna un royaume qu'il avait en Orient. Dès que le foudan fut mort, les émirs l'envoyèrent querir, & sitôt qu'il vint en Égypte, il ôta & enleva au sénéchal de son père, & au connétable, & au maréchal les verges d'or (1), & les donna à ceux qui étaient venus avec lui d'Orient. Quand ils virent cela, ils en eurent très-grand dépit, & tous les autres aussi qui étaient du conseil du père, à cause du déshonneur qu'il leur avait fait. Et parce qu'ils redoutaient qu'il ne fit d'eux comme son père avait fait de ceux qui avaient pris le comte de Bar & le comte de Montfort, ainsi qu'il est dit auparavant, ils négocièrent tant avec ceux de la Halca (qui sont nommés plus haut, qui devaient garder le corps du foudan), que ceux-ci leur promirent qu'à leur requête ils leur occiraient le foudan (2).

des émirs
contre
le nouveau
foudan.

Après les deux batailles devant dites, commencèrent à venir les grandes misères dans l'armée ; car au bout de neuf jours, les corps de nos gens qu'ils avaient tués vinrent au-dessus de l'eau (& l'on dit que c'était parce que les fiels en étaient pourris), & ils vinrent flottant jusques au pont qui était entre nos deux camps, & ne purent passer, parce que le pont touchait à l'eau. Il y en avait si grande foison que tout le fleuve était plein de morts depuis une rive jusques à l'autre, & en long à la distance du jet d'une menue pierre. Le roi avait loué cent goujats, qui y furent bien huit jours. Les corps des Sarrafins, qui étaient circoncis, ils les rejetaient de l'autre côté du pont, & les laissaient aller

LVIII.
Les chrétiens
commencent
à souffrir
de la maladie
& de
la famine.

(1) Insignes de la puissance militaire & judiciaire. — (2) Voy. chap. I.XIX.

l'yaue, & les creftiens fefoient mettre en grans fosses l'un avec l'autre. Je y vi les chamberlans au conte d'Artois & moult d'autres, qui queroient leurs amis entre les mors; ne onques n'oy dire que nulz y feust retrouvez.

Nous ne mangions nulz poissons en l'ost tout le quaresme, mès que bourbetes (1); & les bourbetes manjoient les gens mors, pour ce que ce sont glous poissons. Et pour ce meschief & pour l'enfermeté du païs, là où il ne pleut nulle foiz goutte d'yaue, nous vint la maladie de l'ost, qui estoit tele que la char de nos jambes sechoit toute, & le cuir de nos jambes devenoient tavelés de noir & de terre, aussi comme une vielz heuse; & à nous qui avions tele maladie venoit char pourrie ès gencives, ne nulz ne eschapoit de celle maladie que mourir ne l'en couvenist. Le signe de la mort estoit tel, que là où le nez seignoit il couvenoit mourir. A la quinzeinne après, les Turs, pour nous affamer, dont moult de gent se merveillèrent, prirent plusieurs de leur galies desus nostre ost, & les firent treinner par terre & metre ou flum qui venoit de Damiete, bien une lieue desous nostre ost; & ces galies nous donnèrent famine, que nus ne nous osoit venir de Damiete pour apporter garnison, contremont l'yaue, pour leur galies. Nous ne sceumes onques nouvelles de ces choses jusques à tant que un vaisselet au conte de Flandres, qui eschapa d'eulz par force (2), le nous dit, & (3) que les galies du soudanc avoient bien gaaingné quatre-vins de nos galies qui estoient venus vers Damiete, & tuez les gens qui estoient dedans.

(1) B & L, barbotes. — (2) B & L, force d'eau. — (3) Et omis dans A.

outré au cours de l'eau; & les chrétiens, ils les faisaient mettre dans de grandes fosses, les uns avec les autres. Je vis là les chambellans du comte d'Artois, & beaucoup d'autres, qui cherchaient leurs amis entre les morts; & jamais je n'ai ouï dire qu'aucun y eût été retrouvé.

Nous ne mangions nuls poissons dans le camp pendant tout le carême, excepté des bourbettes; & les bourbettes mangeaient les gens morts, parce que ce sont des poissons gloutons. Et à cause de ce malheur, & à cause de la malignité du pays, où il ne tombe jamais une goutte d'eau, nous vint la maladie de l'armée, qui était telle, que la chair de nos jambes séchait toute, & la peau de nos jambes devenait tachetée de noir & de couleur de terre ainsi qu'une vieille botte; & à nous qui avions telle maladie, il venait de la chair pourrie aux gencives, & nul ne réchappait de cette maladie, mais il lui en fallait mourir. Le signe de la mort était tel, que quand le nez saignait, il fallait mourir. A la quinzaine après, les Turcs, pour nous affamer (de quoi bien des gens s'émerveillèrent), prirent plusieurs de leurs galères au-dessus de notre camp, & les firent traîner par terre & mettre, à une bonne lieue au-dessous de notre camp, dans le fleuve par où on venait de Damiette. Et ces galères nous donnèrent la famine; car nul n'osait venir à nous de Damiette pour nous apporter des provisions en remontant l'eau, à cause de leurs galères. Nous ne fûmes aucune nouvelle de ces choses jusques à tant qu'un petit vaisseau du comte de Flandre, qui leur échappa par force, nous le dit; & il nous dit que les galères du soudan avaient bien pris quatre-vingts de nos galères qui étaient venues de Damiette, & tué les gens qui étaient dedans.

Par ce avint si grant chierté en l'ost, que tantost que la Pasque fu venue, un beuf valoit en l'ost quatre-vins livres, & un mouton trente livres, & un porc trente livres, & un œf douze deniers, & un mui de vin dix livres.

LIX. Quant le roy & les barons virent ce, il facordèrent que le roy jeüst passer son ost par devers Babiloinne en l'ost le duc de Bourgoingne, qui estoit sus le flum qui aloit à Damiete. Pour requerre sa gent plus sauvement, fist le roy faire une barbaquane devant le pont qui estoit entre nos deux os, en tel manière que l'en pooit entrer de deux pars en la barbaquane à cheval. Quant la barbacane fu arée, si farma tout l'ost le roy, & y ot grant assaut de Turs à l'ost le roy. Toutefois ne se mut le roy ne ses gens (1), jusques à tant que tout le harnois fu porté outre; & lors passa li roys & sa bataille après li, & touz les autres barons après, fors que monseigneur Gautier de Chasseillon qui fist l'arrière-garde. Et à l'entrer en la barbacane, rescout messire Erars (2) de Walery monseigneur Jehan, son frère, que les Turs enmenoient pris.

Quant toute l'ost fu entrée dedans, ceulz qui demourèrent en la barbacane furent à grant meschief; car la barbacane n'estoit pas haute, si que les Turs leur traioient de visée à cheval, & les Sarrazins à pié leur getoient les motes de terre enmi les visages. Touz estoient perdus, se ce ne feust le conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cezile, qui les ala rescourre & les enmena sauvement. De celle journée enporta le pris

(1) A, l'ost ne la gent. — (2) A, monseigneur Erart; B & L, messire Erard; le nominatif messire Erars est nécessaire pour ôter l'équivoque.

Il advint par là une si grande cherté dans le camp que tantôt que la Pâque fut venue, un bœuf valait dans le camp quatre-vingts livres, & un mouton trente livres, & un porc trente livres, & un œuf douze deniers, & un muid de vin dix livres (1).

Quand le roi & les barons virent cela, ils convinrent que le roi ferait passer son camp, qui était du côté de Babylone, dans le camp du duc de Bourgogne, qui était sur le fleuve qui allait à Damiette. Pour recueillir ses troupes plus sûrement, le roi fit faire un réduit (2) devant le pont qui était entre nos deux camps, de telle manière que l'on pouvait entrer de deux côtés dans le réduit à cheval. Quand le réduit fut arrangé, tout le camp du roi ferma, & il y eut un grand assaut des Turcs contre le camp du roi. Toutefois le roi ni ses gens ne bougèrent jusques à tant que tous les bagages furent portés outre; & alors le roi passa & son corps de bataille après lui, & tous les autres barons après, excepté monseigneur Gautier de Châtillon, qui fit l'arrière-garde. Et au moment d'entrer dans le réduit, monseigneur Érard de Valery délivra monseigneur Jean, son frère, que les Turcs emmenaient prisonnier.

Quand toute l'armée fut passée, ceux qui demeurèrent dans le réduit furent en grand danger; car le réduit n'était pas haut, en sorte que les Turcs à cheval tiraient sur eux en plein, & les Sarrafins à pied leur jetaient des mottes de terre au milieu du visage. Tous étaient perdus ne fût le comte d'Anjou (qui depuis fut roi de Sicile), qui les alla délivrer & les emmena sains

LIX.
L'armée
repasse
le fleuve.
Six chevaliers
de Joinville
punis
de
leur impiété.

(1) Dix livres tournois valaient à peu près 202 francs de notre monnaie.—
(2) Je traduis par *réduit* le mot *barbacane*, qui n'a plus le sens où l'employait Joinville.

monseigneur Geffroy de Muffanbourc (1), le pris de touz ceulz qui estoient en la barbacane.

La vegile de quaresme-pernant, vi une merveille que je vous weil raconter; car ce jour meismes fu mis en terre monseigneur Hue de Landricourt, qui estoit avec moy à banière. Là où il estoit en bière en ma chapelle, six de mes chevaliers estoient apuiez sus plusieurs saz pleins d'orge; & pour ce que il parloient haut en ma chapelle & que il faisoient noise au prestre, je leur alai dire que il se teussent, & leur dis que vileinne chose estoit de chevaliers & de gentilzhomes qui parloient tandis que l'en chantoit la messe. Et il me commencièrent à rire, & me distrent en riant que il li remarioient (2) sa femme. Et je les enchoisonnai & leur dis que tiex paroles n'estoient ne bones ne beles, & que tost avoient oublié leur compaignon. Et Dieu en fist tel vengeance que l'endemain fu la grant bataille du quaresme-prenant, dont il furent mort ou navrez à mort, par quoy il couvint leur femmes remarier toutes six.

LX. *Pour les bleceures que j'oi le jour de quaresme-prenant, me prist la maladie de l'ost, de la bouche & des jambes, & une double tierceinne, & une reume si grant en la teste que la reume me filoit de la teste parmi les nariles; & pour lesdites maladies acouchai au lit malade en la mi-quaresme: dont il avint ainfi que mon prestre me chantoit la messe devant mon lit en mon paveillon, & avoit la maladie que j'avoie. Or avint ainfi que en son sacrement il se pasma. Quant je vi que il vouloit cheoir, je, qui avoie ma cote vestue,*

(1) L, Mifambort; B, Mifambart. — (2) A, remarieroient.

& faufs. L'honneur de cette journée, c'est monfeigneur Geoffroi de Muffambourc qui le remporta, entre tous ceux qui étaient dans le réduit.

La veille de carême-prenant, je vis une merveille que je vous veux raconter ; car ce jour-là même, fut mis en terre monfeigneur Hugues de Landricourt, qui était avec moi portant bannière. Comme il était en bière dans ma chapelle, fix de mes chevaliers étaient appuyés fur des sacs pleins d'orge ; & parce qu'ils parlaient haut dans ma chapelle & qu'ils faisaient du bruit au prêtre, je leur allai dire qu'ils se tussent, & leur dis que c'était vilaine chose que des chevaliers & des gentilshommes qui parlaient tandis que l'on chantait la messe. Et ils commencèrent à rire, & me dirent en riant qu'ils lui remariaient sa femme. Et je les réprimandai & leur dis que de telles paroles n'étaient ni bonnes ni belles, & qu'ils avaient bientôt oublié leur compagnon. Et Dieu en tira telle vengeance que le lendemain fut la grande bataille de carême-prenant, où ils furent tués ou blessés à mort ; à cause de quoi leurs femmes durent se remarier toutes fix.

A cause des blessures que j'eus le jour de carême-prenant, la maladie de l'armée me prit dans la bouche & aux jambes, & une fièvre double tierce & un rhume de cerveau si grand que le rhume me coulait de la tête par les narines ; & pour lesdites maladies, je me mis au lit malade à la mi-carême ; d'où il advint que mon prêtre me chantait la messe devant mon lit en mon pavillon ; & il avait la maladie que j'avais. Or, il advint qu'en faisant la consécration, il se pâma. Quand je vis qu'il voulait choir, moi qui avais vêtu ma cotte, je fau-tai de mon lit sans être chauffé, & je le pris dans mes bras, & lui dis qu'il fit tout à loisir & tout bellement sa

LX.

Joinville
tombe
malade ;
arrangement
tenté avec
les Sarrafins
triste état
de l'armée.

sailli de mon lit tout deschaus, & l'embraçai, & li deis que il feïst tout à trait & tout belement son sacrement; que je ne le lèroie tant que il l'auroit tout fait. Il revint à foi, & fïst son sacrement & parchanta sa messe tout entièrement, ne onques puis ne chanta.

Après ces choses, prist le conseil le roy & le conseil le soudanc journée d'eulz acorder. Le traité de l'acorder fu tel, que l'en devoit rendre au soudanc Damiete, & le soudanc devoit rendre au roy le réaume de Jerusalem; & li dut garder le soudanc les malades qui estoient à Damiete & les chars salées, pour ce que il ne mangoient point de porc, & les engins le roy, jusques à tant que le roy pourroit renvoyer querre toutes ces choses. Il demandèrent au conseil le roy quel seurté il donroient par quoy il reussent Damiete. Le conseil le roy leur offri que il detenissent un des frères le roy tant que il reussent Damiete, ou le conte d'Anjou, ou le conte de Poitiers. Les Sarrazins distrent que il n'en feroient riens, se en ne leur leffoit le cors le roy en gage; dont monseigneur Geffroi de Sergines, le bon chevalier, dit que il ameroit miex que les Sarrazins les eussent touz mors & pris, que ce que il leur feust reprouvé que il eussent leffé le roy en gage. La maladie commença à engregier en l'ost en tel manière, que il venoit tant de char morte ès gencives à nostre gent, que il couvenoit que barbiers ostassent la char morte, pour ce que il peussent la viande mascher & avaler aval. Grant pitié estoit d'oïr brère les gens parmi l'ost, ausquielx l'en copoit la char morte; car il bréaient aussi comme femmes qui traveillent d'enfant.

consécration, que je ne le laisserais pas jusques à tant qu'il l'eût toute faite. Il revint à lui, & fit sa consécration & acheva de chanter la messe bien entièrement; & jamais depuis il ne la chanta.

Après ces choses, le conseil du roi & le conseil du foudan prirent jour pour s'accorder. Les conditions de l'accord furent que l'on devait rendre au foudan Damiette, & que le foudan devait rendre au roi le royaume de Jérusalem; & le foudan lui dut garder les malades qui étaient à Damiette, & les chairs salées (parce qu'ils ne mangeaient pas de porc), & les engins du roi, jusques à tant que le roi pût renvoyer querir toutes ces choses. Ils demandèrent au conseil du roi quelle fûtreté on leur donnerait de ravoir Damiette. Le conseil du roi leur offrit qu'ils détinsfent un des frères du roi jusqu'à la remise de Damiette, ou le comte d'Anjou ou le comte de Poitiers. Les Sarrafins dirent qu'ils ne traiteraient pas si on ne leur laissait la personne du roi en gage; à cause de quoi monseigneur Geoffroy de Sargines, le bon chevalier, dit qu'il aimerait mieux que les Sarrafins les eussent tous tués ou pris que de s'entendre reprocher d'avoir laissé le roi en gage. La maladie commença à empirer dans le camp de telle manière, qu'il venait tant de chair morte aux gencives de nos gens qu'il fallait que les barbiers (1) ôtassent la chair morte, pour leur donner moyen de mâcher les aliments & d'avalier. C'était grand pitié d'ouïr crier dans le camp les gens auxquels on coupait la chair morte; car ils criaient ainsi que des femmes qui sont en mal d'enfant.

(1) Autrefois les barbiers faisaient certaines opérations de chirurgie.

LXI. Quant le roy vit que il n'avoit pooir d'ilec demourer que mourir ne le couvenist, li & sa gent, il ordena & atira que il mouvroit le mardi au soir à l'anuitier, après les octaves de Pasques, pour revenir à Damiete. Il fist parler aux marronniers qui avoient les gallées comment il leur convenoit recueillir tous les mallades & les mener à Damiette (1). Le roy commanda à Joffelin de Cornaut (2) & à ses frères & aus autres engingneurs, que il copassent les cordes qui tenoient les pons entre nous & les Sarrazins ; & riens n'en firent. Nous nous requueillimes le mardi après diner de relevée, & deux de mes chevaliers que je avoie de remenant & ma mesniée (3). Quant ce vint que il commença à anuitier, je dis à mes mariniers que il tirassent leur ancre & que nous en alissions aval ; & il distrent que il n'oseroient, pour ce que les galies au soudanc, qui estoient entre nous & Damiete, nous occirroient. Les mariniers avoient fait grans feus pour requueillir les malades dedans leur galies, & les malades festoient (4) trait sur la rive du flum. Tandis que je prioie le marinier que nous en alissions, les Sarrazins entrèrent en l'ost ; & vi à la clarté du feu que il occioient les malades sus la rive. Endementres que il tiroient leur ancre, les mariniers qui devoient mener les malades coupèrent les cordes de leur ancrs & de leur galies, acoururent par à coste nostre petit vaissel (5), & nous enclorent l'un d'une part (6) & l'autre d'autre part, que à pou se ala que il ne nous afondrèrent en l'yaue. Quant nous fumes eschapés de ce peril, & nous en alions

(1) Il fist jusqu'à Damiette omis dans A. — (2) A, Cornant, mais plus haut Cornaut. — (3) A, de ma mesniée ; B & L, & mes autres serviteurs. — (4) A, c'estoient. — (5) A, en nos petiz vessiaus. — (6) A, par.

Quand le roi vit qu'il ne pouvait demeurer sans qu'il lui fallût mourir lui & ses gens, il ordonna & arrangea qu'il partirait le mardi (1) au soir, à la nuit, après les octaves de Pâques, pour revenir à Damiette. Il fit dire aux mariniers qui avaient les galères, comment il leur fallait recueillir tous les malades & les mener à Damiette. Le roi commanda à Joffelin de Cornaut, à ses frères & aux autres ingénieurs, qu'ils coupassent les cordes qui tenaient les ponts entre nous & les Sarrafins; & ils n'en firent rien. Nous nous embarquâmes le mardi dans l'après-midi après dîner, moi & deux de mes chevaliers que j'avais de reste, & mes serviteurs. Quand vint l'heure où il commença à faire nuit, je dis à mes mariniers qu'ils levassent leur ancre & que nous descendissions le courant; & ils dirent qu'ils n'oseraient, parce que les galères du soudan, qui étaient entre nous & Damiette, nous occiraient. Les mariniers avaient fait de grands feux pour recueillir les malades dans leurs galères, & les malades étaient approchés de la rive du fleuve. Tandis que je priaï les mariniers de partir, les Sarrafins entrèrent dans le camp, & je vis à la clarté du feu qu'ils tuaient les malades sur la rive. Pendant que mes mariniers levaient leur ancre, les mariniers qui devaient emmener les malades, coupèrent les cordes de leurs ancres & de leurs galères, & avancèrent tout près de notre petit vaisseau, & nous entourèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre, en forte que peu s'en fallut qu'ils ne nous coulassent à fond. Quand nous fûmes échappés de ce péril, & que nous allions en aval du fleuve, le roi, qui avait la maladie de l'armée

LXI.
On tente
une retraite
par terre
& par eau.

(1) Le 5 avril 1250.

contreval le flum, le roy, qui avoit la maladie de l'ost & menoison moult fort, se feust bien garanti ès galies, se il voufist; mès il dit que, se Dieu plesoit (1), il ne lèroit jà son peuple. Le soir se pasma par plusieurs foiz; & pour la fort menuison que il avoit, li couvint coper le fons de ses braies toutes les foiz que il descendoit pour aler à chambre. L'en escριοit à nous qui nagions par l'yaue, que nous attendiffion le roy; & quant nous ne le voulions attendre, l'en traioit à nous de quarriais : par quoy il nous couvenoit arefster tant que il nous donnoient congé de nager.

LXII. Or vous lairray (2) ici, si vous dirai comment le roy fu pris, ainsi comme il-meismes le me conta. Il me dit que il avoit leffié la seue bataille & fesoit (3) mis entre li & monseigneur Geffroy de Sargines en (4) la bataille monseigneur Gautier de Chasteillon, qui fesoit l'arrière-garde. Et me conta le roy que il estoit monté sur un petit roncín, une houce de soye vestue, & dit que darière li ne demoura de touz chevaliers ne de touz serjans, que monseigneur Geffroy de Sergines, lequel amena le roy jusques au quazel (5), là où le roy fu pris, en tel manière que li roys me conta que monseigneur Geffroy de Sergines le deffendoit des Sarrazins, aussi comme le bon vallet deffent le hanap son seigneur des mouches; car toutes les foiz que les Sarrazins l'aprochoient, il prenoit son espié, que il avoit mis entre li & l'arçon de sa selle, & le metoit desous seffele, & leur recouroit sus & les chassoit ensus du roy. Et ainsi mena le roy jusques au kasel, & le descendirent en une mèsón, & le couchèrent ou giron

(1) A, plest. — (2) A, dirai; la syllabe di est effacée; la correction a été oubliée. — (3) A, c'estoit. — (4) A, B & L, & en. — (5) On trouve ici deux fois à Quazel, à Kasel, au lieu de au quazel, au kasel; mais ce mot se présente plus loin comme nom commun (chap. LXXVII & c).

& la dyssenterie très-fort, se ferait bien sauvé dans les galères fil eût voulu ; mais il dit que, fil plaifait à Dieu, il ne laisserait pas son peuple (1). Le soir, il se pâma par plusieurs fois, & à cause de la forte dyssenterie qu'il avait, il lui fallut couper le fond de ses chausses, tant de fois il descendait pour aller à la garde-robe. On nous criait à nous qui naviguions sur le fleuve, que nous attendissions le roi ; & quand nous ne le voulions pas attendre, on tirait sur nous avec des carreaux ; à cause de quoi il nous fallait arrêter jusques à tant qu'ils nous donnassent congé de naviguer.

Or je vous laisserai ici & vous dirai comment le roi fut pris, ainsi que lui-même me le conta. Il me dit qu'il avait laissé son corps de bataille, & s'était mis, lui & monseigneur Geoffroy de Sargines, dans le corps de monseigneur Gaucher de Châtillon, qui faisait l'arrière-garde. Et le roi me conta qu'il était monté sur un petit rouffin, vêtu d'une housse de soie ; & il dit que derrière lui il ne demeura de tous les chevaliers & de tous les sergents que monseigneur Geoffroy de Sargines, lequel amena le roi jusques au village là où le roi fut pris ; de telle manière que le roi me conta que monseigneur Geoffroy de Sargines le défendait contre les Sarrafins ainsi que le bon valet défend la coupe de son seigneur contre les mouches ; car toutes les fois que les Sarrafins l'approchaient, il prenait sa pique, qu'il avait mise entre lui & l'arçon de sa selle, & la mettait sous son aisselle, & recommençait à leur courir sus, & les chassait d'auprès du roi. Et il mena ainsi le roi jusques au village ; & on le descendit dans une maison, & on le coucha au giron

LXII.

Le roi est fait
prisonnier ;
les Sarrafins
violent la
trêve
promise.

(1) Voy. chap. II.

d'une bourjoise de Paris aussi comme tout mort, & cuidoient que il ne deust jà veoir le soir. Illec vint monseigneur Phelippe de Monfort, & dit au roy que il véoit (1) l'amiral à qui il avoit traité de la trêve; que se il vouloit, il iroit à li pour la treuve refaire en la manière que les Sarrazins vouloient. Le roy li pria que il y alast & que il le vouloit bien. Il ala au Sarrazin, & le Sarrazin avoit ostée sa touaille de sa teste, & osta son anel de son doigt pour asseurer que il tenroit la trêve. Dedans ce, avint une si grant meschérance à nostre gent, que un traitres serjant, qui avoit à non Marcel (2), commença à crier à nostre gent : « Seigneurs chevaliers, rendés-vous, que li roys le vous mande; & ne faites pas occirre le roy. » Touz cuidèrent que le roy leur eust mandé, & rendirent leur espées aus Sarrazins. L'amiraut vit que les Sarrazins amenoient nostre gent prins. L'amiraut dit à monseigneur Phelippe que il n'aferoit pas que il donnast à nostre gent trêves, car il véoit bien que il estoient pris. Or avint ainsi à (3) monseigneur Phelippe que toute nostre gent estoient pris, & il ne le fu pas, pour ce que il estoit messager. Or a une autre mauvèse manière ou país en la paiennime, que quant le roy envoie ses messages au soudanc, ou le soudanc au roy, & le roy meurt ou le soudanc avant que les messages revieingnent, les messages sont prisons & esclaves, de quelque part que il soient, ou Crestiens ou Sarrazins.

LXIII. Quant celle meschérance avint à nos gens que il furent pris à terre, aussi avint à nous qui fumes prins en l'yaue, ainsi comme vous orrez ci-après; car le vent

(1) B & L, venoit de. — (2) B, sergent de Paris qui avoit nom Martel. —

(3) A, ainsi que.

d'une bourgeoise de Paris presque comme mort, & on croyait qu'il n'irait pas jusqu'au soir. Là vint monseigneur Philippe de Montfort, & il dit au roi qu'il voyait l'émir avec lequel il avait traité de la trêve ; que si l'on voulait il irait à lui pour refaire la trêve de la manière que les Sarrafins voulaient. Le roi le pria d'y aller, & dit qu'il le voulait bien. Il alla au Sarrafin ; & le Sarrafin avait ôté son turban de sa tête, & il ôta son anneau de son doigt pour assurer qu'il tiendrait la trêve. Pendant cela il advint un très-grand malheur à nos gens ; car un traître sergent, qui avait nom Marcel, commença à crier à nos gens : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous, car le roi vous le mande ; & ne faites pas occire le roi ! » Tous crurent que le roi le leur avait mandé, & ils rendirent leurs épées aux Sarrafins. L'émir vit que les Sarrafins amenaient nos gens prisonniers. L'émir dit à monseigneur Philippe qu'il ne convenait pas qu'il donnât une trêve à nos gens ; car il voyait bien qu'ils étaient prisonniers. Or il advint ainsi à monseigneur Philippe, que nos gens étaient tous prisonniers, & que lui ne le fut pas parce qu'il était messager. Or il y a une autre mauvaise coutume au pays chez les païens, c'est que quand le roi envoie des messagers au soudan ou le soudan au roi, & que le roi meurt ou le soudan avant que les messagers reviennent, les messagers sont prisonniers ou esclaves de quelque part qu'ils soient, ou chrétiens ou sarrafins (1).

Quand ce malheur advint à nos gens d'être pris à terre, autant il en advint à nous, qui fûmes pris sur l'eau ainsi que vous l'entendrez ci-après ; car le vent

LXIII.
Joinville
arrêté
sur le fleuve
par un vent
contraire.

(1) Voy. chap. LXXI.

nous vint devers Damiete, qui nous toli le courant de l'yaue, & les chevaliers quē le roy avoit mis en ses courciers pour nos malades deffendre, senfouirent. Nos mariniers perdirent le cours du flum & se mistrent en une noe, dont il nous couvint retourner arières vers les Sarrafins.

Nous qui alions par l'yaue, venimes un pou devant ce que l'aube crevast, au passage là où les galies au soudanc estoient, qui nous avoient tolu à venir les viandes devers Damiete (1). Là ot grant hutin; car il traioient à nous & à nostre gent qui estoient sus la rive de l'yaue, à cheval, si grant foison de pylés à tout le feu grejois, que il sembloit que les estoiles du ciel chéissent.

Quant nos mariniers nous eurent ramenez du bras du flum là où il nous orent enbatus, nous trouvames les courciers le roy que le roy nous avoit establi pour nos malades deffendre, qui sen venoient fuiant vers Damiete. Lors leva un vent qui venoit devers Damiete si fort, que il nous toli le cours de l'yaue. A l'une des rives du flum & à l'autre, avoit si grant foison de vaisselés à nostre gent qui ne pooient aler aval, que les Sarrazins avoient pris & arestex, & tuoient les gens & les getoient en l'yaue, & traihoient les cofres & les harnois des nefz que il avoient gaaignées à nostre gent. Les Sarrazins qui estoient à cheval sus la rive traioient à nous de pylés, pour ce que nous ne voulions aler à eulz. Ma gent m'orent vestu un haubert à tournoier, lequel j'avoie vestu, pour que (2) les pylés qui chéioient en nostre vessel ne me bleçassent. En ce point, ma gent, qui estoient en la pointe du

(1) A, à Damiete. — (2) Que manque dans A.

nous vint de Damiette, & nous ôta le courant de l'eau ; & les chevaliers que le roi avait mis sur ses bâtiments légers pour défendre nos malades, s'enfuirent. Nos mariniers perdirent le cours du fleuve & se mirent dans une anse, à cause de quoi il nous fallut retourner en arrière vers les Sarrafins.

Nous qui allions par eau, nous vîmes, un peu avant que l'aube ne perçât, au passage là où étaient les galères du soudan qui avaient empêché les vivres de venir à nous de Damiette. Là il y eut grand tumulte, car ils tiraient contre nous & nos gens, qui étaient sur la rive du fleuve, à cheval, une si grande foison de traits avec le feu grégeois, qu'il semblaient que les étoiles du ciel tombassent.

Quand nos mariniers nous eurent ramenés du bras du fleuve là où ils nous avaient engagés, nous trouvâmes les bâtiments légers du roi, que le roi nous avait donnés pour défendre nos malades, qui s'en allaient fuyant vers Damiette. Alors s'éleva un vent qui venait de Damiette, si fort qu'il nous ôta le cours de l'eau. A l'une des rives du fleuve & à l'autre, il y avait une très-grande foison de petits vaisseaux à nos gens qui ne pouvaient aller en aval, que les Sarrafins avaient pris & arrêtés ; & ils tuaient les gens & les jetaient à l'eau, & tiraient les coffres & les bagages des vaisseaux qu'ils avaient pris à nos gens. Les Sarrafins qui étaient à cheval sur la rive, tiraient sur nous des traits parce que nous ne voulions pas aller à eux. Mes gens m'avaient mis un haubert de tournoi, que j'avais revêtu de peur que les traits qui tombaient sur notre vaisseau ne me blessassent. En ce moment, mes gens qui étaient au bout du vaisseau en aval, me crièrent : « Sire, sire, vos mariniers, parce que les Sarrafins les menacent,

veffel qval, m'escrîèrent : « Sire, sire, vos mariniers, pour ce que les Sarrazins les menacent, vous vuelent mener à terre. » Je me fiz lever par les bras, si fèble comme je estoie, & trais m'espée sur eulz, & leur dix que je les occirroie se il me menoient à terre ; & il me respondirent que je preisse lequel que je vourroie : ou il me menroient à terre, ou il me ancreroient en mi le flum jusques à tant que le vent feust choit. Et je leur dis que j'amoie miex que il m'ancrassent en mi le flum, que ce que il me menassent (1) à terre, là où je véoie nostre occision ; & il m'ancrèrent.

Ne tarda guères que nous veismes venir quatre galies du soudanc, là où il avoit bien mil homes. Lors j'appelai mes chevaliers & ma gent, & leur demandai que il vouloient que nous feissions, ou de nous rendre aus galies le soudanc, ou de nous rendre à ceulz qui estoient à terre. Nous acordames touz que nous amions miex que nous nous randisson aus galies le soudanc, pour ce que il nous tendroient ensemble, que ce que nous nous randisson à ceulz qui estoient (2) à terre, pour ce que il nous esparpilleroient & vendroient aus Beduyns. Lors dit un mien scelerier, qui estoit né de Doulevens (3) : « Sire, je ne m'acorde pas à cest conseil. » Je li demandai auquel il facordoit, & il me dit : « Je m'acorde que nous nous lessons touz tuer ; si nous en irons touz en paradis. » Mès nous ne le creumes pas.

LXIV. Quant vi que prenre nous escouvenoit, je prins mon escriin & mes joiaus, & les getai ou flum, & mes reliques auffi. Lors me dit un de mes mariniers : « Sire, se vous ne me lessiés dire que vous foiés coufin

(1) A, menacent. — (2) A, font. — (3) B & L, Doulevant, Doullevant.

vous veulent mener à terre. » Je me fis lever par les bras, tout faible que j'étais, & tirai l'épée contre eux, & leur dis que je les occirais s'ils me menaient à terre. Ils me répondirent que je choisisse ce que je voudrais : ou ils me mèneraient à terre, ou ils m'ancreraient au milieu du fleuve jusques à tant que le vent fût tombé. Et je leur dis que j'aimais mieux qu'ils m'ancrassent au milieu du fleuve plutôt que d'être mené à terre, là où je voyais notre occision ; & ils m'ancrèrent.

Nous ne tardâmes guère à voir venir quatre galères du foudan, là où il y avait bien mille hommes. Alors j'appelai mes chevaliers & mes gens, & leur demandai ce qu'ils voulaient que nous fissions, ou de nous rendre aux galères du foudan ou de nous rendre à ceux qui étaient à terre. Nous nous accordâmes tous à mieux aimer nous rendre aux galères du foudan parce qu'ils nous tiendraient ensemble, que nous rendre à ceux qui étaient à terre parce qu'ils nous éparpilleraient & nous vendraient aux Bédouins. Alors un mien cellerier, qui était né à Doulevant, dit : « Sire, je ne me rallie pas à cet avis. » Je lui demandai auquel il se ralliait, & il me dit : « Je suis d'avis que nous nous laissions tous tuer ; ainsi nous irons tous en paradis. » Mais nous ne le crûmes pas.

Quand je vis qu'il nous fallait laisser prendre, je pris mon écriin & mes bijoux, & les jetai dans le fleuve, & mes reliques aussi. Alors un de mes marins me dit : « Sire, si vous ne me laissez dire que vous êtes le cousin du roi, l'on vous occira tous & nous avec. » Et je dis que je voulais bien qu'il dît ce qu'il voudrait.

LXIV.
Joinville
se rend
prisonnier ;
sa vie
est menacée ;
il passe
pour cousin
du roi.

au roy, l'en vous occirra touz, & nous avec. » Et je diz que je vouloie bien que il deist ce que il vourroit. Quant la première galie, qui venoit vers nous pour nous hurter nostre vessel en travers, oyrent ce, il getèrent leur ancrès près de nostre vessel. Lors envoya Diex un Sarrazin qui estoit de la terre l'empereour vestu de unes brayes de toille escrue (1), & en vint noant jusques à nostre vessel, & m'embraça par les flans & me dit : « Sire, vous estes perdu, se vous ne metés conseil en vous ; car il vous convient saillir de vostre vessel sur le bec qui est tison de celle galie. Et se vous faillés (2), il ne vous regarderont jà ; car il entendent au gaaing de vostre vessel. » Il me getèrent une corde de la galie ; & je sailli sur l'estoc, ainfi comme Dieu volt. Et sachiez que je chancelai tellement (3) que, se il ne fu sailli après moy pour moy soustenir, je feusse cheu en l'yaue.

Il me mistrent (4) en la galie, là où il avoit bien quatorze-vins (5) homes de leur gens, & il me tint touz-jours embracié. Et lors il me portèrent à terre & me saillirent sur le cors pour moy coper la gorge ; car cilz qui m'eust occis cuidast estre honoré. Et ce Sarrazin me tenoit touz-jours embracié, & crioit : « Cousin le roi ! » En tele manière me portèrent deux foiz par terre, & une à genoillons ; & lors je senti le coutel à la gorge. En ceste persecucion me salva Diex par l'aide du Sarrazin, lequel me mena jusques ou chastel là où les chevaliers farrazins estoient. Quant je ving entre eulz, il m'ostèrent mon hauberc ; & pour la pitié qu'il orent de moy, il getèrent sur moy un mien couvertouer de escarlate fourré de menu ver, que madame

(1) Vestu jusqu'à escrue omis dans A. — (2) A, faillés. — (3) Tellement omis dans A. — (4) B & L, il me tira. — (5) A, quatre-vins.

Quand les gens de la première galère qui venait vers nous pour heurter notre vaisseau en travers ouïrent cela, ils jetèrent leurs ancres près de notre vaisseau. Alors Dieu envoya un Sarrafin qui était de la terre de l'empereur (1), vêtu de chausses en toile écrue ; & il se vint nageant jusqu'à notre vaisseau, & m'embrassa par les flancs, & me dit : « Sire, vous êtes perdu, si vous n'y mettez de la résolution ; car il vous faut fauter de votre vaisseau sur la pointe de la quille de cette galère ; & si vous fautez ils ne vous regarderont pas, car ils pensent au butin de votre vaisseau. » On me jeta une corde de la galère, & je sautai sur la pointe de la quille ainsi que Dieu le voulut. Et sachez que je chancelai tellement, que si le Sarrafin ne fût sauté après moi pour me soutenir, je serais tombé à l'eau.

On me mit dans la galère, là où il y avait bien deux cent quatre-vingts hommes de leurs gens, & il me tint toujours embrassé. Et alors les autres me jetèrent à terre & me sautèrent sur le corps pour me couper la gorge ; car celui qui m'eût occis eût cru en être honoré. Et ce Sarrafin me tenait toujours embrassé, & criait : « Cousin du roi ! » De cette manière ils me jetèrent deux fois à terre & une fois à genoux ; & alors je sentis le couteau à la gorge. Dans cette épreuve, Dieu me sauva à l'aide du Sarrafin, lequel me mena jusqu'au château (2), là où les chevaliers sarrafins étaient. Quand je vins au milieu d'eux ils m'ôtèrent mon haubert, &, par pitié pour moi, ils jetèrent sur moi une

(1) Frédéric II, empereur d'Allemagne, avait des possessions en Orient. (Voy. chap. LXV.) — (2) Il y avait sur les vaisseaux des espèces de petits châteaux disposés pour abriter les combattants.

ma mère m'avoit donné; & l'autre m'aporta une courroie blanche; & je me ceingny sur mon couvertouer, ouquel je avoie fait un pertuis & l'avoie vestu; & l'autre m'aporta un chaperon, que je mis en ma teste. Et lors, pour la poour que je avoie, je commençai à trembler bien fort, & pour la maladie aussi. Et lors je demandai à boire, & l'en m'aporta de l'yaue en un pot; & fitost comme je la mis à ma bouche pour envoyer aval, elle me failli hors par les narilles. Quant je vi ce, je envioiai querre ma gent & leur dis que je estoie mort, que j'avoie l'apostume en la gorge; & il me demandèrent comment je le savoie; & je leur monstray (1), & tantost que il virent que l'yaue me failloit (2) par la gorge & par les narilles, il pristrent à plorer. Quant les chevaliers sarrazins qui là estoient virent ma gent plorer, il demandèrent au Sarrazin qui sauvez nous avoit, pourquoy il ploroient; & il respondi que il entendoit que j'avoie l'apostume en la gorge, par quoy je ne povoie eschaper. Et lors un des chevaliers sarrazins dit à celi qui nous avoit garantiz, que il nous reconfortast; car il me donroit tel chose à boivre, de quoy je seroie gueri dedans deux jours; & si fist-il.

Monseigneur Raoul de Wanou qui estoit entour moy, avoit esté esjareté à la grant bataille du quaresme-prenant, & ne pooit ester sur ses pieds; & sachiez que un vieil Sarrazin chevalier qui estoit en la galie, le portoit aus chambres privées à son col.

LXV. *Le grant amiral des galies m'envoia querre, &*

(1) Et je leur monstray omis dans A. — (2) A, tantost il virent que l'yaue li failloit.

mienne couverture d'écarlate doublée de menu vair, que madame ma mère m'avait donnée ; & l'un d'eux m'apporta une courroie blanche, & je me ceignis par deffus ma couverture, où j'avais fait un trou, & que j'avais vêtue ; & l'autre m'apporta un chaperon que je mis sur ma tête. Et alors, à cause de la peur que j'avais, je commençai à trembler bien fort, & à cause de la maladie aussi. Et alors je demandai à boire, & l'on m'apporta de l'eau dans un pot, & fitôt que je la mis dans ma bouche pour l'avalier, elle me jaillit dehors par les narines. Quand je vis cela, j'envoyai querir mes gens, & leur dis que j'étais mort, que j'avais un apostume dans la gorge. Et ils me demandèrent comment je le savais ; & je leur montrai, & fitôt qu'ils virent que l'eau me jaillissait par la gorge & par les narines, ils se prirent à pleurer. Quand les chevaliers sarrafins qui étaient là virent mes gens pleurer, ils demandèrent au Sarrafin qui nous avait sauvés pourquoi ils pleuraient ; & il répondit qu'il pensait que j'avais un apostume dans la gorge, à cause de quoi je n'en pouvais échapper. Et alors un des chevaliers sarrafins dit à celui qui nous avait sauvés qu'il nous reconfortât ; car il me donnerait quelque chose à boire avec quoi je serais guéri dans deux jours : & ainsi fit-il.

Monseigneur Raoul de Wanou, qui était de ma compagnie, avait eu les jarrets coupés à la grande bataille de carême-prenant, & ne pouvait se tenir sur ses pieds ; & sachez qu'un vieux chevalier sarrafin, qui était dans la galère, le portait à la garde-robe suspendu à son cou.

Le grand amiral des galères m'envoya querir, & me demanda si j'étais cousin du roi ; & je lui dis que non, & lui contai comment & pourquoi le marinier

LXV.
Entrevue
de Joinville
avec l'amiral
des galères ;

me demanda se je estoie cousin le roy; & je li dis que nanin, & li contai (1) comment & pourquoy le marinier avoit dit que je estoie cousin le roy. Et il dit que j'avoie fait que sage; car autrement eussions-nous esté touz mors. Et il me demanda se je tenoie riens de lignage à l'empereur Ferri d'Allemaingne, qui lors vivoit; & je li respondi que je entendoie que madame ma mère estoit sa cousine germainne; & il me dit que tant m'amoit-il miex. Tandis que nous mangions, il fist venir un bourgeois de Paris devant nous. Quant le bourgeois fu venu, il me dit : « Sire, que faites-vous? » — « Que faiz-je donc? » feiz-je. — « En non Dieu, fist-il, vous mangez char au vendredi! » Quant j'oï ce, je bouté m'escuele arières. Et il demanda à mon Sarrazin pourquoy je avoie ce fait, & il li dit; & l'amiraut li respondi que jà Dieu ne m'en sauroit mal gré, puisque je ne l'avoie fait à escient. Et sachez que ceste responce me fist le legat, quant nous fumes hors de prison; & pour ce ne leffé-je pas que je ne jeunasse touz les vendredis de quaresme après, en pain & en yaue : dont le legat se courrouça moult forment à moy, pour ce que il n'avoit demouré avec le roy de riches homes que moy.

Le dymanche après, l'amiraut me fit descendre & tous les autres prisonniers qui avoient esté pris en l'yaue, sur la rive du flum. Endementières que (2) en trehoit monseigneur Jehan, mon bon prestre, hors de la soute de la galie, il se pausma, & en le tua & le geta l'en ou flum. Son clerc, qui se pasma aussi pour la maladie de l'ost que il avoit, l'en li geta un mortier sus la teste & fu mort, & le geta l'en ou flum. Tandis

(1) A, conta. — (2) Que manque dans A.

avait dit que j'étais cousin du roi. Il me dit que j'avais agi en sage ; car autrement nous eussions été tous morts. Et il me demanda si je tenais en rien au lignage de l'empereur Frédéric d'Allemagne, qui vivait alors ; & je lui répondis que je pensais que madame ma mère était sa cousine germaine ; il me dit qu'il m'en aimait d'autant mieux. Tandis que nous mangions, il fit venir un bourgeois de Paris devant nous. Quand le bourgeois fut venu, il me dit : « Sire, que faites-vous ? » — « Que fais-je donc ? » dis-je. — « Au nom de Dieu, fit-il, vous mangez de la viande le vendredi. » Quand j'ouïs cela, je mis mon écuelle derrière moi. Et l'amiral demanda à mon Sarrafin pourquoi j'avais fait cela ; & il le lui dit ; & l'amiral répondit que Dieu ne m'en saurait pas mauvais gré puisque je ne l'avais pas fait sciemment. Et fachez que le légat me fit cette réponse quand nous fûmes hors de prison ; & pour cela je ne laissai pas de jeûner tous les vendredis du carême d'après au pain & à l'eau ; de quoi le légat se fâcha très-fortement contre moi, parce qu'il n'était demeuré auprès du roi que moi de riche homme.

massacre
des malades ;
il rejoint
les autres
prisonniers
à Manfourah.

Le dimanche d'après l'amiral fit descendre sur la rive du fleuve moi & tous les autres prisonniers qui avaient été pris sur l'eau. Pendant qu'on tirait monseigneur Jean, mon bon prêtre, hors de la soute de la galère, il se pâma ; & on le tua, & on le jeta dans le fleuve. Son clerc, qui se pâma aussi à cause de la maladie de l'armée qu'il avait, on lui jeta un mortier sur la tête ; & il fut tué, & on le jeta dans le fleuve. Tandis que l'on descendait les autres malades des galères où ils avaient été en prison, il y avait des

que l'en descendoit les autres malades des galies où il avoient esté en prison, il y avoit gens sarrazins appareillés, les espées toutes nues, que ceulz qui chéioient, il les occioient & getoient touz ou flum. Je leur fis dire à mon Sarrazin, que il me sembloit que ce n'estoit pas bien fait; car c'estoit contre les enseignemens Salehadin, qui dit que l'en ne devoit (1) nul home occire, puis que en (2) li avoit donné à manger de son pain & de son sel. Et il me respondi que ce n'estoient pas homes qui vaufisent riens, pour ce que il ne se pooient aidier pour les maladies que il avoient. Il me fist amener mes mariniers devant moy, & me dit que il estoient touz renoiés, & je li dis que il n'eust jà fiance en eulz; car aussitost comme il nous avoient lessiez, aussitost les léroient-il, se il véoient ne leur point ne leur lieu. Et l'amiraut me fist responce tele, que il facordoit à moy; que Salehadin disoit que en ne vit onques de bon Crestien bon Sarrazin, ne de bon Sarrazin bon Crestien.

Et après ces choses il me fist monter sus un palefroy, & me menoit encofte de li. Et passames un pont de nez, & alames à la Masfourre, là où le roy & sa gent estoient pris; & venimes à l'entrée d'un grant paveillon là où les escrivains le soudanc estoient, & firent illec escrire mon non. Lors me dit mon Sarrazin: « Sire, je ne vous suivré plus, car je ne puis; mez je vous pri, fire, que cest enfant que vous avez avec vous, que vous le tenez touzjours (3) par le poing, que les Sarrazins ne le vous toillent. » Et cel enfant avoit non Berthelemin, & estoit filz au seigneur de Monfaucon de baat. Quant mon non fut mis en escrit,

(1) A, doit. — (2) A, en ne. — (3) A, toufjour.

Sarrafins prêts, l'épée toute nue, en forte que ceux qui tombaient ils les tuaient & les jetaient tous dans le fleuve. Je leur fis dire par mon Sarrafin qu'il me semblait que ce n'était pas bien fait ; car c'était contre les enseignements de Saladin, qui dit que l'on ne devait occire nul homme après qu'on lui avait donné à manger de son pain & de son sel. Et l'amiral me répondit que ce n'étaient pas des hommes qui valussent rien, parce qu'ils ne se pouvaient soutenir à cause des maladies qu'ils avaient. Il fit amener mes mariniers devant moi, & me dit qu'ils avaient tous renié ; & je lui dis qu'il n'eût pas confiance en eux ; car aussi vite qu'ils nous avaient laissés, aussi vite les laisseraient-ils, s'ils voyaient ou temps ou lieu pour le faire. L'amiral me fit cette réponse, c'est qu'il était d'accord avec moi : car Saladin disait qu'on ne vit jamais devenir de bon chrétien bon sarrafin, ni de bon sarrafin bon chrétien.

Et après ces choses, il me fit monter sur un palefroi, & il me menait à côté de lui. Et nous passâmes un pont de bateaux & allâmes à Mansourah, là où le roi & ses gens étaient prisonniers ; & nous vîmes à l'entrée d'un grand pavillon, là où les écrivains du soudan étaient ; & là ils firent écrire mon nom. Alors mon Sarrafin me dit : « Sire, je ne vous suivrai plus, car je ne puis ; mais je vous prie, sire, que vous teniez toujours par la main cet enfant que vous avez avec vous, de peur que les Sarrafins ne vous l'enlèvent. » Et cet enfant avait nom Barthélemy, & il était fils bâtard du seigneur de Montfaucon (1). Quand mon

(1) Voy. chap. LXXX.

fi me mena l'amiraut dedans le paveillon là où les barons estoient, & plus de dix mille personnes avec eulz. Quant je entrai léans, les barons firent touz fi grant joie que en ne pooit goute oïr, & en louoient Nostre-Seigneur, & disoient que il me cuidoit avoir perdu.

LXVI. *Nous n'eumes guères demouré illec, quant en fist lever l'un des plus riches homes qui là feust (1), & nous mena l'on (2) en un autre paveillon. Moult de chevaliers & d'autres gens tenoient les Sarrazins (3) pris en une court qui estoit close de mur de terre. De ce clos où il les avoient mis les fesoient traire l'un après l'autre, & leur demandoient : « Te weulz-tu renoier ? » Ceulz qui ne se vouloient renoier, en les fesoit mettre d'une part & coper les testes ; & ceulz qui se renoioient, d'autre part. En ce point nous envoya le soudanc son conseil pour parler à nous ; & demandèrent à cui il diroient ce que le soudanc nous mandoit. Et nous leur deismes que il le deissent au bon conte Perron de Bretaingne. Il avoit gens illec qui savoient le sarrazinnois & le françois, que l'en appelle drugemens, qui enromançoient le sarrazinnois au conte Perron. Et furent les paroles teles : « Sire, le soudanc nous envoie à vous pour savoir se vous vourriés estre délivrés ? » Le conte respondi : « Oïl. » — « Et que vous donrriés au soudanc pour vostre délivrance ? » — « Ce que nous pourrions faire & souffrir par reson, » fist le conte. « Et donriés-vous, firent-il, pour vostre délivrance, nulz des chastiaus aus barons d'outre-mer ? » Le conte respondi que il n'i*

(1) B & L, deux des..... feussent. — (2) L'on omis dans A. — (3) Il devait y avoir dans l'original li Sarrazin au nominatif pluriel, ce qui était l'équivoque.

nom fut mis en écrit, alors l'amiral me mena dans le pavillon là où étaient les barons (1), & plus de dix mille personnes avec eux. Quand j'entrai là, les barons montrèrent tous si grande joie qu'on ne pouvait entendre goutte ; & ils en louaient Notre-Seigneur, & disaient qu'ils croyaient m'avoir perdu.

Nous n'eûmes guère demeuré là, quand on fit lever un des plus riches hommes qui fût là, & on nous mena dans un autre pavillon (2). Les Sarrafins tenaient beaucoup de chevaliers & d'autres gens prisonniers dans une cour close d'un mur de terre. De ce clos où ils les avaient mis, ils les faisaient tirer l'un après l'autre, & leur demandaient : « Veux-tu renier ? » Ceux qui ne voulaient pas renier, on les faisait mettre d'un côté & on leur coupait la tête ; & ceux qui reniaient, d'un autre côté. En ce moment, le foudan nous envoya son conseil pour nous parler ; & ils demandèrent à qui ils diraient ce que le foudan nous mandait. Et nous leur dîmes qu'ils le disaient au bon comte Pierre de Bretagne. Il y avait là des gens qui savaient le sarrafinois & le français, que l'on appelle drogmans, qui mettaient en français le sarrafinois pour le comte Pierre. Et les paroles furent telles : « Sire, le foudan nous envoie à vous pour savoir si vous voudriez être délivrés. » Le comte répondit : « Oui. » — « Et que donneriez-vous au foudan pour votre délivrance ? » — « Ce que nous pourrions faire & supporter raisonnablement, » fit le comte. — « Et donneriez-vous, firent-ils, pour votre délivrance aucuns des châteaux des barons d'outremer ? » Le comte répondit qu'il n'avait pas de pouvoir sur ces châteaux, parce qu'on les tenait de l'empereur

LXVI.
Les
prisonniers,
menacés
par
les Sarrafins,
apprennent
le traité
conclu
par le roi.

(1) *Credo*, xxxiv. — (2) Pour ce récit, voy. *Credo*, xxxv & xxxvi.

avoit pooir ; car en les tenoit de l'empereor d'Alemaingne, qui lor vivoit. Il demandèrent se nous renderions nulz des chastiaus du Temple ou de l'Ospital pour nostre delivrance. Et le conte respondi que ce ne pooit estre ; que, quant l'en y metoit les chaste-lains, en leur fesoit jurer sur sains, que pour delivrance de cors de homme, il ne renderoient nulz des chastiaus. Et il nous respondirent que il leur sembloit que nous n'avions talent d'estre delivreuz, & que il sen iroient & nous envoieroient ceulz qui joueroient à nous des espées, aussi comme il avoient (1) fait aus autres. Et sen allèrent.

Maintenant que il sen furent alez, se feri en nostre paveillon une grant tourbe de joenes Sarrazins, les espées çaintes, & amenoient avec eulz un home de grant vieillesce, tout chanu, lequel nous fist demander se c'estoit voir que nous créions en un Dieu qui avoit esté pris pour nous, navré & mort pour nous, & au tiers jour resuscité. Et nous respondimes : « Oyl. » Et lors nous dit que nous ne nous devons pas desconforter, se nous avons souffertes ces persecucions pour li ; « car encore, dit-il, n'estes-vous pas mort pour li, ainsi comme il fu mort pour vous ; & se il ot (2) pooir de li resusciter, foiés certain que il vous delivrera, quant li pléra. » Lors sen ala & touz les autres joenes gens après li, dont je fu moult lié ; car je cuidois certainement que il nous feussent venu les testes trancher. Et ne tarja guères après quant les gens le soudanc vindrent, qui nous distrent que le roy avoit pourchacié nostre delivrance.

Après ce que le vieil home sen fu alé, qui nous

(1) B & L, jouoient des espées ; & ainsi leur respondit le conte comme il avoit. — (2) Lacune dans le ms. L jusqu'à la fin du chapitre LXXXIV.

d'Allemagne qui vivait alors (1). Ils demandèrent si nous rendrions aucuns des châteaux du Temple ou de l'Hôpital pour notre délivrance. Et le comte répondit que ce ne pouvait être ; que quand l'on y mettait les châtelains, on leur faisait jurer sur reliques que pour délivrance de corps d'homme ils ne rendraient aucun des châteaux. Et ils nous répondirent qu'il leur semblaient que nous n'avions pas envie d'être délivrés, & qu'ils s'en iraient & nous enverraient ceux qui joueraient avec nous de l'épée, comme ils avaient fait aux autres. Et ils s'en allèrent.

. Dès qu'ils s'en furent allés, s'élança dans notre pavillon une grande foule de jeunes Sarrafins, l'épée au côté ; & ils amenaient avec eux un homme de grande vieillesse, tout chenu, lequel nous fit demander s'il était vrai que nous crussions en un Dieu qui avait été pris pour nous, blessé & mis à mort pour nous, & au troisième jour ressuscité. Et nous répondîmes : « Oui. » Et il nous dit que nous ne nous devions pas déconforter si nous avions souffert ces persécutions pour lui ; « car, dit-il, vous n'êtes pas encore morts pour lui ainsi qu'il est mort pour vous ; & s'il a eu le pouvoir de se ressusciter, soyez certains qu'il vous délivrera quand il lui plaira. » Alors il s'en alla & tous les autres jeunes gens après lui ; de quoi je fus très-content, car je croyais certainement qu'ils nous étaient venus trancher la tête. Et il ne se passa guère de temps après, quand les gens du foudan vinrent qui nous dirent que le roi avait négocié notre délivrance.

Après que s'en fut allé le vieil homme qui nous avait

(1) Voy. chap. LXIV.

ot reconfortez, revint le conseil le soudanc à nous, & nous dirent que le roy nous avoit pourchacié nostre delivrance, & que nous envoïson quatre de nos gens à li pour oyr comment il avoit fait. Nous y envoïames monseigneur Jehan de Waleri le preudome, monseigneur Phelippe de Monfort, monseigneur Baudouyn d'Ibelin (1) seneschal de Cypre, & monseigneur Guion d'Ibelin (2) conestable de Cypre, l'un des miex entechez chevaliers que je veïsse onques, & qui plus amoit les gens de cest pays. Ces quatre nous raportèrent la manière comment le roy nous avoit pourchacié nostre delivrance ; & elle fu tele.

LXVII. Le conseil au soudanc essayèrent le roy en la manière que il nous avoient essayés, pour veoir se li roys leur vourroit promettre à delivrer nulz des chastiaus du Temple ne de l'Ospital, ne nulz des chastiaus aus barons du païs ; & ainssi comme Dieu vout, le roy leur respondi tout en la manière que nous avions respondu ; & il le menacèrent & li distrent que puisque il ne le vouloit faire, que il le feroient mettre ès bernicles. Bernicles est le plus grief tourment que l'en puisse souffrir ; & sont deux tisons ploians, endentés au chief, & entrent (3) l'un en l'autre, & sont liés à fors corroies de bœuf au chief. Et quant il veulent mettre les gens dedans, si les couchent sus leur costez & leur mettent les jambes parmi les chevilles dedans ; & puis si font asseoir un home sur les tisons, dont il (4) ne demourra jà demi pié entier de os qu'il ne soit tout debriés. Et pour faire au pis

(1) A, dit Belin, mais plus loin Ybelin (comme B) & Ibelin ; M, d'Ebelin ; R, de Belun. — (2) B, Guyon son frère. — (3) A, entre. — (4) B, dont il advient ainssi qu'il.

réconfortés, les conseillers du foudan revinrent à nous & nous dirent que le roi nous avait négocié notre délivrance, & que nous envoyassions vers lui quatre de nos gens pour ouïr comment il avait fait. Nous y envoyâmes monseigneur Jean de Valery le prud'homme, monseigneur Philippe de Montfort, monseigneur Baudouin d'Ibelin, sénéchal de Chypre, & monseigneur Gui d'Ibelin, connétable de Chypre, l'un des chevaliers les mieux doués que j'eusse jamais vus, & celui qui aimait le plus les gens de ce pays. Ces quatre seigneurs nous rapportèrent en quelle manière le roi nous avait négocié notre délivrance; & ce fut ainfi.

Les conseillers du foudan éprouvèrent le roi de la manière qu'ils nous avaient éprouvés, pour voir si le roi leur voudrait promettre de livrer aucuns des châteaux du Temple ou de l'Hôpital, ou aucuns des châteaux des barons du pays; & ainfi que Dieu le voulut, le roi leur répondit tout à fait de la manière que nous avions répondu. Et ils le menacèrent, & lui dirent que puisqu'il ne le voulait pas faire, ils le feraient mettre dans les bernicles. Les bernicles sont le plus cruel tourment que l'on puisse souffrir; & ce sont deux morceaux de bois pliants, munis de dents au bout, & ils entrent l'un en l'autre, & sont liés au bout avec de fortes courroies de cuir de bœuf. Et quand ils veulent mettre les gens dedans, ils les couchent sur le côté & leur mettent les jambes parmi les chevilles; & puis alors ils font asseoir un homme sur les morceaux de bois; ensuite de quoi il ne demeurera plus un demi-pied entier d'os qui ne soit tout brisé. Et pour faire du pis qu'ils peuvent, au bout de trois jours, quand les jambes sont enflées, alors ils remettent

LXVII.
Saint Louis
est menacé
de la torture;
il traite
avec
les Sarrafins.

que il peuent, au chief de troiȝ jours que les jambes font enflées, fi remettent les jambes enflées dedans les bernicles & rebrisent tout derechief. A ces menaces leur respondi le roy, que il estoit leur prisonnier, & que il povoient fere de li leur volenté.

Quant il virent que il ne pourroient vaincre le bon roy par menaces, fi revindrent à li & li demandèrent combien il voudroit donner au soudanc d'argent, & avec ce leur rendist (1) Damiete. Et le roy leur respondi que se le soudanc vouloit prendre resonnable somme de deniers de li, que il manderait à la royne (2) que elle les paiaist pour leur delivrance. Et il distrent : « Comment, est-ce que vous ne nous voulez dire que vous ferez ces choses ? » Et le roy respondi que il ne savoit se la royne le vourroit faire, pour ce que elle estoit sa dame. Et lors le conseil sen rala parler au soudanc ; & raportèrent au roy que se la royne vouloit paier dix cens mille besans d'or, qui valoient cinc cens mille livres, que il delivreroit le roy. Et le roy leur demanda par leur seremens se le soudanc les delivreroit pour tant, se la royne le vouloit faire. Et il ralèrent parler au soudanc ; & au revenir firent le serement au roy, que il le delivreroient ainsi. Et maintenant que il orent juré, le roy dit & promist aus amiraus que il paieroit volentiers les cinc cent mille livres pour la delivrance de sa gent, & Damiete pour la delivrance de son cors ; car il n'estoit pas tel que il se deust defraimbre à deniers. Quand le soudanc oy ce, il dit : « Par ma foy (3) ! larges est le Frans quant il n'a pas bargigné sur si grant somme de deniers.

(1) A, leur rendit ; B, luy rendist. — (2) B, la roine sa mère. — (3) B, loy.

les jambes enflées dans les bernicles, & les rebrifent tout derechef. A ces menaces le roi leur répondit qu'il était leur prisonnier, & qu'ils pouvaient faire de lui à leur volonté.

Quand ils virent qu'ils ne pourraient vaincre le bon roi par les menaces, ils revinrent à lui & lui demandèrent combien il voudrait donner d'argent au foudan, & avec cela il leur rendrait Damiette. Et le roi leur répondit que si le foudan voulait prendre de lui une somme raisonnable de deniers, il manderait à la reine qu'elle les payât pour leur délivrance. Et ils dirent : « Comment est-ce que vous ne voulez pas dire que vous ferez ces choses ? » Et le roi répondit qu'il ne savait si la reine le voudrait faire, parce qu'elle était la maîtresse. Et alors les conseillers retournèrent parler au foudan, & rapportèrent au roi que si la reine voulait payer un million de besants d'or, qui valaient cinq cent mille livres (1), il délivrerait le roi. Et le roi leur demanda sur leur serment si le foudan les délivrerait pour autant, au cas que la reine le voulût faire. Et ils retournèrent parler au foudan, & au retour firent serment au roi qu'ils le délivreraient ainsi. Et dès qu'ils eurent juré, le roi dit & promit aux émirs qu'il payerait volontiers les cinq cent mille livres pour la délivrance de ses gens, & Damiette pour la délivrance de sa personne ; car il n'était pas tel qu'il se dût racheter à prix d'argent. Quand le foudan ouït cela, il dit : « Par ma foi, il est large le Franc de n'avoir pas marchandé sur une si grande

(1) Environ dix millions cent trente-deux mille francs de notre monnaie, en supposant, comme cela est probable, qu'il s'agit de livres tournois.

Or li alés dire, fist le foudanc, que je li donne cent mile livres pour la reançon paier. »

LXVIII. Lors fist entrer (1) le foudanc les riches homes en quatre galies, pour mener vers Damiete. En la galie là où je fu mis, fu le bon conte Pierre de Bretaingne, le conte Guillaume de Flandres, le bon conte Jehan de Soissons, monseigneur Imbert de Biaugeu, connestable de France; le bon chevalier monseigneur Bauldoyn (2) d'Ybelin & monseigneur Gui, son frère, i furent mis. Cil qui nous conduisoient en la galie, nous arivèrent devant une herberge que le foudanc avoit fet tendre sur le flum, de tel manière comme vous orrez. Devant celle herberge avoit une tour de parches de sapin & close entour de telle tainte, & la porte estoit de la herberge; & dedans celle porte estoit un paveillon tendu, là où les amiraus, quant il aloient parler au foudanc, leffoient leur espées & leur harnois. Après ce paveillon ravoit une porte comme la première, & par celle porte entroit l'en en un grant paveillon qui estoit la sale au foudanc. Après la sale avoit une tel tour comme devant, par laquelle l'en entroit en la chambre le foudanc. Après la chambre le foudanc, avoit un prael, & enmi le prael avoit une tour plus haute que toutes les autres, là où le foudanc aloit veoir tout le pays & tout l'ost. Du prael movoit une alée qui aloit au flum, là où le foudanc avoit fait tendre en l'yaue un paveillon pour aler baigner. Toutes ces (3) herberges estoient closes de treillis de fust, & par dehors estoient les treillis couvers de toilles yndes, pour ce que ceulz qui estoient dehors ne peussent veoir dedans; & les tours toutes quatre estoient couvertes de telle.

(1) A, estre. — (2) Leçon de B & de M; par erreur A porte ici Jehan; mais plus loin Baudouyn. — (3) A & B, ses.

somme de deniers : or allez lui dire, fit le foudan, que je lui donne cent mille livres pour payer la rançon. »

Alors le foudan fit entrer les riches hommes dans quatre galères pour les mener vers Damiette. Dans la galère où je fus mis, fut le bon comte Pierre de Bretagne, le comte Guillaume de Flandre, le bon comte Jean de Soissons, monseigneur Imbert de Beaujeu, connétable de France; le bon chevalier monseigneur Baudouin d'Ibelin & monseigneur Gui, son frère, y furent mis. Ceux qui nous conduisaient en galère nous abordèrent devant un campement que le foudan avait fait tendre au bord du fleuve, de la manière que vous entendrez. Devant ce campement, il y avait une tour en perches de sapin & close à l'entour de toile teinte ; c'était la porte du campement. Et en dedans de cette porte, il y avait un pavillon tendu, là où les émirs, quand ils allaient parler au foudan, laissaient leurs épées & leur équipement. Après ce pavillon, il y avait une porte comme la première, & par cette porte on entrait dans un grand pavillon qui était la salle du foudan. Après la salle, il y avait une tour telle que devant, par laquelle on entrait dans la chambre du foudan. Après la chambre du foudan, il y avait un préau, & au milieu du préau, une tour plus haute que toutes les autres, là où le foudan allait voir tout le pays & tout le camp. Du préau partait une allée qui allait au fleuve, là où le foudan avait fait tendre dans l'eau un pavillon pour aller se baigner. Tout ce campement était clos de treillages de bois, & au dehors les treillages étaient couverts de toiles bleues, pour que ceux qui étaient dehors ne pussent voir dedans ; & les tours étaient toutes quatre couvertes de toile.

LXVIII.

Les
prisonniers
descendent
le fleuve
jusqu'au
camp
du foudan.

Nous venimes le jeudi devant l'Ascencion en ce lieu là où ces herberges estoient tendues. Les quatre galies là où entre nous estions en prison, ancra l'en ou (1) devant de la herberge le soudanc. En un paveillon qui estoit assez près des herberges le soudanc, descendion le roy. Le soudanc avoit ainsi attiré, que le samedi devant l'Ascencion en li rendroit Damiete, & il rendroit le roy.

LXIX. Li amiraut que le soudanc avoit osté de son conseil pour mettre les fiens que il ot amenez d'estranges terres, pristrent conseil entre eulz; & dit un sage home sarrazin en tel manière : « Seigneur, vous véez la honte & la deshonneur que le soudanc nous fait, que il nous oste de l'onneur là où son père nous avoit mis. Pour laquel chose nous devons estre certains que, si se treuve dedans la forterefce de Damiete, il nous fera prendre & mourir en sa prison, aussi comme son aieul fist aus amiraus qui pristrent le conte de Bar & (2) le conte de Monfort; & pour ce vaut-il miex, si comme il me semble, que nous le façons occirre, avant qu'il nous parte des mains.

Il alèrent à ceulz de la Halequa, & leur requistrent que il occieffent le soudanc, sifost comme il auroient mangé avec le soudanc qui les en avoit femons. Or avint ainsi que, après ce qu'il orent mangié, & le soudanc sen aloit en sa chambre & ot pris congié de ses amiraus, un des chevaliers de la Halequa qui portoit l'espée au soudanc, feri le soudanc de s'espée meismes parmi la main entre les quatre doits, & li fendi la main jusques au bras. Lors le soudanc se

(1) A, entra ou; B, ancra l'on devant la. — (2) Et manque dans A.

Nous vîmes le jeudi (1) devant l'Ascension en ce lieu, là où ce campement était dressé. Les quatre galères là où nous étions entre nous en prison, on les ancras devant la tente du foudan. C'est dans un pavillon qui était assez près du campement du foudan qu'on descendit le roi. Le foudan avait ainsi réglé les choses : que le samedi devant l'Ascension on lui rendrait Damiette, & lui rendrait le roi.

Les émirs que le foudan avait ôtés de son conseil pour y mettre les siens qu'il avait amenés de terres étrangères, tinrent conseil entre eux (2), & un sage Sarrafin parla en cette manière : « Seigneurs, vous voyez la honte & le déshonneur que nous fait le foudan, quand il nous ôte de l'honneur là où son père nous avait mis. C'est pourquoi nous devons être certains que si l'on se trouve dans la forteresse de Damiette, il nous fera prendre & mourir en sa prison, ainsi que son aïeul (3) fit aux émirs qui prirent le comte de Bar & le comte de Montfort. Et pour cela, il vaut mieux, ainsi qu'il me semble, que nous le fassions occire avant qu'il nous échappe des mains. »

LXIX.

La
conspiration
des émirs
éclate ;
le foudan
est assassiné.

Ils allèrent à ceux de la Halca, & leur requièrent d'occire le foudan sitôt qu'eux auraient mangé avec le foudan, qui les en avait conviés. Or il advint qu'après qu'ils eurent mangé, & comme le foudan s'en allait en sa chambre & avait pris congé de ses émirs, un des chevaliers de la Halca, qui portait l'épée du foudan, frappa le foudan de son épée même au milieu de la main, entre les quatre doigts, & lui

(1) 28 avril 1250. — (2) Voy. chap. LVII. — (3) Ou plutôt son père. Voy. p. 192, n. 1.

retourna à ses amiraus qui ce li avoient fait faire, & leur dit : « Seigneurs, je me pleing à vous de ceulz de la Hauleca qui me vouloient occirre, si comme vous le povez veoir. » Lors respondirent les chevaliers de la Haulequa à une voiz au soudanc, & distrent ainfi : « Puisque tu diz que nous te voulons occirre, il nous vaut miex que nous t'occion que tu nous occies. »

Lors firent sonner les nacaires, & tout l'ost vint demander que le soudanc vouloit. Et il leur respondirent que Damiete estoit prise & que le soudanc aloit à Damiete, & que il leur mandoit que il alassent après li. Tuit farmèrent & ferirent des esperons vers Damiete. Et quant nous veismes que il en aloient vers Damiete, nous fumes à grant meschief de cuer, pour ce que nous cuidions que Damiete feust perdue. Le soudanc, qui estoit joenes & legiers, senfui en la tour que il avoit fet faire, avec troiz de ses evesques, qui avoient mangé avec li ; & estoit la tour d'arrière sa chambre, aussi comme vous avés oy ci-devant. Cil de la Haleca, qui estoient cinq cens à cheval, abatirent les paveillons au soudanc, & l'assiegèrent entour & environ dedans la tour qu'il avoit (1) fet faire, avec troiz de ses evesques qui avoient mangé avec li, & li escrièrent (2) qu'il descendist. Et lors dit que si feroit-il, mès que il l'asseurassent. Et il distrent que il le feroient descendre à force, & que il n'estoit mie dedans Damiete. Il li lancèrent le feu grejois, qui se prist en la tour, qui estoit faite de planches de japin & de telle de coton. La tour fespript hastivement, que onques si biau feu ne vi, ne si droit.

(1) A, avoient. — (2) A, escrirent.

fendit la main jusques au bras. Alors le foudan se retourna vers ses émirs, qui lui avaient fait faire cela, & leur dit : « Seigneurs, je me plains à vous de ceux de la Halca, qui me voulaient occire, ainsi que vous le pouvez voir. » Alors les chevaliers de la Halca répondirent tout d'une voix au foudan & dirent ainsi : « Puisque tu dis que nous te voulons occire, il nous vaut mieux t'occire que d'être occis par toi. »

Alors ils firent sonner les timbales, & toute l'armée vint demander ce que le foudan voulait. Et ils leur répondirent que Damiette était prise, & que le foudan allait à Damiette, & qu'il leur mandait qu'ils y allassent après lui. Tous s'armèrent & piquèrent des éperons vers Damiette. Et quand nous vîmes qu'ils s'en allaient vers Damiette, nous fûmes en grand malaise de cœur, parce que nous croyions que Damiette était perdue. Le foudan, qui était jeune & léger, s'enfuit dans la tour qu'il avait fait faire, avec trois de ses évêques (1) qui avaient mangé avec lui ; & cette tour était derrière sa chambre, ainsi que vous l'avez ouï ci-devant. Ceux de la Halca, qui étaient cinq cents à cheval, abattirent les pavillons du foudan & l'assiégèrent tout à l'entour & aux environs dans la tour qu'il avait fait faire, avec trois de ses évêques qui avaient mangé avec lui, & lui crièrent qu'il descendît. Et alors il dit qu'ainsi ferait-il pourvu qu'ils lui donnassent sûreté. Et ils dirent qu'ils le feraient descendre de force, & qu'il n'était pas dans Damiette. Ils lui lancèrent le feu grégeois, qui prit à la tour, qui était faite de planches de sapin & de toile de coton. La tour prit rapidement, en sorte que jamais je ne

(1) De ses imans.

Quant le soudanc vit ce, il descendi hastivement & sen vint fuiant vers le flum, toute la voie dont je vous ai avant parlé. Ceulz de la Halequa avoient toute la voie rompue à leur espées. Et au passer que le soudanc fist pour aler vers le flum, l'un d'eulz li donna d'un glaive parmi les costes, & le soudanc senfui ou flum, le glaive trainnant; & il descendirent là, jusques à nou (1), & le vindrent occirre ou flum, assez près de nostre galie là où nous estions. L'un des chevaliers, qui avoit à non Faraquataye, le fendi de fespée & li osta le cuer du ventre; & lors il en vint au roy, sa main toute ensanglantée, & li dit: « Que me donras-tu; que je t'ai occis ton ennemi, qui t'eust mort, se il eust vescu? » Et le roy ne li respondi onques riens.

LXX. Il en vindrent bien trente, les espées toutes nues ès mains, à nostre galie, & au col (2) les haches danoïses. Je demandai à monseigneur Baudouyn d'Ibelin, qui savoit bien le sarrazinois, que celle gent disoient; & il me respondi que il disoient que il nous venoient les testes trancher. Il y avoit tout plein de gens qui se confessoient à un frère de la Trinité, qui avoit nom Jehan & (3) estoit au conte Guillaume de Flandres. Mès endroit de moy ne me souvint onques de pechié que j'eusse fait; ainçois m'apensai que, quant plus me deffenderoie & plus me ganchiroie, & pis me vauroit. Et lors me seignai & m'agenoillai au pié de l'un d'eulz, qui tenoit une hache danoïse à charpentier, & dis: « Aïnsi mourut sainte (4) Agnès. » Messire Gui d'Ybelin, connestable de Chypre, sage-

(1) B & M, neuf. — (2) Les mots au col sont fournis par l'édition de Ménard. — (3) Avait nom Jehan & omis dans A. — (4) A, saint.

vis feu si beau ni si droit. Quand le foudan vit cela, il descendit à la hâte, & fen vint fuyant vers le fleuve tout le long de la voie dont je vous ai parlé avant. Ceux de la Halca avaient défoncé toute la voie avec leurs épées, & comme le foudan passait pour aller vers le fleuve, l'un d'eux lui donna d'une lance parmi les côtes, & le foudan fenfuit au fleuve, traînant la lance. Et ils descendirent là jusques à se mettre à la nage, & le vinrent occire au fleuve, assez près de notre galère, là où nous étions. L'un des chevaliers qui avait nom Faress-Eddin Octay, le fendit avec son épée & lui ôta le cœur du ventre, & alors il fen vint au roi, la main tout enfanglantée, & lui dit : « Que me donneras-tu à moi qui t'ai occis ton ennemi, qui t'eût fait mourir fil eût vécu ? » Et le roi ne lui répondit rien.

Il en vint bien trente à notre galère, les épées toutes nues à la main, & au cou les haches danoïses. Je demandai à monseigneur Baudoin d'Ibelin, qui savait bien le sarrafinois, ce que ces gens disaient ; & il me répondit qu'ils disaient qu'ils nous venaient trancher la tête. Il y avait tout plein de gens qui se confessaient à un frère de la Trinité, qui avait nom Jean & était au comte Guillaume de Flandre. Mais, à mon endroit, il ne me souvint pas de péché que j'eusse fait ; mais je réfléchis que plus je me voudrais défendre & esquiver, & pis cela me vaudrait. Et alors je me signai & m'agenouillai aux pieds de l'un deux, qui tenait une hache danoïse à charpentier, & je dis : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Messire Gui d'Ibelin, connétable de Chypre, fagenouilla près de moi & se confessa à moi ; & je lui dis : « Je vous absous, avec tel pouvoir que Dieu m'a donné. » Mais quand je

LXX.
La vie
des
prisonniers
est encore
menacée.
Nouveau
traité du roi
avec
les émirs.

noilla encofte moy & se confessa à moy ; & je li dis :
« Je vous asolz de tel pooir comme Dieu m'a donné. »
Mez quant je me levai d'ilec, il ne me souvint onques
de chose que il m'eust dite ne racontée.

Il nous firent lever de là où nous estions, & nous
mistrent en prison en la sente de la galie ; & cuidèrent
moult de nostre gent que il l'eussent fait, pour ce que
il ne nous voullioient ⁽¹⁾ pas assaillir touz ensemble,
mès pour nous tuer l'un après l'autre. Leans fumes
à tel meschief le soir tout soir que nous gifions fi
à estroit que mes piez estoient endroit le bon conte
Perron de Bretaingne, & les siens estoient endroit
le mien visage. L'endemain nous firent traire les
amiraus de la prison là où nous estions, & nous
dirent ainfi leur message, que nous aliffions parler
aus amiraus, pour renouveler les couvenances que le
soudanc avoit avec nous ; & nous dirent que nous
feussions certain que, se le soudanc eust vescu, il eust
fait coper la teste au roy & à nous touz aussi. Cil
qui y porent aler y alèrent ; le conte de Bretaingne
& le connestable & je, qui estions griefs malades,
demourames. Le conte de Flandres, le conte Jehan
de Soissons, les deux frères d'Ibelin, & les autres qui
se porent aidier, y alèrent.

Il acordèrent aus amiraus en tel manière, que,
fitost comme en leur auroit delivré Damiete, il de-
liverroient le roy & les autres riches homes qui là
estoient ; car le menu peuple en avoit fait mener le
soudanc vers Babiloine, fors que ceulz que il avoit
fait tuer. Et ceste chose avoit-il fete contre les cou-
venances que il avoit ⁽²⁾ au roy : par quoy il semble
bien que il nous eust fait tuer aussi, fitost comme

(1) A, voudroient.—(2) A, avoient.

me levai de là, il ne me souvint plus de chose qu'il m'eût dite ni racontée.

Ils nous firent lever de là où nous étions, & nous mirent en prison dans la sentine de la galère ; & beaucoup de nos gens crurent qu'ils l'avaient fait parce qu'ils ne nous voulaient pas affaillir tous ensemble, mais pour nous tuer l'un après l'autre. Là dedans nous fûmes dans une telle souffrance, le soir & toute la nuit, que nous gissions tout à l'étroit, au point que mes pieds étaient contre le bon comte Pierre de Bretagne, & les siens étaient contre mon visage. Le lendemain les émirs nous firent tirer de la prison là où nous étions, & leurs messagers nous dirent que nous allussions parler aux émirs pour renouveler les conventions que le foudan avait faites avec nous, & ils nous dirent que nous fussions certains que si le foudan eût vécu, il eût fait couper la tête au roi & à nous tous aussi. Ceux qui y purent aller y allèrent ; le comte de Bretagne, le connétable & moi, qui étions grièvement malades, nous demeurâmes. Le comte de Flandre, le comte Jean de Soissons, les deux frères d'Ibelin, & les autres qui se purent aider, y allèrent.

Ils s'accordèrent avec les émirs, en telle manière que sitôt qu'on leur aurait délivré Damiette, eux délivreraient le roi & les autres riches hommes qui étaient là ; car pour le menu peuple, le foudan l'avait fait emmener vers Babylone, excepté ceux qu'il avait fait tuer. Et cette chose il l'avait faite contrairement aux conventions qu'il avait avec le roi ; c'est pourquoi il semble bien qu'il nous eût fait tuer aussi, sitôt qu'il aurait eu Damiette. Le roi leur devait jurer aussi de

✱

il eust eu Damiete. Et le roy leur devoit jurer aussi à leur faire gré de deux cens mille livres, avant que il partist du flum, & deux cens mille livres en Acre. Les Sarrazins, par les couvenances qu'il avoient au roy, devoient garder les malades qui estoient en Damiete, les arbalestres, les armeures, les chars salées & les angins (1) jusques à tant que le roy les enveroieroit querre.

LXXI. Les seremens que les amiraus devoient fère au roy furent devisez & furent tiex, que se il ne tenoient au roy les couvenances, que il feussent aussi honni comme cil qui par son pechié aloit en pelerinage à Mahomet, à Maques, sa teste descouverte; & feussent aussi honni comme cil qui lessoient leur femmes & les reprenoient après. De ce cas ne peuent lessier leur femmes, à la loi de Mahomet, que jamez la puissent ravoir, se il ne voit un autre homme gefir à li, avant que il la puisse ravoir. Le tiers serement fu tel, que se il ne tenoient les couvenances au roy, que il feussent aussi honnis comme le Sarrazin qui manjue la char de porc. Le roy prist les seremens desus diz des amiraus (2), parce que mestre Nichole d'Acre, qui savoit le sarrazinois, dit que il ne les pooient (3) plus forz faire selonc leur loi.

Quant les amiraus orent juré, il firent mettre en escrit le serement que il vouloient avoir du roy, qui (4) fu tel, par le conseil des provères qui s'estoient (5) renoié devers eulz; & disoit l'escript ainsi : que se le roy ne tenoit les couvenances aus amiraus, que il

(1) A, arbalestriers & armeuriers, en omertant les angins. — (2) B ajoute à gré. — (3) A, pooit. — (4) Qui omis dans A. — (5) A, qu'il s'estoit.

les satisfaire de deux cent mille livres avant qu'il partît du fleuve, & de deux cent mille livres en Acre. Les Sarrafins, par les conventions qu'ils avaient avec le roi, devaient garder les malades qui étaient à Damiette, les arbalètes, les armures, les viandes salées & les engins, jusques à tant que le roi les enverrait querir.

Les serments que les émirs devaient faire au roi furent mis en écrit, & furent tels : que fils ne tenaient pas leurs conventions avec le roi, ils voulaient être aussi honnis que celui qui pour son péché allait en pèlerinage à Mahomet, à la Mecque, la tête découverte ; & aussi honnis que ceux qui laissaient leurs femmes & les reprenaient après. Pour ce second cas, nul ne peut laisser sa femme, selon la loi de Mahomet, sans renoncer à la ravoir jamais, fil ne voit un autre homme coucher avec elle avant qu'il la puisse ravoir. Leur troisième serment fut tel : que fils ne tenaient leurs conventions avec le roi, ils voulaient être aussi honnis que le Sarrafin qui mange de la chair de porc. Le roi prit les serments dessus dits des émirs, parce que maître Nicole d'Acre, qui savait le sarrafinois, dit qu'ils ne les pouvaient faire plus forts selon leur loi.

LXXI.
Serment
des émirs ;
scrupules
& résistance
du roi.

Quand les émirs eurent juré, ils firent mettre en écrit le serment qu'ils voulaient avoir du roi ; & il le fut par le conseil des prêtres qui avaient renié par devers eux ; & l'écrit difait que si le roi ne tenait pas ses conventions avec les émirs, il voulait être aussi honni que le chrétien qui renie Dieu & sa Mère, & privé de la compagnie de ses douze apôtres, de tous les saints & de toutes les saintes. A cela le roi con-

feust aussi honni comme le Chrestien qui renie Dieu & sa mère, & privé (1) de la compaignie de ses douze compaignons, de touz les sains & de toutes les saintes. A ce facordoit bien le roy. Le darenier point du serement fu tel, que se il ne tenoit les couvenances aus amiraus, que il feust aussi honni comme le Crestien qui renoie Dieu & sa loy, & qui en despit (2) de Dieu crache sur la croiz & marche desus. Quant li roys oy ce, il dit que (3), se Dieu plet, cesti serement ne feroit-il jà. Les amiraus envoièrent mestre Nichole, qui favoit le sarazinnois, au roy, qui dit au roy tiex paroles : « Sire, les amiraus ont grant despit de ce que il ont juré quanque vous requeistes, & vous ne voulez jurer ce que il vous requièrent ; & soiés certain que, se vous ne le jurez, il vous feront la teste coper, & à toute vostre gent. » Le roy respondi que il en pooient faire leur volenté ; car il amoit miex mourir bon Crestien, que ce que il vesquist ou courrous Dieu & sa mère (4).

Le patriarche de Jerusalem, vieil home & ancien de l'aage de quatre-vins ans, avoit pourchacié assurement des Sarrazins, & estoit venu vers le roy pour li aidier à pourchacier sa delivrance. Or est tele la coustume entre les Crestiens & les Sarrazins, que, quant le roy ou le soudanc meurt, cil qui sont en messagerie, soit en paennime ou en crestienté, sont prison & esclave ; & pour ce que le soudanc qui avoit donné la seurté au patriarche fu mort, fu prisonnier aussi comme nous fumes. Quant le roy ot faite sa responce, l'un des amiraus dit que ce conseil li avoit donné le patriarche, & dit aus paiens : « Se vous me

(1) Privé omis dans A, ainsi que saintes à la fin de la phrase. — (2) A, est despit. — (3) Que omis dans A. — (4) B ajoute & de ses saintz.

fentait bien. Le dernier point du ferment fut tel : que fil ne tenait pas ses conventions avec les émirs, il voulait être aussi honni que le chrétien qui renie Dieu & sa loi, & qui en mépris de Dieu crache sur la croix & marche dessus. Quand le roi ouït cela, il dit que fil plaifait à Dieu, il ne ferait pas ce ferment-là. Les émirs envoyèrent au roi maître Nicole, qui favait le sarrafinois, & qui dit au roi ces paroles : « Sire, les émirs ont grand dépit de ce que, ayant juré tout ce que vous avez requis, vous ne voulez pas jurer ce qu'ils vous requièrent ; & foyez certain que si vous ne le jurez, ils vous feront couper la tête ainsi qu'à tous vos gens. » Le roi répondit qu'ils en pouvaient faire leur volonté : car il aimait mieux mourir bon chrétien que de vivre dans la haine de Dieu & de sa Mère.

Le patriarche de Jérusalem, homme vieux & ancien de l'âge de quatre-vingts ans, avait négocié un sauf-conduit des Sarrafins, & était venu près du roi pour l'aider à négocier sa délivrance. Or telle est la coutume entre les chrétiens & les Sarrafins que quand le roi ou le foudan meurt, ceux qui sont en message, soit chez les mécréants soit chez les chrétiens, sont prisonniers & esclaves ; & parce que le foudan qui lui avait donné le sauf-conduit était mort, le patriarche fut prisonnier ainsi que nous le fûmes (1). Quand le roi eut fait sa réponse, l'un des émirs dit que le patriarche lui avait donné ce conseil, & il dit aux païens :

(1) Voy. chap. LXII.

voulés croire, je ferai le roy jurer ; car je li ferai la teste du patriarche voler en son geron. » Il ne le vorent pas croire, ainçois pristrent le patriarche & le levèrent de delez le roy, & le lièrent à une perche d'un paveillon les mains d'arrière le dos, si estroitement que les mains li furent aussi enflées & aussi grosses comme sa teste, & que le sanc li sailloit parmi les ongles (1). Le patriarche crioit au roy : « Sire, jurez seurement ; car je prens le pechié sus l'ame de moy, du serement que vous ferez, puisque vous le béez bien à tenir. » Je ne sai pas comment le serement fu atiré ; mez li amiral (2) se tindrent bien apaié du serement le roy & des autres riches homes qui là estoient.

LXXII. Dès que le soudanc fu occis, en fist venir les estrumens au soudanc devant la tente le roy, & dit-en au roy que les amiraus avoient eu grant conseil de li faire soudanc de Babiloine. Et il me demanda se je cuidoie que il eust pris le royaume de Babiloine, se il li eussent présenté. Et je li dis que il eust moult fait que fol, à ce que il avoient leur seigneur occis ; & il me dit que vraiment il ne l'eust mie refusé. Et sachiez que il ne demoura pour autre chose, que pour ce que il disoient que le roy estoit le plus ferme Crestien que en peust trouver. Et cest exemple en moustroient, à ce que quant il se partoient (3) de la heberge, il prenoit sa croiz à terre & seignoit tout son cors. Et disoient que, se Mahomet leur eust tant de meschief souffert à faire, il ne le creussent jamez ; & disoient que, se celle gent fesoient soudanc de li, il les occirroient touz, ou il devendroient Crestiens.

Après que les couvenances furent acordées du roy

(1) A, mains. — (2) A, l'amiral ; B, les Sarrazins. — (3) A, partoient.

« Si vous me voulez croire, je ferai jurer le roi, car je lui ferai voler la tête du patriarche en son giron. » Ils ne le voulurent pas croire, mais ils prirent le patriarche & l'enlevèrent d'auprès du roi, & le lièrent à une perche d'un pavillon les mains derrière le dos, & si étroitement que les mains lui devinrent aussi enflées & aussi grosses que la tête, & que le sang lui jaillissait parmi les ongles. Le patriarche criait au roi : « Sire, jurez sûrement, car je prends sur mon âme le péché du serment que vous ferez, dès que vous le désirerez bien tenir. » Je ne fais pas comment le serment fut arrangé, mais les émirs se tinrent pour satisfaits du serment du roi & des autres riches hommes qui étaient là.

Dès que le foudan fut occis, on fit venir les instruments du foudan devant la tente du roi, & l'on dit au roi que les émirs avaient grandement délibéré de le faire foudan de Babylone. Et il me demanda si je croyais qu'il eût pris le royaume de Babylone au cas qu'ils le lui eussent offert. Et je lui dis qu'il eût agi bien en fou, puisqu'ils avaient occis leur seigneur; & il me dit que vraiment il ne l'eût pas refusé. Et sachez que cela ne tint à autre chose sinon parce qu'ils disaient que roi était le plus ferme chrétien qu'on pût trouver. Et ils en donnaient cet exemple que quand il sortait de sa tente, il prenait sa croix, en se mettant à terre, & se signait tout le corps. Et ils disaient que si Mahomet eût souffert qu'on leur fit autant de mal, ils n'eussent jamais cru à lui; & ils disaient que si les Sarrafins faisaient du roi leur foudan, il les occirait tous, ou qu'ils deviendraient chrétiens.

Après que les conventions du roi & des émirs furent arrêtées & jurées, il fut convenu qu'ils nous

LXXII.
Exécution
du traité;
remise
de Damiette
aux Sarrafins.

& des amiraus & jurées, fu acordé que il nous delivrerroient l'endemain (1) de l'Ascension, & que fitost comme Damiete seroit delivrée aus amiraus, en deliverroit le cors le roy & les riches hommes qui avec li estoient, aussi comme il est devant dit. Le jeudi au soir, ceulz qui menoient nos quatre galies vindrent ancrer nos quatre galies en mi le flum, devant le pont de Damiete, & firent tendre un pavillon devant le pont, là où le roy descendi.

Au solleil levant, monseigneur Geffroy de Sergines ala en la ville, & fist rendre la ville aus amiraus. Sur les tours de la ville mistrent les enseignes au soudanc. Les chevaliers sarrazins se mistrent en la ville & commencèrent à boivre des vins, & furent maintenant touz yvres : dont l'un d'eulz vint à nostre galie & trait fespée toute ensanglantée, & dit que endroit de li il (2) avoit tué six de nos gens. Avant que Damiete feust rendue, avoit l'en recueilli la royne en nos nez, & toute nostre gens qui estoient en Damiete, fors que les malades qui estoient en Damiete. Les Sarrazins les devoient garder par leur serement : il les tuèrent touz. Les engins le roy, que il devoient garder aussi, il les décopèrent par pièces. Et les pors salés que il devoient garder, pour ce que il ne manjuent point de porc, il ne les gardèrent pas; ainçois firent un lit des engins (3), un lit de bacons & un autre de gens mors, & mistrent le feu dedans; & y ot si grant feu que il dura le vendredi, le samedi & le dymanche.

LXXIII. Le roy & nous que il durent delivrer dès le solleil levant, il nous tindrent jusques à solleil couchant;

(1) L'endemain omis dans A. — (2) Il omis dans A. — (3) Un lit des engins omis dans A.

délivreraient le lendemain de l'Ascension ; & que sitôt que Damiette serait livrée aux émirs, on délivrerait la personne du roi & les riches hommes qui étaient avec lui, ainsi qu'il est dit avant. Le jeudi (1) au soir, ceux qui menaient nos quatre galères vinrent ancrer nos quatre galères au milieu du fleuve, devant le pont de Damiette, & firent tendre un pavillon devant le pont, là où le roi descendit.

Au soleil levant, monseigneur Geoffroy de Sargines alla dans la ville, & fit rendre la ville aux émirs. On mit sur les tours de la ville les enseignes du foudan. Les chevaliers sarrasins se jetèrent dans la ville, & commencèrent à boire les vins & furent bientôt tous ivres. Après quoi l'un d'eux vint à notre galère, & tira son épée tout ensanglantée, & dit que pour son compte il avait tué six de nos gens. Avant que Damiette fût rendue, on avait embarqué la reine sur nos vaisseaux, avec tous nos gens qui étaient dans Damiette, excepté les malades. Les Sarrasins les devaient garder, en vertu de leur ferment : ils les tuèrent tous. Les engins du roi, qu'ils devaient garder aussi, ils les coupèrent en morceaux ; & les porcs salés, qu'ils devaient garder, parce qu'ils ne mangent pas de porc, ils ne les gardèrent pas ; mais ils firent un lit des engins, un lit de salaison & un autre de gens morts, & mirent le feu dedans ; & il y eut un si grand feu qu'il dura le vendredi, le samedi & le dimanche.

Le roi & nous, qu'ils durent délivrer dès le soleil

LXXIII.

Le massacre

(1) Le jour de l'Ascension, 5 mai 1250.

ne onques ne⁽¹⁾ mangasmes, ne les amiraus aussi ; ainçois furent en desputoison tout le jour. Et disoit un amiraut pour ceulz qui estoient de sa partie : « Seigneurs, se vous me voulez croire, moy & ceulz qui sont ci de ma partie, nous occirrons le roy & ces riches homes qui ci sont ; car de sà quarante ans n'avons mès garde, car leurs enfans sont petiz & nous avons Damiete devers nous, par quoy nous le poons faire plus seurement. » Un autre Sarrazin qui avoit non Sebrece, qui estoit nez de Morentaigne⁽²⁾, disoit encontre & disoit ainsi : « Se nous occions le roy, après ce que nous avons occis le soudanc, en dira que les Egypciens sont les plus mauvèses gens & les plus desloiaus qui soient ou monde. » Et cil qui vouloit que en nous occieft, disoit encontre : « Il est bien voir que nous nous⁽³⁾ sommes trop malement deffait de nostre soudanc que nous avons tué ; car nous sommes alés contre le commandement Mahommet, qui nous commande que nous gardons le nostre seigneur aussi comme la prunelle de nostre œil : & vezci en cest livre le commandement tout escript. Or escoutez, fait-il, l'autre commandement Mahommet qui vient après. » Il leur tournoit un foillet ou livre que il tenoit, & leur moustroït l'autre commandement Mahommet, qui estoit tel : « En l'asseurement de la foy, occi l'ennemi de la loy. » Or gardez comment nous avons mesfait contre les commandemens Mahommet, de ce que nous avons tué nostre seigneur ; & encore ferons-nous pis se nous ne tuons le roy, quelque assurement que nous li aions donné ; car c'est le plus fort ennemi que la loy paiennime ait⁽⁴⁾. »

(1) A, ni. — (2) Leçon de M ; A, Mortaig ; B, Mortaign. — (3) A, que nous sommes. — (4) A, est.

& nous ne mangeâmes pas du tout, ni les émirs non plus; mais ils furent en dispute tout le jour. Et un émir disait au nom de ceux qui étaient de son parti : « Seigneurs, si vous me voulez croire, moi & ceux qui sont ici de mon parti, nous occirons le roi & ces riches hommes qui sont ici; car d'ici à quarante ans nous ne risquons rien; car leurs enfants sont petits, & nous avons Damiette par devers nous; c'est pourquoy nous le pouvons faire plus sûrement. » Un autre Sarrafin, qui avait nom Sebrece, qui était natif de Mauritanie, parlait à l'encontre & disait ainsi : « Si nous tuons le roi après que nous avons tué le soudan, on dira que les Égyptiens sont les plus mauvaises gens & les plus déloyaux qui soient au monde. » Et celui qui voulait qu'on nous occît disait à l'encontre : « Il est bien vrai que nous nous sommes très-méchamment défaits de notre soudan que nous avons tué; car nous sommes allés contre le commandement de Mahomet, qui nous commande que nous gardions notre seigneur comme la prune de notre œil; & voici en ce livre le commandement tout écrit. Or écoutez, fit-il, l'autre commandement de Mahomet qui vient après. » Il leur tournait un feuillet du livre qu'il tenait, & leur montrait l'autre commandement de Mahomet, qui était tel : « Pour la sûreté de la foi, occis l'ennemi de la loi. » Or, regardez combien nous avons méfait contre les commandements de Mahomet, de ce que nous avons tué notre seigneur; & nous ferons pis encore si nous ne tuons le roi, quelque sûreté que nous lui ayons donnée; car c'est le plus fort ennemi qu'ait la loi païenne. » Notre mort fut presque convenue; d'où il advint ainsi, qu'un émir qui était notre adversaire, crut qu'on nous devait tous

des
prisonniers
est mis en
délibération.

Nostre mort fu presque acordée : dont il avint ainfi, que un amiraut qui estoit nostre adversaire, cuida que en nous deust touz occirre, & vint sus le flum, & commença à crier en sarrazinois à ceulz qui les galies menoient, & osta sa touaille de sa teste & leur fist un signe de sa touaille. Et maintenant il nous desancrèrent, & nous remenèrent bien une grant lieue arrière vers Babiloine. Lors cuidames-nous estre touz perdus, & y ot maint lermes plorées.

LXXIV. *Aussi comme Dieu vout, qui n'oublie pas les siens, il fu acordé, entour solleil couchant, que nous serions delivrez. Lors nous ramena l'en, & mist l'en nos quatre galies à terre. Nous requeismes que en nous lessast aler. Il nous dirent que non feroient jusques (1) à ce que nous eussions mangé : « Car ce seroit honte aus amiraus, se vous partiés de nos prisons à jeun. » Et nous requeismes que en nous donnast la viande, & nous mangerions; & il nous distrent que en l'estoit alé querre en l'ost. Les viandes que il nous donnèrent, ce furent begnés de fourrages (2) qui estoient roties au solleil, pour ce que les vers n'i venissent, & œfs durs cuis de quatre jours où de cinc; & pour honneur de nous, en les avoit fait peindre par dehors de diverses couleurs.*

En nous mist à terre & en alames vers le roy, qu'il amenoient du paveillon là où il l'avoient tenu vers le flum; & venoient bien vint mille Sarrazins, les espées ceintes, touz après li, à pié. Ou flum devant le roy avoit une galie de Genevois, là où il ne paroît que un seul home desur. Maintenant que il vit le roy sur le flum, il sonna un fiblet; & au son du fiblet

(1) A, jusques. — (2) A, begues de fourrages; B, bignetz de fromaige.

occire, & vint sur le fleuve, & commença à crier en sarrafinois à ceux qui menaient les galères, & ôta son turban de sa tête, & leur fit signe avec son turban. Et à l'instant ils levèrent l'ancre, & nous ramenèrent bien une grande lieue en arrière vers Babylone. Alors nous crûmes être tous perdus, & il y eut maintes larmes versées.

Ainsi que le voulut Dieu, qui n'oublie pas les siens, il fut convenu, vers le coucher du soleil, que nous ferions délivrés. Alors on nous ramena & l'on mit nos quatre galères à la rive. Nous requîmes qu'on nous laissât aller. Ils nous dirent qu'ils ne le feraient pas jusques à ce que nous eussions mangé : « Car ce serait une honte pour les émirs si vous partiez de nos prisons à jeun. » Et nous dîmes qu'on nous donnât des vivres, & que nous mangerions ; & ils nous dirent qu'on en était allé querir dans le camp. Les vivres qu'ils nous donnèrent ce furent des beignets de fromage, qui étaient rôtis au soleil pour que les vers n'y vinssent pas, & des œufs durs cuits depuis quatre ou cinq jours ; & en notre honneur on les avait fait peindre au dehors de diverses couleurs.

On nous mit à terre, & nous nous en allâmes vers le roi, qu'ils amenaient vers le fleuve, du pavillon où ils l'avaient tenu ; & il venait bien vingt mille Sarrafins l'épée à la ceinture, tous après lui, à pied. Sur le fleuve, devant le roi, il y avait une galère de Génois, là où il ne paraissait qu'un seul homme dessus. Dès qu'il vit le roi au bord du fleuve, il donna un coup de sifflet ; & au son du sifflet s'élancèrent bien de la sentine de la galère quatre-vingts arbalétriers tout équipés, les arbalètes

LXXIV.
Délivrance
des
prisonniers ;
Joinville
monte
sur la galère
du roi ;
départ
de quelques
croisés
pour
la France.

saillirent bien de la fente de la galie quatre-vins arbalestriers bien appareillés, les arbalestres montées, & mistrent maintenant les carriaus en coche. Tantoft comme les Sarrazins les (1) virent, il touchèrent en fuie auffi comme brebis ; que onques n'en demoura avec le roy, fors que deux ou troiz. Il gèterent une planche à terre pour requueillir le roy & le conte d'Anjou, son frère, & monseigneur Geffroy de Sergines, & monseigneur Phelipe de Annemos, & le marechal de France que en appeloit dou (2) Meis, & le mestre de la Trinité & moy. Le conte de Poitiers il retindrent en prison jusques à tant que le roy leur eust fait paier les deux cens mille livres que il leur devoit faire paier, avant que il partist du flum, pour leur rançon.

Le samedi après (3) l'Ascension, lequel samedi est l'endemain que nous feumes delivrés, vindrent prenre congié du roy le conte de Flandres & le conte de Soissons, & plusieurs des autres riches homes qui furent pris ès galies. Le roy leur dit ainfi, que il li sembloit que il feroient bien se il atendoient jusques à ce que le conte de Poitiers, son frère, feust delivrés. Et il distrent que il n'avoient pooir ; car les galies estoient toutes appareillées. En leurs galies montèrent & sen vindrent en France, & en amenèrent avec eulz le bon conte Perron de Bretaingne, qui estoit si malade que il ne vesqui puis que troiz semaines, & mourut sus mer.

LXXV. L'en commença à fère le paiement le samedi au matin, & y mist l'en au paiement faire le samedi & le dymanche toute jour jusques à la nuit ; que on les

(1) A, le.—(2) A, don ; le nom du maréchal est omis dans B.—(3) A, devant-

montées, & ils mirent à l'instant leurs carreaux en coche. Sitôt que les Sarrafins les virent, ils se mirent en fuite ainsi que des brebis, en sorte qu'il n'en demeura plus avec le roi, excepté deux ou trois. On jeta une planche à terre pour embarquer le roi, & le comte d'Anjou son frère, & monseigneur Geoffroy de Sargines, & monseigneur Philippe de Nemours, & le maréchal de France qu'on appelait du Mez, & le maître de la Trinité & moi. Pour le comte de Poitiers, ils le retinrent en prison jusques à tant que le roi leur eût fait payer les deux cent mille livres qu'il leur devait faire payer pour la rançon avant qu'il partît du fleuve.

Le samedi (1) après l'Ascension, lequel samedi est le lendemain du jour où nous fûmes délivrés, vinrent prendre congé du roi le comte de Flandre (2), & le comte de Soissons, & plusieurs des autres riches hommes qui furent pris sur les galères. Le roi leur dit ainsi, qu'il lui semblait qu'ils feraient bien fils attendaient jusques à ce que le comte de Poitiers, son frère, fût délivré. Et ils dirent qu'ils ne le pouvaient pas, car les galères étaient tout appareillées. Ils montèrent sur leurs galères & s'en vinrent en France, & emmenèrent avec eux le bon comte Pierre de Bretagne, qui était si malade qu'il ne vécut depuis que trois semaines, & mourut en mer.

On commença à faire le payement le samedi au matin, & l'on mit à faire le payement le samedi & le

LXXV.

Payement
de la rançon;

(1) Le 7 mai 1250. — (2) Joinville se trompe; car il cite plus loin (chapitres LXXXII & LXXXIII) le comte de Flandre comme étant à Acre avec le roi.

paioit à la balance, & valoit chascune balance dix mille livres. Quant ce vint le dymanche au vespre, les gens le roy qui fesoient le paiement, mandèrent au roy que il leur failloit bien trente mille livres. Et (1) avec le roy n'avoit que le roy de Cezile & le marechal de France, le menistre de la Trinité & moy; & touz les autres estoient au paiement fère. Lors dis-je au roy que il seroit bon que il envoiaſt querre le commandeur & le marechal du Temple, car le mestre estoit mort; & que il leur requieſt que il li prestaſſent trente mile livres pour delivrer son frère. Le roy les envoia querre, & me dit le roy que je leur deisse. Quant je leur oy dit, frère Estienne d'Otricourt, qui estoit commandeur du Temple, me dit ainſi : « Sire de Joinville, ce conseil que vous donnés n'est ne bon ne resonnable; car vous ſavés que nous recevons les commandes en tel manière, que par nos ſeremens nous ne les poons delivrer mès que à ceulz qui les nous baillent. » Affés y ot de dures paroles & de felonnesſes entre moy & li. Et lors parla frère Renaut de Vichiers, qui estoit marechal du Temple, & dit ainſi : « Sire, leſſiés eſter la tençon du ſeigneur de Joinville & de noſtre commandeur; car, auſſi comme noſtre commandeur dit, nous ne pourrions riens bailler que nous ne feuſſions parjures. Et de ce que le ſeneſchal vous loe que, ſe (2) nous ne vous en voulon preſter, que vous en preïgnés, ne dit-il pas moult grans merveilles (3), & vous en ferés voſtre (4) volenté; & ſe vous prenez du noſtre, nous avons bien tant du voſtre en Acre, que vous nous deſdomagerés bien. »

(1) A, que au lieu de &. — (2) A, ce. — (3) B, ne dict pas mal. — (4) Voff manque dans A.

dimanche toute la journée jusques à la nuit ; on les payait à la balance, & chaque balance valait dix mille livres. Quand vint le dimanche au foir, les gens du roi qui faisaient le payement mandèrent au roi qu'il leur manquait bien trente mille livres. Et il n'y avait alors avec le roi que le roi de Sicile & le maréchal de France, le ministre de la Trinité & moi ; & tous les autres étaient à faire le payement. Je dis alors au roi qu'il ferait bon qu'il envoyât querir le commandeur & le maréchal du Temple (car le maître était mort), & qu'il les requît de lui prêter trente mille livres pour délivrer son frère. Le roi les envoya querir ; & le roi me dit que je le leur disse. Quand je le leur eus dit, frère Étienne d'Otricourt, qui était commandeur du Temple, me dit ainsi : « Sire de Joinville, ce conseil que vous donnez n'est ni bon ni raisonnable ; car vous savez que nous recevons les dépôts en telle manière, que par nos serments nous ne les pouvons délivrer excepté à ceux qui nous les baillent. » Il y eut assez de dures paroles & d'injurieuses entre moi & lui. Et alors frère Renaud de Vichiers, qui était maréchal du Temple, prit la parole & dit ainsi : « Sire, laissez aller la dispute du seigneur de Joinville & de notre commandeur ; car, ainsi que notre commandeur le dit, nous ne pourrions rien bailler que nous ne fussions parjures. Et quant à ce que le sénéchal vous conseille que, si nous ne vous en voulons prêter vous en preniez, il ne dit pas là bien grande merveille, & vous en ferez à votre volonté ; & si vous prenez du nôtre, nous en avons bien assez du vôtre en Acre pour que vous nous dédommachiez bien. »

argent pris
par Joinville
aux
Templiers.

✱

Je dis au roy que je iroie, se il vouloit ; & il le me commenda. Je m'en alé en une des galies du Temple, en la mestre galie ; & quant je voulz descendre en la fente de la galie, là où le tresor estoit, je demandé au commandeur du Temple que il venist veoir ce que je prenraie ; & il n'i deingna onques venir. Le marechal dit que il venroit veoir la force que je li feroie. Sitost comme je fu avalé là où le tresor estoit, je demandé au tresorier du Temple, qui là estoit, que il me baillast les clefz d'une huche qui estoit devant moy ; & il, qui me vit mègre & descharné de la maladie, & en l'abit que je avoie esté en prison, dit que il ne m'en bailleroit nulles. Et je regardé une coignée qui gifoit illec, si la levai & dis que je feroie la clef le roy. Quant le marechal vit ce, si me prist par le poing & me dit : « Sire, nous véons bien que c'est force que vous nous fetes, & nous vous ferons bailler les clez. » Lors commanda au tresorier que en les me baillast. Et quant le marechal ot dit au tresorier qui je estoie, il en fu moult esbahi. Je trouvai que celle huche que je ouvri, estoit à Nichole de Choyfi (1), un serjant le roy. Je getai hors ce d'argent que je y trouvai, & me allay seoir (2) ou chief de nostre vessel qui m'avoit amené. Et pris le marechal de France & le leffai avec l'argent, & sur la galie mis le menistre de la Trinité. Sus la galie le marechal tendoit l'argent au menistre, & le menistre le me bailloit ou vessel là où je estoie. Quant nous venimes vers la galie le roy, je (3) commençai à hucher au roy : « Sire, sire, esgardés comment je sui garni. » Et le saint home me vit moult volentiers & moult liement. Nous baillames à ceulz qui fesoient le paiement, ce que j'avoie apporté.

(1) B, Seryfy. — (2) A, me leffoient. — (3) A, & je.

Je dis au roi que j'irais, fil le voulait; & il me le commanda. Je m'en allai vers une des galères du Temple, la maîtresse galère; & quand je voulus descendre dans la sentine de la galère, là où le trésor était, je demandai au commandeur du Temple qu'il vînt voir ce que je prendrais; & il n'y daigna pas venir. Le maréchal dit qu'il viendrait voir la violence que je lui ferais. Sitôt que je fus descendu là où le trésor était, je demandai au trésorier du Temple, qui était là, qu'il me baillât les clefs d'une huche qui était devant moi; & lui, qui me vit maigre & décharné de la maladie, & avec l'habit que j'avais en prison, dit qu'il ne m'en baillerait pas. Et j'aperçus une coignée qui était là à terre; alors je la pris & dis que j'en ferais la clef du roi. Quand le maréchal vit cela, alors il me prit par le poing, & me dit: « Sire, nous voyons bien que c'est violence que vous nous faites, & nous vous ferons bailler les clefs. » Alors il commanda au trésorier qu'on me les baillât; & quand le maréchal eut dit au trésorier qui j'étais, il en fut tout ébahi. Je trouvai que cette huche que j'ouvris était à Nicolas de Choisi, un sergent du roi. Je jetai dehors ce que j'y trouvai d'argent, & allai m'asseoir à la proue de notre vaisseau, qui m'avait amené. Et je pris le maréchal de France & le laissai avec l'argent; & sur la galère je mis le ministre de la Trinité. Le maréchal tendait l'argent au ministre sur la galère, & le ministre me le baillait sur le vaisseau là où j'étais. Quand nous vîmes vers la galère du roi, je commençai à crier au roi: « Sire, sire, regardez comme je suis garni. » Et le saint homme me vit bien volontiers & avec grande joie. Nous baillâmes à ceux qui faisaient le payement ce que j'avais apporté.

LXXVI. Quant le paiement fu fait, le conseil le roy qui le paiement avoit fait, vint à li, & li distrent que les Sarrazins ne vouloient delivrer son frère jusques à tant que il eussent l'argent par devers eux. Aucuns du conseil y ot qui ne louoient mie le roy que il leur delivraist les deniers jusques à tant que il reust son frère. Et le roy respondi que il leur deliverroit, car il leur avoit couvent; & il li retenissent les seues couvenances, se il cuidoient bien faire. Lors vit monseigneur Phelipe de Nemoes (1) au roy, que on avoit forconté aus Sarrazins une balance de dix mile livres. Et le roy se courrouça trop fort, & dit que il vouloit que en leur rendist les dix mile livres pour ce que il leur avoit couvent à paier les deux cens mile livres, avant que il partisist du flum. Et lors je passé monseigneur Phelipe sus le pié, & dis au roy qu'il ne le creust pas, car il ne disoit pas voir; car les Sarrazins estoient les plus saiges conteurs (2) qui feussent au monde. Et monseigneur Phelippe dit que je disoie voir; car il ne le disoit que par moquerie (3). Et le roy dit que male encontre eust tele moquerie: « Et vous commant, dit le roy à monseigneur Phelippe, sur la foy que me devez, comme mon home que vous estes, que se les dix mile livres ne sont païées (4), que vous les facez paier. »

Moult de gens avoient loué au roy que il se traïst en sa nef qui l'attendoit en mer, pour li oster des mains aus Sarrazins. Onques le roy ne volt nullui croire, ainçois disoit que il ne partiroit du flum, aussi comme il l'avoit couvent, tant que il leur eust

(1) A, Damoes; B & M, Montfort; le Confesseur de la reine Marguerite dit de Nemox. — (2) A, les plus forconteurs. — (3) B, goderie. — (4) A, païés.

Quand le payement fut fait, les conseillers du roi qui avaient fait le payement vinrent à lui & lui dirent que les Sarrafins ne voulaient pas délivrer son frère jusques à tant qu'ils eussent l'argent par devers eux. Il y en eut aucuns du conseil qui n'étaient pas d'avis que le roi leur délivrât les deniers jusques à tant qu'il pût avoir son frère. Et le roi répondit qu'il les délivrerait, car il le leur avait promis, & que pour eux ils retiennent ce qu'ils lui avaient promis ils croyaient bien faire. Alors monseigneur Philippe de Nemours dit au roi qu'on avait fait mécompte aux Sarrafins d'une balance de dix mille livres. Et le roi se fâcha très-fort, & dit qu'il voulait qu'on leur rendît les dix mille livres, parce qu'il leur avait promis de payer les deux cent mille livres avant qu'il partît du fleuve. Alors je marchai sur le pied de monseigneur Philippe, & dis au roi qu'il ne le crût pas, parce qu'il ne disait pas vrai; car les Sarrafins étaient les plus habiles compteurs qui fussent au monde. Et monseigneur Philippe dit que je disais vrai, car il ne le disait que par moquerie. Et le roi dit qu'une telle moquerie était malencontreuse : « Et je vous commande, dit-il à monseigneur Philippe, sur la foi que vous me devez comme mon homme que vous êtes, si les dix mille livres ne sont pas payées, que vous les fassiez payer (1). »

Beaucoup de gens avaient conseillé au roi qu'il se rendît vers son vaisseau, qui l'attendait en mer, afin de se tirer des mains des Sarrafins. Jamais le roi n'en voulut croire aucun; mais il disait qu'il ne partirait pas du fleuve, ainsi qu'il l'avait promis, jusques

LXXVI.
Loyauté
du roi
dans
l'exécution
du traité.

(1) Voy. chap. III.

païé deux cens mille livres. Sitoft comme le paiement fu fait, le roy, sanz ce que nulz ne l'en prioit, nous dit que desoremez estoit son serement quitez, & que nous nous partiffions de là, & aliffons en la nef qui estoit en la mer. Lors fefmut nostre galie, & alames bien une grant lieue avant que l'un ne parla à l'autre, pour la mesaise que nous avions du conte (1) de Poitiers. Lors vint monseigneur Phelippe de Monfort en un galion, & escria au roy : « Sire, sire, parlés à vostre frère le conte de Poitiers, qui est en cël autre vessel. » Lors escria le roy : « Alume, alume ! » & si fist l'en. Lors fu la joie si grant comme elle pot estre plus entre nous.

Le roy entra en sa nef, & nous aussi. Un povre pecherre ala dire à la contesse de Poitiers qu'il avoit veu le conte de Poitiers delivre, & elle li fist donner vint livres de parisis.

XVII. *Je ne vueil pas oublier aucunes besoignes qui avindrent en Egypte tandis que nous y estions. Tout premier, je vous dirai de monseigneur Gaucher de Chasteillon, que un chevalier qui avoit non monseigneur Jehan de Monson, me conta que il vit monseigneur de Chasteillon en une rue qui estoit ou kasel là où le roy fu pris, & passoit celle rue toute droite parmi le kasel, si que en véoit les champs d'une part & d'autre. En celle rue estoit monseigneur Gaucher de Chasteillon, l'espée ou poing toute nue. Quant il véoit que les Turs se metoient parmi celle rue, il leur couroit sus, l'espée ou poing, & les flatoit hors du cazel ; & au fuir que les Turs faisoient devant li, il, qui traioient aussi bien devant comme d'arrière, le cou-*

(1) B, de la prison du conte.

à tant qu'il leur eût payé deux cent mille livres. Sitôt que le paiement fut fait, le roi, sans que nul l'en priât, nous dit que désormais son serment était acquitté, & que nous partissions de là, & que nous allâssions au vaisseau qui était en mer. Alors notre galère se mit en mouvement & nous allâmes bien une grande lieue avant que l'un ne parlât à l'autre, à cause de l'inquiétude que nous avions du comte de Poitiers. Alors monseigneur Philippe de Montfort vint sur une galiote, & cria au roi : « Sire, sire, parlez à votre frère le comte de Poitiers, qui est sur cet autre vaisseau. » Alors le roi s'écria : « Illuminez, illuminez ! » Et ainsi fit-on. Alors la joie fut aussi grande qu'elle pouvait être entre nous.

Le roi entra en son vaisseau, & nous aussi. Un pauvre pêcheur alla dire à la comtesse de Poitiers qu'il avait vu le comte de Poitiers délivré ; & elle lui fit donner vingt livres parisis.

Je ne veux pas oublier certaines choses qui advinrent en Égypte tandis que nous y étions. Tout premièrement je vous parlerai de monseigneur Gaucher de Châtillon, dont un chevalier qui avait nom monseigneur Jean de Monfon, me conta qu'il vit monseigneur de Châtillon dans une rue qui était au village là où le roi fut pris ; & cette rue passait toute droite parmi le village, si bien qu'on voyait les champs d'un côté & de l'autre. En cette rue était monseigneur Gaucher de Châtillon, l'épée au poing, toute nue. Quand il voyait que les Turcs se mettaient dans cette rue, il leur courait sus, l'épée au poing, & les jetait hors du village ; & tout en prenant la fuite devant lui, les Turcs, qui tiraient aussi bien derrière que devant, le couvraient tous de traits. Quand il les

LXXVII.
De Gaucher
de Châtillon,
de l'évêque
de Soissons
martyr,
&
d'un renégat.

vrurent touz de pylez. Quant il les avoit chaciez hors du kazel, il se desflichoit de ces pylés qu'il avoit sur li, & remetoit sa cote à armer desus (1) li, & se dresseoit sus ses estriers & estendoit les bras à tout l'espée, & crioit : « Chasteillon, chevalier! où sont mi pseudomme? » Quant il se retournoit & il vëoit que les Turs estoient entrés par l'autre chief, il leur recouroit sus, l'espée ou poing, & les enchaçoit; & ainfi fist par trois foiz en la manière desus dite. Quant l'amiraut des galies m'ot amené devers ceulz qui furent pris à terre, je enquis à ceulz qui estoient entour li; ne onques ne trouvai qui me deïst comment il fu pris, fors que tant que monseigneur Jehan Frumons (2), le bon chevalier, me dit que, quant en l'amenoit pris vers la Massourre, il trouva un Turc qui estoit monté sur le cheval monseigneur Gauchier de Chasteillon, & estoit la culière toute sanglante du cheval. Et il li demanda que il avoit fait de celi à qui le cheval estoit, & li respondi que il li avoit copé la gorge tout à cheval, si comme il apparut à la culière qui en estoit ensanglantée du sanc.

Il avoit un moult vaillant home en l'ost, qui avoit à non monseigneur Jaque de Castel, evesque de Soissons. Quant il vit que nos gens sen revenoient (3) vers Damiete, il, qui avoit grant desirrer de aler à Dieu, ne sen vout pas revenir en la terre dont il estoit né; ainçois se hasta d'aler avec Dieu. Et feri des esperons & assembla aus Turs tout seul, qui à leur espées l'occistrent & le mistrent en la compaignie Dieu, ou nombre des martirs.

Endementres que le roy attendoit le paiement que

(1) A, defous. — (2) Leçon de M; A, Foninons; B, de Foumons. —
(3) A, revenoit.

avait chassés hors du village, il se débarrassait de ces traits qu'il avait sur lui, & remettait sa cotte d'armes sur lui, & se dressait sur ses étriers, & étendait les bras avec l'épée, & criait : « Châtillon, chevalier ! où sont mes prud'hommes ? » Quand il se retournait & qu'il voyait que les Turcs étaient entrés par l'autre bout, il recommençait à leur courir sur l'épée au poing, & les en chassait ; & ainsi fit-il par trois fois de la manière dessus dite. Quand l'amiral des galères m'eut amené vers ceux qui furent pris à terre, je m'enquis à ceux qui étaient autour de lui ; mais je ne trouvai personne qui me dît comment il fut pris, si ce n'est que monseigneur Jean Frumons, le bon chevalier, me dit que quand on l'amena prisonnier à Mansourah, il trouva un Turc qui était monté sur le cheval de monseigneur Gaucher de Châtillon ; & la croupière du cheval était tout ensanglantée. Et il lui demanda ce qu'il avait fait de celui à qui le cheval était ; & le Turc lui répondit qu'il lui avait coupé la gorge sur son cheval même, ainsi qu'il apparut à la croupière qui en était ensanglantée.

Il y avait un très-vaillant homme dans l'armée qui avait nom monseigneur Jacques de Castel, évêque de Soissons (1). Quand il vit que nos gens s'en revenaient vers Damiette, lui qui avait grand désir d'aller à Dieu, ne s'en voulut pas revenir au pays où il était né ; mais il se hâta d'aller à Dieu, & piqua des éperons & attaqua tout seul les Turcs, qui à coups d'épée l'occirent & le mirent dans la compagnie de Dieu au nombre des martyrs.

Pendant que le roi attendait le paiement que ses

(1) Son véritable nom est Gui de Château-Porcien.

sa gent fesoient aus Turs pour la delivrance de son frere le conte de Poitiers, un Sarrazin, moult bien atiré & moult bel (1) home de cors, vint au roy & li presenta lait pris en pos & fleurs de diverses couleurs & (2) manières, de par les enfans le nasac (3) qui avoit esté soudanc de Babiloine, & li fist le present en françois. Et le roy li demanda où il avoit apris françois, & il dit que il avoit esté crestian; & le roy li dit : « Alez-vous-en, que à vous ne parlerai-je plus. » Je le trais d'une part & li demandai son couvine; & il me dit qu'il avoit esté né de Provins, & que il estoit venu en Egypte avec le roy Jehan, & que il estoit marié en Egypte & grant riche home. Et je li diz : « Ne savez-vous pas bien que se vous mouriés en ce point, que vous iriez (4) en enfer? » Et il dit : « Oyl (car il estoit certain que nulle loy (5) n'estoit si bone comme la crestienne); mès je doute, se je aloie vers vous, la povreté là où je seroie & le reproche. Toute jour me diroit l'en : Véez ci le renoié! Si aimme miex vivre riche & aise, que je me meisse en tel point comme je vois (6). » Et je li dis que le reproche seroit plus grant au jour du jugement là où chascun verroit son mesfait, que ne seroit ce que il me contoit. Moult de bones paroles li diz, qui guèrez ne valurent. Ainfi se departy de moy, n'onques puis ne le vi.

.XXVIII. *Or avez oy ci-devant les grans persecucions que le roy & nous souffrimes, lesquies persecucions la royne n'en eschapa pas, si comme vous orrez ci-après. Car troiz jours devant ce que elle acouchast, li*

(1) A, leal. — (2) Couleurs & omis dans A. — (3) B, du vassat. — (4) B, feriez dainné & yriez. — (5) Loy manque dans A. — (6) B, je vous dis.

gens faisaient aux Turcs pour la délivrance de son frère le comte de Poitiers, un Sarrafin très-bien habillé, & très-bel homme de sa personne, vint au roi & lui présenta du lait pris en pots, & des fleurs de diverses couleurs & espèces, de la part des enfants du nazac (1) de l'ancien foudan de Babylone; & il lui fit le présent en parlant français. Et le roi lui demanda où il avait appris le français; & cet homme dit qu'il avait été chrétien; & le roi lui dit : « Allez-vous-en, car je ne vous parlerai plus. » Je le tirai à part, & lui demandai quelle était sa position. Il me dit qu'il était né à Provins, & qu'il était venu en Égypte avec le roi Jean, & qu'il était marié en Égypte & qu'il était un grand feigneur. Et je lui dis : « Ne savez-vous pas bien que si vous mouriez en cet état, vous iriez en enfer? » Et il dit : « Oui (car il était certain que nulle religion n'était aussi bonne que la chrétienne); mais je redoute, si j'allais vers vous, la pauvreté là où je ferais & les reproches. Tous les jours on me dirait : Voici le renégat! Aussi j'aime mieux vivre riche & tranquille, plutôt que de me mettre dans une position telle que je la prévois. » Et je lui dis qu'au jour du jugement, là où chacun verrait son péché, les reproches feraient plus grands que ne feraient ceux qu'il me contait. Je lui dis beaucoup de bonnes paroles qui n'eurent guère d'effet. C'est ainsi qu'il me quitta, & jamais depuis je ne le vis.

Or vous avez ouï ci-devant les grandes persécutions que le roi & nous nous souffrîmes; ces persécutions, la reine n'y échappa point, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Car trois jours avant qu'elle

LXXVIII.

Des
souffrances
de
la reine
à Damiette.

(1) Probablement un officier ou un fermier du foudan. On suppose que *nazac* ferait une altération de *nazer*, mot arabe qui signifie *inspecteur*.

vindrent les nouvelles que le roy estoit pris; desquies nouvelles elle fu si effrée, que, toutes les foiȝ que elle se dormoit en son lit, il li sembloit que toute sa chambre feust pleine de Sarrazins, & fescricioit : « Aidiés, aidiés ! » Et pour ce que l'enfant ne feust periz, dont elle estoit grosse, elle fesoit gesir devant son lit un chevalier ancien de l'aage de quatre-vins (1) ans, qui la tenoit par la main. Toutes les foiȝ que la royne fescricioit, il disoit : « Dame, n'aiés garde; car je sui ci. » Avant qu'elle feust acouchiée, elle fist vuidier hors toute sa chambre, fors que le chevalier, & s'agenoilla devant li & li requist un don; & le chevalier li otroia par son serement, & elle li dit : « Je vous demande, fist-elle, par la foy que vous m'avez baillée, que se les Sarrazins prennent ceste ville, que vous me copez la teste avant qu'il me preignent. Et le chevalier respondi : « Soiés certainne que je le ferai volentiers; car je l'avoie jà bien en pensé que vous occirraie, avant qu'il nous eussent pris. »

La royne acoucha d'un filz, qui ot à non Jehan; & l'appelloit l'en (2) Tritant, pour la grant douleur là où il fu né. Le jour meisme que elle fu acouchée, li dit l'en que ceulz de Pise & de Gènes s'en vouloient fuir, & les autres communes. L'endemain que elle fu acouchiée, elle les manda touz devant son lit, si que la chambre fu toute pleine (3) : « Seigneurs, pour Dieu merci, ne lessiés pas ceste ville; car vous vées que monseigneur le roy seroit perdu & tous ceulz qui sont pris, se elle estoit perdue; & si ne vous plest, si vous preingne pitié de ceste chietive qui ci gist, que vous attendés tant que je soie relevée. » Et il

(1) Le chiffre xx manque dans A. — (2) B, & l'appela à furnom. — (3) B ajoute & leur dist.

accouchât, lui vint la nouvelle que le roi était pris; de laquelle nouvelle elle fut si effrayée que toutes les fois qu'elle s'endormait dans son lit, il lui semblait que toute sa chambre fût pleine de Sarrafins, & elle s'écriait : « A l'aide ! à l'aide ! » Et de peur que l'enfant dont elle était grosse ne pérît, elle faisait coucher devant son lit un vieux chevalier de l'âge de quatre-vingts ans, qui la tenait par la main. Toutes les fois que la reine criait, il disait : « Madame, n'ayez pas peur, car je suis ici. » Avant qu'elle fût accouchée, elle fit sortir de sa chambre tous, excepté ce chevalier, & sagenouilla devant lui & lui requit une grâce ; & le chevalier la lui octroia par ferment ; & elle lui dit : « Je vous demande, fit-elle, par la foi que vous m'avez engagée, que si les Sarrafins prennent cette ville, vous me coupez la tête avant qu'ils me prennent. » Et le chevalier répondit : « Soyez certaine que je le ferai volontiers, car je l'avais déjà bien pensé, que je vous occirais avant qu'ils nous eussent pris. »

La reine accoucha d'un fils qui eut nom Jean ; & on l'appelait Tristan pour la grande douleur là où il naquit. Le jour même qu'elle fut accouchée, on lui dit que ceux de Pise & de Gênes, & les autres communes, voulaient s'enfuir. Le lendemain qu'elle fut accouchée, elle les manda tous devant son lit, si bien que la chambre fut toute pleine : « Seigneurs, pour l'amour de Dieu, ne laissez pas cette ville ; car vous voyez que monseigneur le roi ferait perdu avec tous ceux qui sont pris, si elle était perdue. Et fil ne vous plaît, du moins que pitié vous prenne de cette chétive créature qui est ici gisante, & attendez jusques à tant que je sois relevée. » Et ils répondirent : « Madame, comment ferons-nous ? Car nous mourons de faim

respondirent : « Dame, comment ferons-nous ce ? que nous mourons de (1) fain en ceste ville. » Et elle leur dit que jà par famine ne s'en iroient; « Car je ferai acheter toutes les viandes en ceste ville, & vous retieing touz dès orendroit aus despens du roy. » Il se conseillèrent & revindrent à li, & li otroièrent que il demourroient volentiers; & la royne (que Diex abjoille !) fist acheter toutes les viandes de la ville, qui li coustèrent trois cens & soixante mille livres & plus. Avant son terme la couvint relever, pour la cité que il couvenoît rendre aus Sarrazins. En Acre s'en vint la royne, pour attendre le roy.

LXXIX. Tandis que le roy attendoit la delivrance son frère, envoya le roy frère Raoul, le frère preefcheur, à un amiral qui avoit à non Faracataie, l'un des plus loiaus Sarrazins que je veisse onques. Et li manda (2) que il se merveilloit moult comment li & les autres amiraus souffrirent comment en li avoit ses trèves si villeinnement rompues, car en li avoit tué les malades que il devoient garder (3), & fait (4) du merrien de ses engins, & avoient ars les malades & les chars salées de porc que il devoient garder aussi. Faracataie respondi à frère Raoul & dit : « Frère Raoul, dites au roy que par ma loy je n'i puis mettre conseil, & ce poise moy; & li dites, de par moy, que il ne face nul semblant que il li anuie, tandis que il est en nostre main, car mort seroit. » Et li loa que fitost comme il venroit en Acre, que il li en souvieingne.

Quant le roy vint en sa nef, il ne trouva onques que sa gent li eussent riens appareillé, ne lit, ne robes; ainçois li couvint gesir, tant que nous fumes en

(1) De manque dans A. — (2) A, demanda. — (3) A, garder aussi. — (4) Je supplée fait; le mot découpé du ms. B répond à fait du merrien.

en cette ville. » Et elle leur dit qu'ils ne fen iraient point par famine : « Car je ferai acheter tous les vivres en cette ville, & je vous retiens tous dès à présent aux dépens du roi. » Ils se consultèrent, & revinrent à elle, & lui octroièrent qu'ils demeureraient volontiers ; & la reine (que Dieu absolve !) fit acheter tous les vivres de la ville, qui lui coûtèrent trois cent foixante mille livres & plus. Elle dut se relever avant son terme, pour la cité qu'il fallait rendre aux Sarrafins. La reine fen vint en Acre pour attendre le roi.

Tandis que le roi attendait la délivrance de son frère, le roi envoya le frère Raoul, frère prêcheur, à un émir qui avait nom Faress-Eddin Octay, l'un des plus loyaux Sarrafins que j'eusse jamais vus. Et il lui manda qu'il fétonnait fort comment lui & les autres émirs souffrirent qu'on lui eût si vilainement violé son traité. Car on lui avait tué les malades qu'ils devaient garder ; & mis ses engins en pièces, & brûlé les malades & la chair de porc falée qu'ils devaient garder aussi. Faress-Eddin Octay répondit à frère Raoul & dit : « Frère Raoul, dites au roi qu'à cause de ma loi je n'y puis remédier ; & cela me pèse. Et dites-lui de ma part qu'il ne laisse en rien paraître que cela lui fasse peine, tant qu'il fera en nos mains, car il ferait mort. » Et il fut d'avis que sitôt que le roi viendrait en Acre, il lui en souvînt.

Quand le roi vint en son vaisseau, il ne trouva pas que ses gens lui eussent rien préparé, ni lit, ni vêtements ; mais il dut coucher jusques à tant que nous fûmes en Acre, sur les matelas que le soudan lui avait baillés, & revêtir l'habillement que le soudan

LXXIX.
Le roi ajourne
ses
réclamations
contre
les Sarrafins.
Récit
de
sa traversée.

Acre, sur les materas que le soudanc li avoit baillez, & vestir (1) les robes que le soudanc li avait fet bailler & tailler, qui estoient (2) de samit noir, forré de vair & de griȝ, & y avoit grant foison de noiaus touz d'or (3).

Tandis que nous fumes en la mer (4) par fix jours, je, qui estoie malade, me sêoie touzjours de coste le roy. Et lors me conta il comment il avoit esté pris, & comment il avoit pourchacié sa reançon & la nostre, par l'aide de Dieu; & me fist conter comment je avoie esté pris en l'yaue. Et après il me dit que je devoie grant gré savoir à Nostre-Seigneur, quant il m'avoit delivré de si grans perilz. Moult regretoit la mort du conte d'Artois son frère, & disoit que moult envis se feust (5) souffert de li venir veoir, comme le conte de Poitiers, que il ne le feust venir veoir ès galies.

Du conte d'Anjou, qui estoit en sa nef, se pleingnoit aussi à moy, que (6) nulle compaignie ne li tenoit. Un jour demanda que le conte d'Anjou faisoit, & on li dit que il jouoit aus tables à monseigneur Gautier d'Anemoes (7). Et il ala là tout chancelant pour la flebesce de sa maladie, & prist les dez & les tables & les geta en la mer, & se courouça moult fort à son frère de ce que il fesoit fistoit pris à jouer aus deiz; mès monseigneur Gautier en fu le miex paié, car il geta touz les deniers qui estoient sus le tablier (dont il y avoit grant foison) en son geron, & les emporta.

LXXX. *Ci après orrez de plusieurs persecucions & tribulacions que j'oy en Acre, desquies (8) Dieu, à qui*

(1) A, vesti. — (2) A, estoit. — (3) B, & y avoit entour les dictz habitz grant nombre de nouetz tout de fin or. — (4) En la mer omis dans A & B. — (5) A, fu. — (6) A, qui. — (7) B, Gaulcher de Nemours. — (8) A, dequiez.

lui avait fait bailler & tailler, qui était en fatin noir, fourré de vair & de petit gris ; & il y avait une grande foison de boutons tout d'or.

Pendant six jours, tandis que nous fûmes en mer, moi qui étais malade, je m'asseyais toujours à côté du roi. Et alors il me conta comment il avait été pris, & comment il avait négocié sa rançon & la nôtre, avec l'aide de Dieu. Et il me fit conter comment j'avais été pris sur l'eau ; & après il me dit que je devais favoir grand gré à Notre-Seigneur quand il m'avait délivré de si grands périls. Il regrettait beaucoup la mort du comte d'Artois, son frère, & disait que celui-là se fût, bien malgré lui, abstenu de le venir voir, comme faisait le comte de Poitiers, & que rien n'eût fait qu'il ne le fût venu voir sur les galères.

Il se plaignait aussi à moi du comte d'Anjou, qui était sur son vaisseau, de ce qu'il ne lui tenait nullement compagnie. Un jour, il demanda ce que le comte d'Anjou faisait, & on lui dit qu'il jouait aux tables avec monseigneur Gautier de Nemours ; & il y alla tout chancelant à cause de la faiblesse causée par sa maladie, & il prit les dés & les tables & les jeta dans la mer ; & se courrouça très-fort contre son frère de ce qu'il fétait fîtôt mis à jouer aux dés. Mais monseigneur Gautier en fut le mieux payé ; car il jeta en son giron tous les deniers qui étaient sur les tables (dont il y avait grand foison), & les emporta.

Vous entendrez ci-après le récit de plusieurs perfécutions & tribulations que j'eus en Acre, desquelles me délivra Dieu, en qui je me confiais & en qui je me confie. Et je ferai écrire ces choses pour que ceux

LXXX.
Tribulations
de Joinville
à Acre.

je m'atendoie & à qui je m'attens, me delivra. Et ces choses ferai-je (1) escrire, pour ce que cil qui les orront aient fiance en Dieu en leur persecucions & tribulacions; & Dieu leur aidera aussi comme il fist moy.

Or difons donc que, quant le roy vint en Acre, toutes les processions d'Acre li vindrent à l'encontre recevoir jusques à la mer à moult grant joie. L'en me amena (2) un palefroi. Sitost comme je fu monté sus, le cuer me failli; & je dis à celi qui le palefroy m'avoit amené, que il me tenist que je ne chéisse. A grant peinne me monta l'en les degrez de la sale le roy. Je me assis à une fenestre, & un enfant delez moi, & avoit entour dix ans de aage, qui avoit à nom Berthelemin, & estoit filz bertart à monseigneur Ami de Monbeliart, seigneur de Monfaucon. Endementres que je sêoie illec là où nul ne se prenoit garde de moy, là me vint un vallet en une cote vermeille à deux roies jaunes; & me salua & me demanda se je le cognoissai, & je li dis nanin. Et il me dit que il estoit d'Oise-lair, le chastel mon oncle. Et je li demandai à qui il estoit; & il me dit que il n'estoit à nullui, & que il demourroit avec moy, se je le vouloie; & je dis que je le vouloie moult bien. Il m'ala maintenant querre coifes blanches & me pingna moult bien. Et lors m'envoia querre le roy pour manger avec li; & je y alai à tout le corcet que l'en m'avoit fait en la prison, des rongneures de mon couvertouer; & mon couvertouer lessai à Berthelemin l'enfant, & quatre aunes de camelin que l'en m'avoit donné

(1) B, ay-je fait. — (2) A, l'en amena.

qui les entendront aient confiance en Dieu dans leurs persécutions & tribulations ; & Dieu les aidera ainsi qu'il fit pour moi.

Or difons donc que quand le roi vint en Acre, toutes les processions d'Acre vinrent à sa rencontre le recevoir jusques à la mer, avec une bien grande joie. On m'amena un palefroi. Sitôt que je fus monté dessus, le cœur me faillit, & je dis à celui qui m'avait amené le palefroi, qu'il me tint de peur que je ne tombasse. A grand peine on me fit monter les degrés de la salle du roi. Je m'assis à une fenêtre, & un enfant près de moi ; & il avait environ dix ans d'âge, & avait nom Barthélemy, & était fils bâtard de monseigneur Ami de Montbéliard, seigneur de Montfaucon (1). Pendant que j'étais assis là où nul ne prenait garde à moi, vint à moi un valet (2) en cotte vermeille à deux raies jaunes ; & il me salua & me demanda si je le reconnaissais ; & je lui dis que non. Et il me dit qu'il était d'Oiselay, le château de mon oncle. Et je lui demandai à qui il était ; & il me dit qu'il n'était à personne, & qu'il demeurerait avec moi, si je voulais ; & je lui dis que je le voulais très-bien. Il m'alla aussitôt querir des coiffes blanches, & me peigna très-bien. Et alors le roi m'envoya querir pour manger avec lui, & j'y allai avec le corset que l'on m'avait fait en prison des rognures de ma couverture ; & je laissai à Barthélemy l'enfant ma couverture & quatre aunes de camelin qu'on m'avait données pour l'amour de Dieu en prison. Guillemain, mon

(1) Voy. chap. LXV. — (2) Voy. *Éclaircissements*, 4^e.

pour Dieu en la prison. Guillemin, mon nouviau varlet, vint trencher devant moy, & pourchassa de la viande à l'enfant tant comme nous mangames.

Mon vallet novel me dit que il m'avoit pourchacié un hostel tout delez les bains, pour moy laver de l'ordure & de la sueur que j'avoie aportée de la prison. Quant ce vint le soir que je fus ou baing, le cuer me failli & me pasmai, & à grant peine m'en trait l'en hors du baing jusques à mon lit. L'endemain un vieil chevalier qui avoit non monseigneur Pierre de Bourbonne, me vint veoir, & je le reteng entour moy; il m'apleja (1) en la ville ce qu'il me failli pour vestir & pour moy atourner. Quant je me fu arée, bien quatre (2) jours après ce que nous fumes venuz, je alai veoir le roy, & m'enchoifonna & me dit que je n'avoie pas bien fet quant je avoie tant tardé à li veoir, & me commenda si chier comme j'avoie samour, que mangasse avec li adès & au soir & au main, jusques à tant que il eust arée que nous ferions, ou d'aler en France ou de demourer.

Je dis au roy que monseigneur Pierre de Courtenay (3) me devoit quatre cens livres de mes gages, lesquielx il ne me vouloit paier. Et le roy me respondi que il me feroit bien paier des deniers que il devoit au seigneur de Courtenay; & si fist-il. Par le conseil monseigneur Pierre de Bourbone, nous preismes quarante livres pour nos despens, & le remenant commendames à garder au commandeur du palais du Temple. Quant ce vint que j'oi despendu les quarante livres, je envioiai le père

(1) B, me appareilla. — (2) B, trois. — (3) A, Courcenay ici & plus bas.

nouveau valet, vint trancher devant moi, & procura de la nourriture à l'enfant pendant que nous mangeâmes.

Mon nouveau valet me dit qu'il m'avait procuré un hôtel tout près des bains, pour me laver de l'ordure & de la fueur que j'avais apportées de la prison. Quand vint le soir que je fus au bain, le cœur me manqua & je me pâmai, & à grand peine on me tira hors du bain jusques à mon lit. Le lendemain, un vieux chevalier qui avait nom monseigneur Pierre de Bourbonne, me vint voir, & je le retins pour être près de moi : il me cautionna dans la ville, pour ce qui me manquait pour me vêtir & m'équiper. Quand je me fus arrangé, bien quatre jours après que nous fûmes venus, j'allai voir le roi ; & il me gronda, & me dit que je n'avais pas bien fait quand j'avais tant tardé à le voir, & il me commanda, tout autant que son amour m'était cher, de manger avec lui tous les jours & le soir & le matin, jusques à tant qu'il eût arrangé ce que nous ferions, ou d'aller en France ou de demeurer.

Je dis au roi que monseigneur Pierre de Courtenai me devait quatre cents livres de mes gages, lesquelles il ne me voulait pas payer. Et le roi me répondit qu'il me ferait bien payer sur les deniers qu'il devait au seigneur de Courtenai ; & ainsi fit-il. Par le conseil de monseigneur Pierre de Bourbonne, nous prîmes quarante livres pour nos dépenses, & le reste nous le confiâmes à garder au commandeur du palais du Temple. Quand il advint que j'eus dépensé les quarante livres, j'envoyai le père Jean Caym de Sainte-Menehould, que j'avais engagé outre-mer, pour querir quarante autres livres. Le commandeur lui répondit

Jehan Caym de Sainte-Manehoft, que je avoie retenu outre-mer, pour querre autres (1) quarante livres. Le commandeur li respondi que il n'avoit denier du mien, & que il ne me congnoissoit. Je alai à frère Renaut de Vichiers, qui estoit mestre du Temple par l'aide du roy, pour la courtoisie que il avoit faite en la prison, dont je vous ai parlé, & me plainx à li du commandeur du palais, qui mes deniers ne me vouloit rendre que je li avoie commande. Quant il oy ce, il fesfréa fort, & me dit: « Sire de Joinville, je vous aime moult; mès soiés certain que, se vous ne vous voulez souffrir de ceste demande, je ne vous aimeré jamez; car vous voulés fere entendant aus gens que nos frères sont larrons. » Et je li dis que je ne me soufferroie jà, se Dieu plet. En ceste mesaise de cuer je fus quatre jours, comme cil qui n'avoit plus de touz deniers pour despendre. Après ces quatre jours, le mestre vint vers moy tout riant, & me dit que il avoit retrouvé mes deniers. La manière comment il furent trouvez, ce fu pour ce que il avoit changé le commandeur du palais, & l'avoit envoié à un cazel que en appelle le Saffran (2); & cil me rendi mes deniers.

XXI. *L'evesque d'Acre qui lors estoit, qui avoit esté né de Provins, me fist prester la meson au curé de Saint-Michiel. Je avoie retenü Caym de Sainte-Manehot qui moult bien me servi deux ans, miex que hom que j'eusse onques entour moy ou pays, & plusieurs gens avoye retenus avecques moy (3). Or est ainssi, que il y avoit (4) une logète à mon chev*

(1) A, autre. — (2) B, les Saffrans. — (3) Et plusieurs jusqu'à moy dans A. — (4) A, il avoit.

qu'il n'avait pas de deniers à moi, & qu'il ne me connaissait pas. J'allai à frère Renaud de Vichiers, qui était devenu maître du Temple à l'aide du roi, à cause de la courtoisie dont je vous ai parlé qu'il nous avait faite au temps de notre prison; & je me plaignais à lui du commandeur du palais, qui ne me voulait pas rendre mes deniers que je lui avais confiés. Quand il ouït cela, il fémut fort, & me dit : « Sire de Joinville, je vous aime beaucoup; mais foyez certain que si vous ne voulez vous désister de cette demande, je ne vous aimerai plus; car vous voulez faire entendre aux gens que nos frères sont des larrons. » Et je lui dis que je ne me désisterais pas, fil plaissait à Dieu. Je fus quatre jours en ce malaise de cœur, comme celui qui n'avait plus du tout de deniers à dépenser. Après ces quatre jours, le maître vint vers moi tout riant, & me dit qu'il avait retrouvé mes deniers. Pour la manière dont ils furent trouvés, ce fut parce qu'il avait changé le commandeur du palais, & l'avait envoyé à un bourg qu'on appelle Séphouri; & celui-là me rendit mes deniers.

L'évêque d'Acre qui était alors (qui était natif de Provins), me fit prêter la maison du curé de Saint-Michel. J'avais engagé Caym de Sainte-Menehould, qui me servit très-bien pendant deux ans, mieux que nul autre que j'eusse jamais eu près de moi au pays; & j'avais encore engagé plusieurs gens avec moi. Or il se trouvait qu'il y avait à mon chevet une petite loge par où l'on entrait dans l'église. Or il advint qu'une fièvre continue me prit, pour laquelle je me mis au lit,

LXXXI.
Maladie
de Joinville.
Générosité
du comte
d'Anjou.

par où l'en entroit ou moustier. Or avint ainfi que une contenue me prift, par quoy j'alai au lit, & toute ma meſnie auffi. Ne onques un jour toute jour je n'oy onques qui me peuft aidier ne lever, ne je n'atendoie que la mort, par un ſigne qui m'eſtoit delez l'oreille; car il n'eſtoit nul jour que l'en n'aportaſt bien vingt mors ou plus au mouſtier; & de mon lit, toutes les foiz que on les aportoît, je ouaie chanter : Libera me, Domine. Lors je plorai & rendi graces à Dieu, & li dis (1) ainſi : « Sire, aouré ſoies-tu de ceſte ſoufraitte que tu me feſ, car mains bobans ai eus à moy couchier (2) & à moy lever. Et te pri, Sire, que tu m'aides & me delivre de ceſte maladie, moy & ma gent. »

Après ces choſes je requis à Guillemin, mon nouvel eſcuier, qu'il me rendiſt compte (3), & ſi fiſt-il; & trouvai (4) que il m'avoit bien doumagé de dix livres de tournois & de plus. Et me dit, quant je li demandai, que il les me rendroit, quant il pourroit. Je li donné congié, & li dis que je li donnoie ce que il me devoit, car il l'avoit bien deſervi. Je trouvai par les chevaliers de Bourgoingne, quant il revindrent de priſon (que il l'avoient (5) amené en leur compaignie), que c'eſtoit le plus courtois lierres qui onques feufſt; car, quant il failloit à aucun chevalier coutel ou courroie, gans ou eſperons, ou autre choſe, il l'aloit enbler & puis ſi li donnoit.

En ce point que le roy eſtoit en Acre, ſe prirent .es frères le roy à jouer aus deiz; & jouoit le conte de Poitiers ſi courtoifement, que quant il avoit

(1) B, ploroye & rendoye..... diſoye. — (2) A, eulz à moy chaucier. — (3) Qu'il me rendiſt compte omis dans A. — (4) B, ce qu'il fiſt bien mal, car trouvai. — (5) B, qui l'avoient.

& tous mes gens aussi. Et pas un jour en tout ce temps je n'eus qui me pût aider ou lever ; & je n'attendais que la mort, à cause d'un signal qui était près de mon oreille ; car il n'était pas de jour que l'on n'apportât bien vingt morts ou plus à l'église ; & de mon lit, toutes les fois qu'on les apportait, j'entendais chanter : *Libera me, Domine*. Alors je pleurai, & rendis grâces à Dieu, & lui dis ainsi : « Sire, sois adoré pour cette souffrance que tu m'envoies, car j'ai mis bien du faste à mon coucher & à mon lever ; & je te prie, Sire, que tu m'aides, & me délivres de cette maladie moi & mes gens. »

Après ces choses, je demandai à Guillemin, mon nouvel écuyer, qu'il me rendît compte ; & ainsi fit-il ; & je trouvai qu'il m'avait bien fait tort de dix livres tournois & plus. Et il me dit, quand je les lui demandai, qu'il me les rendrait quand il pourrait. Je lui donnai congé, & lui dis que je lui donnais ce qu'il me devait, car il l'avait bien mérité. J'appris par les chevaliers de Bourgogne, quand ils revinrent de prison (car ils l'avaient amené en leur compagnie), que c'était le plus courtois larron qui fût jamais : car quand il manquait à un chevalier couteau ou courroie, gants ou éperons, ou autre chose, il l'allait dérober, & puis alors le lui donnait.

En ce temps que le roi était en Acre, les frères du roi se prirent à jouer aux dés ; & le comte de Poitiers jouait si courtoisement que quand il avait gagné, il faisait ouvrir la salle & faisait appeler les gentilshommes & les dames, s'il y en avait, & donnait à poignées ses

gaaingné, il fesoit ouvrir la sale & fesoit appeler les gentilzhomes & les gentilzfemmes, se nulz en y avoit, & donnoit à poingnées aussi bien les siens deniers comme il fesoit ceulz que il avoit gaingnés. Et quant il avoit perdu, il achetoit par esme les deniers à ceulz à qui il avoit joué, & à son frère le conte d'Anjou & aus autres ; & donnoit tout, & le sien & l'autrui.

LXXXII. *En ce point que nous estions en Acre, envoya le roy querre ses frères & le conte de Flandres & les autres riches homes, à un dymanche, & leur dit ainsi : « Seigneurs, madame la royne ma mère m'a mandé & prié tant comme elle peut, que je m'en voise en France ; car mon royaume est en grant peril ; car je n'ai ne peiz ne trèves au roy d'Angleterre. Cil de ceste terre à qui j'en ai (1) parlé m'ont dit que (2), se je m'en vois, ceste terre est perdue ; car il s'en venront touz en Acre après moy, pour ce que nulz n'i ofera demourer à si pou de gent. Si vous pri, fist-il, que vous y pensez ; & pour ce que la besoingne est grosse, je vous donne respit de moy respondre ce que bon vous semblera, jusques à d'ui en huit jours. » Dedans ces huit jours vint le legat à moy (3), & me dit ainsi, que il n'entendoit mie comment li roys eust pooir de demourer, & me proia moult à certes que je m'en voufisse venir en sa nef. Et je li respondi que je n'en avoie pooir ; car je n'avoie riens, ainsi comme il le savoit, pour ce que j'avoie tout perdu en l'yaue là où j'avoie esté pris. Et ceste responce ne li fis-je pas pour ce que je ne feusse moult volentiers alé avec li, mez que pour une parole que monseigneur de*

(1) A, j'ai. — (2) Que omis dans A. — (3) Dedans jusqu'à moy omis dans A.

propres deniers aussi bien qu'il faisait de ceux qu'il avait gagnés. Et quand il avait perdu, il achetait par estimation les deniers de ceux avec qui il avait joué, de son frère le comte d'Anjou & des autres ; & il donnait tout, & son bien & celui d'autrui.

En ce temps que nous étions en Acre, le roi envoya querir ses frères & le comte de Flandre, & les autres riches hommes, un dimanche, & leur dit ainsi : « Seigneurs, madame la reine, ma mère, m'a mandé & prié, autant qu'elle peut, que je m'en aille en France ; car mon royaume est en grand péril ; car je n'ai ni paix ni trêve avec le roi d'Angleterre. Ceux de cette terre à qui j'en ai parlé, m'ont dit que si je m'en vais, cette terre est perdue ; car ils s'en viendront tous en Acre après moi (1), parce que nul n'y osera demeurer avec si peu de gens. Aussi je vous prie, fit-il, que vous y pensiez ; & parce que c'est une grosse affaire, je vous donne répit pour me répondre ce que bon vous semblera jusques à aujourd'hui en huit jours. Dans ces huit jours le légat vint à moi, & me dit ainsi qu'il ne comprenait pas comment le roi pourrait demeurer ; & il me pria très-instamment que je m'en voulusse venir en son vaisseau. Et je lui répondis que je ne le pouvais pas, car je n'avais rien, ainsi qu'il le savait, parce que j'avais tout perdu sur l'eau, là où j'avais été pris. Et si je lui fis cette réponse, ce n'était pas que je ne fusse très-volontiers allé avec lui, sans une parole que mon-

LXXXII.
Le retour
du roi
est mis
en
délibération.

(1) Ce passage est plus clair dans le manuscrit B où les mots *en Acre* sont omis ; mais on peut les conserver si par *ils s'en viendront en Acre* on entend *ils s'en viendront s'embarquer en Acre*.

Bollainmont (1), mon cousin germain (que Diex abfoille!) me dit, quant je m'en alai outre-mer : « Vous en alez outre-mer, fist-il, or vous prenés garde au revenir ; car nulz chevaliers, ne povres ne riches, ne peut revenir que il ne soit honni (2) se il leffe en la main des Sarrazins le peuple menu Nostre-Seigneur, en laquel compaignie il est alé. » Le legat se courouça à moy, & me dit que je ne le deusse pas avoir refusé.

LXXXIII. *Le dymanche après revenimes devant le roy ; & lors demanda le roy à ses frères & aus autres barons & au conte de Flandres, quel conseil il li donroient, ou de fálée ou de sa demourée. Il respondirent touz que il avoient chargié à monseigneur Guion Malvoisin le conseil que il vouloient donner au roy. Le roy li commanda que il deist ce que il li avoient chargié ; & il dit ainfi : « Sire, voz frères & les riches hommes qui ci sont, ont regardé à vostre estat, & ont veu que vous n'avez pooir de demourer en cest país, à l'onheur de vous ne de vostre règne ; que de touz les chevaliers qui vindrent en vostre compaignie, dont vous en amenes en Cypre deux mille & huit cens, il n'en a pas en ceste ville cent de remenant. Si vous loent-il, fire, que vous en alez en France, & pourchaciés gens & deniers, par quoy vous puissés hastivement revenir en cest país vous venger des ennemis Dieu, qui vous ont tenu en leur prison. » Le roy ne se vout pas tenir à cè que monseigneur Gui Malvoisin avoit dit ; ains demanda au conte d'Anjou, au conte de Poitiers & au conte de Flandres, & à plusieurs autres riches homes qui séoient emprès eulz ; & tuit facordèrent à monseigneur Gui Malvoisin. Le legat demanda au conte Jehan de*

(1) *Plus loin*, Boulaincourt, (p. 286, n. 1) ; B, Borlemont. — (2) A, fctet honni ; B, fans deshonneur.

feigneur de Bourlemont, mon cousin germain (que Dieu absolve !), me dit quand je m'en allai outre-mer : « Vous vous en allez outre-mer, fit-il ; or prenez garde au retour ; car nul chevalier ni pauvre, ni riche, ne peut revenir qu'il ne soit honni, fil laisse aux mains des Sarrafins le menu peuple de Notre-Seigneur, en compagnie duquel il est allé. » Le légat se fâcha contre moi, & me dit que je ne l'aurais pas dû refuser.

Le dimanche après, nous revînmes devant le roi ; & alors le roi demanda à ses frères, & aux autres barons & au comte de Flandre, quel conseil ils lui donneraient ou de s'en aller ou de demeurer. Ils répondirent tous qu'ils avaient chargé monseigneur Gui Mauvoisin de dire le conseil qu'ils voulaient donner au roi. Le roi lui commanda qu'il dît ce dont ils l'avaient chargé, & il dit ainsi : « Sire, vos frères & les riches hommes qui sont ici ont regardé à votre état, & ont vu que vous ne pouvez demeurer en ce pays avec honneur pour vous & votre royaume ; car de tous les chevaliers qui vinrent en votre compagnie & dont vous en amenâtes en Chypre deux mille huit cents, il n'y en a pas en cette ville cent de reste. Aussi vous conseillent-ils, sire, que vous vous en alliez en France, & vous procuriez des troupes & des deniers avec quoi vous puissiez promptement revenir en ce pays vous venger des ennemis de Dieu qui vous ont tenu en prison. » Le roi ne s'en voulut pas tenir à ce que monseigneur Gui Mauvoisin avait dit ; mais il interrogea le comte d'Anjou, le comte de Poitiers & le comte de Flandre, & plusieurs autres riches hommes qui étaient assis après eux, & tous s'accordèrent avec monseigneur Gui Mauvoisin. Le légat demanda au comte Jean de Jaffa, qui était assis après eux, ce

LXXXIII.
Avis divers
soutenus
dans
le conseil.
Joinville
l'oppose
au départ.

Japhe, qui s'étoit emprès eulz, que il li sembloit de ces choses. Le conte de Japhe li proia qu'il se souffrist de celle demande : « Pour ce, fist-il, que mes chastiaus est (1) en marche ; & se je loe au roy la demourée, l'en cuideroit que ce feust pour mon proufit. » Lors li demanda le roy, si à certes comme il pot, que il deist ce que il li en sembloit. Et il li dit que se il pooit tant faire que il pooit herberge tenir aus champs (2) dedans un an, que il feroit sa grant honneur, se il demouroit. Lors demanda le legat à ceulz qui s'étoient après le conte de Japhe ; & touz s'acordèrent à monseigneur Gui Malvoisin.

Je estoie bien le quatorzième assis encontre le legat. Il me demanda que il m'en sembloit ; & je li respondi que je m'acordoie bien au conte de Japhe. Et le legat me dit tout couroucié, comment ce pourroit estre que le roy peut tenir heberges à si pou de gent comme il avoit. Et je li respondi aussi comme couroucié, pour ce que il me sembloit que il le disoit pour moy atteindre : « Sire, & je le vous dirai, puisque il vous plect. L'en dit, sire (je ne sai ce c'est voir), que le roy n'a encore despendu nulz de ses deniers, ne mès que des deniers aus clers. Si mette le roy ses deniers en despense, & envoie le roy querre chevaliers en la Morée & outre-mer ; & quant l'en orra nouvelles que le roy donne bien & (3) largement, chevaliers li venront de toutes pars, par quoy il pourra tenir heberges dedans un an, se Dieu plet. Et par sa demourée seront delivrez les povres prisonniers qui ont esté pris ou servise Dieu & ou sien, qui jamès n'en istront, se li roys s'en va. » Il n'avoit nul illec qui n'eust de ses

(1) A, mes chastiaus font ; B, mon chasteau est. — (2) A, chans. — (3) Et omis dans A.

qu'il lui semblait de ces choses. Le comte de Jaffa le pria qu'il abstînt de cette demande, « parce que, fit-il, mon château est sur la frontière, & si je conseillais au roi de demeurer, on croirait que ce ferait pour mon profit. » Alors le roi lui demanda aussi instamment qu'il put de dire ce qu'il lui en semblait. Et le comte lui dit que s'il pouvait tant faire que de tenir la campagne pendant un an, il se ferait grand honneur s'il demeurait. Alors le légat interrogea ceux qui étaient assis après le comte de Jaffa, & tous s'accordèrent avec monseigneur Gui Mauvoisin.

J'étais bien le quatorzième assis, en face du légat. Il me demanda ce qu'il m'en semblait, & je lui répondis que j'étais bien d'accord avec le comte de Jaffa. Et le légat me dit tout fâché : « Comment pourrait-il se faire que le roi pût tenir la campagne avec aussi peu de troupes qu'il en a ? » Et je lui répondis aussi d'un air fâché, parce qu'il me semblait qu'il le disait pour me piquer : « Sire, je vous le dirai, puisqu'il vous plaît. On dit, sire (je ne fais si c'est vrai), que le roi n'a encore rien dépensé de ses deniers, mais seulement des deniers du clergé (1). Donc que le roi dépense ses deniers, & que le roi envoie querir des chevaliers en Morée & outre-mer ; & quand on entendra dire que le roi donne bien & largement, les chevaliers lui viendront de toutes parts, & par là il pourra tenir la campagne pendant un an, s'il plaît à Dieu. Et en demeurant il fera délivrer les pauvres prisonniers qui ont été pris au service de Dieu & au sien, & qui jamais n'en sortiront si le roi s'en va. » Il n'y en avait aucun là qui n'eût de ses proches amis

(1) La subvention du clergé pour la croisade,

prochains amis en la prison; par quoy nulz ne me reprist, ainçois se pristrent touz à plorer. Après moy, demanda le legat à monseigneur Guillaume de Biaumont, qui lors estoit marechal de France, son semblant (1); & il dit que j'avoie moult bien dit; « & vous dirai, dist-il (2), reſon pour quoy. » Monseigneur Jehan de Biaumont, le bon chevalier, qui estoit son oncle & avoit grant talent de retourner en France, l'escria moult felonnesſement, & li dit: « Orde longaingne (3), que voulez-vous dire? Raſéez-vous tout quoy! » Le roy li dit: « Meſſire Jehan, vous fetes mal, leſſiés-li dire. » — « Certes, fire, non ferai. » Il le couvint taire; ne nulz ne ſacorda onques puis à moy, ne mès que le fire de Chatenai.

Lors nous dit le roy: « Seigneurs, je vous ai bien oys, & je vous reſpondré de ce que il me pléra à fere, de hui en huit jours. »

LXXXIV. Quant nous fumes partis d'illec, & l'affaut me commence (4) de toutes pars: « Or eſt fol, fire de Joinville, li roys, ſe il ne vous croit contre tout le conſeil du royaume de France. » Quant les tables furent miſes, le roy me fiſt ſeoir (5) delez li au manger, là où il me feſoit touz jours ſeoir ſe ſes frères n'ie ſtoient. Onques ne parla à moy tant comme le manger dura: ce que il n'avoit pas acoutumé, que il ne gardat touz jours à moy en mangant. Et je cuidoie vraiment que il feust courroucié à moy, pour ce que je dis que il n'avoit encore deſpendu nulz de ſes deniers, & que il deſpendiſt (6) largement. Tandis que le roy oy ſes graces, je alai à une fenestre ferrée qui estoit en une reculée devers le chevet du lit le

(1) Son ſemblant omis dans A. — (2) Diſt-il omis dans A. — (3) B, langue. — (4) B, les affaulx me commencèrent. — (5) Seoir omis dans B; me fiſt ſeoir omis dans A. — (6) A, deſpendeit.

en prison ; aussi nul ne me reprit, mais ils se prirent tous à pleurer. Après moi, le légat demanda à monseigneur Guillaume de Beaumont, qui alors était maréchal de France, ce qu'il lui en sembla ; & il dit que j'avais très-bien dit, « & je vous en dirai la raison, » ajouta-t-il. Monseigneur Jean de Beaumont, le bon chevalier, qui était son oncle & avait grande envie de retourner en France, l'apostropha fort injurieusement, & lui dit : « Sale ordure ! que voulez-vous dire ? Raffez-vous tout coi ! » Le roi lui dit : « Messire Jean, vous faites mal ; laissez-le dire. » — « Certes, sire, je ne le ferai pas. » Le maréchal dut se taire, & nul ne s'accorda depuis avec moi, excepté le sire de Chatenai.

Alors le roi nous dit : « Seigneurs, je vous ai bien ouïs, & je vous répondrai sur ce qu'il me plaira de faire d'aujourd'hui en huit jours. »

Quand nous fûmes partis de là, l'assaut commença contre moi de toutes parts : « Or le roi est fou, sire de Joinville, il ne vous croit contre tout le conseil du royaume de France ! » Quand les tables furent mises, le roi me fit asseoir près de lui pendant le repas, là où il me faisait toujours asseoir quand ses frères n'y étaient pas. Il ne me parla pas du tout tant que le repas dura, ce qu'il n'avait pas coutume de faire, car il ne restait pas sans prendre toujours garde à moi en mangeant. Et je croyais vraiment qu'il était fâché contre moi parce que j'avais dit qu'il n'avait encore rien dépensé de ses deniers, & qu'il dépensât largement. Tandis que le roi ouït ses grâces, j'allai à une fenêtre grillée, qui était en un renfoncement vers le chevet du lit du roi ; & je tenais mes bras passés parmi les barreaux de la fenêtre, & je pensais que si le roi

LXXXIV.
Reproches
adressés
à Joinville ;
son entretien
secrét
avec le roi.

roy ; & tenoie mes bras parmi les fers de la fenestre, & pensoie que se le roy s'en venoit en France, que je m'en iroie vers le prince d'Antioche (qui me tenoit pour parent, & qui m'avoie envoié querre), jusques à tant que une autre alé me venist ou pays, par quoy les prisonniers fussent delivre, selonc le conseil que le sire de Boulaincourt (1) m'avoit donné.

En ce point que je estoie illec, le roy se vint apuier à mes espauls, & me tint ses deux mains sur la teste. Et je cuidai que ce feust monseigneur Phelippe d'Anemos, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour pour le conseil que je li avoie donné ; & dis ainzi : « Leffies-moy en peç, monseigneur Phelippe. » Par mal aventure, au tourner que je fiz ma teste, la main le roy me chéi parmi le visage ; & cognu que c'estoit le roy, à une esmeraude que il avoit en son doy. Et il me dit : « Tenez-vous tout quoy ; car je vous vueil demander comment vous feustes si hardi que vous, qui estes un joennes hons, m'osastes loer ma demourée, encontre touz les grans hommes & les sages de France qui me looient m'alée. » — « Sire, fis-je, si j'avoie (2) la mauvestié en mon cuer, si ne vous loeroie-je à nul fuer que vous la feissies. » — « Dites-vous, fist-il, que je feroie que mauvaiç se je m'en aloie ? » — « Si m'aïst Diex, sire, fis-je, oyl. » Et il me dit : « Se je demeure, demourrez-vous ? » Et je li dis que oyl, se je puis ne du mien ne de l'autrui. » — « Or soiés tout aise, dit-il, car je vous sai moult bon gré de ce que vous m'avez loé ; mès ne le dites à nullui, toute celle semaine. » Je fus plus aise de celle parole, & me deffendoie plus hardiement contre ceulz qui m'asailloient. En appelle les païsans

(1) Plus haut (p. 280, n. 1) Bollainmont & Borlemont. — (2) A, fis-je, avoie.

fen venait en France, je m'en irais vers le prince d'Antioche (1) (qui me tenait pour parent & qui m'avait envoyé querir), jusques à tant qu'une autre croisade vînt au pays, par quoi les prisonniers fussent délivrés selon le conseil que le sire de Boulaincourt m'avait donné.

Au moment où j'étais là, le roi se vint appuyer sur mes épaules, & me tint ses deux mains sur la tête. Et je crus que c'était monseigneur Philippe de Nemours, qui m'avait causé trop d'ennui ce jour-là pour le conseil que j'avais donné au roi; & je dis ainsi : « Laissez-moi en paix, monseigneur Philippe ! » Par aventure, en faisant tourner ma tête, la main du roi me tomba au milieu du visage, & je reconnus que c'était le roi à une émeraude qu'il avait au doigt. Et il me dit : « Tenez-vous tout coi ; car je vous veux demander comment vous, qui êtes un jeune homme, vous fûtes si hardi que vous m'osâtes conseiller de demeurer, contre tous les grands hommes & les sages de France qui me conseillaient de m'en aller. » — « Sire, fis-je, si j'avais le mal dans le cœur, je ne vous conseillerais à aucun prix que vous le fîssiez. » — « Dites-vous, fit-il, que je ferais une mauvaise action si je m'en allais ? » — « Oui, sire, fis-je ; ainsi Dieu me soit en aide ! » Et il me dit : « Si je demeure, demeurerez-vous ? » Et je lui dis : « Oui, si je puis, ou à mes frais, ou aux frais d'autrui. » — « Or soyez tout aise, me dit-il, car je vous fais bien bon gré de ce que vous m'avez conseillé ; mais ne le dites à personne toute cette semaine. » Je fus plus à l'aise de cette parole, & je me défendais

(1) Boémond V. (Voy. chap. ci.)

du païs, poulains; dont meffire Pierre d'Avallon, qui demouroit à Sur, oyt dire que on me appelloit poulain pour ce que j'avoye conseillé au roy sa demourée avecques les poulains (1). Si me manda monseigneur Pierre d'Avalon que je me deffendisse vers ceulz qui m'apeloient poulain, & leur deisse que j'amoie miex estre poulain que roncín recreu, aussi comme il estoient.

XXXV. *A l'autre dymanche, revenimes touz devant le roy; & quant le roy vit que nous feusmes touz venus, si seigna sa bouche, & nous dit ainsi (après ce que il ot appelé l'aide du Saint-Esperit, si comme je l'entent; car madame ma mère me dit que toute fois que je voudroie dire aucune chose, que je appellasse l'aide du Saint-Esperit, & que je seignasse ma bouche). La parole le roy fut tele: « Seigneurs, fist-il, je vous merci moult à touz ceulz qui m'ont loé m'alée en France, & si rens graces aussi à ceulz qui m'ont loé ma demourée; mès je me sui avisé que, se je demeure, je n'i voy point de peril que mon royaume se perde; car madame la royne a bien gent pour le deffendre. Et ai regardé aussi que les barons de cest païs dient, se je m'en voiz, que le royaume de Jerusalem est perdu; que nulz n'i ofera demourer après moy. Si ai regardé que à nul feur je ne leroie le royaume de Jerusalem perdre, lequel je sui venu pour garder & pour conquerre; si est mon conseil tel, que je sui demouré comme à orendroit. Si dis-je à vous, riches hommes qui ci estes, & à touz autres chevaliers qui pourront demourer avec moy, que vous veigne parlez à moy hardiement; & je*

(1) Dont meffire jusqu'à avecques les poulains, omis dans A.

plus hardiment contre ceux qui m'affaillaient. On appelle les payfans du pays, *poulains*; & messire Pierre d'Avallon, qui demeurait à Sur, ouït dire qu'on m'appelait poulain parce que j'avais conseillé au roi de demeurer avec les poulains. Aussi, monseigneur Pierre d'Avallon me manda que je me défendisse contre ceux qui m'appelaient poulain, & que je leur disse que j'aimais mieux être poulain que rouffin fourbu, ainsi qu'ils l'étaient.

A l'autre dimanche, nous revînmes tous devant le roi, & quand il vit que nous étions tous venus, il seigna la bouche & nous dit ainsi (après qu'il eut appelé l'aide du Saint-Esprit, ainsi que je le pense; car madame ma mère me dit que toutes les fois que je voudrais dire quelque chose, j'appelasse l'aide du Saint-Esprit & que je me signasse la bouche). Telles furent les paroles du roi : « Seigneurs, fit-il, je remercie beaucoup tous ceux qui m'ont conseillé de m'en aller en France, & je rends grâces aussi à ceux qui m'ont conseillé de demeurer. Mais je me suis avisé que, si je demeure, je n'y vois point de péril que mon royaume se perde; car madame la reine a bien des gens pour le défendre. Et j'ai regardé aussi que les barons de ce pays disent que si je m'en vais, le royaume de Jérusalem est perdu; car nul n'y osera demeurer après moi. J'ai donc regardé qu'à nul prix je ne laisserais le royaume de Jérusalem, lequel je suis venu pour garder & pour conquérir; ainsi ma résolution est telle que je suis demeuré quant à présent. Aussi vous dis-je à vous, riches hommes qui êtes ici, & à tous autres chevaliers qui voudront demeurer avec moi, que vous veniez me parler hardiment; & je vous donnerai tant, que la

[LXXXV.

Le roi
annonce
qu'il reste
en |
Terre sainte.

vous donrai tant, que la coulpe n'iert pas moie, mès vostre, se vous ne voulez demourer. » Moult en y ot qui oïrent ceste parole, qui furent esbahiz; & moult en y ot qui plorèrent.

XXXVI. *Le roy ordena, si comme l'en dit, que ses frères retourneroient (1) en France. Je ne sai se ce fu à leur requeste, ou par la volenté du roy. Ceste parole que le roy dit de sa demourée, ce fu entour la Saint-Jehan. Or avint ainfi que le jour de la Saint Jaque, quel pèlerin je estoie & qui maintz (2) biens m'avoit fait, le roy fu revenu en sa chambre de la messe; & appela son conseil, qui estoit demouré avec li : c'est à savoir, monseigneur Pierre le Chamberlain, qui fu le plus loial homme & le plus droiturier que je veisse onques en hostel de roy; monseigneur Geffroy de Sergines, le bon chevalier & le preudomme, monseigneur Giles le Brun, & bon chevalier & preudomme, cui li roys avoit donné la connestablie de France après la mort monseigneur Hymbert de Biaugeu le preudomme. A ceulz parla le roy en tel manière tout haut, aussi comme en courouffant : « Seigneurs, il a jà un moys (3) que l'en scet ma demourée, ne jen'ai encore oy nouvelles que vous m'aiés retenu nulz chevaliers. » — « Sire, firent-il, nous n'en poons mais; car chascun se fait si chier, pour ce que il sen vuelent aler en leur païs, que nous ne leur oferions donner ce que il demandent. » — « Et qui, fist li roys, trouverrés à meilleur marché? » — « Certes, sire, firent-il, le seneschal de Champaingne; mez nous ne li oferions donner ce qu'il demande. » Je estoie enmi la chambre le roy, & oy ces paroles. Lors dit le roy : « Appelez-moy le seneschal? » Je alai à li*

(1) A, retournèrent. — (2) A, maint. — (3) A, un an.

faute n'en fera pas à moi, mais à vous, si vous ne voulez demeurer. » Il y en eut beaucoup qui ouïrent cette parole, qui en furent ébahis ; & il y en eut beaucoup qui pleurèrent.

Le roi ordonna, ainsi qu'on le dit, que ses frères retourneraient en France. Je ne fais si ce fut à leur requête ou par la volonté du roi. Ces paroles que le roi dit pour annoncer qu'il demeurerait, ce fut vers la Saint-Jean. Or il advint ainsi que le jour de la Saint-Jacques (1), dont j'étais le pèlerin & qui m'avait fait mainte fois du bien, le roi revint dans sa chambre de la messe, & appela ceux de son conseil qui étaient demeurés avec lui : c'est à savoir monseigneur Pierre le chambellan, qui fut l'homme le plus loyal & le plus droit que j'eusse jamais vu en hôtel de roi ; monseigneur Geoffroy de Sargines, le bon chevalier & le prud'homme ; monseigneur Gilles le Brun, bon chevalier & prud'homme, à qui le roi avait donné la connétablie de France après la mort de monseigneur Imbert de Beaujeu, le prud'homme. A ceux-là le roi parla en telle manière, tout haut, & comme fâché : « Seigneurs, il y a déjà un mois que l'on fait que je demeure, & je n'ai pas encore ouï dire que vous m'ayez retenu aucuns chevaliers. » — « Sire, firent-ils, nous n'en pouvons mais ; car chacun se fait si cher, parce qu'ils s'en veulent aller en leur pays, que nous ne leur oferions donner ce qu'ils demandent. » — « Et qui, fit le roi, trouveriez-vous à meilleur marché ? » — « Certes, sire, firent-ils, c'est le sénéchal de Champagne ; mais nous ne lui oferions donner ce qu'il demande. » J'étais dans la chambre du roi & j'ouïs

LXXXVI.
Saint Louis
décide
le départ
de ses frères ;
il retient
Joinville
à ses gages.

(1) Le 25 juillet 1250.

& m'agenoillé devant li; & il me fist seoir, & me dit ainfi: « Senechal, vous savés que je vous ai moult amé, & ma gent me dient que il vous treuvent dur. Comment est-ce? » — « Sire, fis-je, je n'en puis mai; car vous savez que je fu pris en l'yaue, & ne me demoura onques riens que je ne perdisse tout ce que j'avoie. » Et il me demanda que je demandoie; & je dis que je demandoie deux mille livres jusques à Pasques, pour les deux pars de l'année. « Or me dites (1), fist-il, avez-vous barguigné nulz chevaliers? » Et je dis: « Oyl, monseigneur Pierre de Pontmolain, li tiers à bannière, qui coustent quatre cens livres jusques à Pasques. » Et il conta par ses doi; « Ce sont, fist-il, douze cens livres que vos nouviaux chevaliers cousteront. » — « Or regardez, fire, fis-je, se il me couvendra bien huit cens livres pour moy monter & pour moy armer, & pour mes chevaliers donner à manger; car vous ne voulés pas que nous mangiens en vostre ostel. » Lors dit à sa gent: « Vraiment, fist-il, je ne voi ci point d'outrage; & je vous retiens, » fist-il à moy.

XXXVII. Après ces choses atirèrent les frères au roy leur navie, & les autres riches homes qui estoient en Acre. Au partir que il firent d'Acre, le conte de Poitiers empronta joiaus à ceulz qui ralèrent en France; & à nous qui demourames en donna bien & largement. Moult me prièrent l'un frère & l'autre que je me preisse garde du roy, & me disoient que il n'i demouroit nullui en qui il fatendissent tant. Quant le conte d'Anjou vit que requieillir le couvendroit en la nef, il mena tel

(1) A, dite.

ces paroles. Alors le roi dit : « Appelez-moi le fénéchal. » J'allai à lui & m'agenouillai devant lui ; & il me fit affeoir & me dit ainfi : « Sénéchal, vous savez que je vous ai toujours beaucoup aimé ; & mes gens me difent qu'ils vous trouvent dur ; comment eft-ce ? » — « Sire, fis-je, je n'en puis mais : car vous savez que je fus pris fur l'eau, & qu'il ne me demeura rien, mais que je perdis tout ce que j'avais. » Et il me demanda ce que je demandais. Et je lui dis que je demandais deux mille livres jufques à Pâques (1) pour les deux tiers de l'année. « Or, dites-moi, fit-il, avez-vous marchandé aucuns chevaliers ? » Et je dis : « Oui, monfeigneur Pierre de Pontmolain, lui troifième de bannerets, qui coûtent chacun quatre cents livres jufques à Pâques. » Et il compta fur fes doigts. « Ce font, fit-il, douze cents livres que vos nouveaux chevaliers coûteront. » — « Or regardez, fire, fis-je, fil me faudra bien huit cents livres pour me monter & pour m'armer, & pour donner à manger à mes chevaliers ; car vous ne voulez pas que nous mangions en votre hôtel. » Alors il dit à fes gens : « Vraiment, fit-il, je ne vois point ici d'excès ; & je vous retiens, » me fit-il, à moi.

Après ces chofes, les frères du roi & les autres riches hommes qui étaient en Acre préparèrent leurs navires. Au moment de partir d'Acre, le comte de Poitiers emprunta des bijoux à ceux qui fen allèrent en France ; & à nous, qui demeurâmes, il en donna bien & largement. L'un & l'autre frère me prièrent beaucoup que je priſſe garde au roi ; & ils me difaient qu'il ne demeurerait perſonne fur qui ils comptaffent

LXXXVII.
Les frères
du roi
ſ'embarquent.
* Envoyés
de l'empereur
Frédéric II
& du foudan
de Damas.

(1) Jufqu'à Pâques de l'an 1251. (Voy. chap. xcviij.)

deul que touz fen merveillèrent ; & toutevoiz fen vint-il en France.

Il ne tarda pas grandement après ce que les frères le roy furent partis d'Acre, que les messages l'empereur Ferri vindrent au roy & li apportèrent lettre de créance, & dirent au roy que l'empereur les avoit envoiés pour nostre delivrance. Au roy moustrèrent lettres que l'empereur envoioit au soudanc qui mort estoit (ce que l'empereur ne cuidoit pas); & li mandoit l'empereur que il creust ses messages de la delivrance le roy. Mout de gens distrent que il ne nous feust pas mestier que les messages nous eussent trouvez en la prison; car l'en cuidoit que l'empereur eust envoié ses messages plus pour nous encombrer que pour nous delivrer. Les messages nous trouvèrent delivres; si fen alèrent.

Tandis que le roy estoit en Acre, envoya le soudanc de Damas ses messages au roy, & se plaint mout à li des amiraus de Egypte, qui avoient son cousin le soudanc tué; & promist au roy que se il li vouloit aidier, que il li delivrerroit le royaume de Jerusalem, qui estoit en sa main. Le roy ot conseil que il feroit responce au soudanc de Damas par ses messages propres, lesquielx il envoya au soudanc. Avec les messages qui là alèrent, ala frère Yves le Breton de l'ordre des frères Preecheurs, qui savoit le sarrazinois. Tandis que il aloient de leur hostel à l'ostel du soudanc, frère Yves vit une femme vieille qui traversoit parmi la rue, & portoit en sa main destre une escuellée pleine de feu, & en la fenestre une phiole pleine d'yaue. Frère Yves li demanda : « Que veus-tu de ce faire? » Elle li

autant que sur moi. Quand le comte d'Anjou vit qu'il lui faudrait s'embarquer sur le vaisseau, il montra une telle douleur que tous s'en émerveillèrent; & toutefois il s'en vint en France.

Il ne tarda pas longtemps après que les frères du roi furent partis d'Acre, lorsque les messagers de l'empereur Frédéric vinrent au roi & lui apportèrent des lettres de créance, & dirent au roi que l'empereur les avait envoyés pour notre délivrance. Ils montrèrent au roi les lettres que l'empereur envoyait au sultan qui était mort (ce que l'empereur ne pensait pas); & l'empereur lui mandait qu'il crût ses messagers au sujet de la délivrance du roi. Beaucoup de gens dirent qu'il ne nous eût pas été bon que les messagers nous eussent trouvés en prison; car l'on croyait que l'empereur avait envoyé ses messagers plutôt pour nous arrêter que pour nous délivrer. Les messagers nous trouvèrent délivrés; alors ils s'en allèrent.

Tandis que le roi était en Acre, le sultan de Damas envoya ses messagers au roi, & se plaignit beaucoup à lui des émirs d'Égypte, qui avaient tué son cousin le sultan; & il promit au roi, s'il le voulait aider, qu'il lui livrerait le royaume de Jérusalem, qui était en sa main. Le roi prit le parti de faire réponse au sultan de Damas par des messagers à lui, lesquels il envoya au sultan. Avec les messagers qui allèrent là, alla frère Yves le Breton, de l'ordre des frères Prêcheurs, qui savait le français. Tandis qu'ils allaient de leur hôtel à l'hôtel du sultan, frère Yves vit une vieille femme qui traversait la rue, & portait à la main droite une écuelle pleine de feu, & à la gauche une fiole pleine d'eau. Frère Yves lui demanda : « Que veux-tu faire de cela ? » Elle lui

respondi qu'elle vouloit du feu ardoir paradis, que jamez n'en feust point (1), & de l'yaue esteindre enfer, que jamez n'en feust point. Et il li demanda : « Pourquoy veus-tu ce faire ? » — « Pour ce que ce je ne weil que nulz face jamez bien pour le guerredon de paradis avoir, ne pour la poour d'enfer ; mez proprement pour l'amour de Dieu avoir, qui tant vaut, & qui tout le bien nous peut faire. »

XXVIII. *Jehan li Ermin, qui estoit artillier le roy, ala lors à Damas pour acheter cornes & glus pour faire arballestres, & vit un vieil home moult ancien seoir sus les estaus de Damas. Ce vieil home l'appela & li demanda se il estoit creftien ; & il li dit, oyl. Et il li dit : « Moult vous devez haïr entre vous creftiens ; que j'ai veu tele foiz que le roy Baudouyn de Jerusalem, qui fu mezeaus, desconfit Salehadin, & n'avoit que troiȝ cens homes à armes, & Salehadin troiȝ milliers : or estes tel mené par vos pechiés, que nous vous prenons aval les champs (2) comme bestes. » Lors li dit Jehan l'Ermin que il se devoit bien taire des pechieȝ aus creftiens, pour les pechieȝ que les Sarrazins fesoient, qui moult sont plus grant. Et le Sarrazin respondi que folement avoit respondu. Et Jehan li demanda pourquoy. Et il li dit que il li diroit ; mès il li feroit avant une demande. Et li demanda se il avoit nul enfant. Et il li dit : « Oyl, un filz. » Et il li demanda duquel il l'anuieroit plus, se en li donnoit une buse, ou de li ou de son filz (3) ; & il li dit que il feroit plus couroucié de son fil, se il le feroit, que de li. « Ore te faiz, dit le Sarrazin, ma responce en tele manière ; que, entre vous creftiens, estes filz de Dieu, & de son non de*

(1) Que jamez n'en feust point omis dans A. — (2) A, chans. — (3) A, une buse ou à son filz.

répondit qu'elle voulait avec le feu brûler le paradis, afin qu'il n'y en eût plus jamais ; & avec l'eau éteindre l'enfer, afin qu'il n'y en eût plus jamais. Et il lui demanda : « Pourquoi veux-tu faire cela ? » — « Parce que je ne veux pas que nul fasse jamais le bien pour avoir la récompense du paradis, ni par peur de l'enfer ; mais simplement pour avoir l'amour de Dieu, qui vaut tant, & qui nous peut faire tout le bien possible. »

Jean l'Ermin, qui était artilleur du roi, alla alors à Damas pour acheter de la corne & de la glu pour faire des arbalètes ; & il vit un vieil homme, très-âgé, assis dans le bazar de Damas. Ce vieil homme l'appela, & lui demanda s'il était chrétien ; & il lui dit qu'oui. Et le vieil homme lui dit : « Vous devez vous haïr beaucoup entre chrétiens ; car j'ai vu telle fois que le roi Baudouin de Jérusalem, qui fut lépreux, déconfit Saladin ; & il n'avait que trois cents hommes d'armes, & Saladin, trois milliers : or vous êtes amenés par vos péchés à ce point, que nous vous prenons dans les champs comme des bêtes. » Alors Jean l'Ermin lui dit qu'il se devrait bien taire sur les péchés des chrétiens, à cause des péchés que les Sarrafins faisaient, qui sont beaucoup plus grands. Et le Sarrafin répondit qu'il avait répondu follement. Et Jean lui demanda pourquoi. Et il lui dit qu'il le lui dirait, mais qu'il lui ferait avant une demande. Et il lui demanda s'il avait un enfant. Et Jean lui dit : « Oui, un fils. » Et le Sarrafin lui demanda de quoi il se chagrinerait le plus, s'il recevait un soufflet de lui ou de son fils. Et Jean lui dit qu'il ferait plus irrité contre son fils, s'il le frappait, que contre lui. « Or je te fais, dit le Sarrafin, ma réponse en telle manière : c'est que vous autres chrétiens, vous êtes fils de Dieu, & de son nom

LXXXVIII.

De
Jean l'Ermin
artilleur
du roi.

Crîst estez appelez creftians; & tele courtoisie vous fet que il vous a baillez enseigneurs, par quoy vous congnoiffiés quant vous faites le bien & quant vous faites le mal : dont Dieu vous sceit pire gré d'un petit peché, quant vous le faites, que il ne fait à nous d'un grant, qui n'en congnoiffons point, & qui soumes fi (1) aveugles que nous cuidons estre quite de touz nos pechiez, se nous nous poons laver en yaue avant que nous mouriens, pour ce que Mahommet nous dit à la mort que par yaue serions sauf. »

Jehan l'Ermin estoit en ma compaignie, puis que je reving d'outre-mer, que je m'en aloie à Paris. Auffi comme nous mangions ou paveillon, une grant tourbe de povres gens nous demandoient pour Dieu, & fesoient grant noise. Un de nos vallès : « Liève fus, & chace hors ces povres. » — « A! fist Jehan l'Ermin, vous avez trop mal dit; car se le roy de France nous envoioit maintenant par ses meffages à chascun cent mars d'argent, nous ne les chacerions pas hors; & vous chaciés ceulz envoié qui vous offrent qu'i vous dourront quanque l'en vous peut donner : c'est à savoir que il vous demandent que vous leur donnez pour Dieu; c'est à entendre que vous leur donnez du vostre, & il vous dourront Dieu. Et Dieu le dit de sa bouche, que il ont (2) pouvoir de li donner à nous; & dient les sainz que les povres nous peuvent acorder à li, en tel manière que, ainfi comme l'yaue estaint le feu, l'aumosne estaint le peché. Si ne vous avieigne jamès, dit Jehan, que vous chaciés les povres ainfi (3); mez donnés-leur, & Dieu vous donra. »

(1) Si omis dans A. — (2) A, ot. — (3) A, enfus.

de Christ êtes appelés chrétiens ; & il vous fait une telle grâce qu'il vous a baillé des docteurs par qui vous sachiez quand vous faites le bien & quand vous faites le mal. C'est pourquoi Dieu vous fait plus mauvais gré d'un petit péché quand vous le faites, que d'un grand à nous, qui ne connaissons rien, & qui sommes si aveugles que nous croyons être quittes de tous nos péchés, si nous pouvons nous laver dans l'eau avant que nous mourions, parce que Mahomet nous dit qu'à la mort nous serions sauvés par l'eau. »

Jean l'Ermin était en ma compagnie, depuis que je revins d'outre-mer, une fois que je m'en allais à Paris. Pendant que nous mangions dans un pavillon, une grande foule de pauvres gens nous demandaient pour l'amour de Dieu, & faisaient grand bruit. Un des nôtres, qui était là, commanda & dit à un de nos valets : « Lève-toi fus, & chasse dehors ces pauvres. » — « Ah ! fit Jean l'Ermin, vous avez très-mal dit ; car si le roi de France nous envoyait maintenant par ses messagers à chacun cent marcs d'argent, nous ne les chasserions pas dehors ; & vous chassez ces envoyés qui vous offrent de vous donner tout ce que l'on vous peut donner : c'est à savoir qu'ils vous demandent que vous leur donniez pour Dieu, c'est-à-dire que vous leur donniez du vôtre & qu'ils vous donneront Dieu. Et Dieu le dit de sa bouche, qu'ils ont pouvoir de nous faire don de lui ; & les saints disent que les pauvres nous peuvent accorder avec lui, en telle manière que comme l'eau éteint le feu, l'aumône éteint le péché. Qu'il ne vous advienne donc jamais, dit Jean, de chasser les pauvres ainsi ; mais donnez-leur, & Dieu vous donnera. »

XXXIX. Tandis que le roy demouroit en Acre, vindrent les messages au Vieil de la Montaingne à li. Quant le roy revint de sa messe, il les fist venir devant li. Le roy les fist asseoir en tel manière, que il y avoit un amiral devant, bien vestu & bien atourné, & darières son amiral avoit un bachelier bien atourné, qui tenoit troiïz coutiaus en son poing, dont l'un entroit ou manche de l'autre; pour ce que, se l'amiral eust esté refusé, il eust présenté au roy ces troiïz coutiaus pour li deffier. Darière celi qui tenoit les troiïz coutiaus, avoit un autre qui tenoit un bouqueran entorteillé entour son bras, que il eust aussi présenté au roy pour li ensevelir, se il eust refusée la requeste au Vieil de la Montaigne.

Le roy dit à l'amiral que il li deïst sa volenté; & l'amiral li bailla unes lettres de créance, & dit ainfi : « Mes sire envoie à vous demander se vous le congnoiffiés. » Et le roy respondi que il ne le congnoïssoit point, car il ne l'avoit onques veu; meïl il avoit bien oy parler de li. « Et, quant vous avez oy parler de monseigneur, dit l'amiral (1), je me merveille moult que vous ne li avez envoié tant du vostre que vous l'eussiez retenu à ami, aussi comme l'empereur d'Alemaingne, le roy de Honguerie, le soudanc de Babiloinne & les autres li font touz les ans; pour ce que il sont certains que il ne peuvent vivre mès que tant comme il plèra à monseigneur. Et se ce ne vous plet à faire, si le faites aquiter du tréu que il doit à l'Ospital & au Temple, & il se tendra à païé de vous. » Au Temple & à l'Ospital il rendoit lors tréu, pour ce que il ne doutoient riens les Affacis, pour ce que le

(1) Dit l'amiral omis dans A.

Tandis que le roi demeurait en Acre, les messagers du Vieux de la Montagne (1) vinrent à lui. Quand le roi revint de sa messe, il les fit venir devant lui. Le roi les fit asseoir en telle manière, qu'il y avait un émir devant, bien vêtu & bien équipé; & derrière l'émir, il y avait un bachelier bien équipé, qui tenait à la main trois couteaux dont l'un entrait dans le manche de l'autre, parce que si l'émir eût été refusé, il eût présenté au roi ces trois couteaux pour le défier. Derrière celui qui tenait les trois couteaux, il y en avait un autre qui tenait du bougran entortillé autour de son bras, qu'il eût aussi présenté au roi pour l'enfouir, si l'eût refusé la requête du Vieux de la Montagne.

LXXXIX.
Envoyés
du Vieux
de
la Montagne;
réponse
à
leurs
menaces.

Le roi dit à l'émir qu'il lui dît ses intentions; & l'émir lui bailla des lettres de créance, & dit ainsi : « Mon seigneur m'envoie vous demander si vous le sçavez. » Et le roi répondit qu'il ne le connaissait pas, car il ne l'avait jamais vu; mais il avait bien entendu parler de lui. « Et quand vous avez ouï parler de mon seigneur, dit l'amiral, je m'étonne beaucoup que vous ne lui ayez pas envoyé du vôtre assez pour le tenir comme ami, ainsi que l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le sultan de Babylone, & d'autres font pour lui tous les ans, parce qu'ils font tous qu'ils ne peuvent vivre qu'autant qu'il plaira à mon seigneur. Et si cela ne vous plaît pas à faire, faites-le acquitter du tribut qu'il doit à l'Hôpital du Temple, & il se tiendra pour satisfait de vous. » « Il payait alors un tribut au Temple & à l'Hôpital, & c'est pourquoi qu'ils ne redoutaient en rien les Assassins, parce

(1) Voy. chap. LI.

Vieil de la Montaigne n'i peut riens gaaigner, se il fesoit tuer le mestre du Temple ou de l'Ospital; car il savoit bien que, se il en feist un tuer, l'en y remeist tantost un autre aussi bon; & pour ce ne vouloit-il pas perdre les Affacis en lieu là où il ne peut riens gaaingner. Le roi respondi à l'amiral que il venist à la relevée.

Quant l'amiral fu revenu, il trouva que le roy s'étoit en tele manière, que le mestre de l'Ospital li estoit d'une part, & le mestre du Temple d'autre. Lors li dit le roy que il li redeist ce que il li avoit dit au matin; & il dit que il n'avoit pas conseil du redire, meiz que devant ceulz qui estoient au matin avec le roy. Lors li distrent (1) les deux mestres: « Nous vous commandons que vous le dites. » Et il leur dit que il le diroit, puis que il le commandoient. Lors firent dire les deux mestres, en sarrazinois, que il venist l'endemain parler à eulz en l'Ospital; & il si fist.

Lors li firent dire les deux mestres que moult estoit hardi son (2) seigneur, quant il avoit osé mander au roy si dures paroles; & li firent dire que se (3) ne feust pour l'amour du roy, en quel message il estoient venus, que il les feissent noier en l'orde mer d'Acre, en despit de leur seigneur: « Et vous commandons que vous en ralez vers vostre seigneur, & dedens quinzainne vous soiez ci-rière, & apportez au roy tiex lettres & tiex joiaus, de par vostre seigneur, dont le roy se tieingne à païé (4) & que il vous en fache bon gré. »

XC. *Dedans la quinzainne revindrent les messages le*

(1) A, ditrent. — (2) A, leur. — (3) A, B & L, ce. — (4) A, à paiez.

que le Vieux de la Montagne n'y peut rien gagner fil faisait tuer le maître du Temple ou de l'Hôpital; car il savait bien que fil en eût fait tuer un, l'on en eût remis tantôt un autre aussi bon. Et pour cela il ne voulait pas perdre les Affassins là où il ne peut rien gagner. Le roi répondit à l'émir qu'il vînt dans l'après-dînée.

Quand l'émir fut revenu, il trouva que le roi était assis en telle manière, que le maître de l'Hôpital était d'un côté, & le maître du Temple de l'autre. Alors le roi lui dit qu'il lui redît ce qu'il lui avait dit au matin; & l'émir dit qu'il n'avait pas intention de le redire, excepté devant ceux qui étaient au matin avec le roi. Alors les deux maîtres lui dirent: « Nous vous commandons que vous le disiez. » Et il leur dit qu'il le dirait puisqu'ils le commandaient. Alors les deux maîtres firent dire en sarrafinois qu'il vînt le lendemain leur parler à l'Hôpital; & ainsi fit-il.

Alors les deux maîtres lui firent dire que son seigneur était bien hardi quand il avait osé mander au roi de si dures paroles; & ils lui firent dire que, si ce n'eût été pour l'amour du roi, vers qui ils étaient venus en message, ils les eussent fait noyer dans la sale mer d'Acre, en dépit de leur seigneur. « Et nous vous commandons que vous vous en retourniez vers votre seigneur, & que dans la quinzaine vous foyez ici de retour, & que vous apportiez au roi de la part de votre seigneur des lettres & des joyaux tels, que le roi s'en tienne satisfait & qu'il vous en fasse bon gré. »

Dans la quinzaine, les messagers du Vieux de la Montagne revinrent en Acre, & apportèrent au roi la chemise du Vieux; & ils dirent au roi de la part

XC.
Les envoyés
du Vieux
de
la Montagne

Vieil en Acre, & apportèrent au roy la chemise du Vieil; & distrent au roy, de par le Vieil (1), que c'estoit senefiance que aussi comme la chemise est plus près du cors que nul autre vestement, aussi veult le Viex tenir le roy plus près à amour que nul autre roy. Et il li envia son anel, qui estoit de moult fin or, là où son non estoit escript, & li manda que par son anel respousoit-il le roy; que il vouloit que dès lors en avant feussent tout un. Entre les autres joiaus que il envia au roy, li envia (2) un oliphant de cristal moult bien fait, & une beste que l'en appelle orasle, de cristal aussi, pommes (3) de diverses manières de cristal, & jeux de tables & de eschez; & toutes ces choses estoient fleuretées de ambre, & estoit l'ambre lié sur le cristal à beles vignetes de bon or fin. Et sachiez que fitost comme les messages ouvrèrent leur escrins là où ces choses estoient, il sembla que toute la chambre feust embaufmée, si jouef fleroient.

Le roy renvia ses (4) messages au Vieil, & li renvia grant foison de joiaus, escarlates, coupes d'or & frains d'argent; & avecques les messages, y envia frère Yves le Breton, qui savoit le sarrazinois. Et trouva que le Viel de la Montaingne ne créoit pas en Mahomet, ainçois créoit en la loy de Haali, qui fu oncle Mahomet. Ce Haali mist Mahomet en l'onneur là où il fu; & quant Mahomet se (5) fu mis en la seigneurie du peuple, si despita (6) son oncle, & l'esloingna de li; & Haali, quant il vit ce, si trait à li du peuple ce que il pot avoir, & leur aprist une autre créance que (7) Mahomet n'avoit enseignée : dont encore il est ainsi, que touz ceulx qui croient en la loy

(1) A, de par le roy. — (2) A, envoi. — (3) A, peint. — (4) A, ces. — (5) A, ce. — (6) A, desputa. — (7) A, que à.

du Vieux que c'était signe que, comme la chemise est plus près du corps que nul autre vêtement, de même le Vieux voulait tenir le roi plus près de son amour que nul autre roi. Et il lui envoya son anneau, qui était d'or très-fin, là où son nom était écrit; & il lui manda que par son anneau il épousait le roi, car il voulait que dorénavant ils fussent tout un. Entre autres bijoux qu'il envoya au roi, il lui envoya un éléphant de cristal très-bien fait, & une bête qu'on appelle girafe, aussi en cristal, des pommes de diverses espèces en cristal, & des jeux de tables & d'échecs; & toutes ces choses étaient semées de fleurs d'ambre, & l'ambre était lié au cristal par de belles vignettes de bon or fin. Et sachez que sitôt que les messagers ouvrirent leurs écrins là où ces choses étaient, il sembla que toute la chambre fût embaumée, tant elles fleuraient bon.

reviennent
avec
des paroles
de paix;
message
de frère Yves
le Breton.

Le roi renvoya ses messagers au Vieux, & lui renvoya une grande foison de bijoux, draps d'écarlate, coupes d'or & freins d'argent; & avec les messagers, il y envoya frère Yves le Breton, qui savait le farrafinois. Et frère Yves trouva que le Vieux de la Montagne ne croyait pas en Mahomet, mais croyait à la loi d'Ali, qui fut oncle de Mahomet. Cet Ali mit Mahomet au degré d'honneur là où il fut, & quand Mahomet se fut établi le seigneur du peuple, alors il méprisa son oncle & l'éloigna de lui. Et Ali, quand il vit cela, attira à lui ceux du peuple qu'il put avoir, & leur apprit une croyance autre que Mahomet n'avait enseignée; d'où il résulte encore que tous ceux qui croient à la loi d'Ali disent que ceux qui croient à la loi de Mahomet sont mécréants; & aussi tous ceux

Haali, dient que ceulz qui croient en la loy Mahomet sont mescréant ; & aussi touz ceulz qui croient en la loy Mahomet, dient que touz ceulz qui croient en la loy Haali sont mescréant.

L'un des poins de la loy Haali est que quant un homme se fait tuer pour faire le commandement son seigneur, que l'ame de li en va en plus aisé cors qu'elle n'estoit devant ; & pour ce ne font force li Affacis d'eulz fère tuer, quant leur seigneur leur commande, pour ce que il croient que il seront assez plus aise quant il seront mors, que il n'estoient devant.

L'autre point si est tel, que il croient (1) que nulz ne peut mourir que jeusques au jour que il li est jugé ; & ce ne doit nulz croire, car Dieu a pooir d'alongier nos vies & d'acourcir. Et en cesti point croient les Beduys (2), & pour ce ne se veulent armer quant ils vont ès batailles ; car il cuideroient faire contre le commendement de leur loy. Et quant il maudient leurs enfans, si leur dient : « Ainsî maudit soies-tu comme le Franc, qui sarme pour paour de mort ! »

Frère Yves trouva un livre au chevès du lit au Vieil, là où il avoit escript plusieurs paroles que Nostre-Seigneur dit à saint Père, quant il aloit par terre. Et frère Yves li dit : « Ha ! pour Dieu, sîre, lîsîés souvent ce livre ; car ce sont trop bones paroles. » Et il dit que si fesoit-il : « Car j'ai moult chier monseigneur saint Père ; car, en l'encommencement du monde, l'ame de Abel, quant il fu tué, vint ou cors de Noë ; & quant Noë fu

(1) A, il ne croient. — (2) A, Beduys.

qui croient à la loi de Mahomet disent que tous ceux qui croient à la loi d'Ali sont mécréants.

L'un des points de la loi d'Ali est que, quand un homme se fait tuer pour faire le commandement de son seigneur, son âme va dans un corps plus heureux qu'elle n'était devant ; & pour cela les Assassins ne balancent pas à se faire tuer quand leur seigneur leur commande, parce qu'ils croient qu'ils seront plus heureux, quand ils seront morts, qu'ils n'étaient devant (1).

L'autre point est tel, qu'ils croient que nul ne peut mourir avant le jour qui lui est fixé ; & cela nul ne le doit croire ; car Dieu a pouvoir d'allonger ou de raccourcir nos vies. Et c'est un point auquel croient les Bédouins, & pour cela ils ne veulent pas mettre d'armures quand ils vont à la bataille ; car ils croiraient agir contre le commandement de leur loi ; & quand ils maudissent leurs enfants, ils leur disent : « Ainsi sois-tu maudit comme le Franc, qui met une armure par crainte de la mort (2) ! »

Frère Yves trouva un livre, au chevet du lit du Vieux, où étaient écrites plusieurs paroles que Notre-Seigneur dit à saint Pierre, quand il était sur terre. Et frère Yves lui dit : « Ah ! pour Dieu, sire, lisez souvent ce livre ; car ce sont de très-bonnes paroles. » Et il dit qu'ainsi faisaient-il : « car j'aime beaucoup mon seigneur saint Pierre, car au commencement du monde l'âme d'Abel, quand il fut tué, vint dans le corps de Noé ; & quand Noé fut mort, alors elle

(1) Voy. chap. LI, p. 167. — (2) Voy. chap. LI, p. 169.

mort, si revint ou cors de Habraham; & du cors Habraham, quant il morut, vint ou cors saint Pierre quant Dieu vint en terre. » Quant frère Yves oy ce, il li moustra que sa créance n'estoit pas bonne, & li enseigna moult de bones paroles; mès il ne le volt croire. Et ces choses moustra frère Yves au roy, quant il fu revenu à nous. Quant le Viex chevauchoit, il avoit un crieur devant li qui portoit une hache danoise à long manche tout couvert d'argent, à tout plein de coustiaus ferus ou manche, & crioit : « Tournés-vous de devant celi qui porte la mort des roys entre ses mains. »

XCI. *Je vous avoie oublié à dire la responce que le roy fist au soudanc de Damas, qui fu tele, que il n'avoit conseil d'aler à li, jusques à tant que il sceust se les amiraus de Egypte li adresseroient (1) sa trêve que il avoient rompue; & il en enveroient à eulz, & se il ne vouloient adrecier la trêve que il li avoient rompue, il li aideroit à venger volentiers de son cousin le soudanc de Babiloinne, que il li avoient tué.*

Tandis que le roy estoit en Acre, il envoya monseigneur Jehan de Valenciennes en Egypte, lequel requist aus amiraus que les outrages que il avoient faiz au roy & les doumages, que il les rendissent. Et il li distrent que si feroient-il moult volentiers, mès que le roy se voufist alier à eulz contre le soudanc de Damas. Monseigneur Jehan de Valenciennes les blasma moult des grans outrages que il avoient faiz au roy, qui sont devant nommez; & leur loa que bon feroit que pour le cuer

(1) A, acorderoient.

revint dans le corps d'Abraham ; & du corps d'Abraham, quand il mourut, elle vint dans le corps de saint Pierre quand Dieu vint en terre. » Quand frère Yves ouït cela, il lui montra que sa croyance n'était pas bonne, & lui enseigna beaucoup de bonnes paroles ; mais il ne le voulut pas croire. Et frère Yves expliqua ces choses au roi, quand il fut revenu à nous. Quand le Vieux chevauchait, il avait un crieur devant lui qui portait une hache danoise à long manche tout couvert d'argent, avec tout plein de couteaux fichés dans le manche, & il criait : « Détournez-vous de devant celui qui porte la mort des rois entre ses mains (1). »

J'avais oublié de vous dire la réponse que le roi fit au soudan de Damas, & qui fut telle : qu'il n'avait pas l'intention d'aller à lui jusques à tant qu'il fût si les émirs d'Égypte lui feraient droit pour le traité qu'ils avaient rompu ; & qu'il enverrait à eux pour cela, & que s'ils ne voulaient pas faire droit pour le traité qu'ils avaient rompu, il l'aiderait volontiers à venger son cousin, le soudan de Babylone, que les émirs avaient tué.

XCI.
Réponse
au soudan
de Damas ;
Jean
de
Valenciennes,
envoyé
en Égypte,
obtint
la délivrance
de nombreux
prisonniers.

Tandis que le roi était en Acre, il envoya monseigneur Jean de Valenciennes en Égypte, lequel requit les émirs de réparer les outrages & les dommages qu'ils avaient faits au roi. Et ils lui dirent qu'ainsi feraient-ils bien volontiers, pourvu que le roi se voulût allier à eux contre le soudan de Damas. Monseigneur Jean de Valenciennes les blâma beaucoup des grands outrages qu'ils avaient faits au roi, & dont j'ai parlé plus haut ; & il fut d'avis qu'il ferait bon que, pour

(1) Voy. *Éclaircissements*, 5°.

le roy adebonnairir devers eulz, que il li envoiaissent touz les chevaliers que il tenoient en prison. Et il fi firent; & d'abondant li envoièrent touz les os le conte Gautier de Brienne, pour mettre en terre benoite. Quant monseigneur Jehan de Valenciennes fu revenu en Acre à tout deux cens chevaliers que il ramena de prison, sanz l'autre peuple, madame de Soiete, qui estoit cousine le conte Gautier & seur monseigneur Gautier seigneur de Rinel, cui fille Jehan, fire de Joinville, prist puis à femme que il revint d'outre-mer; laquelle dame de Soiette prist les os au conte Gautier & les fist ensevelir à l'Ospital en Acre. Et fist faire le servise en tel manière, que chascun chevalier offri un cierge & un denier d'argent, & le roy offri un cierge & un besant, tout des deniers madame de Soiete. Dont l'en se merveilla moult quant le roy fist ce, car l'en ne l'avoit (1) onques veu offrir que de ses deniers; meiz il le fist par sa courtoisie.

XCII. Entre les chevaliers que monseigneur Jehan de Valenciennes ramena, je en y trouvai bien quarante de la cort de Champaingne. Je leur fix tailer cotes & hargaus de vert, & les menai devant le roy, & li priaï que il voufist tant fère que il demourassent avec li. Le roy oy que il demandoient, & il se tut. Et un chevalier de son conseil dit que je ne fesoie pas bien quant je aportoie tiex nouvelles au roy, là où il avoit bien sept mille livrées d'outrage. Et je li dis que par male avanture en peust-il parler, & que entre nous de Champaingne avions bien perdu trente-cinq chevaliers, touz

(1) A, l'en n'avoit.

adoucir le cœur du roi envers eux, ils lui envoyaient tous les chevaliers qu'ils tenaient en prison. Et ainsi firent-ils, & de plus ils lui envoyèrent tous les os du comte de Brienne pour les mettre en terre bénite. Quand monseigneur Jean de Valenciennes fut revenu en Acre, avec deux cents chevaliers qu'il ramena de prison, sans compter les autres gens, madame de Sayette (1), qui était cousine du comte Gautier & sœur de monseigneur Gautier seigneur de Refnel, dont Jean fire de Joinville prit la fille pour femme (2) depuis qu'il revint d'outre-mer, madame de Sayette, dis-je, prit les os du comte Gautier, & les fit ensevelir chez les Hospitaliers en Acre. Et elle fit faire le service en telle manière, que chaque chevalier donna à l'offrande un cierge & un denier d'argent, & le roi un cierge & un befant, le tout aux frais de madame de Sayette. De quoi l'on fémervilla beaucoup quand le roi fit cela, car on ne l'avait jamais vu donner à l'offrande que de ses deniers; mais il le fit par courtoisie.

Entre les chevaliers que monseigneur Jean de Valenciennes ramena, j'en trouvai bien quarante de la cour de Champagne : je leur fis tailler des cottes & des furcots de drap vert, & les menai devant le roi, & le priai de vouloir tant faire qu'ils demeurassent avec lui. Le roi ouït ce qu'ils demandaient, & se tut. Et un chevalier de son conseil dit que je ne faisais pas bien quand j'apportais au roi de telles propositions, là où il y avait bien sept mille livres d'excès. Et je lui dis que pût-il lui advenir mal d'en parler ainsi; & qu'entre nous autres de Champagne nous avons bien perdu trente-cinq chevaliers de la cour de Champagne, tous

XCII.
Le roi
engage
xl. chevaliers
de
Champagne;
sa réponse
aux envoyés
d'Egypte.

(1) Marguerite de Refnel. — (2) Alix de Refnel, nièce de Marguerite de Refnel.

banière portans, de la cort de Champaingne ; & je dis : « Le roy ne fera pas bien, se il vous en croit, au besoing que il a de chevaliers. » Après celle parole je commensai moult forment à plorer ; & le roy me dit que je me teusse, & il leur donroit quant que je li avoie demandé. Le roy les reçut tout aussi comme je voz, & les mist en ma bataille.

Le roy respondi aux messagiers d'Egipte (1) que il ne feroit nulles trêves à eulz, se il ne li envoioient toutes les testes des Crestiens qui pendoient entour les murs du Kaire (2), dès le tens que le conte de Bar & le conte de Monfort furent pris ; & se il ne li envoioient (3) touz les enfans qu'ilz avoient (4) qui avoient esté pris petis & estoient renoiés, & se il ne li quitoient les deux cens mille livres que il leur devoit encore. Avec les messages aus amiraus d'Egipte, envia le roy monseigneur Jehan de Valenciennes, vaillant home & sage.

A l'entrée de quaresme fatira le roy à tout ce que il ot de gent pour aler fermer Sezaire, que les Sarrazins avoient abatue, qui estoit à douze lieues d'Acre (5) par devers Jerusalem. Monseigneur Raoul de Soissons, qui estoit demouré en Acre malade, fu avec le roy fermer Cefaire. Je ne sai comment ce fu, ne mez que par la volenté Dieu, que onques ne nous firent nul doumage toute l'année. Tandis que le roy fermoit Cefaire, nous revindrent les messagiers des Tartarins, & les nouvelles que il nous aportèrent vous dirons-nous.

XCIII. Aussi comme je vous diç devant, tandis que le roy sejournoit en Cypre, vindrent les messages des

(1) Aux messagiers d'Egipte omis dans A. — (2) A, d'Acre. — (3) A, envoient. — (4) Qu'ilz avoient omis dans A. — (5) D'Acre omis dans A.

portant bannière ; & je dis : « Le roi ne fera pas bien fil vous en croit, dans le befoin qu'il a de chevaliers. » Après ces paroles, je commençai à pleurer très-fortement ; & le roi me dit que je me tusse, & qu'il leur donnerait tout ce que je lui avais demandé. Le roi les reçut tout ainsi que je voulus, & les mit en mon corps de bataille.

Le roi répondit aux messagers d'Égypte qu'il ne ferait nul traité avec eux, fils ne lui envoyaient toutes les têtes des chrétiens qui pendaient autour des murs du Caire, depuis le temps que le comte de Bar & le comte de Montfort furent pris ; & fils ne lui envoyaient tous les enfants qu'ils avaient, qui avaient été pris tout petits & qui avaient renié ; & fils ne lui quittaient les deux cent mille livres qu'il leur devait encore. Avec les messagers des émirs d'Égypte, le roi envoya monseigneur Jean de Valenciennes, homme vaillant & sage.

A l'entrée (1) du carême, le roi se prépara, avec tout ce qu'il avait de troupes, pour aller fortifier Césarée, que les Sarrafins avaient ruinée, & qui était à douze lieues d'Acre par devers Jérusalem. Monseigneur Raoul de Soissons, qui était demeuré malade en Acre, alla avec le roi fortifier Césarée. Je ne fais comment il se fit, sinon par la volonté de Dieu, que jamais ils ne nous firent nul dommage de toute l'année. Tandis que le roi fortifiait Césarée, les messagers des Tartares revinrent à nous, & nous vous dirons les nouvelles qu'ils nous apportèrent.

Ainsi que je vous l'ai dit devant (2), tandis que le roi séjournaient en Chypre, les messagers des Tartares vinrent à lui, & lui firent entendre qu'ils l'aideraient

XCIII.
Comment
les Tartares
choisirent
un chef

(1) En 1251, le carême commença le 1^{er} mars. — (2) Voy. chap. xxix.

Tartarins à li, & li firent entendant que il li aide-roient à conquerre le royaume de Jerusalem sur les Sarrazins. Le roy leur renvoia ses messages, & par ses messages que il leur envoia, leur envoia une cha-pelle que il leur fist faire d'escarlade. Et pour eulz atraire à nostre créance, il leur fist entailler en la cha-pelle toute nostre créance, l'Annonciacion de l'angre, la Nativité, le bauptesme dont Dieu fu baptizîé, & toute la Passïon & l'Ascension & l'avènement du Saint-Esperit; calices, livres & tout ce que il couvint à messe chanter, & deux frères Preefcheurs pour chan-ter les messes devant eulz. Les messagers le roy ari-vèrent au port d'Anthioche; & dès Anthyoche jusques à leur grant roy trouvèrent bien un an d'aleure, à chevaucher dix lieues le jour. Toute la terre trou-vèrent subjecte à eulz, & plusieurs citez que il avoient destruites, & grans monciaus d'os de gens mors.

Il enquistrent comment il estoient venus en telle auctorité, par quoy il avoient tant de gens mors & confondus; & la manière fu tele aussi comme il le raportèrent au roy: que il estoient (1) venu & concréé d'une grant berrie de sablon, là où il ne croissoit nul bien. Celle berrie commençoit à unes très-grans roches merveilleuses, qui sont en la fin du monde devers Orient, lesquiex roches nulz hons ne passa onques, si comme les Tartarins le tesmoignent; & disoient que léans estoit enclos le peuple Got & Margoth, qui doivent venir en la fin du monde, quant Antecrist vendra pour touz destruire. En celle berrie estoit le peuple des Tartarins, & estoient subjet à prestre Jehan & à

(1) Etoient manque dans A.

à conquérir le royaume de Jérusalem sur les Sarrafins. Le roi leur envoya à son tour des messagers, & par ses messagers il leur envoya une chapelle qu'il leur fit faire en écarlate; & pour les attirer à notre croyance il leur fit tailler en images, dans cette chapelle, toute notre croyance, l'Annonciation de l'ange, la Nativité, le baptême dont Dieu fut baptisé, & toute la Passion, & l'Ascension, & l'avènement du Saint-Esprit; il leur envoya aussi calices, livres, & tout ce qu'il fallut pour chanter la messe, & deux frères Prêcheurs pour chanter les messes devant eux. Les messagers du roi arrivèrent au port d'Antioche; & depuis Antioche jusqu'au grand roi des Tartares ils trouvèrent bien un an de marche, à chevaucher dix lieues par jour. Ils trouvèrent toute la terre sujette aux Tartares, & plusieurs cités qu'ils avaient détruites, & de grands monceaux d'ossements de gens morts.

Ils firent comment les Tartares étaient venus en assez grande autorité pour avoir tué & détruit tant de gens; & voici de quelle manière, ainsi qu'ils le rapportèrent au roi. Les Tartares étaient venus & originaires d'une grande plaine de sable, là où il ne croissait nul bien. Cette plaine commençait à de très-grandes & très-merveilleuses roches qui sont au bout du monde vers l'Orient, lesquelles roches nul homme ne passa jamais, ainsi que les Tartares le témoignent; & ils disaient que dedans était enfermé le peuple de Gog & de Magog, qui doit venir à la fin du monde, quand l'Antechrist viendra pour tout détruire. En cette plaine était le peuple des Tartares, & ils étaient sujets au prêtre Jean (1) & à l'empereur de Perse (2), dont la

pour
l'affranchir
du
prêtre Jean
& de
l'empereur
de Perse.

(1) Le nom de *prêtre Jean* désigne un prince d'Asie, chrétien nestorien, qui fut détrôné par Gengis-Khan. — (2) Voy. *Éclaircissements*, 60.

*l'empereur de Perce, cui terre venoit après la
seue, & à plusieurs autres roys mescréans, à qui il
rendoient tréu & servage chascun an pour refon du
pasturage de leurs bestes; car il ne vivoient d'autre
chose. Ce prestre Jehan & l'empereur de Perce & les
autres roys tenoient (1) en tel despit les Tartarins,
que quant il leur apportoient leur rentes, il ne les
vouloient recevoir devant eulz, ains leur tournoient
les dos. Entre eulz out un sage home, qui cercha
toutes les berries; & parla aux sages hommes des
berries & des liex, & leur moustra le servage là où il
estoit, & leur pria à touz que il meissent conseil
comment il ississent du servage là où il les tenoit.
Tant fist, que il les assembla trestous au chief de
la berrie, endroit la terre prestre Jehan, & leur
moustra ces choses; & il li respondirent que il devi-
sast, & il feroient. Et il dit ainfi, que il n'avoient
pooir de esplotier, se il n'avoient un roy & un sei-
gneur sur eulz; & il leur enseigna la manière
comment il auroient roy, & il le creurent. Et la
manière fu tele, que de cinquante-deux (2) gene-
racions que il y avoit, chascune generacion li
aportast une saiete (3) qui feussent seignées de leur
nons; & par l'acort de tout le peuple fu ainfi
acordé que l'en metroit ces cinquante-deux devant
un enfant de cinc ans; & celle que l'enfant pren-
roit premier, de celle generacion feroit l'en roy.
Quant l'enfant ot levée une des seetes, le sages hons
fist traire arière toutes les autres generacions; &
fu establi en tel manière, que la generacion dont
l'en devoit faire roy, esliroient entre eulx (4) cin-*

(1) A, les tenoient. — (2) Le ms. A porte ici I., & plus loin LII. — (3) B & L, cedulle ici & plus bas. — (4) A, entre leur.

terre venait après la sienne, & à plusieurs autres rois mécréants, à qui ils devaient tribut & servage chaque année, à cause du pâturage de leurs bêtes ; car ils ne vivaient pas d'autre chose. Ce prêtre Jean & l'empereur de Perse, & les autres rois, tenaient en tel mépris les Tartares, que quand ils leur apportaient leurs rentes, ils ne les voulaient pas recevoir devant eux, mais leur tournaient le dos. Parmi eux il y eut un homme sage qui parcourut toutes les plaines, & parla aux hommes sages des plaines & des différents lieux, & leur montra le servage là où ils étaient, & les pria tous d'aviser comment ils fortiraient du servage là où le prêtre Jean les tenait. Il fit tant qu'il les rassembla tous au bout de la plaine, en face la terre du prêtre Jean, & leur montra ces choses ; & ils lui répondirent qu'il parlât & qu'ils exécuteraient. Et il leur dit qu'ils ne pouvaient réussir s'ils n'avaient un roi & un seigneur au-dessus d'eux ; & il leur enseigna de quelle manière ils auraient un roi, & ils le crurent. Et la manière fut telle, que de cinquante-deux tribus qu'il y avait, chaque tribu lui apportât une flèche (1) qu'elle eût marquée à son nom ; & de l'accord de tout le peuple, il fut convenu que l'on mettrait ces cinquante-deux flèches devant un enfant de cinq ans, & celle que l'enfant prendrait d'abord, fixerait la tribu d'où l'on ferait un roi. Quand l'enfant eut pris une des flèches, l'homme sage fit retirer en arrière toutes les autres tribus ; & il fut établi en telle manière, que ceux de la tribu d'où l'on devait faire un roi éliraient entre eux cinquante-

(1) Le mot *saiete* ou *seete* du manuscrit A est remplacé, à tort, par *cédule* dans les manuscrits B & L ; mais il y a d'ailleurs accord dans le récit, qui semble, selon l'observation de M. Daunou, se rapporter à l'élévation de Gengis-Khan.

quante-deux des plus sages homes & des meilleurs que il auroient. Quant il furent esleu, chascun y porta une saiete seignée de son non: lors fu acordé que la saiete que l'enfant leveroit, de celle feroit l'en roy. Et l'enfant en leva une, d'icelui sage homme qui ainssi les avoit enseigneiz (1); & le peuple en furent si lié que chascun en fist grant joie. Il les fist taire, & leur dit: « Seigneurs, se vous voulez que je soie vostre roy, vous me jurerez par Celi qui a fait le ciel & la terre, que vous tendrés mes commandemens. » Et il le jurèrent.

Les establissemens que il leur donna, ce fu pour tenir le peule en paiz; & furent tel, que nul n'i ravist autrui chose, ne que l'un ne ferist l'autre, se il ne vouloit le poing perdre; ne que nulz n'eust compaignie à autrui femme ne à autrui fille, se il ne vouloit perdre le poing ou la vie. Moult d'autres bons establissemens leur donna pour peç avoir.

XCIV. Après ce que il les ot ordenez & aréez, il leur dit: « Seigneurs, le plus fort ennemi que nous aions, c'est prestre Jehan. Et je vous commant que vous soiés demain touz appareilleiz pour li courre sus; & se il est ainssi que il nous desconfise (dont Dieu nous gart!), face chascun le miex que il porra. Et se nous le (2) desconfison, je commant que la chose dure troiz jours & troiz nuis, & que nulz ne soit si hardi que il mette main à nul gaaing, mès que à gens occirre; car après ce que nous aurons eu victoire, je vous departirai le gaing si bien & si loialment, que chascun sen tendra à païé. » A ceste chose il sacordèrent touz.

(1) Les mots d'icelui jusqu'à enseigneiz sont tirés de M. — (2) A, les.

deux hommes des plus sages & des meilleurs qu'ils auraient. Quand ils furent élus, chacun apporta une flèche marquée à son nom. Alors il fut convenu que celui dont l'enfant prendrait la flèche, de celui-là on ferait un roi. Et l'enfant en prit une qui était celle du sage qui les avait conseillés ; & le peuple en fut si heureux, que chacun en montra une grande joie. Il les fit taire & leur dit : « Seigneurs, si vous voulez que je sois votre roi, vous me jurez par Celui qui a fait le ciel & la terre que vous garderez mes commandements. » Et ils le jurèrent.

Les établissements qu'il leur donna, ce fut pour tenir le peuple en paix ; & ils furent tels, que nul n'y ravît la chose d'autrui, & que l'un ne frappât point l'autre, fil ne voulait perdre le poing ; & que nul n'eût de rapports avec la femme d'autrui ni avec la fille d'autrui, fil ne voulait perdre le poing ou la vie. Il leur donna beaucoup d'autres bons établissements pour avoir la paix.

Après qu'il eut mis chez eux ordre & arrangement, il leur dit : « Seigneurs, le plus fort ennemi que nous ayons, c'est le prêtre Jean. Et je vous commande que vous soyez demain tous préparés pour lui courir sus ; & si arrive qu'il nous déconfisse (dont Dieu nous garde!), que chacun fasse le mieux qu'il pourra. Et si nous le déconfisons, je commande que la chose dure trois jours & trois nuits, & que nul ne soit si hardi qu'il mette la main à faire nul butin, mais seulement à occire les gens ; car après que nous aurons remporté la victoire, je vous partagerai le butin si bien & si loyalement que chacun s'en tiendra satisfait. » C'est à quoi ils s'accordèrent tous.

XCIV.
Victoire
des Tartares
sur le
prêtre Jean ;
vision
d'un de
leurs princes ;
sa
conversion.

endemain coururent sus leur ennemis, & ainsi
me Dieu vout, les desconfirent. Touz ceulz que
trouvèrent en armes deffendables, occistrent touz;
ceulz que il trouvèrent en abit de religion, les
restres & les autres religions, n'occistrent pas.
L'autre peuple de la terre prestre Jehan, qui ne
furent pas en la bataille, se mistrent touz en leur
subjection.

L'un des princes de l'un des peuples devant nom-
mez (1), fu bien perdu troiz moys (2), que onques
l'en n'en sot nouvelles; & quant il revint, il n'ot ne
fain ne soif, que il ne cuidoit avoir demouré que
un soir au plus. Les nouvelles que il en rapor-
tèrent (3) furent teles, que il avoit trouvé un trop
haut tertre, & là-sus avoient trouvé les plus belès
gens que il eust (4) onques veues, les miex vestus,
les miex parés; & ou bout du tertre vit seoir un
roy plus bel des autres, miex vestu & miex paré, en
un throne d'or. A sa dextre seioient fix roys cou-
ronnez, bien parez à pierres precieuses, & à senestre
autant. Près de li, à sa destre main, avoit une
royne agenouillée, qui li disoit & prioit que il pen-
sast de son peuple. A sa senestre avoit un moult bel
home, qui avoit deux èlez resplendissans aussi
comme le solleil; & entour le roy avoit grant foi-
son de beles gens à èlez. Le roy appela celi prince,
& li dit: « Tu es venu de l'ost des Tartarins. »
Et il respondi: « Sire, ce (5) fui mon. » — « T
en iras à ton roy (6), & li diras que tu m'as ve
qui fui Sire du ciel & de la terre; & li diras q
il me rende graces de la victoire que je li

(1) A, l'un des peuples de l'un des princes devant nommé. — (2) M,
— (3) B, rapporta. — (4) A, eussent. — (5) A & B, se. — (6) A, à li.

Le
& ai
ceux
ils le
de r
ils
du
te

Le lendemain ils coururent fus à leurs ennemis, & ainsi que Dieu le voulut, ils les déconfirent. Tous ceux qu'ils trouvèrent en armes à se pouvoir défendre, ils les occirent tous ; & ceux qu'ils trouvèrent en habit de religion, comme les prêtres & les autres religieux, ils ne les occirent pas. Le reste du peuple de la terre du prêtre Jean, qui ne fut pas à cette bataille, se mit tout en leur fujétion.

L'un des princes de l'une des tribus nommées plus haut fut bien perdu trois mois sans que l'on en fût aucunes nouvelles ; & quand il revint, il n'avait ni faim ni soif, car il ne croyait avoir demeuré qu'une nuit au plus. Les nouvelles qu'ils en rapportèrent furent qu'il avait trouvé un très-haut tertre, & là-dessus qu'il avait trouvé les plus belles gens qu'il eût jamais vus, les mieux vêtus, les mieux parés ; & au bout du tertre, il vit un roi plus beau que les autres, mieux vêtu & mieux paré, assis sur un trône d'or. A sa droite siégeaient six rois couronnés, bien parés de pierres précieuses, & à sa gauche autant. Près de lui, à sa main droite, il y avait une reine agenouillée, qui lui disait & le priait qu'il pensât à son peuple. A sa gauche, il y avait un très-bel homme, qui avait deux ailes aussi resplendissantes que le soleil ; & autour du roi, il y avait une grande foison de belles gens avec des ailes. Le roi appela ce prince, & lui dit : « Tu es venu de l'armée des Tartares ? » Et il répondit : « Sire, j'en suis venu vraiment. » — « Tu t'en iras à ton roi, & tu lui diras que tu m'as vu, moi qui suis le Seigneur du ciel & de la terre ; & tu lui diras qu'il me rende grâces de la victoire que je lui ai donnée, sur le prêtre Jean & sur son peuple. Et tu lui diras encore, de par moi, que je lui donne pouvoir de mettre en sa fujétion toute

donnée sus prestre Jehan & sur sa gent. Et li diras encore, de par moy, que je li donne poissance de mettre en sa subjection toute la terre. » — « Sire, fist le prince, comment me croira-il ? » — « Tu li diras que il te croie, à teles enseignes que tu iras combattre à l'empereur de Perse, à tout troiȝ cens homes sanz plus de ta gent ; & pour ce que vostre grant roy croit que je sui poissant de faire toutes choses, je te donrai victoire de desconfire l'empereur de Perse, qui se combatra à toy à tout troiȝ cens mile hommes & plus à armes. Avant que tu voïses combattre à li, tu requerras à vostre roy que il te doint les provaires & les gens de religion que il a pris en la bataille ; & ce que ceulz te tesmoingneront, tu croiras fermement & tout ton peuple. » — « Sire, fist-il, je ne m'en saurai aler, se tu ne me faiȝ conduire. » Et le roy se tourna devers grant foïson de chevaliers, si bien armez que c'estoit merveille du regarder ; & appela, & dit : « George, vient çà. » Et cil i vint & fagenoilla. Et le roy li dit : « Liève sus, & me meinne cesti à sa herberje saüvement. » Et si fist-il en un point du jour. Sitost comme son peuple le virent, il firent moult grant joie & tout l'ost aussi, que nulz ne pourroit raconter. Il demanda les provaires au grant roy, & il les y donna ; & ce prince & tout son peuple reçurent leur enseignemens si debonnairement, que il furent touȝ baptiziés. Après ces choses il prist troiȝ cenȝ homes à armes, & les fist confesser & appareiller, & sen ala combattre à l'empereur de Perse, & le desconfist & chassa de son royaume ; lequel sen vint fuiant jusques ou royaume de Jerusalem ; & ce fu cel empereur qui desconfist nostre gent & prist le conte Gautier de Brienne, si comme vous orrez après.

la terre. » — « Sire, fit le prince, comment me croira-t-il ? » — « Tu lui diras qu'il te croie à telles enseignes que tu iras combattre l'empereur de Perse avec trois cents hommes sans plus de ton peuple ; & pour que votre grand roi croie que j'ai le pouvoir de faire toutes choses, je te donnerai la force de déconfire l'empereur de Perse, qui combattra contre toi avec trois cent mille hommes armés & plus. Avant que tu ailles le combattre, tu requerras de votre roi qu'il te donne les prêtres & les gens de religion qu'il a pris dans la bataille ; & ce qu'ils t'enseigneront, tu le croiras fermement toi & tout ton peuple. » — « Sire, fit-il, je ne m'en faurai aller si tu ne me fais conduire. » Et le roi se tourna vers une grande foison de chevaliers si bien armés que c'était merveille de les regarder ; & il appela & dit : « Georges, viens çà. » Et celui-ci vint & fage-nouilla. Et le roi lui dit : « Lève-toi, & me mène cet homme à sa tente (1) sain & sauf. » Et ainsi fit-il en un instant. Sitôt que ses gens le virent, ils montrèrent, & tout le camp aussi, une si grande joie que nul ne la pourrait raconter. Il demanda les prêtres au grand roi, qui les lui donna ; & ce prince & tout son peuple reçurent leurs enseignements si débonnairement qu'ils furent tous baptisés. Après ces choses, il prit trois cents hommes d'armes, & les fit confesser & préparer, & s'en alla combattre l'empereur de Perse, & le déconfit & chassa de son royaume. Celui-ci s'en vint fuyant jusques au royaume de Jérusalem ; & ce fut cet empereur qui déconfit nos gens & prit le comte Gautier de Brienne, ainsi que vous l'entendrez ci-après (2).

(1) C'est la leçon du manuscrit *B* que je suis ; le manuscrit *A* porte à la au lieu de à sa. — (2) Voy. chap. cii.

XCV. *Le peuple à ce prince crestien estoit si grant, que les messagiers le roy nous contèrent que il avoient en leur ost huit cens chapelles sus chers. La manière de leur vivre estoit tele, car il ne mangioient point de pain, & vivoient de char & de let. La meilleur char que il aient, c'est de cheval, & la mettent gesir (1) en souciꝝ & sechier après, tant que il la trenchent aussi comme pain noir. Le meilleur bevrage que il aient & le plus fort, c'est de lait de jument (2) confist en herbes. L'en presenta au grant roy des Tartarins un cheval chargé de farine, qui estoit venu de troiꝝ mois d'aleure loing, & il la donna aus messagiers le roy.*

Il ont moult de peuple crestien, qui croient en la loy des Griex, & ceulz dont nous avons parlé & d'autres. Ceulz envoient sur les Sarrazins quant il veulent guerroyer à eulz; & les Sarrazins envoient sus les Crestiens, quant il ont afaire à eulz. Toutes manières de femmes qui n'ont enfans, vont en la bataille avec eulz; aussi bien donnent-il soudées aus femmes comme aus hommes, selonc ce que elles sont plus viguerouses. Et contèrent les messagers le roy que les soudaiers & les soudaières manjuent ensemble es hostiex des riches homes à qui il estoient; & n'osoient les homes toucher aus femmes en nulle manière, pour la loy que leur premier roy leur avoit donnée. Toutes manières de chars qui meurent en leur ost (3), il manjuent toutes (4). Les femmes qui ont leur enfans les (5) conroient, les gardent, & atournent la viande à ceulz qui vont en la bataille. Les chars crues il mettent entre leur selles (6)

(1) B, couchent. — (2) A, jugement. — (3) A, il menèrent... B, qui mouroient... hostelz. — (4) A, tout. — (5) Les omis dans A. — (6) A, celles.

Le peuple de ce prince chrétien était si grand que les messagers du roi nous contèrent qu'il y avait dans leur camp huit cents chapelles sur des chars. Leur manière de vivre était telle, qu'ils ne mangeaient pas de pain, & vivaient de chair & de lait. La meilleure chair qu'ils aient, c'est celle de cheval ; & ils la mettent par couches dans la saumure, & la font sécher après, jusques à tant qu'ils la tranchent ainsi que du pain noir. Le meilleur breuvage qu'ils aient & le plus fort, c'est du lait de jument confit dans des herbes. On fit présent au grand roi des Tartares d'un cheval chargé de farine, qui était venu de trois mois de marche de loin ; & il la donna aux messagers du roi.

Ils ont un grand nombre de chrétiens qui croient à la religion des Grecs, & ceux dont nous avons parlé, & d'autres. Ceux-là ils les envoient sur les Sarrazins quand ils veulent guerroyer avec les Sarrazins ; & ils envoient les Sarrazins sur les chrétiens quand ils ont affaire aux chrétiens. Toute espèce de femmes qui n'ont pas d'enfants vont à la guerre avec eux ; ils donnent aussi bien une solde aux femmes qu'aux hommes, selon qu'elles sont plus vigoureuses. Et les messagers du roi contèrent que les hommes & les femmes soldés mangeaient ensemble aux hôtels des riches hommes à qui ils étaient ; & les hommes n'osaient toucher aux femmes en nulle manière, à cause de la loi que leur premier roi leur avait donnée. Toute espèce de chairs qui meurent dans leur camp, ils les mangent toutes. Les femmes qui ont des enfants les soignent, les gardent, & préparent le manger à ceux qui vont à la bataille. Ils mettent les chairs crues entre leurs selles & leurs pans d'habit, & quand le sang en est bien forti, alors ils les mangent toutes crues. Ce qu'ils ne

XCV.
Mœurs
des Tartares ;
orgueil
de leur roi ;
saint Louis
se repent
de lui avoir
envoyé
un message.

& leur paniaus; quant le sanc en est bien hors, si la manjuent toute crue. Ce que il ne peuvent manger jètent en un sac de cuir; & quant il ont fain, si oevrent le sac, & manguent touzjours la plus viex devant: dont je vi un Coremyn qui fu des gens l'empereour de Perse, qui nous gardoit en la prison, que quant il ouvroit son sac nous nous bouchions, que nous ne povions durer, pour la puneisie qui issoit du sac.

Or revenons à nostre matière & disons ainsi, que quant le grant roy des Tartarins ot receu les messages & les presens, il envoia querre par asseurement plusieurs roys qui n'estoient pas encore venus à sa merci; & leur fist tendre la chapelle, & leur dit en tel manière: « Seigneurs, le roy de France est venu en nostre suggestion, & vezci le tréu que il nous envoie; & se vous ne venez en nostre merci, nous l'envoierons querre pour vous confondre. » Affés en y ot de ceulz qui, pour la poour du roy de France, se mistrent en la merci de celi roy.

Avec les messages le roy vindrent li leur, & aportèrent lettres (1) de leur grant roy au roy de France, qui disoient ainsi: « Bone chose est de pez; quar en terre de pez manguent cil qui vont à quatre piez, l'erbe pefiblement (2). Cil qui vont à deus, labourent la terre (dont les biens viennent) paisiblement (3). Et ceste chose te mandons-nous pour toy aviser; car tu ne peus avoir pez se tu ne l'as à nous. Car prestre Jehan se leva encontre nous (4), & tel roy & tel (& moult en nommoient); & touz les avons mis à l'espée. Si te mandons que tu nous

(1) Et manque dans A, où on lit d'ailleurs si leur au lieu de li leur; B, vindrent les leur lettres. — (2) B, l'erbe paissant. — (3) A, paisiblement. — (4) Car prestre jusqu'à nous omis dans A.

peuvent manger, ils le jettent dans un sac de cuir ; & quand ils ont faim, alors ils ouvrent le sac , & mangent, toujours la plus vieille d'abord. Je vis un Corasmin, qui fut des gens de l'empereur de Perse, & qui nous gardait en prison ; quand il ouvrait son sac, nous nous bouchions le nez, parce que nous ne pouvions y tenir, à cause de la puanteur qui sortait du sac.

Or, revenons à notre matière & difons que quand le grand roi des Tartares eut reçu les messagers & les présents, il envoya querir avec sauf-conduit plusieurs rois qui n'étaient pas encore venus se mettre à sa merci ; & il leur fit tendre la chapelle, & leur dit en telle manière : « Seigneurs, le roi de France est venu en notre sujétion, & voici le tribut qu'il nous envoie ; & si vous ne venez vous mettre en notre merci, nous l'enverrons querir pour vous perdre. » Il y en eut assez de ceux-là qui, par peur du roi de France, se mirent en la merci de ce roi des Tartares.

Avec les messagers du roi vinrent les leurs ; & ils apportèrent au roi de France des lettres de leur grand roi qui étaient ainsi conçues : « C'est une bonne chose que la paix ; car en terre de paix ceux qui vont à quatre pieds mangent l'herbe paisiblement ; & ceux qui vont à deux, labourent la terre (dont les biens viennent) paisiblement. Et nous te mandons cette chose pour t'avertir : car tu ne peux avoir la paix si tu ne l'as avec nous. Car prêtre Jean se leva contre nous, & tel roi & tel (& ils en nommaient beaucoup) ; & tous nous les avons passés au fil de l'épée. Ainsi nous te mandons que chaque année tu nous envoies assez de ton or & de ton argent pour que tu nous retiennes comme ami ; & si tu ne le fais, nous te détruirons toi & tes

envoies tant de ton or & de ton argent chascun an, que tu nous retieignes à amis; & se tu ne le fais, nous destruirons toy & ta gent aussi comme nous avons fait ceulz que nous avons devant nommez. » Et sachiez qu'il se repenti fort quant yl y envoya.

XCVI. Or revenons à nostre matèrre, & disons ainsi, que tandis que le roy fermoit Cezaire, vint en l'ost monseigneur Alenars de Senaingan ⁽¹⁾, qui nous conta que il avoit fet sa nef ou réaume de Noroe ⁽²⁾, qui est en la fin du monde devers Occident; & au venir que il fist vers le roy, environna toute Espaigne, & le couvint passer par les destroiz de Marroch. En grant peril passa avant qu'il venist à nous. Le roy le retint, li dixiesme de chevaliers. Et nous conta que en la terre de Noroe que les nuiz estoient si courtes en l'esté, que il n'estoit nulle nuit que l'en ne veist la clarté du jour à l'anuitier, & la clarté de l'ajournée. Il se prist, il & sa gent, à chacier aus lyons, & plusieurs en pristrent moult perilleusement; car il aloient traire aus lyons en ferant des esperons tant comme il pooient. Et quant il avoient trait, le lyon mouvoit à eulz; & maintenant les eussent attains & devorez, se ⁽³⁾ ne feust ce que il lassoient cheoir aucune piefse de drap mauvai. Et le lyons farestoit desus, & desfiroit le drap & devoroit; que il cuidoit tenir un home. Tandis que il desfroit ce drap, & l'autre raloit traire à li, & le lyon leffoit le drap & li aloit courre sus; & sifist comme cil leffoit cheoir une piefse de drap, le lyon rentendoit au drap. Et en ce faisant il occioient les lyons de leur saietes.

XCVII. Tandis que le roy fermoit Cezaire, vint à li

(1) B, Everard de Sanniguan. — (2) A, Nozoe; B, Neronne. — (3) A, ce.

gens, ainsi que nous avons fait de ceux que nous avons ci-devant nommés. » Et fachez que le saint roi se repentit fort d'y avoir envoyé.

Or, revenons à notre matière & disons que tandis que le roi fortifiait Césarée, arriva au camp monseigneur Alenard de Senaingan, qui nous conta qu'il avait fait son vaisseau au royaume de Norwége, qui est au bout du monde vers l'Occident; & que dans le voyage qu'il fit vers le roi, il tourna tout autour de l'Espagne & dut passer par les détroits de Maroc. Il passa par de grands périls avant qu'il vint à nous; le roi le retint lui dixième de chevaliers. Et il nous conta que dans la terre de Norwége les nuits étaient si courtes en été; qu'il n'était nulle nuit où l'on ne vît la clarté du jour qui finit & la clarté du jour qui se lève. Il se mit, lui & ses gens, à chasser aux lions, & ils en prirent plusieurs très-périlleusement. Car ils allaient tirer sur les lions en piquant des éperons tant qu'ils pouvaient; & quand ils avaient tiré, le lion s'élançait sur eux, & à l'instant il les eût atteints & dévorés, si ce n'eût été qu'ils laissaient choir quelque morceau de mauvais drap; & le lion s'arrêtait dessus, & déchirait le drap & le dévorait; car il croyait tenir un homme. Tandis qu'il déchirait ce drap, un autre allait tirer sur lui; & le lion laissait le drap & allait courir sur le chasseur; & sitôt que celui-ci laissait choir un morceau de drap, le lion se rejetait sur le drap. Et en faisant cela, ils tuaient les lions à coups de flèches.

XCVI.
Chevaliers
arrivés
de Norwége.

Tandis que le roi fortifiait Césarée, monseigneur Philippe de Toucy vint à lui. Et le roi disait qu'il était

XCVII.
Philippe
de Toucy

monseigneur Nargoe de Toci. Et disoit le roy que il estoit son cousin; car il estoit descendu d'une des seurs le roy Phelippe, que l'empereur meismes ot à femme. Le roy le retint, li dixiesme de chevaliers, un an; & lors sen parti, si sen rala en Constantinoble dont il estoit revenus. Il conta au roy que l'empereur de Constantinoble, il & les autres riches homes qui estoient en Constantinoble, lors estoient alié à un peuple que l'en appeloit Commain, pour ce que il eussent leur aide encontre Vatache, qui lors estoit empereur des Griex; & pour ce que l'un aidast l'autre de foy, couvint que l'empereur & les autres riches homes qui estoient avec li, se seingnissent & meissent de leur sanc en un grant hanap d'argent. Et le roy des Commain & les autres riches hommes qui estoient avec li, refirent ainssi & mellèrent leur sanc avec le sanc de nostre gent, & trempèrent en vin & en yaue, & en burent & nostre gent aussi; & lors il ⁽¹⁾ distrent que il estoient frère de sanc. Encore firent passer un chien entre nos gens & la leur, & descopèrent le chien de leur espées, & nostre gent aussi; & distrent que ainssi feussent-il decopé, se il failloient l'un à l'autre.

Encore nous conta une grant merveille, qu'il veid ⁽²⁾ tandis que il estoit en leur ost: que un riche chevalier estoit mort, & li avoit l'en fet une grant fosse large en terre, & l'avoit l'en assis moult noblement & paré en une chaere; & li mist l'en avec li le meilleur cheval que il eust & le meilleur sergent tout vif. Le serjant, avant que il feust mis en la fosse avec son seigneur, il print congié au ⁽³⁾ roy

⁽¹⁾ A, lors si. — ⁽²⁾ Qu'il veid omis dans A. — ⁽³⁾ A, avec le au lieu de il print congié au.

son cousin parce qu'il était issu d'une des sœurs du roi Philippe, que l'empereur même eut pour femme (1). Le roi le retint lui dixième de chevaliers pendant un an ; & alors il partit, & s'en retourna en Constantinople, d'où il était venu. Il conta au roi que l'empereur de Constantinople (2) & les autres riches hommes qui étaient en Constantinople, étaient alors alliés à un peuple qu'on appelait Commaïns, afin d'avoir leur aide contre Vatace, qui alors était empereur des Grecs ; & pour que les uns aidassent les autres de bonne foi, il fallut que l'empereur & les autres riches hommes qui étaient avec lui, se fignassent & missent de leur sang dans une grande coupe d'argent. Et le roi des Commaïns & les autres riches hommes qui étaient avec lui, firent à leur tour ainsi, & mêlèrent leur sang avec le sang de nos gens, & le mirent dans du vin & de l'eau, & en burent, & nos gens aussi ; & alors ils dirent qu'ils étaient frères de sang. En outre, ils firent passer un chien entre nos gens & les leurs, & découpèrent le chien avec leurs épées, & nos gens aussi ; & ils dirent qu'ainsi fussent-ils découpés fils faillaient l'un à l'autre.

engagé
par le roi.
Mœurs
des
Commaïns

Il nous conta encore une grande merveille, qu'il vit tandis qu'il était dans leur camp : c'est qu'un riche chevalier était mort, & on lui avait fait une grande & large fosse en terre ; & on l'avait assis & paré très-noblement sur une chaise, & on lui mit avec lui le meilleur cheval qu'il eût & le meilleur fergent, tout vivants.

(1) Philippe de Toucy était petit-fils de la sœur de Philippe Auguste, Agnès, & de Branas ou Vranas, seigneur grec, qu'elle avait épousé en secondes noces, étant veuve d'Andronic, empereur de Constantinople. —
(2) Baudouin II, empereur français de Constantinople.

des Commain & aus autres riches seigneurs, & au prendre congié que il fesoit à eulz, il li metoient en escharpe grant foison d'or & d'argent, & li disoient: « Quant je venré en l'autre fiècle, si me rendras ce que je te baille. » Et il disoit: « Si ferai-je bien volontiers. » Le grant roy des Commain li bailla une lettres qui aloient à leur premier roi; que il li mandoit que iceluy (1) preudomme avoit moult bien vescu & que il l'avoit moult bien servi, & que il li guerredonnaft son servise. Quant ce fu fait, il le mistrent en la fosse avec son seigneur & avec le cheval tout vif (2); & puis lancèrent sus la fosse planches bien chevillées, & tout l'ost courut à pierres & à terre; & avant que il dormissent orent-il fet, en remembrance de ceulz que il avoient enterré, une grant montaigne sur eulz.

XCVIII. Tandis que le roy fermoit Cezaire, j'alai en sa heberge pour le veoir. Maintenant que il me vit entrer en sa chambre, là où il parloit au legat, il se leva & me trait d'une part, & me dit: « Vous savez, fist le roy, que je ne vous reting que jusques à Pasques; si vous pri que vous me dites que je vous donrai (3) pour estre avecques moy de Pasques en un an. Et je li dis que je ne vouloie que il me donnaft plus de ses deniers, que ce que il m'avoit donné; mès je vouloie fère un autre marché à li: « Pour ce, fis-je, que vous vous courouciés quant l'en vous requiert aucune chose, si weil-je que vous m'aiés couvenant que, se je vous requier aucune chose

(1) Iceluy omis dans A. — (2) A, vit. — (3) A, donra, sans ajouter pour estre avecques moy.

Le fergent, avant qu'il fût mis dans la fosse avec son feigneur, prit congé du roi des Commain & des autres riches feigneurs, & pendant qu'il prenait congé d'eux, ils lui mettaient dans son écharpe une grande foison d'or & d'argent, & lui disaient : « Quand je viendrai dans l'autre siècle, alors tu me rendras ce que je te baille. » Et il disait : « Ainsi ferai-je bien volontiers. » Le grand roi des Commain lui bailla une lettre qui fadressait à leur premier roi, où il lui mandait que ce prud'homme avait très-bien vécu & qu'il l'avait très-bien fervi, & le priait qu'il le récompensât de ses services. Quand ce fut fait, ils le mirent dans la fosse avec son feigneur & avec le cheval tout vivant ; & puis lancèrent sur la fosse des planches bien chevillées, & toute l'armée courut prendre des pierres & de la terre ; & avant que de dormir, ils eurent fait, en remembrance de ceux qu'ils avaient enterrés, une grande montagne au-dessus d'eux.

Tandis que le roi fortifiait Césarée, j'allai dans son pavillon pour le voir. Dès qu'il me vit entrer dans sa chambre, là où il parlait au légat, il se leva, & me tira à part & me dit : « Vous savez, fit le roi, que je ne vous retins que jusques à Pâques (1) ; ainsi je vous prie de me dire ce que je vous donnerai pour être avec moi de Pâques en un an. » Et je lui dis que je ne voulais pas qu'il me donnât plus de ses deniers que ce qu'il m'avait donné, mais que je voulais faire un autre marché avec lui. « Parce que, fis-je, vous vous fâchez quand on vous demande quelque chose, je veux que vous conveniez avec moi que si je vous demande quelque chose pendant toute cette année, vous ne

XCVIII.
Nouvel
engagement
de Joinville;
comment
il vivait
outre-mer.

(1) L'engagement de Joinville était fait jusqu'à Pâques de l'an 1251.
(Voy. chap. LXXXVI.)

toute ceste année, que vous ne vous courrouciés pas ; & se vous me refusés, je ne me courroucerai pas. » Quant il oy ce, si commença à rire moult clerement, & me dit que il me retenoit par tel couvenant ; & me prist par la main (1), & me mena par devers le legat & vers son conseil, & leur recorda le marché que nous avions fait ; & en furent moult lié, pour ce que je estoie le plus riche qui feust en l'ost.

Ci après vous dirai comment je ordenai & attirai mon affere en quatre ans que je y demourai, puis que les frères le roy en furent venus. Je avoie deux chapelains avec moy, qui me disoient mes hores ; l'un me chantoit ma messe fitost comme l'aube du jour apparoit, & l'autre attendoit tant que mes chevaliers & les chevaliers de ma bataille estoient levés. Quant je avoie oy ma messe, je m'en aloie avec le roy. Quant le roy vouloit chevaucher, je li fesoie compaignie. Aucune foiz estoit que les messages venoient à li, par quoy il nous couvenoit besoigner à la matinée.

Mon lit estoit fait en mon paveillon en tel manière, que nul ne pooit entrer ens, que il ne me veist gesir en mon lit ; & ce fesoie-je pour oster toutes mescréances de femmes. Quant ce vint contre la Saint-Remy, je fesoie acheter ma porcherie de pors & ma bergerie de mes chastris, & farine & vin pour la garnison de l'ostel tout yver ; & ce fesoie-je pour ce que les danrées enchierissent en yver, pour la mer qui est plus felonnesce en yver que en esté. Et achetoie bien cent tonniaus de vin,

(1) A, & me prist par tel couvenant.

vous fâcherez pas; & si vous me refusez, je ne me fâcherai pas non plus. » Quand il ouït cela, il commença à rire aux éclats, & me dit qu'il me retenait à cette condition; & me prit par la main, & me mena par devers le légat & vers son conseil, & leur répéta le marché que nous avions fait; & ils en furent très-joyeux, parce que j'étais le plus riche qui fût dans le camp (1).

Je vous dirai ci-après comment j'ordonnai & arrangeai mon affaire pendant quatre ans que j'y demeurai, depuis que les frères du roi s'en furent allés. J'avais deux chapelains avec moi qui me disaient mes heures; l'un me chantait ma messe sitôt que l'aube du jour paraissait, & l'autre attendait que mes chevaliers & les chevaliers de mon corps de bataille fussent levés. Quand j'avais ouï ma messe, je m'en allais avec le roi. Quand le roi voulait chevaucher, je lui tenais compagnie. Quelquefois il se trouvait que des messagers venaient à lui, à cause de quoi il nous fallait travailler pendant la matinée.

Mon lit était fait dans mon pavillon de telle manière que nul n'y pouvait entrer qu'il ne me vît couché dans mon lit; & je faisais cela pour ôter tout faux soupçon de commerce avec des femmes. Quand approchait la Saint-Remi, je faisais acheter plein mon étable de porcs & ma bergerie de moutons; & de la farine & du vin pour les provisions de l'hôtel pendant tout l'hiver; & je faisais cela parce que les denrées enchérissent en hiver, à cause de la mer qui est plus mauvaise en hiver qu'en été. Et j'achetais bien cent

(1) La fin du chapitre manque dans le manuscrit B.

& fesoie touz jours boire le meilleur avant ; & fesoie tremprer le vin aus vallès d'yaue, & ou vin des escuiers moïn d'yaue. A ma table, servoit l'en, devant mes chevaliers, d'une grant phiole de vin & d'une grant phiole d'yaue ; si le temproient si comme il vouloient.

Li roys m'avoit baillé en ma bataille cinquante chevaliers : toutes les foiȝ que je mangoie, je avoie dix chevaliers à ma table avec les miens dix ; & mangoient l'un devant l'autre, selonc la coustume du païs, & s'éoient sur nates à terre. Toutes les foiȝ que l'en crioit aus armes, je y envoioie cinquante-quatre chevaliers que en appelloit diseniers, pour ce que il estoient leur disiesme. Toutes les foiȝ que nous chevauchions armé, tuit li cinquante chevaliers manjoient en mon ostel au revenir. Toutes les festes années je semonnoie touz les riches hommes de l'ost ; dont il couvenoit que le roy empruntast aucune foiȝ de ceulz que j'avoie semons.

XCIX. Ci après, orrez les justices & les jugemens que je vis faire à Cezaire, tandis que le roy y sejournoit.

Tout premier vous dirons d'un chevalier qui fu pris au bordel, auquel l'en parti un jeu, selonc les usages du païs. Le jeu parti fu tel : ou que la ribaude le menroit par l'ost en chemise, une corde liée aus genetaires, ou il perdrait son cheval & s'armeure, & le chaceroit l'en de l'ost. Le chevalier lessa son cheval au roy & s'armeure, & s'en ala de l'ost. Je alai prier au roy que il me donnaist le cheval pour un povre gentilhome qui estoit en l'ost. Et le roy me respondi que ceste prière n'estoit pas resonnable, que le cheval valoit encore quatre-vins

tonneaux de vin, & je faisais toujours boire le meilleur avant; & je faisais tremper d'eau le vin des valets, & mettre moins d'eau dans le vin des écuyers. A ma table, on servait devant mes chevaliers une grande bouteille de vin & une grande bouteille d'eau ; alors ils le trempaient comme ils voulaient.

Le roi m'avait baillé dans mon corps de bataille cinquante chevaliers ; toutes les fois que je mangeais, j'avais dix chevaliers à ma table avec les dix miens ; & ils mangeaient l'un devant l'autre, selon la coutume du pays, & fassayaient sur des nattes à terre. Toutes les fois que l'on criait aux armes, j'y envoyais cinquante-quatre chevaliers qu'on appelait dizeniens, parce que chacun menait une dizaine. Toutes les fois que nous chevauchions en armes, tous les cinquante chevaliers mangeaient à mon hôtel au retour. A toutes les fêtes annuelles, j'invitais tous les riches hommes du camp ; à cause de quoi il fallait que le roi empruntât quelquefois de ceux que j'avais invités.

Vous entendrez ci-après les condamnations & les jugements que je vis prononcer à Césarée, tandis que le roi y séjourrait.

Tout en premier, nous vous parlerons d'un chevalier qui fut pris dans un mauvais lieu, & auquel on laissa un choix à faire, selon les usages du pays. Ce choix fut tel : ou que la femme de mauvaise vie le mènerait par le camp, en chemise, honteusement lié avec une corde ; ou qu'il perdrait son cheval & ses armes, & qu'on le chasserait du camp. Le chevalier laissa son cheval au roi & ses armes, & s'en alla du camp. J'allai prier le roi qu'il me donnât le cheval pour un pauvre gentilhomme qui était dans le camp. Et le roi me répondit que cette prière n'était pas raisonnable, car

XCIX.
De quelques
jugements
prononcés
à
Césarée.

livres. Et je luy respondis (1) : « Comment m'avés-vous les couvenances rompues, quant vous vous courouciés de ce que vous ai requis ? » Et il me dit tout en riant : « Dites quant que vous pourrez, je ne me courouce pas. » Et toutevoies n'oi-je pas le cheval pour le povre gentilhome.

La seconde justice fu telle, que les chevaliers de nostre bataille chassoient une beste sauvage que l'en appelle gazel, qui est aussi comme un chevrel. Les frères de l'Ospital sembatirent sur eulz, & boutèrent & chacèrent nos chevaliers. Et je me pleing au mestre de l'Ospital ; & le mestre de l'Ospital me respondi que il m'en feroit le droit à (2) l'usage de la Terre sainte, qui estoit tele que il feroit les frères qui l'outrage avoient faite, manger sur leur mantiaus, tant que cil les en leveroient à qui l'outrage avoit esté faite. Le mestre leur en tint bien couvenant ; & quant nous veismes que il orent mangé une piefse sur leur mantiaus, je alai au mestre & le trouvai manjant, & li priai que il feist lever les frères qui manjoient sur leur mantiaus devant li ; & les chevaliers aussi ausquies l'outrage avoit esté faite, l'en prièrent. Et il me respondi que il n'en feroit nient ; car il ne vouloit pas que les frères feissent vileinnie à ceulz qui venroient en pelerinage en la Terre sainte. Quant je oy ce, je m'assis avec les frères & commençai à manger avec eulz, & li dis que je ne me leverai tant que les frères se leveroient. Et me dit que c'estoit force, & m'otroia ma requeste ; & me fist, moy & mes chevaliers qui estoient avec moy, manger avec li ; & les frères alèrent manger avec les autres à haute table.

(1) Et je luy respondis omis dans A. — (2) A, droit &.

le cheval valait encore quatre-vingts livres. Et je lui répondis : « Comment avez-vous violé nos conventions en vous fâchant de ce que je vous ai demandé ? » Et il me dit tout en riant : « Dites tout ce que vous voudrez, je ne me fâche pas. » Et toutefois je n'eus pas le cheval pour le pauvre gentilhomme.

La seconde condamnation fut telle, que les chevaliers de notre corps de bataille chassaient une bête sauvage que l'on appelle gazelle, qui est comme un chevreuil. Les frères de l'Hôpital se jetèrent sur eux, & poufferent & chasserent nos chevaliers. Et je me plainis au maître de l'Hôpital, & le maître de l'Hôpital me répondit qu'il me ferait droit selon l'usage de la Terre sainte, qui était tel, qu'il ferait manger à terre, sur leurs manteaux, les frères qui avaient fait l'outrage, jusques à tant que ceux à qui l'outrage avait été fait les en relevassent. Le maître leur en tint bien sa promesse; & quand nous vîmes qu'ils eurent mangé quelque temps sur leurs manteaux, j'allai au maître & le trouvai mangeant, & je le priai qu'il fit lever les frères qui mangeaient sur leurs manteaux devant lui; & les chevaliers auxquels l'outrage avait été fait l'en prièrent aussi. Et il me répondit qu'il n'en ferait rien, car il ne voulait pas que les frères fissent des vilenies à ceux qui viendraient en pèlerinage à la Terre sainte. Quand j'ouïs cela, je m'affis à terre avec les frères, & commençai à manger avec eux; & je lui dis que je ne me lèverais pas jusques à tant que les frères se levassent. Et il me dit que c'était lui faire violence, & m'octroya ma requête; & il me fit manger avec lui moi & mes chevaliers, qui étaient avec moi; & les frères allèrent manger à table avec les autres.

Le tiers jugement que je vi rendre à Cezaire, fi fu tel : que un serjant le roy qui avoit à non le Goulu, mist main à un chevalier de ma bataille. Je m'en alai pleindre au roy. Le roy me dist que je m'en pooie bien souffrir, ce (1) li sembloit ; que il ne l'avoit fait que bouter. Et je li dis que je ne m'en soufferroie jà ; & se il ne m'en fesoit droit, je lèroie son servise, puisque ses serjans bouttoient (2) les chevaliers. Il me fist fère droit, & li drois fu tel selonc les usages du païs, que le serjant vint en ma herberje deschaus & en braies, sanz plus, une espée toute nue en sa main, & s'agenoilla devant le chevalier, print l'espée par la pointe & tendit le plommeau au chevalier (3), & li dit : « Sire, je vous amende de (4) ce que je mis main à vous ; & vous ai aportée ceste espée pour ce que vous me copez le poing, se il vous plet. » Et je priai au chevalier que il li pardonnast son maltalent ; & si fist-il.

La quarte amende fu tele, que frère Hugue de Joy, qui estoit marechal du Temple, fu envoié au soudanc de Damas de par le mestre du Temple, pour pourchacier commant le soudanc de Damas facordat que une grant terre que le Temple soloit tenir, que le soudanc voust que le Temple en eust la moitié & il l'autre. Ces couvenances furent faites en tel manière, se li roy s'i acordoit. Et amena frère Hugue un amiral de par le soudanc de Damas, & aporta les couvenances en escript, que on appeloit monte-foy. Le mestre dit ces choses au roy : dont le roy fu forment effraé, & li dit que moult estoit hardi quant il avoit tenu nulles couvenances ne

(1) A & B, fe. — (2) A, bateroient. — (3) Print l'espée jusqu'à chevalier omis dans A. — (4) De omis dans A.

Le troisième jugement que je vis rendre à Césarée fut tel, qu'un sergent du roi, qui avait nom le Goulou, mit la main sur un chevalier de mon corps de bataille. J'allai m'en plaindre au roi. Le roi me dit que je m'en pouvais bien désister, ce lui semblaît ; car le sergent n'avait fait que le pousser. Je lui dis que je ne m'en désisterais pas, & que fil ne m'en faisait droit, je laisserais son service, puisque ses sergents poussaient les chevaliers. Il me fit faire droit, & le droit fut tel, selon les usages du pays, que le sergent vint en mon pavillon, déchauffé, en caleçon, sans autre vêtement, une épée toute nue à la main, & sagenouilla devant le chevalier, prit l'épée par la pointe, & tendit le pommeau au chevalier, & lui dit : « Sire, je vous fais réparation de ce que j'ai mis la main sur vous, & je vous ai apporté cette épée pour que vous me coupiez le poing, fil vous plaît. » Et je priai le chevalier qu'il lui pardonnât son offense, & ainsi fit-il.

La quatrième punition fut telle, que frère Hugues de Jouy, qui était maréchal du Temple, fut envoyé au foudan de Damas de par le maître du Temple, pour obtenir que le foudan fit un accord au sujet d'une grande terre que le Temple avait coutume de tenir, en forte que le foudan voulût bien que le Temple en eût la moitié & lui l'autre. Les conventions furent faites en telle manière, si le roi y consentait. Et frère Hugues amena un émir de par le foudan de Damas, & apporta les conventions dans un écrit qu'on appelait authentique (1). Le maître dit ces choses au roi ; de quoi le roi fut fortement surpris, & lui dit qu'il était

(1) *Monte-foy*, dans le texte original, est un mot composé qui signifie littéralement *vaut-foi* : car le verbe *monter* avait souvent le sens de *valoir* : il s'agit donc d'un écrit *faisant foi* en justice.

paroles au soudanc, sanz parler à li; & vouloit le roy que il li feust adrecié. Et l'adrecement fu tel, que le roy fist lever les pans de troiz de ses pavillons, & là fu tout le commun de l'ost qui venir y volt; & là vint le mestre du Temple & tout le couvent tout deschaus parmi l'ost, pour ce que leur heberge estoit dehors l'ost. Le roy fist asseoir le mestre du Temple devant li & le message au soudanc, & dit le roy au mestre tout haut: « Mestre, vous direz au message le soudanc que ce vous poise que vous avez fait nulles trêves à li sanz parler à moy; & pour ce que vous n'en aviés parlé à moy, vous le quités de quanque il vous ot couvent & li rendés toutes ses couvenances. » Le mestre prist les couvenances & les bailla à l'amiral, & lors dist le mestre: « Je vous rends les couvenances que j'ay mal faictes; dont ce poise moy (1). » Et lors dit le roy au mestre que il se levast & que il feist lever touz ses frères; & si fist-il. « Or vous agenoillés & m'amendés ce que vous y estes alés contre ma volenté. » Le mestre s'agenoilla & tendi le chief de son mantel au roy, & abandonna au roy quanque il avoient à prenre pour samende, tele comme il la voudroit deviser: « Et je dis (2), fist le roy, tout premier, que frère Hugue qui a faites les couvenances, soit banni de tout le royaume de Jerusalem. » Le mestre qui estoit (3) compère le roy du conte d'Alençon, qui fu né à Chastel-Pelerin, ne onques la royne, ne (4) autres, ne porent aidier frère Hue, que il ne li couvenist vuider la Terre sainte & du royaume de Jerusalem.

(1) Et lors jusqu'à poise moy omis dans A. — (2) B, je devise. — (3) A, & frère Hugue au lieu de qui estoit. — (4) Ne omis dans A.

bien hardi d'avoir conclu ou négocié une convention avec le soudan sans lui en parler; & le roi voulut que réparation lui en fût faite. Et la réparation fut telle, que le roi fit lever les tentures de trois de ses pavillons, & là fut tout le commun de l'armée en général qui venir y voulut; & là vint le maître du Temple & tous ses chevaliers, tout déchauffés, à travers le camp, parce que leurs tentes étaient en dehors du camp. Le roi fit asseoir devant lui le maître du Temple & le messager du soudan, & le roi dit au maître tout haut : « Maître, vous direz au messager du soudan qu'il vous pèse d'avoir fait un traité avec lui sans m'en parler; & parce que vous ne m'en aviez pas parlé, vous le tenez quitte de tout ce qu'il vous a promis & lui rendez toutes ses promesses. » Le maître prit les conventions & les bailla à l'émir, & alors le maître dit : « Je vous rends les conventions que j'ai faites à tort, & cela me pèse. » Et alors le roi dit au maître qu'il se levât & qu'il fit lever tous ses frères; & ainsi fit-il. « Or, agenouillez-vous, & me faites réparation de ce que vous y êtes allés contre ma volonté. » Le maître fagenouilla, & tendit le bout de son manteau au roi, & abandonna au roi tout ce qu'ils avaient pour y prendre sa réparation, telle qu'il la voudrait régler. « Et je dis, fit le roi, tout d'abord, que frère Hugues, qui a fait les conventions, soit banni de tout le royaume de Jérusalem. » Ni le maître, qui était compère du roi pour le comte d'Alençon (1), né à Châtel-Pèlerin, ni la reine, ni autres, ne purent venir en aide à frère Hugues, & empêcher qu'il ne lui fallût vider la Terre sainte & le royaume de Jérusalem.

(1) Comme parrain du comte d'Alençon.

*Tandis que le roy fermoit la cité de Cezaire, revindrent les messages d'Egypte à li, & li apor-
tèrent la trêve, tout ainfi comme il est devant dit
que le roy l'avoit devisée. Et furent les couve-
nances teles du roy & d'eulz, que le roy dut aler,
à une journée qui fu nommée, à Japhe; & à celle
journée que le roy dut aler à Japhe, les amiraus
d'Egypte devoient estre à Gadre par leur sere-
mens, pour delivrer le royaume de Jerusalem. La
trive, tele comme les messages l'avoient apportée,
jura le roy & les riches homes de l'ost, & que par
nos fairemens nous leur devions aidier encontre le
soudanc de Damas.*

*Quant le soudanc de Damas sot que nous nous
estions aliez à ceulz d'Egypte, il envoya bien quatre
mille (1) Turs bien atirés à Gadres, là où ceulz
d'Egypte devoient venir; pour ce que il sot bien
que se il pooient (2) venir jusques à nous, que il y
pourroit (3) bien perdre. Toutefois ne lessa pas le
roy que il ne se must pour aler à Jaffe. Quant le
conte de Japhe vit que le roy venoit, il atira son
chastel en tel manière que ce sembloit bien estre
ville deffendable; car à chascun des carniaus, dont
il y avoit bien cinq cens, avoit une targe de ses
armes & un panoncel; laquel chose fu bele à re-
garder, car ses armes estoient d'or à une croiz de
guelles patée. Nous nous lojames entour le chastel,
aus champs (4), & environnâmes le chastel qui siet sur
la mer, dès l'une mer jusques à l'autre. Maintenant
se prist le roy à fermer un neuf bourc tout entour
le vieux chastiau, dès l'une mer jusques à l'autre;*

(1) B, vingt mille. — (2) A, pooit; B, se ceulz d'Egypte povoient. — (3).
& B, pourroient. — (4) A, chans.

Tandis que le roi fortifiait la cité de Césarée, les messagers d'Égypte revinrent à lui, & lui apportèrent le traité, tout ainsi qu'il est dit plus haut que le roi l'avait réglé; & les conventions entre le roi & eux furent telles, qu'à un jour qui fut désigné, le roi dut aller à Jaffa, & qu'à ce jour où le roi dut aller à Jaffa, les émirs d'Égypte devaient, par ferment, être à Gaza, pour délivrer le royaume de Jérusalem. Le roi & les riches hommes de l'armée jurèrent le traité tel que les messagers l'avaient apporté, & nous devons, par ferment, les aider contre le soudan de Damas.

C.
Traité
avec les émirs
d'Égypte;
saint Louis
fortifie Jaffa.

Quand le soudan de Damas fut que nous nous étions alliés avec ceux d'Égypte, il envoya bien quatre mille Turcs bien équipés à Gaza, là où ceux d'Égypte devaient venir, parce qu'il savait bien que ils pouvaient venir jusqu'à nous il y pourrait bien perdre. Toutefois le roi ne laissa pas de se mettre en mouvement pour aller à Jaffa (1). Quand le comte de Jaffa vit que le roi venait, il mit son château en tel état qu'il semblait bien que ce fût une place défendable; car à chacun des créneaux (& il y en avait bien cinq cents), il y avait une targe à ses armes & un drapeau, laquelle chose fut belle à regarder; car ses armes étaient d'or à une croix de gueules patée. Nous nous logeâmes autour du château dans les champs, & nous environnâmes le château, qui est situé sur la mer, depuis un rivage jusques à l'autre. Aussitôt le roi se mit à fortifier un bourg neuf tout autour du vieux château, depuis un rivage jusques à l'autre. J'y vis

(1) C'est en 1252, vers le mois de mai, que saint Louis quitta Césarée pour se rendre à Jaffa, où il resta jusqu'au 29 juin 1253 (Voy. chap. cx).

le roy meismes y vis-je mainte foiȝ porter la hote aus fossés, pour avoir le pardon.

Les amiraus d'Egypte nous faillirent des (1) couvenances que il nous avoient promises; car il n'oserent venir à Gadres, pour les gens au soudanc de Damas qui y estoient. Toutevoiz nous tindrent-il couvenant, en tant que il envoièrent au roy toutes les testes aus crestiens, que il avoient pendues aus murs du chastel de Kayre (2) dès que le conte de Bar & le conte de Monfort furent pris; lesquies le roy fist mettre en terre benoite. Et li envoièrent aussi les enfans qui avoient esté pris quant le roy fu pris; laquel chose il firent envis, car il festoient jà renoiés. Et avec ces choses envoièrent au roy un oliphant, que le roy envoya en France.

Tandis que nous sejourcions à Japhe, un amiraut qui estoit de la partie au soudanc de Damas, vint fauciller blez à un kasel à troiȝ lieues de l'ost. Il fu acordé que nous li courrions sus. Quant il nous senti venans, il toucha en fuie. Endementres que il sen fuioit, un joenne vallet gentil home se mist à li chacer, & porta deux de ses chevaliers à terre sanz la lance brisier; & l'amiral feri en tel manière, que il li brisa le glaive ou cors.

Les messages (3) aus amiraus d'Egypte prièrent le roy que il leur donnast une journée par quoy il peussent venir vers le roy, & il y viendroient (4) sanz faute. Le roy ot conseil que il ne le refuseroit pas, & leur donna journée; & il li orent couvent, par leur serement, que il à celle journée seroient à Gadres.

(1) A, de. — (2) A, Chaare. — (3) A, ce message; B, les messagiers. — (4) A, envoierent.

maintes fois le roi lui-même porter la hotte dans les fossés pour gagner l'indulgence.

Les émirs d'Égypte faillirent aux conventions qu'ils nous avaient faites ; car ils n'osèrent venir à Gaza à cause des troupes du foudan de Damas qui y étaient. Toutefois ils nous tinrent parole en tant qu'ils envoyèrent au roi toutes les têtes des chrétiens qu'ils avaient pendues aux murs du château du Caire, depuis que le comte de Bar & le comte de Montfort furent pris (1) : le roi les fit mettre en terre bénite. Et ils lui envoyèrent aussi les enfants qui avaient été pris quand le roi fut pris ; laquelle chose ils firent à regret, car ces enfants avaient déjà renié. Et avec ces choses, ils envoyèrent au roi un éléphant que le roi envoya en France (2).

Tandis que nous séjournions à Jaffa, un émir qui était du parti du foudan de Damas, vint couper des blés dans un village à trois lieues du camp. Il fut convenu que nous lui courrions sus. Quand il nous vit venir, il prit la fuite. Pendant qu'il s'enfuyait, un jeune valet gentilhomme se mit à le poursuivre, & il jeta deux de ses chevaliers à terre sans briser sa lance, & il frappa l'émir en telle manière qu'il lui brisa le fer dans le corps.

Les messagers des émirs d'Égypte prièrent le roi qu'il leur donnât un jour où les émirs pussent venir vers le roi, & qu'ils y viendraient sans faute. Le roi décida qu'il ne le refuserait pas, & il leur donna un jour ; & ils lui promirent par serment qu'à ce jour les émirs feraient à Gaza.

(1) Voy. chap. LVI.— (2) Un compte de l'an 1256, publié dans le tome XXI du Recueil des historiens de France, mentionne (p. 355) un don de vingt sols fait par saint Louis au gardien d'un éléphant.

CI. Tandis que nous attendions celle journée que le roy ot donnée aus amiraus d'Egypte, le conte d'Eu, qui estoit escuyer (1), vint en l'ost, & amena avec li monseigneur Ernoul de Guinnes (2), le bon chevalier, & ses deux frères, li dixiesme. Il demoura ou servise le roy, & le roy (3) le fist chevalier.

En ce point revint le prince d'Anthyoche en l'ost, & la princeffe sa mère, auquel li roys fist grant honneur, & le fist chevalier moult honorablement. Son aage n'estoit pas de plus que seize ans; mès onques si sage enfant ne vi. Il requist au roy que il l'oïst parler devant sa mère; le roy li otroia. Les paroles que il dit au roy devant sa mère, furent teles: « Sire, il est bien voir que ma mère me doit encore tenir quatre ans en sa mainbournie; mès pour ce n'est-il pas drois que elle doie lessier ma terre perdre ne decheoir; & ces choses, sire, diz-je, pour ce que la cité d'Anthioche se pert entre ses mains. Si vous pri, sire, que vous li priez que elle me baille de l'argent & des gens (4), par quoy je puisse aler secourre ma gent qui là sont, & aidier. Et, sire, elle le doit bien faire; car se je demeure en la cité de Tyrple avec li, ce n'iert pas sanz granz despens, & les grans despens que je ferai si yert pour nyent faite. » Le roy l'oy moult volentiers, & pourchassa de tout son pooir à sa mère comment elle li baillast tant comme le roy pot traire de li. Sitost comme il parti du roy, il sen ala en Anthioche, là où il fist moult son avenant. Par le gré du roy il escartela ses armes, qui sont

(1) A, chevalier. — (2) A, Guminée; B, Genyenne. — (3) A, & au sien le roy. — (4) Et des gens omis dans A.

Tandis que nous attendions ce jour que le roi avait donné aux émirs d'Égypte, le comte d'Eu, qui était écuyer (1), vint au camp & amena avec lui monseigneur Arnoul de Guines, le bon chevalier, & ses deux frères, lui dixième. Il demeura au service du roi, & le roi le fit chevalier.

Cl.
Du comte
d'Eu,
du prince
d'Antioche
&
de trois
ménétriers
d'Arménie.

En ce temps-là, revint au camp le prince d'Antioche & la princesse sa mère (2); le roi lui fit grand honneur, & le fit chevalier très-honorablement. Son âge n'était pas de plus de seize ans, mais jamais je ne vis un enfant si sage. Il requit au roi de l'ouïr parler en présence de sa mère; & le roi le lui octroya. Les paroles qu'il adressa au roi en présence de sa mère furent telles : « Sire, il est bien vrai que ma mère me doit encore tenir quatre ans en sa tutelle; mais il n'est pas juste, pour cela, qu'elle doive laisser ma terre se perdre ni déchoir; & je dis ces choses, sire, parce que la cité d'Antioche se perd entre ses mains. Ainsi je vous demande, sire, que vous la priiez de me bailler de l'argent & des gens, avec quoi je puisse aller secourir mes gens qui sont là, & les aider. Et, sire, elle le doit bien faire; car si je demeure dans la cité de Tripoli avec elle, ce ne fera pas sans grandes dépenses, & les grandes dépenses que je ferai seront faites pour rien. » Le roi l'ouït bien volontiers, & il négocia de tout son pouvoir avec sa mère pour qu'elle lui baillât autant que le roi put tirer d'elle. Sitôt qu'il quitta le roi, il s'en alla à Antioche, là où il se fit très-

(1) Jean, fils d'Alphonse de Brienne & de Marie, comtesse d'Eu. Ce jeune seigneur devint bientôt l'ami de Joinville (Voy. chap. cxiii). — (2) Boémond VI, prince d'Antioche & comte de Tripoli, fils de Boémond V, mort en 1251, & de Lucie, fille du comte Paul de Rome. Joinville a parlé plus haut (chap. lxxxiv) de Boémond V, & il reparlera bientôt (chap. cxviii) de Boémond VI.

vermeilles, aus armes (1) de France, pour ce que li roys l'avoit fait chevalier.

Avec le prince vindrent troiȝ menestriers de la grande Hyermenie; & estoient frères, & en aloient en Jerusalem en pelerinage, & avoient troiȝ corȝ, dont les voĩȝ des cors leur venoient parmi les vi-sages. Quant il encommençoient à corner, vous deĩssiez que ce sont les voĩȝ des cyne qui se partent de l'estanc; & fesoient les plus douces melodies & les plus gracieuses, que c'estoit merveilles de l'oyr. Il fesoient troiȝ merveilleus saus; car en leur metoit une touaille desous les pieȝ & tournoient tout en estant, si que leur pieȝ revenoient tout en estant sur la touaille; les deux tournoient les testes arières, & l'ainsné aussi. Et quant en li fesoit tourner la teste devant, il se seignoit; car il avoit paour que il ne se brisast le col au tourner.

CII. *Pour ce que bone chose est que la memoire (2) du conte de Brienne, qui fu conte de Jaffe, ne soit oubliée, vous dirons nous cy après de luy, pour ce qu'il tint Jaffe (3) par plusieurs années, & par sa vigour il la deffendi grant temps; & vivoit grant partie de ce que il gaaingnoit sus les Sarrazins & sur les ennemis de la foy. Dont il avint une foĩȝ que il desconfit une grant quantité de Sarrazins qui menotent grant foison de dras d'or & de soie, leſ-quiex il gaaingna touȝ; & quant il les ot amenez (4) à Jaffe, il departi tout à ses chevaliers, que onques riens ne li en demoura. Sa manière estoit*

(1) A, aus autres. — (2) A, manière. — (3) Ne soit oubliée jusqu'à Jaffe omis dans A. — (4) A, gaaignés.

bien venir. Du gré du roi, il écartela ses armes, qui sont vermeilles; des armes de France, parce que le roi l'avait fait chèvevalier.

Avec le prince vinrent trois ménétriers de la Grande Arménie; & ils étaient frères, & s'en allaient en Jérusalem en pèlerinage, & avaient trois cors dont les sons sortaient du côté de leur visage. Quand ils commençaient à donner du cor, vous eussiez dit que c'étaient les chants des cygnes qui partent de l'étang; & ils faisaient les plus douces mélodies & les plus gracieuses, en sorte que c'était merveille de l'ouïr. Ils faisaient tous trois des sauts merveilleux; car on leur mettait une toile sous les pieds, & ils faisaient la culbute tout debout, de sorte que leurs pieds revenaient tout debout sur la toile. Deux faisaient la culbute la tête en arrière, & l'aîné aussi; & quand on lui faisait faire la culbute la tête en avant, il se signait; car il avait peur qu'il ne se brisât le cou en tournant.

Parce que c'est une bonne chose que la mémoire du comte de Brienne, qui fut comte de Jaffa, ne soit pas oubliée, nous vous parlerons ci-après de lui, parce qu'il tint Jaffa pendant plusieurs années, & par sa vigueur il la défendit longtemps; & il vivait en grande partie de ce qu'il gagnait sur les Sarrafins & sur les ennemis de la foi. D'où il advint une fois qu'il déconfit une grande quantité de Sarrafins qui menaient une grande foison de draps d'or & de soie, lesquels il gagna tous; & quand il les eut amenés à Jaffa, il partagea tout entre ses chevaliers sans que rien lui en demeurât. Sa manière était telle, que quand il avait quitté ses chevaliers, il s'enfermait en sa chapelle & était longuement en oraison avant qu'il

CII.
De Gautier,
comte
de Brienne
&
de Jaffa;
comment
il fut fait
prisonnier
par
l'empereur
de Perse.

tele, que quant il estoit parti (1) de ses chevaliers, il fenclooit en sa chapelle, & estoit longuement en oroisons avant que il (2) alast le soir gefir avec sa femme, qui moult fu bone dame & sage, & seur au roy de Cypre.

L'empereur de Perse, qui avoit non Barbaquan, que l'un des princes des Tartarins (3) avoit desconfit, si comme j'ai dit devant, sen vint à tout son (4) ost ou royaume de Jerusalem; & prist le chastel de Tabarie que monseigneur Huedes de Monbeliart le connestable avoit fermé, qui estoit seigneur de Tabarie de par sa femme. Moult grant doumage firent à nostre gent; car il destruit quantque il trouvoit hors Chastel-Pelerin, & dehors Acre, & dehors le Saffar (5), & dehors Jaffe aussi. Et quant il ot fait ces doumages, il se trait à Gadres, encontre le soudanc de Babiloine, qui là devoit venir, pour grever & nuire à nostre gent. Les barons du pays orent conseil & le patriarche, que il se iroient combattre (6) à li, avant que le soudanc de Babiloinne deust venir. Et pour eulz aidier, il envoierent querre le soudanc de la Chamelle, l'un des meilleurs chevaliers qui feust en toute paiennime, auquel il firent si grant honneur en Acre que il li estendoient les dras d'or & de soie par où il devoit aler. Il en vindrent jusques à Jaffe, nos gens & le soudanc avec eulz. Le patriarche tenoit escommenié le conte Gautier, pour ce que il ne li vouloit rendre une tour que il avoit en Jaffe, que l'en appeloit la tour le patriarche. Nostre gent prièrent le conte Gautier que

(1) B, parti le soir. — (2) Ici reprend le texte du manuscrit de Lucques, dont la seconde lacune a commencé plus haut (p. 318, l. 28) au mot gaing.

— (3) Des Tartarins omis dans A. — (4) Son omis dans A. — (5) B & L, le Saffat, le Saphat. — (6) Combattre omis dans A.

allât le soir coucher avec sa femme, qui fut une dame très-bonne & très-sage, & sœur du roi de Chypre (1).

L'empereur de Perse, qui avait nom Barbaquan (2), que l'un des princes des Tartares avait déconfit, ainsi que je l'ai dit plus haut (3), s'en vint avec son armée au royaume de Jérusalem, & prit le château de Tabarié, qu'avait fortifié monseigneur Eudes de Montbéliard, le connétable, qui était seigneur de Tabarié de par sa femme. Il fit très-grand dommage à nos gens; car il ravagea tout ce qu'il trouva hors de Châtel-Pèlerin, & en dehors d'Acre & en dehors de Safad, & en dehors de Jaffa aussi. Et quand il eut fait ces dommages, il se dirigea sur Gaza à la rencontre du foudan de Babylone, qui devait venir là pour faire tort & nuire à nos gens. Les barons du pays & le patriarche décidèrent qu'ils iraient le combattre avant que le foudan de Babylone dût venir. Et pour les aider, ils envoyèrent querir le foudan de la Chamelle, l'un des meilleurs chevaliers qui fût en tout le pays des païens, & auquel ils firent si grand honneur en Acre qu'ils étendirent des draps d'or & de soie par où il devait aller. Ils s'en vinrent jusqu'à Jaffa, nos gens & le foudan avec eux. Le patriarche tenait en excommunication le comte Gautier, parce qu'il ne lui voulait pas rendre une tour qu'il avait en Jaffa, que l'on appelait la tour du patriarche. Nos gens prièrent le comte Gautier qu'il allât avec eux pour combattre l'empereur de Perse; & il dit qu'ainsi

(1) Marie, sœur de Henri 1^{er}, roi de Chypre. — (2) Voy. *Éclaircissements*, 6^e. — (3) Voy. chap. xciv.

il alaſt avec eulz pour combatre à l'empereur de Perſe; & il dit que ſi feroit-il volentiers, meſ que le patriarche l'abſouſiſt juſques à leur revenir. Onques le patriarche n'en voutl riens faire; & toutevoiz ſeſmut le conte Gautier & en ala avec eulz. Noſtre gent firent troiſ batailles, dont le conte Gautier en ot une, le ſoudanc de la Chamelle l'autre, & le patriarche & ceulz de la terre l'autre; en la bataille au conte de Brienne furent les Hoſpitaliers.

Il chevauchèrent tant que il virent leur ennemis aus yex. Maintenant que noſtre gent les virent, il ſareſtèrent, & les ennemis (1) firent troiſ batailles auſſi. Endementres que les Corvins arréoient leur batailles, le conte Gautier vint à noſtre gent, & leur eſcria: « Seigneur, pour Dieu alons à eulz; que nous leur donnons temps (2) pour ce que nous nous ſommes areſtés. » Ne onques n'i ot nul qui l'en (3) vouſſiſt croire. Quant le conte Gautier viſt ce, il vint au patriarche & li requiſt abſolucion en la manière deſuſdite; onques le patriarche n'en voutl riens faire. Avec le conte de Brienne avoit un vaillant clerc qui eſtoit evesque de Rames, qui maintes beles chevaleries avoit faites en la compaignie le conte. Et dit au conte: « Ne troublés pas voſtre conſcience quant le patriarche ne vous abſoult; car il a tort, & vous avés droit; & je vous abſoil en non du Père & du Filz & du Saint-Eſperit. Alons à eulz. » Lors ferirent des eſperons & aſſemblèrent à la bataille l'empereour de Perſe, qui eſtoit la darenrière. Là ot trop grant ſoiſon de gens mors d'une part & d'autre, & là fu pris le conte Gautier; car toute

(1) A, & cil & les ennemis; les mots & cil ne ſont pas dans les deux autres manuscrits. — (2) A, ſens. — (3) A, me au lieu de l'en.

ferait il bien volontiers pourvu que le patriarche lui donnât l'absolution jusques à leur retour. Jamais le patriarche n'en voulut rien faire ; & toutefois le comte Gautier se mit en marche, & s'en alla avec eux. Nos gens firent trois corps de bataille, dont le comte Gautier en eut un, le soudan de la Chamelle l'autre, & le patriarche & ceux du pays le troisième. Dans le corps du comte de Brienne furent les Hospitaliers.

Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils virent leurs ennemis devant leurs yeux. Dès que nos gens les virent, ils s'arrêtèrent, & les ennemis firent trois corps de bataille aussi. Pendant que les Corasmins arrangeaient leurs corps de bataille, le comte Gautier vint à nos gens & leur cria : « Seigneurs, pour Dieu, allons à eux ; car nous leur donnons du temps, parce que nous nous sommes arrêtés. » Et il n'y en eut aucun qui l'en voulût croire. Quand le comte Gautier vit cela, il vint au patriarche & lui demanda l'absolution en la manière dessus dite ; jamais le patriarche n'en voulut rien faire. Avec le comte de Brienne il y avait un vaillant clerc, qui était évêque de Rames, qui avait fait maintes belles prouesses dans la compagnie du comte ; & il dit au comte : « Ne vous troublez pas la conscience parce que le patriarche ne vous absout pas ; car il a tort & vous avez raison ; & je vous absous au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Esprit. Allons à eux ! » Alors ils piquèrent des éperons, & attaquèrent le corps de bataille de l'empereur de Perse, qui était le dernier. Là il y eut une très-grande foison de gens tués de part & d'autre ; & là fut pris le comte Gautier ; car tous nos gens s'enfuirent si laidement qu'il y en eut

nostre gent s'enfuirent si laidement, que il en y ot plusieurs qui de desesperance se noïèrent en la mer. Ceste desesperance leur vint pour ce que une des batailles l'empereour de Perse assemblea au soudanc la Chamelle, lequel se deffendi tant à eulz, que de de deux mille Turs que il y mena, il ne l'en demoura que quatorze-vins quant il se parti du champ.

CIII. L'empereur prist conseil que il iroit assieger le soudanc dedans le chastel de Chamelle, pour ce que il leur sembloit que il ne se deust pas longuement tenir à sa gent que il avoit perdue. Quant le soudanc vit ce, il vint à sa gent & leur dit que il se iroit combatre à eulz; car se il se leffoit assiegier, il seroit perdu. Sa besoingne atira en tel manière que toute sa gent, qui estoient mal armée, il les envoya par une vallée couverte (1); & sitost comme ils oïrent ferir les tabours le soudanc, il se ferirent en l'ost l'empereur par daries, & se pristrent à occirre les femmes & les enfans. Et sitost comme l'empereur, qui estoit issu aus champs (2) pour combatre au soudanc que il véoit aus yex, oy le cri de sa gent, il retourna en son host pour secourre leur femmes & leur enfans; & le soudanc leur courut sus, il & sa gent : dont il avint si bien, que de vint-cinq mille que il estoient, il ne leur demoura homme ne femme, que tous ne feussent morts & livreç à l'espée (3).

Avant que l'empereur de Perse alast devant la Chamelle, il amena le conte Gautier devant Jaffe; & le pendirent par les bras à unes fourches, & li dirent que il ne le despenderoient point, jusques à tant que il auroient le chastel de Jaffe. Tandis que

(1) A, mal couverte. — (2) A, chans. — (3) Que tous jusqu'à l'espée omis dans A. Le ms. B ajoute qui fut merveille.

qui, de désespoir, se noyèrent dans la mer (1). Ce désespoir leur vint parce qu'un des corps de bataille de l'empereur de Perse attaqua le foudan de la Chamelle, lequel se défendit tant contre eux que de deux mille Turcs qu'il y mena, il ne lui en demeura que deux cent quatre-vingts quand il quitta le champ de bataille.

L'empereur décida qu'il irait assiéger le foudan dans le château de la Chamelle, parce qu'il lui semblait qu'il ne devrait pas tenir longuement, après avoir perdu tant de ses gens. Quand le foudan vit cela, il vint à ses gens & leur dit qu'il irait combattre l'ennemi : car s'il se laissait assiéger, il ferait perdu. Il arrangea son affaire en telle manière, que tous ceux de ses gens qui étaient mal armés il les envoya par une vallée couverte ; & sitôt qu'ils ouïrent battre les tambours du foudan, ils se jetèrent sur le camp de l'empereur par derrière, & se prirent à occire les femmes & les enfants. Et sitôt que l'empereur, qui était sorti dans la plaine pour combattre le foudan qu'il voyait devant ses yeux, ouït les cris de ses gens, il retourna en son camp pour secourir les femmes & les enfants ; & le foudan leur courut sus, lui & ses gens ; d'où il advint si bien que de vingt-cinq mille qu'ils étaient il ne leur demeura homme ni femme qui tous ne fussent tués dans le combat ou passés au fil de l'épée.

Avant que l'empereur de Perse allât devant la Chamelle, il amena le comte Gautier devant Jaffa, & ils le pendirent par les bras à une fourche, & lui dirent qu'ils ne le dépendraient pas jusques à tant qu'ils eussent le château de Jaffa. Tandis qu'il

CIII.
Comment
le foudan
de
la Chamelle
détruisit
l'armée
de l'empereur
de Perse ;
mort
du comte
de Jaffa ;
alliance
des émirs
d'Egypte
&
du foudan
de
Damas.

(1) Cette bataille de Gaza fut livrée en 1244.

il pendoit par les bras, il escria à ceulz du chastel que pour mal que il li feissent, que il ne rendissent la ville, & que se il la rendoient, il-meismes les occirroient.

Quant l'empereur vit ce, il envoya le conte Gautier en Babiloinne & en fist present au soudanc, & du mestre de l'Ospital, & de plusieurs prisonniers que il avoit pris. Ceulz qui menèrent le conte en Babiloinne, estoient bien troiȝ cens, & ne furent pas occis quant l'empereur fu mort devant la Chamelle. Et ces Coremins assemblèrent à nous le vendredi que il nous vindrent assaillir à pié. Leur bannières estoient vermeilles & estoient endoncées juesques vers les lances; & sur leur lances avoient testes faites de cheveus (1) qui sembloient testes de dyables (2).

Plusieurs des marcheans de Babiloinne crioient après le soudanc, que il leur feist droit du conte Gautier, des grans doumages que il leur avoit faiz; & le soudanc leur abandonna que il falassent venger de li. Et il l'alèrent occirre en la prison & martyrer: dont nous devons croire que il est ès cielx ou nombre des martirs.

Le soudanc de Damas prist sa gent qui estoient à Gadres, & entra en Egypte. Les amiraux se vindrent combatre à li. La bataille du soudanc desconfist les amiraux à qui il assembla, & l'autre bataille des amiraux d'Egypte desconfist l'arrière-bataille du soudanc de Damas. Aussi sen vint le soudanc de Damas arrière à Gadres, navré en la teste & en la main. Et avant que il se partist (3) de

(1) B & L, endantées..... chevaux. — (2) B ajoute tant estoient hideufes à voir. — (3) A, ainsi avant que il se partirent.

pendait par les bras, il cria à ceux du château que quelque mal qu'on lui fit ils ne rendissent pas la ville, & que s'ils la rendaient, lui-même les occirait.

Quand l'empereur vit cela, il envoya le comte Gautier en Babylone & en fit présent au foudan, ainsi que du maître de l'Hôpital & de plusieurs prisonniers qu'il avait pris. Ceux qui menèrent le comte en Babylone étaient bien trois cents, & ils ne furent pas occis quand l'empereur périt devant la Chamelle. Et ces Corasmins combattirent contre nous le vendredi (1), où ils nous vinrent assaillir à pied. Leurs bannières étaient vermeilles, & elles étaient montées jusque vers les lances; & sur les lances ils avaient fait avec des chevelures des têtes qui semblaient des têtes de diables.

Plusieurs des marchands de Babylone criaient après le foudan qu'il leur fit justice du comte Gautier pour les grands dommages qu'il leur avait faits; & le foudan leur permit qu'ils fallassent venger de lui. Et ils l'allèrent occire dans la prison & martyriser; d'où nous devons croire qu'il est aux cieux au nombre des martyrs.

Le foudan de Damas prit ses gens qui étaient à Gaza, & entra en Égypte. Les émirs le vinrent combattre. Le corps de bataille du foudan déconfit le corps de bataille des émirs contre lequel il combattit, & l'autre corps de bataille des émirs d'Égypte déconfit l'arrière-garde du foudan de Damas. Aussi le foudan de Damas s'en revint à Gaza blessé à la tête & à la main.

(1) Voyez chap. LIV. Les Corasmins étaient une tribu de Turcs qui, après avoir traversé la Perse, d'où ils furent chassés par les Tartares, avaient pénétré en Syrie (Voy. chap. xciii).

Gadres, envoièrent les amiraus d'Egypte leur mesfages & firent paiz à li, & nous faillirent de toutes nos couvenances; & feumes de lors en avant que nous n'eumes ne trèves ne peç à ceulz de Damas ne à ceulz de Babiloine. Et sachez que quant nous estions le plus de gens à armes, nous n'estions nulle foiç plus de quatorze cens.

CIV. Tandis que le roy estoit en l'ost devant Jaffe, le mestre de Saint-Ladre ot espié delez Rames, à trois grans lieues, bestes & autres choses, là où il cuidoit fere un grant gaaing; & il qui ne tenoit nul conroy en l'ost, ainçois fesoit sa volenté en l'ost, sanz parler au roy ala là. Quant il ot aqueillie sa praie, les Sarrazins li coururent sus & le desconfirent en tel manière, que de toute sa gent que il avoit avec li en sa bataille, il n'en eschapa que quatre. Sitost comme il entra en l'ost, il commença à crier aus armes. Je m'alai armer, & prié au roy que il me leffast aler là; & il m'en donna congé, & me commanda que je menasse avec moy le Temple & l'Ospital. Quant nous venimes là, nous trouvames que autres Sarrazins estranges estoient embatus en la valée là où le mestre de Saint-Ladre avoit esté desconfit. Ainsy comme ces Sarrazins estranges regardoient ces mors, le mestre des arbalestriers le roy leur courut (1) sus; & avant que nous venissiens là, nostre gent les orent desconfiz & plusieurs en occirent.

Un serjant le roy & un des Sarrazins si portèrent à terre l'un l'autre de cop de lance. Un aultre (2) serjans le roy quant il vit ce, il prist les deux chevaus & les emmenoit pour embler; & pour ce que l'en ne le veist, il se mist parmi les murailles (3) de la cité de

(1) A, les mestre... coururent. — (2) A, omet aultre. — (3) A, mirales.

Et avant qu'il partît de Gaza, les émirs d'Égypte lui envoyèrent leurs messagers & firent la paix avec lui, & nous faillirent en toutes nos conventions; & nous fûmes dorénavant sans avoir ni paix ni trêve avec ceux de Damas ni avec ceux de Babylone. Et sachez que quand nous étions le plus de gens sous les armes, nous n'étions jamais plus de quatorze cents.

Tandis que le roi était au camp devant Jaffa, le maître de Saint-Lazare avait épié près de Rames, à trois grandes lieues, des bêtes & autres choses dont il croyait faire un grand butin; & lui qui ne tenait nul rang dans l'armée, mais qui faisait à sa volonté, y alla sans parler au roi. Quand il eut recueilli sa proie, les Sarrafins lui coururent sus & le déconfirent en telle manière, que de tous les gens qu'il avait en son corps de bataille il n'en échappa que quatre. Sitôt qu'il entra dans le camp, il commença à crier aux armes. Je m'allai armer & priai le roi qu'il m'y laissât aller; il m'en donna congé, & me commanda que je menasse avec moi le Temple & l'Hôpital. Quand nous vîmes là, nous trouvâmes que d'autres Sarrafins étrangers étaient descendus dans la vallée là où le maître de Saint-Lazare avait été déconfit. Pendant que ces Sarrafins étrangers regardaient les morts, le maître des arbalétriers du roi leur courut sus, & avant que nous fussions arrivés là, nos gens les eurent déconfits & en occirent plusieurs.

Un sergent du roi & un des Sarrafins s'y jetèrent à terre l'un l'autre d'un coup de lance. Un autre sergent du roi, quand il vit cela, prit les deux chevaux, & il les emmenait pour les voler; & pour qu'on ne le vît pas, il se mit parmi les murailles de la cité de Rames. Tandis qu'il les emmenait, une vieille

CIV.
Le maître
de
Saint-Lazare
vaincu
par
les Sarrafins

Rames. Tandis que il les enmenoït, une vielz citerne sur quoi il passa, li fonda desous; li trois cheval & il alèrent au fons, & en le me dit. Je y alai veoir, & vi que la citerne fondoït encore sus (1) eulz, & que il ne failloit guères que il ne feussent touz couvers. Ainsï en revenimes sanz riens perdre, mès que ce que le mestre de Saint-Ladre y avoit perdu.

CV. Sitost comme le soudanc de Damas fu apaisiès à ceulz d'Égypte, il manda sa gent qui estoient à Gadres; que il en revenissent vers li. Et si firent-il, & passerent par-devant nostre ost à moins (2) de deux lieues; ne onques ne nous oferent courre sus, & si estoient bien vint mile Sarrazins & dix mile Beduyns. Avant que il venissent endroit nostre ost, les gardèrent le mestre des arbalestriers le roy & sa bataille trois jours & trois nuis, pour ce que il ne se ferissent en nostre ost despourvement.

Le jour de la Saint-Jehan qui estoit après Pasques, oy le roy son sermon. Tandis que l'en sermonnoït, un serjant du mestre des arbalestriers entra en la chapelle le roy tout armé, & li dit que les Sarrazins avoient enclos le mestre arbalestrier. Je requis au roy que il m'y lessast aler, & il le m'otria, & me dit que je menasse avec moy jusques à quatre cens ou cinq cens homes d'armes, & les me nomma (3) ceulz que il vout que je menasse (4). Sitost comme nous issimes de l'ost, les Sarrazins qui estoient mis entre le mestre des arbalestriers & l'ost (5), s'en alèrent à un amiral qui estoit en

(1) A, fous. — (2) A, moys. — (3) L, m'el.voya. — (4) B, & me bailla quatre ou cinq cens homes d'armes telz comme il luy pleut me bailler. — (5) A, & de l'ost; B & L, de l'ost sanz &.

citerne sur quoi il passa, s'effondra sous lui ; les trois chevaux & lui allèrent au fond, & on me le dit. J'y allai voir & vis que la citerne s'écroulait encore sur eux, & qu'il ne s'en fallait guère qu'ils ne fussent tout couverts. Ainsi nous nous en revînmes sans rien perdre, excepté ce que le maître de Saint-Lazare y avait perdu.

Sitôt que le soudan de Damas eut fait la paix avec ceux d'Égypte, il manda à ses gens qui étaient à Gaza qu'ils s'en revinssent vers lui ; & ainsi firent-ils. Et ils passèrent par-devant notre camp à moins de deux lieues ; & jamais ils n'osèrent nous courir sus ; & pourtant ils étaient bien vingt mille Sarrafins & dix mille Bédouins. Avant qu'ils vinssent en face de notre camp, le maître des arbalétriers du roi & son corps de bataille les observèrent trois jours & trois nuits, de peur qu'ils ne se jettassent sur notre camp à l'improviste.

CV.
Engagement
entre
le maître
des
arbalétriers
&
les troupes
du soudan
de Damas,
près de Jaffa.

Le jour de la Saint-Jean (1) qui était après Pâques, le roi ouït son sermon. Tandis que l'on prêchait, un sergent du maître des arbalétriers entra dans la chapelle du roi tout armé, & lui dit que les Sarrafins avaient enclos le maître arbalétrier. Je demandai au roi qu'il m'y laissât aller, & il me l'octroya, & me dit que je menasse avec moi jusques à quatre ou cinq cents hommes d'armes, & me nomma ceux qu'il voulait que j'emmenasse. Sitôt que nous sortîmes du camp, les Sarrafins qui s'étaient mis entre le maître des arbalétriers & le camp, s'en allèrent à un émir qui était sur un tertre devant le maître des arbalétriers avec mille hommes d'armes au

(1) Le 6 mai 1253, jour de la fête de saint Jean devant la porte Latine.

un tertre devant le mestre des arbalestriers à tout bien mil homes à armes. Lors commença le hutin entre les Sarrazins & les serjans au mestre des arbalestriers, dont il y avoit bien quatorze vins; car à l'une des foiz que l'amiraut véoit que sa gent estoient pressés (1), il leur envoioit secours & tant de gent, que il metoient nos serjans jusques en la bataille au mestre. Quant le mestre véoit que sa gent estoient pressés (2), il leur envoioit cent ou fix vins homes d'armes, qui les remetoient jusques en la bataille l'amiral.

Tandis que nous estions là, le (3) legas & les barons du pays, qui estoient demourez avec le roy, distrent au roy que il fesoit grant folie quant il me metoit en avanture; & par leur conseil le roy me renvoia querre, & le mestre des arbalestriers aussi. Les Turs se departirent de là, & nous revenimes en l'ost.

Moult de gens se merveillèrent quant il ne se vindrent combatre à nous, & aucune gens distrent que il ne le lefferent fors que pour tant que il & leur chevaus estoient touz affamés à Gadres, là où il avoient sejourné près d'un an.

CVI. Quant ces Sarrazins furent partis de devant Jaffe, il vindrent devant Acre & mandèrent le seigneur de l'Arfur, qui estoit conestable du royaume de Jerusalem, que il destruiroient les jardins de la ville se il ne leur envoioit cinquante mille (4) bezans; & il leur manda que il ne leur en enveroieroit nulz. Lors firent leur batailles ranger, & s'en vindrent

(1) A, au lieu de pressés, met prise. — (2) A, prisee. — (3) A, les. — 4) Mille omis dans A.

moins. Alors commença le combat entre les Sarrafins & les fergents du maître des arbalétriers, dont il y avait bien deux cent quatre-vingts ; car une fois que l'émir voyait que ses gens étaient pressés, il leur envoyait du secours & tant d'hommes qu'ils repoussaient nos fergents jusque sur le corps de bataille du maître ; quand le maître voyait que ses gens étaient pressés, il leur envoyait cent ou cent vingt hommes d'armes, qui repoussaient les ennemis jusque sur le corps de bataille de l'émir.

Tandis que nous étions là, le légat & les barons du pays, qui étaient demeurés avec le roi, lui dirent qu'il faisait une grande folie de me mettre en aventure ; & par leur conseil le roi me renvoya querir, & le maître des arbalétriers aussi. Les Turcs partirent de là, & nous revînmes au camp.

Beaucoup de gens s'émerveillèrent de ce que les Sarrafins ne vinrent pas nous attaquer, & quelques-uns dirent qu'ils ne s'en abstinrent que parce qu'eux & leurs chevaux étaient tout affamés à Gaza, là où ils avaient séjourné près d'un an.

Quand ces Sarrafins furent partis de devant Jaffa, ils vinrent devant Acre & mandèrent au seigneur d'Affur, qui était connétable du royaume de Jérusalem, qu'ils détruiraient les jardins de la ville si on ne leur envoyait cinquante mille besants (1) ; & il leur manda qu'il ne leur en enverrait pas un. Alors ils firent ranger leurs troupes, & s'en vinrent le long des fables d'Acre, si près de la ville que l'on y eût bien tiré

CVI.
Les troupes
du foudan
de Damas
passent
devant Acre ;
beau
fait d'armes
de
Jean le Grand.

(1) Environ 506,600 francs. La leçon du manuscrit A (*cinquante bezans*) ne peut être admise, parce que la somme serait évidemment trop faible.

tout le sablon d'Acre si près de la ville, que l'en y traist bien d'un arbalestre à tour. Le fire d'Arfur issi de la ville & se mist ou Mont Saint-Jehan (1), là où le cymetère Saint-Nicholas est, pour deffendre les jardins. Nos serjans à pié issirent d'Acre, & commencierent à hardier à eulz & d'arcz & d'arbalestres.

Le fire d'Arfur appela un chevalier de Gennes (2) qui avoit à non monseigneur Jehan le Grant, & li commanda que il alast retraire la menue gent qui estoient issus de la ville d'Acre, pour ce que il ne se meissent en peril.

Tandis que il les ramenoit arières, un Sarrazin li commença à escrier en sarrazinnois, que il jousteroit à li se il vouloit; & celi li dit que si feroit-il volentiers. Tandis que monseigneur Jehan aloit vers le Sarrazin pour jouster, il regarda sus sa main fenestre; si vit un tropiau de Turs, là où il y en avoit bien huit, qui festoient (3) arestez pour veoir la joust. Il lessa la joust du Sarrazin à qui il devoit jouster, & alla au tropel de Turs qui se tenoient tout quoi pour la joust regarder, & en feri un parmi le cors de sa lance & le geta mort. Quant les autres virent ce, il li coururent sus endementres que il revenoit vers nostre gent, & l'un le fiert grant cop d'une mace sus le chapel de fer; & au passer que il fist, monseigneur Jehan li donna de fespée sur une touaille dont il y avoit sa teste entorteillée, & li fist la touaille voler enmi les champs. Il portoient lors les touailles quant il se vouloient combattre, pour ce que elles reçoivent un

(1) Jehan omis dans A. — (2) De Gennes omis dans A. — (3) A, c'estoient.

avec une arbalète à tour. Le sire d'Assur fortit de la ville & se mit sur le mont Saint-Jean, là où est le cimetière Saint-Nicolas, pour défendre les jardins. Nos sergents à pied sortirent d'Acre, & commencèrent à les harceler avec les arcs & les arbalètes.

Le sire d'Assur appela un chevalier de Gênes qui avait nom monseigneur Jean le Grand, & lui commanda qu'il allât ramener les troupes légères (1) qui étaient sorties de la ville d'Acre, pour qu'elles ne se missent pas en péril.

Tandis qu'il les ramenait, un Sarrafin commença à lui crier en sarrafinois qu'il jouterait avec lui s'il voulait; & celui-ci dit qu'ainsi ferait-il volontiers. Tandis que monseigneur Jean allait vers le Sarrafin pour jouter, il regarda à sa main gauche & vit une petite troupe de Turcs, là où il y en avait bien huit, qui s'étaient arrêtés pour voir la joute. Il laissa la joute du Sarrafin avec qui il devait jouter, & alla à la troupe de Turcs qui se tenaient tout cois pour regarder la joute, & en frappa un de sa lance parmi le corps & le renversa mort. Quand les autres virent cela, ils lui coururent sus pendant qu'il revenait vers nos gens, & l'un d'eux le frappa d'un grand coup de masse sur son chapeau de fer; & au passage monseigneur Jean lui donna de son épée sur le turban dont il avait la tête entortillée, & lui fit voler le turban au milieu des champs. Ils portaient ces turbans alors qu'ils voulaient combattre, parce qu'ils supportent un grand coup d'épée. L'un des autres Turcs piqua des

(1) C'est-à-dire *les troupes de pied*; car vers la fin de l'alinéa suivant Joinville appelle *gent à pié* ceux qu'il appelle ici *menue gent*.

grant coup d'espée. L'un des autres Turs feri des esperons à li, & li vouloit donner de son glaive parmi les espaules; & monseigneur Jehan vit le glaive venir, fi guenchi: au passer que le Sarrazin fist, monseigneur Jehan li donna arière-main d'une espée parmi le (1) bras, fi que il li fist son glaive voler enmi les champs (2). Et ainsi sen revint & ramena sa gent à pié; & ces (3) troiȝ biaux cops fist-il devant le seigneur d'Arfur & les riches homes qui estoient en Acre, & devant toutes les femmes qui estoient sus les murs pour veoir celle gent.

CVII. *Quant celle grant foyson de gent sarrazins qui furent devant Acre & n'oserent combattre à nous, aussi comme vous avez oy, ne à ceulz d'Acre, oïrent (4) dire (& verité estoit) que le roy fesoit fermer la cité de Sayete & à pou de bones gens, il (5) se traitrent en celle part. Quant monseigneur Symon de Monceliart, qui estoit mestre des arbalestriers le roy & chevetain de la gent le roy à Saiette, oy dire que ceste gent venoient, fi (6) se retrait ou chastel de Saiette, qui est moult fort & enclos est de la mer en touz senz; & ce fist-il pour ce que il véoit bien que il n'avoit pooir à eulz (7). Avec li receta ce que il pot de gent; mès pou en y ot, car le chastel estoit trop estroit. Les Sarrazins se ferirent en la ville, là où il ne trouvèrent nulle deffense; car elle n'estoit pas toute close. Plus de deux mille personnes occirent de nostre gent; à tout le gaaing que il firent là, sen alèrent en Damas.*

Quant le roy oy ces nouvelles, moult en fu

(1) A, les. — (2) A, chans. — (3) A, fes. — (4) A, il oïrent. — (5) Il omis dans A. — (6) Si omis dans A. — (7) B & L, pouvoir de résister contre eulx.

éperons vers lui, & il lui voulait donner de sa lance parmi les épaules; & monseigneur Jean vit venir la lance; alors il esquiva le coup: au moment où le Sarrafin passait, monseigneur Jean lui donna un revers de son épée parmi le bras, si bien qu'il fit voler sa lance au milieu des champs. Et il s'en revint ainsi, & ramena ses gens de pied; & il fit ces trois beaux coups devant le seigneur d'Assur & les riches hommes qui étaient en Acre, & devant toutes les femmes qui étaient sur les murs pour voir ces gens.

Quand cette grande foison de Sarrafins qui furent devant Jaffa, & n'osèrent combattre avec nous, ainsi que vous l'avez ouï, ni avec ceux d'Acre, ouïrent dire (& c'était la vérité) que le roi faisait fortifier la cité de Sayette, & avec peu de bonnes troupes, ils se dirigèrent de ce côté. Quand monseigneur Simon de Montceliard, qui était maître des arbalétriers du roi & chef des troupes du roi à Sayette, ouït dire que ces gens venaient, il se retira dans le château de Sayette, qui est très-fort & enclos par la mer en tous sens; & il fit cela parce qu'il voyait bien qu'il était trop faible contre eux. Il y abrita avec lui ce qu'il put de monde; mais il y en eut peu, car le château était trop étroit. Les Sarrafins s'élancèrent dans la ville, là où ils ne trouvèrent nulle résistance; car elle n'était pas toute fermée. Ils occirent plus de deux mille personnes de nos gens, & avec tout le butin qu'ils firent là, s'en allèrent en Damas.

CVII:
Sac
de Sayette.

Quand le roi ouït ces nouvelles, il en fut très-irrité, cherchant s'il y pourrait porter remède; & les barons du pays s'en trouvèrent très-bien, parce que le roi

courouciés se amender le peust; & aus (1) barons du pays en fu moult bel, pour ce que le roy vouloit aler fermer un tertre là où il y ot (2) jadis un ancien chastel au tens des Machabiex. Ce chastel siet ainfi comme l'en va de Jaffe en Jerusalem. Les barons d'outre-mer se descordèrent du chastel refermer, pour ce que c'estoit loing de la mer à cinq lieues; par quoy nulle viande ne nous peut venir de la mer, que les Sarrazins ne nous tollissent, qui estoient plus fort que nous n'estions. Quant ces nouvelles vindrent en l'ost de Sayette que le bourc qui (3) estoit destruis, & vindrent les barons du país au roy, & li distrent que il li seroit plus grant honneur de refermer le bourc de Saiette que les Sarrazins avoient abatu, que de fere une forteresse nouvelle; & le roy s'accorda à eulz.

CVIII.

Tandis que le roy estoit à Jaffe, l'en li dit que le soudanc de Damas li soufferoit bien à aller en Jerusalem par bon asseurement. Le roy en ot grant conseil; & la fin du conseil fu tel, que nulz ne loa le roy que il y alast, puisque il couvenist que il leffast la cité en la main des Sarrazins.

L'en en moustra au roy un exemple qui fu tel, que quant le grant roy Phelippe se parti de devant Acre pour aler en France, il leffa toute sa gent demourer en l'ost avec le duc Hugon de Bourgoingne, l'aieul cesti duc qui est mort nouvellement. Tandis que le duc sejournoit à Acre, & le roy Richart d'Angleterre aussi, nouvelles leur vindrent que il pooient prendre l'endemain Jerusalem, se il vouloient, pour

(1) A, au. — (2) Y ot omis dans A. — (3) La véritable leçon pourrait être le bourc i; en tout cas qui doit être supprimé, à moins qu'on ne suive les mss. B & L, du bourg de Seette qui.

voulait aller fortifier un tertre là où il y eut jadis un ancien château au temps des Machabées. Ce château se trouve quand l'on va de Jaffa à Jérusalem. Les barons d'outre-mer ne furent pas d'avis de rétablir les murs du château, parce qu'il était à cinq lieues loin de la mer ; c'est pourquoi les vivres n'auraient pu nous venir de la mer sans que les Sarrafins, qui étaient plus forts que nous n'étions, les enlevassent. Quand ces nouvelles vinrent de Sayette au camp, que le bourg était détruit, les barons du pays vinrent au roi, & lui dirent que ce lui ferait un plus grand honneur de refortifier le bourg de Sayette que les Sarrafins avaient détruit, que de faire une forteresse nouvelle ; & le roi en tomba d'accord avec eux.

Tandis que le roi était à Jaffa, on lui dit que le foudan de Damas lui permettrait bien d'aller en Jérusalem avec un bon sauf-conduit. Le roi en tint grand conseil, & le résultat du conseil fut tel, que personne n'engagea le roi à y aller, puisqu'il eût fallu qu'il laissât la cité dans les mains des Sarrafins.

L'on en montra au roi un exemple qui fut tel, que quand le grand roi Philippe partit d'Acre pour aller en France, il laissa toutes ses troupes demeurer dans le camp avec le duc Hugues de Bourgogne, aïeul de ce duc qui est mort en dernier (1). Tandis que le duc séjournait à Acre, & le roi Richard d'Angleterre aussi, nouvelles leur vinrent qu'ils pourraient prendre le lendemain Jérusalem s'ils voulaient, parce que toutes les forces de la chevalerie du

CVIII.
Pour saint Louis
refusa d'aller
en pèlerinage
à Jérusalem

(1) Voy. *Éclaircissements*, 2^o.

ce que toute la force de la chevalerie le soudanc de Damas sen estoit alée vers li pour une guerre que il avoit (1) à un autre soudanc. Il attirèrent leur gent, & fist le roy d'Angleterre la première bataille, & le duc de Bourgoingne l'autre après, à tout les gens le roy de France. Tandis que il estoient à esme de prendre la ville, en li manda de l'ost le duc que il n'alaft avant ; car le duc de Bourgoingne sen retournoit arière, pour ce, sanz plus, que l'en ne deist que les Anglois n'eussent pris Jerusalem. Tandis que il estoient en ces paroles, un sien chevalier li escria : « Sire, sire, venez juesques ci, & je vous mouftrai Jerusalem. » Et quant il oy ce, il geta sa cote à armer devant ses yex tout en plorant, & dit à Nostre-Seigneur : « Biau sire Diex, je te pri que tu ne seuffres que je voie ta sainte cité, puisque je ne la puis delivrer des mains de tes ennemis. »

Ceste exemple moustra l'en au roy, pour ce que se il, qui estoit le plus grant roy des Crestiens, fesoit son pelerinage sanz delivrer la cité des ennemis Dieu, tuit li autre roy & li autre pelerin qui après li venroient, se tenroient touz apaiés de faire leur pelerinage aussi comme le roy de France auroit fet, ne ne feroient force de la delivrance de Jerusalem.

Le roy Richart fist tant d'armes outre-mer à celle foys que il y fu, que quant les chevaus aus Sarrazins avoient pour d'aucun bisson, leur mestre leur disoient : « Cuides-tu, fesoient-il à leur chevaus, que ce soit le roy Richart d'Angleterre ? (2) » Et quant les enfans aus Sarrazinnes bréoient, elles leur disoient : « Tai-toy, tai-toy, ou je irai querre le roy Richart, qui te tuera. »

(1) A, avoient. — (2) B & L, que le roy Richard y foit.

foudan de Damas s'en étaient allées vers lui, à cause d'une guerre qu'il avait avec un autre foudan. Ils disposèrent leurs gens, & le roi d'Angleterre forma le premier corps de bataille, & le duc de Bourgogne l'autre après, avec les gens du roi de France. Tandis que le roi d'Angleterre avait l'espoir de prendre la ville, on lui manda du camp du duc qu'il n'allât pas plus loin; car le duc de Bourgogne s'en retournait en arrière, sans autre motif que d'empêcher qu'on ne dît que les Anglais eussent pris Jérusalem. Tandis qu'il était à cette conversation, un sien chevalier lui cria: « Sire, sire, venez jusqu'ici, & je vous montrerai Jérusalem. » Et quand il ouït cela, il jeta sa cotte d'armes devant ses yeux tout en pleurant, & dit à Notre-Seigneur: « Beau sire Dieu, je te prie que tu ne souffres pas que je voie ta sainte cité, puisque je ne la puis délivrer des mains de tes ennemis. »

On montra cet exemple au roi, parce que si lui, qui était le plus grand roi des chrétiens, faisait son pèlerinage sans délivrer la cité des ennemis de Dieu, tous les autres rois & les autres pèlerins qui viendraient après lui, se tiendraient tous pour contents de faire leur pèlerinage ainsi que le roi de France l'aurait fait, & ne finiquèteraient pas de la délivrance de Jérusalem.

Le roi Richard fit tant d'exploits outre-mer à cette fois qu'il y fut, que quand les chevaux des Sarrafins avaient peur d'un buisson, leurs maîtres leur disaient: « Crois-tu (faisaient-ils à leurs chevaux) que ce soit le roi Richard d'Angleterre? » Et quand les enfants des Sarrafines braillaient, elles leur disaient: « Tais-toi, tais-toi, ou j'irai querir le roi Richard, qui te tuera (1). »

(1) Voy. chap. xvii.

CIX. *Le duc de Bourgoingne, de quoy je vous ai parlé, fu moult bon chevalier (1); mès il ne (2) fu onques tenu pour sage ne à Dieu ne au siècle; & il y parut bien en ce fet devant dit. Et de ce dit le grant roy Phelippe, quant l'en li dit que le conte Jehan de Chalons avoit un filz, & avoit à non Hugue pour le duc de Bourgoingne, il dit que Dieu le feïst aussi preuhomme comme le duc pour qui il avoit non Hugue. Et en li demanda pourquoi il n'avoit dit aussi preudomme: « Pour ce, fïst-il, que il a grant difference entre preuhomme & preudomme; car il a maint preuhomme chevalier en la terre des Crestiens & des Sarrazins, qui onques ne crurent Dieu ne sa mère (3). Dont je vous di, fïst-il, que Dieu donne grant don & grant grace au chevalier crestien que il seuffre estre vaillant de cors, & que il seuffre en son servise en li gardant de pechié mortel; & celi qui ainsi se demeinne doit l'en appeler preudomme, pour ce que ceste proesse li vient (4) du don Dieu. Et ceulz de qui j'ai avant parlé peut l'en appeler preuzhommes, pour ce que il sont preus de leur cors & ne doutent Dieu ne pechié. »*

Les grans deniers que le roy mist à fermer Jaffe ne couvient-il pas parler, que c'est sanz nombre; car il ferma le bourc dès l'une des mers jusques à l'autre, là où il ot bien vint quatre tours; & furent les fossés curez de lun dehors & dedans. Troïz portes y avoit, dont le legat en fïst l'une & un pan du mur. Et pour vous moustrer le coustage que le roy i mist, vous foïrje à savoir que je demandai au legat combien

(1) B & L ajoutent de sa main. — (2) Ne omis dans A. — (3) B & L, ne aymèrent. — (4) A, vint.

Le duc de Bourgogne, de qui je vous ai parlé, fut très-bon chevalier ; mais il ne fut jamais tenu pour sage à l'égard de Dieu ni du siècle ; & il y parut bien en ce fait devant dit. Et à cause de cela, le grand roi Philippe, quand on lui dit que le comte Jean de Chalon avait un fils & qu'il avait nom Hugues à cause du duc de Bourgogne, dit qu'il souhaitait que Dieu le fit aussi preux homme que le duc pour qui il avait nom Hugues. Et on lui demanda pour-quoi il n'avait pas dit *aussi prud'homme*. « Parce que, fit-il, il y a grande différence entre *preux homme* & *prud'homme*. Car il y a maints preux hommes chevaliers, dans la terre des chrétiens & des Sarrafins, qui jamais ne crurent à Dieu ni à sa Mère. D'où je vous dis, fit-il, que Dieu donne grand don & grande grâce au chevalier chrétien qu'il souffre être vaillant de corps & qu'il souffre en son service en le gardant de péché mortel ; & celui qui ainsi se gouverne, on doit l'appeler *prud'homme*, parce que cette prouesse lui vient du don de Dieu. Et ceux de qui j'ai parlé avant, on peut les appeler *preux hommes*, parce qu'ils sont preux de leur corps, & ne redoutent ni Dieu ni le péché. »

Pour les grandes sommes que le roi employa à fortifier Jaffa, il ne convient pas d'en parler, parce que c'est sans nombre ; car il fortifia le bourg depuis un rivage jusques à l'autre, là où il y avait bien vingt-quatre tours ; & les fossés furent curés de boue dehors & dedans. Il y avait trois portes, dont le légat en fit une, & un pan de mur. Et pour vous montrer la dépense que le roi y fit, je vous fais savoir que je demandai au légat combien cette porte & ce pan de mur lui avaient coûté ; & il me demanda combien

CIX.
De
Hugues III,
duc
de
Bourgogne.
Dépenses
de
saint Louis
à Jaffa.

celle porte & ce pan du mur li avoit cousté ; & il me demanda combien je cuidoie qu'elle eust cousté ; & je esmai que la porte que il avoit fet faire li avoit bien cousté cinq cens livres, & le pan du mur troiz cens livres. Et il me dit que, se Dieu li aidast, que la porte, que le pan li avoit bien cousté trente mille livres.

CX. Quant le roy ot assouvie la forterefce du bourc de Jaffe, il prist conseil que il iroit refermer la cité de Sayete, que les Sarrazins avoient abatue. Il fiesmut pour aler là le jour de la feste des apostres saint Pierre & saint Pol, & just le roy & son ost devant le chastel d'Arfur, qui moult estoit fort. Celi soir appela le roy sa gent, & leur dit que se il s'accordoient, que il iroit prenre une cité des Sarrazins que en appelle Naples, laquel cité les anciennes escriptures appellent Samarie. Le Temple & l'Ospital & les barons du païs (1) li respondirent d'un acort, que il estoit bon que l'en y essaiaist à prenre la cité ; mès il ne facorderoient jà que son cors y alast, pour ce que se (2) aucune chose avenoit de li, toute la terre feroit perdue. Et il dit que il ne les y lèroit jà aler, se son cors n'i aloit avec. Et pour ce demoura celle emprise, que les seigneur terrier ne fi vouldrent acorder que il y alast.

Par nos journées venimes ou sablon d'Acre, là où le roy & l'ost nous lojames. Illec au lieu vint à moy un grant peuple de la grant Hermenie qui aloit en pelerinage en Jerusalem, par grant tréu rendant aus Sarrazins qui les conduisoient, & un latimier qui savoit leur language & le nostre. Il me firent prier que je leur moustrasse le saint roy. Je alai au roy là

(1) Et les barons du païs omis dans A. — (2) A, ce.

je croyais qu'elle eût coûté; & j'estimai que la porte qu'il avait fait faire lui avait bien coûté cinq cents livres, & le pan de mur trois cents livres. Et il me dit (prenant Dieu à témoin) que tant la porte que le pan lui avaient bien coûté trente mille livres.

Quand le roi eut achevé les fortifications du bourg de Jaffa, il prit la résolution d'aller refortifier la cité de Sayette, que les Sarrafins avaient abattue. Il se mit en mouvement pour aller là le jour de la fête des apôtres saint Pierre & saint Paul (1), & le roi coucha avec son armée devant le château d'Affur, qui était très-fort. Ce soir-là, le roi convoqua ses gens & leur dit que s'ils étaient de cet avis, il irait prendre une cité des Sarrafins qu'on appelle Naplouse, laquelle cité les anciennes Écritures appellent Samarie. Les Templiers & les Hospitaliers & les barons du pays lui répondirent d'un commun accord qu'il était bon qu'on essayât de prendre la cité, mais qu'ils ne feraient pas d'avis qu'il y allât en personne, parce que, si quelque chose lui advenait, toute la terre serait perdue. Et il dit qu'il ne les y laisserait pas aller s'il n'y allait en personne avec eux. Et cette entreprise en demeura là, parce que les seigneurs du pays ne voulurent pas consentir qu'il y allât.

De marche en marche, nous vîmes aux sables d'Acre, là où le roi & l'armée campèrent. En ce lieu vint à moi une grande troupe de la Grande Arménie qui allait en pèlerinage en Jérusalem, en payant un grand tribut aux Sarrafins qui les conduisaient, avec un truchement qui savait leur langage & le nôtre. Ils me firent prier que je leur montrasse le saint roi. J'allai

CX.
Départ
de
saint Louis
pour Sayette;
pèlerins
de la Grande
Arménie;
Joinville
renvoie
un de ses
chevaliers.

(1) Le 29 juin 1253.

où il se féoit en un paveillon, apuié à l'estache du paveillon, & féoit ou sablon sanz tapiz & sanz nulle autre chose desouz li. Je li dis : « Sire, il a là hors un grant peuple de la grant Hermenie qui vont en Jerusalem, & me proient, sire, que je leur face moustrer le saint roy; mès je ne bée jà à baisier vos os. » Et il rist moult clerement, & me dit que je les alasse querre; & si fis-je. Et quant il orent veu le roy, il le commandèrent à Dieu, & le roy eulz.

L'endemain just l'ost en un lieu que en appelle Passe-poulain, là où il a de moult beles eaves, de quoy l'en arrose ce dont le sucre vient. Là où nous estions logié illec, l'un de mes chevaliers me dit : « Sire, fist-il, or vous ai-je logié en plus biau lieu que vous ne feustes hyer. » L'autre chevalier qui m'avoit prise la place devant, sailli sus tout effraez, & li dit toût haut : « Vous estes trop hardi quant vous parlés de chose que jè face. » Et il sailli sus & le prist par les cheveus. Et je sailli sus & le feri du poing entre les deux espauls, & il le lessa; & je li dis : « Or hors de mon hostel; car, si m'aïst Dieu! avec moy ne serez-vous jamez. » Le chevalier sen ala si grant deul demenant, & m'amena monseigneur Giles le Brun le connestable de France; & pour la grant repentance que il véoit que le chevalier avoit de la folie que il avoit faite, me pria si à certes comme il pot, que je le remenasse en mon hostel. Et je respondi que je ne l'i remenroie pas, se le legat ne me absoloit de mon serement. Au legat en alèrent & li contèrent le fait; & le legat leur respondi que il n'avoit pooir de moy ⁽¹⁾ absoudre, pour ce que le

(1) A, d'eulz.

au roi là il où était assis en un pavillon, appuyé au mâit du pavillon; & il était assis sur le sable sans tapis, & sans nulle autre chose sous lui. Je lui dis : « Sire, il y a là dehors une grande foule de la Grande Arménie qui va en Jérusalem; & ils me prient, sire, que je leur fasse voir le saint roi; mais je ne désire pas encore baiser vos os. » Et il rit aux éclats, & me dit que je les allasse querir; & ainsi fis-je. Et quand ils eurent vu le roi, ils le recommandèrent à Dieu, & le roi en fit autant d'eux.

Le lendemain, l'armée coucha en un lieu qu'on appelle Passe-Poulain, là où il y a de très-belles eaux avec quoi l'on arrose la plante d'où le sucre vient. Pendant que nous étions campés là, un de mes chevaliers me dit : « Sire, fit-il, or je vous ai logé en plus beau lieu que vous ne fûtes hier. » Un autre chevalier qui m'avait choisi la place d'avant, sauta sur lui tout irrité, & lui dit tout haut : « Vous êtes bien hardi de parler de rien que je fasse; » & il sauta sur lui & le prit par les cheveux. Et je sautai sur lui & le frappai du poing entre les deux épaules, & il le laissa; & je lui dis : « Vite, hors de mon hôtel! car, ainsi Dieu me soit en aide! vous ne ferez jamais avec moi. » Le chevalier s'en alla montrant un grand deuil, & m'amena monseigneur Gilles le Brun, le connétable de France; & à cause du grand repentir qu'il voyait que le chevalier avait de la folie qu'il avait faite, il me pria, aussi instamment qu'il put, que je le ramenasse en mon hôtel. Et je répondis que je ne l'y ramènerais pas si le légat ne me déliait de mon serment. Ils s'en allèrent au légat & lui contèrent le fait, & le légat leur répondit qu'il n'avait pas pouvoir de me délier, parce que le serment était raisonnable; car le chevalier l'avait bien mérité.

serement estoit resonnable; car le chevalier l'avoit moult bien deservi. Et ces choses vous moustré-je, pour ce que vous vous gardés de fere serement que il ne couviengne faire par reſon; car, ce dit le ſage, « qui volentiers jure, volentiers ſe parjure. »

CXI. *L'endemain ſala loger le roy devant la cité d'Arſur, que l'en appelle Tÿri en la Bible. Illec appela le roy des riches homes de l'oſt, & leur demanda conſeil ſe il ſeroit bon que il alaſt prendre la cité de Belinas avant que il alaſt à Sayete. Nous loames tuit que il estoit bon que le roy y envoiaſt de ſa gent; meſ nulz ne li loa que ſon cors y alaſt : à grant peinne l'en deſtourba l'en. Acordé fu ainſi, que le conte d'Eu iroit & monſeigneur Phelippe de Montfort, le ſire de Sur, monſeigneur Giles le Brun, connetable de France, monſeigneur Pierre le chamberlain, le meſtre du Temple & ſon couvent, le meſtre de l'Oſpital & ſon couvent, & ſon frère auſſi. Nous nous armames à l'anuitier, & venimes un pou après le point du jour en une pleine qui eſt devant la cité que l'en appelle Belinas; & l'appelle l'Eſcripture ancienne Ceſaire Phelippe. En celle cité ſourt une fonteinne que l'en appelle Jour, & enmi les plainnes qui ſont devant la cité, ſourt une autre très-bele fonteinne qui eſt appelée Dan. Or eſt ainſi, que quant ces deux ruſ de ces deux fonteinnes viennent enſemble, ce appelle l'en le fleuve de Jourdain là où Dieu fu bauptizié.*

Par l'acort du Temple & du conte d'Eu, de l'Oſpital & des barons du païs qui là estoient, fu acordé que la bataille le roy (en laquele bataille je estoie lors, pour ce que le roy avoit retenu les quarante chevaliers qui estoient en ma bataille avec

Et je vous montre ces choses pour que vous vous gardiez de faire un ferment qu'il ne convienne pas faire par raison ; car le sage dit : « Qui volontiers jure, volontiers se parjure. »

Le lendemain, le roi alla camper devant la cité de Sur, que l'on appelle Tyr dans la Bible. Là le roi appela les riches hommes de l'armée, & leur demanda si ferait bon qu'il allât prendre la cité de Bélinas avant qu'il allât à Sayette. Nous fûmes tous d'avis qu'il était bon que le roi y envoyât de ses gens, mais nul ne fut d'avis qu'il y allât en personne : à grand peine on l'en détourna. Il fut convenu ainsi que le comte d'Eu irait, & monseigneur Philippe de Montfort, le sire de Sur, monseigneur Gilles le Brun connétable de France, monseigneur Pierre le chambellan, le maître du Temple & sa communauté, le maître de l'Hôpital & sa communauté, & son frère aussi. Nous nous armâmes à la tombée de la nuit, & vîmes un peu après le point du jour en une plaine qui est devant la cité qu'on appelle Bélinas ; & les anciennes Écritures l'appellent Césarée de Philippe. En cette cité jaillit une fontaine qu'on appelle *Jour* ; & au milieu des plaines qui sont devant la cité jaillit une autre très-belle fontaine qui est appelée *Dan*. Or il arrive que quand les deux ruisseaux de ces deux fontaines se joignent, cela s'appelle le fleuve du Jourdain, là où Dieu fut baptisé.

D'accord avec le Temple, le comte d'Eu, l'Hôpital & les barons du pays qui étaient là, il fut convenu que le corps de bataille du roi (dans lequel corps j'étais alors, parce que le roi avait retenu avec lui les quarante chevaliers qui étaient en mon corps

CXI.
Expédition
contre
Bélinas.

li), & monseigneur Geffroy de Sergines le preudomme aussi, iroient entre le chastel & la cité; & li terrier enterroient en la cité à main senestre, & l'Ospital à main destre, & le Temple enterroit en la cité la droite voie que nous estions venu. Nous nous esmeumes lors tant que nous venimes delez la cité, & trouvames que les Sarrazins qui estoient en la ville, orent desconfit les serjans le roy & chaciés de la ville. Quant je vi ce, ving aus preudeshomes qui estoient avec le conte d'Eu, & leur dis: « Seigneurs, se vous n'alés là où en nous a commandé, entre la ville & le chastel, les Sarrazins nous occirront nos gens qui sont entrés en la ville. » L'alée y estoit si perilleuse, car le lieu là où nous devons aler estoit le perilleus; car il y avoit troiz paire de murs ses à passer, & la coste estoit si roite que à peine si pooit tenir chevaus; & le tertre là où nous devons aler, estoit garni de Turs à grant foison à cheval. Tandis que je parloie à eulz, je vi que nos serjans à pié deffesoient les murs. Quant je vi ce, je dis à ceulz à qui je parloie, que l'en avoit ordené que la bataille le roy iroit là où les Turs estoient; & puisque en l'avoit commandé, je iroie. Je m'esdreçai (1), moy & mes deux chevaliers, à ceulz qui deffesoient les murs, & vi que un serjant à cheval cuidoit passer le mur, & li chéi son cheval sus le cors. Quant je vi ce, je descendi à pied & pris mon cheval par le frain. Quant les Turs nous virent venir, ainsi comme Dieu vout, il nous lefferent la place là où nous devons aler. De celle place là où les Turs estoient, descendoit une roche taillée en la cité. Quant nous feumes là & les Turs fen furent partis, les Sarrazins

(1) B & L, m'adreffay.

de bataille), & monseigneur Geoffroy de Sargines le prud'homme aussi, iraient entre le château & la cité; & que les barons du pays entreraient dans la cité à main gauche, & l'Hôpital à main droite; & que le Temple entrerait dans la cité droit par la voie où nous étions venus. Nous nous mêmes alors en mouvement jusqu'à ce que nous vînmes près de la cité; & nous trouvâmes que les Sarrafins qui étaient dans la ville avaient déconfit les sergents du roi, & les avaient chassés de la ville. Quand je vis cela, je vins aux prud'hommes qui étaient avec le comte d'Eu, & leur dis : « Seigneurs, si vous n'allez là où on nous a commandé, entre la ville & le château, les Sarrafins nous occiront nos gens qui sont entrés dans la ville. » Il était très-périlleux d'y aller; car le lieu là où nous devions aller était le plus périlleux; car il y avait trois paires de murs secs à passer, & la côte était si roide qu'à peine un cheval y pouvait tenir pied; & le tertre là où nous devions aller était garni de Turcs en grande foison à cheval. Tandis que je leur parlais, je vis que nos sergents à pied défaisaient les murs. Quand je vis cela, je dis à ceux à qui je parlais qu'on avait ordonné que le corps de bataille du roi irait là où les Turcs étaient, & que, puisqu'on l'avait commandé, j'irais. Je me dirigeai moi & deux de mes chevaliers vers ceux qui défaisaient les murs, & vis qu'un sergent à cheval croyait passer le mur, & que son cheval lui tomba sur le corps. Quand je vis cela, je descendis à pied & pris mon cheval par le frein. Quand les Turcs nous virent venir, ainsi que Dieu le voulut, ils nous laissèrent la place là où nous devions aller. De cette place, là où les Turcs étaient, descendait une roche à pic dans la cité. Quand nous fûmes là & que les Turcs en furent partis, les Sarrafins

qui estoient en la cité, se desconfirent & lefferent la ville à nostre gent sanz debat. Tandis que je estoie là, le marechal du Temple oy dire que je estoie en peril ; si s'en vint là amont vers moy. Tandis que je estoie là amont, les Alemans qui estoient en la bataille au conte d'Eu vindrent après moy ; & quant il virent les Turs à cheval qui s'enfuioient vers le chastel, il s'esmurent pour aler après eulz ; & je leur dis : « Seigneur, vous ne fetes pas bien ; car nous soumes là où en nous a commandé, & vous alez outre commandement. »

CXII. *Le chastiau qui siet defus la cité, a non Subette (1), & siet bien demi-lieue haut ès montaignes de Libans ; & le tertre qui monte ou chastel est peuplé de grosses roches aussi grosses (2) comme li huges. Quant les Alemans virent que il chassoient à folie, il s'en revindrent arière. Quant les Sarrazins virent ce, il leur coururent sus à pié, & leur donnoient de sus les roches grans cops de leur maces, & leur arrachoint les couvertures de leur chevaus. Quant nos serjans virent le meschief, qui estoient avec nous, il se commencierent à effreer ; & je leur dis que se il s'en aloient, que je les feroie geter hors des gages le roy à touz jours mès. Et il me distrent : « Sire, le jeu nous est mal parti ; car vous estes à cheval, si vous enfuirés ; & nous soumes à pié, si nous occirront les Sarrazins. » Et je leur dis : « Seigneur, je vous assure que je ne m'enfuirai pas ; car je demourrai à pié avec vous. » Je descendi & envoiai mon cheval avec les Templiers, qui estoient bien une arbalestrée d'arrière. Au revenir que les Alemans fesoient, les*

(1) A, Subeibe. — (2) Grosses omis dans A.

qui étaient dans la cité se déconfirent, & laissèrent la ville à nos gens sans débat. Tandis que j'étais là, le maréchal du Temple ouït dire que j'étais en péril ; alors il s'en vint en haut vers moi. Tandis que j'étais là en haut, les Allemands qui étaient dans le corps de bataille du comte d'Eu, vinrent après moi ; & quand ils virent les Turcs à cheval qui s'enfuyaient vers le château, ils se mirent en mouvement pour aller après eux. Et je leur dis : « Seigneurs, vous ne faites pas bien ; car nous sommes là où on nous a commandé, & vous allez outre le commandement. »

Le château qui est au-dessus de la cité a nom Subeite, & il est bien à une demi-lieue en haut dans les montagnes du Liban ; & le tertre qui monte au château est semé de grosses roches aussi grosses que des huches. Quand les Allemands virent qu'ils poursuivaient follement, ils s'en revinrent en arrière. Quand les Sarrafins virent cela, ils leur coururent sus à pied, & leur donnaient de dessus les roches de grands coups de leurs masses, & leur arrachaient les couvertures de leurs chevaux. Quand nos sergents qui étaient avec nous, virent le mal, ils commencèrent à seffrayer ; & je leur dis que s'ils s'en allaient, je les ferais retrancher des gages du roi à tout jamais. Et ils me dirent : « Sire, le jeu n'est pas égal entre nous ; car vous êtes à cheval & vous vous enfuirez ; & nous, nous sommes à pied, & les Sarrafins nous occiront. » Et je leur dis : « Seigneurs, je vous assure que je ne m'enfuirai pas ; car je demeurerai à pied avec vous. » Je descendis & envoyai mon cheval avec les Templiers, qui étaient bien à une portée d'arbalète derrière. Pendant la retraite que les Allemands faisaient, les Sarrafins atteignirent d'un

CXII.
Danger
que court
Joinville.

Sarraïns ferirent un mien chevalier, qui avoit non monseigneur Jehan de Buffey (1), d'un carrel parmi la gorge ; & chéi tout devant moy. Monseigneur Hugues d'Escoz, cui niez il estoit, qui moult bien se prouva en la sainte Terre, me dit : « Sire, venés nous aidier pour reporter mon neveu l'aval (2). » — « Mal dehait ait, fîz-je, qui vous y aidera ; car vous estes alez là-fus sanz mon commandement. Se il vous en est mescheu, ce est à bon droit. Reportés-le (3) l'aval en la longaingne ; car je ne partirai de ci jusques à tant que l'en me revenra querre. »

Quant monseigneur Jehan de Valenciennes oy le meschief là où nous estions, il vint à monseigneur Oliviers de Termes & à ces autres chieveteins de la corte laingue, & leur dit : « Seigneurs, je vous pri & commant de par le roy, que vous m'aidiés à querre le seneschal. » Tandis que il se pourchassa ainsinc, monseigneur Guillaume de Biaumont vint à li & li dit : « Vous vous traveillés pour nient ; car le seneschal est mort. » Et il respondi : « Ou de sa mort ou de sa vie (4) diré-je nouvelles au roy. » Lors il fesmūt & vint vers nous, là où nous estions montés en la montaigne ; & maintenant que il vint à nous, il me manda que je venisse parler (5) à li ; & si fis-je.

Lors me dit Olivier de Termes que nous estions illec en grant peril ; car se nous descendions par où nous estions monté, nous ne le pourrions faire sanz grant perte (6), pour ce que la coste estoit trop male, & les Sarraïns nous descendroient sur les cors : « Mès se vous me voulés croire, je vous deliverrai sanz perdre. » Et je li diz que il devisat ce que il

(1) B, Vaffey. — 2) B & L, là aval. — (3) A, lei. — (4) A, la mort... la vie. — (5) Parler omis dans A. — (6) A, peril.

carreau à la gorge un mien chevalier, qui avait nom monseigneur Jean de Buffey ; & il tomba tout devant moi. Monseigneur Hugues d'Escoz, dont il était neveu, qui se montra très-bien dans la Terre sainte, me dit : « Sire, venez nous aider pour reporter mon neveu en bas. » — « Malheur, fis-je, à qui vous aidera ! car vous êtes allé là-haut sans mon commandement ; fil vous en est mal arrivé, c'est à bon droit. Reportez-le en bas dans la voirie ; car je ne partirai pas d'ici jusques à tant que l'on me renvoie querir. »

Quand monseigneur Jean de Valenciennes ouït le péril là où nous étions, il vint à monseigneur Olivier de Termes & aux autres chefs du Languedoc, & leur dit : « Seigneurs, je vous prie & vous commande, de par le roi, que vous m'aidiez à querir le sénéchal. » Tandis qu'il s'en inquiétait ainsi, monseigneur Guillaume de Beaumont vint à lui & lui dit : « Vous vous travaillez pour rien, car le sénéchal est mort. » Et il répondit : « Ou de sa mort ou de sa vie je dirai des nouvelles au roi. » Alors il se mit en marche, & vint vers nous là où nous étions montés dans la montagne ; & dès qu'il fut venu à nous, il me manda que je vinssé lui parler, & ainsi fis-je.

Alors Olivier de Termes me dit que nous étions là en grand péril ; car si nous descendions par où nous étions montés, nous ne le pourrions faire sans grande perte, parce que la côte était trop mauvaise, & que les Sarrafins nous descendraient sur le corps ; « mais si vous me voulez croire, je vous délivrerai sans perte. » Je lui dis qu'il expliquât ce qu'il voulait, & que je le ferais. « Je vous dirai, fit-il, comment nous échapperons. Nous nous en irons, fit-il, tout

vourroit, & je le (1) feraie. « Je vous dirai, fist-il, comment nous eschaperons : nous en iron, fist-il, tout ce pendant, aussi comme nous devion aler vers Damas; & les Sarrazins qui là sont, cuideront que nous les weillons prenre par daries. Et quant nous ferons en ces plainnes, nous ferrons des esperons entour la cité, & aurons avant (2) passé le ru que il puissent venir vers nous; & si leur ferons grant doumage, car nous leur metrons le feu en ces (3) formens batus qui sont enmi ces chans. » Nous feimes aussi comme il nous devisa; & il fist prenre canes de quoy l'en fet ces fleutes, & fist mettre charbons dedans & ficher dedans les fourmens batus. Et ainsi nous ramena Dieu à sauveté, par le conseil Olivier de Termes. Et sachiez quant nous venimes à la heberge là où nostre gent estoient, nous les trouvames touz defarmés; car il n'i ot onques nul qui sen preist garde. Ainsi revenimes l'endemain à Sayete, là où le roy estoit.

CXIII. Nous trouvames que le roy son cors avoit fait enfouir les Crestiens que les Sarrazins (4) avoient occis, aussi comme il est dessus dit; & il-meismes son cors portoit les cors pourris & touz puans pour mettre en terre es fosses, que jà ne se estoupast, & les autres se estoupoient. Il fist venir ouvriers de toutes pars, & se remist à fermer la cité de haurs murs & de grans (5) tours; & quant nous venimes en l'ost, nous trouvames que il nous ot nos places mesurées, il son cors, là où nous logerions. La moy place il prist delez la place le conte d'Eu, pour ce que il favoit que le conte d'Eu amoit ma compaignie.

(1) Le manque dans A. — (2) Avant manque dans A. — (3) A, fes. — (4) A, les Crestiens que les Crestiens. — (5) A, répète & de grans.

le long de cette pente comme si nous devions aller vers Damas; & les Sarrazins qui font là croiront que nous les voulons prendre par derrière; & quand nous ferons en ces plaines, nous piquerons des éperons autour de la cité; & nous aurons passé le ruisseau avant qu'ils puissent venir vers nous; & cependant nous leur ferons un grand dommage: car nous leur mettrons le feu en ces froments battus qui sont au milieu de ces champs. » Nous fîmes ainsi qu'il nous expliqua; & il fit prendre des cannes de quoi on fait des flûtes, & fit mettre des charbons dedans, & dit de les ficher dans les froments battus. Et ainsi Dieu nous ramena en fauveté, grâce au conseil d'Olivier de Termes. Et sachez que quand nous vînmes au camp là où nos gens étaient, nous les trouvâmes tous désarmés: car il n'y en avait aucun qui eût pris garde à nous. Nous revînmes ainsi le lendemain à Sayette, là où le roi était.

Nous trouvâmes que le roi en personne avait fait enfouir les corps des chrétiens que les Sarrazins avaient occis, ainsi qu'il est dit plus haut; & lui-même en personne portait les corps pourris & tout puants pour les mettre en terre dans des fosses, sans qu'il se bouchât les narines; & les autres se les bouchaient. Il fit venir des ouvriers de toutes parts, & se remit à fortifier la cité de gros murs & de grandes tours; & quand nous vînmes au camp, nous trouvâmes qu'il nous avait mesuré nos places, lui-même en personne, là où nous devions loger. Ma place il la prit près la place du comte d'Eu, parce qu'il savait que le comte d'Eu aimait ma compagnie.

CXIII.
Saint Louis
ensevelit
les cadavres
des chrétiens
de Sayette.
Amitié
de Joinville
& du comte
d'Eu.

Je vous conterai des jeux que le comte d'Eu nous fesoit. Je avoie fait une meson, là où je mangoie, moy & mes chevaliers, à la clarté de l'uis : or estoit l'uis devers le conte (1) d'Eu; & il qui moult estoit soutilz, fist une petite bible que il getoit ens; & fesoit espier quant nous estions assis au manger, & dresseoit sa bible du lonc de nostre table, & la faisoit geçter (2), & nous brisoit nos pos & nos vouerres. Je m'estoie garni de gelines & de chapons; & je ne fai qui li avoit donné une joene ourse (3), laquelle il leffoit aler à mes gelines, & en avoit plus tost tué une douzainne que l'en ne venist illec (4); & la femme qui les gardoit batoit l'ourse de sa gownelle (5).

CXIV. *Tandis que le roy fermoit Sayete, vindrent marcheans en l'ost, qui nous distrent & contèrent que le roy des Tartarins avoit prise la cité de Baudas & l'apostole des Sarrazins, qui estoit sire de la ville, lequel en appeloit le califre de Baudas. La manière comment il pristrent la cité de Baudas & le (6) calife, nous contèrent les marcheans; & la manière fu tele, car quant il orent la cité du calife assiegée, il manda au calife que il feroit volentiers mariage de ses enfants & des fiens; & le conseil du calife lui louèrent que il facordast (7) au mariage. Et le roy des Tartarins li manda que il li envoiaist jusques à quarante personnes de son conseil & des plus grans gens, pour jurer le mariage; & le calife si fist. Encore li manda le roy des Tartarins, que il li envoiaist quarante des plus riches & des*

(1) A, l'uis au conte. — (2) Et la faisoit geçter omis dans A. — (3) A, oue, ici & plus bas. — (4) B & L, que on n'eust esté au lieu pour en prendre une. — (5) B & L, quenaille. — (6) A, & du. — (7) A, le conseil leur louèrent que il l'acordassent; B & L, advifa qu'il se devoit accorder.

Je vous conterai des tours que le comte d'Eu nous jouait. J'avais fait une maison là où je mangeais, moi & mes chevaliers, à la clarté de la porte; or la porte était du côté du comte d'Eu; & lui qui était adroit, fit une petite baliste avec quoi il tirait dans ma maison; & il faisait épier quand nous étions assis à manger, & dresseait sa baliste suivant la longueur de notre table, & la faisait tirer, & nous brisait nos pots & nos verres. Je m'étais approvisionné de poules & de chapons; & je ne faisais que lui avoir donné une jeune ourse, laquelle il laissait aller avec mes poules; & elle en avait tué une douzaine avant qu'on ne vînt là; & la femme qui les gardait battait l'ourse avec son jupon.

Tandis que le roi fortifiait Sayette, il vint des marchands dans le camp qui nous dirent & contèrent que le roi des Tartares avait pris la cité de Bagdad & le pape des Sarrazins, qui était seigneur de la ville, lequel on appelait le calife de Bagdad (1). Les marchands nous contèrent la manière dont ils prirent la cité de Bagdad & le calife; & la manière fut telle, que quand ils eurent assiégé la cité du calife, le roi manda au calife qu'il ferait volontiers un mariage entre ses enfants & les siens; & les conseillers du calife furent d'avis qu'il consentît au mariage. Et le roi des Tartares lui manda qu'il lui envoyât jusques à quarante personnes de son conseil & des plus grandes gens pour jurer le mariage; & le calife le fit. Le roi des Tartares lui manda encore qu'il lui envoyât quarante des plus riches & des meilleurs hommes qu'il eût; & le calife

CXIV.
Prise
de Bagdad
par
les Tartares.

(1) En 1253, la nouvelle de la prise de Bagdad par les Tartares était prématurée; cet événement n'eut lieu qu'en 1258; mais il pouvait être dès lors prévu ou redouté, & donner lieu à des bruits du genre de ceux que rapporte ici Joinville.

meilleurs homes que il eust; & le calife si fist. A la tierce foiz, li manda que il li enviaist quarante des meilleurs de sa compaignie (1); & il si fist. Quant le roy des Tartarins vit que il ot touz les chevetains de la ville, il sapensa que le menu peuple de la ville ne sauroit pooir de deffendre sanz gouverneur. Il fist à touz les six vins riches (2) homes copier les testes, & puis fist assaillir la ville & la prist, & le calife aussi.

Pour couvrir sa desloiauté, & pour geter le blasme sur le calife de la prise de la ville que il avoit fete, il fist prendre le calife & le fit mettre en une cage de fer, & le fist jeunier tant comme l'en peust faire homme sanz mourir; & puis li demanda (3) se il avoit fain. Et le calife dit que oyl; car ce (4) n'estoit pas merveille. Lors li fist apporter le roy des Tartarins un grant taillouer d'or chargé de joiaus à (5) pierres precieuses, & li dit: « Cognois-tu ces joiaus? » Et le calife respondi que oyl: « Il furent miens. » Et il li demanda se il les amoit bien: & il respondi que oyl. « Puisque tu les amois tant, fist le roy des Tartarins, or pren de celle part que tu pourras & manju. » Le calife li respondi que il ne pourroit; car ce n'estoit pas viande que l'en peust manger. Lors li dit le roy des Tartarins: « Or peus veoir au calice (6) ta deffense; car se tu eusses donné ton tresor d'or (7), tu te feusses bien deffendu à nous par ton tresor, se tu l'eusses despendu, qui au plus grant besoing te faut que tu eusses onques. »

(1) A, meilleurs que il eust. — (2) Riches omis dans A. — (3) A, manda. — (4) A, se. — (5) B & L, joyaulx &. — (6) B & L, veoir maintenant. — (7) B & L, ton tresor, dont tu ne peulx à ceste heure ayder, aux gens d'armes.

le fit. A la troisième fois, il lui manda qu'il lui envoyât quarante des meilleurs de sa compagnie, & il le fit. Quand le roi des Tartares vit qu'il avait tous les principaux de la ville, il pensa que le menu peuple ne se pourrait défendre sans chef. Il fit couper la tête à tous les cent vingt riches hommes, & puis fit affaillir la ville & la prit, & le calife aussi.

Pour couvrir sa déloyauté & pour jeter sur le calife le blâme de la prise de la ville, qu'il avait faite, il fit prendre le calife & le fit mettre en une cage de fer, & le fit jeûner tant que l'on peut faire jeûner un homme sans qu'il en meure; & puis il lui demanda s'il avait faim. Et le calife dit que oui; car ce n'était pas merveille. Alors le roi des Tartares lui fit apporter un grand plat d'or chargé de bijoux avec des pierres précieuses, & lui dit: « Connais-tu ces bijoux? » Et le calife lui répondit: « Oui, ils furent à moi. » Et il lui demanda s'il les aimait bien; & il répondit que oui. « Puisque tu les aimais tant, fit le roi des Tartares, or prends de cette quantité ce que tu voudras, & mange. » Le calife lui répondit qu'il ne pourrait, car ce n'était pas une nourriture que l'on pût manger. Alors le roi des Tartares lui dit: « Or tu peux voir dans ce vase tes moyens de défense; car si tu eusses donné ton trésor d'or, tu te fusses bien défendu contre nous en dépensant ce trésor, qui te fait défaut dans le plus grand besoin que tu eusses jamais. »

CXV. Tandis que le roy fermoit Sayete, je alai à sa (1) messe au point du jour, & il me dit que je l'attendisse, que il vouloit chevaucher; & je fi fis. Quant nous fumes aus champs (2), nous venimes par devant un petit moustier, & veismes tout à cheval un prestre qui chantoit la messe. Le roy me dit que ce moustier estoit fait en l'onneur du miracle que Dieu fist du dyable que il geta hors du cors de la fille à la veuve femme; & il me dit que se je vouloie, que il orroit léans la messe que le prestre avoit cominciée; & je li dis que il me sembloit bon à fere. Quant ce vint à la peʒ donner, je vi que le clerc qui aidait la messe à chanter, estoit grant, noir, megre & hericiés, & doutai que se il portoit au roy la peʒ, que espoir c'estoit un Affacis, un mauvez homme, & pourroit occirre le roy. Je alai prendre la peʒ au clerc & la portai au roy. Quant la messe fu chantée & nous fumes montez sus nos chevaus, nous trouvames le legat aus champs; & le roy s'aprocha de li & m'appela, & dit au legat : « Je me pleing à vous dou seneschal, qui m'apporta la peʒ & ne vult que le povre clerc la m'aportast (3). » Et je diʒ au legat la reson pourquoy je l'avoie fait; & le legat dit que j'avoie moult bien fet. Et le roy respondi : « Vraiment non fist. » Grant descort y ot d'eulz deuz, & je en demourai en peʒ. Et ces nouvelles vous ai-je contées, pour ce que vous véez la grant humilité de li.

De (4) ce miracle que Dieu fist à la fille de la veuve (5) femme parle (6) l'Evangile qui dit (7) que

(1) A, la. — (2) A, chans. — (3) A, m'apor. — (4) De omis dans A. — (5) Veuve omis dans A. — (6) A, par. — (7) L, du miracle que Nostre Seigneur fist à la fille de la vefve femme parle l'Evangile & dit.

Tandis que le roi fortifiait Sayette, j'allai à la messe au point du jour, & il me dit que je l'attendisse, parce qu'il voulait chevaucher, & ainsi fis-je. Quand nous fûmes aux champs, nous vîmes par-devant une petite église, & vîmes, étant à cheval, un prêtre qui chantait la messe. Le roi me dit que cette église était faite en l'honneur du miracle que Dieu fit du diable qu'il chassa hors du corps de la fille de la femme veuve; & il me dit que si je voulais, il y entendrait la messe que le prêtre avait commencée; & je lui dis que cela me semblait bon à faire. Quand on en vint à donner la paix, je vis que le clerc qui aidait à chanter la messe était grand, noir, maigre & hérissé; & j'eus la crainte, il portait la paix au roi, que peut-être c'était un Affassin, un mauvais homme, & qu'il pourrait occire le roi. J'allai prendre la paix au clerc & la portai au roi. Quand la messe fut chantée & que nous fûmes montés sur nos chevaux, nous trouvâmes le légat dans les champs; & le roi s'approcha de lui, & m'appela, & dit au légat: « Je me plains à vous du fénéchal, qui m'apporta la paix, & ne voulut pas que le pauvre clerc me l'apportât. » Et je dis au légat la raison pourquoi je l'avais fait; & le légat dit que j'avais très-bien fait. Et le roi répondit: « Vraiment, non! » Il y eut grande discussion entre eux deux, & ainsi je demeurai en paix. Et je vous ai conté cette histoire pour que vous voyiez sa grande humilité.

De ce miracle que Dieu fit à la fille de la femme veuve, il en est parlé par l'Évangile, qui dit que Dieu était, quand il fit le miracle, *in parte Tyri & Sidonis*; car alors la cité que j'ai nommée Sur était appelée Tyr, & la cité que je

CXV.
D'un clerc
que Joinville
prend
pour
un Affassin.

Dieu estoit, quant il fist le miracle, in parte Tyri & Syndonis; car lors estoit la cité de Sur, que je vous ai nommée (1), appelée Tyri; & la cité de Sayette, que je vous ai (2) devant nommée, Sydoine.

XVI. *Tandis que le roy fermoit Sayete, vindrent à li les messages à un grant seigneur de la parfonde Grèce, lequel se fesoit appeler le grand Commenie & fire de Trafentefi (3). Au roy apportèrent divers joiaus à présent. Entre les autres li apportèrent ars de cor, dont les coches entroient à vis dedans les ars; & quant en les sachoit hors, si trouvoit l'en que il estoient dehors moult bien tranchant & moult bien faiz. Au roy requisrent que il li envioiaſt une pucelle de son palais, & il la prenoit à femme. Et le roy respondi que il n'en avoit nulles amenées d'outre-mer; & leur loa que il alassent en Constantinoble à l'empereour, qui estoit cousin le roy, & li requeissent que il leur baillaſt une femme pour leur seigneur, tele qui feust du lignage le roy & du sien. Et ce fist-il, pour ce que l'empereur eust aliance à cestui (4) grant riche home contre Vatache, qui lors estoit empereur des Griex.*

La royne, qui nouvelement estoit relevée de dame Blanche dont elle avoit géu à Jaffe, arriva à Sayette; car elle estoit venue par mer. Quant j'oy dire qu'ele estoit venue, je me levay de devant le roy & alai encontre li, & l'amenai jusques ou chastel. Et quant je reving au roy, qui estoit en sa chapelle, il me demanda se la royne & les enfants estoient haitiés, & je li dix oil. Et il me

(1) Nommée omis dans A — (2) Ai omis dans A. — (3) B & L, Traffentes. — (4) A, à fon.

vous ai nommée ci-devant Sayette, était appelée Sidon.

Tandis que le roi fortifiait Sayette, vinrent à lui les messagers d'un grand seigneur du fond de la Grèce, lequel se faisoit appeler le grand Comnène & sire de Trébifonde. Ils apportèrent au roi divers joyaux en présent; entre autres ils lui apportèrent des arcs de cormier, dont les côches entraient au moyen de vis dans les arcs, & quand on les en tirait, on trouvait qu'elles étaient dehors très-bien tranchantes & très-bien faites (1). Ils demandèrent au roi qu'il envoyât une princesse de son palais à leur seigneur, qui la prendrait pour femme. Et le roi répondit qu'il n'en avait amené aucune d'outre-mer, & il leur conseilla d'aller à Constantinople vers l'empereur, qui était cousin du roi, & de lui demander qu'il leur baillât pour leur seigneur une femme qui fût du lignage du roi & du sien. Et le roi fit cela pour que l'empereur eût alliance avec ce grand & riche seigneur contre Vatace, qui alors était empereur des Grecs.

CXVI.
Envoyés
du seigneur
de
Trébifonde;
arrivés
de la reine
à Sayette.*

La reine, qui était nouvellement relevée après la naissance de madame Blanche dont elle était accouchée à Jaffa, arriva à Sayette; car elle était venue par mer. Quand j'ouïs dire qu'elle était venue, je me levai de devant le roi & allai à sa rencontre, & l'amenai jusques au château. Et quant je revins au roi, qui était en sa chapelle, il me demanda si la reine & les enfants étaient bien portants; & je

(1) Ce passage est fort obscur dans le manuscrit A, & plus encore dans les deux autres manuscrits, où on lit : " Quant on les laschoit hors, on trouvoit que c'estoit cheumet (ou chaumet) dedens moult bien faictes & bien tranchans."

dit : « Je soy bien quant vous vous levates de devant moy, que vous aliés encontre la royne, & pour ce je vous ai fet attendre au sermon. » Et ces choses vous ramentoif-je, pour ce que j'avoie jà esté cinq ans entour li, que encore ne m'avoit-il parlé de la royne ne des enfans, que je oïsse, ne à autrui; & ce n'estoit pas bone manière, si comme il me semble, d'estre estrange de sa femme & de ses enfans.

CXVII.

Le jour de la Touz-Sains je semons touz les riches homes de l'ost en mon hostel, qui estoit sur la mer; & lors un povre chevalier ariva en une barge, & sa femme & quatre filz que il avoient. Je les fiz venir manger en mon hostel. Quant nous eumes mangé, je appellei les riches homes qui léans estoient, & leur diz : « Feson une grant aumosne, & deschargons cest povre homme de ses (1) enfans; & preingne chascun le sien, & je en prenrai un. » Chascun en prift un, & se combatoient de l'avoir. Quant le povre chevalier vit ce, il & sa femme il commencierent à plorer de joie. Or avint ainfi, que quant le conte d'Eu revint de manger de l'ostel le roy, il vint veoir les riches homes qui estoient en mon hostel, & me tolli le mien enfant, qui estoit de l'aage de douze ans, lequel servi le conte si bien & si loialement que, quant nous revenimes en France, le conte le maria & le fist chevalier. Et toutes les foiiz que je estoie là où le conte estoit, à peine se pooit departir de moy, & me disoit : « Sire, Dieu le vous rende ! car à cest honneur m'avez-vous mis. » De ses (2) autres trois freres ne sai-je que il devindrent.

(1) A, d'omme de ces. — (2) A, ces.

lui dis que oui. Et il me dit : « Je savais bien, quand vous vous levâtes de devant moi, que vous alliez au-devant de la reine, & pour cela j'ai fait attendre après vous pour le sermon. » Et je vous rappelle ces choses parce que j'avais déjà été cinq ans auprès de lui, qu'il n'avait encore, que je fusse, parlé de la reine ni des enfants, à moi ni à d'autres ; & ce n'était pas une bonne manière, ainsi qu'il me semble, d'être étranger à sa femme & à ses enfants.

Le jour de la Toussaint (1), j'invitai tous les riches hommes du camp à mon hôtel, qui était sur la mer ; alors un pauvre chevalier arriva dans une barque, avec sa femme & quatre fils qu'ils avaient. Je les fis venir manger à mon hôtel. Quand nous eûmes mangé, j'appelai les riches hommes qui étaient céans & leur dis : « Faisons une grande aumône, & déchargeons ce pauvre homme de ses enfants ; & que chacun prenne le sien, & j'en prendrai un. » Chacun en prit un, & ils se disputaient pour l'avoir. Quand le pauvre chevalier vit cela, lui & sa femme commencèrent à pleurer de joie. Or il advint ainsi, que quand le comte d'Eu revint de l'hôtel du roi où il avait mangé, il vint voir les riches hommes qui étaient en mon hôtel, & me prit mon enfant, qui était de l'âge de douze ans, lequel servit le comte si bien & si loyalement que quand nous revînmes en France, le comte le maria & le fit chevalier. Et toutes les fois que j'étais là où le comte était, il se pouvait à peine séparer de moi, & me disait : « Sire, Dieu vous le rende ! car l'honneur où je suis, vous m'y avez mis. » Quant à ses trois autres frères, je ne fais ce qu'ils devinrent.

CXVII.
D'un pauvre
chevalier
&
de ses quatre
fils.

(1) Le 1^{er} novembre 1253.

CXVIII. Je prié au roy que il me lessast aler en pelerinage à Nostre-Dame de Tortouze, là où il avoit moult grant pelerinage, pour ce que c'est le premier autel qui onques feust fait en l'onneur de la Mère Dieu sur terre. Et y fesoit Nostre-Dame moult grant miracles; dont entre les autres i avoit un hors du senz qui avoit le dyable ou cors. Là où ses amis, qui l'avoient léans amené, prioient la Mère Dieu qu'elle li donnast santé, l'ennemi, qui estoit dedans, leur respondi : « Nostre-Dame n'est pas ci, ainçois est en Egypte, pour aidier au roy de France & aus crestiens qui aujourd'hui ariveront en la terre, il à pié, contre la paennime à cheval. » Le jour fu mis en escript & fu aporté au legat; que monseigneur le me dit de sa bouche. Et soiés certain qu'elle nous aida; & nous eust plus aidé se nous ne l'eussions courouciée, & li & son Filz, si comme j'ai dit devant.

Le roy me donna congié d'aler là, & me dit à grant conseil que je li achetasse cent camelins (1) de diverses couleurs, pour donner aus Cordeliers quant nous vendrions en France. Lors m'affouaga le cuer; car je pensai bien que il n'i demourroit guères. Quant nous venimes à Triple (2), mes chevaliers me demandèrent que je vouloie faire des camelins, & que je leur deisse : « Espoir, fesoie-je, si les robé-je (3) pour gaaingner. »

Le prince (que Dieu absoille!) nous fist si grant joie & si grant honeur comme il pot onques, & eust donné à moy & à mes chevaliers grans dons, se nous les voufissions avoir pris. Nous ne (4)

(1) B & L, cent livrées de camelot. — (2) A, en Cypre à Triple. — (3) Je substitue robé-je à la leçon robe. — (4) Ne manque dans A.

Je priai le roi qu'il me laissât aller en pèlerinage à Notre-Dame de Tortose, là où il y avait un très-grand pèlerinage, parce que c'est le premier autel qui jamais fut fait en l'honneur de la Mère de Dieu sur terre. Et Notre-Dame y faisait de bien grands miracles; & entre autres il y avait un forcené qui avait le diable au corps. Au moment où ses amis, qui l'avaient amené là, priaient la Mère de Dieu qu'elle lui donnât la santé, l'ennemi qui était au dedans de lui leur répondit: « Notre-Dame n'est pas ici, mais elle est en Égypte pour aider le roi de France & les chrétiens, qui aujourd'hui aborderont à terre, à pied contre les mécréants à cheval. » Le jour fut mis en écrit & fut apporté au légat; car monseigneur me le dit de sa propre bouche. Et foyez certain qu'elle nous aida; & elle nous eût plus aidés, si nous ne l'eussions offensée, elle & son Fils, ainsi que je l'ai dit avant.

CXVIII.
Pèlerinage
de Joinville;
méprise
de la reine;
pierre
merveilleuse.

Le roi me donna congé d'aller là, & me dit en plein conseil que je lui achetaisse cent camelins (1) de diverses couleurs pour donner aux Cordeliers quand nous viendrions en France. Alors mon cœur se calma, car je pensai bien qu'il n'y demeurerait guère. Quand nous vîmes à Tripoli, mes chevaliers me demandèrent ce que je voulais faire des camelins, priant que je le leur disse: « Peut-être, faisais-je, les ai-je dérobés pour gagner? »

Le prince de Tripoli (2) (que Dieu absolve!) nous fit aussi grande fête & aussi grand honneur qu'il put; & il eût fait à moi & à mes chevaliers de grands dons, si nous les eussions voulu prendre. Nous ne

(1) On a vu plus haut (chap. vi) que le roi portait du camelin. —
(2) Boémond VI, prince d'Antioche & comte de Tripoli (Voy. chap. ci).

voufmes riens prenre, ne mès que de ses reliques, desqueles je aportai au roy, avec les camelins que je li avoie achetez.

Derechief je envoiai à madame la royne quatre camelins. Le chevalier qui les luy presenta (1), les porta entorteillés en une touaille blanche. Quant la royne le vit entrer en la chambre où elle estoit, si fagenoilla contre li, & le chevalier se ragenoilla contre li aussi; & la royne li dit : « Levez sus, fire chevalier; vous ne vous devez pas agenouiller qui portés les reliques. » Mès le chevalier dit : « Dame, ce ne sont pas reliques, ains sont camelins que mon seigneur vous envoie. » Quant la royne oy ce, & ses damoiselles, si commencièrent à rire; & la royne dit à mon chevalier : « Dites à vostre seigneur que mal jour li soit donné, quant il m'a fet agenouiller contre ses camelins. »

Tandis que le roy estoit à Sayette (2), li apporta l'en une pierre qui se levoit par escales, la plus merveilleuse du monde; car quant l'en levait une escale, l'en trouvoit entre les deux pierres la forme d'un poisson de mer. De pierre estoit le poisson; mais il ne failloit riens en sa fourme, ne yex, ne areste, ne couleur, ne autre chose que il ne feust autretrel comme fil feust vif. Le roi me donna une pierre, & trovay (3) une tanche dedans, de brune couleur & de tel (4) façon comme tanche doit estre.

CXIX. *A Sayette vindrent les nouvelles au roy que sa mère estoit morte. Si grant deul en mena, que de*

(1) A, qui porta. — (2) A, Layette. — (3) A, manda une pierre & trouva.
— (4) A, te.

voulûmes rien prendre, excepté de ses reliques, desquelles j'apportai au roi avec les camelins que je lui avais achetés.

De plus, j'envoyai à madame la reine quatre camelins. Le chevalier qui les lui présenta, les porta entortillés dans une toile blanche. Quand la reine le vit entrer dans la chambre où elle était, elle fagenouilla devant lui, & le chevalier fagenouilla à son tour devant elle; & la reine lui dit: « Levez-vous, fire chevalier; vous ne vous devez pas agenouiller, vous qui portez des reliques. » Mais le chevalier dit: « Madame, ce ne sont pas des reliques, mais des camelins que mon feigneur vous envoie. » Quand la reine ouït cela, elle & ses demoiselles, elles commencèrent à rire; & la reine dit à mon chevalier: « Dites à votre feigneur que je lui fouhaite le mauvais jour pour m'avoir fait agenouiller devant ses camelins. »

Tandis que le roi était à Sayette, on lui apporta une pierre qui se levait par écailles, la plus merveilleuse du monde; car quand on levait une écaille, on trouvait entre les deux pierres la forme d'un poisson de mer. Le poisson était de pierre, mais il ne manquait rien à sa forme, ni yeux, ni arêtes, ni couleur, ni autre chose qui empêchât qu'il ne fût tel que fil fût vivant. Le roi me donna une pierre, & je trouvai une tanche dedans, de couleur brune, & de telle façon qu'une tanche doit être.

A Sayette arriva au roi la nouvelle que sa mère était morte (1). Il en montra un si grand deuil que

CXIX.
Le roi
apprend

(1) Blanche de Castille mourut au mois de novembre 1252.

deux jours en ne pot onques parler à li. Après ce, m'envoia querre par un vallet de sa chambre. Quant je ving devant li en sa chambre, là où il estoit tout seul, & il me vit, il (1) estandi ses bras & me dit : « A! seneschal, j'ai pardue ma mère. » — « Sire, je ne m'en merveille pas, fis-je, que à mourir avoit-elle; mès je me merveille que vous qui estes un sage home, avez mené si grant deul; car vous savez que le sage dit, que mesaise que l'omme ait ou cuer, ne li doit parer ou visage; car cil qui le fet, en fet liez ses ennemis & en mesaise ses amis. » Moult de biaux servises en fit faire outre-mer; & après il envoya en France un sommier chargé de lettres de prières aus esglises, pour ce que il priaissent pour li.

Madame Marie de Vertus, moult bone dame & moult sainte femme, me vint dire que la royne menoit moult grant deul, & me pria que j'alasse vers li pour la reconforter. Et quant ge ving là, je trovai que elle plouroit, & je li dis que voir dit celi qui dit que l'en ne doit femme croire : « Car ce estoit la femme que vous plus haiés (2), & vous en menez tel deul! » Et elle me dit que ce n'estoit pas pour li que elle ploroit, mès pour la mesaise que le roy avoit du deul que il menoit, & pour sa fille (qui puis fu royne de Navarre), qui estoit demourée en la garde des homes.

Les durtez que la royne Blanche fist à la royne Marguerite furent tiex, que la royne Blanche ne vouloit souffrir à son pooir que son filz feust en la compaignie sa femme, ne mez que le soir quant il

(1) A, &. — (2) B & L ajoutent, qui est morte.

de deux jours on ne put jamais lui parler. Après cela, il m'envoya querir par un valet de chambre. Quand je vins devant lui en sa chambre, là où il était seul, & qu'il me vit, il étendit les bras & me dit : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère ! » — « Sire, je ne m'en étonne pas, fis-je ; car elle devait mourir ; mais je m'étonne que vous, qui êtes un homme sage, ayez montré si grand deuil ; car vous savez que le sage dit que quelque chagrin que l'homme ait au cœur, rien ne lui en doit paraître sur le visage ; car celui qui le fait, en rend ses ennemis joyeux, & en chagrine ses amis. » Il lui fit faire beaucoup de beaux services outre-mer ; & après il envoya en France un sommier chargé de lettres de prières pour les églises, afin qu'elles priaissent pour elle.

la mort
de sa mère ;
duretés
de la reine
Blanche
pour la reine
Marguerite.

Madame Marie de Vertus, très-bonne dame & très-fainte femme, me vint dire que la reine montrait un très-grand deuil, & me pria que j'allasse vers elle pour la réconforter. Et quand je vins là, je trouvai qu'elle pleurait, & je lui dis qu'il disait vrai celui qui dit que l'on ne doit pas croire aux femmes ; « car c'était la femme que vous haïssiez le plus, & vous en montrez un tel deuil ! » Et elle me dit que ce n'était pas pour la reine qu'elle pleurait, mais pour la peine que le roi avait du deuil qu'il montrait, & pour sa fille (qui depuis fut reine de Navarre), qui était demeurée à la garde des hommes.

Les duretés que la reine Blanche fit à la reine Marguerite furent telles, que la reine Blanche ne voulait pas souffrir, autant qu'elle le pouvait, que son fils fût en la compagnie de sa femme, si ce n'est le soir quand il allait coucher avec elle. Les logis là où il plaisait le plus de demeurer pour le roi &

aloit coucher avec li. Les hostiex là où il pleïoit miex à demeurer, c'estoit à Pontoise, entre le roy & la royne, pour ce que la chambre le roy estoit desus, & la chambre la royne estoit desous. Et avoient ainsi acordé leur besoigne, que il tenoient leur parlement en une viç qui descendoit de l'une chambre en l'autre; & avoient leur besoignes si atirées, que quant les huisfiers véoient venir la royne en la chambre le roy son filz, il batoient les huis de leur verges, & le roy s'en venoit courant en sa chambre, pour ce que sa mère ne l'i trovast; & ainsi refesoient les huisfiers de la chambre la royne Marguerite quant la royne Blanche y venoit, pour ce qu'elle y trovast la royne Marguerite. Une foiç estoit le roy decoste la royne sa femme, & estoit en trop grant peril de mort, pour ce qu'elle estoit bleciée d'un enfant qu'elle avoit eu. Là vint la royne Blanche, & prist son filz par la main & li dit : « Venés-vous-en, vous ne faites riens ci. » Quant la royne Marguerite vit que la mère emmenoit le roy, elle fescria : « Hélas! vous ne me lairés veoir mon seigneur ne morte ne vive. » Et lors elle se pasma, & cuida l'en qu'elle feust morte; & le roy, qui cuida qu'elle se mourut, retourna, & à grant peinne la remist l'en à point.

XX. En ce point que la cité de Sayete estoit jà presque toute fermée, le roi fist fere plusieurs processions en l'ost, & en la fin des processions fesoit prier le legat que Dieu ordenast la besoigne le roy à sa volenté, par quoy le roy en feist le meilleur au gré Dieu, ou de raler en France, ou de demourer là.

Après ce que les processions furent faites, le roy

la reine, c'était à Pontoise, parce que la chambre du roi était au-dessus, & la chambre de la reine au-dessous. Et ils avaient si bien accordé leurs affaires qu'ils tenaient leur parlement dans un escalier tournant, qui descendait d'une chambre dans l'autre. Et ils avaient leurs affaires si bien arrangées, que quand les huissiers voyaient venir la reine dans la chambre du roi son fils, ils frappaient la porte de leurs verges, & le roi s'en venait courant dans sa chambre, de peur que sa mère l'y trouvât pas; & ainsi faisaient à leur tour les huissiers de la chambre de la reine Marguerite quand la reine Blanche y venait, pour qu'elle y trouvât la reine Marguerite. Une fois le roi était auprès de la reine sa femme, & elle était en très-grand péril de mort, parce qu'elle était blessée d'un enfant qu'elle avait eu. La reine Blanche vint là, & prit son fils par la main, & lui dit: « Venez-vous-en, vous ne faites rien ici. » Quand la reine Marguerite vit que la mère emmenait le roi, elle s'écria: « Hélas! vous ne me laisserez voir mon seigneur ni morte ni vive. » Et alors elle se pâma, & l'on crut qu'elle était morte; & le roi, qui crut qu'elle se mourait, revint, & à grand peine on la remit en état.

Au moment où la cité de Sayette était déjà presque toute fortifiée, le roi fit faire plusieurs processions dans le camp, & à la fin des processions il demandait au légat de prier que Dieu ordonnât les affaires du roi selon sa volonté, afin que le roi fit ce qui ferait le meilleur au gré de Dieu, ou de retourner en France ou de demeurer là.

Après que les processions furent faites, le roi, en

CXX.

Le roi décide son retour en France; entretien de Joinville & du légat.

m'avela là où je me séoie avec les riches homes du pays, de là en un prael, & me fit le dos tourner vers eulz. Lors me dit le legat : « Seneschal, le roy se loe moult de vostre servise, & moult volentiers vous pourchaceroit vostre profit & vostre honneur ; & pour vostre cuer, me dit-il, mettre aise, me dit-il que je vous deisse que il a atirée sa besoingne pour aler en France à ceste Pasque qui vient. » Et je li respondi : « Dieu l'en lait fere sa volenté ! »

Lors me dit le legat que je le convoiasse jusques à son hostel. Lors s'enclost en sa garderobe, entre li & moy sanz plus, & me mist mes deux mains entre les seues, & commensa à plorer moult durement ; & quant il pot parler, si me dit : « Seneschal, je sui moult lié, si en rent graces à Dieu, de ce que le roy & (1) les autres pelerins'eschapent du grant peril là où vous avez esté en celle terre. Et moult sui à mesaise de cuer de ce que il me couvendra lessier vos saintes compaignies, & aler à la court de Rome, entre celle desloial gent qui y sont. Mès je vous dirai que je pense à fere : je pense encore à fere tant que je demeure un an après vous, & bée à despendre touz mes deniers à fermer le fort-bourc d'Acre ; si que je leur mousterrai tout cler que je n'enporte point d'argent ; si ne me courront mie à la main. »

Je recordoie une foiz au legat deux pechiez que un mien prestre m'avoit recorder ; & il me respondi en tel manière : « Nulz ne scet tant de desloiaus

(1) B & L, le roy, vous &.

un moment où j'étais assis avec les riches hommes du pays, m'appela dans un préau & me fit tourner le dos de leur côté. Alors le légat me dit : « Sénéchal, le roi se loue beaucoup de votre service, & bien volontiers vous procurerait profit & honneur; & pour mettre, me dit-il, votre cœur à l'aise, il m'a dit que je vous disse qu'il a arrangé ses affaires pour aller en France à la Pâque qui vient (1). » Et je lui répondis : « Que Dieu lui en laisse faire sa volonté! »

Alors le légat me dit que je l'accompagnasse jusques à son hôtel. Alors il se ferma dans sa garde-robe, lui & moi, sans plus, & me mit mes deux mains entre les siennes, & commença à pleurer très-fort; & quand il put parler, il me dit : « Sénéchal, je suis très-joyeux, & j'en rends grâces à Dieu, de ce que le roi & les autres pèlerins échappent du grand péril là où vous avez été en cette terre; & je suis en grand chagrin de cœur de ce qu'il me faudra laisser votre sainte compagnie, & aller à la cour de Rome au milieu de ces déloyales gens qui y sont. Mais je vous dirai ce que je pense à faire: je pense encore à tant faire que je demeure un an après vous; & je désire dépenser tous mes deniers à fortifier le faubourg d'Acre, de sorte que je leur montrerai tout clair que je n'emporte point d'argent; alors ils ne courront pas après des mains vides. »

Je racontais une fois au légat deux péchés qu'un mien prêtre m'avait racontés; & il me répondit en telle manière : « Nul ne fait autant que moi les péchés

(1) A la Pâque de l'an 1254.

pechiez que l'en fet en Acre, comme je faiç; dont il couvient que Dieu les venge, en tel manière que la cité d'Acre soit lavée du sanc aus habitants, & que il y vieigne après autre gent qui y habiteront. La prophecie du preudomme est averée en (1) partie; car la cité est bien lavée du sanc aus habitants; mès encore n'i sont pas venus cil qui y doivent habiter; & Dieu les y envoit bons à sa volenté! »

CXXI. *Après ces choses, me manda le roy (2) que je m'alasse armer & mes chevaliers. Je li demandé pourquoy; & il me dit pour mener la royne & ses enfans jeusques à Sur, là où il avoit sept lieues. Je ne li repris onques la parole; & si estoit le commandement si perilleus, que nous n'avions lors ne trèves ne peç, ne à ceulz d'Egypte ne à ceulz de Damas. La merci Dieu, nous y venimes tout en peç, sanz nul empeeschement & à l'anuitier quant il nous couvint deux foiç descendre en la terre de nos ennemis pour fere feu & cuire viande pour les enfans repestre & alaitier.*

Quant que le roy se partist de la (3) cité de Sayete, que il avoit fermée de grans murs & de grans tours, & de grans fossés curez dehors & dedans, le patriarche & les barons du païs vindrent à li & li distrent en tel manière : « Sire, vous avez fermée la cité de Sayete, & celle de Cefaire, & le bourc de Jaffe, qui moult est grant profit à la sainte Terre; & la cité d'Acre avés moult enforcée des murs & des tours que vous y avez fet. Sire,

(1) A, avertie ou. — (2) B & L, m'envoya querre le roy & me commanda.

— (3) A, à la.

déloyaux que l'on fait en Acre; c'est pourquoi il faut que Dieu les venge de telle manière que la cité d'Acre soit lavée dans le sang de ses habitants, & qu'il y vienne après d'autres gens qui y habiteront (1). » La prophétie du prud'homme est avérée en partie : car la cité est bien lavée dans le sang de ses habitants; mais ceux-là n'y sont pas encore venus, qui y doivent habiter; & que Dieu les y envoie bons, selon sa volonté!

Après ces choses, le roi me commanda que je m'allasse armer, moi & mes chevaliers. Je lui demandai pourquoi, & il me dit que c'était pour mener la reine & ses enfants jusques à Sur, qui était bien à sept lieues de là. Je ne lui répliquai pas une parole; & pourtant le commandement était très-périlleux : car nous n'avions alors ni paix ni trêve avec ceux d'Égypte, ni avec ceux de Damas. Par la miséricorde de Dieu, nous y arrivâmes tout en paix, sans nul empêchement & à la tombée de la nuit, alors qu'il nous avait fallu deux fois descendre de cheval sur la terre de nos ennemis pour faire du feu & cuire des aliments, pour repaître & allaiter les enfants.

Quand le roi partit de la cité de Sayette, qu'il avait fortifiée de grands murs, & de grandes tours, & de grands fossés curés dehors & dedans, le patriarche & les barons du pays vinrent à lui & lui parlèrent en telle manière : « Sire, vous avez fortifié la cité de Sayette, & celle de Césarée, & le bourg de Jaffa, ce qui est un grand profit pour la Terre sainte; & vous avez beaucoup renforcé la cité d'Acre par les murs & les tours que vous y avez faits. Sire,

CXXI.
Joinville
conduit
la reine
à Sur.
Embarque-
ment
du roi.

(1) Les Sarrafins s'emparèrent d'Acre en 1291 & en massacrèrent les habitants.

nous nous fumes regarder entre nous, que nous ne (1) véons que vostre demourée puisse tenir point de proufit au royaume de Jerusalem; pour laquelle chose nous vous loons & conseillons que vous alez en Acre à ce quaresme qui vient, & atirez vostre passage, par quoy vous en puissés aler en France après ceste Pasque. » Par le conseil du patriarche & des barons, le roy se parti de Sayette & vint à Affur là où la royne estoit, & dès illec venimes à Acre à l'entrée de quaresme.

Tout le quaresme fist arréer le roy ses nefz pour revenir en France, dont il y ot treize (2), que nefz que galies. Les nefz & les galies furent atirées en tel manière, que le roy & la royne se requueillirent en leur nefz la vegile de Saint-Marc, après Pasques, & eumes bon vent au partir. Le jour de la Saint-Marc, me dit le roy que à celi jour il avoit esté né; & je li dix que encore pooit-il bien dire que il estoit renez ceste journée, & que assez estoit renez (3) quant il de celle perilleuse terre eschapoit.

CXXII. Le samedy veimes l'ille de Cypre, & une montaigne qui est en Cypre, que en appelle la montaigne de la Croiz. Celi samedi leva une bruine & descendi de la terre sur la mer, & pour ce cuidèrent nos mariniers que nous feussions plus loing de l'ille de Cypre que nous n'estions, pour ce que il véoient la montaigne par desus la bruine. Et pour ce firent nager habandonnéement : dont il avint ainfi que nostre nef hurta à une queue de

(1) Ne omis dans A. — (2) B & L, quatorze. — (3) Les mots ceste journée jusqu'à renez, omis dans A, se tirent du texte de M combiné avec celui des mss. B L & .

nous avons considéré entre nous, & nous ne voyons pas que votre séjour puisse apporter de profit au royaume de Jérusalem; c'est pourquoi nous vous donnons avis & conseil d'aller en Acre au carême qui vient, & de préparer votre passage, afin que vous puissiez vous en aller en France après Pâques. » Par le conseil du patriarche & des barons, le roi partit de Sayette & vint à Sur, là où la reine était; & de là nous vîmes à Acre à l'entrée du carême (1).

Pendant tout le carême, le roi fit préparer ses vaisseaux pour revenir en France; il y en avait treize, tant vaisseaux que galères. Les vaisseaux & les galères furent préparés en telle manière, que le roi & la reine s'embarquèrent sur leurs vaisseaux la veille (2) de Saint-Marc, après Pâques, & nous eûmes bon vent au départ. Le jour de la Saint-Marc, le roi me dit qu'à pareil jour il était né; & je lui dis qu'il pouvait bien dire aussi qu'il était rené en cette journée, & qu'il était bien rené quand il échappait de cette périlleuse terre.

Le samedi, nous vîmes l'île de Chypre, & une montagne qui est en Chypre, qu'on appelle la montagne de la Croix. Ce samedi, il s'éleva une brume, & elle descendit de la terre sur la mer; & pour cela nos mariniers crurent que nous étions plus loin de l'île de Chypre que nous n'étions, parce qu'ils voyaient la montagne par-dessus la brume; & pour cela ils firent avancer hardiment: d'où il advint ainsi que notre vaisseau heurta contre un banc de fable qui était sous l'eau (3). Or il advint que si

CXXII.

Le vaisseau
du roi
heurte
contre
un banc
de fable.

(1) En 1254, le carême commença le 25 février. — (2) Le 24 avril 1254. —
(3) Voy. chap. II & chap. VII.

fablon qui estoit en la mer. Or avint ainfi, que se nous n'eussions trouvé ce pou de sablon là où nous hurtames, nous eussions hurté à tout plein de roches qui estoient couvertes, là où nostre nef eust esté toute esmiée, & nous touz perilz & noiez. Maintenant le cri leva en la nef si grant, que chascun crioit hélas ! & les mariniers & les autres batoient leur paumes, pour ce que chascun avoit pour de noier. Quant je oy ce, je me levai de mon lit, là où je gisoie, & alai ou chastel avec les mariniers. Quant je ving là, frère Remon (1), qui estoit Templier & mestre desus les mariniers, dit à un de ses vallez : « Giète ta plomme. » Et si fist-il. Et maintenant que il l'ot getée, il fescria & dit : « Halas ! nous sommes à terre. » Quant frère Remon oy ce, il se desirra jusques à la courroie & prist à arracher sa barbe, & crier : « Et mi, ai mi (2) ! » En ce point me fist un mien chevalier, qui avoit non monseigneur Jehan de Monson (3), père l'abbé Guillaume de Saint-Michiel, une grant debonnaireté, qui fu tele ; car il m'aporta sanz dire un mien seurcot forré & le me geta ou dos, pour ce que je n'avoie que ma cote. Et ge li escriai & li diz : « Que ai-je à fere de vostre seurcot, que vous m'aportez quant nous noyons ? » Et il me dit : « Par m'ame ! sire, je aurais plus chier que nous feussions touz naiez, que ce que une maladie vous preit de froit, dont vous eussiez la mort. »

Les mariniers escrièrent : « Ça (4), la galie ! » pour le roy requellir ; mès de quatre galies que le roy avoit là, il n'i ot onques galie qui de là

(1) A, Hamon, mais plus loin Remon. — (2) B & L, oy my, oy my. — (3) B & L, Monlons ou Mouslons. — (4) A, fa.

nous n'eussions rencontré ce peu de fable là où nous heurtâmes, nous eussions heurté contre tout plein de roches qui étaient couvertes, là où notre vaisseau eût été tout brisé, & nous tous naufragés & noyés. Aussitôt le cri s'éleva sur le vaisseau, très-grand : car chacun criait hélas ! & les mariniers & les autres frappaient des mains, parce que chacun avait peur de se noyer. Quand j'ouïs cela, je me levai de mon lit, où j'étais couché, & allai au château, avec les mariniers. Quand je vins là, frère Rémond, qui était Templier & maître des mariniers, dit à un de ses valets : « Jette la fonde ; » & ainsi fit-il. Et dès qu'il l'eut jetée, il s'écria & dit : « Hélas ! nous sommes à terre. » Quand frère Rémond ouït cela, il déchira sa robe jusques à la ceinture, & se prit à farracher la barbe, & à crier : « Hélas ! hélas ! » En ce moment, un mien chevalier, qui avait nom monseigneur Jean de Monfon, père de l'abbé. Guillaume de Saint-Michel, eut pour moi une grande bonté, qui fut telle qu'il m'apporta sans mot dire un mien furcot (1) fourré, & me le jeta sur le dos, parce que je n'avais que ma cotte. Et je lui criai & lui dis : « Qu'ai-je à faire de votre furcot que vous m'apportez, quand nous nous noyons ? » Et il me dit : « Sur mon âme, sire, j'aimerais mieux que nous autres fussions tous noyés que fil vous prenait par le froid une maladie dont vous dussiez mourir. »

Les mariniers s'écrièrent : « Ça, la galère ! » pour recueillir le roi. Mais de quatre galères que le roi avait là, il n'y eut pas de galère qui s'approchât ;

(1) Voy. p. 25, note 2.

f'aprochaft, dont il firent moult que sage; car il avoit bien huit cens persones en la nef qui touz feussent sailli ès galies pour leur cors garantir, & ainsi les eussent effondées.

Cil qui avoit la plommée, geta la seconde foiz, & revint à frère Remon, & li dit que la nef n'estoit mès à terre; & lors frère Remon le (1) ala dire au roy, qui estoit en croiz adentz (2) sur le pont de la nef, tout deschaus, en pure cote & tout deschevelé, devant le cors Nostre-Seigneur qui estoit en la nef, comme cil qui bien cuidoit noier.

Sitost comme il fu jour, nous veimes la roche devant nous, là où nous feussions hurté se la nef ne feust adhurtée à la queue du sablon.

CXXIII. *L'endemain envoya le roy querre les mestres nothonniers des nefz, lesquielx envoièrent (3) quatre plongeurs en la mer aval. Et plungèrent en la mer; & quant il revenoient, le roy & les mestres nothonniers (4) les oyoient l'un après l'autre, en tel manière que l'un des plongeurs ne favoit ce que l'autre avoit dit. Toutefois trouva l'en par les quatre plongeurs, que au froter que nostre nef avoit fait ou sablon, le sablon (5) en avoit bien osté quatre taifes du tyson sur quoy la nef estoit fondée.*

Lors appela (6) le roy les mestres nothonniers devant nous, & leur demanda quel conseil il donroient du cop que sa nef avoit receu. Il se conseilèrent ensemble, & loèrent au roy que il se descendist de la nef là où il estoit & entraist en une

(1) Le *omis* dans *A*. — (2) *Adentz* *omis* dans *A*. — (3) *A*, le mestre nothonnier des nefz lesquielx envoie. — (4) *A*, le mestre nothonnier. — (5) Le *sablon* *omis* dans *A*. — (6) *A*, appelle.

en quoi ils firent très-fagement; car il y avait bien huit cents personnes dans le vaisseau, qui toutes eussent fauté dans les galères pour sauver leur vie, & ainsi les eussent coulées à fond.

Celui qui avait la sonde la jeta une seconde fois, & revint à frère Rémond & lui dit que le vaisseau n'était plus sur le fond. Et alors frère Rémond l'alla dire au roi, qui était prosterné en croix, sur le pont du vaisseau, tout déchauffé, vêtu d'une simple cotte & tout échevelé (devant le corps de Notre-Seigneur qui était sur le vaisseau), comme un homme qui l'attendait bien à être noyé.

Sitôt qu'il fut jour, nous vîmes devant nous la roche là où nous eussions heurté, si le vaisseau n'eût heurté contre le banc de sable.

Le matin, le roi envoya querir les maîtres nautoniers des vaisseaux, lesquels envoyèrent quatre plongeurs au fond de la mer. Et ils plongèrent dans la mer; & quand ils revenaient, le roi & les maîtres nautoniers les entendaient l'un après l'autre, de sorte que l'un des plongeurs ne savait pas ce que l'autre avait dit: toutefois, on trouva par les quatre plongeurs que dans le frottement de notre vaisseau sur le sable, le sable en avait bien ôté trois toises de la quille sur quoi le vaisseau était construit.

Alors le roi appela les maîtres nautoniers devant nous, & leur demanda quel conseil ils donneraient pour le coup que son vaisseau avait reçu. Ils se consultèrent ensemble, & conseillèrent au roi de descendre du vaisseau là où il était, & d'entrer dans un autre. « Et nous vous donnons ce conseil,

CXXIII.
Le roi refuse
de quitter
son
vaisseau (1).

(1) Voy. chap. II.

autre : « Et ce conseil vous loons-nous; car nous entendons de certain que touz les ès de vostre nef sont touz eslochez : par quoy nous doutons que quant vostre nef venra en la haute mer, que elle ne puisse souffrir les cops des ondes, qu'elle ne se despiesce. Car autel avint-il quant vous venistes de France, que une nef hurta aussi; & quant elle vint en la haute mer, elle ne pot souffrir les cops des ondes, ainçois se desrompi; & furent touz periz quant que il estoient en la nef, fors que une femme & son enfant qui en eschapèrent sur une pieſce de la nef. » Et je vous tesmoing que il diſoient voir; car je vi la femme & l'enfant en l'oſtel au conte de Joingny en la cité de Baffe, que le conte norriſſoit (1).

Lors demanda le roy à monſeigneur Pierre le chamberlain, & à monſeigneur Gile le Brun conneſtable de France, & à monſeigneur Gervaiſe d'Eſcrainnes (2), qui eſtoit meſtre queu le roy, & à l'arcedyacre de Nicocye, qui portoit ſon ſeel, qui puis fu cardonnal, & à moy, que nous li loions de ces choſes. Et nous li reſpondimes que de toutes choſes terriennes l'en devoit croire ceulz qui plus en ſavoient : « Dont nous vous loons devers nous que vous faciez ce que les nothonniers vous loent. »

Lors dit le roy aus nothonniers : « Je vous demant ſur voz loialtés, ſe la nef feust vostre & elle feust chargée de vos marchandises, ſe vous en descendriés. » Et il reſpondirent touz enſemble que nanin; car il ameroient miex mettre leur cors en avanture de noier, que ce que il achetaſſent

(1) B & L ajoutent pour Dieu. — (2) A, Deforainnes; B & L, d'Eſcroignes.

car nous croyons certainement que tous les ais de votre vaisseau sont tout disloqués; c'est pourquoi nous craignons que, quand votre vaisseau viendra en haute mer, il ne puisse soutenir le choc des vagues sans qu'il se mette en pièces. Car il advint de même quand vous vîntes de France, qu'un vaisseau heurta aussi; & quant il vint en haute mer, il ne put soutenir le choc des vagues, mais il se rompit; & tous ceux qui étaient sur le vaisseau périrent, excepté une femme & son enfant qui échappèrent sur un débris du vaisseau. » Et je vous suis témoin qu'ils disaient vrai : car je vis à l'hôtel du comte de Joigny, dans la cité de Baffe, la femme & l'enfant, que le comte nourrissait.

Alors le roi demanda à monseigneur Pierre le chambellan, à monseigneur Gilles le Brun, connétable de France, à monseigneur Gervais d'Esclaines (1), qui était maître queux du roi, à l'archidiacre de Nicosie, qui portait son sceau & qui depuis fut cardinal (2), & à moi, ce que nous lui conseillions sur ces choses. Et nous lui répondîmes que sur toutes les choses de ce monde on devait croire ceux qui en savaient le plus : « Nous vous conseillons donc, quant à nous, de faire ce que les nautoniers vous conseillent. »

Alors le roi dit aux nautoniers : « Je vous demande sur votre honneur, au cas que le vaisseau fût vôtre & qu'il fût chargé de marchandises à vous, si vous en descendriez? » Et ils répondirent tous ensemble que non, parce qu'ils aimeraient mieux mettre leur personne en aventure de se noyer que d'acheter

(1) Voy. *Éclaircissements*, 4°. — (2) Voy. *Éclaircissements*, 7°.

une nef quatre mille livres (1) & plus. « Et pourquoy me loez-vous donc que je descende? » — « Pour ce, firent-il, que (2) ce n'est pas geu parti; car or ne argent ne peut esprifier le cors de vous, de vostre femme & de vos enfants qui sont céans (3), & pour ce ne vous loons-nous pas que vous metez ne vous, ne eulz, en aventure. »

Lors dit le roy : « Seigneurs, j'ai oy vostre avis & l'avis de ma gent; or vous redirai-je le mien, qui est tel, que se je descendent de la nef, que il a céans tiex cinc cens persones & plus, qui demorront en l'ille de Cypre pour la poour du peril de leur cors; car il n'i a celi qui autant n'aime sa vie comme je fois la mienne (4), & qui jamez par aventure en leur païz ne renterront : dont j'aimme miex mon cors & ma femme & mes enfans mettre en la main Dieu, que je feïsse telle doumage à fi (5) grant peuple comme il a céans. »

Le grant doumage que le roy eut fait au peuple qui estoit en sa nef, peut l'en veoir à Olivier de Termes qui estoit en la nef le roy, lequel estoit un des plus hardis hommes que je onques veïsse & qui miex festoit (6) prouvé en la Terre sainte, n'osa demourer avec nous pour poour de naier; ainçois demoura en Cypre, & eut tant de destourbiers qu'il (7) fu avant un an & demi que il revenist au roy; & fi estoit grant home & riche home, & bien pooit paier son passage : or regardez que petites gens eussent fet qui n'eussent eu de quoy

(1) B & L, qui leur cousteroit dix mil livres. — (2) Que omis dans A. — (3) A, céans. — (4) A, autant n'ait en sa vie comme j'ai. — (5) A, ci. — (6) A, c'estoit. — (7) Eut tant jusqu'à qu'il omis dans A.

un vaisseau quatre mille livres & plus. « Et pourquoi me conseillez-vous de descendre ? » — « Parce que, firent-ils, le jeu n'est pas égal ; car ni or ni argent ne peut valoir le prix de votre personne, de votre femme & de vos enfants qui sont céans ; & pour cela nous ne vous conseillons pas de vous mettre, ni vous ni eux, en aventure. »

Le roi dit alors : « Seigneurs, j'ai ouï votre avis & l'avis de mes gens ; or, je vous dirai à mon tour le mien, qui est tel, que si je descends du vaisseau, il y a céans cinq cents personnes & plus qui demeureront dans l'île de Chypre, par peur du péril de leur corps (car il n'y en a pas un qui n'aime autant sa vie que je fais la mienne), & qui jamais, par aventure, ne rentreront dans leur pays. C'est pourquoi j'aime mieux mettre en la main de Dieu ma personne, & ma femme & mes enfants, que de causer tel dommage à un aussi grand nombre de gens qu'il y a céans. »

Le grand dommage que le roi eût causé aux gens qui étaient en son vaisseau, on peut le voir par Olivier de Termes, qui était sur le vaisseau du roi ; lequel était un des hommes les plus hardis que j'eusse jamais vus, & qui s'était le mieux montré dans la Terre sainte (1) : il n'osa demeurer avec nous par peur de se noyer ; mais il demeura en Chypre, & eut tant d'empêchements qu'il se passa un an & demi avant qu'il revînt près du roi ; & pourtant c'était un grand & riche homme, & qui pouvait bien payer son passage. Or, regardez ce qu'eussent fait de petites gens qui n'eussent pas eu de quoi payer,

(1) Voy. ch. cxii.

paier, quant tel homme ot si grand destourbier.

CXXIV. De ce peril dont Dieu nous ot eschapez, entrames en un autre; car le vent qui nous avoit flatis sus Chypre, là où nous deumes estre noiés, leva si fort & si horrible, car il nous batoit à force sus l'ille de Cypre; car les mariniers getèrent leur ancrs encontre le vent, ne onques la nef ne porent arester tant que il en y orent aportés cinq. Les parois de la chambre le roy couvint abatre; ne il n'avoit nulli léans qui y ofast demourer, pour ce que le vent ne les enportast en la mer. En ce point le connestable de France monseigneur Giles le Brun & moy (1) estiens couchié en la chambre le roy; & en ce point la royne ouvri l'uis de la chambre, & cuida trouver le roy en la seue. Et je li demandai qu'elle estoit venue querre : elle dit qu'elle estoit venue parler au roy pour ce que il promeist à Dieu aucun pelerinage, ou à ses sains, par quoy Dieu nous delivraft de ce peril là où nous estions; car les mariniers avoient dit que nous estions en peril de naier. Et je li diz : « Dame, prometés la voie à monseigneur saint Nicholas de Warangeville, & je vous sui plège pour li que Dieu vous remenra en France, & le roy & vos enfans. » — « Seneschal, fist-elle, vraiment je le feroie volentiers; mez le roy est si divers que se il le savoit que je l'eusse promis sanz li, il ne m'i lèroit jamez aler. » — « Vous ferez une chose, que se Dieu vous rameinne en France, que vous li promettrés une nef d'argent de cinq mars, pour le roy, pour vous & pour vos troiz enfans, & je vous sui plège que Dieu vous ramenra

(1) Et moy omis dans A.

quand un tel homme eut si grand empêchement.

De ce péril, dont Dieu nous avait réchappés, nous tombâmes dans un autre ; car le vent qui nous avait jetés sur Chypre, là où nous dûmes être noyés, féleva si fort & si horrible qu'il nous poussait avec force sur l'île de Chypre ; car les mariniers jetèrent leurs ancres contre le vent, & ne purent jamais arrêter le vaisseau jusques à tant qu'ils en eussent apporté cinq. Il fallut abattre les parois de la chambre du roi, & il n'y avait personne dedans qui y osât demeurer, de peur que le vent ne les emportât à la mer. En ce moment le connétable de France, monseigneur Gilles le Brun, & moi, nous étions couchés dans la chambre du roi ; & en ce moment la reine ouvrit la porte de la chambre, & crut trouver le roi dans la sienne. Et je lui demandai ce qu'elle était venue querir : elle dit qu'elle était venue parler au roi, pour qu'il promît à Dieu ou à ses saints quelque pèlerinage, par quoi Dieu nous délivrât de ce péril là où nous étions ; car les mariniers avaient dit que nous étions en péril de nous noyer. Et je lui dis : « Madame, promettez le voyage à monseigneur saint Nicolas de Varangéville (1), & je vous suis garant pour lui que Dieu vous ramènera en France, vous, & le roi, & vos enfants. » — « Sénéchal, fit-elle, vraiment je le ferais volontiers ; mais le roi est si bizarre que s'il savait que je l'eusse promis sans lui, il ne me laisserait jamais aller. » — « Vous ferez une chose, c'est que si Dieu vous ramène en France, vous lui promettrez un vaisseau d'argent de cinq marcs, pour le roi, pour vous & pour

CXXIV.
Tempête
sur les côtes
de Chypre.
Vœu
de la reine
&
de Joinville.

(1) Saint-Nicolas du Port (département de la Meurthe).

en France ; car je promis à saint Nicholas que se il nous reschapoit de ce peril là où nous avions la nuit esté, que je l'iroie requerre de Joinville à pié & deschaus. » Et elle me dit que la nef d'argent de cinq mars que elle la promettoit à saint Nicholas, & me dit que je l'en feusse plège ; & je li dis que si feroie-je moult volentiers. Elle se parti de illec, & ne tarda que un petit ; si revint à nous & me dit : « Saint Nicholas nous a garantis de cest peril ; car le vent est cheu. »

Quant la royne (que Dieu abfoille !) feu revenue en France, elle fist fère la nef d'argent à Paris. Et estoit en la nef, le roy, la royne & les troiz enfans, touz d'argent ; le marinier, le mat, le gouvernail & les cordes tout d'argent, & le voile tout coufu à fil (1) d'argent. Et me dit la royne que la façon avoit cousté cent livres. Quant la nef fu faite, la royne la m'envoia à Joinville pour fere conduire jusques à Saint-Nicholas, & je si fis ; & encore la vis-je à Saint-Nicholas quant nous menames la fereur le roy à Haguenoe, au roy d'Alemaingne.

CXXV. Or revenons à nostre matière & difons ainfi, que après ce que nous fumes eschapé de ces deux perilz, le roy fassit sur le bort (2) de la nef & me fist asseoir à ses piez, & me dit ainfi : « Seneschal, nous a bien moustré nostre Dieu son grant pouvoir ; que un de ces (3) petits vens, non pas le mestre des quatre vens, dut avoir naié le roy de France, sa femme & ses enfans, & toute sa compaignie. Or li devons

(1) Coufu à fil omis dans A. — (2) A, ban. — (3) Mff. fcs.

vos trois enfants ; & je vous suis garant que Dieu vous ramènera en France ; car je promis à saint Nicolas que si nous réchappait de ce péril, là où nous avions été la nuit, je l'irais prier de Joinville à pied & déchauffé. » Et elle me dit que pour le vaisseau d'argent de cinq marcs elle le promettait à saint Nicolas, & me dit que je lui en fusse garant ; & je lui dis que je le ferais volontiers. Elle partit de là, & ne tarda qu'un peu ; puis elle revint à nous & me dit : « Saint Nicolas nous a garantis de ce péril ; car le vent est tombé. »

Quand la reine (que Dieu absolve !) fut revenue en France, elle fit faire le vaisseau d'argent à Paris ; & sur le vaisseau étaient le roi, la reine & les trois enfants tout d'argent ; le marinier, le mât & les cordages, tout d'argent ; & les voiles toutes cousues de fil d'argent ; & la reine me dit que la façon avait coûté cent livres. Quand le vaisseau fut fait, la reine me l'envoya à Joinville pour le faire conduire jusques à Saint-Nicolas, & ainsi fis-je ; & je le vis encore à Saint-Nicolas quand nous menâmes la sœur du roi à Haguenau, au roi d'Allemagne (1).

Or, revenons à notre matière, & disons ainsi, qu'après que nous fûmes échappés de ces deux périls, le roi assit sur le bord du vaisseau & me fit asseoir à ses pieds, & me dit ainsi : « Sénéchal, notre Dieu nous a bien montré son grand pouvoir ; car un de ces petits vents (non pas le maître des quatre vents) faillit noyer le roi de France, sa femme

CXXV.
Profit
à tirer
des menaces
de Dieu (2).

(1) Albert, roi ou empereur d'Allemagne, dont le fils Rodolphe épousa, en 1300, Blanche, sœur de Philippe le Bel morte en 1305. — (2) Voy. chap. vii.

gré & grace rendre du peril dont il nous a delivrez.

« Seneschal, fist le roy, de teles tribulacions, quant elles aviennent aus gens, ou de grans maladies, ou d'autres persecucions, dient les sains que ce sont les menaces Nostre-Seigneur; car aussi comme Dieu dit à ceulz qui eschapent de grans maladies : « Or vééz-vous bien que je vous eusse « bien mors se je voufisse, » & ainsi peut-il dire à nous : « Vous vééz bien que je vous eusse noiez se « je voufisse. » Or devons, fist le roy, regarder à nous, que il n'i ait chose qui li desplaie par quoy il nous ait ainsi espoentez; & se nous trouvons chose qui li desplaie (1), que nous le mettons (2) hors; car se nous le fessons autrement après ceste menace que il nous a faite, il ferra sus nous ou par mort, ou par autre grant meschéance, au dommage des cors & des ames. »

Le roy dit : « Seneschal, le saint dit : « Se Dieu « Dieu, pourquoy nous menaces-tu? car se tu « nous avoies touz perdus, tu n'en feroies jà pour « ce plus povre; & se tu nous avoies touz gaaignés, « tu n'en feroies jà plus riche pour ce. Dont nous « poons veoir, fait le saint, que ces menaces que « Dieu nous fet ne sont pas pour son preu avancier, « ne pour son doumage destourber; meiz seulement « pour la grant amour que il a en nous, nous es- « veille par ses menaces, pour ce que nous voions « cler en nos defautes, & que nous oestions ce qui li « desplet. » Or le fessons ainsi, fist le roy, si ferons que sages.

(1) Par quoy jusqu'à desplaie omis dans A. — (2) A, nous n'oestions.

& ses enfants, & toute sa compagnie; or, nous lui devons savoir gré & rendre grâces pour le péril dont il nous a délivrés. »

« Sénéchal, fit le roi, quand de telles tribulations ou de grandes maladies, ou d'autres persécutions adviennent aux gens, les saints disent que ce sont les menaces de Notre-Seigneur; car de même que Dieu dit à ceux qui réchappent de grandes maladies : « Or, vous voyez bien que je vous eusse fait mourir, « si j'eusse voulu; » ainsi peut-il nous dire : « Vous « voyez bien que je vous eusse noyés, si j'eusse voulu. » Or, nous devons, fit le roi, regarder à nous de peur qu'il n'y ait rien qui lui déplaise à cause de quoi il nous ait ainsi épouvantés; & si nous trouvons rien qui lui déplaise, il faut que nous le mettions dehors; car si nous faisons autrement après cette menace qu'il nous a faite, il frappera sur nous par la mort ou par quelque autre grand malheur, au dommage de nos corps & de nos âmes. »

Le roi dit : « Sénéchal, le saint dit : « Seigneur Dieu, « pourquoi nous menaces-tu? Car si tu nous avais « tous perdus, tu n'en serais déjà pas pour cela plus « pauvre; & si tu nous avais tous gagnés, tu n'en « serais déjà pas plus riche pour cela. D'où nous « pouvons voir, fait le saint, que ces menaces que « Dieu nous fait, ne sont pas pour accroître son « profit ou pour détourner son dommage; mais « seulement à cause du grand amour qu'il a pour « nous, il nous éveille par ses menaces, pour que « nous voyions clair à nos défauts, & que nous « ôtions ce qui lui déplait. » Or, faisons-le ainsi, fit le roi, & nous ferons sagement. »

CXXVI. De l'ille de Cypre nous partimes, puis que nous eumes pris en l'ille de l'yaue fresche & autres choses qui befoing nous estoient. A une ylle venimes que en appelle la Lempieuse, là où nous preimes tout plein de connins, & trouvames un hermitage ancien dedans les roches, & trouvames les courtilz que les hermites qui y demourèrent (1) anciennement avoient fait; olivier, figuiers, seps de vingne & autres arbres y avoit. Le ru de la fonteinne couroit parmi le courtil. Le roy & nous alames jeusques au chief du courtil, & trouvames un oratoire en la première voute, blanchi de chaus, & une croiz vermeille de terre. En la seconde voute entrames, & trouvames deux cors de gens mors, dont la char estoit toute pourrie; les (2) costes se tenoient encore toutes ensemble, & les os des mains estoient sur leur piç; & estoient couchez contre orient, en la manière que l'en met les cors en terre. Au requellir que nous feismes en nostre nef, il nous failli un de nos mariniers; dont le mestre de la nef cuida que il feust là demouré pour estre hermite; & pour ce, Nicholas de Soisi, qui estoit mestre serjant le roy, leffa trois sacz de becuiz sur la rive, pour ce que cil les trouvaſt & en vequist.

CXXVII. Quant nous fumes partis de là, nous veismes une grant ylle en la mer, qui avoit à non Pantennelée, & estoit peuplée (3) de Sarrazins qui estoient en la subjection du roy de Sezile & du roy de Thunes. La royne pria le roy que il y envoiaſt troiç galies pour prendre du fruit pour ses enfans; & le roy li

(1) A, dormirent; B & L, l'hermite qui y demouroit. — (2) A, le. —

(3) A, peuplé.

Nous partîmes de l'île de Chypre après-que nous eûmes pris dans l'île de l'eau fraîche & autres choses dont nous avions besoin. Nous vîmes à une île qu'on appelle Lampedoufe, là où nous prîmes tout plein de lapins; & nous trouvâmes un ermitage ancien dans les roches, & trouvâmes les jardins qu'y avaient fait les ermites qui y demeurèrent anciennement: il y avait des oliviers, des figuiers, des ceps de vigne & d'autres arbres. Le ruisseau de la fontaine courait parmi le jardin. Le roi & nous, nous allâmes jusques au bout du jardin, & trouvâmes sous une première voûte un oratoire blanchi à la chaux, & une croix vermeille de terre. Nous entrâmes sous la seconde voûte, & trouvâmes deux corps de gens morts dont la chair était toute pourrie; les côtes se tenaient encore toutes ensemble, & les os des mains étaient sur leurs poitrines; & ils étaient couchés vers l'orient, de la manière que l'on met les corps en terre. Au moment de nous rembarquer dans notre vaisseau, il nous manqua un de nos mariniers; à cause de quoi le maître de la nef crut qu'il était demeuré là pour être ermite; & pour cela Nicolas de Soifi, qui était maître sergent du roi, laissa trois sacs de biscuits sur le rivage, pour que celui-là les trouvât & en vécût.

CXXVI.
De l'île
de
Lampedoufe.

Quand nous fûmes partis de là, nous vîmes une grande île en mer qui avait nom Pantalarée, & était peuplée de Sarrafins qui étaient sous la sujétion du roi de Sicile (1) & du roi de Tunis. La reine pria le roi qu'il y envoyât trois galères pour prendre du fruit pour ses enfants; & le roi le lui octroya, &

CXXVII.
De l'île
de
Pantalarée;
sévérité
de
saint Louis.

(1) Conrad II, petit-fils de l'empereur Frédéric II.

otria, & commanda aus galies que quant la nef le roy passeroit par devant l'ille, que il feussent touz appareillés de venir à luy (1). Les galies entrèrent en l'ylle par un port qui y estoit; & avint que quant la nef le roy passa par devant le port, nous n'oymes onques nouvelles de nos galies. Lors commencierent les mariniers à murmurer l'un à l'autre. Le roy les fist appeler, & leur demanda que il leur sembloit de cest heure; & les mariniers li distrent qu'il leur sembloit (2) que les Sarrazins avoient pris sa gent & les galies : « Mès nous vous loons & conseillons, fire, que vous ne les attendés pas; car vous estes entre le royaume de Cezile & le royaume de Thunes, qui ne vous aiment guères, ne l'un ne l'autre; & se vous nous lessiez nager, nous vous (3) aurons encore ennuit delivré du peril; car nous vous aurons passé ce destroit. » — « Vraiment, fist le roy, je ne vous en croirai jà que je lessé ma gent entre les mains des (4) Sarrazins, que je n'en face au moins mon pouer d'eulz delivrer; & vous commant que vous tournez vos voueles, & leur alons courre sus. » Et quant la royne oy ce, elle commença à mener moult grant deul, & dit : « Hé lasse! ce ai-je tout fet! »

Tandis que l'en tournoit les voiles de la nef le roy & des autres, nous veismes les galies issir de l'ylle. Quant elles vindrent au roy, le roy demanda aus mariniers pourquoy il avoient ce fet; & il respondirent que il n'en pooient mès, que ce firent les filz de bourgeois de Paris, dont il y avoit

(1) A, à moy. — (2) Qu'il leur sembloit omis dans A. — (3) Vous omis dans A. — (4) A, de.

commanda aux galères que quand le vaisseau du roi passerait par-devant l'île, elles fussent toutes prêtes à venir à lui. Les galères entrèrent dans l'île par un port qui y était ; & il advint que quand le vaisseau du roi passa par-devant le port, nous n'ouïmes aucunes nouvelles de nos galères. Alors les mariniers commencèrent à murmurer l'un à l'autre. Le roi les fit appeler, & leur demanda ce qu'il leur semblait de cette aventure ; & les mariniers lui dirent qu'il leur semblait que les Sarrafins avaient pris ses gens & les galères. « Mais nous vous donnons l'avis & le conseil, sire, de ne pas les attendre ; car vous êtes entre le royaume de Sicile & le royaume de Tunis, qui ne vous aiment guère ni l'un ni l'autre ; & si vous nous laissez naviguer, nous vous aurons encore cette nuit délivré du péril ; car nous vous aurons passé ce détroit. » — « Vraiment, fit le roi, je ne vous en croirai pas, de laisser mes gens entre les mains des Sarrafins sans que je fasse au moins tout mon possible pour les délivrer. Et je vous commande que vous tourniez vos voiles & que nous leur allions courir sus. » Et quant la reine ouït cela, elle commença à montrer un très-grand deuil, & dit : « Hélas ! c'est moi qui ai fait tout cela. »

Tandis que l'on tournait les voiles du vaisseau du roi & des autres, nous vîmes les galères sortir de l'île. Quand elles vinrent près du roi, le roi leur demanda pourquoi ils avaient fait cela ; & ils répondirent qu'ils n'en pouvaient mais, que ceux qui le firent c'étaient des fils de bourgeois de Paris, dont il y en avait six, qui mangeaient les fruits des jardins ; c'est pourquoi les mariniers ne les pouvaient avoir, &

fix qui mangoient les fruiz des jardins, par quoy il ne les pooient avoir, & il ne les vouloient lessier. Lors commanda le roy que en les meist en la barje de cantiers, & lors il commencèrent à crier & à brère : « Sire, pour Dieu, raimbez-nous de quant que nous avons, mès que vous ne nous metiez là où en met les murtriers & les larrons ; car touz-jours mès nous seroit reprouvé. » La royne & nous touz feismes nos pooirs comment le roy se voufist souffrir ; mez onques le roy ne voult escouter nullui ; ainçois y furent mis & y demourèrent tant que nous feumes à terre. A tel meschief y furent, que quant la mer grossoioit, les ondes leur voloient par desus la teste, & les couvenoit asseoir, que le vent ne les emportast en la mer. Et ce fu à bon droit ; que leur gloutonnie nous fist tel doumage que nous en fumes delaiés huit bones journées, parce que le roy fist tourner les nefz ce devant derière.

XXXVIII. *Un autre aventure nous avint en la mer, avant que nous venissions à terre, qui fu tele, que une des beguines la royne, quant elle ot la royne couchée (1), si ne se prist garde, si jeta sa touaille de quoy elle avoit sa teste entorteillée, au chief de la paielle de fer là où la soigne la royne ardoit ; & quant elle fu alée coucher en la chambre desous la chambre la royne, là où les femmes gisoient, la chandelle ardi tant que le feu se prist en la touaille, & de la toaille se prist à telles dont les dras la royne estoient couvers. Quant la royne se esveilla, elle vit la chambre toute embrasée de feu, & failli fus toute nue, & prist la touaille & la jeta tout ardent (2)*

(1) A, chaucée. — (2) Tout ardent omis dans A.

ils ne les voulaient pas laisser. Alors le roi commanda qu'on les mît dans la chaloupe; & alors ils commencèrent à crier & à braire : « Sire, pour Dieu, rançonnez-nous de tout ce que nous avons, pourvu que vous ne nous mettiez pas là où l'on met les meurtriers & les larrons; car cela nous ferait à jamais reproché. » La reine & nous tous fîmes notre possible pour que le roi se voulût désister; mais jamais le roi ne voulut écouter personne; ils y furent mis & y demeurèrent jusques à tant que que nous fûmes à terre. Ils y furent en tel danger, que quand la mer devenait grosse, les vagues leur volaient par-dessus la tête, & ils devaient passer de peur que le vent ne les emportât dans la mer. Et ce fut à bon droit, car leur gloutonnerie nous fit tel dommage que nous en fûmes retardés de huit bonnes journées, parce que le roi fit tourner les vaisseaux devant derrière.

Avant que nous vinssions à terre, une autre aventure nous advint en mer qui fut telle, qu'une des bégüines de la reine, quand elle eut couché la reine, ne prit pas garde, & jeta l'étoffe de quoi elle lui avait entortillé la tête, auprès de la poêle de fer où la chandelle de la reine brûlait; & quand elle fut allée coucher dans la chambre au-dessous de la chambre de la reine, là où les femmes couchaient, la chandelle brûla tant que le feu prit à l'étoffe, & de l'étoffe il prit aux toiles dont les draps de la reine étaient couverts. Quand la reine s'éveilla, elle vit la chambre tout embrasée de feu, & futa du lit toute nue, & prit l'étoffe & la jeta tout en feu à la mer, & prit les toiles & les éteignit. Ceux qui étaient dans la chaloupe, crièrent à

CXXVIII.
Le feu prend
dans
la chambre
de la reine.

en la mer, & prist les telles (1) & les estaint. Cil qui estoient en la barge de cantiers crièrent basset : « Le feu ! le feu ! » Je levai ma teste, & vi que la touaille ardoit encore à clère flambe sur la mer, qui estoit moult quoye. Je vesti ma cote au plus tost que je poi, & alai seoir avec les mariniers. Tandis que je séoie là, mon escuier qui gisoit devant moy, vint à moy & me dit que le roy estoit esveillè, & que il avoit demandé là où je estoie : « Et je li avoie dit que vous estiès aus chambres ; & le roy me dit : « Tu mens. » Tandis que nous parlions illec, atant ès-vous mestre Geffroy le clerc la royne, qui me dit : « Ne vous effréez pas ; car il est ainsi avenü. » Et je li diz : « Mestres Geffroy, alez dire à la royne que le roy est esveillè, & qu'elle voise vers li pour li apaisier. »

L'endemain le connestable de France & monseigneur Pierre le chamberlanc & monseigneur Gervaise le pannetier (2) distrent au roy : « Que a ce anuit esté, que nous oïmes parler de feu ? » Et je ne dis mot. Et lors dit le roy : « Ce soit par mal aventure là où le seneschal est plus celant (3) que je ne sui ; & je vous conterai, dist le roy, que ce est, que nous deumes estre ennuit touz ars. » Et leur conta comment ce fu, & me dit : « Seneschal, je vous comment que vous ne vous couchiez dès or en avant, tant que vous aiés touz les feus de céans estains, ne mez que le grant feu qui est en la soute de la nef ; & sachiez que je ne me coucherai jeusques à tant que vous reveignez à moy. » Et ainsi le fiz-je tant comme nous feumes en mer ; & quant je revenoie, si se couchoit le roy.

(1) A, touaille. — (2) Le pannetier omis dans A. — (3) L, nonchallant.

de mi-voix : « Le feu ! le feu ! » Je levai la tête & vis que l'étoffe brûlait encore flambant tout clair sur la mer, qui était très-calme. Je revêtis ma cotte au plus tôt que je pus, & allai m'asseoir avec les mariniers. Tandis que j'étais assis là, mon écuyer, qui couchait devant moi, vint à moi & me dit que le roi était éveillé, & qu'il avait demandé là où j'étais. « Et je lui avais répondu, dit-il, que vous étiez dans les chambres ; & le roi me dit : « Tu mens. » Tandis que nous parlions là, voilà maître Geoffroy, le clerc de la reine, qui me dit : « Ne vous effrayez pas, car il est ainsi advenu. » Et je lui dis : « Maître Geoffroy, allez dire à la reine que le roi est éveillé, & qu'elle aille vers lui pour l'apaiser. »

Le lendemain, le connétable de France & monseigneur Pierre le chambellan & monseigneur Gervais le panetier dirent au roi : « Qu'y a-t-il eu cette nuit que nous ouïmes parler de feu ? » Et je ne dis mot. Et alors le roi dit : « Il faut que cela se trouve bien mal que le sénéchal soit plus caché que je ne suis ; & je vous conterai, dit le roi, ce que c'est, & comment nous faillîmes être tous brûlés cette nuit. » Et il leur conta comment ce fut, & me dit : « Sénéchal, je vous commande que vous ne vous couchiez pas dorénavant jusques à tant que vous ayez éteint tous les feux de céans, excepté le grand feu qui est dans la soute du vaisseau. Et sachez que je ne me coucherai pas jusques à tant que vous reveniez à moi. » Et ainsi fis-je tant que nous fûmes en mer ; & quand je revenais, alors le roi se couchait.

CXXIX. Une autre aventure nous avint en mer ; car monseigneur Dragonès, un riche home de Provence, dormoit la matinée en sa (1) nef qui bien estoit une lieue (2) devant la nostre, & appela un sien escuier & li dit : « Va estouper ce pertuis ; car le solleil me fiert ou visage. » Celi vit que il ne (3) pooit estouper le pertuis, se il n'issoit de la nef ; de la nef issi. Tandis que il aloit le pertuis estouper, le pié li failli, & chéi en l'yaue ; & celle n'avoit point de barge de cantiers ; car la nef estoit petite. Maintenant fu esloingnée celle nef. Nous qui estions en la nef le roi, le veismes & (4) cuidions que ce feust une somme ou une bouticle, pour ce que celi qui estoit cheu en l'yaue ne metoit nul conseil en li. Une des galies le roy le queilli & l'aporta en nostre nef, là où il nous compta (5) comment ce li estoit averlu. Je li demandai comment ce estoit que il ne metoit conseil en li garantir, ne par noer ne par autre manière. Il me respondi que il n'estoit nul mestier ne besoing que il meist conseil en li ; car sitost comme il commença à cheoir, il se commenda à Nostre-Dame (6), & elle le soustint par les espauls dès que il chéi, jusques à tant que la galie le roy le requelli. En l'onneur de ce miracle, je l'ai fet peindre à Joinville en ma chapelle, & ès verrières de Blehecourt.

CXXX. Après ce que nous eumes esté dix semaines en la mer, arivames à un port qui estoit à deux lieues dou chastel que en appelloit Yères, qui estoit au conte de Provence qui puis fu roy de Cézile. La royne & tout le conseil sacordèrent que le roy descendeist illec, pour

(1) A, la. — (2) A, lieu. — (3) Ne omis dans A. — (4) Le veismes & omis dans A. — (5) Compta omis dans A. — (6) L, Nostre-Dame de Vaultvert.

Une autre aventure nous advint en mer ; car monseigneur Dragonet, riche homme de Provence, dormait le matin dans son vaisseau, qui était bien une lieue en avant du nôtre ; & il appela un sien écuyer & lui dit : « Va boucher cette ouverture, car le soleil me frappe au visage. » Celui-ci vit qu'il ne pouvait boucher cette ouverture s'il ne sortait du vaisseau : il sortit du vaisseau. Tandis qu'il allait boucher l'ouverture, le pied lui faillit, & il tomba dans l'eau ; & ce vaisseau n'avait pas de chaloupe, car le vaisseau était petit : bientôt le vaisseau fut loin. Nous qui étions sur le vaisseau du roi, nous le vîmes, & nous croyions que c'était un paquet ou une barrique, parce que celui qui était tombé à l'eau ne songeait pas à faider. Une des galères du roi le recueillit & l'apporta sur notre vaisseau, là où il nous conta comment cela lui était advenu. Je lui demandai comment il se faisait qu'il ne songeait pas à faider pour se sauver, ni en nageant ni d'autre manière. Il me répondit qu'il n'était nulle nécessité ni besoin qu'il songeât à faider ; car sitôt qu'il commença à tomber, il se recommanda à Notre-Dame, & elle le soutint par les épaules dès qu'il tomba jusques à tant que la galère du roi le recueillit. En l'honneur de ce miracle, je l'ai fait peindre à Joinville en ma chapelle & sur les verrières de Blécourt (1).

CXXIX.
D'un miracle
de la
sainte Vierge.

Après que nous eûmes été dix semaines en mer, nous abordâmes à un port qui était à deux lieues du château appelé Hyères, qui était au comte de Provence, qui depuis fut roi de Sicile. La reine & tout le conseil furent d'accord que le roi descendît là, parce

CXXX.
Le roi
se décide
avec peine
à débarquer
à Hyères.

(1) Blécourt, canton de Joinville (Haute-Marne).

ce que la terre estoit son frère. Le roy nous respondi que il ne descenderoit jà de sa nef jeusques à tant que il venroit à Aiguemorte, qui estoit en sa terre. En ce point nous tint le roy, le mecredi, le jeudi, que nous ne le (1) peumes onques vaincre. En ces nefz de Marseille a deux gouvernaus, qui sont atachiez à deux tisons fi merveilleusement, que fitost comme l'en auroit tourné un roncín l'en peut tourner la nef à destre & à fenestre. Sur l'un des tisons des gouvernaus se séoit le roy le vendredi, & m'appela & me dit : « Seneschal, que vous semble de cest oeuvre ? » Et je li dix : « Sire, il feroit à bon droit que il vous en avenist aussi comme il fist à madame de Bourbon, qui ne vult descendre en cest port, ains se remist en mer pour aller (2) à Aigue Morte, & demoura puis sept semaines sur mer. » Lor appela le roy son conseil, & leur dit ce que je li avoie dit, & leur demanda que il looient à fere ; & li loèrent touz que il descendeist ; car il ne feroit pas que sage se il metoit son cors, sa femme & ses enfans en aventure de mer, puisque il estoit hors. Au conseil que nous li donnames facorda le roy, dont la royne fu moult liée.

CXXI. Ou chastel de Yères descendi le roy de la mer, & la royne & ses enfans. Tandis que le roy sejournoit à Yères (3) pour pourchacier chevaus à venir en France, l'abbé de Clyngny, qui puis fu. evesque de l'Olive, li presenta deux palefrois qui vauroient bien aujourd'hui cinq cens livres, un pour li, & l'autre pour la royne. Quant il li ot présenté, fi dit au roy : « Sire, je venrai demain parler à vous de mes besoignes. » Quant ce vint l'endemain, l'abbé revint ; le roy l'oy moult diligement & moult longuement. Quant

(1) Le omis dans A. — (2) Pour aller omis dans A. — (3) A, Yenres.

que la terre était à son frère. Le roi nous répondit qu'il ne descendrait pas de son vaisseau jusques à tant qu'il viendrait à Aigues-Mortes, qui était en sa terre. Le roi nous tint en ce point le mercredi & le jeudi, que nous ne le pûmes jamais vaincre. Dans ces vaisseaux de Marseille il y a deux gouvernails, qui sont attachés à deux barres si merveilleusement, qu'aussi vite que l'on aurait tourné un rouffin, l'on peut tourner le vaisseau à droite & à gauche. Le roi était assis le vendredi sur l'une des barres des gouvernails, & il m'appela & me dit : « Sénéchal, que vous semble de cette affaire ? » Et je lui dis : « Sire, il ferait bien juste qu'il vous en advînt comme il fit à madame de Bourbon, qui ne voulut pas descendre en ce port, mais se remit en mer pour aller à Aigues-Mortes, & demeura depuis sept semaines sur mer. » Alors le roi appela son conseil & leur dit ce que je lui avais dit, & leur demanda ce qu'ils conseillaient de faire, & tous furent d'avis qu'il descendît ; car il n'agirait pas sagement s'il mettait sa personne, sa femme & ses enfants en aventure de mer après qu'il en était hors. Le roi se rendit au conseil que nous lui donnâmes, de quoi la reine fut très-joyeuse.

Le roi débarqua au château d'Hyères, ainsi que la reine & ses enfants. Tandis que le roi séjourna à Hyères afin de se procurer des chevaux pour venir en France, l'abbé de Cluny, qui depuis fut évêque d'Olive (1), lui fit présent de deux palefrois qui vaudraient bien aujourd'hui cinq cents livres, un pour lui & l'autre pour la reine. Quand il lui eut fait ce présent, alors il dit au roi : « Sire, je viendrai demain vous parler de mes affaires. » Quand vint le lendemain, l'abbé revint ;

CXXXI.

Conseil donné
à saint Louis
par Joinville.

(1) Guillaume de Pontoise, successivement prieur de la Charité, abbé de Cluny & évêque d'Olive en Morée.

l'abbé fen fu parti, je vinz au roy & li diz : « Je vous weil demander, se il vous plet, se vous avez oy plus debonnèrement l'abbé de Clygni, pour ce que (1) il vous donna hyer ces deux palefrois. » Le roy pensa longuement, & me dit : « Vraiment oyl. » — « Sire, fiz-je, savez-vous (2) pourquoy je vous ai fete ceste demande? » — « Pourquoy? » fist-il. — « Pour ce, fire, fiz-je, que je vous loe & conseille que vous defendés à tout vostre conseil juré, quant vous venrez en France, que il ne preingnent de ceulz qui auront à besoigner par devant vous; car soiés certain, se il prennent, il en escouteront plus volentiers & plus diligentment ceulz qui leur donront, ainsi comme vous avez fet l'abbé de Clyngni. »

Lors appela le roy tout son (3) conseil, & leur recorda errant (4) ce que je li avoie dit; & il li dirent què je li avoie loé bon conseil.

CXXXII. *Le roy oy parler d'un cordelier qui avoit non frère Hugue; & pour la grant renommée dont il estoit, le roy envoya querre celi cordelier pour li oyr parler. — Le jour qu'il vint à Yères (5), nous regardames ou chemin par où il venoit, & veismes que trop grant peuple le suivoit à pied (6) de homes & de femmes. — Le roy le fist sermonner. Le commencement du sermo fu sur les gens de religion, & dit ainsi : « Seigneurs, fist-il, je vois plus de gent de religion en la court le roy, en sa compaignie. » Sur ces paroles : « Je tout premier, » fist-il, & dit ainsi que « il ne sont pas en estat d'eulz sauver, ou les saintes Escriptions nous*

(1) Que suppléé. — (2) Vous suppléé. — (3) Son omis dans A. — (4) B, L & M, tout en riant. — (5) A, que nous venimes à leurc. — (6) A pied omis dans A.

le roi l'ouït très-attentivement & très-longuement. Quand l'abbé fut parti, je vins au roi & lui dis : « Je vous veux demander, si vous plaît, si vous avez ouï plus débonnairement l'abbé de Cluny, parce qu'il vous donna hier ces deux palefrois. » Le roi pensa longuement, & me dit : « Vraiment oui. » — « Sire, fis-je, savez-vous pourquoi je vous ai fait cette demande ? » — « Pourquoi ? » fit-il. — « Sire, fis-je, c'est parce que je vous donne avis & conseil que vous défendiez à tous vos conseillers jurés, quand vous viendrez en France, de rien prendre de ceux qui auront affaire par-devant vous ; car foyez certain que fils prennent, ils en écouteront plus volontiers & plus attentivement ceux qui leur donneront, ainsi que vous avez fait pour l'abbé de Cluny. »

Alors le roi appela tout son conseil, & leur rapporta aussitôt ce que je lui avais dit ; & ils lui dirent que je lui avais donné un bon conseil.

Le roi ouït parler d'un cordelier (1) qui avait nom frère Hugues ; & pour le grand renom qu'il avait, le roi envoya querir ce cordelier pour l'ouïr parler. Le jour qu'il vint à Hyères, nous regardâmes au chemin par où il venait, & vîmes qu'une très-grande foule d'hommes & de femmes le suivaient à pied. Le roi le fit prêcher. Le commencement du sermon fut sur les religieux, & il dit ainsi : « Seigneurs, fit-il, je vois trop de religieux à la cour du roi, en sa compagnie. » Et sur ces paroles il ajouta : « Moi tout le premier ; & je dis qu'ils ne sont pas en état de se sauver, ou les saintes Écritures nous mentent, ce qui ne peut être. Car les saintes Écritures nous disent que le moine

CXXXII.

Du
frère Hugues,
cordelier.

(1) Voy. chap. xi.

mentent, que il ne peut estre; car les saintes Escriptions nous dient que le moine ne peut vivre hors de son cloistre sanz peché mortel, ne que le poisson peut vivre sanz yaue. Et se les religieux qui sont avec le roy, dient que ce soit cloistre, & je leur diz que c'est le plus large que je veisse onques; car il dure deçà mer & delà. Se il dient que en cesti cloistre l'en peut mener aspre vie pour l'ame sauver, de ce ne les croi-je pas, mès quant j'ai mangé avec eulz grant foison de divers mès de char & de bons vins fors & clers (1); de quoy je sui certain que se il eussent esté en leur cloistre, il ne fussent pas si aisié comme il sont avec le roy. »

Au roy enseigna en son sermon comment il se devoit maintenir au gré de son peuple; & en la fin de son sermon dit ainsi, que il avoit leue la Bible & les livres qui vont encofte la Bible, ne onques n'avoit veu ne ou livre des créans, ne ou livre des mescréans, que nul royaume ne nulle seigneurie feust onques perdue, ne changée de seigneurie en autre, ne de roy en autre, fors que par defect de droit : « Or se gart, fist-il, le roy, puis que il en va en France, que il face tel droiture à son peuple que en retiengne l'amour de Dieu, en tel manière que Dieu ne li toille le royaume de France à sa vie. »

Je dis au roy que il ne le leffast pas partir de sa compaignie, tant comme il pot; il me dist qu'il l'en avoit jà prié (2), mès il n'en vouloit riens fere pour li. Lors me prist le roy par la main, & me dit : « Alons li encore prier. » Nous venimes à li, & je li dis : « Sire, faites ce que mon seigneur vous proie, de demourer avec li tant comme il yert en Provence. »

1) Et clers ómis dans A.—(2) Les mots il me jusqu'à prié manquent dans A.

ne peut vivre hors de son cloître sans péché mortel, pas plus que le poisson ne peut vivre sans eau. Et si les religieux qui sont avec le roi disent que ce soit un cloître, je leur dis que c'est le plus large que j'aie jamais vu ; car il s'étend en deçà de la mer & au delà. S'ils disent qu'en ce cloître on peut mener une vie âpre pour sauver son âme, sur cela je ne les crois pas, surtout quand j'ai mangé avec eux une grande foison de divers mets de viande, & bu de bons vins forts & clairs ; à cause de quoi je suis certain que s'ils eussent été en leur cloître, ils n'eussent pas été si à l'aise qu'ils sont avec le roi. »

Il enseigna au roi en son sermon comment il se devait conduire au gré de son peuple ; & à la fin de son sermon il dit ainsi qu'il avait lu la Bible & les livres qui vont à côté de la Bible, & qu'il n'avait jamais vu, ni au livre des croyants, ni aux livres des mécréants, que nul royaume ou nulle seigneurie fût jamais perdue ou passée d'une seigneurie à une autre ou d'un roi à un autre, excepté par défaut de justice. « Or, que le roi prenne garde, fit-il, puisqu'il s'en va en France, à faire si bien justice à son peuple qu'il en conserve l'amour de Dieu, de telle manière que Dieu ne lui ôte pas le royaume de France pour la vie. »

Je dis au roi qu'il ne lui laissât pas quitter sa compagnie, tant qu'il pourrait ; il me dit qu'il l'en avait déjà prié, mais frère Hugues n'en voulait rien faire à cause du roi. Alors le roi me prit par la main, & me dit : « Allons encore le prier. » Nous vîmes à lui, & je lui dis : « Sire, faites ce que mon seigneur vous demande, de demeurer avec lui tant qu'il fera en Provence. » Et il me répondit très en colère : « Certes, sire, je ne le ferai pas ; mais j'irai en tel lieu là où Dieu m'aimera

Et il me respondi moult iréement : « Certes, fire, non ferai ; ains irai en tel lieu là où Dieu m'amera miex que il ne feroit en la compaignie le roy. » Un jour demoura avec nous, & l'endemain fen ala. Ore m'a l'en puis dit que il gist en la cité de Marseille, là où il fet moult bèles miracles (1).

CXXXIII. *Le jour que le roy se parti de Yères (2), il descendi à pié du chastel pour ce que la coste estoit trop roite ; & ala tant à pié que, pour ce que il ne pot avoir son palefroi, que il le couvint monter sur le mien. Et quant ses palefrois fu (3) venus, il courut sus moult aigrement à Poince l'escuier ; & quant il l'ot bien mesamé, je li dis : « Sire, vous devez moult souffrir à Poince l'escuier ; car il a servi vostre aieul & vostre père & vous. » — « Seneschal, fist-il, il ne nous a pas servi, mès nous l'avons servi quant nous l'avons souffert entour nous, aus mauvèses taches que il a. Car le roy Phelippe mon aieul me dit que l'en devoit guerredonner à sa mesnie, à l'un plus, à l'autre moins, selonc ce que il servent ; & disoit encore que nul ne pooit estre bon gouverneur de terre, se il ne savoit auſi hardiement escondire comme il sauroit donner. Et ces choses, fist le roy, vous apren-je, pour ce que le siècle est si engrès de demander, que pou font de gent qui resgardent au sauvement de leur ames ne à l'onneur de leur cors, que il puissent traire l'autrui chose par devers eulz, soit à tort, soit à droit. »*

CXXXIV. *Le roy fen vint par la contée de Provence jusques à une cité que en appelle Ays en Provence, là où l'en disoit que le cors à Magdeleine gisoit ; & fumes en*

(1) *B & L*, Dieu fait moult de beaulx miracles pour luy. — (2) *A*, Mirres.
— (3) *A*, furent.

mieux voir qu'il ne ferait en la compagnie du roi. » Il demeura un jour avec nous, & le lendemain s'en alla. Or, l'on m'a dit depuis qu'il gît en la cité de Marseille, là où il fait beaucoup de beaux miracles.

Le jour que le roi partit d'Hyères, il descendit à pied du château, parce que la côte était trop roide, & il alla tant à pied que, parce qu'il ne put avoir son palefroi, il lui fallut monter sur le mien. Et quand son palefroi fut venu, il courut fus très-irrité à Ponce l'écuyer, & quand il l'eut bien tancé, je lui dis : « Sire, vous devez beaucoup passer à Ponce l'écuyer : car il a servi votre aïeul, & votre père, & vous. » — « Sénéchal, fit-il, il ne nous a pas servis ; c'est nous qui l'avons servi quand nous l'avons souffert près de nous avec les mauvaises qualités qu'il a. Car le roi Philippe, mon aïeul, me dit qu'on devait récompenser ses gens, l'un plus, l'autre moins, selon qu'ils servent ; & il disait encore que nul ne pouvait être bon gouverneur de terre, s'il ne savait aussi hardiment refuser qu'il saurait donner. Et je vous apprends ces choses, dit-il, parce que le siècle est si avide de demander qu'il y a peu de gens qui regardent au salut de leurs âmes ou à l'honneur de leurs personnes, pourvu qu'ils puissent attirer le bien d'autrui par devers eux, soit à tort soit à raison. »

CXXXIII.
Conseils
de
Philippe-
Auguste
à
saint Louis.

Le roi s'en vint par le comté de Provence jusques à une cité qu'on appelle Aix en Provence, là où l'on disait que gisait le corps de la Magdeleine ; & nous fûmes sous une voûte de roches très-haute, là où l'on disait que la Magdeleine avait été en ermitage dix-

CXXXIV.
Joinville
se sépare
du roi ;
il le retrouve
plus tard
à Soissons ;
mariage
d'Isabelle

une voute de roche moult haut, là où l'en disoit que la Magdeleine avoit esté en hermitage dix-sept ans. Quant le roi vint à Biaukaire, & je le vi en sa terre & en son pooir, je pris congé de li & m'en ving par la daufine de Viennois ma nice, & par le conte de Chalon mon oncle, & par le conte de Bourgoingne son filz. Et quant j'oi une pieſce demouré à Joinville & je oy fetes mes beſoignes, je me muꝝ vers le roy, lequel je trouvai à Soiffons; & me fiſt ſi grant joie, que touz ceulz qui là eſtoient ſ'en merveillèrent. Illec trouvai le conte Jehan de Bretaigne, & ſa femme la fille le roy Tybaut, qui offri ſes mains au roy, de tele droiture comme elle devoit avoir en Champaigne (1); & le roy l'ajourna au parlement à Paris, & le roy Thybaut de Navarre le ſecont, qui là eſtoit pour oyr & pour droit fere aus parties.

Au parlement vint le roy de Navarre & ſon conſeil, & le conte de Bretaigne auſſi. A ce parlement demanda le roy Thybaut madame Yſabel la fille le roy pour avoir à femme (2); & les paroles (3) que nos gens de Champaigne menoient par darière moy, pour l'amour que il orent veue que le roy m'avoit mouſtrée à Soiffons, je ne leſſai pas pour ce que je ne veniſſe au roy de France pour parler dudit mariage. « Alez, dit le roy, ſi vous apaiſiés au conte de Bretaigne, & puis ſi ferons noſtre mariage. » Et je li diſ que pour ce ne devoit-il pas leſſier. Et il me reſpondi que à nul ſeur il ne feroit le mariage, jeusques à tant que la peꝝ fuſt faite, pour ce que l'en ne deiſt que il mariaſt ſes enfans ou deſheritement de ſes barons.

(1) B & L, comme il devoit avoir en Champaigne de par ſa femme. —
(2) Le manuscrit A répète inutilement qui eſtoit fille le roy. — (3) Le ſens paraît exiger & malgré les paroles.

sept ans. Quand le roi vint à Beaucaire, & que je le vis sur sa terre & en son domaine, je pris congé de lui, & m'en vins par chez la dauphine de Viennois, ma nièce (1), & par chez le comte de Chalon, mon oncle, & par chez le comte de Bourgogne, son fils (2). Et quand j'eus demeuré quelque temps à Joinville & que j'eus fait mes affaires, je me rendis vers le roi, lequel je trouvai à Soissons; & il me fit si grande fête que tous ceux qui étaient là s'en émerveillèrent. Je trouvai là le comte Jean de Bretagne & la fille du roi Thibaut, sa femme (3), qui offrit de faire hommage au roi de tous les droits qu'elle devait avoir en Champagne; & le roi l'ajourna, ainsi que le roi Thibaut de Navarre, deuxième du nom, au parlement qui se tenait à Paris, pour ouïr les parties & leur faire droit.

de France
avec
Thibaut II,
roi
de Navarre.

Le roi de Navarre vint au parlement avec son conseil, & le comte de Bretagne aussi. A ce parlement, le roi Thibaut demanda pour en faire sa femme madame Isabelle, la fille du roi. Malgré les paroles que nos gens de Champagne débitaient par derrière moi, pour l'amour qu'ils avaient vu que le roi m'avait montré à Soissons, je ne laissai pas pour cela de venir au roi de France pour parler dudit mariage. « Allez, dit le roi, faites la paix avec le comte de Bretagne, & puis nous ferons notre mariage. » Et je lui dis qu'il ne devait pas pour cela le laisser. Et il me répondit qu'à aucun prix il ne ferait le mariage jusques à tant que la paix fût faite, pour que l'on ne dît pas qu'il mariait ses enfants en déshéritant ses barons.

(1) Béatrix de Savoie, fille de Pierre, comte de Savoie, & d'Agnès de Faucigny. — (2) Hugues, fils de Jean de Chalon, avait épousé Alix de Méranie, héritière du comté de Bourgogne. — (3) Blanche, fille de Thibaut 1^{er}, roi de Navarre.

Je rapportai ces paroles à la royne Marguerite de Navarre & au roy son filz, & à leur autre conseil (1); & quant il oïrent ce, il se hastèrent de fere la peç. Et après ce que la peç fu faite, le roy de France donna au roy Thybaut sa fille; & furent les noces fetes à Melun grans & plenères; & de là l'amena le roy Thybaut à Provins, là où la venue fu faite à grant foison de barons (2).

CXXXV. *Après ce que le roy fu revenu d'outre-mer, il se maintint si devotement que onques puis ne porta ne vair, ne gris, ne escarlatte, ne estriers, ne esperons dorez. Ses robes estoient de camelin ou de pers; ses penes de ses couvertouers & de ses robes estoient de gamites, ou de jambes de lièvres (3). Il estoit si sobre de sa bouche qu'il ne devoit nullement ses viandes, fors ce que les cuisiniers luy appareilloient; & on le mettoit devant luy, & il mangeoit. Son vin trampoit en ung gobellet de voirre; & selon ce que le vin estoit, il mettoit de l'eau par mesure, & tenoit le gobellet en sa main ainsi comme on luy trempoit son vin derrière sa table. Il faisoit tousjours manger ses paouvres, & après manger leur faisoit donner de ses deniers.*

Quant les menestriers aus riches homes venoient léans & il apportoit leur vielles après manger, il attendoit à oïr ses graces tant que le menestrier eust fait sa lessé : lors se levoit, & les prestres estoient devant li, qui disoient ses graces. Quant nous estions privéement léans, il s'asséoit aus piés de son lit; & quant les Preescheurs & les Cordeliers qui là estoient, li ramentevoient aucun livre qu'il oynt volentiers, il

(1) B & L, leur conseil. — (2) B & L ajoutent & de grans despens. — (3) La fin de l'alinéa manque dans A.

Je rapportai ces paroles à la reine Marguerite de Navarre & au roi, son fils, & à leurs autres conseillers ; & quand ils ouïrent cela, ils se hâtèrent de faire la paix. Et après que la paix fut faite, le roi de France donna au roi Thibaut sa fille ; & les noces se firent à Melun (1), grandes & solennelles ; & de là le roi Thibaut l'amena à Provins, où l'entrée se fit avec une grande foison de barons.

Après que le roi fut revenu d'outre-mer, il vécut si dévotement, que jamais depuis il ne porta ni fourrures de vair ou de petit-gris, ni écarlate, ni étrières, ni épérons dorés : ses vêtements étaient de camelin & de pers (2) ; les fourrures de ses couvertures & de ses vêtements étaient de daim ou de jambes de lièvres. Il était si sobre de sa bouche qu'il ne commandait nullement ses mets, en dehors de ce que ses cuisiniers lui apprêtaient ; & on le mettait devant lui, & il le mangeait. Il trempait son vin en un gobelet de verre ; & selon que le vin était, il mettait de l'eau en proportion, & tenait le gobelet en sa main pendant qu'on lui trempait son vin derrière sa table. Il faisait toujours manger ses pauvres, & après le repas leur faisait donner de ses deniers.

Quand les ménestriers des riches hommes entraient & apportaient leurs vielles après le repas, il attendait pour ouïr ses grâces que le ménestrier eût fini son chant ; alors il se levait, & les prêtres se tenaient debout devant lui, pour lui dire ses grâces. Quand nous étions privément à sa cour, il passait au pied de son lit, & quand les Prêcheurs & les Cordeliers qui étaient là lui parlaient d'un livre qu'il dût ouïr volontiers, il

CXXXV.
Habitudes
& caractère
de
saint Louis ;
il repousse
une demande
injuste
des évêques.

(1) Le 6 avril 1255. — (2) Drap bleu foncé.

leur disoit : « Vous ne me lirez point ; car il n'est si bon livre après manger, comme quolibez : » c'est-à-dire, que chascun die ce que il veut. Quant aucunz riches homes mangoient avec li, il leur estoit de bone compaignie.

Dè sa sapience (1) vous dirai-je. Il fu tel foiȝ que l'en tesmoingnoit qu'il n'avoit si sage à son conseil comme il estoit ; & parut à ce que quant on luy parloit d'aucunes choses, il ne disoit pas : « Je m'en conseilleray ; » ains quant il véoit le droit tout cler & appert, il respondoit (2) tout sanz son conseil, tout de venue, dont je ay oï que (3) il respondi à touz les prelas du royaume de France d'une requeste que il li firent, qui fu tele.

L'evesque Gui d'Aucerre li dit pour eulz touz : « Sire, fist-il, ces arcevesques & ces evesques qui ci sont, m'ont chargé que je vous die que la cretienté dechiet & font entre vos mains, & decherra encore plus se vous n'i metez conseil, pour ce que nulz ne doute hui & le jour escommenient. Si vous requérons, sire, que vous commandez à vos baillifz & à vos serjans que il contreingnent les escommeniés qui auront soustenue la sentence (4) an & jour, par quoy il facent satisfaccion à l'Esglise. » Et le roy leur respondi tout sanz conseil, que il commanderoit volentiers à ses baillifz & à ses serjans que il constreignissent les escommeniés ainsi comme il le requeroient, mès que en li donnaſt la congnoissance se la sentence estoit droiturière ou non. Et il se conseilèrent & respondirent au roy, que de ce que il afferroit

(1) A, compaignie. — (2) Les mots quant on jusqu'à respondoit manquent dans A. — (3) Que manque dans A. — (4) Les mots qui auront jusqu'à sentence manquent dans A.

leur difait : « Vous ne me lirez pas ; car il n'est si bon livre après manger que propos *ad libitum*, » c'est-à-dire que chacun dise ce qu'il veut. Quand quelques riches hommes mangeaient avec lui, il leur tenait bonne compagnie.

Je vous parlerai de sa sagesse. Il fut telle occasion où l'on déclarait qu'il n'y avait personne à son conseil d'aussi sage qu'il était. Et il y parut à ce que quand on lui parlait d'aucunes choses, il ne difait pas : « J'en prendrai conseil ; » mais quand il voyait le droit tout clair & évident, il répondait seul, sans conseil, tout de suite, comme j'ai ouï dire qu'il répondit à tous les prélats du royaume de France sur une requête qu'ils lui firent, & qui fut telle (1).

L'évêque Gui d'Auxerre lui parla pour eux tous : « Sire, fit-il, ces archevêques & ces évêques qui sont ici, m'ont chargé de vous dire que la chrétienté déchoit & se perd entre vos mains, & qu'elle décherra encore plus si vous n'y avisez ; parce que nul ne craint aujourd'hui une excommunication. Nous vous requérons donc, sire, de commander à vos baillis & à vos sergents qu'ils contraignent les excommuniés qui auront soutenu la sentence un an & un jour, afin qu'ils fassent satisfaction à l'Église. » Et le roi leur répondit seul, sans conseil, qu'il commanderait volontiers à ses baillis & à ses sergents de contraindre les excommuniés ainsi qu'ils le requéraient, pourvu qu'on lui donnât la connaissance de la sentence pour juger si elle était juste ou non. Et ils se consultèrent & répondirent au roi qu'ils ne lui donneraient pas la connaissance de ce qui appartenait au for ecclésiastique. Et le roi leur répondit à son tour qu'il ne

(1) Voy. chap. XIII.

à la creftienté ne li donroient-il la congnoiffance. Et le roy leur respondi auffi, que de ce que il afferoit à li, ne leur dourroit-il jà la congnoiffance, ne ne commanderoit jà à fes ferjans que il constreinfiffent les excommeniés à eulz fere absoudre, fu tort, fu droit. « Car se je le fesoie, je feroie contre Dieu & contre droit. Et si vous en moufterrai un exemple qui est tel, que les evesques de Bretaingne ont tenu le conte de Bretaingne bien sept ans en excommenient, & puis a eu absolucion par la court de Rome; & se je l'eusse contreint dès la première année, je l'eusse contreint à tort. »

XXXVI. Il avint quant (1) nous fumes revenu d'outre-mer, que les moignes de Saint-Urbain esleurent deux abbés; l'evesque Pierre de Chaalons (que Diex absoille!) les chassa touz deux, & beney en abbé monseigneur Jehan de Mymeri, & li donna la croce. Je ne le (2) voil recevoir, pour ce qu'il avoit fet tort à l'abbé Geffroy, qui avoit appelé contre li & estoit alé à Rome. Je ting tant l'abbaye en ma main, que ledit Geffroi emporta la croce, & celi la perdi à qui l'evesque l'avoit donnée; & tandis que le contens en dura, l'evesque me fit escommenier. Dont il ot à un parlement qui fu à Paris, grant tribouil de moy & de l'evesque Pierre de Chaalons (3), & de la contesse Marguerite de Flandres & de l'ercevesque de Reins, qu'elle desmanti. A l'autre parlement qui vint après, prièrent touz les prelas au roy que il venist parler à eulz tout seul. Quant il revint de parler aus prelas, il vint à nous qui l'attendions en la chambre ou palais, & nous dit tout en riant le tourment que il

(1) A, que. — (2) Le manque dans A. — (3) B & L, l'evesque sans le nommer; A, Pierre de Flandres; je rétablis Chaalons comme plus haut.

leur donnerait pas la connaissance de ce qui lui appartenait, & ne commanderait point à ses sergents de contraindre les excommuniés à se faire absoudre, qu'ils eussent tort ou raison. « Car si je le faisais, j'agirais contre Dieu & contre le droit. Et je vous en montrerai un exemple qui est tel, que les évêques de Bretagne ont tenu pendant sept ans le comte de Bretagne en excommunication, & puis il a eu l'absolution par la cour de Rome ; & si je l'eusse contraint dès la première année, je l'eusse contraint à tort. »

Il advint, depuis que nous fûmes revenus d'outre-mer, que les moines de Saint-Urbain élurent deux abbés : l'évêque Pierre de Châlons (que Dieu absolve !) les chassa tous deux, & bénit pour abbé monseigneur Jean de Mymeri, & lui donna la crosse. Je ne le voulus pas recevoir, parce qu'il avait fait tort à l'abbé Geoffroy, qui avait appelé contre lui & était allé à Rome. Je tins tant l'abbaye en mes mains que ledit Geoffroy emporta la crosse, & que celui-là la perdit à qui l'évêque l'avait donnée ; & tandis que la contestation durait, l'évêque me fit excommunier. C'est pourquoi il y eut, à un parlement qui se tint à Paris, grande querelle entre moi & l'évêque Pierre de Châlons, & la comtesse Marguerite de Flandre & l'archevêque de Reims, qu'elle démentit. A l'autre parlement qui vint après, tous les prélats prièrent le roi qu'il vînt leur parler tout seul. Quand il revint de parler aux prélats, il vint à nous, qui l'attendions dans la chambre du palais, & nous dit tout en riant le tourment qu'il avait eu avec les prélats, dont le premier fut tel, que l'archevêque de Reims avait dit au roi : « Sire, que me ferez-vous pour la garde de

CXXXVI.
Autres
exemples
de la fermeté
&
de la justice
de
saint Louis.

avoit eu aus prelas, dont le premier fu tel, que l'evesque de Reins avoit dit au roy : « Sire, que me ferez-vous de la garde Saint-Remi de Reins que vous me tollez ? car par les fains de céans (1) je ne vouroie avoir un tel pechié comme vous avez, pour le royaume de France. » — « Par les fains de céans, fist le roy, si feriés pour Compieigne, par la couvoitise qui est en vous. Or en y a un parjure. — L'evesque de Chartres me requist, fist le roy, que je li feisse recroire ce que je tenoie du sien ; & je li diz que non feroie, jeusques à tant que mon chatel seroit païés. Et li dis que il estoit mon home de ses mains, & que il ne se menoit ne bien ne loialment vers moy, quant il me vouloit desheriter. — L'evesque de Chalons me dit, fist le roy : « Sire, que me ferez-vous du seigneur de Joinville, qui tolt à ce povre moine l'abbaye de Saint-Urbain ? » — Sire evesque, fist le roy, entre vous avez establi que l'en ne doit oyr nul escommenié en court laie ; & j'ai veues lettres seelées de trente-deux seaus, que vous estes escommenié : dont je ne vous escouterai jeusques à tant que vous soies absoulz. » Et ces choses vous moustré-je, pour ce que vous voyez tout cler comme (2) il se delivra tout seul par son senz, de ce que il avoit à fere.

L'abbé Geffroi de Saint-Urbain, après ce que je li oï faite sa besoingne, si me rendi mal pour bien, & appela contre moy. A nostre saint roy fist entendant que il estoit en sa garde. Je requis au roy que il feist savoir la verité, se la garde estoit seue ou moye (3) : « Sire, fist l'abbé, ce ne ferez-vous jà, se Dieu plet ; mez nous tenez en plet ordené entre nous

(1) Par les fains de céans omis dans A. — (2) Vous voyez tout cler comme omis dans A. — (3) A, moy ; B & L, mienne.

Saint-Remi de Reims que vous m'enlevez ? Car par les reliques de céans, je ne voudrais pas avoir [sur le cœur] un péché tel que vous l'avez, pour tout le royaume de France. » — « Par les reliques de céans (1), fit le roi, vous en feriez autant pour Compiègne, à cause de la convoitise qui est en vous. Or, de nous deux, il y en a un de parjure. — L'évêque de Chartres me requit, fit le roi, que je lui fisse rendre ce que je retenais du sien. Et je lui dis que je ne le ferais pas jusques à tant que mon dû fût payé. Et je lui dis qu'il m'avait fait hommage ses mains dans les miennes, & qu'il ne se conduisait ni bien ni loyalement envers moi quand il me voulait déshériter. — L'évêque de Châlons me dit : « Sire, que me ferez-vous au sujet du seigneur de Joinville qui enlève à ce pauvre moine l'abbaye de Saint-Urbain ? » — Sire évêque, fit le roi, vous avez établi entre vous qu'on ne doit entendre en cour laie aucun excommunié ; & j'ai vu par une lettre scellée de trente-deux sceaux que vous êtes excommunié. C'est pourquoi je ne vous écouterai pas jusques à tant que vous soyez absous. » Et je vous montre ces choses pour que vous voyiez tout clair comme il se délivra tout seul par son bon sens de ce qu'il avait à faire.

L'abbé Geoffroy de Saint-Urbain, après que je lui eus fait sa besogne, me rendit le mal pour le bien, & appela contre moi. Il fit entendre à notre saint roi qu'il était en sa garde. Je demandai au roi qu'il fit savoir la vérité sur ce point, si la garde était sienne ou mienne. « Sire, fit l'abbé, vous ne ferez pas cela, fil plaît à Dieu ; mais retenez-nous en

(1) Il s'agit des reliques de la Passion qui étaient à la Sainte-Chapelle.

& le seigneur de Joinville ; que nous amons miex avoir nostre abbaïe en vostre garde, que nous à celi qui l'eritage est. » Lors me dit le roy : « Dient-il voir, que la garde de l'abbaïe est moye ? » — « Certes sire, fîz-je, non est, ains est moye. » Lors dit le roy : « Il peut bien estre que l'eritage est vostre, mez en la garde de vostre abbaïe n'avés-vous riens. Ains couvient, se vous voulés & selonc ce que vous dites & selonc ce que le senechal dit, qu'elle demeure ou à moy ou à li. Ne je ne lèrai jà pour chose que vous en dites, que je n'en face savoir la verité ; car se je le metoie en plet ordené, je mesprenroie vers li qui (1) est mon home, se je li metoie son droit en plet, douquel droit il me offre à fere savoir la verité clèrement. » Il fist savoir la verité ; & la verité feue, il me delivra la garde de l'abbaïe & me bailla ses lettres.

CXXXVII. Il avint que le saint roy pourchassa tant, que le roy d'Angleterre, sa femme & ses enfants vindrent en France pour traitier de la peç de li & d'eulz. De ladite peç furent moult contraire ceulz de son conseil, & li disoient ainsi : « Sire, nous nous merveillons moult que vostre volenté est tele, que vous voulez donner au roy d'Angleterre si grant partie de vostre terre, que vous & vostre devancier avez conquise sus li & par son (2) mesfait. Dont il nous semble que se vous entendez que vous n'i aiés droit, que vous ne fetez pas bon rendage au roy d'Angleterre, se vous ne li rendez toute la conquête que

(1) Qui omis dans A. — (2) A, leur.

ordonnant qu'il soit plaidé entre nous & le seigneur de Joinville ; car nous aimons mieux avoir notre abbaye en votre garde qu'en la garde de celui à qui est l'héritage. » Alors le roi me dit : « Disent-ils vrai, que la garde de l'abbaye est mienne ? » — « Certes, sire, fis-je, elle ne l'est pas, mais elle est mienne. » Alors le roi dit : « Il peut bien être que l'héritage soit vôtre, mais que vous n'ayez aucun droit à la garde de cette abbaye. Mais il faudra, si vous le voulez [dit-il à l'abbé], & selon ce que vous dites & selon ce que dit le sénéchal, qu'elle demeure ou à moi ou à lui. Je ne laisserai pas, pour ce que vous en dites, d'en faire savoir la vérité ; car si je le mettais dans l'obligation de plaider, je lui ferais tort à lui qui est mon homme (1), en mettant son droit en plaidoirie, duquel droit il m'offre de faire savoir la vérité clairement. » Il fit savoir la vérité, & la vérité fue, il me délivra la garde de l'abbaye & m'en bailla ses lettres.

Il advint que le saint roi négocia tant que le roi d'Angleterre, sa femme & ses enfants vinrent en France pour traiter de la paix entre lui & eux. Les gens de son conseil furent très-contraires à cette paix (2), & ils lui disaient ainsi : « Sire, nous nous émerveillons beaucoup que votre volonté soit telle, que vous vouliez donner au roi d'Angleterre une si grande partie de votre terre, que vous & vos devanciers avez conquise sur lui, & à cause de sa forfaiture. D'où il nous semble que si vous croyez que vous n'y ayez pas droit, vous ne faites

CXXXVII.

Amour
de
saint Louis
pour la paix.

(1) Ce passage prouve que Joinville était devenu l'homme ou le vassal de saint Louis, ce qu'il n'était pas avant la croisade (Voy. chap. xxvi). —

(2) Voy. chap. xiv. Ce traité de paix fut conclu en 1258 & ratifié en 1259.

vous & vostre devancier avez faite; & se vous entendez que vous y aiés droit, il nous semble que vous perdez quant que vous li rendez. » A ce respondi le saint roy en tele manière : « Seigneurs, je sui certain que (1) les devanciers au roy d'Angleterre ont perdu tout par droit la conqueste que je tieing; & la terre que je li donne, ne li donné-je pas pour chose que je soie tenu à li ne à ses hoirs, mès pour mettre amour entre mes enfans & les fiens qui sont coufins germains. Et me semble que ce que je li donne emploïé-je bien, pour ce que il n'estoit pas mon home, si en entre en mon hounage. »

Ce (2) fu l'omme du monde qui plus se traveilla de paiz entre ses sousgis, & especialment entre les riches homes voisins & les princes du royaume, fi comme entre le conte de Chalon, oncle au seigneur de Joinville, & son fil le conte de Bourgoingne, qui avoient (3) grant guerre quant nous revenimes d'outre-mer. Et pour la peç du père & du fil, il envia de son conseil en Bourgoingne & à ses despens; & par son pourchas fu fete la peç du père & du fil. Puis ot grant guerre entre le secont roy Tibaut de Champaigne & le conte Jehan de Chalon, & le conte de Bourgoingne son filz, pour l'abbaye de Lizieu (4); pour laquel guerre appaïfier monseigneur le roy y envia monseigneur Gervaise d'Esfrangnes, qui lors estoit mestre queu de France, & par son pourchas il les apaïsa.

(1) Certain que omis dans A. — (2) A & L, se; B, il. — (3) A, avoit. — (4) B & L, Lefueil.

pas bonne restitution au roi d'Angleterre quand vous ne lui rendez pas toute la conquête que vous & vos devanciers avez faite ; & si vous croyez que vous y ayez droit, il nous semble que vous perdez tout ce que vous lui rendez. » A cela le saint roi répondit en telle manière : « Seigneurs , je suis certain que les devanciers du roi d'Angleterre ont perdu tout à fait justement la conquête que je tiens ; & la terre que je lui donne, je ne la donne pas comme chose dont je fois tenu à lui ou à ses héritiers, mais pour mettre amour entre mes enfants & les siens, qui sont cousins germains. Et il me semble que ce que je lui donne je l'emploie bien, parce qu'il n'était pas mon homme, & que par là il entre en mon hommage. »

Ce fut l'homme du monde qui se travailla le plus pour mettre la paix entre ses sujets, & spécialement entre les riches hommes voisins & les princes du royaume, par exemple entre le comte de Chalon, oncle du seigneur de Joinville, & son fils le comte de Bourgogne (1), qui avaient grande guerre quand nous revînmes d'outre-mer. Et pour faire la paix entre le père & le fils, il envoya des gens de son conseil en Bourgogne, & à ses dépens ; & par ses soins la paix se fit entre le père & le fils. Depuis, il y eut une grande guerre entre le roi Thibaut de Champagne deuxième du nom, & le comte Jean de Chalon, & le comte de Bourgogne, son fils, pour l'abbaye de Luxeuil. Pour apaiser cette guerre, monseigneur le roi y envoya monseigneur Gervais d'Esclaines (2), qui alors était maître queux de France ; & par ses soins il les réconcilia.

(1) Voy. chap. cxxxiv. — (2) Voy. *Éclaircissements*, 4^e.

Après ceste guerre que le roy appaïsa, revint une autre grant guerre entre le conte Thybaut de Bar & le conte Henri de Lucembourc, qui avoit sa sereur à femme; & avint ainsi, que il se combattirent l'un à l'autre desouz Priney, & prist le conte Thybaut de Bar le (1) conte Henri de Lucembourc, & prist le chastel de Lynei qui estoit au conte de Lucembourc de par sa femme. Pour celle guerre appaïfier, envia le roy monseigneur Perron le chamberlain, l'omme du monde que il créoit plus, & aus despens le roy; & tant fist le roy que il furent apaisié.

De ces gens estranges que le roy avoit appaïfié, li disoient aucuns de son conseil que il ne fesoit pas bien, quant il ne les leffoit guerroyer; car se il les leffast bien apovrir, il ne li courroient pas sus si tost comme se il estoient bien riche. Et à ce respondoit le roy, & disoit que il ne disoient pas bien. « Car se les princes voisins véoient que je les leffasse guerroyer, il se pourroient aviser entre eulz, & dire: « Le roy par son malice nous leffe guerroyer. » Si en avenroit ainsi que par la hainne que il auroient à moy, il me venroient courre sus, dont je pourroie bien perdre, sans (2) la hainne de Dieu que je conquerroie, qui dit: « Benoit soient tuit li apaiseur. » Dont il avint ainsi, que les Bourgoignons & les Looreins que il avoit apaisiés, l'amoient tant & obéïssient, que je les vi venir plaidier par devant le roy des descors que il avoient entre eulz, à la court le roy, à Rains, à Paris & à Orlens (3).

CXXXVIII. Le roy ama tant Dieu & sa douce Mère, que touz

(1) A, & le. — (2) A, en. — (3) B & L, à Paris, à Reins, à Meleun & ailleurs.

Après cette guerre, que le roi apaisa, survint une autre grande guerre entre le comte Thibaut de Bar & le comte Henri de Luxembourg, qui avait pour femme la sœur de Thibaut ; & il advint ainsi qu'ils combattirent l'un contre l'autre près de Piney, & le comte Thibaut de Bar fit prisonnier le comte Henri de Luxembourg, & prit le château de Linay, qui était au comte de Luxembourg de par sa femme. Pour apaiser cette guerre, le roi envoya monseigneur Pierre le chambellan, l'homme du monde qu'il croyait le plus, & ce fut aux dépens du roi ; & le roi fit tant qu'ils furent réconciliés.

Au sujet de ces étrangers que le roi avait réconciliés, aucuns de son conseil lui disaient qu'il ne faisait pas bien de ne pas les laisser guerroyer ; car s'il les laissait bien s'appauvrir, ils ne lui courraient pas sus aussitôt que s'ils étaient bien riches. Et à cela le roi répondait & disait qu'ils ne parlaient pas bien : « Car si les princes voisins voyaient que je les laissasse guerroyer, ils se pourraient aviser entre eux & dire : « C'est par méchanceté que le roi nous laisse guerroyer. » Alors il en adviendrait qu'à cause de la haine qu'ils auraient contre moi, ils me viendraient courir sus, & j'y pourrais bien perdre, sans compter que j'y gagnerais la haine de Dieu, qui dit : « Bénis « soient tous les pacifiques. » D'où il advint ainsi, que les Bourguignons & les Lorrains, qu'il avait pacifiés, l'aimaient & lui obéissaient tant que je les vis venir plaider par-devant le roi, pour des procès qu'ils avaient entre eux, à la cour du roi à Reims, à Paris & à Orléans.

Le roi aimait tant Dieu & sa douce Mère que tous ceux qu'il pouvait convaincre d'avoir dit sur Dieu

CXXXVIII.
Horreur
de saint Louis

ceulz que il pooit atteindre qui disoient de Dieu ne de sa Mère chose deshoneste ne vilein serement, que il les fesoit punir griefment. Dont je vi que il fist mettre un orfevre en l'eschièle à Cezaire, en braies & en chemise, les boiaus & la fressure d'un porc entour le col, & à fi (1) grant foison que elles li avenoient jeusques au nez. Je oy dire que puis que je reving d'outre-mer, que il en fist cuire le nez & le balèvre à un bourgeois de Paris; mès je ne le vi pas. Et dist le saint roy : « Je pourroie estre seigné d'un fer chaut, par tel couvenant que touz vileins seremens feussent ostez de mon (2) royaume.

Je fu bien vint-deux ans en sa compaignie, que onques Dieu ne li oy jurer, ne sa Mère, ne ses sains; & quant il vouloit aucune chose affermer, il disoit : « Vraiment il fu ainfi, » ou « Vraiment il yert ainfi. »

Onques ne ly oy nommer le dyable, se ce ne fu en aucun livre là où il afferoit à nommer, ou en la vie des sains de quoi le livre parloit. Et c'est grant honte au royaume de France, & au roy quant il le seuffre, que à peine peut l'en parler que en ne die : « Que dyable y ait part! » Et c'est grant faute de language, quant l'en approprie au dyable. l'omme ou la femme qui est donné à Dieu dès que il fu (3) baptiziés. En l'ostel de Joinville, qui dit tel parole, il doit la buse ou la paumelle, & y est ce mauvez language presque tout abatu.

XXXIX. Il me demanda se je lavoie les piés aus povres le jeudi absolu; & je li respondi que nanin, que il ne me

(1) A, & fi. — (2) Mff. fon. — (3) B & L, & la femme qui font donnez.... furent.

ou fa Mère chose déshonnête ou vilain jurement, il les faifait punir grièvement. Ainfi je vis qu'il fit mettre un orfèvre à l'échelle à Céfaraée, en caleçon & en chemife, les boyaux & la freffure d'un porc autour du cou, & en fi grande foifon qu'ils lui arrivaient jufqu'au nez. J'ai ouï dire que depuis que je revins d'outre-mer il fit brûler pour cela le nez & la lèvre à un bourgeois de Paris; mais je ne le vis pas. Et le faint roi dit : « Je voudrais être marqué d'un fer chaud à condition que tous vilains jurements fuflent ôtés de mon royaume (1). »

& de Joinville
pour
les
blasphèmes.

Je fus bien vingt-deux ans en fa compagnie fans que jamais je l'aie ouï jurer par Dieu, fa Mère ou fes faints; & quand il voulait affirmer quelque chose, il difait : « Vraiment, cela fut ainfi, » ou : « Vraiment cela fera ainfi. »

Jamais je ne lui ai ouï nommer le diable, fi ce n'est en quelque livre là où il convenait de le nommer, ou en la vie des faints de quoi le livre parlait. Et c'est grande honte au royaume de France (2) & au roi quand il le fouffre, qu'à peine on puiſſe parler qu'on ne diſe : « Que le diable y ait part ! » Et c'est un grand péché de langage, quand on approprie au diable l'homme ou la femme, qui font donnés à Dieu dès qu'ils furent baptifés. En l'hôtel de Joinville, qui dit une telle parole reçoit un foufflet ou une tape, & ce mauvais langage y eft prefque tout détruit.

Il me demanda fi je lavais les pieds aux pauvres le jeudi faint (3); & je lui répondis que non, car cela

CXXXIX.
Amour
de
ſaint Louis

(1) Ce fait eft rapporté dans le chapitre xxxiii de la *Vie de ſaint Louis* par Geoffroy de Beaulieu, & ailleurs. — (2) Voy. chap. iii. — (3) Voy. chap. iv.

sembloit pas bien. Et il me dit que je ne le devoie pas avoir en despit; car Dieu l'avoit fait; « car moult envis feriés ce que le roy d'Angleterre fet, qui lave les piez aus mezeaus & bèze. »

Avant que il se couchast en son lit, il fesoit venir ses enfans devant li, & leur recordoit les fez des bons roys & des bons empereurs (1), & leur disoit que à tiex gens devoient-il prenre exemple. Et leur recordoit aussi les fez des mauvez riches homes, qui, par luxure & par leur rapines & par leur avarice, avoient perdus leur royaumes. « Et ces choses, fesoit-il, vous ramentoif-je pour ce que vous vous en gardez, par quoy Dieu ne se courouffe à vous. » Leur heures de Nostre-Dame leur fesoit aprenre, & leur fesoit dire devant luy (2) leurs heures du jour, pour eulz acoustumer à oyr leur heures quant il tenroient leur terres.

Le roy fu si large aumosnier, que partout là où il aloit en son royaume, il fesoit donner aus povres esglises, à maladeries, à mesons-Dieu, à hospitaulz, & à povres gentilzhommes & gentilzfemmes. Touz les jours il donnoit à manger à grant foison de povres, sans ceulz qui mangoient en sa chambre; & maintes foiz vi que il leur tailloit leur pain & donnoit à boivre.

De son tens furent edefiées plusieurs abbaïes; c'est à savoir, Royaumont, l'abbaïe de Saint-Antoine delez Paris, l'abbaïe du Liz, l'abbaye de Malbiffon, & plusieurs autrès religions de Preefcheurs & de

(1) A, & des empereurs. — (2) Devant luy omis dans A.

ne me semblait pas bien. Et il me dit que je ne le devais pas avoir en dédain, car Dieu l'avait fait. « Car alors vous feriez bien malgré vous ce que fait le roi d'Angleterre, qui lave les pieds aux lépreux & les baïfe. »

Avant qu'il se couchât en son lit, il faisait venir ses enfants devant lui & leur rapportait les faits des bons rois & des bons empereurs, & leur disait qu'ils devaient prendre exemple sur de tels hommes. Et il leur rapportait aussi les faits des mauvais princes qui, par leur luxure & par leurs rapines & par leur avarice, avaient perdu leurs royaumes. « Et je vous rappelle ces choses, faisait-il, pour que vous vous en gardiez, afin que Dieu ne se courrouce pas contre vous. » Il leur faisait apprendre leurs heures de Notre-Dame & leur faisait dire devant lui leurs heures du jour, pour les accoutumer à ouïr leurs heures quand ils gouverneraient leurs terres.

Le roi fut si large aumônier, que partout là où il allait en son royaume il faisait donner aux pauvres églises, aux maladreries, aux hôtels-Dieu, aux hôpitaux, & aux pauvres gentilshommes & gentilles femmes. Tous les jours il donnait à manger à une grande foison de pauvres, sans compter ceux qui mangeaient en sa chambre ; & maintes fois je vis qu'il leur taillait leur pain & leur donnait à boire.

De son temps furent édifiées plusieurs abbayes, c'est à savoir Royaumont, l'abbaye de Saint-Antoine lés-Paris, l'abbaye du Lis, l'abbaye de Maubuisson, & plusieurs autres couvents de Prêcheurs & de Cordeliers. Il fit l'hôtel-Dieu de Pontoise, l'hôtel-Dieu de Vernon, la maison des aveugles de Paris, l'abbaye

pour
les pauvres ;
comment
il instruifait
ses enfants ;
de
ses aumônes
& de ses
fondations ;
de
ses scrupules
dans
la collation
des bénéfices.

Cordeliers. Il fist la meson-Dieu de Pontoise, la meson-Dieu de Vernon (1), la meson des aveugles de Paris, l'abbaye des Cordelières de Saint-Clou, que sa seur madame Yfabiau fonda par son otroi.

Quant aucuns benefices de sainte Esglise eschéoit au roy, avant que il le donnast il se conseilloit à bones perones de religion & d'autres (2); & quant il festoit conseillé, il leur donnoit les benefices de sainte Esglise en bone foy, loialement & selonc Dieu. Ne il ne vouloit nulz benefices donner à nulz clers, se il ne renonçoit aus autres benefices des esglises que il avoit. En toutes les villes de son roiaume là où il n'avait onques esté, il aloit aus Preescheurs & aus Cordeliers, se il en y avoit nulz, pour requerir leur oroisons.

CXL.

Comment le roy corrigea ses baillifs, ses prevos, ses maieurs; & comment il establi nouveaus establissemens; & comment Estienne Boissiaue fu son prevost de Paris.

Après ce que le roy Loys fu revenu d'outre-mer en France, il se contint si devotement (3) envers Nostre-Seigneur, & si droiturièrement envers ses subjez; si regarda & apensa que moult estoit belle chose & bonne (4) d'amender le royaume de France. Premièrement establi un general establisement sus les subjez par tout le royaume de France en la manière qui s'enfuit.

« Nous Loys, par la grace de Dieu roy de France, establissons que touz nos baillifs, vicontes, prevos, maires & touz autres, en quelque afere que ce soit, ne en quelque office (5) que il soient, facent serement que tant comme il soient en

(1) A, Brinon. — (2) A répète ici avant que il le donnast. — (3) A, doucement. — (4) Et bonne omis dans A. — (5) En quelque office omis dans A.

des Cordelières de Saint-Cloud, que sa sœur madame Isabelle fonda par son octroi.

Quand quelque bénéfice de la sainte Église venait à lui échoir, avant qu'il le donnât il consultait de bonnes personnes religieuses ou autres ; & quand il avait pris conseil, il donnait les bénéfices de la sainte Église en bonne conscience, loyalement & selon Dieu (1). Il ne voulait jamais donner nul bénéfice à nul clerc s'il ne renonçait aux autres bénéfices d'Église qu'il avait déjà. Dans toutes les villes de son royaume où il n'avait jamais été, il allait aux Prêcheurs & aux Cordeliers, s'il y en avait, pour requérir leurs oraisons.

Comment le roi corrigea ses baillis, ses prévôts, ses maires ; & comment il établit de nouveaux établissements ; & comment Étienne Boileau fut son prévôt de Paris (2).

CXL.

Après que le roi Louis fut revenu d'outre-mer en France, il se conduisit très-dévotement envers Notre-Seigneur, & très-justement envers ses sujets ; c'est pourquoi il considéra & pensa que c'était très-belle & bonne chose d'amender le royaume de France. Premièrement, il établit un établissement général sur ses sujets par tout le royaume de France, en la manière qui s'ensuit.

« Nous Louis, par la grâce de Dieu roi de France, établissons que tous nos baillis, vicomtes, prévôts, maires & tous autres, en quelque affaire que ce soit ou en quelque office qu'ils soient, fassent ferment que, tant qu'ils seront en offices ou en fonctions de

(1) Voy. *Éclaircissements*, 8°. — (2) Voy. *ibid.*

offices ou en bailliez, il feront droit à chascun sanz exception de persones, aussi aus povres comme aus riches, & à l'estrange comme au privé, & garderont les us & les coustumes qui sont bones & esprouvées. Et se il avient chose que les bailliz ou les vicontes ou autre, si comme serjant ou forestiers, facent contre leur seremens & il en soient attains, nous voulons que il en soient puniz en leur biens & en leur persones, se le mesfait le requiert; & seront les baillifz puniz par nous, & les autres par les baillifz.

« Derechief, les autres prevoz (1), les baillifs & les serjans jureront que il garderont loialment nos rentes & nos droiz, ne ne souferront nos droiz que il soient (2) soustrait ne osté, ne ame-nuifié; & avec ce il jureront que il ne prenront, ne ne recevront par eulz ne par autres, ne or, ne argent, ne benefices par de-costé, ne autres choses, se ce n'est fruit, ou pain, ou vin, ou autre present, jeusques à la somme de dix sols, & que ladite somme ne soit pas seurmontée. Et avec ce il jureront que il ne prenront ne ne feront prendre (3) nul don, quel que il soit, à leur femmes, ne à leur enfans, ne à leur frères, ne à leur seurs, ne à autre persone, tant soit privée d'eulz; & sitost comme il sauront que tiex dons serons receus, il les feront rendre au plus tost que il pourront. Et avec ce il jureront que il ne recevront (4) don nul, quel que il soit, de home qui soit de leur baillie, ne d'autres qui cause ayent ne qui plaident par devant eux.

« Derechief, il jureront que il ne donront ne n'envoieront nul don à home qui soit de nostre conseil, ne aus femmes, ne aus enfans, ne à ame qui leur apartieingne, ne à ceulz qui leur contes recevront (5) de par nous, ne à nulz enquesteurs que nous envoions en leur baillies ne en leur prevoztés, pour leur fez enquerre. Et avec ce il jureront que il ne partiront à vente (6) nulle de nos rentes, de nos bailliages (7), ou de nostre monnoie, ne à autres choses qui nous apartieingnent.

« Et jureront & prometttront que se il sevent souz (8) eulz nul official, serjant ou prevost qui soient desloiaus, rapineurs, usurier ou plein d'autres vices, par quoy il doivent perdre nostre service, que il ne les soustiendront (9) par don, ne par promesse, ne par amour, ne par autres choses; ainçois les puniront & jugeront en bone foy.

(1) A, privez. — (2) A omet soient. — (3) A, feront ne ne prenront. — (4) A, retentront.... Ne d'autres &c. omis ib. — (5) A, retentront. — (6) A, rente. — (7) A omet de nos bailliages. — (8) A, four. — (9) A, soustieingnent.

baillis, ils feront droit à chacun, sans acception de personnes, aussi bien aux pauvres qu'aux riches, & à l'étranger qu'à l'homme du pays; & ils garderont les us & coutumes qui sont bons & éprouvés. Et s'il advient que les baillis, ou les vicomtes ou autres, comme sergents ou forestiers, fassent rien contre leurs serments, & qu'ils en soient convaincus, nous voulons qu'ils en soient punis en leurs biens, & en leurs personnes si le méfait le requiert; & les baillis seront punis par nous, & les autres par les baillis.

« Derechef, les autres prévôts, les baillis & les sergents jureront qu'ils garderont loyalement nos rentes & nos droits, & ne souffriront pas que nos droits soient soustraits, supprimés ni diminués. Et avec cela ils jureront qu'ils ne prendront ou ne recevront par eux ou par autrui ni or, ni argent, ni bénéfices par voie indirecte, ni autres choses, si ce n'est du fruit, du pain, du vin ou autre présent jusques à la somme de dix sous, & que ladite somme ne fera pas dépassée. Avec cela ils jureront qu'ils ne prendront ni ne feront prendre nul don, quel qu'il soit, à leurs femmes, ni à leurs enfants, ni à leurs frères, ni à leurs sœurs, ni à autre personne, pour peu qu'elle soit de leurs familiers; & sitôt qu'ils sauront que de tels dons seront reçus, il les feront rendre au plus tôt qu'ils pourront. Et avec cela ils jureront qu'ils ne recevront nul don, quel qu'il soit, d'homme qui soit de leur bailliage, ni d'autres qui aient affaire ou qui plaident par-devant eux.

« Derechef, ils jureront qu'ils ne donneront ni n'envoieront nul don à homme qui soit de notre conseil, ni aux femmes, ni aux enfants, ni à personne qui leur appartienne, ni à ceux qui recevront leurs comptes de par nous, ni à nuls enquêteurs que nous envoyions dans leurs bailliages ou dans leurs prévôtés pour enquerre de leurs faits. Et avec cela ils jureront qu'ils ne prendront part à nulle vente de nos rentes, de nos bailliages ou de notre monnaie, ni à autres choses qui nous appartiennent.

« Et ils jureront & promettront que s'ils savent, sous eux, nul officier, sergent ou prévôt qui soient déloyaux, faiseurs de rapines, usuriers, ou pleins d'autres vices pour lesquels ils doivent sortir de notre service, ils ne les soutiendront ni pour don, ni pour promesse, ni pour affection, ni pour autres choses; mais les puniront, & jugeront de bonne foi (1).

(1) Ou bien « les puniront & corrigeront de bonne foi, » selon les manuscrits B & L, qui sont ici d'accord avec deux textes analogues, mais non identiques, publiés dans le premier volume des *Ordonnances des rois de France*, où on lit (p. 70) : « en bonne foy corrigeront leur excès; » & (p. 78) : « amenderont leurs méfaits en bonne foy. »

« *Derechief nos prevos, nos vicontes, nos maires, nos foref-tiers, & nos autres serjans à pié ou à cheval, jureront que il ne donront nulz dons à leur souverains, ne à femmes, ne à enfans qui leur appartiennent* (1).

« *Et pour ce que nous voulons que ces seremens soient ferme-ment establi, nous voulons que il soient pris en pleine affise, devant touz, & clers & lais, chevaliers & serjans, jà soit ce que il aient juré devant nous ; à ce que il doutent à encorre* (2) *le vice de parjurer, non pas tant seulement pour la paour de Dieu & de nous, me, pour la honte du monde* (3).

« *Nous voulons & establi,ssons que touz nos prevoz & nos bail-lifz se tieingnent de jurer parole qui tieingne au despit de Dieu, ne de Nostre-Dame & de touz sains, & se gardent de jeu de dex & de tavernes* (4). *Nous voulons que la forge de dei, soit def-fendue par tout nostre royaume, & que les foles femmes soient boutées hors des mesons ; & quiconques louera meson à fole femme, il rendra au prevost ou au baillif le loier de la meson d'un an.*

« *Après, nous deffendons que nos baillifz outrément n'achaten ne ne facent acheter par eulz ne par autres, possessions ne terres qui soient en leur baillies, ne en autre, tant comme il soient en nostre servise, sans nostre congié ; & si telz achaptz se font, nous voullons qu'ilz soient & demourent en nostre main.*

« *Nous deffendons à nos baillifz que tant comme ilz se-ront en nostre service* (5), *ne* (6) *mariant filz ne fille que il aient, ne autres persones qui leur apartieingnent, à nulle autre persone de leur baillie, sanz nostre especial congié ; & avec ce, que il ne les mettent en religion de leur bail-liage* (7), *ne que il leur acquièrent benefice de sainte Esglise, ne possession nulle ; & avec ce, que il ne preingnent vivre* (8) *ne procuracions en meson de religion, ne près d'eulz, aus despens des religieux. Ceste deffense des mariages & des pos-sessions acquerre, si comme nous avons dit, ne voulons-nous pas qu'elle se estende* (9) *aus prevos, ne aus maires, ne aus autres de meneur office.*

« *Nous commandons que baillifz, ne prevos, ne autres, ne*

(1) Qui leur appartiennent omis dans A. — (2) A, doutoient encore. —

(3) A, pour la bonté de Dieu & du monde. — (4) A, dez de taverne. —

(5) Sans nostre congié jusqu'à service omis dans A. — (6) A, ne ne. —

(7) A, du leur. — (8) A, œuvre. — (9) A, esconde.

« Derechef, nos prévôts, nos vicomtes, nos maires, nos forestiers & nos autres sergents à pied ou à cheval, jureront qu'ils ne donneront nuls dons à leurs supérieurs, ni à femmes ni à enfants qui leur appartiennent.

« Et parce que nous voulons que ces serments soient fermement établis, vous voulons qu'ils soient prêtés en pleine assise, devant tous, par clercs & laïques, chevaliers & sergents, quoiqu'ils aient déjà juré devant nous ; afin qu'ils craignent d'encourir le vice de parjure, non pas seulement par peur de Dieu & de nous, mais par honte du monde.

« Nous voulons & établissons que tous nos prévôts & nos baillis s'abstiennent de prononcer nulle parole qui tourne au mépris de Dieu, de Notre-Dame & de tous les saints, & qu'ils se gardent du jeu de dés & des tavernes. Nous voulons que la fabrication des dés soit défendue par tout notre royaume, & que les femmes de mauvaise vie soient mises hors des maisons ; & quiconque louera une maison à une femme de mauvaise vie, il rendra au prévôt ou au bailli le loyer de la maison pendant un an.

« Après, nous défendons que nos baillis n'achètent frauduleusement ou ne fassent acheter, par eux ou par autres, possessions ou terres qui soient dans leur bailliage ou dans un autre, tant qu'ils feront à notre service, sans notre permission ; & si de tels achats se font, nous voulons qu'ils soient & demeurent en notre main.

« Nous défendons à nos baillis que tant qu'ils feront à notre service, ils ne marient leurs fils, leurs filles ni autre personne qui leur appartienne, à nulle autre personne de leur bailliage, sans notre congé spécial ; & avec cela qu'ils ne les mettent en maison de religion de leur bailliage, ni qu'ils leur acquièrent nul bénéfice de la sainte Église ou nulle possession ; & avec cela qu'ils ne prennent ni vivres ni droits de gîte en maison de religion ou auprès, aux dépens des religieux. Cette défense des mariages & d'acquérir des possessions, ainsi que nous l'avons dit, nous ne voulons pas qu'elle s'étende aux prévôts, ni aux maires, ni aux autres de moindre office.

« Nous commandons que baillis, ni prévôts, ni autres, ne tiennent une trop grande quantité de sergents ou de bedeaux, de peur que le peuple ne soit grevé ; & nous voulons que les bedeaux soient nommés en pleine assise, ou autrement qu'ils ne soient pas tenus pour bedeaux. Au cas que nos sergents soient

tieingnent trop grant plenté de serjans ne de bediaus, pour ce que le peuple ne soit grevé; & voulons que les bediaus soient nommez en pleine assise, ou autrement ne soient pas tenu pour bediau. Où nos serjans soient envoiés en aucun lieu loing, ou en estrange pays, nous voulons que il ne soient pas creu sanz lettre de leur souverains.

« Nous commandons que baillif ne prevost qui soit en nostre office, ne grève les bones gens de leur justice outre droiture; ne que nulz de ceulz qui soient desous nous, soient mis en prison pour debde que il doivent, se ce (1) n'est pour la nostre seulement.

« Nous establißons que nulz de nos baillifz ne liève amande pour debde que nos subjez doivent, ne pour malefaçon, se ce n'est en plein plet où elle soit jugée & estimée, & par conseil de bones gens (2), jà soit ce que elle ait esté gaigée (3) par devant eulz. Et se il avient que cil qui sera d'aucun blasme ne veuille pas attendre le jugement de la court qui offert li est, ainçois offre certainne somme de deniers pour l'amende, si comme l'en a communement receu, nous voulons que la court reçoive la somme des deniers, se elle est resonnable & couvenable; ou, se ce non, nous voulons que l'amende soit jugée selonc ce que il est desus dit, jà soit ce que le coupable se mette en la volenté de la court. Nous deffendons que le baillif, ou le mère, ou le prevost, ne contreingnent par menaces, ou par poour, ou par (4) aucune cavellacion nos subjez à paier amende en repost ou appert, & ne les accusent pas sans cause raisonnable (5).

« Et establißons que cil qui tendront les prevostez, vicontés ou autres baillies (6), que il ne les puissent à autrui vendre sanz nostre congé; & se plusieurs achatent ensemble les offices desus nommez, nous voulons que l'un des acheteurs face l'office pour touz les autres, & use de la franchise qui appartient (7) aus chevauchées, aus tailles & aus communes charges, si comme il est acoustumé. Et deffendons que lesdiz offices il ne vendent à freres, à neveux & à cousins, puis que il les auront achetés de nous; ne que il ne requièrent debde que en (8) leur doie par eulz, se ce (9) n'est des debdes qui apartiennent à leur office; meiz leur propre debde requièrent par l'autorité du baillif, tout aussi comme se il ne fussent pas en nostre servise.

« Nous deffendons que baillifz ne prevoz ne travaillent nos

(1) A, ce ce. — (2) Gens omis dans A. — (3) A, est esté jugée; B & L, gagnée. — (4) Ou par omis dans A. — (5) Ou appert & c. omis dans A. — (6) A, viconté ou autre baillif. — (7) A, appartient. — (8) A, n'en. — (9) A, ce ce.

envoyés en quelque lieu éloigné ou en pays étranger, nous voulons qu'ils ne soient pas crus sans lettres de leurs supérieurs.

« Nous commandons que ni bailli ni prévôt qui soit à notre service, ne greve les bonnes gens de leur ressort contre le droit ; & que nul de ceux qui sont nos sujets ne soit mis en prison pour dette qu'il doive, si ce n'est pour la nôtre seulement.

« Nous établissons que nul de nos baillis ne lève d'amende pour une dette que nos sujets doivent, ni pour méfait, si ce n'est en pleine audience, où cette amende soit jugée & estimée, & par conseil de bonnes gens, quand même elle aurait été conignée par-devant eux. Et s'il advient que celui qui fera accusé de quelque chose ne veuille pas attendre le jugement de la cour qui lui est offert, mais qu'il offre une certaine somme de deniers pour l'amende, ainsi qu'on l'a communément reçu, nous voulons que la cour reçoive la somme de deniers si elle est raisonnable & convenable ; ou sinon nous voulons que l'amende soit jugée, selon ce qui est dit ci-dessus, quoique le coupable s'en remette à la volonté de la cour. Nous défendons que les baillis ou les maires ou les prévôts ne contraignent en secret ou en public, par menace, par peur ou par chicane, nos sujets à payer une amende, & qu'ils ne les accusent sans cause raisonnable.

« Et nous établissons que ceux qui tiendront les prévôtés, vicomtés & autres charges, ne les puissent vendre à autrui sans notre congé ; & si plusieurs achètent ensemble les offices susnommés, nous voulons que l'un des acheteurs fasse l'office pour tous les autres, & use seul de la franchise en ce qui concerne les chevauchées, les tailles & les communes charges, ainsi qu'il est accoutumé. Et nous défendons qu'ils ne vendent lesdits offices à leurs frères, neveux & cousins, après qu'ils les auront achetés de nous, & qu'ils ne réclament par eux-mêmes les dettes qu'on leur doit, si ce n'est des dettes qui appartiennent à leur office ; mais que pour leurs propres dettes ils les réclament par l'autorité du bailli, tout comme s'ils n'étaient pas à notre service.

« Nous défendons que les baillis & les prévôts ne fatiguent nos sujets, dans les causes poursuivies devant eux, en transportant leurs assises de lieu en lieu ; mais nous voulons qu'ils entendent les affaires que l'on a par-devant eux au lieu là où ils ont eu

*subjez en causes que il ont par devant eulz menées, par mue-
ment de lieu en autre; ainçois oyent (1) les besoingnez que il
ont par devant eulz, ou lieu là où il ont esté acoustumez à oyr,
si que il ne leffent pas à poursuivre leur droit pour travail ne
pour despens.*

*« Derechief, nous commandons que il ne deffaissent home de
sefinne que il tieingne, sans congnoissance de cause, ou sanz
commandement especial de nous; ne que il ne grèvent nostre
gent de nouvelles exactions, de tailles & de coustumes nou-
velles; ne si ne semoingnent que l'en face chevauchée pour
avoir de leur argent; car nous voulons que nul qui doive che-
vauchée ne soit semont (2) d'aler en ost sanz cause neccessaire;
& ceulz qui voudront aler en ost en propres persones, ne soient
pas contrainct à racheter leur voie par argent.*

*« Après, nous deffendons que bailliz ne prevos ne facent def-
fendre de porter blé, ne vin, ne autres marcheandises hors de
nostre royaume, sanz cause neccessaire; & quant il couvendra
que deffense en soit fete, nous voulons qu'elle soit faite com-
munement en conseil de preudomes, sanz soupçon de fraude
ne de boidie.*

*« Item, nous voulons que touz bailliz viés, vicontes, prevos &
maires soient, après ce que il seront hors de leur offices, par
l'espace de quarante jours ou pays où il ont tenu leur offices,
en leur propres (3) personnes ou par procureur, affin qu'ilz
puissent respondre aux nouveaux bailliz, pour ce que il au-
roient mesfet contre ceulz qui se vourroient pleindre d'eulz.*

Par cest establissement amenda moult le royaume.

CXLI. *La prevosté de Paris estoit lors vendue aus bour-
jois de Paris, ou à aucuns; & quant il avenoit que
aucuns l'avoit achetée, si soustenoient leur enfans &
leur neveux en leur outrages; car les jovenciaus
avoient fiance en leur parens & en leur amis qui
la prevosté tenoient (4). Pour ceste chose estoit trop
le menu peuple defoulé, ne ne povoient avoir droit des*

(1) A, oiez. — (2) Car nous jusqu'à semont omis dans A. — (3) A, propre...
Affin jusqu'à bailliz omis ibid. — (4) A, qui les tenoient.

coutume de les entendre, en forte que nos sujets ne renoncent pas à poursuivre leur droit pour cause de fatigue ni de dépenses.

« Derechef, nous commandons qu'ils ne deffaisissent personne de la faisine qu'il tient, sans connaissance de cause ou sans notre commandement spécial ; & qu'ils ne grèvent pas nos gens de nouvelles exactions, de tailles ou d'impositions nouvelles ; & aussi qu'ils ne les citent pas à faire une chevauchée pour avoir de leur argent ; car nous voulons que nul de ceux qui doivent chevauchée ne soit sommé d'aller à l'armée sans cause nécessaire ; & que ceux qui voudront aller à l'armée en propre personne ne soient pas contraints à racheter leur voyage à prix d'argent.

« Après, nous défendons que baillis ni prévôts ne fassent défendre de porter blé ni vin, ni autres marchandises, hors de notre royaume, sans cause nécessaire ; & quand il conviendra que défense en soit faite, nous voulons qu'elle soit faite en commun, en conseil de prud'hommes, sans soupçon de fraude ni de tromperie.

« De même, nous voulons que tous anciens baillis, vicomtes, prévôts & maires restent, après qu'ils seront hors de leurs offices, par l'espace de quarante jours, au pays où ils ont tenu leurs offices, en leurs propres personnes ou par procureur, afin qu'ils puissent répondre aux nouveaux baillis pour les torts qu'ils auraient faits à ceux qui se voudraient plaindre d'eux. »

Par cet établissement, il amenda beaucoup le royaume.

La prévôté de Paris était alors vendue aux bourgeois de Paris ou à d'autres ; & quand il advenait que d'autres l'avaient achetée, ils soutenaient leurs enfants & leurs neveux en leurs méfaits ; car les jeunes gens se fiaient en leurs parents & en leurs amis qui tenaient la prévôté. C'est pourquoi le menu peuple était fort foulé, & ne pouvait avoir

CXLI.
Réforme
de la prévôté
de Paris (1).

(1) Voy. *Éclaircissements*, 8°.

riches homes, pour les grans presens & dons que il fesoient aus prevoz. Qui à ce temps disoit voir devant le prevoft, ou qui vouloit son serement garder, qu'il (1) ne feust parjure d'aucune debte ou d'aucune chose ou feust tenu de respondre, le prevoft en levoit amende, & estoit puni. Par les grans injures (2) & par les grans rapines qui estoient faites en la prevofté, le menu peuple n'osoit demourer en la terre le roy, ains aloient demourer en autres prevoftés & en autres seigneuries. Et estoit la terre le roy si vague, que quant le prevoft (3) tenoit ses plez, il n'i venoit pas plus de dix personnes ou de douze. Avec ce il avoit tant de maulfeteurs & de larrons à Paris & dehors, que tout le païs en estoit plein. Le roy, qui metoit grant diligence comment le menu peuple feust gardé, sot toute la verité; si ne vout plus que la prevofté de Paris feust vendue, ains donna gages bons & grans à ceulz qui dès or en avant la garderoient. Et toutes les mauvêses coustumes dont le peuple pooit estre grevé, il abati; & fist enquerre par tout le royaume & par tout le pays, où l'en pourroit trouver homme qui (4) feist bone justise & roide, & qui n'espargnast plus le riche home que le povre. Si li fu enditié Estienne Boilyaue, lequel maintint & garda si la prevofté, que nul malfaiteur, ne liarre, ne murtrier n'osa demourer à Paris, qui tantost ne feust pendu ou destruit; ne parent, ne lignage, ne or, ne argent ne le pot garantir. La terre le roy commença à amender, & le peuple y vint pour le bon droit que en y fesoit. Si moulteplia tant & amenda, que les

(1) A, qui. — (2) A, jures. — (3) A, quant il. — (4) Pourroit trouver homme qui omis dans A.

raison des gens riches, à cause des grands présents & des dons qu'ils faisaient aux prévôts. Celui qui, en ce temps-là, disait la vérité devant le prévôt, ou qui voulait garder son serment pour n'être point parjure, au sujet de quelque dette ou de quelque chose sur quoi il fût tenu de répondre, le prévôt levait sur lui l'amende, & il était puni. A cause des grandes injustices & des grandes rapines qui étaient faites dans la prévôté, le menu peuple n'osait demeurer en la terre du roi, mais allait demeurer en d'autres prévôtés & en d'autres seigneuries. Et la terre du roi était si déserte, que quand le prévôt tenait ses plaids, il n'y venait pas plus de dix personnes ou de douze. Avec cela il y avait tant de malfaiteurs & de larrons à Paris & dehors, que tout le pays en était plein. Le roi, qui mettait grand soin à faire que le menu peuple fût gardé, fut toute la vérité ; alors il ne voulut plus que la prévôté de Paris fût vendue, mais il donna grands & bons gages à ceux qui dorénavant la garderaient. Et il abolit toutes les mauvaises impositions dont le peuple pouvait être grevé, & fit enquerre par tout le royaume & par tout le pays où il pourrait trouver un homme qui fit bonne & roide justice, & qui n'épargnât pas plus l'homme riche que le pauvre. Alors lui fut indiqué Étienne Boileau, lequel maintint & garda si bien la prévôté, que nul malfaiteur, larron ni meurtrier n'osa demeurer à Paris, qui ne fût tantôt pendu ou exterminé : ni parenté, ni lignage, ni or, ni argent ne le purent garantir. La terre du roi commença à famender, & le peuple y vint pour le bon droit qu'on y faisait. Alors elle se peupla tant & famenda que les ventes, les saisines,

ventes, les faïfinnes, les achas & les autres choses valloient à double que quant li roys y prenoit devant.

« En toutes ces choses que nous avons ordenées pour le proufit de nos subjez & de nostre royaume, nous retenons à nous (1) pooir d'esclarcir, d'amender, d'ajouster & d'amenuïfier, selonc ce que nous aurons conseil. »

Par cest establisement amenda moult le royaume de France, si comme plusieurs sages & anciens tefmoignent.

CXLII. *Dès le tens de fenfance, fu le roy piteus des povres & des souffraiteus; & acoustumé estoit que le roy, partout où il aloit, que six vins povres fussent tout adès repeu en sa meson, de pain, de vin, de char ou de poisson, chascun jour. En quaresme & ès auvens croïssoit le nombre des povres; & plusieurs foïz avint que le roy les servoit & leur metoit la viande devant eulz, & leur trenchoit la viande devant eulz, & leur donnoit au departir, de sa propre main, des deniers. Meismement aus hautes vegiles des festes sollempnielx, il servoit ces povres de toutes ces choses desusdites, avant que il mangast ne ne beust. Avec toutes ces choses avoit-il chascun jour au disner & au souper près de li, anciens homes & debrifiés, & leur fesoit donner tel viande comme il mangoit; & quant il avoient mangé, il enportoient certaine somme d'argent. Par desus toutes ces choses, le roy donnoit chascun jour si grans & si larges aumosnes aus povres de religion, aus povres hospitaus, aus povres malades, & aus autres povres colléges, & aus povres gentilzhomes & fames & damoïselles, à*

(1) A, subjez à nostre royaume nous recevons à nostre majesté.

les achats & les autres choses valaient le double de ce que le roi y recevait auparavant.

« En toutes ces choses que nous avons ordonnées pour le profit de nos sujets & de notre royaume, nous nous réservons le pouvoir d'éclaircir, d'amender, d'ajouter & de diminuer, selon que nous aviserons. »

Par cet établissement, il amenda beaucoup le royaume de France, ainsi que plusieurs personnes sages & âgées en témoignent.

Dès le temps de son enfance, le roi eut pitié des pauvres & des souffrants ; & la coutume était que partout où le roi allait, cent vingt pauvres fussent toujours repus, en sa maison, de pain, de vin, de viande ou de poisson, chaque jour. En carême & en avent le nombre des pauvres croissait ; & plusieurs fois il advint que le roi les servait, & leur mettait la nourriture devant eux, & leur tranchait la viande devant eux, & leur donnait, au départ, des deniers de sa propre main. Particulièrement aux grandes vigiles des fêtes solennelles, il servait à ces pauvres de toutes les choses dessusdites, avant qu'il ne mangeât ni ne bût. Avec tout cela, il avait chaque jour à dîner & à souper près de lui des hommes vieux & estropiés, & il leur faisait donner la nourriture dont il mangeait ; & quand ils avaient mangé, ils emportaient une certaine somme d'argent. Par-dessus tout cela, le roi donnait chaque jour de si grandes & si larges aumônes aux pauvres religieux, aux pauvres hôpitaux, aux pauvres malades, & aux autres pauvres communautés, & aux gentilshommes

CXLII.
Amour
de
saint Louis
pour
les pauvres ;
de
ses aumônes
& de ses
fondations (1)

(1) Voy. *Éclaircissements*, 80.

femmes decheues, à povres femmes veuves & à celles qui gisoient d'enfant, & à povres (1) qui par veillesce ou par maladie ne pooient labourer ne maintenir leur mestier, que à peine porroit l'en raconter le nombre. Dont nous poun bien dire que il fu plus bienaeureus que Titus l'empereur de Rome, dont les anciennes escriptures racontent que trop se dolut & fu desconforté d'un jour que il n'avoit donné nul benefice.

Dès le commencement que il vint à son royaume tenir & il se sot aparcevoir, il commença à edefier moustiers & plusieurs maisons de religion; entre lesquies l'abbaye de Royaumont porte l'onneur & la hautece. Il fist edefier plusieurs mesons-Dieu: la meson-Dieu de Paris, celle de Pontoise, celle de Compieingne & de Vernon, & leur donna grans rentes. Il fonda l'abbaye de Saint-Mathé de Roan, où il mist femmes de l'ordre des frères Preescheurs; & fonda celle de Lonc-champ, où il mist femmes de l'ordre des frères Meneurs, & leur donna grans rentes. Et otroia à sa mère à fonder l'abbaye du Liz delez Meleun-sur-Seinne, & celle delez Pontoise, que l'en nomme Malbisson (2). Et fist fere la meson des Aveugles delès Paris, pour mettre les povres (3) aveugles de la cité de Paris; il leur fist fere une chapelle pour oyr leur servise Dieu. Et fist fere le bon roy la meson des Chartriers au dehors de Paris qui a nom Vauvert (4), & assigna rentes suffisantes aux moynes qui illec estoient, qui servoient Nostre-

(1) B & L ajoutent menestriers. — (2) B & L ajoutent & leur donna rentes grandes & possessions. — (3) Povres omis dans A. — (4) B, Sammur; L, Namur. Les mots qui a nom jusqu'à Saint-Denis manquent dans A.

& aux dames & aux demoiselles pauvres, aux femmes déchuës, aux pauvres femmes veuves, & à celles qui étaient en couches, & aux pauvres qui par vieillesse ou par maladie ne pouvaient travailler ni continuer leur métier, qu'à peine pourrait-on en raconter le nombre. Aussi pouvons-nous bien dire qu'il fut plus heureux que Titus, l'empereur de Rome, dont les anciens écrits racontent qu'il s'affligea fort & fut déconforté pour un jour où il n'avait accordé nul bienfait.

Dès le premier temps qu'il en vint à tenir son royaume & qu'il se fut connaître, il commença à édifier des églises & plusieurs maisons religieuses, entre lesquelles l'abbaye de Royaumont l'emporte en beauté & en grandeur. Il fit édifier plusieurs hôtels-Dieu : l'hôtel-Dieu de Paris, celui de Pontoise, celui de Compiègne & de Vernon, & leur donna de grandes rentes. Il fonda l'abbaye de Saint-Mathieu de Rouen, où il mit des femmes de l'ordre des frères Prêcheurs ; & fonda celle de Longchamp, où il mit des femmes de l'ordre des frères Mineurs, & leur donna de grandes rentes. Et il octroya à sa mère de fonder l'abbaye du Lis lez-Melun-sur-Seine, & celle qui est lez-Pontoise, que l'on nomme Maubuisson. Et il fit faire la maison des Aveugles lez-Paris, pour y mettre les pauvres aveugles de la cité de Paris, & leur fit faire une chapelle pour ouïr le service de Dieu. Le bon roi fit faire la maison des Chartreux au dehors de Paris qui a nom Vauvert, & assigna des rentes suffisantes aux moines qui étaient là, qui servaient Notre-Seigneur. Assez tôt après, il fit faire une autre maison au dehors de Paris, sur le chemin de Saint-Denis, qui fut appelée la maison des

Seigneur. Affés tost après il fist fere une autre maison au dehors Paris, ou chemin de Saint-Denis, qui (1) fu appelée la meson aus Filles Dieu, & fist mestre grant multitude de femmes en l'ostel, qui par povreté fesoient (2) mises en pechié de luxure, & leur donna quatre cens livrées (3) de rente pour elles soustenir. Et fist (4) en plusieurs liex de son royaume mesons de beguines, & leur donna rentes pour elles vivre, & commanda (5) que en y receust celles qui vourroient fere contenance à vivre chastement. Aucun de ses familés grouissoient de ce que il fesoit si larges aumosnes, & que il y despendoit moult; & il disoit : « Je aime miex que l'outrage de grans despens que je faiz, soit fait en aumosne pour l'amour de Dieu, que en boban ne en vaine gloire de ce monde. » Jà pour les grans despens que le roy fesoit en aumosne, ne lessoit-il pas à fere grans despens en son hostel, chascun jour. Largement & liberalment se contenoit le roy aus parlemens & aus assemblées des barons & des chevaliers, & fesoit servir si courtoisement à sa court, & largement & habandonnéement, & plus que il n'i avoit eu lonc temps passé à la court de ses devanciers.

CXLIII. *Le roy amoit toutes gens qui se metoient à Dieu servir & qui portoient habit de religion; ne nulz ne venoit à li qui faillist à avoir chevance de vivre. Il pourveut les frères du Carme & leur acheta une place sus Seinne devers Charenton, & fist fere une leur meson, & leur acheta vestemens, calices & tiex choses comme il apartient à fere le servise Nostre-Seigneur. Et après il pourveut les frères de Saint-*

(1) A, que... au Filles. — (2) A, estoient. — (3) B & L, trois cens livres. — (4) A, & en fist. — (5) A, commanda l'en.

Filles-Dieu ; & fit mettre dans le logis une grande multitude de femmes qui, par pauvreté, étoient mises en péché de luxure, & leur donna quatre cents livres de rente (1) pour les soutenir. Et il fit en plusieurs lieux de son royaume des maisons de béguines, & leur donna des rentes pour elles vivre, & commanda qu'on y recût celles qui voudraient se tenir à vivre chastement. Aucuns de ses familiers murmuraient de ce qu'il faisoit de si larges aumônes, & de ce qu'il y dépensait beaucoup ; & il disait : « J'aime mieux que l'excès des grandes dépenses que je fais soit fait en aumônes pour l'amour de Dieu qu'en faste ou en vaine gloire de ce monde. » Cependant, malgré les grandes dépenses que le roi faisoit en aumônes, il ne laissoit pas de faire de grandes dépenses en son hôtel chaque jour. Le roi se comportait largement & libéralement dans les parlements & les assemblées des barons & des chevaliers ; & il faisoit servir à sa cour très-courtoisement, & largement, & sans épargne, & plus qu'il n'y avait eu depuis longtemps à la cour de ses devanciers.

Le roi aimait toutes gens qui se mettaient à servir Dieu & qui portaient l'habit religieux ; nul ne venait à lui qui manquât d'avoir de quoi vivre. Il pourvut les frères Carmes, & leur acheta une place sur la Seine vers Charenton, & leur fit faire une maison, & leur acheta vêtements, calices & telles choses qu'il convient pour le service de Notre-

CXLIII.
Des ordres
religieux
qu'il établit
en France (2)

(1) Le texte de Geoffroy de Beaulieu prouve qu'il s'agit ici de monnaie parisienne ; ces 400 livres valaient environ 10,131 francs. — (2) Voy. *Éclaircissements*, 80.

Augustin, & leur acheta la granche^u un bourgeois de Paris & toutes les appartenances, & leur fist fere un moustier dehors la porte de Monmartre. Les frères des Saz, il les pourveut & leur donna place sur Seine par devers Saint-Germein-des-Prez, où il se herbergèrent; me^z il n'i demourèrent guères, car il furent abatus assez tost. Après ce que les frères des Saz furent herbergiés, revint une (1) autre manière de frères que l'en appelle l'ordre des Blans-Mantiaus, & requistrent au roy que il leur aidast que il peussent demourer à Paris. Le roy leur acheta une meson & vielz places entour pour eulz herberger, delez la viex porte du Temple à Paris, assés près des Tiffarans. Iceulz Blans furent abatus au concile de Lyon, que Gregoire le dixiesme tint. Après revint une autre manière de frères, qui se fesoient appeler frères de Sainte-Croiz, & portent la croiz devant leur pi^z; & requistrent au roy que il leur aidast. Le roy le fist volentiers, & les herberga en une rue qui estoit (2) appelée le quarrefour du Temple, qui ore est appelée la rue Sainte-Croiz. Einsi avironna le bon roy de gens de religion la ville de Paris.

CXLIV. Après ces choses desus dites, avint que le roy manda touz ses (3) barons à Paris en un quaresme. Je me escusai vers (4) li pour une quartaine que j'avoie lors, & li priaï que il me voufist souffrir; & il me manda que il vouloit outréement que je y alasse, car il avoit illec bon phisiciens qui bien savoient guerir de la quarteinne. A Paris m'en alai. Quant je ving

(1) A, un. — (2) Mff. cft. — (3) A, ces. — (4) A, ver.

Seigneur. Et après, il pourvut les frères de Saint-Augustin, & leur acheta la grange d'un bourgeois de Paris & toutes les dépendances, & leur fit faire une église hors la porte Montmartre. Les frères du Sac, il les pourvut & leur donna une place sur la Seine par devers Saint-Germain des Prés, où ils se logèrent ; mais ils n'y demeurèrent guère, car ils furent supprimés assez tôt. Après que les frères du Sac furent logés, il vint encore une autre espèce de frères que l'on appelle l'ordre des Blancs-Manteaux ; & ils requirent au roi qu'il les aidât pour qu'ils pussent demeurer à Paris. Le roi leur acheta une maison & de vieilles places à l'entour pour les loger, près la vieille porte du Temple à Paris, assez près des Tisserands. Ces Blancs-Manteaux furent supprimés au concile de Lyon que tint Grégoire X. Après il vint encore une autre espèce de frères qui se faisaient appeler frères de Sainte-Croix, & qui portent la croix devant leur poitrine : & ils requirent au roi qu'il les aidât. Le roi le fit volontiers, & les logea dans une rue qui était appelée le Carrefour du Temple, & qui maintenant est appelée la rue Sainte-Croix. C'est ainsi que le bon roi environna de gens de religion la ville de Paris.

Après ces choses dessus dites, il advint que le roi manda tous ses barons à Paris pendant un carême (1). Je m'excusai près de lui pour une fièvre quarte que j'avais alors, & le priai qu'il me voulût bien dispenser ; & il me manda qu'il voulait absolument que j'y allasse, car il avait là de bons médecins qui faisaient bien guérir de la fièvre quarte.

CXLIV.
Saint Louis
se croife
pour
la seconde
fois.

(1) En 1267.

le soir de la vegile Nostre-Dame en mars, je ne trouvai ne roy n'autre (1) qui me sceut à dire pourquoy le roy m'avoit mandé. Or avint, ainfi comme Dieu vult, que je me dormi à matines; & me fu avis en dormant, que je véoie le roy devant un autel à genoillons; & m'estoit avis que plusieurs prelas revestus le vestoient d'une chesuble vermeille de farge de Reins. Je apelai après ceste vision monseigneur Guillaume, mon prestre, qui moult estoit sage; & li contai la vision. Et il me dit ainfi : « Sire, vous verrés que le roy se croifera demain. » Je li demandai pourquoy il le cuidoit; & il me dit que il le cuidoit, par le songe que j'avoie songé; car le chasuble de farge vermeille senefloit la croiz, laquelle fu vermeille du sanc que Dieu y espandi de son costé & de ses mains & de ses piez. « Ce que le chasuble estoit de farge de Reins, senefie que la croiserie sera de petit exploit, aussi comme vous verrés, se Dieu vous donne vie. »

Quant je oi oye la messe à la Magdeleine à Paris, je alai en la chapelle le roy, & trouvai le roy qui estoit monté en l'eschaufaut aus (2) reliques, & fesoit apporter la vraie Croiz aval. Endementres que le roy venoit aval, deux chevaliers qui estoient de son conseil, commencèrent à parler l'un à l'autre, & dit l'un : « Jamez ne me créez, se le roy ne se croise illec. » Et l'autre respondi que « se le roy se croise, ce yert une des doulloureuses (3) journées qui onques feust en France. Car se nous ne nous croifons,

(1) B & L, nully, ne la royne ne autre. — (2) A, au. — (3) A, delivreuses.

Je m'en allai à Paris. Quand je vins le fôir de la vigile de Notre-Dame en mars, je ne trouvai ni roi ni autre qui me fût dire pourquoi le roi m'avait mandé. Or il advint, ainsi que Dieu le voulut, que je m'endormis à matines ; & il me fut avis en dormant que je voyais le roi devant un autel à genoux, & il m'était avis que plusieurs prélats en habits d'église le revêtaient d'une chafuble vermeille en serge de Reims. J'appelai après cette vision monseigneur Guillaume, mon prêtre, qui était très-savant, & lui contai la vision. Et il me dit ainsi : « Sire, vous verrez que le roi se croîfera demain. » Je lui demandai pourquoi il le croyait ; & il me dit qu'il le croyait à cause du songe que j'avais songé ; car la chafuble de serge vermeille signifiait la croix, laquelle fut vermeille du sang que Dieu y répandit de son côté, & de ses mains, & de ses pieds. « Quant à ce que la chafuble était en serge de Reims, cela signifie que la croîfada fera de petit profit, ainsi que vous verrez si Dieu vous donne vie. »

Quand j'eus ouï la messe à la Magdeleine à Paris, j'allai à la chapelle du roi, & je trouvai le roi qui était monté sur l'échafaud des reliques, & faisait apporter la vraie Croix en bas. Pendant que le roi venait en bas, deux chevaliers qui étaient de son conseil commencèrent à parler l'un à l'autre, & l'un dit : « Ne me croyez jamais, si le roi ne se croise ici. » Et l'autre répondit : « Si le roi se croise, ce sera une des douloureuses journées qui jamais fût en France. Car si nous ne nous croîsons pas, nous perdrons l'affection du roi ; & si nous nous croîsons, nous perdrons celle de Dieu, parce que

nous perdrons le roy; & se nous nous croisons, nous perdrons Dieu, que nous ne nous croiserons pas pour li, mais pour paour du roy (1). »

Or avint ainfi, que le roy se croisa l'endemain, & ses trois filz avec li; & puis est venu que la croisierie fu de petit esloit, selonc la prophecie mon prestre. Je fu moult pressé du roy de France & du roy de Navarre de moy croifier. A ce respondi-je que tandis comme je avoie esté ou servise Dieu & le roy outre-mer, & puis que je en reving, les serjans au roy de France & le roy de Navarre m'avoient destruite ma gent & apovroiez; si que il ne seroit jamès heure que moy & eulz n'en vaußissent piz. Et leur disoie ainfi, que se je en vouloie ouvrer au gré Dieu, que je demourroï ci pour mon peuple aidier & deffendre; car se je metoie mon cor en l'aventure (2) du pelerinage de la croiz, là où je véoie (3) tout cler que ce seroit au mal & au doumage de ma gent, j'en courrouceroye Dieu (4), qui mist son cors pour son peuple sauver.

Je entendî que touz ceulz firent peché mortel, qui li loèrent l'alée; pour ce que ou point que il estoit en France, tout le royaume estoit en bone peç en li meismes & à touz ses voisins; ne onques puis que il en parti, l'estat du royaume ne fist que empirer. Grant peché firent cil qui li loèrent l'alée, à la grant flebesce là où son cors estoit; car il ne pooit souffrir ne le charier, ne le chevaucher. La flebesce de li estoit si grant, que il souffri que je le portasse dès l'ostel au conte d'Auvergne, là où je pris congé de li, jesusques aus Cordeliers entre mes

(1) Mais jusqu'à roy omis dans A. — (2) A, l'aven. — (3) B & L, voy; A, verroie. — (4) J'en courrouceroye Dieu omis dans A.

nous ne nous croiferons pas pour lui, mais par peur du roi. »

Or il advint ainsi que le roi se croisa le lendemain, & ses trois fils avec lui ; & puis il est advenu que la croisade fut de petit profit, selon la prophétie de mon prêtre. Je fus beaucoup pressé par le roi de France & le roi de Navarre de me croiser. A cela je répondis que, tandis que j'avais été au service de Dieu & du roi outre-mer, & depuis que j'en revins, les sergents du roi de France & du roi de Navarre m'avaient détruit & appauvri mes gens, tellement que le temps ne ferait jamais où moi & eux n'en valussions pis. Et je leur disais ainsi que si j'en voulais faire au gré de Dieu, je demeurerais ici pour aider & défendre mon peuple ; car si je mettais mon corps dans les aventures du pèlerinage de la croix, là où je voyais tout clair que ce ferait pour le mal & le dommage de mes gens, j'en courroucerais Dieu, qui mit son corps pour sauver son peuple.

Je pensai que tous ceux-là firent un péché mortel qui lui conseillèrent le voyage, parce que, au point où il était en France, tout le royaume était en bonne paix à l'intérieur & avec tous ses voisins ; & depuis qu'il partit, l'état du royaume ne fit jamais qu'empirer. Ils firent un grand péché ceux qui lui conseillèrent le voyage, dans la grande faiblesse là où son corps était ; car il ne pouvait supporter d'aller en char ni de chevaucher. Sa faiblesse était si grande, qu'il souffrit que je le portasse dans mes bras depuis l'hôtel du comte d'Auxerre, là où je pris congé de lui, jusques aux Cordeliers. Et pourtant, faible comme il était, s'il fût demeuré en France,

bras. Et si, feble comme il estoit, se il feust demouré en France, peust-il encore avoir vescu assez & fait moult de biens & de bonnes œuvres (1).

CXLV. De la voie que il fist à Thunes ne weil-je riens conter ne dire, pour ce que je n'i fu pas, la merci Dieu! ne je ne weil chose dire ne mettre en mon livre de quoy je ne soie certain. Si parlerons de nostre saint roy sanz plus, & dirons ainssi, que après ce que il fu arrivé à Thunes, devant le chastel de Carthage, une maladie le prist du flux du ventre; & Philippes, son filz aîné, fut mallade de fièvre carte. Avec le flux du ventre que le roy avoit (2), dont il acoucha au lit, & senti bien que il devoit par tens trespasser de cest siècle à l'autre. Lors appela monseigneur Phelippe son filz, & li commanda à garder, aussi comme par testament, touz les enseignemens que il li lessa, qui sont ci-après escript en françois, lesquielx enseignemens le roy escript de sa sainte main, si comme l'en dit.

« Biau filz, la première chose que je t'enseigne, si est que tu mettes ton cuer en amer Dieu; car sans ce nulz ne peut estre sauvé. Garde-toy de fere chose qui à Dieu desplése, c'est à savoir pechié mortel; ainçois devroies souffrir toutes manières de tormens (3), que faire mortel peché. Se Dieu t'envoie adverfité (4), si le reçoif en patience & en rent graces à Nostre-Seigneur, & pense que tu l'as deservi, & que il te tournera tout à preu. Se il te donne prosperité (5), si l'en mercie humblement, si que tu ne soies pas pire ou par orgueil ou par autres manières, dont tu doies

(1) Et de bonnes œuvres omis dans A; B ajoute en ce monde. — (2) Et Philippes jusqu'à roy avoit omis dans A. — (3) A, de vileinnies tormens. — (4) A, perverfité. — (5) A, propriété.

il eût pu encore vivre assez & faire beaucoup de bien & de bonnes œuvres.

Du voyage qu'il fit à Tunis, je ne veux rien conter ni dire, parce que je n'y fus pas, Dieu merci ! & je ne veux rien dire ni mettre en mon livre de quoi je ne sois certain. Nous parlerons donc de notre saint roi, sans plus, & nous dirons ainsi, qu'après qu'il eut abordé à Tunis devant le château de Carthage, une maladie le prit d'un flux de ventre ; & Philippe, son fils aîné, fut malade de la fièvre quarte. Avec le flux de ventre que le roi avait, il se mit au lit, & sentit bien qu'il devait en peu de temps passer de ce siècle à l'autre. Alors il appela monseigneur Philippe, son fils, & lui commanda de garder, ainsi que par testament, tous les enseignements qu'il lui laissa, qui sont ci-après écrits en français, lesquels enseignements (1) le roi écrivit de sa sainte main, ainsi qu'on le dit.

CXLV.
Saint Louis
tombe
malade ;
ses
enseignements
à son fils.

« Beau fils, la première chose que je t'enseigne, c'est que tu mettes ton cœur à aimer Dieu ; car sans cela nul ne peut être sauvé. Garde-toi de faire rien qui déplaîsse à Dieu, c'est à favoir le péché mortel ; au contraire, tu devrais souffrir toutes sortes de tourments, plutôt que de faire un péché mortel. Si Dieu t'envoie l'adversité, alors reçois-la en patience, & rends-en grâces à Notre-Seigneur, & pense que tu l'as méritée & qu'il te tournera tout à profit. S'il te donne la prospérité, alors remercie-l'en humblement, de sorte que tu ne sois pas pire par orgueil ou d'autre manière, pour ce dont tu dois mieux valoir ; car

(1) Voy. *Éclaircissements*, 8°.

miex valoir ; car l'en ne doit pas Dieu de ses dons guerroyer. Confesse-toy souvent, & esli confesseur preudomme qui te sache enseigner que tu doies faire & de quoy tu te doies garder ; & te doiz avoir & porter en tel manière, que ton confesseur & tes amis te ofient reprendre de tes mesfaiz. Le servise de sainte Esglise escoute devotement & sans truffer, mais prie Dieu (1) & de cuer & de bouche, especialment en la messe, que la consecracion est faite. Le cuer aies douz & piteus aus povres, aus chietis & aus mesfaizés, & les conforte & aide selonc ce que tu pourras. Maintien les bones coustumes de ton royaume, & les mauvèses abesse. Ne couvoite pas sus ton peuple, ne ne te charge pas de toute ne de taille, si ce n'est pour ta grant neceffité (2). Se tu as aucune mesaise de cuer, di-le tantost à ton confesseur, ou à aucun preudomme qui ne soit pas plein de vaines paroles ; si la porteras plus legièrement. Garde que tu aies en ta compaignie preudommes & loiaus qui ne soient pas plein de couvoitise, soient religieux, soient seculiers, & souvent parle à eulz ; & fui & eschieve la compaignie des mauvez. Escoute volentiers la parole Dieu & la retien en ton cuer, & pourchace volentiers proières & pardons. Aime ton preu & ton bien, & hai touz maus où que il soient. Nulz ne soit si hardi devant toy, que il die parole qui atraie & esmeuve peché, ne qu'i mesdie d'autrui par derrières en detractions ; ne ne seuffre que nulle vileinnie de Dieu ne de ses saints (3) soit dite devant toy. Ren graces à Dieu souvent de touz les

(1) Et sans truffer omis dans A ; je tire les mots mais prie Dieu omis dans A, B & L, d'un autre texte des Enseignements (Hisor. de Fr. XX, 26).

— (2) Si ce n'est, &c., omis dans A. — (3) Ne de ses saints omis dans A.

on ne doit pas guerroyer contre Dieu avec ses dons. Confesse-toi souvent, & choisis un confesseur prud'homme, qui te sache enseigner ce que tu dois faire & de quoi tu te dois garder ; & tu te dois maintenir & comporter de telle manière que ton confesseur & tes amis t'osent reprendre de tes méfaits. Écoute le service de la sainte Église dévotement & sans bavarder ; mais prie Dieu & de cœur & de bouche, spécialement à la messe, quand se fait la consécration. Aie le cœur doux & compatissant aux pauvres, aux malheureux & aux affligés, & les conforte & aide selon que tu pourras. Maintiens les bonnes coutumes de ton royaume, & abats les mauvaises. Ne convoite pas contre ton peuple, & ne charge pas ta conscience d'impôts & de tailles, si ce n'est par grande nécessité. Si tu as quelque peine de cœur, dis-le tantôt à ton confesseur ou à quelque prud'homme qui ne soit pas plein de vaines paroles ; alors tu la porteras plus facilement. Veille à avoir en ta compagnie des gens prud'hommes & loyaux, soit religieux soit séculiers, qui ne soient pas pleins de convoitise, & parle souvent avec eux ; & fuis & évite la compagnie des mauvais. Écoute volontiers la parole de Dieu & la retiens en ton cœur ; & recherche volontiers prières & indulgences. Aime ce qui est profitable & bon ; hais tout ce qui est mal où que ce soit. Que nul ne soit si hardi que de dire devant toi une parole qui attire & excite au péché, ni de médire d'autrui par derrière par ses détractations ; ne souffre pas non plus que nulle vilenie soit dite de Dieu ni de ses saints devant toi. Rends souvent grâces à Dieu de tous les biens qu'il t'a faits, de sorte que tu sois digne d'en avoir davantage.

biens que il t'a faiȝ, si que tu soies digne de plus avoir. A justices tenir & à droitures soies loiaus & roide à (1) tes subjeȝ, sanz tourner à dēstre ne à senestre, meȝ adès à (2) droit, & soustien la querelle du povre jeusques à tant que la verité soit desclairiée. Et se aucun a action encontre toy, ne le croi pas jeusques à tant que tu en saches la verité; car ainſi le jugeront tes conseillers plus hardiement selon verité, pour toy ou contre toy. Se tu tiens (3) riens de l'autrui, ou par toy ou par tes devanciers, se c'est chose certaine, rent-le sanz demourer; & se c'est chose douteuse, fai-le enquerre par sages gens isnellement & diligenment. A ce dois mettre t'entente comment tes gens & tes sougez vivent en peȝ & en droiture desouȝ toy. Meismement les bones villes & les coustumes de ton royaume garde en l'estat & en la franchise où tes devanciers les ont gardées; & se il y a aucune chose à amender, si l'amende & adrefce, & les tien en faveur & en amour; car par la force & par les richescs des grosses villes, douteront les priveȝ & (4) les estranges de mesprendre vers toy, especialment tes pers & tes barons. Honneure & aime toutes les personnes de sainte Esglise, & garde que en ne leur soustraie ne apetise leur dons & leur aumosnes que tes devanciers leur auront donné. L'en raconte d'un roy Phelippe, mon aïeul, que une foiȝ li dit un de ses conseillers, que moult de torts & de forfaiȝ (5) li fesoient ceulȝ de sainte Esglise, en ce que il li tolloient ses droitures & apetissoient ses justices; & estoit moult grant merveille comment il le souffroit. Et le bon roy respondi

(1) A, & à. — (2) A, aides au; B & L, tousjours à. — (3) A, tins. — (4) Et omis dans A. — (5) A, moult de torfaiz.

Pour rendre la justice & faire droit à tes fujets, fois loyal & roide, fans tourner à droite ni à gauche, mais toujours du côté du droit, & soutiens la plainte du pauvre jusques à tant que la vérité soit déclarée. Et si quelqu'un a une action contre toi, ne crois rien (1) jusques à tant que tu en faches la vérité ; car alors tes conseillers jugeront plus hardiment selon la vérité pour toi ou contre toi. Si tu tiens rien qui soit à autrui, ou par toi, ou par tes devanciers, & que la chose soit certaine, rends-le fans tarder ; & si c'est chose douteuse, fais-en faire une enquête, par gens sages, promptement & diligemment. Tu dois mettre ton attention à ce que tes gens & tes fujets vivent sous toi en paix & en droiture. Surtout garde les bonnes villes & les coutumes de ton royaume dans l'état & dans la franchise où tes devanciers les ont gardées ; & si y a quelque chose à amender, amende-le & redresse-le, & tiens-les en faveur & en amour ; car, à cause de la force & des richesses des grandes villes, tes fujets & les étrangers redouteront de rien faire contre toi, spécialement tes pairs & tes barons. Honore & aime toutes les personnes de la sainte Église, & prends garde qu'on ne leur enlève ni diminue les dons & les aumônes que tes devanciers leur auront donnés. On raconte d'un roi Philippe, mon aïeul, qu'une fois un de ses conseillers lui dit que ceux de la sainte Église lui faisaient beaucoup de torts & d'excès, en ce qu'ils lui enlevaient ses droits & diminuaient ses justices ; & c'était bien grande merveille qu'il le souffrît. Et le bon roi répondit qu'il le

(1) Au lieu de « ne le croi pas, » les manuscrits *B & L* portent : « si fais enquerre du fait ; » & le texte des Enseignements publié dans le *Recueil des Historiens de France* (t. XX, p. 26) : « soies tos jours pour lui & contre toi. »

que il le créoit bien; meꝯ il regardoit les bontés & les courtoisies que Dieu li avoit faites : si vouloit miex leſſer aler de ſon droit, que avoir contens à la gent de ſainte Eſgliſe. A ton père & à ta mère porte honneur & reverence, & garde leur commandemens. Les benefices de ſainte Eſgliſe donne à bones perſonnes & de nette vie, & ſi le fai par conſeil de preudommes & de nettes gens. Garde-toy de eſmouvoir guerre, ſans grant conſeil, contre home creſtien; & ſe il le te couvient fere, ſi garde ſainte Eſgliſe & ceulz qui riens n'i ont meſfait. Se guerres & contens meuvent entre tes ſoufſgis, apaiſe-les au plus toſt que tu pourras. Soies diligens d'avoir bons prevos & bons baillis, & enquier ſouvent d'eulz & de ceulz de ton (1) hoſtel, comme il ſe maintiennent, & ſe il a en eulz aucun vice de trop grant couvoitiſe, ou de fauſeté, ou de tricherie. Travaille que touz vilains pechiez ſoient oſté de ta terre; eſpecialment vileins ſeremens & hereſie fai abatre à ton pooir. Pren-te garde que les deſpens de ton hoſtel ſoient reſonnable. Et en la fin, très-douz filz, que tu faces meſſes chanter pour m'ame & oroïſons dire par tout ton royaume; & que tu m'otroies eſpecial part & planière en touz les biens que tu feras. Biau chier fil, je te donne toutes les benéiſſons que bon père peut donner à fil. Et la benoite Trinité & tuit li ſaint te gardent & deffendent de touz maulz; & Diex te doint grace de fere ſa volenté touzjours, ſi que il ſoit honoré par toy, & que tu & nous puiſſions après ceſte mortel vie, eſtre enſemble avec li & li loer ſanz fin. Amen. »

(1) A, ſon.

croyait bien ; mais il considérait les bontés & les courtoisies que Dieu lui avait faites ; alors il aimait mieux laisser aller de son droit que d'avoir contention avec les gens de la sainte Église. A ton père & à ta mère porte honneur & respect, & garde leurs commandements. Donne les bénéfices de la sainte Église à des personnes de bien & de vie nette ; & fais-le par le conseil de prud'hommes & d'honnêtes gens. Garde-toi d'entreprendre la guerre sans grande délibération contre un prince chrétien ; & si te le faut faire, alors garde la sainte Église & ceux qui ne t'ont fait aucun tort. Si des guerres & des contentions s'élèvent entre tes sujets, apaise-les au plus tôt que tu pourras. Sois soigneux d'avoir de bons prévôts & de bons baillis, & enquière-toi souvent d'eux & de ceux de ton hôtel, comme ils se maintiennent, & si y a en eux aucun vice de trop grande convoitise, ou de fausseté ou de tromperie. Travaille à ôter de ton royaume tout vilain péché ; spécialement fais tomber de tout ton pouvoir les vilains serments & l'hérésie. Prends garde que les dépenses de ton hôtel soient raisonnables. Et enfin, très-doux fils, fais chanter des messes pour mon âme & dire des oraisons par tout ton royaume ; & octroie-moi une part spéciale & entière en tout le bien que tu feras. Beau cher fils, je te donne toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à un fils. Et que la bénite Trinité & tous les saints te gardent & défendent de tous maux ; & que Dieu te donne la grâce de faire toujours sa volonté, de sorte qu'il soit honoré par toi, & que toi & moi nous puissions, après cette vie mortelle, être ensemble avec lui, & le louer sans fin. Amen. »

CXLVI. Quant le bon roy ot enseigné son filz monseigneur Phelippe, l'enfermeté que il avoit commença à croistre forment; & demanda les sacremens de sainte Esglise, & les ot en saine pensée & en droit entendement, ainfi comme il apparut; car quant l'en l'enhuilioit & en disoit les sept pseumes, il disoit les vers d'une part. Et oy conter monseigneur le conte d'Alençon son filz, que quant il aprochoit de la mort, il appela les sains pour li aidier & secourre, & meismement monseigneur saint Jaque, en disant *foraison*, qui commence : *Esto, Domine*; c'est-à-dire, « Dieu, soyez (1) saintesieur & garde de vostre peuple. » Monseigneur saint Denis de France appela lors en *faide*, en disant *foraison* qui vaut autant à dire : « Sire Dieu, donne-nous que nous puissions despire la prosperité (2) de ce monde, si que nous ne doutiens nulle adverfité. » Et oy dire lors à monseigneur d'Alençon (que Dieu abfoille !) (3) que son père reclamoit sainte Geneviève. Après se fist le saint roy coucher en un lit couvert de cendre, & mist ses mains sus sa poitrine, & en regardant vers le ciel rendi à nostre Créateur son esperit, en celle hore meismes que le Filz Dieu morut (4) en la croiz.

Precieuse chose & digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement & loialement garda son royaume, & qui tant de bèles aumosnes y fist, & qui tant de biaux establissemens y mist. Et ainfi comme l'escrivain qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or & d'azur, enlumina ledit

(1) A, foit. — (2) A, l'aspreté; B & L, la propriété. — (3) Que Dieu abfoille omis dans A. — (4) B & L ajoutent pour le salut du monde.

Quand le bon roi eut enseigné son fils monseigneur Philippe, la maladie qu'il avait commença à croître fortement; & il demanda les sacrements de la sainte Église, & les reçut avec l'esprit sain & en pleine connaissance, ainsi qu'il y parut: car pendant qu'on l'oignait des saintes huiles & qu'on disait les sept psaumes, il disait les versets à son tour. Et j'ai ouï conter à monseigneur le comte d'Alençon, son fils, que quand il approchait de la mort, il appela les saints pour l'aider & le secourir, & spécialement monseigneur saint Jacques, en disant son oraison qui commence par *Efto, Domine*, c'est-à-dire, « Dieu, foyez sanctificateur & gardien de votre peuple. » Il appela alors à son aide monseigneur saint Denis de France, en disant son oraison qui veut dire: « Sire Dieu, donnez-nous que nous puissions mépriser la prospérité de ce monde, de sorte que nous ne redoutions nulle adversité. » Et j'ai ouï dire alors à monseigneur d'Alençon (que Dieu absolve!) que son père invoquait sainte Geneviève. Après, le saint roi se fit coucher en un lit couvert de cendre, & mit ses mains sur sa poitrine, &, en regardant vers le ciel, rendit à notre Créateur son esprit en cette heure même que le Fils de Dieu mourut sur la croix.

CXLVI.
Mort
de
saint Louis.

C'est une précieuse & digne chose de pleurer le trépas de ce saint prince, qui garda son royaume si saintement & si loyalement, & qui y fit tant de belles aumônes, & qui y mit tant de beaux établissements. Et ainsi que l'écrivain qui a fait son livre & qui l'enlumine d'or & d'azur, ledit roi enlumina son royaume de belles abbayes qu'il y fit, d'hôtels-Dieu, de couvents de Prêcheurs, de Cordeliers

roy son royaume de belles abbaïes que il y fist, des manfions Dieu, des (1) Preefcheurs, des Cordeliers, & des autres religions qui sont ci-devant nommées.

L'endemain de feste saint Berthemi l'apostre, trespassa de cest siècle le (2) bon roy Loys, en l'an de l'incarnacion Nostre-Seigneur, l'an de grace mil CC. LXX (3), & furent ses os gardés en un escrin & enfouis à Saint-Denis en France, là où il avoit eslue sa sepulture, ouquel lieu il fu enterré, là où Dieu a fait maint biau miracle pour li par ses desertes.

CXLVII. Après ce, par le pourchas du roy de France & par le commandement l'apostelle, vint l'evesque de Roan & frère Jehan de Samoys, qui puis fu evesque; vindrent à Saint-Denis en France, & là demourèrent lonc-temps pour enquerre de la vie, des œuvres & des miracles du saint roy (4); & en me manda que je alasse à eulz, & me tindrent deux jours. Et après ce que il orent enquis à moy & à autrui, ce que il orent trouvé fu porté à la court de Rome; & diligemment virent l'apostelle & les cardonnaulz ce que en leur porta; & selonc ce que il virent, il li firent droit & le mistrent ou nombre des confesseurs (5) : dont grant joie fu & doit estre à tout le royaume de France, & grant honeur à toute sa lignée qui à li vourront retraire de bien faire, & grant deshonor (6) à touz ceulz de son lignage, qui par bones œvres ne (7) le vourront ensuivre;

(1) L, & de la grant quantité de maisons-Dieu & de maisons de. — (2) Le ms. A, au lieu de le donne le chiffre l. — (3) A, mil cc & x. — (4) A, enquerre la vie, des œuvres & de miracles. — (5) A, martirs confesseurs, mais le mot martirs est rayé. — (6) A, honneur. — (7) Ne omis dans A.

& d'autres ordres religieux qui sont ci-devant nommés.

Le lendemain de la fête de saint Barthélemy l'apôtre, trépassa de ce siècle le bon roi Louis, en l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur, l'an de grâce 1270 (1); & ses os furent gardés dans un coffre & enfouis à Saint-Denis en France, là où il avait élu sa sépulture, auquel lieu il fut enterré, là où Dieu a fait maint beau miracle pour lui & par ses mérites.

Après cela, à la poursuite du roi de France & par le commandement du pape (2), l'archevêque de Rouen (3) & frère Jean de Samois, qui depuis fut évêque (4), vinrent à Saint-Denis en France, & là ils demeurèrent longtemps pour faire l'enquête sur la vie, les œuvres & les miracles du saint roi; & on me manda que j'allasse à eux, & ils me tinrent deux jours. Et après qu'ils se furent enquis près de moi & d'autres, ce qu'ils eurent trouvé fut porté à la cour de Rome; & le pape (5) & les cardinaux virent soigneusement ce qu'on leur porta; & selon ce qu'ils virent, ils lui firent droit & le mirent au nombre des confesseurs (6). De là fut & doit être grande joie à tout le royaume de France, & grand honneur à tous ceux de sa lignée qui lui voudront ressembler en faisant le bien; & grand déshonneur à tous ceux de son lignage qui par leurs bonnes œuvres ne le voudront pas imiter; oui, grand déshonneur à ceux de

CXLVII.
Canonisation
de
saint Louis;
son corps
est levé
de terre.

(1) Le 25 août. — (2) Martin IV. — (3) Guillaume II de Flavacourt. — (4) Il fut nommé évêque de Lisieux en 1299. L'enquête à laquelle il prit part se fit en 1282. — (5) Boniface VIII. — (6) En 1297.

grant deshonneur, dis-je (1), à son lignage qui mal voudront fere; car en les mousterra au doi, & dira l'en que le saint roy dont il sont estrait, feist envis une tele mauvestié.

Après ce que ces bones nouvelles furent venues de Rome, le roy donna journée l'endemain de la Saint-Berthelemi, à laquele journée le saint cors fu levé. Quant le saint corps fu levé, l'arcevesque de Reins qui lors estoit (que Dieu absoille!), & monseigneur Henri de Villers, mon neveu, qui lors estoit archevesque de Lyon, le portèrent devant, & plusieurs autres, que arcevesques que evesques, après (2), que je ne sai nommer : ou chafaut que l'en ot establi fu porté.

Illec sermona frère Jehan de Samois; & entre les autres grans fez que nostre saint roy avoit faiz, ramenteut l'un (3) des grans fais que je leur avoie tesmoingnez par mon serement & que j'avoie veus; & dit ainsi : « Pour ce que vous puissiez veoir que c'estoit le plus loiaus homme qui onques feust en son temps, vous weil-je dire que il fu si loiaus, car envers les Sarrazins vot-il tenir couvenant aus Sarrazins de ce que il leur avoit promis par sa simple parole; & se il fust ainsi que il ne leur eust tenu, il eust gaigné (4) dix mille livres & plus. » Et leur recorda tout le fait si comme il est ci-devant escript. Et quant il leur ot le fait recordé, si dit ainsi : « Ne cuidés pas que je vous mente; que je voi tel home ci, qui ceste chose m'a tesmoingné par son serement. »

Après ce que le sermon fu failli, le roy & ses frères en reportèrent le saint cors en l'esglise par l'aide

(1) Dis-je omis dans A. — (2) Autres & après omis dans A. — (3) A, l'en.
— (4) A, il leur eust tenu, il eust perdu.

son lignage qui voudront mal faire ; car on les montrera au doigt, & l'on dira que le saint roi dont ils sont descendus eût répugné à faire une si mauvaise action.

Après que ces bonnes nouvelles furent venues de Rome, le roi assigna une journée au lendemain de la Saint-Barthélemy, à laquelle journée le saint corps fut levé (1). Quand le saint corps fut levé, l'archevêque de Reims (2) qui était alors (que Dieu absolve!), & monseigneur Henri de Villers, mon neveu, qui était alors archevêque de Lyon, le portèrent d'abord, & plusieurs autres, tant archevêques qu'évêques, après, que je ne saurais nommer : il fut porté à l'échafaud que l'on avait établi.

Là prêcha frère Jean de Samois ; & entre les autres grandes actions que notre saint roi avait faites, il rappela l'une des grandes actions dont je leur avais témoigné par mon serment, & que j'avais vues ; & il dit ainsi : « Pour que vous puissiez voir que c'était l'homme le plus loyal qui jamais fût de son temps, je vous veux dire qu'il fut si loyal qu'envers les Sarrafins il voulut tenir une convention de ce qu'il leur avait promis par sa simple parole ; & s'il eût été ainsi qu'il ne leur eût pas tenu promesse, il eût gagné dix mille livres & plus. » Et il leur raconta tout le fait ainsi qu'il est ci-devant écrit (3). Et quand il leur eut raconté le fait, alors il dit ainsi : « Ne croyez pas que je vous mente, car je vois tel homme ici qui m'a témoigné de cette chose par son serment. »

Après que le sermon fut fini, le roi & ses frères reportèrent de là le saint corps dans l'église avec

(1) Le 25 août 1298. — (2) Pierre Barbet. — (3) Voy. chap. LXXVI.

de leur lignage, que il durent fere honneur ; car grant honneur leur est faite, se en eulz ne demeure, ainsi comme je vous ai dit devant. Prions à li que il weille prier à Dieu que il nous doint ce que besoing nous yert, aus ames & aus cors. Amen.

CXLVIII. *Encore weil-je dire de nostre saint roy aucunes choses qui seront à l'onneur de li, que je veis de luy en mon dormant (1) : c'est à savoir que il me sembloit en mon songe que je le véoie devant ma chapelle à Joinville ; & estoit, si comme il me sembloit, merueilleusement lié & aise de cuer ; & je-meismes estoie moult aise, pour ce que je le véoie en mon chastel, & li disoie : « Sire, quant vous partirés de ci, je vous herbergerai à une moie meson qui siet en une moie ville qui a non Chevillon. » Et il me respondi en riant, & me dit : « Sire de Joinville, foi que doi vous, je ne bée mie si tost à partir de ci. »*

Quant je me esveillai, si m'apensai ; & me sembloit que il plestoit à Dieu & à li que je le herberjasse en ma chapelle, & je si ai fet ; car je li ai establi un autel à l'onneur de Dieu & de li, là où l'on chantera à tousiours mais en l'honneur de luy (2) ; & y a rente perpetuellement establie pour ce faire. Et ces choses ai-je ramentues à monseigneur le roy Loos, qui est heritier de son non ; & me semble que il fera le gré Dieu & le gré nostre saint roy Loos, si pourchassoit des reliques le vrai cors saint, & les envoioit à ladite chapelle de Saint-Lorans à Joinville ; par quoy cil qui venront à son autel, que il y eussent plus grant devocion.

(1) Que je jusqu'à dormant omis dans A. — (2) Là où jusqu'à l'honneur de luy omis dans A.

l'aide de leur lignage, à qui ils durent faire cet honneur ; car un grand honneur leur est fait, fil ne tient à eux, ainsi que je vous ai dit ci-devant. Prions-le qu'il veuille prier Dieu de nous donner ce qui nous sera nécessaire pour nos âmes & nos corps. Amen !

Je veux encore dire de notre saint roi des choses qui feront à son honneur, que je vis de lui en dormant : c'est à savoir qu'il me semblait en songe que je le voyais devant ma chapelle à Joinville ; & il était, ainsi qu'il me semblait, merveilleusement joyeux & aise de cœur ; & moi-même j'étais bien aise parce que je le voyais en mon château, & je lui disais : « Sire, quand vous partirez d'ici, je vous hébergerai en une mienne maison sise en un mien village qui a nom Chevillon. » Et il me répondit en riant, & me dit : « Sire de Joinville, sur la foi que je vous dois, je ne désire point sitôt partir d'ici. »

CXLVIII
Joinville
voit
saint Louis
en songe,
& lui élève
un autel.

Quand je m'éveillai, je me mis à penser ; & il me semblait qu'il plaisait à Dieu & à lui que je l'hébergeasse en ma chapelle, & ainsi ai-je fait ; car je lui ai établi un autel en l'honneur de Dieu & de lui, là où l'on chantera à jamais en l'honneur de lui ; & il y a une rente à perpétuité, établie pour ce faire. Et j'ai raconté ces choses à monseigneur le roi Louis, qui est héritier de son nom ; & il me semble qu'il ferait au gré de Dieu & au gré de notre saint roi Louis, fil se procurait des reliques du vrai corps saint, & les envoyait à ladite chapelle de Saint-Laurent à Joinville, pour que ceux qui viendront à son autel y eussent plus grande dévotion.

CXLIX. *Je faiç savoir à touz que j'ai céans mis grant partie des faiç nostre saint roy devant dit, que je ai veu & oy, & grant partie de ses faiç que j'ai trouvez, qui sont en un romant, lesquieux j'ai fet escrire en cest livre. Et ces choses vous ramentoif-je, pour ce que cil qui orront ce livre croient fermement en ce que le livre dit, que j'ai vraiment veu & oy (1); & les autres choses qui n'y sont escriptes, ne vous tesmoigne que soient vrayes, parce que je ne les ay veues ne oyez.*

Ce fu escript en l'an de grace mil CCC & IX, ou moys d'octovre.

(1) Ce qui juit est tiré des mss. B & L, sauf la date finale qui appartient au ms. A.



Je fais favoir à tous que j'ai mis ici une grande partie des faits de notre saint roi devant dit, que j'ai vus & ouïs, & une grande partie de ses faits que j'ai trouvés dans un ouvrage en français, lesquels j'ai fait écrire en ce livre (1). Et je vous rappelle ces choses pour que ceux qui entendront ce livre, croient fermement en ce que le livre dit, que j'ai vraiment vu & ouï; & les autres choses qui n'y sont pas écrites, je ne vous témoigne pas qu'elles soient vraies, parce que je ne les ai vues ni ouïes.

CXLIX.
Conclusion.

Ce fut écrit en l'an de grâce 1309, au mois d'octobre.

(1) Voy. *Éclaircissements*, 8^e.



CREDO DE JOINVILLE

TEXTE ORIGINAL

- I. *Ou non & en l'enor dou Père & dou Fil & dou Saint-Esperit, un Dieu tout-poissant. Poez veoir ci après point & escrit les articles de nostre foi par letres & par ymages, selonc ce que on puet poindre selonc l'umanité Ihesu Crit & selonc la notre. Car la Déité & la Trinité & le Saint-Esperit ne puet poindre main d'ome; car ce est si grant chose, si com saint Poul & li autre saint le tesmoignent, que iex ne puent veoir, ne oreille oïr, ne langue raconter, por les pechiez & les ordures dont (1) nous fumes plain & chargié en ceste mortel vie, qui nous tolent à veoir (2) la clarté foveraine.*
- II. *Or difons donc que foi est une vertuz qui fait croire fermement ce que hons ne voit ne ne set mais que par oïr dire, enfi com nous créons nos pères & nos mères de ce que il dient que nous fumes lor fil; & si n'avons autre certaineté. Et donc devons nous croire plus fermement que nule autre chose terriene les poinz & les articles liquel nous sont tesmoigné & enseigné de la bouche del Tout-Poissant par tous les sainz dou viel Testament & dou novel.*
- III. *De croire ce que l'an ne voit, me dist li rois Loys (que Diex affoille!) une haute parole, que li cuens de Montfort, cil qui fu pères madame de Neele, avoit dite as Albijoïs (3).*

(1) Le texte lithographié porte don. — (2) Lith., voir. — (3) Lith., as Brijois.

CREDO DE JOINVILLE

TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

Au nom & en l'honneur du Père & du Fils & du Saint-Esprit, un seul Dieu tout-puissant. Vous pouvez voir ci-après peints & écrits les articles de notre foi par lettres & par images, de la façon qu'on peut peindre selon l'humanité de Jésus-Christ & selon la nôtre. Car la Divinité & la Trinité & le Saint-Esprit, main d'homme ne les peut peindre; car c'est si grande chose, ainsi que S. Paul & les autres saints le témoignent, qu'yeux ne la peuvent voir, ni oreille ouïr, ni langue raconter, pour les péchés & les ordures dont nous sommes pleins & chargés en cette mortelle vie, lesquels nous empêchent de voir la clarté souveraine.

I.

Or difons donc que la foi est une vertu qui fait croire fermement ce que l'homme ne voit ni ne fait excepté par ouï-dire, ainsi que nous croyons nos pères & nos mères de ce qu'ils disent que nous sommes leurs fils; & pourtant nous n'avons pas d'autre certitude. Donc nous devons croire plus fermement que nulle autre chose terrestre les points & les articles, lesquels nous sont témoignés & enseignés de la bouche du Tout-Puissant, par tous les saints du vieux Testament & du nouveau (1).

II.

Quant à croire ce que l'on ne voit pas, le roi Louis (que Dieu absolve!) me dit une haute parole, que le comte de Montfort, celui qui fut père de madame de Nesle, avait dite aux Albigeois. Ceux

III.

(1) Voy. *Hist.*, chap. viii.

Cil dou païs vindrent à lui & li distrent qu'il venist veoir le cors Nostre-Seigneur qui estoit venuz en char & en sanc. Et il lor dist : « Alex le veoir, qui ne le créez ; car endroit de moi le croi-je bien desouz le pain & desouz le vin, ausinc come sainte Esglise le m'enseigne. » Et il li demandèrent que il i perdrait se il le venoit veoir ; & il lor dit que se il le veoit face à face & il le créoit, point de guerredon n'en auroit ; & dist que se il créoit ce que Diex & li sainz li enseignoient, qu'il atendoit plus grant guerredon & plus grant corone ou ciel que de toutes autres bones œuvres qu'il porroit faire en ceste mortel vie.

IV. Or véons donc que deus choses sont qu'i nous covient à nous sauver, ce est à savoir bones euvres faire & fermement croire. En bones euvres faire, m'aprist li roi Loys que je ne feisse ne ne deisse chose, se tout li mondes le favoit, que je ne l'osasse bien faire & dire ; & me dist que ce soffisoit à l'onor dou cors & au sauvement de l'arme.

V. De croire fermement, me dist li rois que li enemis s'esforce tant com il puet à nous giter de ferme créance ; & me enseigna que quant li enemis m'anvoeroit aucune temptacion dou sacrement de l'autel ou d'aucun autre point de la foi, que je deisse : « Enemis, ne te vaut ; que jà, à l'aide de Dieu, de la foi crestienne tu ne me osteras, nes se tu me feisses touz les membres tranchier. » Et me dist li rois que ce estoit la ferme créance, laquel créance Diex a ennorée de son non, car de Crist somes apelé crestien ; laquelle Diex a fait profetiser & tesmoignier as (1) créanz & as mescréanz, ce que onques autre loi ne fu, ensi come il dit en un livre : « Aus sainz, as saiges, aus rois (2), fist Diex porter son tesmoing ; as gens de diverses lois, que nus n'en puet douter. »

Vous qui regardez cest livre, trouverez le Credo en letres vermeilles, & les propheties par euvres & par paroles en letres noires.

VI. Frère Henri li Tyois, qui mout fu grant clers, dist que nus ne pooit estre faus se il ne favoit son Credo. Et je pour esmouvoir les gens à croire ce de quoi il ne se pooient soffrir, fis-je premiers faire cest euvre en Acre

(1) Lith., à. — (2) Lith., au sainz... au rois.

du pays vinrent à lui & lui dirent qu'il vînt voir le corps de Notre-Seigneur, qui était devenu en chair & en sang. Et il leur dit : « Allez le voir vous qui ne le croyez pas ; car en mon endroit, je le crois bien sous le pain & sous le vin, ainsi que sainte Église me l'enseigne. » Et ils lui demandèrent ce qu'il y perdrait s'il le venait voir ; & il leur dit que s'il le voyait face à face & le croyait, il n'en aurait point de récompense ; & il dit que s'il croyait ce que Dieu & les Saints lui enseignaient, il en attendait plus grande récompense & plus grande couronne au ciel que de toutes autres bonnes œuvres qu'il pourrait faire en cette mortelle vie (1).

Or nous voyons donc qu'il y a deux choses qu'il nous faut pour nous sauver, c'est à savoir, faire de bonnes œuvres & croire fermement. Quant à faire de bonnes œuvres, le roi Louis m'apprit que je ne fisse ni ne disse rien que, si tout le monde le lavait, je n'osasse bien faire & dire ; & il me dit que cela suffisait à l'honneur du corps & au salut de l'âme (2).

Quant à croire fermement, le roi me dit que l'ennemi s'efforce tant qu'il peut de nous ôter de la ferme croyance ; & il m'enseigna que quand l'ennemi m'enverrait aucune tentation touchant le sacrement de l'autel ou aucun autre point de la foi, que je disse : « Ennemi, tu perds ta peine ; car, avec l'aide de Dieu, tu ne m'ôteras pas de la foi chrétienne, même si tu me faisais trancher tous les membres (3). » Et le roi me dit que c'était la ferme croyance, laquelle croyance Dieu a honorée de son nom (car de Christ nous sommes appelés chrétiens), laquelle Dieu a fait prophétiser & témoigner aux croyants & aux mécréants (ce que jamais autre loi ne fut), ainsi qu'il dit en un livre : « Aux saints, aux sages, aux rois Dieu fit porter son témoignage ; aux gens de diverses lois, tellement que nul n'en peut douter. »

Vous qui regardez ce livre, vous trouverez le *Credo* en lettres vermeilles, & les prophéties par œuvres & par paroles en lettres noires.

Frère Henri le Tyois (4), qui fut très-grand clerc, dit que nul ne pouvait être sauvé s'il ne savait son *Credo*. Et moi pour exciter les gens à croire ce dont ils ne se pouvaient dispenser, je fis premièrement faire cette œuvre en Acre après que les frères du roi en

(1) *Hist.*, chap. x. — (2) *Hist.*, chap. iii. — (3) *Hist.*, chap. viii. — (4) Le Tudelesque.

après ce que li frère le roi en furent venuz, & devant ce que li rois alast fermer la cité de Cefaire en Palestine. Et ces premières letres dient :

Je croi en Dieu le Père tout-puissant, le créator dou ciel & de la terre.

- VII. *Sa grant poissance poez veoir en la création dou monde que vous véez ci-après pointe; car il n'est nus qui poist faire la plus petite de toutes ces créatures. Créerres est cil qui fait de noient aucune chose; il n'est nus qui ce poisse faire fors que Cil seulement qui fist le ciel & la terre, le soloil & la lune, & quantque il a & haut & bas. Sa grant poissance poons nous veoir par les anges qui ci après sont point, qu'il trabucha dou ciel en enfer, & de si biaux & de si gloriex com il estoient, les fist-il si lait & si hideus.*
- VIII. *Des prophecies n'a il nules for cette première page, por ce qu'ele touche de l'encomencement dou monde, que Cil fist qui est comencement & qui durera sans fin (1).*

Et en Ihesu Crit son Fil, Nostre-Seignor.

- IX. *En la seconde page dou Credo ci après si sont les prophecies de l'avenement dou Fil Dieu, ce est à savoir que troi ange vindrent herbegier chiés Abraham, en mi desquex quenut Abraham, par la volenté Dieu, le Fil Dieu; & por ce que il sout que ce estoit Cil qui le devoit rachater des poines d'enfer, il l'aora (2).*
- X. *Moyse le vit & le quenut ausinc ou boisson qui sembloit qui ardist, & si n'ardoit mie; & en ce fu senefié la virginité dou cors la benoite Virge Marie, là où il descendi por nous sauver. Et ces deus sont les prophecies de l'euvre; & de la toison ausi, là où la rosée dou ciel descendoit par merveilleuse manière, par la volenté Dieu (3).*

Qui est conceuz dou Saint Esperit.

- XI. *La prophecie de la parole, si est de Ysaïe le prophète, que vous véez point ci-après, qui prophetiza que la Virge concevroit (4).*

(1) Première miniature. Voy. *Éclaircissements*, 100. — (2) Deuxième miniature. — (3) Troisième miniature. — (4) Quatrième miniature.

furent partis, & avant que le roi allât fortifier la cité de Césarée en Palestine (1). Et ces premières lettres disent :

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, le créateur du ciel & de la terre.

Sa grande puissance vous la pouvez voir en la création du monde que vous voyez ci-après peinte ; car il n'est nul qui puisse faire la plus petite de toutes ces créatures. Créateur est celui qui fait de néant quelque chose ; il n'est nul qui cela puisse faire, excepté Celui seulement qui fit le ciel & la terre, le soleil & la lune, & tout ce qu'il y a en haut & en bas. Sa grande puissance nous la pouvons voir par les anges qui ci-après sont peints, qu'il précipita du ciel en enfer ; & de si beaux & de si glorieux qu'ils étaient, il les fit si laids & si hideux.

VII.

Pour des prophéties, il n'y en a aucune sur cette première page, parce qu'elle traite du commencement du monde, que fit Celui qui est commencement & qui durera sans fin.

VIII.

Et en Jésus-Christ son Fils, Notre-Seigneur.

En la seconde page du *Credo* ci-après sont les prophéties de l'avènement du Fils de Dieu, c'est à savoir que trois anges vinrent loger chez Abraham, entre lesquels Abraham, par la volonté de Dieu, reconnut le Fils de Dieu ; & parce qu'il fut que c'était Celui qui le devait racheter des peines de l'enfer, il l'adora.

IX.

Moïse le vit & le reconnut aussi dans le buisson qui semblait brûler, & pourtant ne brûlait pas ; & en cela fut signifiée la virginité du corps de la bénite Vierge Marie, là où il descendit pour nous sauver. Et ces deux-là sont les prophéties de l'œuvre (2) ; & celle de la toison aussi, là où la rosée du ciel descendait de merveilleuse manière, par la volonté de Dieu (3).

X.

Qui est conçu du Saint-Esprit.

La prophétie de la parole, elle est d'Isaïe le prophète, que vous voyez peint ci-après, qui prophétisa que la Vierge concevrait.

XI.

(1) Vgy. *Éclaircissements*, 9°. — (2) C'est-à-dire prophéties en actions, par opposition aux prophéties en paroles. — (3) *Juges*, vi, 37-40.

Né de la Virge Marie.

- XII. *La prophecie Daniel le profete, qui defus est point, sor la nativité dist as Juis que quant li Saint des sainz venroit, lor onction faudroit. Et ce fut veritez que quant Diex vint en terre il n'avoient ne roi ne avesque enoint; & n'avoient roi mès que l'empereor de Rome, que pois (1) estoit, & non pas de lor loi ne de lor créance. Nul evesque il n'avoient enoint, ainçois achetoient les eveschiés cil qui les voloient avoir, par années (2).*

Qui souffri desouz Ponce Pilate.

- XIII. *Et que soffri il, biax sire? Il soffri estre venduz, batus & fustez, & li fist on porter sa croiz. Et moult d'autres viltex & vilenies li fist on avant qu'il fust crucefiez, lesquex il soffri debonairement por l'amor de nous, & por nous delivrer des mains de l'enemi (3).*
- XIV. *La profecie de l'evre de ce fait fu de Joseph lou fil Jacob, que vous orroiz ci-après commant Judas, ses frères, le vendi pour trente pièces d'argent, autant com Judas li traitours vendi Ihesu Crist.*
- XV. *Par molt de choses est senefié Joseph à Ihesu Crist, meismement par la cote Joseph qui senefie la char Ihesu Crist, que ses pères li avoit fait (qui molt l'avoit (4) chier) d'une pièce, ainsi comme on fait les gans de laine. Par cele cote est senefié la char Ihesu Crist, qui fu de la Virge seulement; & les nos chars sont d'ome & de fame, ce est de deus pièces.*
- XVI. *Li frères Joseph, quant il l'orent vandu, decoupèrent sa cote & l'ansanglantèrent, & la portèrent lour père, & li firent attendant que très pesmes bestes l'avoit devouré.*
- XVII. *La cote Joseph, ce est la beneoite chars Ihesu Crist, qui fu decoupée quand il fu batus en l'estache des felons Juis, qui devoient estre si frère. Et très pesmes bestes devourèrent Ihesu Crist, ce fu anvie que li felon avoient seur lui. Et ainsi poez veoir que l'estoire Joseph, qui devant est pointee, est la profecie de l'evre.*

(1) Le sens exige qui paiens. — (2) Cinquième miniature. — (3) Sixième miniature. — (4) Lith., l'avoir.

Né de la Vierge Marie.

La prophétie de Daniel le prophète, qui est ci-dessus peint, au sujet de la nativité dit aux Juifs que quand le Saint des saints viendrait, leur onction ferait défaut. Et ce fut vérité que quand Dieu vint en terre, ils n'avaient ni roi ni évêque qui fussent oints; & ils n'avaient d'autre roi que l'empereur de Rome, qui était païen, & non pas de leur loi ni de leur croyance. Ils n'avaient nul évêque qui fût oint, mais ceux-là achetaient les évêchés qui les voulaient avoir, d'année en année. XII.

Qui souffrit sous Ponce Pilate.

Et que souffrit-il, beau sire? Il souffrit être vendu, battu & flagellé; & on lui fit porter sa croix. Et on lui fit bien d'autres affronts & vilénies avant qu'il fût crucifié; lesquels il souffrit débonnairement pour l'amour de nous, & pour nous délivrer des mains de l'ennemi. XIII.

La prophétie de l'œuvre de ce fait fut de Joseph le fils de Jacob, dont vous entendrez ci-après comment Judas, son frère, le vendit pour trente pièces d'argent, autant que Judas le traître vendit Jésus-Christ. XIV.

Par beaucoup de choses Joseph est pris pour signe de Jésus-Christ, principalement par la robe de Joseph qui signifie la chair de Jésus-Christ, robe que son père (qui l'aimait bien chèrement) lui avait faite d'une seule pièce ainsi qu'on fait les gants de laine. Par cette robe est signifiée la chair de Jésus-Christ, qui fut de la Vierge seulement; tandis que nos chairs sont d'homme & de femme, c'est-à-dire de deux pièces. XV.

Les frères de Joseph, quand ils l'eurent vendu, découpèrent sa robe & l'ensanglantèrent, & la portèrent à leur père, & lui donnèrent à entendre que de très-mauvaises bêtes l'avaient dévoré. XVI.

La robe de Joseph, c'est la bénite chair de Jésus-Christ qui fut découpée quand il fut battu au poteau des félons Juifs, qui devaient être ses frères. Et de très-mauvaises bêtes dévorèrent Jésus-Christ : ce fut l'envie que les félons avaient contre lui. Et ainsi vous pouvez voir que l'image de Joseph, qui ci-devant est peinte, est la prophétie de l'œuvre. XVII.

- XVIII. *La profecie de la parole, si est que li roys David dist, que ci après est point : « Li felon forgeront seur mon dos, & me demousteront lor felonie (1). »*

Et fu crucefiez & morz.

- XIX. *La profecie de l'evre sur la croiz, ce est de Ysaac que vous verrés ci après point, qui fu obéissans à son père jusques à la mort. A la mort fu livrés Nostre Seignor Ihesu Crist pour les felons Juis, & ausi honteuse mort comme de la croiz, la ù il pandoient alors les larons, ausi comme on fait orandroit les larons aus (2) fourches. Entre deus larons le firent-il pandre en la croiz pour faire attendant au pueple que par son mesfait avoit mort deservie (3).*
- XX. *Heremie dist : « O vous qui passez par la voie, regardez se il est dolours qui se preingne à la moie. » Nulle dolours ne se prist onques à la soe, car ce (4) fu cil qui plus ot à soffrir en cest monde; & ce li acroisoit ses dolours que il ère touz poissanz de l'amander, & tout soffroit paciamment (5).*
- XXI. *La profecie de l'evre fu senefié en Egypte par le sanc de l'angel, de quoi l'en seingnoit les antrées des ostiaux & les frons des gens; ce estoit d'une letre que li Juif apèlent thau, qui est samblant à la croiz. Et ce faisoient li Juif pour ce que li angle Nostre-Seignor ocioient les ainznez des ostiex de ceux qui ne estoient seingné de cel seing. Et senefie que tuit cil qui ne seront seingné dou sing de la croiz & dou sanc Ihesu Crist, seront dampné. Et ce est la profecie de l'œuvre.*
- XXII. *La profecie de la parole que David dist ou sautier, que li Filz Dieu seroit samblant à un oïsel que l'en apèle pellican, qui se ocist & pierce ses costés pour raviver ses poucins.*
- XXIII. *La roine de Sabba vint voir le roi Salemon, & quenut lou fust de la croiz, qui estoit en Iherusalem, & lou dist à Salemon en profetizant; & si n'ière pas dou pueple de Israel, qui créoit Nostre Seignor.*
- XXIV. *Cayphas, qui lors estoit fovereinz evesques quant Diex fu crucefiez, profetiza que il covenut (6) que uns hons morust por le pueple sauver; & encore fust-il des fovereinz ennemis Ihesu Crist, si li fist Ihesu Crist dire la vérité.*

(1) Septième miniature. — (2) Lith., au. — (3) Huitième miniature. — (4) Lith., se. — (5) Neuvième miniature. — (6) Sic.

La prophétie de la parole, c'est ce que le roi David dit, qui ci-après est peint : « Les félons forgeront sur mon dos, & me démontreront leur félonie (1). »

XVIII.

Et fut crucifié & mort.

La prophétie de l'œuvre sur la croix, c'est d'Isaac, que vous verrez ci-après peint, qui fut obéissant à son père jusqu'à la mort. A la mort fut livré Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les félons Juifs, & à une mort aussi honteuse que celle de la croix, là où on pendait alors les larrons, ainsi qu'on fait maintenant des larrons aux fourches. Ils le firent pendre entre deux larrons sur la croix, pour donner à entendre au peuple que par son méfait il avait mérité la mort;

XIX.

Jérémie dit : « O vous qui passez par la voie, regardez s'il est douleur qui se compare à la mienne. » Nulle douleur ne se compara jamais à la sienne : car ce fut celui qui eut le plus à souffrir en ce monde; & ce qui lui accroissait ses douleurs, c'est qu'il était tout-puissant d'y remédier, & que pourtant il souffrait tout patiemment.

XX.

La prophétie de l'œuvre fut signifiée en Égypte par le sang de l'agneau, de quoi l'on marquait les entrées des maisons & les fronts des gens; c'était d'une lettre que les Juifs appellent *thau*, qui est semblable à la croix. Et les Juifs faisaient cela parce que les anges de Notre-Seigneur tuaient les aînés des maisons de ceux qui n'étaient pas marqués de ce signe. Et cela signifie que tous ceux qui ne seront pas marqués du signe de la croix & du sang de Jésus-Christ seront damnés. Et c'est la prophétie de l'œuvre.

XXI.

La prophétie de la parole que David dit au psautier est que le Fils de Dieu serait semblable à un oiseau que l'on appelle pélican, qui s'occit & perce ses côtés pour raviver ses poussins.

XXII.

La reine de Saba vint voir le roi Salomon, & reconnut le bois de la croix, qui était en Jérusalem, & le dit à Salomon en prophétisant; & pourtant elle n'était pas du peuple d'Israël, qui croyait en Notre-Seigneur.

XXIII.

Caïphe, qui était souverain évêque alors que Dieu fut crucifié, prophétisa qu'il fallait qu'un homme mourût pour sauver le peuple; & encore qu'il fût des souverains ennemis de Jésus-Christ, cependant Jésus-Christ lui fit dire la vérité.

XXIV.

(1) *Psalms*. CXXVI 1, 3.

XXV. *Abbacue li profetes, qui ci-après est point, profetiza mil anz devant, & dist ausi comme je il eut veu Ihesu Crist morir & crier en la croiz: « Sire, fait-il, je oï ta voiz; & me apoantoi, & m'en esbahi. » Cil qui ont entendement sen doivent bien espoanter & esbahir, quant les créatures qui n'ont point d'antendement en furent esbahies. Car li folaus en perdi sa clarté, & ne vit on nule goutte au droit l'ore de none par tout le monde. La courtine du Temple sen deschira, les roches des montaignes en fendirent, la terre sen ovri & geta fors les mors qui furent veu en Iherusalem. En icelle ore avoit en Iherusalem un riche ome qui avoit cent chevaliers desouz lui (Centurio est apelés), qui profetiza quant il vit ces merveilles & dist: « Vraiment, ciz estoit vrais Filz Dieu (1). »*

Et fu ensevelis.

XXVI. *La profesie de l'œuvre de ce qu'il fu mis ou sepulchre, si est de Jonas, que vous vééz ci point, qui fu mis ou ventre de la balaine; car autretant comme Jonas fu ou ventre de la balaine, tant fu li Filz Dieu ou sepulchre.*

XXVII. *La profecie de la parole si dist Diex meefmes as Juis qui le requeroient qu'il lour feist aucun signe; & il leur dist que il ne lor donroit autre signe que de Jonas le profete; & leur dist car autant com Jonas fu ou ventre dou poisson, autretant seroit-il ou sepulchre. Et entendez seurement que la déité ne morut pas en la crois, mais l'humanité qu'il prist en la Virge, pour la nostre humanité delivrer des poines d'enfer.*

XXVIII. *La parole for enfer brisé de parole, si (2) dist Diex à Job lonc tans avant ce qu'il venist en terre. « Job, dist Diex, sauras-tu prendre le dyable à l'aing si comme je ferai? » Vous savez que quant li pechierres veut prendre le poisson à l'aing, il cuevre lou fer de l'èche; & li poissons cuide mangier l'èche, & li fers lou prent. Or véons que pour prendre le dyable ausi comme à l'aing, couvre Diex sa déité de nostre humanité; & pour ce dyables cuida que ce fust uns hons, si li pourchasa sa mort pour ramplir anfer; & maintenant la déité lou prist, laquel descendi en anfer (3).*

(1) Dixième miniature. — (2) Lith., sc. — (3) Onzième miniature

Habacuc le prophète, qui est peint ci-après, prophétisa mille ans d'avance, & dit, tout comme s'il eût vu Jésus-Christ mourir & crier sur la croix : « Sire, fait-il, j'ouïs ta voix, & m'épouvantai & m'en ébahis (1). » Ceux qui ont de l'entendement s'en doivent bien épouvanter & ébahir quand les créatures qui n'ont point d'entendement en furent ébahies. Car le soleil en perdit sa clarté, & on n'y vit goutte vers l'heure de none par tout le monde. Le rideau du Temple s'en déchira, les roches des montagnes s'en fendirent, la terre s'en ouvrit, & jeta dehors les morts qui furent vus en Jérusalem. A cette heure, il y avait en Jérusalem un riche homme qui avait cent chevaliers sous lui (il est appelé Centurion), qui prophétisa quand il vit ces merveilles & dit : « Vraiment, celui-là était vrai Fils de Dieu. »

XXV

Et fut enseveli.

La prophétie de l'œuvre de ce qu'il fut mis au sépulcre, est de Jonas que vous voyez ici peint, qui fut mis dans le ventre de la baleine; car autant que Jonas fut dans le ventre de la baleine, autant fut le Fils de Dieu dans le sépulcre.

XXVI

La prophétie de la parole, Dieu même la dit aux Juifs qui le requéraient qu'il leur fit un signe; & il leur dit qu'il ne leur donnerait pas d'autre signe que celui de Jonas le prophète; & leur dit qu'autant que Jonas fut dans le ventre du poisson, autant ferait-il dans le sépulcre. Et entendez sûrement que la divinité ne mourut pas sur la croix, mais l'humanité qu'il prit en la Vierge pour délivrer notre humanité des peines d'enfer.

XXVII

La parole sur l'enfer brisé par la parole, Dieu la dit à Job longtemps avant qu'il vint sur la terre : « Job, dit Dieu, sauras-tu prendre le diable à l'hameçon ainsi que je ferai? » Vous savez que quand le pêcheur veut prendre le poisson à l'hameçon, il couvre le fer de l'appât; & le poisson croit manger l'appât, & le fer le prend. Or nous voyons que pour prendre le diable ainsi qu'à l'hameçon, Dieu couvre sa divinité de notre humanité; & pour cela le diable crut que c'était un homme; il travailla donc à sa mort pour remplir l'enfer; & aussitôt la divinité le prit, laquelle descendit en enfer.

XXVI

(1) *Habac.*, III, 16.

Il descendi en anfer.

- XXIX. *La profecie des portes d'anfer que Diex brisa & en traist ses amis qui léens estoient, poez entendre (la profecie de l'oeuvre) par Sanson le fort, qui ouvri la bouche dou lion à force & en trait braches de miel. Par les braches, qui sont douces & porfitables, sont senifié li saint & li prodome que Diex traist d'anfer, liquel avoient menée en lor tens viez douces & porfitables.*
- XXX. *Por ce profetiza Osée li profetes qui dist: « O mort, je ferai ta mort, & tu, anfer, je mordrai en toi. » Car ausi comme cil qui mort en la pome une partie enporte & l'autre lait, ausi anporta il d'anfer les bons, & les maus laissa.*

Et au tier jour refucita de mort (1).

- XXXI. *Au tiers jour vraiment Nostre Sires refuscita de mort à vie pour tenir covant à ses apostres & à ses deciples de sa resurrection, laquelle nous devons croire fermement.*
- XXXII. *La profecie par oeuvre de la resurrection Nostre Seigneur poez veoir par lou lyon qui refuscite son lioncel au tierz jour. Sa resurrection doit prendre prodome effample. Car dedans le tiers jour que l'an chiet en pechié sen doit on refusciter par lui confesser au plus tost que il puet; car moult foux est qui en pechié s'andort. Et pour ce dient li saint qu'il n'est pas merveille quant prodome chiet, mais ce est merveille quant tost ne se relève pour l'ordure lau où il gist. Que pechiez soit ordure, ce tesmoigne li paiens qui dist que se pechiez estoit aumone, ne le feroit il pas, car trop est vil chose.*
- XXXIII. *La profecie de la parole parla David, qui en la persone dou Fil Dieu dist: « Ma char refflorira par ta volenté. »*
- XXXIV. *De sa resurrection vous dirai-je que je en oï en la prison lou diemenche après ce que nous fumes pris, & ot on mis en un paveillon les riches homes & les chevaliers portant bannière par eus.*
- XXXV. *Nous oïmes un grant cri de gent. Nous demandames ce que estoit, & on nous dist que ce estoient nostre gent que om*

(1) Douzième miniature.

Il descendit en enter.

La prophétie des portes d'enfer que Dieu brisa & d'où il tira ses amis qui étaient dedans, vous la pouvez entendre (la prophétie de l'œuvre) par Samson le fort, qui ouvrit la bouche du lion de force, & en tira des rayons de miel. Par les rayons, qui sont doux & profitables, sont signifiés les saints & les prud'hommes que Dieu tira d'enfer, lesquels avaient mené en leur temps vie douce & profitable. XXIX.

C'est pour cela que prophétisa Osée le prophète qui dit : « O mort, je ferai ta mort, & toi, enfer, je mordrai en toi (1). » Car ainsi que celui qui mord en la pomme emporte une partie & laisse l'autre, ainsi emporta-t-il d'enfer les bons & laissa les méchants. XXX.

Et au troisième jour ressuscita de la mort.

Au troisième jour vraiment Notre-Seigneur ressuscita de la mort à la vie pour tenir promesse à ses apôtres & à ses disciples fur sa résurrection, laquelle nous devons croire fermement. XXXI.

La prophétie par œuvre de la résurrection de Notre-Seigneur, vous la pouvez voir par le lion qui ressuscite son lionceau au troisième jour. Sa résurrection, le prud'homme la doit prendre pour exemple. Car dans le troisième jour que l'on tombe en péché, on s'en doit ressusciter en se confessant au plus tôt que l'on peut ; car bien fou est qui en péché s'endort. Et pour cela les saints disent que ce n'est pas merveille quand le prud'homme tombe, mais que c'est merveille quand aussitôt il ne se relève pas, à cause de l'ordure là où il gît. Que le péché soit ordure, c'est ce que témoigne le païen, qui dit que si c'était un péché que l'aumône il ne la ferait pas, car c'est trop vile chose. XXXII.

La prophétie de la parole, David la prononça, lui qui en la personne du Fils de Dieu dit : « Ma chair refleurira par ta volonté. » XXXIII.

De la résurrection je vous dirai ce que j'en ouïs en la prison le dimanche après que nous fûmes pris, & qu'on eut mis en un pavillon les riches hommes & les chevaliers portant bannière à part (2). XXXIV.

Nous ouïmes un grand cri poussé par des gens. Nous demandâmes ce que c'était, & on nous dit que c'étaient nos gens qu'on XXXV.

(1) *Osée*, XIII, 14. — (2) *Hist.*, chap. LXV.

metoist en un grant parc tout clos de mur de terre. Ceus qui ne se voloient renoier, l'an les ocioit; ceus qui se renioient, on les laissoit. En icelle grant paour de mort où nous estiens, vindrent à nous jusques à treize ou quatorze dou consoil dou soudan, trop richement appareillié de dras d'or & de soie, & nous firent demander, par un frère de l'Ospital qui savoit sarrazinois, de par le soudan, se nous vorriens estre delivre; & nous deimes que oil; & ce pooient il bien savoir. Et nous distrent se nous donriens nus des chastiaus dou Temple ne de l'Ospital pour nostre delivrance. Et li bons cuens Pierres de Bretagne lour respondi que ce ne pooit estre pour ce que li chastelain juroient seur sainz, quant om les i metoit, que pour delivrance de cors d'ome ne les renderoient. Et il nous demandèrent après se nous lor donriens nus des chastiaux que baron tenoient ou réaume de Iherusalem, pour nostre delivrance. Et li cuens de Bretagne dist que nenil; que li chastel ne estoient pas dou fié dou roy de France. Quant il oïrent ce, il nous dirent que puis que nous ne voliens faire ne l'un ne l'autre, il s'an iroient, & nous amenroient ceus qui jueroient à nous des espées. Et li cuens de Bretagne lor dist que legière chose estoit de occirre celui que on tient en sa prison.

XXXVI. Quant il sen furent alé, une grant foison de jeunes gens sarrazinz entrèrent ou clos là où l'en nous tenoit pris (1), les espées traites (2), desquies je cuidai vraiment qu'il venissent por nous occirre; mais non faisoient, ançois nous anvoia Diex nostre confort entre aus. Car il amenèrent un petit home si viel par samblant comme home poist estre; & le tenoient par samblant celle jeune gent pour fol; & distrent au conte de Bretagne, qui le feissent oïr, ce que c'estoit uns des plus prodome de lor loi. Et lors sapoia li viex petit hom sor sa croce, & atout sa barbe & ses trèses chenues, & dist au conte que il avoit entendu que li crestien créoient un Dieu qui avoit esté pris pour aus, batus pour aus, mors pour aus, & au tierz jour estoit resuscitez. Et tout ce li otroia li cuens; & lors redit li viex hons que « donc ne vous devez vous mie plaindre se vous avez esté pris pour li, batuz por li, navrez por li; car ausi avoit il esté pour vous, ne encore n'avez pas la mort soferte pour li ainsi comme il avoit fait pour vous. » Et après nous dist que « si vostre Diex avoit eu pooir de

(1) Treizième miniature. — (2) *Hist.*, les espées çaintes.

mettait en un grand parc tout clos de murs de terre. Ceux qui ne voulaient pas renier on les tuait; ceux qui reniaient on les laissait. Dans cette grande peur de mort où nous étions, vinrent à nous jusqu'à treize ou quatorze du conseil du foudan, très-richement parés de draps d'or & de soie, & ils nous firent demander (par un frère de l'Hôpital qui savait le farrafinois) de la part du foudan si nous voudrions être délivrés; & nous dîmes que oui, & ils le pouvaient bien savoir. Et ils nous demandèrent si nous donnerions aucuns des châteaux du Temple ou de l'Hôpital pour notre délivrance. Et le bon comte Pierre de Bretagne leur répondit que ce ne pouvait être, parce que les châtelains juraient sur reliques, quand on les y mettait, que pour délivrance de corps d'homme ils ne les rendraient pas. Et ils nous demandèrent après si nous leur donnerions aucuns des châteaux que les barons tenaient au royaume de Jérusalem, pour notre délivrance. Et le comte de Bretagne dit que non; car les châteaux n'étaient pas du fief du roi de France. Quand ils ouïrent cela, ils nous dirent que puisque nous ne voulions faire ni l'un ni l'autre, ils s'en iraient, & nous amèneraient ceux qui joueraient avec nous des épées. Et le comte de Bretagne leur dit que c'était chose facile d'occire celui qu'on tient en sa prison (1).

Quand ils s'en furent allés, une grande foison de jeunes gens farrafins entrèrent dans le clos là où l'on nous tenait prisonniers, les épées tirées; & je les crus vraiment venus pour nous occire; mais ils ne venaient pas pour cela, au contraire Dieu nous envoya notre confort parmi eux. Car ils amenèrent un petit homme aussi vieux, semblait-il, qu'homme puisse être; & ces jeunes gens le tenaient, semblait-il, pour fou; & ils dirent au comte de Bretagne, pour qu'ils le fissent ouïr, que c'était un des plus prud'hommes de leur loi. Et alors le vieux petit homme s'appuya sur sa béquille, avec sa barbe & ses cheveux chenus, & dit au comte qu'il avait appris que les chrétiens croyaient en un Dieu qui avait été pris pour eux, battu pour eux, mis à mort pour eux, & au troisième jour était ressuscité. Et tout cela le comte le lui accorda; & alors le vieil homme reprit la parole & dit : « Donc vous ne devez pas vous plaindre si vous avez été pris pour lui, battus pour lui, blessés pour lui; car il l'avait été aussi pour vous, & vous n'avez pas encore souffert la mort pour lui ainsi qu'il avait fait pour vous. » Et il nous dit après : « Si votre Dieu a eu le

XXXVI.

(1) *Hist.*, chap. LXVI.

lui refusciter, & donc vous avoit il bien pooir de delivrer quant li plairoit. » Et vraiment encore croi-je que Diex le nous anvoia; car il tarda molt pou après ce qu'il sen fu alés, que li consaus le soudan revint qui nous dist que nous envoiïens quatre de nous parler au roi, liquiex nous avoit (par la grace que Diex lui avoit donnée) tout seuz pourchastre nostre delivrance. Et sachiez que voirs estoit; car ausi sagement l'avoit pourchastre li rois par la grace Dieu com se il eust tout le conseil de la crestienté avec lui.

Il monta ès ciaux (1).

XXXVII. La profecie de l'uevre si est le ravissement de Helye que vous vééz ci desuz point, qui monta ès cieus par la volanté Nostre Seignor, & demourra (2) jusques à la venue Antecrist, & lors Nostre Sires l'anvoiera pour conforter lou pueple par quoi il ne croient en Antecrist ne en ses huevres.

XXXVIII. La profecie de la parole est de ce que Dieu meismes dist à ses apostres quant il lor dist: « Je monterai à mon Père & lou vostre. » Et li angles meismes qui desuz est point lour dist car ausi com il montoit, revenroit il au jour dou jugement.

XXXIX. La profecie de l'uevre de cele journée que nostre humanité fu affise à la destre Dieu le Père, fu la cote Joseph, que vous vééz ci (3) pointe, la cote Joseph présentée à Jacob son père depecie & ensanglantée; & ausi fu la char Ihesu Crist à Dieu le Père. Et que fit Jacob? Il desirra la soie cote; & en icele memoire poons nous dire que Diex li Pères redefirra la soie cote. Par la cote nostre Seignor poons nous entendre la loy des Juis; car ausi com la cote Jacob estoit plus près de lui que nus de ses autres vestemens, ausi estoit lors la loy des Juis plus près de nostre Seignor que nules des autres loys qui lors fust. Et maintenant que il orent crucefié son Fil, il les desirra de lui. En la manière que li hons bien correciez desirre sa cote as deus mains, & si en giète une pièce çà & autre là, par mautalent desirra nostre Sires les Juis d'antor lui. Les pièces en a gité par lou monde, une partie çà & autre là. Par

(1) Quatorzième miniature. — (2) Lith., demoura. — (3) Quinzième miniature.

pouvoir de se ressusciter, il a donc bien le pouvoir de vous délivrer quand il lui plaira. » Et vraiment je crois encore que Dieu nous l'envoya; car il se passa bien peu de temps après qu'il s'en fut allé, quand les conseillers du foudan revinrent qui nous dirent que nous envoyassions quatre des nôtres parler au roi, lequel nous avait (par la grâce que Dieu lui avait donnée) tout seul négocié notre délivrance. Et sachez que c'était vrai; car le roi l'avait aussi sagement négociée, par la grâce de Dieu, que s'il eût eu tout le conseil de la chrétienté avec lui (1).

Il monta aux cieux.

La prophétie de l'œuvre, c'est le ravissement d'Élie que vous voyez peint ci-dessus, qui monta aux cieux par la volonté de Notre-Seigneur, & demeurera jusques à la venue de l'Antechrist, & alors Notre-Seigneur l'enverra pour conforter le peuple, afin qu'ils ne croient pas à l'Antechrist ni à ses œuvres.

XXXVII.

La prophétie de la parole est ce que Dieu même dit à ses apôtres quand il leur dit : « Je monterai à mon Père & au vôtre. » Et l'ange même qui est peint ci-dessus leur dit qu'ainsi qu'il montait, ainsi reviendrait-il au jour du jugement.

XXXVIII.

La prophétie de l'œuvre de cette journée où notre humanité fut assise à la droite de Dieu le Père, fut la tunique de Joseph que voyez ici peinte, la tunique de Joseph présentée à Jacob son père dépecée & ensanglantée; & ainsi fut présentée la chair de Jésus-Christ à Dieu le Père. Et que fit Jacob? Il déchira sa propre tunique; & en mémoire de cela nous pouvons dire que Dieu le Père à son tour déchira sa propre tunique. Par la tunique de notre Seigneur nous pouvons entendre la loi des Juifs; car ainsi que la tunique de Jacob était plus près de lui que nul de ses autres vêtements, aussi était alors la loi des Juifs plus près de notre Seigneur que nulle des autres lois qui fût alors. Et aussitôt qu'ils eurent crucifié son Fils, il les déchira de lui. En la manière que l'homme bien courroucé déchire sa tunique à deux mains, & puis en jette une pièce çà & une autre là, par haine notre Seigneur déchira les Juifs d'autour de lui. Il en a jeté les pièces par le monde, une partie çà & l'autre là. Pour beaucoup d'autres péchés qui furent en la vieille loi, ils furent mis en captivité, &

XXXIX.

(1) *Hist.*, chap. LXVI.

molt d'autres pechiez qui furent en la vielz loi furent mis en chetivoisons, & adès lor donoit nostre Sires terme de leur delivrance de cent anz en aval. Or a jà mil cc. iiii. xx & sept qu'il sont en chetivoison en diverses regions sans nul terme certain de leur delivrance. Et pour ce que il n'a de lor delivrance ne terme ne mesure, por ce pert il bien qu'il ont pechié outre mesure.

Et fiet à la destre lou Père tout-poissant (1).

XL. *La profecie de la parole dist David : « Mes Sires dist à mon Seigneur : Sié toi à mon destre jusques je mète tes ennemis souz ton pié. »*

XLI. *Or véons donc que se nous conoissions bien comment nous sommes desouz les piez Ihesu Crist & lou grant pooir qu'il a for nous, nous ne feriens jamais mal; mais les besoignes de ce monde ne le nous laissent pas si bien quenoistre comme besoing feroit à nous. Mès à celui jour que il vanra dou ciel por jugier les vis & les mors, lors conoistront nous sa grant poissance clèremment & apertement; car il n'i aura jà ne saint ne sainte qui ne tramble de paour à sa venue.*

XLII. *Cele venue & celle journée avoit bien Job ou cuer; car encore fust-il li plus grant amis que Diex eust à son tens en terre, si (2) dotoit il tant celle journée qu'il dist à Dieu : « Sire, où me responderai-je au jor del jugement que je ne voie l'ire ta face? »*

Et venra au jour dou jugement jugier les mors & les vis (3).

XLIII. *La profecie de l'uevre si est le jugement que vous vééz ci après point, que Salemons fist des deus femes, qui nous sene-sient la viès loi & la nouvele. Noble chose & honorable & porfitable a en droit jugement : car Salemons dist que joutise & droit jugement plait plus à nostre Seigneur que offrande ne autre dons. Et pour ce vous en toucherai un petit pour enseignier ceus à cui joustice appartient. Et*

(1) Seizième miniature. — (2) Lith., sc. — (3) Dix-septième miniature.

auffitôt notre Seigneur leur donnait le terme de leur délivrance à cent ans de là. Maintenant il y en a déjà mille deux cent quatre-vingts & sept qu'ils sont en captivité en diverses régions, sans nul terme certain de leur délivrance (1). Et parce qu'il n'y a ni terme ni mesure pour leur délivrance, à cause de cela il paraît bien qu'ils ont péché outre mesure.

Et il est assis à la droite du Père tout-puissant.

La prophétie de la parole, c'est David qui la dit : « Mon Seigneur dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis sous tes pieds. »

XL.

Or nous voyons donc que si nous connaissions bien comment nous sommes sous les pieds de Jésus-Christ, & le grand pouvoir qu'il a sur nous, nous ne ferions jamais le mal; mais les affaires de ce monde ne nous le laissent pas aussi bien connaître que cela nous ferait nécessaire. Mais à ce jour où il viendra du ciel pour juger les vivants & les morts, alors nous connaissons sa grande puissance clairement & à découvert; car il n'y aura alors ni saint ni sainte qui ne tremble de peur à sa venue.

XLI.

Cette venue & cette journée, Job les avait bien à cœur; car encore qu'il fût le plus grand ami que Dieu eût de son temps sur la terre, pourtant il redoutait tant cette journée qu'il dit à Dieu : « Seigneur, où me cacherais-je au jour du jugement pour que je ne voie pas la colère de ta face ? »

XLII.

Et il viendra au jour du jugement juger les morts & les vivants.

La prophétie de l'œuvre, c'est le jugement que vous voyez ci-après peint, que Salomon fit des deux femmes, qui nous signifient la vieille loi & la nouvelle. Il y a quelque chose de noble & d'honorable & de profitable dans le droit jugement; car Salomon dit que justice & droit jugement plaisent plus à notre Seigneur qu'offrande ni autres dons. Et à cause de cela je vous en parlerai un peu pour enseigner ceux à qui la justice appartient. Et

XLIII

(1) Voy. *Eclaircissements*, 9°.

disons que l'espée qui tranche de deus parsenefie la droite joustice (1). Ce que l'espée tranche ausi bien devers celui qui la tient com devers les autres, nous donne antendre que nous devons faire droite joustice ausi bien de nous comme d'autrui, & ausi de nos amis com de nos anemis. Et sachiez li princes qui einci lou feroit feroit amés & dotez dou pueple ausi com la Bible dist que Salemons fu loez & doutés dou pueple, dou droit jugement qu'il ot fait à deus fames.

Je croi ou Saint-Esperit, & si croi en sainte Eglise (2).

XLIV. *Au Saint-Esperit devons nous croire; car par lui nous vienent tuit li bien, ce est la grace de Dieu le Tout-Poissant.*

XLV. *La profecie de l'œuvre sor le jour de Pentecoste si est de Helie le profete, cui Diex envoya le feu dou ciel qui se espandoit sor les sacrefices; & fu senefiance que Diex envoie-roit lou Saint-Esperit en samblance de feu le jour de la Pentecouste à ses apostres.*

XLVI. *La profecie de la parole si est de Johel qui dist com cil qui parloit pour Dieu le Père & dist : « Je respandrai mon Esperit sor mes serjans. »*

Et ou pardon des pechiez qui nous est fait par les sacremens de sainte Eglise.

XLVII. *Nous devons croire la sainte Eglise de Romme, & devons croire ès commandemens que li apostole & li prelas de sainte Eglise nous font, & faire les penitances que il nous enjoignent (3).*

XLVIII. *Nous devons croire ès communs sacremens de sainte Eglise qui ci après sont point, ce est à savoir en baptesme, ou sacrement de l'autel, en mariage, ou pardon des pechiez, & ès autres saint sacrement que sainte Eglise nous ensaigne à croire. Et ausi comme je vous ai dit devant, si ferme-ment i devons croire que riens terriene ne nous (4) poisse defeuver, ne habundance ne pestilence (5).*

(1) Dix-huitième miniature. — (2) Dix-neuvième miniature. — (3) Vingtième miniature. — (4) Lith., paous. — (5) Vingt & unième miniature.

disons que l'épée qui tranche de deux côtés signifie la droite justice. De ce que l'épée tranche aussi bien devers celui qui la tient que devers les autres, cela nous donne à entendre que nous devons faire droite justice aussi bien de nous que d'autrui, & aussi bien de nos amis que de nos ennemis. Et sachez que le prince qui ainsi le ferait serait aimé & redouté du peuple ainsi que la Bible dit que Salomon fut loué & redouté du peuple à cause du droit jugement qu'il avait rendu à deux femmes.

Je crois au Saint-Esprit, & aussi je crois en la sainte Eglise.

Au Saint-Esprit nous devons croire; car par lui nous viennent tous les biens, c'est-à-dire la grâce de Dieu le Tout-Puissant. XI.IV.

La prophétie de l'œuvre sur le jour de la Pentecôte, elle est d'Élie le prophète, à qui Dieu envoya le feu du ciel qui se répandait sur les sacrifices; & cela signifia que Dieu enverrait le Saint-Esprit sous l'apparence de feu, le jour de la Pentecôte, à ses apôtres. XLV.

La prophétie de la parole, elle est de Joël, qui parla comme celui qui parlait pour Dieu le Père, & dit : « Je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs (1). » XLVI.

Et au pardon des péchés qui nous est fait par les sacrements de la sainte Eglise.

Nous devons croire la sainte Eglise de Rome, & devons croire aux commandements que le pape & les prélats de la sainte Église nous font, & faire les pénitences qu'ils nous enjoignent. XI.VII.

Nous devons croire aux communs sacrements de la sainte Église qui sont peints ci-après, c'est à savoir au baptême, au sacrement de l'autel, au mariage, au pardon des péchés & autres saints sacrements que la sainte Eglise nous enseigne à croire. Et ainsi que je vous ai dit devant, nous devons y croire si fermement que rien au monde ne nous en puisse séparer, ni abondance ni pestilence. XLVIII.

(1) *Joel*, II, 29.

XLIX. *Nostre Sires nous a donnés les sacremens desuz dix par lesquiez nous serons roy coroné ou réaume dou ciel, que jamais ne nous faura. Et de ce dist David & profetiza ausi com se il fust de la loi crestiene, & dist à Diex : « Sires, que te randrai-je pour tous les biens que tu m'as fait (1)? »*

L. *La profecie de l'uevre for les nouveles graces que je vous ai touchié, si est de Jacob, cui en amena les deus filz Joseph por ce que il lor donast sa benéïsson; & li mist om l'ainé devers sa destre main & le mainé devers la fenestre. Et li prodome croisa ses bras, & mist sa main destre for le moinsné & la fenestre for l'ainné. Et ce fu senefiance & profecie que Diex osteroit sa benéïçon de la loi des Juis, qui ançois fu faite que la nostre, & meteroit sa benéïçon for la nostre loi crestiene; & ce est tout cler; car il n'ont ne rois ne evefque enoint, & nous les avons.*

Et si croi la resurreccion de la char.

LI. *En la resurreccion de la char devons croire fermement; car tuit cil sont fors de la foi qui n'i croient. Car se li mort ne resuscitoient, Diex ne seroit pas (2) an cest endroit droiturex. Et ce poez vous veoir tout cler par les sains & les saintes qui furent, dont li cors soffrirent tant de torman pour l'amour de Nostre Seignor, que se Diex ne rendoit le guerredon aus (3) cors qui cez tormans ont soffert, malvais service auroient fait. Et or revéons d'autre part lou contraire, c'est à savoir dou cors aus pecheors, que Diex a soffert ausi con toute leur aïse en ce monde; que des prosperités que Diex leur avoit prestées il ont guerroié Nostre Seignor. Là ne seroit pas la balance Nostre Seignor droite, se li cors de ceus ne resuscitoient pour attendre lou jugeant & la joutise que Diex leur a appareillie en anfer, si com il meïsmes lou tesmoigne de sa bouche. Et leur maus vengera Diex seur les armes & seur les cors d'aus en l'autre siècle, pour ce que Diex ne fist nulle vengeance d'aus en ce siècle. Boneuré iert la resurreccion des mors qui ès euvres Dieu moront, si com dist saint Jehan en l'Apocalipse; car leur joies & leur bieneurtez leur doubleront, ce est à savoir en cors & en arme; & aus malvais desuz dit redoubleront leur poignes & leur maleurtés en cors & en armes (4).*

(1) Vingt-deuxième miniature. — (2) Lith., par. — (3) Lith., au, i & plus bas. — (4) Vingt-troisième miniature.

Notre-Seigneur nous a donné les sacrements dessus dits par lesquels nous ferons couronnés rois au royaume du ciel, qui jamais ne nous fera défaut. Et sur cela David dit & prophétisa comme s'il eût été de la loi chrétienne, & dit à Dieu : « Seigneur, que te rendrai-je pour tous les biens que tu m'as faits ? »

XLIX.

La prophétie de l'œuvre sur les nouvelles grâces dont je vous ai parlé, elle est de Jacob à qui on amena les deux fils de Joseph pour qu'il leur donnât sa bénédiction ; & on lui mit l'aîné devers sa main droite, & le puîné devers sa main gauche. Et le prudent homme croisa ses bras, & mit sa main droite sur le puîné & la gauche sur l'aîné. Et ce fut pour signifier & prophétiser que Dieu ôterait sa bénédiction de la loi des Juifs, qui fut faite avant la nôtre, & mettrait sa bénédiction sur la loi chrétienne ; & c'est tout clair ; car ils n'ont ni rois ni évêques sacrés, & nous les avons.

L.

Et aussi je crois à la résurrection de la chair.

A la résurrection de la chair nous y devons croire fermement : car tous ceux-là sont hors de la foi qui n'y croient pas. Car si les morts ne ressuscitaient pas, Dieu, en ce point, ne ferait pas équitable. Et vous pouvez voir cela tout clairement par les saints & les saintes d'autrefois, dont les corps souffrirent tant de tourments pour l'amour de Notre-Seigneur, que si Dieu ne rendait la récompense aux corps qui ont souffert ces tourments, ils auraient fait un mauvais service. Et maintenant nous voyons encore d'autre part le contraire, c'est à savoir par les corps des pécheurs à qui Dieu a souffert presque toutes leurs aises en ce monde, en sorte que des prospérités que Dieu leur avait prêtées, ils ont guerroyé Notre-Seigneur. Là elle ne ferait pas droite la balance de Notre-Seigneur, si les corps de ces hommes ne ressuscitaient pour attendre le jugement & la justice que Dieu leur a préparés en enfer, ainsi que lui-même le témoigne de sa bouche. Et leurs péchés Dieu les vengera sur leurs âmes & leurs corps en l'autre siècle, parce que Dieu ne tira nulle vengeance d'eux en ce siècle. Bienheureuse sera la résurrection des morts qui mourront dans les œuvres de Dieu, ainsi que dit saint Jean en l'Apocalypse : car leurs joies & leur bonheur leur doubleront, c'est à savoir en corps & en âme ; & aux mauvais dessus dits redoubleront leurs peines & leur malheur en corps & en âme.

LI.

LII. Et à ceus profetize Zophonias que vous véez ci point, & dist que celle journée iert à aus dure & de misere & de pleurs & de chativetés, à ceus encore qui en iront en anfer (1).

LIII. Et dist saint Augustin, que vous véez ci point : « Que vaut à l'ome (2) se il conquiert tout le monde à tort, que maintenant li faura, & il en conquiert anfer & la mort qui touz jours li durra? »

Et la vie pardurable. Amen.

LIV. Nous devons croire fermement que li saint & les saintes qui trespasfè sont, & li prodome & les prodefames qui ores vivent, auront vie & joie pardurable ès cieus là sus amont, & seront à la table Nostre Seignor, laquele joie vous verrez point ci-après un petit selonc ce que l'Apocalipse le devise (3).

LV. La profecie de l'uevre poez veoir & par (4) les cinc sages par les cinc folles que vous véez ci-devant pointes, qui senefient les cinc senz de l'ome. Par les cinc senz dou preudome entendons nous les cinc sages virges, par lesquies li saint & li preudome sont senefié, parce que il gardent leur cinc senz & leur vies netement (5), & parce qu'il netement les gardent en cest fiècle, n'iert pas lor lumière estainte par pechié. Et pour ce qu'il venront (6) atout lor lampes emprises par lesquies nous poons antendre nètes viez, la porte de paradis lor sera overte, & anterront as noces lou Fil Dieu, qui nous est senefiez par l'angel. Et pour ce que lors seront les noces plainnes, & seront closes les portes de paradis que jamais nus n'i anterra; ançois dira Diex à touz les autres ausi come li espouz dist as foles vierges pour ce qu'elles avoient lor lumières estaintes; lour dist quant elles huchèrent (7) à la porte, « Je ne vous conois; » — « Je ne vous conois, » fera Diex à touz les malvais. Hé! Diex, com mal mot. Car ostel ne troveront où il se puissent herbegier fors que en anfer seulement; car tout iert ars & brui, terre & mers & toute autre créature terrienne, fors que li bon & li malvais. Et pour ce que lors ne seront que ces deus manières de gens, li bon qui ampirer ne porront, li

(1) Vingt-quatrième miniature. — (2) Lith., l'âme. — (3) Vingt-cinquième & vingt-sixième miniature. — (4) Par omis dans A. — (5) Lith., netemens. — (6) Lith., verront. — (7) Lith., hucheront.

Et c'est à eux que prophétise Sophonias, que vous voyez ici peint; & il dit que cette journée fera pour eux dure & de misère, & de pleurs, & de captivité, pour ceux encore un coup qui l'en iront en enfer (1).

LII.

Et saint Augustin, que vous voyez ici peint, dit : « Que vaut à l'homme s'il conquiert à tort tout le monde, qui maintenant lui fera défaut, & qu'ainsi il conquière l'enfer & la mort, qui toujours lui durera ? »

LIII.

Et à la vie éternelle. Amen.

Nous devons croire fermement que les saints & les saintes qui sont trépassés, & les prud'hommes & les femmes de bien qui vivent maintenant, auront une vie & une joie éternelles dans les cieux là-haut, & seront à la table de Notre-Seigneur, laquelle joie vous verrez peinte ci-après un peu selon que l'Apocalypse l'explique.

LIV.

La prophétie de l'œuvre, vous la pouvez voir & par les cinq vierges sages & par les cinq folles, que vous voyez ci-devant peintes, qui signifient les cinq sens de l'homme. Par les cinq sens du prud'homme, nous entendons les cinq vierges sages, par lesquelles les saints & les prud'hommes sont signifiés parce qu'ils gardent leurs cinq sens & leur vie nettement; & parce qu'ils les gardent nettement en ce siècle, leur lumière ne sera pas éteinte par le péché. Et parce qu'ils viendront avec leurs lampes allumées, par lesquelles nous pouvons entendre vies nettes, la porte du paradis leur sera ouverte, & ils entreront aux noces du Fils de Dieu, qui nous est signifié par l'agneau. Et parce qu'alors les noces seront pleines, les portes du paradis seront closes, en sorte que jamais nul n'y entrera; mais Dieu dira à tous les autres, ainsi que l'époux dit aux vierges folles, parce qu'elles avaient leurs lumières éteintes; il leur dit quand elles huchèrent à la porte, « Je ne vous connais pas; » — « Je ne vous connais pas, » fera Dieu à tous les mauvais. Hé Dieu! quel mauvais mot! Car ils ne trouveront pas d'hôtel où ils se puissent héberger, excepté en enfer seulement; car tout sera brûlé & consumé, terre & mers, & toute autre créature terrestre, excepté les bons & les mauvais. Et parce qu'alors il n'y aura que ces deux espèces de gens, les bons, qui ne pourront empirer, les mauvais qui jamais n'amen-

LV.

(1) *Sophon.*, I, 15.

malvais, qui jamais n'amenderont, ne laira Diex que deus ostiex, dont li uns ce est li dolerex ostiex d'anfer (dont Diex nous gart par sa grace, & nous meismes nous en gardons! si ferons que sage), & li ostiex de paradis, ouquel nous nous travaillons à habiter, si ferons plus que sage; & Diex le nous otroie par la prière de sa douce Mère!

- LVI. *Nous trovons qu'il fu un preudome en la vièle loi qui ot à non Jacob, à cui Diex s'aparut; & maintenant que Jacob le vit, il l'ambrança & tant le tint embracié que Diex li changa son non, & li mist non Israel. Et la glose vaut autant de Jacob com combaterres ou luiterrres, & senesie que preudome en cest siècle doivent estre combateour ou luiteor. Tuit preudome se doivent combatre contre l'enemi & contre les malvais delix de la char; car par chevalerie covient conquerre lou règne des ciex; dont Job dist que la vie dou preudome est chevalerie s'or terre. Luiteour doivent estre tuit preudome; car il doivent tenir Diex à deus bras, sanz partir de lui tant qu'il lor ait donée lor benéïçon & changié lor nons ansi comme il fist Jacob, cui il mist non Israel, qui vaut autant comme cil qui voit Dieu. A ce mot poons attendre que nus n'est seurs en cest monde qu'il ait la benéïçon Dieu droitement jusques en l'autre siècle, là où nous verrons Dieu face à face (1).*

- LVII. *Et pour ce nous est mestiers que nous tenons à deus bras Dieu joint en nous tant com nous serons en cest mortel vie, par quoi li anemis ne se puisse metre entre nous & lui. Les deus bras de quoi nous devons Dieu tenir embracié, si sont ferme foi & bones huevres: ces deus nous convient ensamble se nous volons Dieu retenir; car li uns ne vaut rien sanz l'autre. Et ce poez vous veoir par les dyables, qui croient fermement touz les articles de nostre foi; & riens ne leur vaut por ce qu'il ne font nulles bonnes euvres. Le contraire poons nous veoir ès Sarrazins & ès Bougres parfait, qui font molt de grant penances, & riens ne leur vaut; car il est escrit que cil qui ne croiront seront dampné. Or poons veoir que il covient avoir ensamble ferme foi & bonnes huevres; & pour nous offer ou de l'un on de l'autre, se combatent li anemi à nous touz les jours; & plus san travailleront à nous au darrien jour qu'il ne font ore, ce est à attendre au jour de la mort, là où Diex & sa Mère & si saint & ses saintes nous veillent*

(1) Vingt-septième miniature.

deront, Dieu ne laissera que deux hôtels, dont l'un est le douloureux hôtel d'enfer (dont Dieu nous garde par sa grâce, & nous-mêmes gardons-nous-en ! & nous agirons en sages), & l'hôtel du paradis, auquel puissions-nous nous efforcer d'habiter, & nous agirons plus qu'en sages ; & que Dieu nous l'octroie par la prière de sa douce Mère !

Nous trouvons qu'il fut un prud'homme en la vieille loi, qui avait nom Jacob, à qui Dieu apparut ; & aussitôt que Jacob le vit, il l'embrassa & le tint embrassé jusqu'à ce que Dieu lui changea son nom & lui donna le nom d'Israël. Et la glose de *Jacob* veut dire *combattant* ou *luteur*, & signifie que les prud'hommes en ce siècle doivent être des combattants & des luteurs. Tous les prud'hommes doivent combattre contre l'ennemi & contre les mauvais plaisirs de la chair ; car c'est en guerroyant qu'il faut conquérir le royaume des cieux ; à cause de quoi Job dit que la vie du prud'homme est de guerroyer sur terre. Tous les prud'hommes doivent être des luteurs ; car ils doivent tenir Dieu à deux bras sans le lâcher, jusqu'à ce qu'il leur ait donné sa bénédiction & changé leurs noms ainsi qu'il fit à Jacob, à qui il donna le nom d'Israël, qui veut dire *celui qui voit Dieu*. Par ce mot (de luteur) nous pouvons entendre que nul n'est sûr en ce monde qu'il ait la bénédiction de Dieu positivement jusqu'en l'autre siècle, là où nous verrons Dieu face à face.

LVI.

Et pour cela il nous est nécessaire que nous tenions à deux bras Dieu serré contre nous tant que nous serons en cette mortelle vie, afin que l'ennemi ne se puisse mettre entre nous & lui. Les deux bras de quoi nous devons tenir Dieu embrassé, ce sont la ferme foi & les bonnes œuvres ; les deux nous sont nécessaires ensemble si nous voulons retenir Dieu ; car l'un ne vaut rien sans l'autre. Et cela, vous le pouvez voir par les diables, qui croient fermement tous les articles de notre foi ; & cela ne leur sert à rien parce qu'ils ne font nulles bonnes œuvres. Le contraire, nous le pouvons voir aux Sarrafins & aux hérétiques parfaits, qui font beaucoup de grandes pénitences, & cela ne leur sert à rien ; car il est écrit que ceux qui ne croiront pas seront damnés. Or nous pouvons voir qu'il faut avoir ensemble ferme foi & bonnes œuvres ; & pour nous retirer ou de l'un ou de l'autre, les ennemis combattent contre nous tous les jours ; & ils se donneront pour cela plus de peine contre nous au dernier jour qu'ils ne font maintenant, c'est-à-dire au jour de la mort, là où Dieu & sa Mère & ses saints & ses saintes nous veulent aider ! Au dernier jour le félon verra qu'il ne nous pourra ôter les biens que nous aurons faits ; & il verra qu'il ne

LVII.

aider! Au jours darrieins verra li fel qu'i ne nous porra tolr les biens que nous aurons fait, & verra que nul mal ne nous porra faire, pour ce que touz li pooir dou cors nous het faillis. Lors nous assaura d'autre part & se traveillera & fera son pooir de nous metre en aucune temptation contre la foi ou en autre manière, par quoi il nous poisse (1) faire morir en aucune malvaïse volonté, dont Diex nous gart! Et lors fera touz propre li romans as ymages des poinz de nostre foi jusques enz (2) la mort, pour ce que li anemis n'en apère par aucune malvaïse avisions; & devant lou malade façons lire le romant qui devise & enseigne les poinz de nostre foi, si que par les eux & les oreilles mète l'on lou cuer du malade si plain de la verraie cognoissance, que li anemis ne là ne aillour ne puisse riens metre ou malade dou sien; douquel Diex nous gart à celle journée de la mort & aillors!

LVIII.

Devisé vous ai au mielz que je sai comment nous devons tenir Dieu embracié à deus bras, ce est à savoir en bras de ferme foi & en bras de bonnes huevres. Car en grant peril sont cil que li enemis puet esloignier de lui; car Diex les menace qu'il les ferra de son glaive, & les menace qu'il lor traïra de ses saiètes. Et de ce n'ont garde si ami, qui à lui sont joint & qui embracié lou tiennent. Or ne le guerpifions pas, si ferons que sage; & nous joinnons à lui tant qu'il nous ait donnée sa benéïcon, & tant qu'il nous ait changié le nom de Jacob, qui vaut autant comme luterres & combaterres à Israel, qui vaut autant com cil qui voit Diex. Liquiez Diex nous gart & nous otroit que nous le puïffons veoir face à face, à la sauveté des armes & des cors; & ce nous poisse il otroier à la prière de sa douce Mère, & monseignor saint Michiel, & touz sainz & toutes saintes! Amen.

(1) *Lith.*, poïssent. — (2) *Lith.*, enz enz.



nous pourra faire nul mal, parce que tout le pouvoir du corps nous fait défaut. Alors il nous affaillira d'autre part, & s'efforcera & fera tout son possible pour nous mettre en quelque tentation contre la foi ou d'une autre manière, par quoi il nous puisse faire mourir en quelque mauvaise volonté, dont Dieu nous garde (1)! Et c'est alors que sera bien convenable le livre français avec les images des points de notre foi jusque dans la mort même, afin que l'ennemi n'apparaisse par aucune mauvaise vision; & faisons aussi lire devant le malade le livre français qui explique & enseigne les points de notre foi, en sorte que par les yeux & les oreilles l'on rende le cœur du malade si plein de la vraie connaissance, que l'ennemi ni là ni ailleurs ne puisse rien mettre dans le malade du sien; duquel Dieu nous garde à cette journée de la mort & ailleurs!

Je vous ai expliqué du mieux que je le fais comment nous devons tenir Dieu embrassé à deux bras, c'est à savoir avec le bras de la ferme foi & le bras des bonnes œuvres. Car en grand péril sont ceux que l'ennemi peut éloigner de lui; car Dieu les menace de les frapper de sa lance, & les menace de leur tirer de ses flèches. Et de cela n'ont garde ses amis qui sont ferrés contre lui & qui le tiennent embrassé. Or ne le lâchons pas, & nous agirons en sages; & ferons-nous contre lui jusqu'à ce qu'il nous ait donné sa bénédiction, & qu'il nous ait changé le nom de *Jacob*, qui veut dire *luteur & combattant*, en *Israël*, qui veut dire *celui qui voit Dieu*. Lequel Dieu nous garde & nous octroie que nous le puissions voir face à face pour le salut des âmes & des corps; & cela nous puisse-t-il l'octroyer à la prière de sa douce Mère & de monseigneur saint Michel, & de tous les saints, & de toutes les saintes! Amen.

LVIII.

(1) *Hist.*, chap. VIII.



LETTRE

DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE

AU ROI LOUIS X

EN DATE DU 8 JUIN 1315 (1)

~~~~~

TEXTE ORIGINAL

~~~~~

A son bon signour Loys, par la grace de Dieu, roy de France & de Navarre, Jehans, sires de Joinville, ses senechaix de Champaigne, salut & son servise apparilié.

Chiers sire, il est bien voirs, ainssi comme mandey le m'avez, que on disoit que vous estiés appaisiés as Flamans; & par ce, sire, que nous cuidiens que voirs fust, nous n'aviens fait point d'aparoyl pour aleir à vostre mandement. Et de ce, sire, que vous m'avez mandey que vous serez à Arras pour vous adrecier des tors que li Flammainc vous font, il moy samble, sire, que vous faites bien, & Dex vous en soit en aiide. Et de ce que vous m'avez mandey que je & ma gent fussiens à Ochie à la moienetey dou moys de joing, sire, savoir vous faz que ce ne puet estre bonnemant; quar vos lestres me vinrent le secont dimmange de joing, & vinrent huit jours devant la recepte de vos lestres. Et plus tost que je pourray, ma gent seront apparilié pour aleir où il vous plaira.

Sire, ne vous desplaïse de ce que je, au premier parleir, ne vous ai apelley que bon signour; quar autremant ne l'ai-je fait à mes signours les autres roys qui ont estey devant vous, cuy Dex abjoyle! Nostre Sires soit garde de vous!

Donney le secont dimmange dou moys de joing, que vostre lestre me fu apourtee, l'an mil trois cens & quinze.

(1) Cette lettre porte pour adresse : « A son bien ammay signeur le roy de France & de Navarre. »



LETTRE

DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE

AU ROI LOUIS X

EN DATE DU 8 JUIN 1315 (1)

~~~~~  
TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE  
~~~~~

A son bon seigneur Louis, par la grâce de Dieu, roi de France & de Navarre, Jean, sire de Joinville, son sénéchal de Champagne, salut & service tout disposé.

Cher sire, il est bien vrai, ainsi que vous me l'avez mandé, qu'on disait que vous aviez fait la paix avec les Flamands; & parce que, sire, nous croyions que c'était vrai, nous n'avions point fait de préparatifs pour aller à votre mandement. Et de ce que, sire, vous m'avez mandé que vous ferez à Arras pour vous faire justice des torts que les Flamands vous font, il me semble, sire, que vous faites bien; & que Dieu vous soit en aide! Et de ce que vous m'avez mandé que moi & mes gens fussions à Orchies au milieu du mois de juin, sire, je vous fais savoir que ce ne peut être bonnement; car vos lettres me vinrent le second dimanche de juin, & huit jours se passèrent ainsi avant la réception de vos lettres. Et le plus tôt que je pourrai, mes gens seront disposés pour aller où il vous plaira.

Sire, qu'il ne vous déplaît de ce que, à la première parole, je ne vous ai appelé que *bon seigneur*; car je n'ai pas fait autrement avec mes seigneurs les autres rois qui ont été avant vous, que Dieu absolve! Que Notre-Seigneur soit votre garde!

Donné le second dimanche du mois de juin, où votre lettre me fut apportée, l'an mil trois cent quinze.

(1) L'original est conservé à la Bibliothèque impériale dans le manuscrit français 12 764, p. 82.



ÉCLAIRCISSEMENTS.

1° Sur le système monétaire de saint Louis.

Comme j'ai donné plusieurs fois en note l'évaluation de sommes exprimées en livres tournois ou en livres parisis, je vais essayer d'exposer en peu de mots sur quelles données reposent ces calculs.

Les espèces frappées sous le règne de saint Louis étaient en billon, en argent ou en or. Les pièces de billon avaient cours pour un denier ou une fraction de denier. Il y avait 240 deniers à la livre, à raison de 12 deniers pour un fol. Une livre tournois payée en 240 deniers de billon aurait eu une valeur intrinsèque de 17 fr. 59 c. 187. Mais je ne crois pas qu'il faille tenir compte de cet élément pour déterminer la valeur intrinsèque de la livre tournois, parce que ces deniers, servant uniquement à payer les petites sommes ou à former les appoints, remplissaient un office analogue à notre monnaie de cuivre, qui représenterait fort inexactement la valeur de notre franc.

Le gros tournois d'argent est au contraire une base essentielle du système monétaire de saint Louis. Il avait cours pour un fol tournois, & valait intrinsèquement 89 c. 244, ce qui donne pour la livre tournois une valeur égale à 17 fr. 84 c. 874 de notre monnaie d'argent. Le demi-gros tournois était fabriqué dans les mêmes conditions, & conduisit au même résultat.

Au contraire l'agnel d'or fournit pour les calculs une base toute différente. Il avait cours pour 12 sols 6 deniers tournois, & valait intrinsèquement 14 fr. 17 c. 432, en sorte qu'une livre tournois déduite de cet élément aurait une valeur intrinsèque égale à 22 fr. 67 c. 891 de notre monnaie d'or. Cette différence s'explique par la circonstance que sous le règne de saint Louis, l'or valait un poids d'argent douze fois & deux dixièmes de fois plus fort, tandis qu'aujourd'hui il est considéré dans notre système monétaire comme valant un poids d'argent quinze fois & demie plus fort.

Entre deux évaluations si différentes, laquelle faut-il choisir? Est-ce la livre déduite du gros tournois, ou celle qui se déduit de l'agnel d'or? Sera-ce tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant qu'il s'agira d'une somme payée en espèces d'argent ou en espèces d'or? Mais que faire quand on ignorera si la somme dont il s'agit devait être payée en or plutôt qu'en argent? Cette dernière hypothèse, qui est peut-être la plus fréquente, est

une des raisons qui mènent à prendre une moyenne entre la livre tournois des espèces d'argent & celle des espèces d'or. On trouve alors que la livre tournois sous le règne de saint Louis avait une valeur intrinsèque de 20 fr. 26 c. 382. C'est sur cette base que reposent les évaluations que j'ai indiquées pour la monnaie tournois. Quant à la livre parisis, on en détermine sans difficulté la valeur une fois qu'on est d'accord sur celle de la livre tournois, qui en représentait les quatre cinquièmes.

En résumé, quand on admet l'hypothèse que je viens d'exposer, c'est-à-dire quand on prend pour valeur intrinsèque de la monnaie tournois la moyenne des résultats qui se déduisent, d'une part du gros tournois d'argent, de l'autre de l'agnel d'or, on est conduit aux résultats suivants pour le règne de saint Louis :

Denier tournois.	0 fr.	8 c.	443
Sol tournois.	1	01	319
Livre tournois.	20	26	382
Denier parisis.	0	10	554
Sol parisis.	1	26	649
Livre parisis.	25	32	978

Je rappelle qu'il s'agit ici de la valeur intrinsèque, qui est celle d'un poids déterminé d'or & d'argent, dont le cours ancien est expliqué par le cours que le même poids aurait aujourd'hui en francs & en centimes. Mais il ne s'agit nullement de la valeur relative des métaux précieux sous le règne de saint Louis, c'est-à-dire de la quantité plus ou moins grande de marchandises qu'on pouvait acheter moyennant un poids déterminé d'or & d'argent, comparée à la quantité nécessairement moindre qu'on obtiendrait aujourd'hui moyennant ce même poids.

2° Sur le mot nouvellement.

Il est nécessaire d'expliquer pourquoi j'ai rendu par les mots *en dernier* l'adverbe *nouvellement*, employé par Joinville, lorsqu'il rappelle la mort de la comtesse de Boulogne (chap. xiv), celle du comte de Flandre (chap. xxiv) & celle du duc de Bourgogne (chap. cviii). Ce changement d'expression semble inutile dans les deux premiers passages, puisque la comtesse de Boulogne était morte nouvellement lorsque Renaud de Trie réclamait près de saint Louis le comté de Dammartin, & que le comte de Flandre Gui de Dampierre venait de mourir au mois de mars 1305, quand Joinville le nommait incidemment, l'année même où il dictait son livre. Dans le troisième passage, au contraire, lorsque Joinville, parlant de Hugues III, duc de Bourgogne, dit qu'il était l'aïeul de ce duc qui est mort *nouvellement*, il faut de toute nécessité que ce mot s'entende dans le sens du latin *novissime* & qu'il signifie *en dernier*. En effet, Hugues III, mort à Tyr en 1193, était aïeul de Hugues IV, mort en 1272. Joinville, qui écrivait après la mort de Gui de Dampierre, arrivée le

7 mars 1305 (voy. chap. xxiv), n'aurait pas dit qu'un duc de Bourgogne, mort trente-trois ans auparavant, fût mort *nouvellement*, dans le sens actuel du mot. Mais il a pu dire que Hugues IV était mort *en dernier*, parce que Robert II, fils et successeur de Hugues IV, vécut jusqu'au mois de mars 1306. Ce passage, combiné avec celui du chapitre xxiv, prouve donc que Joinville écrivait après le mois de mars 1305 & avant le mois de mars 1306. C'est pour n'avoir pas fait le rapprochement de ces deux passages que M. Daunou a dit (1) que Joinville écrivait ses mémoires peu après l'an 1272, oubliant qu'à l'occasion du passage précédent il avait plus exactement indiqué (2) la date de 1305. Pour montrer que la composition du livre de Joinville ne peut être antérieure à cette date, il suffit de rappeler qu'il y est question dès les premières lignes de la mort de la reine de Navarre, arrivée le 2 avril 1305, avant que Joinville pût lui offrir l'ouvrage qu'elle l'avait prié d'entreprendre.

Voilà ce qui m'a obligé à remplacer l'adverbe *nouvellement* par les mots *en dernier*, ne pouvant me servir de l'adverbe *dernièrement*, qui n'a pas conservé comme l'adjectif *dernier* son acception primitive, & qu'on n'emploie plus aujourd'hui que dans le sens de *récemment*.

3° Sur un des sens du mot fief.

J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de déterminer exactement le sens qu'a le mot *fief* dans le passage où Joinville rapporte que saint Louis acheta du comte de Champagne, moyennant quarante mille livres, le fief du comté de Blois, le fief du comté de Chartres, le fief du comté de Sancerre & le fief de la vicomté de Châteaudun. Par ce traité, conclu en 1234, le roi acquit, non pas la propriété, mais l'*hommage* de ces trois comtés & de la vicomté de Châteaudun, dont les seigneurs cessèrent d'être vassaux du comte de Champagne pour devenir vassaux du roi de France. Une telle acquisition n'était pourtant pas purement honorifique; elle procurait, dans des cas déterminés, certaines redevances très-productives, notamment des droits de reliefs qui se payaient à chaque mutation de seigneur. Il est constaté, par exemple, qu'en 1238 Thomas de Savoie dut payer à saint Louis, pour le relief du comté de Flandre, la somme de 30,000 livres parisis (3), ce qui équivalait à près de 760,000 francs. Mais une autre conséquence plus importante encore, c'est que les vassaux devaient le service militaire à leurs seigneurs, en sorte qu'en cas de guerre, le comte de Champagne aurait vu passer dans les rangs de l'armée royale, des combattants qui jusqu'alors avaient suivi la bannière. A la suite de la bataille de Taillebourg, saint Louis obtint un avantage du même genre en assurant à son frère, le comte de Poitiers, les fiefs que le comte de la Marche lui avait disputés les armes à la main (chap. xxii).

(1) *Historiens de France*, t. XX, p. 274, note 6. — (2) *Ibid.*, p. 208, n. 3.
— (3) *Ibid.*, t. XXI, p. 255 b.

Les rois de France avaient aussi un autre moyen pour étendre leur suzeraineté, & par conséquent augmenter leur puissance militaire : c'était de concéder des rentes en fief à charge d'hommage-lige. C'est ce que saint Louis fit pour Joinville, qui devint son homme ou son vassal à cause d'une rente perpétuelle de 200 livres tournois (environ 4053 francs), à lui concédée par acte du mois d'avril 1253 (1). C'est là ce qui explique pourquoi Joinville raconte au chapitre xxvi qu'en 1248 il refusa le serment à saint Louis, dont il n'était pas l'homme, tandis qu'après le retour de la croisade il obtenait auprès du roi, dans un procès, certaines garanties auxquelles son titre de vassal lui donnait des droits (Voy. chap. cxxxvi).

Outre ces rentes perpétuelles, les rois & les grands seigneurs concédaient aussi en fief des rentes viagères, des pensions & des gages attachés à certains offices; en sorte que dans les comptes il y avait un chapitre intitulé *fiefs & aumônes*.

4° Sur la domesticité féodale.

Joinville, dans son chapitre xxi, donne de curieux détails sur les offices de domesticité que remplissaient les plus hauts personnages aux jours de grande cérémonie. Pendant qu'il se tenait comme écuyer tranchant près de son maître Thibaut de Champagne, devenu roi de Navarre, c'était le comte de Soissons qui s'acquittait du même emploi auprès de saint Louis. Robert de France, comte d'Artois, fils puîné de Louis VIII, armé chevalier depuis quatre ans, premier prince du sang, servait à la table de son frère le roi de France. La reine mère Blanche de Castille était servie par le comte de Saint-Paul, par le fils de sainte Elisabeth de Hongrie, jeune prince de race royale, & par le comte de Boulogne Alfonse, descendant comme la reine Blanche des rois de Castille & destiné à régner lui-même sur le Portugal, dont le trône était alors occupé par son frère Sanche II. Ce tableau est admirablement peint par Joinville, & quiconque aura lu cette description n'hésitera pas à reconnaître que dans l'esprit du temps, c'était un honneur pour un frère ou un fils de roi que d'être choisi entre tous pour servir à la table d'un roi de France, dans la pompe d'une telle cérémonie.

Mais cette domesticité d'apparat n'était pas la seule qui fût considérée comme un honneur. Le lendemain du jour où il avait servi les mets de ce festin, le comte d'Artois dut probablement occuper sa place accoutumée à la table royale, où la domesticité ordinaire reprit ses fonctions. Là encore il y avait des emplois qui étaient regardés comme très-honorables : de ce nombre était celui de maître-queux ou chef des cuisiniers. On en trouve la preuve dans la mission que saint Louis confia au titulaire

(1) Champollion, *Documents historiques inédits*, tome I, p. 620.

de cet office, chargé par lui de ménager une réconciliation entre Thibaut II, roi de Navarre, le comte de Chalon & le comte de Bourgogne (chap. cxxxvii). Évidemment, il n'y avait qu'un personnage très-consideré qui pût s'aboucher ainsi avec un roi & deux grands feudataires, pour leur faire accepter ses conseils & son arbitrage. Aussi Joinville, qui en parle dans un autre passage (chap. cxxiii), l'appelle-t-il monseigneur (1) & le montre-t-il admis avec le connétable, le chambellan & le garde du sceau, dans l'intimité de saint Louis.

Un autre fait prouve que la domesticité au moyen âge pouvait à des degrés bien moindres encore s'allier avec la noblesse. Je lis dans le dictionnaire de l'Académie que « les défauts attribués aux *valets* ont rendu ce nom fâcheux à donner, & qu'on dit ordinairement *domestique*. » Il n'en était pas de même autrefois; le titre de valet était porté par tous les jeunes nobles qui aspiraient à la chevalerie, quoiqu'il fût donné en même temps aux personnes qui remplissaient les plus humbles ministères. Dans des comptes royaux du règne de Philippe le Bel, qui ont une section spéciale pour les chevaliers & une autre pour les clercs, on trouve réunis & confondus sous le titre commun de *valets*, les jeunes nobles faisant l'apprentissage de la chevalerie, aussi bien que les portiers, les courriers, les tailleurs, les blanchisseuses, les fureteurs. Je citerai pour exemple un nom d'une triste célébrité, celui de Gautier d'Aunai, qui fut puni en 1314, par un supplice atroce, de ses relations adultères avec Blanche de Bourgogne, femme de Charles le Bel. Il est inscrit au nombre des valets (2) sur des tablettes de cire de l'an 1301, à cause de 7 livres 10 sols 7 deniers, qu'il a reçus pour ses gages pendant les cent vingt jours qui ont précédé sa réception à l'ordre de la chevalerie.

Ces valets nobles étaient aussi qualifiés d'*écuyers* (les deux mots étaient également en usage); mais tous n'arrivaient pas à la chevalerie : ils étaient alors destinés à remplir toute leur vie des fonctions subalternes auprès des chevaliers qui les prenaient à leurs gages. C'est dans cette classe qu'il faut sans doute ranger ce Guillemin qui vint, habillé d'une cotte vermeille à raies jaunes, offrir ses services, en qualité de compatriote, à Joinville nouvellement débarqué en Syrie (chap. lxxx). Ce nouveau valet, qui est appelé un peu plus loin (chap. lxxxi) écuyer, achète à son maître des coiffes blanches, le peigne, lui sert d'écuyer tranchant à la table du roi, lui choisit un hôtel près des bains, lui fait tort cependant de 10 livres tournois (environ 203 francs), dont on le tient

(1) Les leçons des manuscrits laissent quelque incertitude sur le véritable nom de ce personnage. M. Daunou l'appelle d'après le ms. A, Gervaise *Deforaines* ou *Descrangnes*; puis d'après le ms. L, *Des Croignes*; le ms. B porte *De Croigne*. Mais comme on a des textes latins où il est nommé *de Escriiniis*, il est certain que l'apostrophe doit être placée après le *d*, que l'o de la première leçon doit être remplacé par un c, & qu'on doit lire *d'Esgraines*, *d'Esgrangnes* & *d'Escroignes* : j'ai adopté la première forme, qui est la plus simple & qui équivaut aux deux autres.

(2) *Historiens de France*, t. XXII, p. 506.

quitte pour ses bons services en le congédiant; enfin, il va s'engager près des chevaliers de Bourgogne, qui se louent beaucoup de lui, attendu qu'il se charge, au besoin, de voler pour eux couteaux, courroies, gants, éperons, ou toute autre chose qui peut leur manquer. Ce portrait si frappant de vérité permet de faire remonter à une date fort ancienne les défauts qui ont contribué à discréditer parmi nous le terme de valet.

5° Sur les Affassins & le Vieux de la Montagne.

M. Silvestre de Sacy a fait de profondes recherches sur la fameuse secte des Affassins, une de celles qui reconnaissent l'autorité d'Ali, appelé inexactement par Joinville l'oncle de Mahomet, dont il était le cousin & le gendre. Parmi les Mufulmans, ceux qui reconnaissent la succession légitime au califat dans la personne d'Ali & dans celle des imams sortis de son sang par Ismaël, fils de Djafar, portent le nom d'Ismaéliens. Ces Ismaéliens se sont partagés en plusieurs sectes, au nombre desquelles figure celle des Ismaéliens de Syrie ou Affassins. Leur chef, le Vieux de la Montagne, résidait à Alamout. Le nom d'Affassins, donné à ses sujets, est dérivé du mot *haschisch*, qui désigne le chanvre, une des substances dont les Orientaux se servent pour se procurer l'ivresse.

Les détails donnés par Joinville dans ses chapitres LXXXIX & XC prouvent assez que chez les Ismaéliens de Syrie ou Affassins, le meurtre était pratiqué comme un devoir; c'est de leur nom que nous sont venus les mots *affassin*, *affassinat*, *affassiner*. Chez d'autres sectes d'Ismaéliens, le sens moral n'était pas moins perverti. M. Silvestre de Sacy l'attribue à la doctrine secrète des Ismaéliens, doctrine à laquelle n'étaient initiés qu'un petit nombre d'adeptes, & qui « avait, dit-il, pour but de substituer la philosophie à la religion, la raison à la croyance, la liberté indéfinie de penser à l'autorité de la révélation. Cette liberté, ou plutôt cette licence, ne saurait demeurer longtemps une simple spéculation de l'esprit; elle passe au cœur, & son influence pernicieuse sur la morale ne tarde pas à se faire sentir. Aussi les Ismaéliens virent-ils naître parmi eux des partis qui réalisèrent toute l'immoralité dont leurs doctrines avaient posé les bases, & qui secouèrent, avec le joug de la croyance & du culte public, celui de la décence & des lois les plus sacrées de la nature. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome IV, p. 1.)

6° Sur le titre d'empereur de Perse.

Ainsi que le fait observer M. Daunou (1), le prince que Joinville, dans son chapitre xciii, appelle empereur de Perse, est le roi du Khariém,

(1) *Historiens de France*, t. XX, p. 262, n. 13.

Mohammed, & après lui, son fils, Djelal-Eddin Mankberni, vaincus l'un & l'autre & renversés par Gengis-Khan. A la suite de ces catastrophes, les Kharifmins ou Corafmins, chassés de leur pays, s'avancèrent en Syrie, où ils remportèrent en 1244 une grande victoire sur les chrétiens. (Voy. chap. cii). Dans ce nouveau chapitre, Joinville parle d'un autre empereur de Perse nommé Barbaquan. Le personnage qu'il qualifie ainsi, est le chef qui, après la mort du fils de Mohammed, prit le commandement des débris des Corafmins.

7° Sur l'archidiacre de Nicosie.

Cet archidiacre de Nicosie était un personnage important, puisqu'il portait le sceau du roi & que depuis il fut cardinal. Mais Joinville, qui donne ces renseignements, a oublié d'y ajouter le nom du futur cardinal. Des recherches faites par mon savant ami M. Léopold Delisle, lui avaient appris que ce nom était Raoul. On savait aussi qu'il était revenu en France avec saint Louis, & qu'en 1257 il était un des membres du parlement. C'était donc un Français; or le seul Français du nom de Raoul qui soit alors devenu cardinal, est Raoul Grosparmi, qui, après avoir été garde du sceau ou chancelier, fut nommé évêque d'Évreux en 1259, & cardinal-évêque d'Albano en 1261. On ne doit donc point hésiter à identifier l'archidiacre anonyme de Nicosie avec Raoul Grosparmi.

8° Sur quelques emprunts faits par Joinville à une chronique française.

Joinville déclare, en terminant (chap. cxlix), qu'il a trouvé dans un roman, c'est-à-dire dans un livre écrit en français, plusieurs des faits qu'il rapporte. Ce livre écrit en français devait être une des rédactions connues aujourd'hui sous le titre de *Chroniques de Saint-Denis*, ou de *Vie de saint Louis par Guillaume de Nangis*. Ce sont des textes d'origine diverse, généralement traduits du latin, & auxquels Guillaume de Nangis n'a guère pris part qu'à titre de compilateur. Mais ces compilations ayant eu une très-grande vogue, elles ont fait oublier plusieurs des ouvrages originaux dont elles se sont enrichies. Il y en a un cependant qui nous a été conservé, c'est la vie de saint Louis écrite en latin par Geoffroy de Beaulieu, son confesseur. Là est la source première de plusieurs récits tirés par Joinville d'un livre français qu'il avait eu occasion de lire avant de publier le sien; il a fait en même temps d'autres emprunts pour lesquels on ne peut pas remonter de la compilation française à la rédaction primitive. Mais ce qui importe ici, c'est de pouvoir distinguer du texte original de Joinville les récits étrangers à l'aide desquels il a voulu le compléter.

J'ai signalé dans le chapitre cxxxviii un rapport certain entre le texte

de Joinville & celui de Geoffroy de Beaulieu; mais ce n'est pas là un emprunt véritable. Je crois, au contraire, qu'il a textuellement emprunté à cet auteur un court passage où il expose, à la fin du chapitre suivant, quel scrupule saint Louis apportait à la collation des bénéfices.

Le titre qui précède le chapitre cxi est le seul qui se rencontre dans les manuscrits de Joinville; il est évidemment tiré de la compilation française dont je viens de parler, & il se rapporte non-seulement au texte du chapitre cxi, mais encore (en ce qui concerne Étienne Boileau) au chapitre cxli, auquel j'ai assigné un numéro d'ordre particulier parce qu'il doit dériver d'une autre source. En effet, le chapitre cxi est emprunté tout entier à la *Vie de saint Louis* par Guillaume de Nangis (1), & les éléments s'en retrouvent dans plusieurs autres compilations, sans parler du recueil des *Ordonnances des rois de France* (2); au contraire, le chapitre cxli manque dans Guillaume de Nangis, & ne se rencontre que dans certains manuscrits des *Chroniques de Saint-Denis*, notamment dans le manuscrit français 2813 de la Bibliothèque impériale, qui reproduit le manuscrit plus ancien de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Ce qui prouve encore que ce récit incident sur Étienne Boileau & la prévôté de Paris est puisé à une autre source, c'est qu'il coupe en deux l'ordonnance de réforme, en séparant le texte proprement dit de la clause finale qui s'y rapporte.

Le chapitre cxlii de Joinville correspond en entier au chapitre xix de la *Vie de saint Louis* par Geoffroy de Beaulieu (3). C'est en rapprochant ces deux textes que j'ai pu rétablir avec toute certitude le nom de la Chartreuse de Vauvert, omis dans le plus ancien manuscrit & complètement dénaturé dans les autres.

Le chapitre cxliii dérive probablement de la même source que le chapitre cxli: car il manque aussi dans Guillaume de Nangis, & ne se rencontre que dans certains manuscrits des *Chroniques de Saint-Denis*, notamment dans celui de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Le dernier emprunt fait par Joinville est le texte des enseignements que saint Louis laissa comme par testament à son fils Philippe le Hardi (4). Geoffroy de Beaulieu, qui les rapporte en latin dans son chapitre xv, atteste que saint Louis les avait écrits de sa main en français. Beaucoup de manuscrits fournissent un texte à peu près semblable à celui que Joinville fit transcrire. Le vingtième volume des *Historiens de France* en contient trois autres versions (p. 26, 84 & 459); cette dernière est fournie par Guillaume de Nangis, dans sa *Vie de saint Louis* en français: elle est placée en regard du texte latin qu'il avait copié dans Geoffroy de Beaulieu.

Tels sont les différents passages dont la rédaction ne saurait être attribuée à Joinville. Après les avoir signalés, je dois faire observer qu'il ne faut pas y voir des interpolations, mais un supplément qu'il a voulu faire

(1) *Historiens de France*, t. XX, p. 393 à 397. — (2) Tome I, p. 65-81: — (3) *Historiens de France*, t. XX, p. 11. — (4) *Ibid.*, p. 8.

ajouter à ses propres récits, & qui mérite à tous égards la confiance du lecteur.

9° *Sur la date du Credo de Joinville.*

Joinville dit expressément qu'il fit faire le *Credo* pour la première fois en Acre, après que les frères du roi en furent partis, c'est-à-dire au mois d'août 1250 au plus tôt; & avant que le roi allât fortifier la cité de Césarée en Palestine, c'est-à-dire avant le mois d'avril 1251. Après cette première édition, il en fit paraître au moins une seconde, dont le texte est reproduit plus haut, & à laquelle on doit assigner la date de 1287, qui est exprimée dans le paragraphe xxxix du *Credo*. Il est vrai qu'en prenant ce passage à la rigueur, il signifierait que douze cent quatre-vingt-sept ans étaient écoulés depuis la dispersion des Juifs; or la prise de Jérusalem par Titus étant de l'an 70, il faudrait reculer cette édition à l'an 1357, & alors elle serait postérieure à la mort de Joinville. Mais les caractères du manuscrit sont évidemment trop anciens pour qu'il soit possible de s'arrêter à cette hypothèse. Il ne faut donc pas prendre ce passage à la lettre, & y chercher un calcul rigoureux, que Joinville n'a pas eu la prétention de faire. Dans sa pensée, la dispersion des Juifs étant une conséquence de l'avènement de Jésus-Christ sur la terre, c'est à l'ère chrétienne qu'il a voulu la faire remonter. Il y a d'ailleurs un motif péremptoire de ne pas s'écarter de cette date de 1287, c'est que Joinville, qui dans son histoire appelle Louis IX *le saint homme, le saint roi*, se contente ici de l'appeler *le roi Louis*, en ajoutant (paragraphe iii) *que Dieu absolve!* Cette prière pour l'âme du roi ne peut appartenir qu'à une édition antérieure à sa canonisation, qui fut prononcée en 1297.

10° *Sur les miniatures du Credo.*

Ne pouvant pas reproduire dans cette édition les miniatures du *Credo*, j'ai voulu du moins indiquer par une série de notes la place précise qu'elles occupent dans le texte original, à partir du huitième paragraphe, après lequel se trouve la première miniature, jusqu'au cinquante-sixième, qui précède immédiatement la dernière. Je vais maintenant faire connaître en peu de mots le sujet de ces miniatures, pour que le lecteur puisse mieux comprendre leur relation avec les différents passages dont elles devaient offrir aux yeux une sorte de représentation. Chaque miniature est désignée ici par le numéro d'ordre qui lui a été donné plus haut dans les notes.

1. A gauche, Dieu assis sur un trône; à droite, en haut, les anges dans le ciel; en bas, les démons dans l'enfer.
2. Moïse à genoux adore Dieu dans le buisson ardent.
3. A droite, le prophète Isaïe; à gauche, l'ange Gabriel, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, & la sainte Vierge.

4. A gauche, le prophète Daniel; à droite, la sainte Vierge couchée dans l'étable.

5. A gauche, un prophète assis; à droite, Jésus battu de verges devant Pilate.

6. A gauche, Jésus attaché au poteau; à droite, Jésus portant sa croix.

7. Jésus cloué à la croix.

8. Jésus crucifié entre deux larrons; près de sa croix, la sainte Vierge & saint Jean.

9. L'Agneau pascal, Moïse & le signe du thau.

10. Jonas & la baleine.

11. Jésus descendant aux enfers.

12. Jésus ressuscitant.

13. Joinville & ses compagnons voient arriver les jeunes Sarrafins & le vieillard.

14. Ravissement d'Hélie. (Cette miniature manque dans l'édition que nous reproduisons, quoiqu'une place lui eût été réservée.)

15. La robe de Joseph présentée à Jacob.

16. Jésus assis à la droite de son Père.

17. Le jugement dernier.

18. Le jugement de Salomon.

19. Les apôtres dans le Cénacle.

20. A droite, le baptême; à gauche, l'Eucharistie.

21. Le mariage.

22. Jacob bénit les deux fils de Joseph.

23. Le prophète Sophonias.

24. Saint Augustin.

25. Les vierges sages.

26. Les vierges folles.

27. Un prophète.

Outre ces vingt-sept miniatures, reproduites dans l'exemplaire du *Credo* qui sert de type à cette édition, le texte même en annonce quelques autres, que je vais énumérer en renvoyant au paragraphe où elles sont annoncées.

VII. La création du monde.

IX. Jésus-Christ sous la forme d'un ange, adoré par Abraham.

XVII. La robe de Joseph. (Ce sujet manque au paragraphe XVII, où il est expressément annoncé; il se représente au paragraphe XXXIX.)

XIX. Le sacrifice d'Abraham.

XXV. Le prophète Habacuc.

XLVIII. Le pardon des péchés.

LIV. Le Paradis.

Si une heureuse circonstance faisait retrouver quelque exemplaire du *Credo* autre que celui qui a disparu de la Bibliothèque Impériale, il est probable qu'on y remarquerait quelque différence soit pour le nombre, soit pour la disposition des miniatures. De tels détails ont dû naturellement varier dans les éditions successives de ce petit manuel illustré, qui a dû consoler autrefois bien des âmes, avant de devenir pour les modernes une curiosité archéologique.





TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

- Abel, 307.
Abraham, 309, 513, 517.
Acre (d'), Jean, Nicole.
Acre (Syrie), 9, 53, 91, 93, 99, 239, 253, 267 à 279, 293 à 295, 301, 303, 309 à 313, 353, 365 à 371, 377, 409 à 413, 511, 548.
Acre (Le curé de Saint-Michel d'), 275.
Acre (L'évêque d'), 275.
Acre (Hospitaliers d'), 311.
Adam, abbé de Saint-Urbain, 83.
Adoption de quatre pauvres enfants, 399.
Agnès (Ste), 235.
Agnès, impératrice de Constantinople, sœur de Philippe Auguste, 331, n. 1.
Aigues-Mortes (Gard), 439.
Aix en Provence (Bouches-du-Rhône), 445. *Ays*.
Alamout, résidence du Vieux de la Montagne, 545.
Albano (Cardinal-évêque d'), Raoul Grosparmi.
Albert, roi d'Allemagne, 425, n. 1.
Albigéois, le pays des hérétiques albigéois, 35. *La terre de Aubigois*.
Albigéois, hérétiques des comtés de Toulouse & de Provence, 35, 509. *Aubigois*.
Alenard de Senaingan, chevalier de Norwége, 329.
Alençon (Comte d'), Pierre de France.
Alep (Le foudan d'), 133. *Voy. auffi* Malek-Nasser, Saladin.
Alexandre II, roi d'Ecosse, 95, n. 1.
Alexandrie (Égypte), 121, 127. *Alixandre*.
Alfonse, comte de Boulogne, depuis roi de Portugal, 67, n. 4, 543.
Alfonse, comte de Poitiers (*Auphons*), frère de S. Louis, 65, n. 2, 67, 69, 75, 119, 121, 129, 133, 135, 139, 143, 155, 183, 201, 251, 257, 259, 263, 269, 277 à 281, 285, 291, 293, 335, 511, 542.
Ali ou Haali, cousin & gendre de Mahomet, 167, 305, 307, 545.
Alix, reine de Chypre, fille de Henri II, comte de Champagne, & d'Isabelle, reine de Jérusalem, 53, 55, n. 1, 57, 59, n. 1, 61.
Alix de Grandpré, première femme de Joinville, 77, n. 1, 159.
Alix de Montfort, dame de Nesle, 509.
Alix de Refnel, seconde femme de Joinville, 311, n. 2.
Allemagne, 153.
Allemagne (Empereur ou roi d'), Albert, Frédéric II.
Allemands battus par le sire de Brancion, 185.
Allemands croisés, au siège de Bélinas, 385.
Alles le Blanc. *Voy. Arles*.
Amauri 1^{er}, roi de Jérusalem, 55, n. 1.
Amauri VI, comte de Montfort, 35, 191, n. 1, 193, 231, 313, 347, 509, 511.
Ami de Montbeliard, seigneur de Montfaucon, 219, 271.
Ancerville (Sire d'), Jean de Joinville.
Andronic, empereur de Constantinople, 331, n. 1.
Anemoes. *Voy. Nemours*.
Anglais, 71, 373.
Angleterre (Le roi d'), 33, 465.
Angleterre (Roi & reine d'), Éléonore de Provence, Henri II, Henri III, Isabelle d'Angoulême, Richard.
Ango. *Voy. Anjou*.

- Angoulême (d'), Isabelle.
 Anjou (Comté d'), 53, 65. *Anjo, Anjo.*
 Anjou (Comte d'), Charles de France, Geoffroy Plantagenet.
 Anselme (S.), 27.
 Antechrift, 525.
 Antioche (Syrie), 315, 349.
 Antioche (Prince & princesse d'), Boémond V, Boémond VI, Lucie.
 Antoine (Abbaye de Saint-), près Paris, 465.
 Apremont (d'), Gobert, Jean.
 Approvisionnements de guerre, 87, 89, 335, 337.
 Arbalète, 79, 107, 139, 153, 163, 239, 249, 297, 367.
 Arbalète à tour, 137, 367.
 Arbalétriers, 115, 119, 173, 183, 185, 249, 361 à 365, 369.
 Arbalétriers à pied, 163.
 Arbalétriers (Maître des), Simon de Montceliard, Thiébaud de Montléard.
 Arc, 153, 189, 367, 397.
 Archambaud IX de Bourbon, 65. *Herchanbaut.*
 Arles (Bouches-du-Rhône), 81, 85. *Alles le Blanc.*
 Armes défensives. *Voy.* Chapeau de fer, Cotte d'armes, Écu, Gamboison, Gants, Haubert, Heaume, Roelle ou Rondelle, Targe.
 Armes offensives. *Voy.* Arbalète, Arc, Carreau, Couteau, Épée, Espié, Fauchon, Glaive, Hache danoise, Lance, Masse, Pilet, Saiète.
 Arménie (Asie), 95, 351, 377, 379. *Ermenie, Hermenie, Hyermenie,*
 Arménie (Roi d'), Haiton.
 Armoiries des Sarrafins, 99, 133, 189.
 Arnoul de Guines (plutôt que *Gumineé*), 349.
 Arras (Pas-de-Calais), 539.
 Arfur, château au sud d'Acre. *Voy.* Affur.
 Arfur (La cité d'), au nord d'Acre, 380. *Voy.* Sur.
 Artaud de Nogent, 63.
 Artilleur, 297.
 Artois (Comte d'), Robert de France.
 Aschmoun Thenah. *Voy.* Rexi.
 Assassins ou Ismaéliens de Syrie, 167, 301 à 309, 395, 545. *Affacis.*
 Assur, Arfur ou Arfid, château voisin de Jaffa, au sud d'Acre, 377.
 Assur (Seigneur d'), Jean III d'Ibelin.
 Auberive (d') Pierre.
 Aubert de Narcy, 117.
 Aubigois, Aubijois. *Voy.* Albigeois.
 Aubigoiz (L'), chevalier croisé, 139.
 Aubry Clément, dit du Mez, maréchal de France, 251, 253, 256.
 Aucerre. *Voy.* Auxerre.
 Auguste, empereur de Rome, 515.
 Auguste (Philippe II, roi de France, dit).
 Augustin (S.), docteur, 533.
 Augustin (Frères de Saint-), 485.
 Aumaffourre (L'). *Voy.* Manfourah.
 Aunai (d'), Gautier.
 Auphons. *Voy.* Alfonso.
 Außerre. *Voy.* Auxerre.
 Autrèche (d'), Gautier.
 Auvergne (d'), Guillaume.
 Auxerre (Évêque d'), Gui de Mello.
 Auxerre (Hôtel du comte d'), à Paris, 144.
 Auxonne (Côte-d'Or), 81, 83, 85. *Aufonne.*
 Auxonne (d'), Béatrix.
 Avallon (d'), Pierre.
 Aveugles (Maison des), à Paris, 465, 481.
 Ays en Provence. *Voy.* Aix.
 Babylone d'Égypte ou le Caire, 95, n. 2, 121, 133, 147, 177, 179, 197, 237, 243, 249, 313, 347, 359. *Babiloine.* *Voy.* aussi Caire (Le château du).
 Babylone (Les foudans de), 301. *Voy.* aussi Égypte (Soudan d').
 Baffé, ville de Chypre, ancienne Paphos, 91, 419.
 Bagdad (Turquie d'Asie), 391, n. 1. *Baudas.*
 Bagdad (Le calife de), 391, 393.
 Bahariz, nom donné aux jeunes gens de la Halca, 189, n. 1.
 Baillis, 467 à 475, 497.
 Bairout. *Voy.* Baruth.
 Balian d'Ibelin, seigneur de Baruth ou Bairout, père de Jean d'Ibelin, 105, n. 1.
 Bar (de), Marguerite.
 Bar (Comte de), Henri II, Thibaut II.
 Barbacane, réduit fortifié, 197, n. 2, 199.
 Barbaquan, chef des Corasimins, appelé par Joinville empereur de Perse, 323, n. 2, 353, n. 2, à 359, 546.
 Barbarie (Afrique), 87.

- Barbet (Pierre).
 Barbiere, 201, n. 1.
 Barthelemy, bâtard du seigneur de Montfaucon, 219, 271, 273.
 Baruth (Seigneur & dame de), Balian d'Ibelin, Efcive de Montbéliard, Jean d'Ibelin.
 Batailles, 69, 71, 95, 113, 117, 119, 123, 133, 135, 145 à 165, 171 à 187, 203 à 209, 319 à 323, 355 à 369, 381 à 389.
 Baudas. *Voy.* Bagdad.
 Baudouin II, empereur de Constantinople, 93, 331, n. 2, 397.
 Baudouin d'Ibelin, frère de Gui, fénéchal de Chypre, 179, 225, 229, 235, 237.
 Baudouin, roi de Jérusalem, dit le Lépreux, 297.
 Baudouin de Reims, 105.
 Béatrix d'Auxonne, mère de Jean, sire de Joinville, 31, 77, n. 3, 215, 217, 289.
 Béatrix de Savoie, dauphine de Viennois, nièce de Joinville, 447, n. 1.
 Beaucaire (Gard), 447. *Biaukaire*.
 Beaujeu (de), Imbert.
 Beaulieu (de), Geoffroy.
 Beaumetz (de), Thomas.
 Beaumont (de), Guillaume, Jean.
 Bedouins, Arabes nomades, 53, 167 à 171, 177, 179, 211, 363.
 Bègue (Le), Jean II de Nesle.
 Béguin, 21, n. 3.
 Béguines (Maisons de), 483.
 Bel (Charles de France ou Charles IV, dit le).
 Belinas, ancienne Césarée de Philippe (Palestine), 381 à 385.
 Bernicles, instrument de torture, 225, 227.
 Biaukaire. *Voy.* Beaucaire.
 Bibars Bondocdar, successeur de Scécedin, puis sultan d'Égypte, 175 à 179, 191, n. 2.
 Biscuit, 127, 429.
 Blancs-Manteaux (Ordre des), 485.
 Blanche de Bourgogne, femme de Charles le Bel, 544.
 Blanche de Castille, mère de S. Louis, 49, n. 2, 51, 67, 73, 75, 279, 289, 403 à 407, 481, 543.
 Blanche de France, fille de S. Louis, 397.
 Blanche de France, sœur de Philippe le Bel, mariée à Rodolphe, fils d'Albert roi d'Allemagne, 425, n. 1.
 Blanche de Navarre, femme de Jean I^{er}, comte de Bretagne, 447, n. 3.
 Blasphèmes, 461, 463, 471, 493, 497.
 Blécourt (Haute-Marne), 83, 437. *Blechicourt, Blehecourt*.
 Blois (Comte de), Thibaut V.
 Blois (Comté de), 61, 542.
 Boémond V, prince d'Antioche, 287, n. 1, 349, n. 2.
 Boémond VI, prince d'Antioche, comte de Tripoli, 349, n. 2, 401, n. 2, 403.
 Boileau (Étienne).
 Bon (Le), Jean II de Nesle.
 Bondocdar (Bibars).
 Boniface VIII, pape, 501, n. 5.
 Boon (de), Guillaume.
 Bougran, 301.
 Boulaincourt. *Voy.* Bourlemont.
 Boulogne (Comte & comtesse de), Alfonso de Portugal, Mahaut, Philippe de France.
 Bourbette, poisson, 195.
 Bourbon (de), Archambaud IX, Marguerite.
 Bourbon (Dame de), Mathilde.
 Bourbonne (de), Pierre.
 Bourgogne, 57.
 Bourgogne (Les chevaliers de), 277.
 Bourgogne (de), Blanche.
 Bourgogne (Comte de), Hugues.
 Bourgogne (Duc & duchesse de), Hugues III, Hugues IV, Robert II, Yolande de Dreux.
 Bourguignons plaidant en France, 461.
 Bourlemont ou Boulaincourt (Le sire de), cousin germain de Joinville, 281, 287.
 Braies, 6, n. 2, 204, 212, 340, 462.
 Branas, seigneur grec, 331, n. 1.
 Brancion (de), Henri, Joffrand.
 Bretagne (Evêques de), 453.
 Bretagne (de), Yolande.
 Bretagne (Comte, comtesse & duc de), Blanche de Navarre, Jean I^{er}, Jean II, Pierre.
 Breton (Le), Yves.
 Brie, 3, 57.
 Brie (Comte de). *Voy.* Champagne.
 Brienne (de), Érard, Jean d'Acre, Jean, comte d'Eu.
 Brienne (Comte & comtesse de), Gautier IV, Gautier V, Hugues, Marie de Chypre.
 Brun (Le). *Voy.* Gilles de Trafegnies, Hugues X & Hugues XI, comtes de la Marche.
 Buffey (de), Jean.

- Caier (Pierre de Neuville, dit).
Caïphe, 517.
Caire (Le château du), 347. *Le Chaare*.
Voy. Babylone d'Égypte.
Camelin, 25, n. 1, 271, 401, n. 1, 403.
Camelot, 43.
Canne à sucre, 379.
Carente. Voy. Charente.
Carmes (Ordres des), 483.
Carreau, trait, 139, 205, 251, 387.
Carthage (Afrique), 49, 491.
Castel (de), Jacques.
Castille (de), Blanche.
Caym (Jean).
Cellerier (Le) de Joinville, 211.
Cendal, 17, n. 4, 42, 64, 92.
Centurion (Le), à la Passion, 519.
Céfarée, en Samarie (Palestine), 91, 313, 329, 333, 337, 345, n. 1, 411, 463, 513, 548. *Sezaire, Cezaire*.
Céfarée de Philippe, 381. *Cezaire Phelippe*. Voy. Belinas.
Cezile. Voy. Sicile.
Chaare (Le). Voy. Caire.
Chalon (Comte de), Jean.
Châlons (Evêque de), Pierre.
Chambellan (Le), Pierre.
Chamelle (La). Voy. Emeffe.
Chamelle (Soudan de la), Malek-Naffer.
Champagne, 3, 55, 57, 59, 63, 65, 447.
Champagne (Chevaliers de), 133, 147 à 153, 171, 173, 183, 311, 313.
Champagne (de), Philippine.
Champagne (Comte & comtesse de), Henri 1^{er} dit le Large, Henri II, Isabelle, reine de Jérusalem, Louis le Hutin, Marie de France, Thibaut II, Thibaut III, Thibaut IV, Thibaut II, roi de Navarre.
Champagne (Sénéchal de), Jean de Joinville.
Chaource (Aube), 59. *Chaorse*.
Chape, 63, 93.
Chapeau de coton, 67.
Chapeau de fer, 163, 172, 367.
Chapeau d'or, 65.
Chapeau de paon, 43, n. 1.
Chapelle (de la), Geoffroy.
Chapelle du Palais (Sainte-), à Paris, 79, 455, n. 1, 487.
Chaperon, 215.
Charente (La), rivière, 71. *Carente*.
Charenton (Seine), 483.
Charité (Prieur de la), Guillaume de Pontoise.
Charles de France, comte d'Anjou & de Provence, puis roi de Sicile, frère de S. Louis, 75, 129, 133, 135, 139 à 143, 151, 179, 197, 201, 251, 253, 269, 277 à 281, 285, 291 à 295, 335, 437, 439, 511.
Charles de France, comte de Valois, frère de Philippe IV, 503.
Charles de France, frère de Louis X, depuis Charles IV, roi de France & de Navarre, dit le Bel, 13, 544.
Chartres (Comté de), 61, 542.
Chartres (Evêque de), Mathieu.
Chartreux. Voy. Vauvert.
Chasse. Voy. Gazelle, Lion.
Chats-châteaux, 129, n. 1, 133 à 141.
Château-Porcien (de) Gui.
Château-Thierry (Aifne), 55, 57.
Chateaudun (Vicomté de), 61, 542.
Chateaudun (de), Jeanne.
Châteauneuf (de), Guillaume.
Chateauroux (de), Eudes.
Châtel-Pèlerin, près d'Acre (Syrie), 343, 353.
Châtelet (Le), à Paris, 79.
Chatenai (Le sire de), 285.
Châtillon (de), Gautier.
Cheminon (L'abbé de), 81, 83.
Chemise, 79, 83, 305, 341, 463.
Chevillon (Haute-Marne), 505.
Chirurgiens & médecins, 15, 117, 201, n. 1, 485.
Choisi ou Soisi (de), Nicolas.
Chypre, île de la Méditerranée, 9, 11, 15, 27, 87, 89, 91, 95, 97, 119, 281, 313, 413, 421, 423, 429. *Cypre*.
Chypre (de), Marie.
Chypre (Connétable de), Gui d'Ibelin.
Chypre (Roi & reine de), Alix, Henri 1^{er}, Hugues de Lusignan.
Chypre (Sénéchal de), Baudouin d'Ibelin.
Citeaux, 67, n. 3.
Clairvaux (Aube), 83.
Clément (Aubry).
Clerc (Un), volé par trois sergents, les tue, 79, 81.
Cloud (Cordelières de Saint-) ou Longchamp, près Paris, 467, 481.
Cluny (Abbé & abbaye de), en Bourgogne, 35, 37, 439, 441. *Clygni, Clyngny*.
Cluny (Abbé de), Guillaume de Pontoise.
Cœur-de-Lion (Richard roi d'Angleterre, dit).
Coiffe, 43, 271.

- Commaings, alliés à Baudouin II, empereur de Constantinople, 331, 333.
 Comnène, sire de Trébizonde, 397.
 Compiègne (Abbaye de Saint-Corneille de), 455.
 Compiègne (Hôtel-Dieu de), 481.
 Cône (de), Henri.
 Confession entre laïcs, 235.
 Confians (Seigneur de), Hugues de Trichâtel.
 Connétable de France. *Voy.* Gilles de Trafegnies, Imbert de Beaujeu.
 Conrad II, roi de Sicile, 429, n. 1.
 Constantinople, 93, 331, 397.
 Constantinople (Empereur & impératrice de), Agnès, Andronic, Baudouin II, Marie.
 Cor, 351.
 Cor farrafinois, 99, 105, 155, 189.
 Corasmins, peuple d'Asie, 327, 355, 359, n. 1, 546. *Corvins, Coremins.*
 Corasmins (Chef & roi des), Barbaquan, Djelall-eddin Mankberni, Mohammed.
 Corbeil (Seine-&-Oise), 23, 51.
 Cordeliers, 401, 449.
 Cordeliers (Couvents de), 465, 467, 499.
 Cordeliers. *Voy.* Hugues de Digne, Paris.
 Cordelières. *Voy.* Saint-Cloud.
 Cornaut (de), Jocelin ou Joffelin.
 Corneille (Abbaye de Saint-). *Voy.* Compiègne.
 Corfet, 271.
 Corvins. *Voy.* Corasmins.
 Cotte, 27, 43, 65, 67, 199, 271, 311, 415, 435.
 Cotte d'armes, 17, 175, 261, 373. *Voy.* Haubert.
 Coucy (de), Enguerrand III, Marie, Raoul.
 Cour plénière, 65.
 Courroie, 65, 215, 277, 414.
 Courtenay (de), Pierre.
 Couteau, 213, 277, 301, 309.
 Coyne (Le). *Voy.* Iconium.
 Croix (Montagne de la), en Chypre, 413.
 Croix (Frères de Sainte-), 485.
 Croix (Rue Sainte-), à Paris, 485.
 Cureil (de), Gautier.
 Cypre. *Voy.* Chypre.
 Damas (Syrie), 169, 295, 297, 389, 411.
 Damas (Soudan de), Malek-Naffer, Saladin.
 Damiette (Égypte), 7, 99, 101, 109 à 113, 119, 121, 127, 131, 133, 195, 197, 201, 203, 209, 227 à 233, 237, 239, 245, 247, 261, 265, 267.
 Dammartin (de), Guillaume.
 Dammartin en Gouelle (Comté de), dans l'Ile-de-France, 47, 541. *Dammartin en Gouere.*
 Dampierre (de), Gui.
 Dan, une des sources du Jourdain, 381.
 Daniel, 515.
 David, roi des Juifs, 517, 521, 527, 531.
 Débauche réprimée, 113, 337, 471.
 Denis (S.), 499.
 Denis (Saint-), près Paris, 481, 501.
 Denis (Enseigne de Saint-), 103, 107, 155.
 Digne (de), Hugues.
 Djafar, père d'Ismaël, 545.
 Djelall-eddin Mankberni, roi des Corasmins, fils de Mohammed, 315, n. 2, 317, 323, n. 2, 546.
 Domesticité féodale, 543.
 Donjeux (Haute-Marne), 83.
 Doulevant (Haute-Marne), 211. *Doulevens.*
 Dragonet, seigneur de Provence, 437.
 Drap d'or, 69, 351, 353.
 Drap de foie, 65, 351, 353.
 Dreux (de), Yolande.
 Dreux (Comte de), Jean I^{er}, Robert III.
 Drogmans. *Voy.* Interprètes.
 Écarlate, 449.
 Écharpe, 333.
 Écoffe, 13.
 Écoffe (Roi d'), Alexandre II.
 Écu, 7, 103, 107, 115, 149, 157, 161, 183.
 Égypte, 7, 49, 89, 93, 97, 99, 121 à 127, 169, 183, 187, 189, 193, 259, 263, 309, 359, 401, 411, 517.
 Égypte (Émirs d'), meurtriers de Touran-Schah & en relation avec S. Louis, 193, 231, 233 237 à 249, 295, 309 à 313, 345, 347, 359, 361.
 Égypte (Soudan d'), Bibars Bondocdar, Malek-Saleh Nagem-eddin Ayoub, Saladin, Touran-Schah.
 Égyptiens, 247.
 Eléonore de Provence, femme de

- Henri III, roi d'Angleterre, 45, n. 2, 457.
 Éléphant, 127, 347, n. 2.
 Élie, 525, 529.
 Élisabeth de Thuringe ou de Hongrie (Le fils de Ste), 67, 543.
 Émesse ou la Chamelle (Syrie), 97, 131, 357, 359, *Hamant*.
 Émesse (Soudan d'), Malek-Naffer.
 Enfer à éteindre, 295, 297.
 Engins, 131 à 141, 165, 171, 181, 239, 245, 267.
 Enguerrand III de Coucy, 65.
 Épée, 37, 147 à 153, 157, 159, 169, 179, 185, 207, 211, 219, 223, 229, 231, 235, 245, 249, 259, 261, 331, 341, 367, 369.
 Épernay (Marne), 57. *Espargnay*.
 Erard de Brienne, marié à Philippine, fille de Henri II, comte de Champagne, 55, 91, 101, 103.
 Erard de Siverrey, 149, 151.
 Erard de Valery, 197.
 Ermenie. *Voy. Arménie*.
 Ermin (L'), Jean.
 Eschive de Montbéliard, fille de Gautier de Montbéliard, dame de Baruth ou Bairout, cousine de Joinville, 101, 105, n. 1.
 Eschive de Tabarié, fille de Raoul de Tabarié, femme d'Eudes de Montbéliard, 353.
 Escoz (d'), Hugues.
 Escrains (d'), Gervais.
 Espagne, 49, 329.
 Espargnay. *Voy. Épernay*.
 Espié, pique, 204.
 Festival, botte, 80, 81.
 Étienne Boileau, prévôt de Paris, 477, 547.
 Étienne d'Otricourt, commandeur du Temple, 253, 255.
 Étienne, comte de Sancerre, 61 à 65.
 Étienne de Troyes (Église de Saint-), 63.
 Etoffes. *Voy. Bougran, Camelin, Camelot, Cendal, Drap d'or, Drap de soie, Ecarlate, Pers, Samit, Serge, Tiretaine, Toile, Touaille, Vert*.
 Eu (Comte d'), Jean de Brienne I^{er}.
 Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, légat en Terre-Sainte, 107 à 111, 119, 217, 279 à 285, 333, 335, 365, 375 à 381, 395, 407 à 411.
 Eudes de Montbéliard, seigneur de Tabarié, 353.
 Evêques (Demandes injustes des), 43, 45, 451 à 455.
 Evreux (Comte d'), Louis de France.
 Evreux (Evêque d'), Raoul Grosparmi.
 Ezz-eddin, fils de Kay-Khofroy, foudan d'Iconium (*du Coyne*), 95.
 Fakr-eddin. *Voy. Scecedin*.
 Famine dans le camp des chrétiens, 195, 197.
 Faress-eddin Octay, ou Faracataic, Faraquataye, 235, 267.
 Fatalistes, 169, 171.
 Fauchon, coutelas, 80, 81.
 Fermail, agrafe, 65.
 Ferrais, 95, 97.
 Feu grégeois, 135 à 141, 161, 179, 181, 209, 233.
 Fiefs, 542, 543.
 Filles-Dieu, près Paris, 483.
 Flamands (Les), 539.
 Flandre (Comte & comtesse de), Gu de Dampierre, Guillaume, Marguerite, Thomas de Savoie.
 Flavacourt (de), Guillaume.
 Foi, 29 à 37, 509, 511, 535, 537.
 Fondations pieuses, 465, 467, 479 à 485.
 Fontaine-l'Archevêque devant Donjeux (Haute-Marne), 83.
 Fontainebleau (Seine-&-Marne), 13. *Fonteinne-Bliaut*.
 Fontaines (de), Pierre.
 Forestiers, 469, 471.
 Forez (Comte de), Guigues V, Guigues VI.
 Fossiles, 403.
 Foucaud du Merle, 145.
 Fourrure. *Voy. Gamite, Gris, Jambes de lièvre, Menu-vair, Vair*.
 Franc, nom des Occidentaux en Orient, 169, 307.
 France, 21, 33, 39, 51 à 57, 91, 93, 119, 251, 279, 285, 289, 293, 295, 371, 399, 401, 405, 409, 413, 419, 423, 425, 439 à 441, 451, 455, 457, 463, 467, 475, 479, 483, 487, 489, 501.
 France (de), Blanche, Charles, Isabelle, Jean, Louis, Marie, Philippe, Pierre, Robert.
 France (Reine de), Blanche de Castille, Jeanne de Navarre, Marguerite de Provence.
 France (Roi de), Charles IV, Louis IX, Louis X, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Philippe V.
 Frédéric II, empereur d'Allemagne,

- 131, 133, n. 1, 213, n. 1, 217, 221, 223, 295, 301.
 Frédéric de Loupey, 149.
 Frumons (Jean).
 Gadre. *Voy.* Gaza.
 Gamaches (de), Jean.
 Gamboifon, 160, 161, n. 1, 170, 172.
 Gamite, fourrure, 448.
 Gants, 277.
 Garban, 27.
 Gascogne, 69, 71.
 Gaucher de Châtillon. *Voy.* Gautier.
 Gautier d'Aunai, 544.
 Gautier d'Autrèche, 113, 115, 117.
 Gautier IV, comte de Brienne & de Jaffa, dit le Grand, 61, n. 2, 311, 323, 351 à 359.
 Gautier V, comte de Brienne, 61, n. 2.
 Gautier de Châtillon (ou Gaucher), neveu de Hugues V comte de Saint-Paul, 75, 163, 173, 179, 181, 197, 205, 259, 261.
 Gautier de Cureil, 135, 137.
 Gautier de la Horgne, 183.
 Gautier de Nemours (*d'Anemoes*), 269.
 Gautier, seigneur de Refnel, beau-père de Joinville, 311.
 Gaza (Palestine), 345, 347, 353, 359, 361 à 365. *Gadre*.
 Gazelle (Chasse à la), 339.
 Gênes (Italie), 367.
 Geneviève (Ste), 49, 499.
 Gengis-Khan, roi des Tartares, 315, n. 1, 317, n. 1, à 323, 546.
 Génois, 249, 265, 367. *Genevois*.
 Geoffroy de Beaulieu, 546, 547.
 Geoffroy de la Chapelle, 55.
 Geoffroy, clerc de Marguerite de Provence, 435.
 Geoffroy de Joinville, fire de Vaucouleurs (*Vauquelour*), frère de l'historien, 77, 185.
 Geoffroy de Muffambourc, 199.
 Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, 67, n. 2.
 Geoffroy de Rancon, 73.
 Geoffroy de Sargines, chevalier de la suite du roi, 115, 201, 205, 245, 251, 291, 383.
 Geoffroy, abbé de Saint-Urbain, 453 à 457.
 Geoffroy de Ville-Hardouin, prince de Morée, 99.
 Geoffroy de Villette, bailli de Tours, 41, n. 1.
 Georges (S.), 323.
 Germain des Prés (Saint-), abbaye, 485.
 Gervais d'Escraines, maître-queux du roi, 419, 459, 544, n. 1.
 Gervais, panetier du roi, 435.
 Gibraltar. *Voy.* Maroc.
 Gilles de Trafegnies, dit le Brun, connétable de France, 19, 21, n. 1, 291, 379, 381, 419, 423, 435.
 Glaive, 7, n. 2, 106, 136, 146, 148, 162, 168, 172, 174, 234, 346, 368.
 Gobert d'Apremont, cousin de Joinville, 75, 183.
 Gog, 315.
 Gouverre. *Voy.* Dammartin.
 Goulou (Le), sergent du roi, 341.
 Gounelle, 390.
 Grand (Le). *Voy.* Gautier IV, comte de Brienne, Jean.
 Grandpré (de), Alix.
 Grandpré (Comte de), Henri VI.
 Grèce, 397. •
 Grecs (Chrétiens), fournis aux Tartares, 325.
 Grecs (Empereur des), Vatace.
 Grégoire X, pape, 485.
 Grève, cheveux en bandeaux, 72.
 Gris, fourrure, 269, 449.
 Grofparmi (Raoul).
 Gui de Château-Porcien, évêque de Soissons, 261, n. 1.
 Gui de Dampierre, comte de Flandre, 75, n. 1, 541.
 Gui d'Ibelin, frère de Baudouin, connétable de Chypre, 179, 225, 229, 235, 237.
 Gui, patriarche de Jérusalem. *Voy.* Robert.
 Gui Mauvoisin, 165, 167, 181, 281, 283.
 Gui de Mello, évêque d'Auxerre, (*Aucerre* ou *Aufferre*), 43, 451.
 Guigues V, comte de Forez & de Nevers, 61.
 Guigues VI, comte de Forez, 135.
 Guillaume III d'Auvergne, évêque de Paris, 31, n. 3, 33, 35.
 Guillaume de Beaumont, maréchal de France, 285, 387.
 Guillaume de Boon, sergent du roi, 161.
 Guillaume de Châteauneuf, grand-maître de l'Hôpital, 303, 339, 381.
 Guillaume de Dammartin, 103.
 Guillaume, comte de Flandre, 75, 155, 183, 195, 229, 235, 251, n. 2, 279, 281.

- Guillaume II de Flavacourt, archevêque de Rouen, 501, n. 3.
Guillaume II, comte de Joigny, 11, 419.
Guillaume de Mello, 43.
Guillaume de Monfon, abbé de Saint-Michel en Thiérache, 415.
Guillaume de Nangis, 546, 547.
Guillaume de Pontoise, prieur de la Charité, abbé de Cluny, puis évêque d'Olive, 439, n. 1, 441.
Guillaume, prêtre de Joinville, 487.
Guillaume de Sonnac, grand-maître du Temple, 165, 181, 253.
Guillemin, valet ou écuyer de Joinville, 271, 273, 277, 544, 545.
Guines (de), Arnoul.
Guminée. *Voy.* Guines.
- Haali. *Voy.* Ali.
Habacuc, 519.
Habillement (Parties diverses de l'). *Voy.* Braies, Chape, Chapeau, Chaperon, Chemise, Coiffe, Corset, Cotte, Courroie, Echarpe, Estival, Fermail, Gounelle, Hargau, Heuse, Houffe, Langes, Manteau, Pelisse, Robe, Surcot, Surplis, Touaille. *Voy.* *aussi* Fourrure.
Hache danoise, 235, 309.
Haguenau (Bas-Rhin), 425, *Haguenoe*.
Haiton, roi d'Arménie, 95, 191, n. 2.
Halca, ou garde du foudan, 187 à 193, 231 à 235.
Hamant. *Voy.* Emeffe.
Hargau, 310.
Haubert, 71, n. 1, 173, 183, 209, 213. *Voy.* Cotte d'armes.
Heaume, 107, 115, 153, 163.
Henri II, roi d'Angleterre, 67, n. 2.
Henri III, roi d'Angleterre, 33, 45, n. 2, 69, n. 3, 71, 279, 457, 459.
Henri II, comte de Bar, 191, n. 1, 193, 231, 313, 347.
Henri de Brancion, 185.
Henri 1^{er}, comte de Champagne & de Brie, dit le Large, 53, 61, 63, 65.
Henri II, comte de Champagne, fils de Henri 1^{er}, 53, 55.
Henri 1^{er}, roi de Chypre, 353, n. 1.
Henri de Cône (*Coonne*), 185.
Henri VI, comte de Grandpré, 77, n. 1.
Henri III, comte de Luxembourg, 461.
Henri de Ronnay, prévôt de l'Hôpital, 163, 165.
Henri le Tyois (Frère), 511.
- Henri de Villers, archevêque de Lyon neveu de Joinville, 503.
Herchanbaut. *Voy.* Archambaud.
Hérétiques, 497, 535.
Hermenie. *Voy.* Arménie.
Heuse, botte, 194.
Hongrie (Le roi de), 301.
Hongrie (de), Elisabeth.
Hôpital (Grand-maître de l'), Guillaume de Châteauneuf, Pierre de Villebride.
Hôpital (Prévôt de l'), Henri de Ronnay.
Horgne (de la), Gautier.
Hospitaliers, 223, 225, 301, 303, 339, 355, 361, 377, 381, 383, 523.
Hospitaliers d'Acre, 311.
Hôtels-Dieu. *Voy.* Compiègne, Paris, Pontoise, Vernon.
Houlagou, prince des Tartares, 391, 393.
Houffe, 205.
Hugues, comte de Bourgogne, fils de Jean de Chalon, 375, 447, n. 2, 459, 544.
Hugues III, duc de Bourgogne, 371 à 375, 541.
Hugues IV, duc de Bourgogne, 57, n. 1, 59, 75, 99, 143, 153, 157, 177, 179, 185, 197, 371, 541, 542.
Hugues, comte de Brienne, fils de Gautier IV dit le Grand, 61, n. 2.
Hugues de Digne, cordelier, 39, n. 1, 441 à 445.
Hugues d'Escoz, 149, 387.
Hugues de Jouy, maréchal du Temple, 341, 343.
Hugues de Landricourt, 199.
Hugues 1^{er} de Lusignan, roi de Chypre, 55, n. 1.
Hugues X, comte de la Marche, dit le Brun, 65, 69, n. 2 & 3, 71, 73, 75, 542.
Hugues XI, comte de la Marche, dit le Brun, fils de Hugues X, 75.
Hugues V, comte de Saint-Paul, 67, 75, 543.
Hugues de Trichâtel, seigneur de Conflans, 147.
Hugues de Vaucouleurs, 103.
Hurepel (Philippe de France, dit).
Hutin (Le), Louis X.
Hyères (Var), 39, 437 à 441, 445. *Yeres, Ieure*.
Hyermenie. *Voy.* Arménie.
- Ibelin (d'), Balian, Baudouin, Gui, Jean.

- Iconium (Soudan d'), Ezz-eddin.
leure. *Voy.* Hyères.
- Imbert de Beaujeu, connétable de France, chevalier de la fuite du roi, 65, 115, 117, 143, 155 à 159, 163, 229, 237, 291.
- Impiété punie, 199.
- Interprètes, 91, 221, 235, 239, 241, 295, 305, 377.
- Isaac, 517.
- Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean-fans-Terre, roi d'Angleterre, remariée à Hugues X, comte de la Marche, 69, n. 3, 71, 73.
- Isabelle de France, sœur de S. Louis, 467.
- Isabelle de France, fille de S. Louis, femme de Thibaut II, roi de Navarre, 25, n. 3, 405, 447, 449.
- Isabelle, reine de Jérusalem, fille d'Amauri I^{er}, roi de Jérusalem, mariée à Henri II, comte de Champagne, 53.
- Isaïe, 513.
- Isle-Aumont (Aube), 59. *Ylles.*
- Ismaël, fils de Djafar, 545.
- Ismaéliens de Syrie, 545.
- Ismaéliens de Syrie (Chef des). *Voy.* Vieux de la Montagne.
- Israël, furnom de Jacob, 535, 537.
- Israël (Peuple d'), 517.
- Jacob, père de Joseph, 515, 525, 531, 535, 537.
- Jacques (S.), 49, 151, 291, 499.
- Jacques de Castet, ou plutôt Gui de Château-Porcien, évêque de Soissons, 261, n. 1.
- Jaffa (Syrie), ancienne Joppé, 345, n. 1, 351, 353, 357, 361, 365, 369, 371, 375, 377, 397, 411. *Japhe.*
- Jaffa (Comte & comtesse de), Gautier IV, Jean d'Ibelin, Marie de Chypre.
- Jambes de lièvre, fourrure, 449.
- Jardin du roi. *Voy.* Paris.
- Jean (S.), 363.
- Jean (Mont Saint-), à Acre, 367.
- Jean (Le prêtre), prince d'Asie, 315, n. 1, à 321, 327.
- Jean d'Acre ou de Brienne, père de l'impératrice Marie, roi de Jérusalem, 91, n. 2, 109, n. 2, 111, 263.
- Jean d'Acre, frère de l'impératrice Marie, 95, n. 1.
- Jean d'Apremont, comte de Sarrebruck (*Salebruche*), cousin de Joinville, 75, 79, 81.
- Jean de Beaumont, 101, 115, 285.
- Jean I^{er}, comte de Bretagne, 23, n. 2, 45, 447, 453.
- Jean II, duc de Bretagne, 23, n. 2.
- Jean de Brienne I^{er}, comte d'Eu, 93, 349, n. 1, 381 à 385, 389, 391, 399.
- Jean de Buffey, 387.
- Jean Caym de Sainte-Menehould, 273, 275.
- Jean, comte de Chalon, 185, 375, 447, n. 2, 459, 544.
- Jean I^{er}, comte de Dreux, 65.
- Jean l'Ermin, artilleur du roi, 297, 299.
- Jean de France, dit Trifan, fils de S. Louis, 265.
- Jean Frumons, 261.
- Jean de Gamaches, fergent du roi, 161.
- Jean le Grand, chevalier de Gênes, 367, 369.
- Jean III d'Ibelin, seigneur d'Affur, connétable du royaume de Jérusalem, 365 à 369.
- Jean d'Ibelin, seigneur de Baruth ou Bairout, comte de Jaffa, fils de Balian d'Ibelin & d'Eschive de Montbéliard, parent de Joinville, 105, 107, 281, 283, 345.
- Jean II, comte de Joigny, gendre de Hugues comte de Brienne, 61.
- JEAN, SIRE DE JOINVILLE, fénéchal de Champagne, fils de Simon, 31, 59. (Pour sa mère, *voy.* Béatrix d'Auxonne.) — Temps où il était simple écuyer, 65, 71, n. 1. — Il combat contre des Allemands avec Jofferand de Brancion, 185. — Il répare ses torts avant de partir pour la croisade, 77. — Pourquoi il refuse en 1248 de prêter serment à S. Louis, 79, n. 2. — Il quitte son château, 83. — Il passe la mer avec Jean & Gobert d'Apremont, 75, 77, 79, 85. — Il est retenu aux gages du roi en Chypre, 91. — Ses relations avec l'impératrice de Constantinople, 91, 93. — Il débarque en Egypte, 101, 103, 105. — Sa visite à Gauthier d'Autrèche, 117. — Il délivre Pierre d'Avalon, 131. — Comment il échappe au feu grégeois, 135 à 141. — Il passe le fleuve, 143, 145. — Ses blessures & son courage à la bataille de Manfourah, 147 à 165. — Part qu'il prend à d'autres combats, 171, 173, 183,

185. — Il est atteint de la maladie de l'armée, 199. — Il tente une retraite par eau, 203, 205. — Il est fait prisonnier & passe pour cousin du roi, 207 à 217. — Il rejoint les autres prisonniers, 219, 221, 521. Il craint d'être massacré avec eux, 223, 225, 523. — Ce qui lui arrive dans la galère où il est retenu, 229 à 237. — Il est délivré & s'embarque avec le roi, 249, 251. — Comment il s'empare de l'argent qui manque pour la rançon, 253, 255. — Son arrivée & ses tribulations à Acre, 269 à 277. — Pourquoi il refuse de retourner en France & en dissuade le roi, 279 à 289. — Retenu aux gages du roi à Acre, 291, 293, 333, 335. — Il lui fait engager quarante chevaliers de Champagne, 311, 313. — Expéditions qui lui sont confiées, 361 à 365. — Danger qu'il court à Bélinas, 381 à 389. — Ce qu'il raconte à l'occasion de la mort de la reine Blanche, 405, 407. — Il conduit la reine Marguerite à Sur & s'embarque avec le roi, 411, 413. — Danger qu'il court près de Chypre, 413 à 427. — Autres incidents de sa traversée, 429 à 437. — Il quitte le roi, puis le rejoint à Soissons, 447. Il négocie le mariage du roi de Navarre avec la fille de S. Louis, 447, 449. — Ses relations avec l'abbé de Saint-Urbain, 453 à 457. — Il était devenu vassal de S. Louis, 79, n. 2, 457, n. 1, 543. — Conseils qu'il recevait de S. Louis, 15 à 21, 27 à 31, 425, 427, 463, 465, 511. — Sa liberté avec le saint roi, 341, 379, 395, 439, 441, 445. — Ses conversations avec Robert de Sorbon, 21, 23, 25. — Ses démêlés avec Jean de Beaumont, 101, 115. — Son amitié avec le comte d'Eu, 389, 391. — Vie qu'il menait outre-mer, 335, 337. — Sa sévérité, 379, 381. — Sa piété, 263, 441. — Ses pratiques de dévotion, 83, 119, 401, 423, 425. — Son horreur pour les blasphèmes, 463. — Sa fidélité à l'abstinence, 217. — Sa charité, 399. — Sa foi en Dieu, 171. — Il fait faire le livre du *Credo*, 511, 548. — Mandé en 1267, il refuse de se croiser, 489. — Témoin dans l'enquête pour la canonisation de S. Louis, il assiste à la levée du corps, 501, 503. — Il voit S. Louis en songe & lui élève un autel, 505. — Il écrit l'histoire de S. Louis & la dédie à Louis X, 3, 11, 13, 507.
- Jean de Joinville, sire d'Ancerville, fils de l'historien, 77.
- Jean de Mimery, élu abbé de Saint-Urbain, 453.
- Jean de Monfon, 259, 415.
- Jean, comte de Montfort, 95, n. 1.
- Jean II de Nesle, dit le Bon & le Bègue, comte de Soissons, cousin germain de Joinville, 39, n. 3, 65, 159 à 163, 229, 237, 251, 543.
- Jean d'Orléans, 145.
- Jean de Saillenay, 157.
- Jean Sarrafin, chambellan de S. Louis, 47.
- Jean de Samois, évêque de Lisieux, 501, n. 4, 503.
- Jean, frère de la Trinité, 235.
- Jean de Valenciennes, 309, 311, 387.
- Jean de Valery, 111, 153, 155, 163, 197, 225.
- Jean de Voyffe, prêtre de Joinville, 173, 135, 199, 201, 217.
- Jeanne de Chateaudun, veuve de Jean, comte de Montfort, mariée en secondes noces à Jean d'Acre, 95, n. 1.
- Jeanne de Navarre, mère de Louis X, reine de France & de Navarre, morte en 1305, 3, 11, 542.
- Jeanne de Toulouse, femme d'Alfonse, comte de Poitiers, 259.
- Jérémie, 517.
- Jérusalem, 89, 313, 351, 371, 373, 377, 379, 517, 519, 548.
- Jérusalem (Connétable, du royaume de), Jean III d'Ibelin.
- Jérusalem (Patriarche de), Gui ou Robert.
- Jérusalem (Roi & reine de), Amauri I^{er}, Baudouin, Isabelle, Jean d'Acre.
- Jérusalem (Royaume de), 53, 169, 201, 289, 295, 315, 323, 343, 345, 353, 365, 413, 523.
- Jeux, 97, 179, 269, 277, 279, 305, 471.
- Job, 519, 527.
- Jocelin ou Joffelin de Cornaut, maître ingénieur, 129, 203.
- Joël, 529.
- Joigny (Comte de), Guillaume II, Jean II.
- Joinville (Haute-Marne), 59, 77, 81, 83, 163, 425, 437, 463, 505.
- Joinville (de), Geoffroy, Jean.

- Joinville (Sire & dame de), Alix de Grandpré, Alix de Refnel, Béatrix d'Auxonne, Jean, Simon.
- Joinville (Parents & parentes de), Béatrix de Savoie, Bourlemont ou Boulaincourt (le sire de), Eschive de Montbéliard, Geoffroy de Joinville, Gobert d'Apremont, Henri de Villers, Jean d'Apremont, Jean d'Ibelin, Jean II de Nesle, comte de Soissons, Jofferand de Brancion, Marguerite de Refnel. *Voy.* Joinville (Seigneur & dame de).
- Joinville (Le cellerier de), 63.
- Joinville (Écuyer ou valet de), Guillemin.
- Joinville (Prêtre de), Guillaume, Jean de Voyffei.
- Jonas, 519.
- Joppé. *Voy.* Jaffa.
- Joseph, fils de Jacob, 515, 525.
- Joseph (Les fils de), 531.
- Joseph (Les frères de), 515.
- Jofferand de Brancion, oncle de Joinville, 183 à 187.
- Jofferand de Nanton, 185.
- Jour, une des sources du Jourdain, 381.
- Jourdain, fleuve de Syrie, 381.
- Jouy (de), Hugues.
- Joyaux & pierres précieuses, 83, n. 1, 211, 287, 293, 303, 305, 321, 393, 397.
- Judas, frère de Joseph, 515.
- Judas le traître, 515.
- Jugements de S. Louis, 41, 43, 47, 81, 341, 343, 433, 453 à 459.
- Jugements d'outre-mer, 337 à 343.
- Juifs, 35, 37, 515, 517, 519, 525, 527, 531, 548.
- Juifs (Roi des), David, Salomon.
- Jully (Aube), 59. *Juylli.*
- Justice, fauvegarde des royaumes, 39, 443.
- Ladre (S.). *Voy.* Lazare (S.).
- Lagny (Seine-&Marne), 61. *Laingny.*
- Laignes (Côte-d'Or), 61.
- Lampedouse, île de la Méditerranée, 429. *La Lempioûse.*
- Lance, 103, 157, 347, 359, 361, 367, 369.
- Landricourt (de), Hugues.
- Langes, chemise, 82.
- Languedoc (Chevaliers du), 387.
- Large (Le). *Voy.* Henri 1^{er}, comte de Champagne.
- Laurent (Chapelle de Saint-), à Joinville, 505. *S. Lorans.*
- Laurette, comtesse de Sarrebruck, 79, n. 1.
- Lavement des pieds, 19, 463, 465.
- Lazare (Le maître de Saint-), 361, 363.
- Légat en Terre-Sainte, Eudes de Châteauroux.
- Lempioûse (La). *Voy.* Lampedouïe.
- Lèpre & péché, 17, 19.
- Lépreux (Le), furnom de Baudouin, roi de Jérusalem.
- Lefueil. *Voy.* Luxeuil.
- Liban, montagne de Syrie, 385.
- Limisso, ville de Chypre, 93, 99. *Limeson.*
- Linay (Ardennes), 461.
- Lionceau reffuscité, 521.
- Lions (Chasse aux), 329.
- Lisieux (Évêque de), Jean de Samois.
- Liz. *Voy.* Lys.
- Lizeu. *Voy.* Luxeuil.
- Long (Philippe de France ou Philippe V, dit le).
- Longchamp. *Voy.* Saint-Cloud.
- Lorraine, 77.
- Lorraine (Duc de), Mathieu II.
- Lorrains plaissant en France, 461. *Looreins.*
- LOUIS IX, roi de France. Sa naissance, 47. — Son couronnement, 49. — Son éducation, 49. — Ses relations avec le comte de Champagne, 55, 57, 59, 61, 65. — Il tient une cour plénière à Saumur, 65. — Il est en guerre avec le roi d'Angleterre, 33. — Vainqueur à Taillebourg, 69, 71. — Il impose la paix au comte de la Marche, 71, 73. — Il tombe malade & se croise, 73, 75. — Il fait prêter ferment en 1248 à ses barons, 79. — Il arrive en Chypre, 87. — Ses relations avec le roi des Tartares, 89, 91, 313, 315, 327, 329. — Il accueille l'impératrice de Constantinople, 93. — Il part de Chypre, 97, 99. — Il débarque en Égypte, 101, 105. — Il entre dans Damiette, 109. — Il refuse de partager les vivres trouvés dans la ville, 111, 113. — Il attend des renforts, puis marche vers le Caire, 119, 121. — Il est arrêté par une branche du Nil, 127, 129, 133, 139, 141. — Il passe le fleuve à gué, 143, 145. — Part qu'il prend à la bataille de Manfourah, 153 à 159. — Il pleure la mort de

son frère, 163, 165. — Il se maintient contre les Sarrafins, 171, 173, 177, 179, 187. — Contraint de repasser le fleuve, il négocie la paix, 193 à 197, 201. — Sa retraite & sa captivité, 203 à 207. — Ses conventions avec le foudan, 223 à 229, 525. — Incidents qui retardent sa délivrance, 231, 235 à 249. — Il s'embarque & paye la rançon promise, 249 à 255. — Sa traversée d'Égypte en Acre, 259, 267 à 271. — Il fait payer ce qui est dû à Joinville, 273. — Il met en délibération son retour en France, 279 à 285. — Il se résout à rester en Terre-Sainte, 285 à 291. — Il décide le départ de ses frères, 291. — Il prend de nouveau Joinville à ses gages, 291, 293, 333, 335. — Il retient d'autres chevaliers, 311, 313, 329, 331, 349. — Il reçoit diverses ambassades, 295, 301 à 305, 309 à 315. — Ses nouvelles relations avec les émirs d'Égypte, 309 à 313, 345, 347, 359, 361. — Sa courtoisie envers madame de Sayette, 311. — Il fortifie Césarée, 313. — Son jugement contre les Templiers, 341, 343. — Il fortifie Jaffa, 345, 347, 375. — Il protège le jeune prince d'Antioche, 349. — Il fortifie Sayette, 369, 371. — Il refuse d'aller en pèlerinage à Jérusalem, 371, 373. — Il est visité par des pèlerins d'Arménie, 377, 379. — Il se rend à Sayette & y ensevelit les morts, 377 à 381, 389. — Il ordonne une expédition contre Bélinas, 381. — Sa rencontre avec un prétendu Assaffin, 395. — Il apprend la mort de sa mère, 403, 405. — Il décide & prépare son retour, 407 à 413. — Son embarquement, 413. — Dangers qu'il court près de Chypre, 413 à 427. — Suite de sa traversée, 429 à 437. — Il se décide avec peine à débarquer à Hyères, 437, 439. — Il conclut le mariage de sa fille, 447, 449. — Il était devenu suzerain de Joinville, 79, n. 2, 457, n. 1, 543. Il mande ses barons & se croise une seconde fois, 485 à 489. — Il tombe malade en Afrique, 491. — Sa mort, 499, 501. — Son portrait, 153. — Ses vêtements, 23, 25, 43, 67, 205, 267, 269, 449. — Son bon sens, 17,

21, 23, 25, 27. — Sa fobriété, 15, 449. — Son dévouement à son peuple, 5 à 13, 107, 203, 205, 289, 417 à 421, 431. — Ses avis à Joinville, 15 à 21, 29 à 31, 425, 427, 463, 465, 511. — Ses enseignements à ses enfants, 13, 465, 491 à 497. — Sa piété filiale, 403, 405. — Son amour pour les gens de bien, 19, 21, 465, 493. — Prix qu'il attachait aux bons conseils, 39, 441, 443, 493. — Combien il était pacifique, 45, 457 à 461, 497. — Sa justice, 39 à 43, 495. — Sa loyauté, 13, 45, 47, 257, 259, 457, 459, 503. — Sa générosité, 483. — Estime qu'il faisait de la foi, 29 à 37, 509, 511. — Sa confiance en Dieu, 49, 137. — Ses aumônes, 465, 479 à 483. — Son amour pour les pauvres, 19, 449, 465, 479, 481. — Ses pratiques de piété, 39, 449, 463 à 467. — Ses scrupules dans la collation des bénéfices, 467, 497. — Sa haine pour le péché, 17, 19, 491. — Son horreur pour les blasphèmes, 15, 461, 463, 493, 497. — Son averfion pour la médisance, 15, 493. — Sa févérité, 81, 117, 263, 341, 343, 429 à 433, 445. — Sa fermeté, 43, 45, 451 à 455. — Son courage dans la captivité, 225, 227, 235, 241, 243. — Son désintéressement, 73, 447. — Ses imperfections, 269, 333, 399, 423, 433, 435, 439, 445. — Ses réformes, 113, 441, 467 à 479. — Ses fondations, 465, 467, 481 à 485. — Il est canonisé & levé de terre, 501, 503. — Comment son histoire fut entreprise par Joinville, 3, 11. — Il lui apparaît en songe, 505.

Louis de France, fils de S. Louis, 13.

Louis de France, comte d'Évreux, frère de Philippe IV, 503.

Louis X, dit le Hutin, fils de Philippe IV & de Jeanne de Navarre; roi de Navarre, comte de Champagne & de Brie en 1305; roi de France en 1314, 3, 11, 503, 539.

Loupey (de), Frédéric.

Lucie, princesse d'Antioche, veuve de Boémond V, 349, n. 2.

Lusignan, près Poitiers (Vienne), 69.

Lusignan (de), Hugues.

Luxembourg (Comte & comtesse de), Henri III, Marguerite de Bar.

- Luxeuil, abbaye (Haute-Saône), 459.
Lixeu, Lefueil.
 Lyon (Rhône), 85.
 Lyon (Concile de), 485.
 Lyon (Archevêque de), Henri de Villers.
 Lys, abbaye près Melun (Seine-&-Marne), 465, 481. *Liȝ.*
- Machabées (Les), 371.
 Magdeleine (Ste), 445.
 Magdeleine (Eglise de la), à Paris, 487.
 Magog, 315.
 Mahaut, comtesse de Boulogne, 47, n. 1, 541.
 Mahomet, 167, 239, 243, 247, 299, 305, 307.
 Maires, 467 à 475.
 Maladie dans le camp des chrétiens, 195, 199, 201.
 Malbiffon. *Voy.* Maubouiffon.
 Malek-Naffer, prince d'Alep, foudan d'Emesse ou de la Chamelle, plus tard foudan de Damas, 97, n. 1, 295, 309, 341, 343, 345, 347, 353 à 363, 371.
 Malek-Saleh Nagem-eddin Ayoub, foudan de Babylone, 95, n. 2, 97, 99, 107, 109, 113, 117, 123, 127, 131, 133, 191, 193, 231, 353, 359.
 Malrut. *Voy.* Maurupt.
 Manehoft (Ste). *Voy.* Meneshould (Ste).
 Mangou Khan, roi des Tartares, 327.
 Mankberni (Djélall-eddin).
 Mansfourah (Égypte), 7, 127, n. 1, 145, 155, 159, 165, 219, 261. *L'Aumafourre, la Maffoure.*
 Manteau, 23, 65, 67, n. 1, 339.
 Maques. *Voy.* Mecque (La).
 Marc (S.), 47, 413.
 Marcel, fergent, 207.
 Marche (Comte & comtesse de la), Hugues X, Hugues XI, Isabelle d'Angoulême.
 Maréchal de France, Aubry Clément, Guillaume de Beaumont.
 Marguerite de Bar, femme de Henri III, comte de Luxembourg, 461.
 Marguerite de Bourbon, femme de Thibaut 1^{er}, roi de Navarre, 449.
 Marguerite, comtesse de Flandre, 453.
 Marguerite de Provence, femme de S. Louis, 45, n. 1, 93, 97, 227, 245, 263 à 267, 343, 397, 399, 403 à 407, 423, 425, 429 à 439.
 Marguerite de Refriel, dame de Sayette ou Soiette, alliée à Joinville, 311, n. 1.
 Marie de Chypre, fille d'Alix reine de Chypre, femme de Gautier IV, comte de Brienne & de Jaffa, 61, n. 2, 353, n. 1.
 Marie, impératrice de Constantinople, fille de Jean d'Acre, 91, n. 2, 93, 95.
 Marie de Coucy, femme d'Alexandre II, roi d'Écosse, puis de Jean d'Acre, 95, n. 1.
 Marie de France, sœur de Philippe Auguste, femme de Henri 1^{er}, comte de Champagne, 53.
 Marie de Vertus, 405.
 Marly (de), Mathieu.
 Maroc (Détroits de), aujourd'hui détroit de Gibraltar, 329. *Marroch.*
 Marseille (Bouches-du-Rhône), 39, 79, 85, 439, 445.
 Martin IV, pape, 501, n. 2.
 Massacre des prisonniers chrétiens, 203, 209, 217 à 221, 245.
 Maffe, arme, 117, 153 à 157, 161, 367, 385.
 Maffourre (La). *Voy.* Mansfourah.
 Mathieu, évêque de Chartres, 455.
 Mathieu II, duc de Lorraine, 59.
 Mathieu de Marly, chevalier de la fuite du roi, 115.
 Mathieu (Abbaye de Saint-), à Rouen, 481. *Saint-Mathé de Roan.*
 Mathilde, dame de Bourbon, 439.
 Maubouiffon (Abbaye de), près Pontoise, 465, 481. *Malbiffon.*
 Mauclerc (Pierre, comte de Bretagne, dit).
 Mauritanie (Afrique), 247. *Mortaig, Morentaigne.*
 Maurupt ou Malrut (Le doyen de), 87, 119.
 Mauvoisin (Gui).
 Mecque (La), ville d'Arabie, 239. *Maques.*
 Médecins. *Voy.* Chirurgiens.
 Mello (de), Gui, Guillaume.
 Melun (Seine-&-Marne), 449, 460, n. 3, 481.
 Menaces de Dieu, 27, 29, 425, 427.
 Meneshould (Sainte-), département de la Marne, 273, 275. *Sainte Manehoft.*
 Ménétriers, 189, 191, 351, 449.
 Menoncourt (de), Renaud.
 Menu-vair, fourrure, 117, 215.
 Merle (du), Foucaud.

- Metz en Lorraine (Mofelle), 77.
 Mez (du), Clément Aubry.
 Michel (S.) 537.
 Michel (Le curé de Saint-), à Acre, 275.
 Michel en Thiérache (Abbé de Saint-),
 Guillaume de Monfon.
 Mimery (de), Jean.
 Miracles de la sainte Vierge, 401,
 437.
 Mohammed, roi des Corafmins, appelé
 par Joinville empereur de Perle,
 315, n. 2, 317, 323, n. 2, 546.
 Moines blancs, 67, n. 3, 81, n. 1.
 Moïse, 513.
 Monnaies, 540, 541.
 Monfon (de), Guillaume, Jean.
 Montagne (Vieux de la).
 Montagne merveilleuse, 87.
 Montbéliard (de), Ami, Eschive, Eudes.
 Montbéliard (Comte de), Thierry III.
 Montcéliard (de), Simon.
 Montfaucon (Seigneur de), Ami de
 Montbéliard.
 Montfaucon (Bâtard de), Barthélémy.
 Montfort (de), Alix, Philippe.
 Montfort (Comte & comtesse de),
 Amauri VI, Jean, Jeanne de Châteaudun.
 Montléart (de), Thiébaud.
 Monthéri (Seine-&-Oise), 33, 51.
 Montmartre (Porte), à Paris, 485.
 Morée, ancien Péloponnèse, 99, 103,
 283.
 Morée (Prince de), Geoffroy de Ville-Hardouin.
 Morentaigne, Mortaig. *Voy.* Mauritanie.
 Musique (Instruments de). *Voy.* Cor,
 Nacaire, Tabour, Trompe, Vielle.
 Muffambourc (de), Geoffroy.
- Nacaire, 98, 104, 152, 179, 188, 232.
 Nangis (de), Guillaume.
 Nanteuil (de), Philippe.
 Nanton (de), Joffrand.
 Naplouse, ancienne Samarie selon Joinville (plutôt Sichem), 377. *Naples*.
 Nancy (de), Aubert.
 Narjot de Toucy. *Voy.* Philippe de Toucy.
 Navarre (de), Blanche.
 Navarre (Roi & reine de), Charles, Isabelle de France, Jeanne de Navarre, Louis le Hutin, Marguerite de Bourbon, Philippe, Thibaut IV, comte de Champagne, Thibaut II.
- Navigation, 85, 87, 97, 99, 203 à 213,
 229, 251, 267, 269, 411 à 439.
 Nazac, 263, n. 1.
 Nemours (de), Gautier, Philippe.
 Nesle (de), Jean II.
 Nesle (Dame & seigneur de), Alix de Montfort, Simon.
 Neuville (de), Pierre.
 Nevers (Comte de), Guigues V.
 Nicolas (S.), 171, 423, 425.
 Nicolas (Cimetière Saint-), à Acre, 367.
 Nicolas de Choisi ou de Soifi, maître fergent du roi, 255, 429.
 Nicolas, maître de la Trinité, 251, 253, 255.
 Nicolas de Varangéville (Saint-), auj. Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe), 423, n. 1, 425.
 Nicole d'Acre, 239, 241.
 Nicosie, capitale de Chypre, 91. *Nicosie*.
 Nicosie (Archidiacre de), Raoul Grofparmi.
 Nil, fleuve d'Afrique, 121 à 133, 177, 179, 181, 189, n. 1, 195, 197, 203 à 211, 217, 219, 229, 235, 239, 245, 249, 257. *Voy. aussi* Rexi.
 Noé, 307.
 Nogent (de), Artaud.
 Nogent-l'Artaud (Aisne), 63.
 Norwège, 329. *Noroe*.
 Notre-Dame (Eglise de), à Damiette, 119.
 Notre-Dame de Tortose, 401.
- Octay (Faress-eddin).
 Oifelay (Haute-Saône), 271. *Oifelair*.
 Olive (Evêque d'), Guillaume de Pontoise.
 Olivier de Termes, 11, 387, 389, 421.
 Orchies (Nord), 539.
 Oriflamme, 103, 107, 155.
 Orléans (Loiret), 461. *Orliens*.
 Orléans (d'), Jean.
 Ofée, 521.
 Otricourt (d'), Etienne.
- Palestine (Syrie), 513.
 Panetier (Le), Gervais.
 Pantalarée, île de la Méditerranée, 429. *Pantennellée*.
 Paphos. *Voy.* Baffe.
 Paradis à brûler, 295, 297.
 Paradis terrestre, 123, 125.
 Paris, 43, 51, 69, 75, 79, 109, n. 1

- 299, 425, 447, 453, 461, 475, 477, 481, 485, 487.
 Paris (Couvent des Cordeliers de), 489.
 Paris (Evêque de), Guillaume III d'Auvergne.
 Paris (Hôtel-Dieu de), 481.
 Paris (Jardin du roi à), dans l'île Notre-Dame, 41.
 Paris (Prévôt de), Etienne Boileau.
 Paris (Prévôté de), 475 à 479.
 Paris. *Voy.* Saint-Antoine, Auxerre (Hôtel du comte d'), Aveugles, Sainte-Chapelle, Sainte-Croix, Magdeleine, Montmartre, Petit-Pont, Temple, Tiferands.
 Parisiens, 51.
 Paffe-Poulain, en Syrie, entre Acre & Sur, 379.
 Paul (S.), 509.
 Paul (Comte de Saint-), Hugues V.
 Pauvres, messagers de Dieu, 299.
 Péché & lèpre, 17, 19.
 Péchés des chrétiens, pourquoi les pires de tous, 297, 299.
 Pèlerins, 351, 377, 379.
 Pelisse, 169.
 Perche (Comté du), 51.
 Pers, 449, n. 2.
 Perfe (Empereur de), Barbaquan, Mohammed.
 Petit-Pont de Paris, 109.
 Philippe II, roi de France, dit Auguste, 53, n. 1, 331, n. 1, 371 à 375, 445, 495.
 Philippe de France, comte de Bourgogne, dit Hurepel, oncle de S. Louis, 51, n. 1.
 Philippe III, roi de France, 17, 25, 491 à 499, 501, 547.
 Philippe IV, roi de France, 17, 25, 29, n. 1, 147, 463, 503.
 Philippe de France, frère de Louis X, depuis Philippe V, roi de France & de Navarre, dit le Long, 13.
 Philippe de Montfort, seigneur de Sur, 207, 225, 259, 381.
 Philippe de Nanteuil, chevalier de la suite du roi, 93, 115.
 Philippe de Nemours (*d'Anemos*), 251, 257, 287.
 Philippe de Toucy, plutôt que Narjot (*Nargoe*) de Toucy, 329, 331, n. 1.
 Philippine de Champagne, fille de Henri II, comte de Champagne, femme d'Erard de Brienne, 55.
 Pierre merveilleuse, 403.
 Pierre (S.), 307, 309.
 Pierre d'Auberive, 151.
 Pierre d'Avallon, 131, 289.
 Pierre Barbet, archevêque de Reims, 503, n. 2.
 Pierre de Bourbonne, 273.
 Pierre, comte de Bretagne, dit Mauclerc, 51, 55, 57, 65, 121, 159, 165, 221, 223, 229, 237, 251, 523.
 Pierre, évêque de Châlons, 453, 455.
 Pierre le Chambellan, 291, 381, 419, 435, 461.
 Pierre de Courtenay, 117, 139, 157, 273.
 Pierre de Fontaines, jurifconsulte, 41, n. 1.
 Pierre de France, comte d'Alençon, fils de S. Louis, 5, 343, 499.
 Pierre de Neuville, dit Caier, 159, 161.
 Pierre de Pontmolain, 293.
 Pierre de Villebride, grand-maître de l'Hôpital, 359.
 Pierrière, forte d'engin, 135, n. 1, 139, 141.
 Pigeons messagers, 107.
 Pilate (Ponce-).
 Pilet, trait, 136, 138, 160, 180, 208, 260.
 Piney (Aube), 461. *Priney*.
 Pifans, 265.
 Plantagenet (Geoffroy).
 Plonquet, 103.
 Poissons fossiles, 403.
 Poitiers, 69, 73.
 Poitiers (Comte & comtesse de), Alfonso, Jeanne de Touloufe.
 Poitou, 33.
 Ponce, écuyer de S. Louis, 445.
 Ponce-Pilate, 515.
 Pont de bateaux, 109, 193, 197, 203, 219.
 Pontmolain (de), Pierre.
 Pontoife (Seine-&-Oise), 407, 481.
 Pontoife (Hôtel-Dieu de), 465, 481.
 Pontoife (de), Guillaume.
 Portugal (Roi de), Alfonso, Sanche II.
 Poulains, nom donné aux paysans de la Terre sainte, 289.
 Prêcheurs (Couvents de), 23, 465, 467, 481, 499.
 Prêcheurs, 449. *Voy.* Raoul, Yves le Breton.
 Prémontré, 55.
 Prêtres guerroyant, 173, 175, 261, 355.
 Prévôts, 467, à 475, 497.

- Priney. *Voy.* Piney.
 Processions, 47, 87, 119, 407.
 Provence, 437, 443, 445.
 Provence (de), Dragonet, Eléonore, Marguerite.
 Provence (Comte de), Charles de France.
 Provins (Seine-&-Marne), 263, 275, 449.
 Provins (Couvent des Prêcheurs de), 23.
 Prud'homme, 21, 375, 535.

 Quinze-Vingts. *Voy.* Aveugles.

 Rames (Palestine), 361.
 Rames (L'évêque de), 355.
 Rancon (de), Geoffroy.
 Raoul, sire de Coucy, 147.
 Raoul, frère prêcheur, 267.
 Raoul Grosparmi, archidiacre de Nicotie, garde du sceau royal, évêque d'Evreux, puis cardinal-évêque d'Albano, 419, 546.
 Raoul de Soissons, 313.
 Raoul de Wanou, 149, 151, 215.
 Raxi. *Voy.* Rexi.
 Reims (Marne), 455, 461, 487. *Rains, Reins.*
 Reims (de), Baudouin.
 Reims (Archevêque de), Pierre Barbet, Thomas de Beaumetz.
 Reliques, 211, 403, 455, n. 1, 487, 505.
 Reliques (Camelins pris pour des), 403.
 Remi de Reims (Abbaye de Saint-), 455.
 Rémond, Templier, maître des mari-niers, 415, 417.
 Renaud de Menoncourt, 149.
 Renaud de Trie, 47, 541.
 Renaud de Vichiers, maréchal du Temple, puis grand-maître, 123, 253, 255, 275, 303, 341, 343, 381.
 Rendre, chose dure, 21.
 Renégats, 219, 221, 239, 263, 313, 347, 523.
 Refnel (de), Alix, Gautier, Marguerite.
 Rexi, Raxi, Rixi ou Rifil, branche du Nil, nommée par les Arabes Aschmoun-Thenah, 127, 129, 131, 133, 137 à 145, 153 à 165, 177, 179, 181, 185, 193.
 Rhône, fleuve, 81, 85.
 Richard, roi d'Angleterre, dit Cœur-de-Lion, 53, n. 3, 371, 373.

 Rifil, Rixi. *Voy.* Rexi.
 Roan (Saint-Mathé de). *Voy.* Mathieu de Rouen (Saint-).
 Robe, vêtement pour les hommes & pour les femmes, 24, 26, 78, 92, 268, 448.
 Robert II, duc de Bourgogne, 542.
 Robert III, comte de Dreux, 57.
 Robert de France, comte d'Artois, frère de S. Louis, 65, n. 5, 75, 121, 129, 133, 139, 143 à 147, 155, 163, 175, 195, 269, 543.
 Robert, patriarche de Jérusalem, appelé aussi Gui, 111, 241, 243, 353, 355, 411.
 Robert de Sorbon, fondateur du collège de Sorbonne, 21, n. 1, 23, 25.
 Roche de Glun (Drôme), 85. *Roche de Gluy.*
 Roche de Glun (Seigneur de la), Roger.
 Roche de Marfeille (La), éminence récemment détruite, qui dominait le vieux port, & qui était sur l'emplacement de la cathédrale actuelle, 85.
 Rochelle (La), en Poitou, 33.
 Rodolphe, fils d'Albert, roi d'Allemagne, 425, n. 1.
 Roelle ou rondelle, 161.
 Roger, seigneur de la Roche de Glun, 85.
 Rome, 453, 503.
 Rome (Cour de), 45, 409, 453, 501.
 Rome (Ste Eglise de), 529.
 Rome (Empereur de), Auguste, Titus.
 Rondelle ou roelle, 161.
 Ronnay (de), Henri.
 Rouen (Archevêque de), Guillaume II de Flavacourt.
 Rouen. *Voy.* Mathieu (Saint-).
 Royaumont, abbaye (Seine-&-Oise), 465, 481.

 Saba (La reine de), 517.
 Sac (Frères du), ou de la Pénitence de Jésus-Christ, 485.
 Safad (Palestine), 353. *Le Saffar, le Saphat.*
 Saffran (Le). *Voy.* Séphouri.
 Saïète, flèche, 316, 317, n. 1, 318, 328.
 Saillenay (de), Jean.
 Saintes (Charente-Inférieure), 71.
 Saladin, Salehadin ou Salah-eddin, foudan de Damas, d'Alep & d'Égypte, 219, 297, 373.

- Salebruche. *Voy.* Sarrebruck.
 Salehadin. *Voy.* Saladin.
 Salomon, roi des Juifs, 517, 527.
 Samarie. *Voy.* Naploufe.
 Samit, 65, n. 3, 66, 268.
 Samois (de), Jean.
 Samfon le fort, 521.
 Sancerre (Comte de), Étienne.
 Sancerre (Comté de), 61, 542.
 Sanche II, roi de Portugal, 543.
 Saône, rivière, 81, 85.
 Saphat (Le). *Voy.* Safad.
 Sargines (de), Geoffroy.
 Sarrafîn (Jean).
 Sarrafîns en général, 53, 169, 281, 297, 299, 325, 373, 535.
 Sarrafîns d'Égypte, 13, 101 à 109, 113 à 119, 123, 127 à 167, 171 à 187, 193 à 197, 201 à 227, 239 à 245, 249, 251, 257 à 261, 265, 267, 503, 521 à 525.
 Sarrafîns de Pantalarée, 431.
 Sarrafîns de Syrie, 9, n. 2, 313, 345, 347, 351, 357, 361 à 371, 377, 383 à 389.
 Sarrebruck (Comte & comtesse de), Jean d'Apremont, Laurette.
 Saumur (Maine-et-Loire), 65, 67.
 Savoie (de), Béatrix, Thomas.
 Sayette, ancienne Sidon (Syrie), 369, 371, 377, 381, 389, 391, 395, 397, 403, 407, 411, 413.
 Sayette (Dame de), Marguerite de Refnel.
 Sceau brisé, 47.
 Scecedin ou Fakr-eddin, fils du scheick Sadr-eddin, 131, n. 1, 133, 175.
 Scorbuto, 195, 199, 201.
 Sébastien (S.), 133.
 Sebrei, Sarrafîn de Mauritanie, 247.
 Seine, fleuve, 483, 485.
 Senaingan (de), Alenars.
 Séphouri, près d'Acre, 275. *Le Saf-fran.*
 Serge, 487.
 Sergents, 67, 95, 115, 117, 119, 151, 153, 161, 163, 171 à 175, 205, 255, 331, 333, 341, 361 à 365, 383, 385, 471, 489.
 Sergents du Châtelet, 79.
 Sergents à cheval, 471.
 Sergent à masse, 155.
 Sergents à pied, 173, 471.
 Serment, 103, 379, 381.
 Sezaire. *Voy.* Césarée.
 Sézanne (Marne), 57.
 Sharmefah (Égypte), 131. *Sormefac.*
 Sichem. *Voy.* Naploufe.
 Sicile, 75, 431. *Cexile.*
 Sicile (Roi de), Charles de France, Conrad II.
 Sidon ou Sidoine. *Voy.* Sayette.
 Simon, sire de Joinville, père de l'historien, 31, 59.
 Simon de Montcéliard, maître des arbalétriers du roi à Sayette, 369.
 Simon, sire de Nesle, régent du royaume, 39, n. 2.
 Siverey (de), Erard.
 Soiette. *Voy.* Sayette.
 Soifi ou Choifi (de), Nicolas.
 Soiffons (Aisne), 447.
 Soiffons (de), Raoul.
 Soiffons (Comte de), Jean II de Nesle.
 Soiffons (Évêque de), Jacques de Castel, ou plutôt Gui de Château-Porcien.
 Sonnac (de), Guillaume.
 Sophonias, 533.
 Sorbon (de), Robert.
 Sormefac. *Voy.* Sharmefah.
 Subeite, Soubeita ou Souciba, château de Bélinas, 385.
 Sur, ancienne Tyr (Syrie), 289, 381, 395, 411, 413, 541.
 Sur (Seigneur de), Philippe de Montfort.
 Surcot, 25, n. 2, 43, 67, n. 1, 69, 93, 311, 415.
 Surplis, 169.
 Tabarié (Syrie), l'ancienne Tibériade, 353.
 Tabarié (Seigneur & dame de), Eschive, Eudes de Montbéliard.
 Tabour, 104, 178, 188, 356.
 Taillebourg (Charente-Inférieure), 71.
 Tanis (Égypte), 127. *Tenis.*
 Targe, 105, 183, 345.
 Tartares, 89, 95, 313 à 327, 391. *Tartarins.*
 Tartare (Prince), vainqueur des Coralmins, 321, 323, 353, n. 3.
 Tartares (Prince des), Houlagou.
 Tartares (Le roi des), 89, 95.
 Tartares (Roi des), Gengis-Khan, Mangou-Khan.
 Temple de Jérusalem (Le), 519.
 Temple (Commandeur du), Étienne d'Otricourt.
 Temple (Grand maître du), Guillaume, de Sonnac, Renaud de Vichiers.
 Temple (Le maréchal du), 385. *Voy.*

- aussi* Hugues de Jouy, Renaud de Vichiers.
- Temple (Trésorier du), 255.
- Temple (Carrefour du), à Paris, 485.
- Temple (Porte du), à Paris, 485.
- Templier. *Voy.* Hugues, Rémon.
- Templiers, 123, 131, 145, 147, 171, 181, 223, 225, 253, 255, 301, 303, 341, 343, 361, 377, 381 à 385, 523.
- Tennis. *Voy.* Tanis.
- Termes (de), Olivier.
- Terre sainte, 9, 53, 77, 89, 111, 339, 343, 387, 411, 421.
- Thau, lettre de l'alphabet des Juifs, 517.
- Thibaut II, comte de Bar, 461.
- Thibaut V, comte de Blois, 61, 63, 65.
- Thibaut II, comte de Champagne, 61, n. 3.
- Thibaut III, comte de Champagne, fils de Henri 1^{er}, 53, 55.
- Thibaut IV, comte de Champagne, roi de Navarre, 51, 55 à 61, 65, 191, n. 1, 447, n. 3, 542, 543.
- Thibaut II, roi de Navarre, marié à Ifabelle, fille de S. Louis, 23, n. 1, 25, n. 3, 447, 449, 459, 489, 544.
- Thiebaut de Montléart, maître des arbalétriers, 115, 363, 365.
- Thiérache (Abbé de Saint-Michel en), Guillaume de Monfon.
- Thierry III, comte de Montbéliard, 101, 105.
- Thomas de Beaumetz, archevêque de Reims, 453, 455.
- Thomas de Savoie, comte de Flandre, 542.
- Thunes. *Voy.* Tunis.
- Thuringe (de), Elifabeth.
- Tibériade. *Voy.* Tabarié.
- Timbale. *Voy.* Nacaire.
- Tiretaine, 43.
- Tisserands (Quartier des), à Paris, 485.
- Les Tiffarans.*
- Titus, empereur de Rome, 481, 548.
- Toile de coton, 233.
- Toile écru, 213.
- Toile teinte, 229.
- Tortose (Syrie), 401. *Tortouze.*
- Touaille, toile, 98, 168, 350, 402.
- Touaille, turban, coiffure, 206, 249, 367, 432, 434.
- Toucy (de), Narjot, Philippe.
- Toulouse (de), Jeanne.
- Touran-Schah, fils de Malek-Saleh Nagem-eddin Ayoub, foudan de Babilone, 193, 201, 221 à 237, 241 à 247, 263, 295, 309, 523, 525.
- Tours (Bailli de), Geoffroy de Villette.
- Trafentefi, Traffefontes. *Voy.* Trebizonde.
- Trafegnies (de), Gilles.
- Trébizonde (Turquie d'Asie), 397. *Trafentefi, Traffefontes.*
- Trébizonde (Sire de), Comnène.
- Trichâtel (de), Hugues.
- Trie (de), Renaud.
- Trinité (Frère de la), Jean.
- Trinité (Maître de la), Nicolas.
- Tripoli de Syrie, 349, 401. *Tyrple, Triple.*
- Tripoli (Comte de), Boémond VI.
- Tristan (Jean de France, dit).
- Trompe, 152, 154.
- Troyes (Aube), 57, 59, 63.
- Tunis (Afrique), 5, 431, 491: *Thunes.*
- Tunis (Le roi de), 429.
- Turcs ou Sarrafins. *Voy.* Sarrafins.
- Tusculum (Évêque de), Eudes de Châteauroux.
- Tyoys (Le), Henri.
- Tyr. *Voy.* Sur.
- Tyrple. *Voy.* Tripoli.
- Urbain (Saint-), abbaye près Joinville (Haute-Marne), 83, 455, 457.
- Urbain (Abbé de Saint-), Adam, Geoffroy, Jean de Mimery.
- Vair, fourrure, 22, 23, 269, 449. *Voy. aussi* Menu-vair.
- Vaiffeau d'argent offert en vœu, 423, 425.
- Val (Le seigneur du), frère de Pierre d'Avallon, 131.
- Val-Secret, abbaye de l'ordre de Prémontré (Aifne), 55, 57.
- Valenciennes (de), Jean.
- Valery (de), Érard, Jean.
- Valets, 544, 545.
- Valet gentilhomme, 347.
- Valois (Comte de), Charles de France.
- Varangéville (Saint-Nicolas de).
- Vatace, empereur des Grecs, 331, 397.
- Vaucouleurs (de), Hugues.
- Vaucouleurs (Sire de), Geoffroy de Joinville.
- Vauquelour, 76.
- Vauvert, maison de Chartreux, près Paris, 481, 547.
- Verges d'or, 193, n. 1.

Vernon (Hôtel-Dieu de), 465, 481.	Villers (de), Henri.
Verfey (de), Villain.	Villette (de), Geoffroy.
Vert, drap vert, 22, 23, 311.	Vincennes, près Paris, 41, 43.
Vertus (Marne), 57.	Vœux pieux, 423, 425.
Vertus (de), Marie.	Voyffe (de), Jean.
Vêtir (Comment on se doit), 17, 23 à 27.	Vranas, seigneur grec, 331, n. 1.
Vichiers (de), Renaud.	
Vicomtes, 467 à 475.	Wanou (de), Raoul.
Vicillards, honorés par les Sarrafins, 133.	
Vielle, 449.	Yères. <i>Voy.</i> Hyères.
Viennois (Dauphine de), Béatrix de Savoie.	Yles. <i>Voy.</i> Île-Aumont.
Vierges sages & vierges folles, 533.	Ymbert. <i>Voy.</i> Imbert.
Vieux de la Montagne (Le), chef des Affaffins ou Ilmaéliens de Syrie, 167, 301 à 309, 545.	Yolande de Bretagne, fille de Pierre Mauclerc, 55, n. 2, 57, 59, n. 1.
Villain de Versey, 103.	Yolande de Dreux, fille de Robert III, comte de Dreux, mariée à Hugues IV, duc de Bourgogne, 57.
Villebride (de), Pierre.	Yves le Breton, frère prêcheur, 295, 305 à 309.
Ville-Hardouin (de), Geoffroy.	



TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE.	j
NOTICE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION ET LES MANUSCRITS QUI ONT SERVI A LA PRÉPARER.	xvii

HISTOIRE DE SAINT LOUIS

I.	Dédicace & division de l'ouvrage.	2-3
II.	Exemples du dévouement de saint Louis.	6-7
III.	Commencement du premier livre. Principales vertus de saint Louis.	12-13
IV.	Horreur de saint Louis pour le péché ; son amour pour les pauvres.	16-17
V.	Estime de saint Louis pour la prud'homie & la probité.	18-19
VI.	Comment saint Louis pensait qu'on se doit vêtir.	22-23
VII.	Profit à tirer des menaces de Dieu.	26-27
VIII.	Ce que saint Louis pensait de la foi.	28-29
IX.	Guillaume III, évêque de Paris, console un théologien.	30-31
X.	Foi du comte de Montfort. Il ne faut pas discuter avec les Juifs.	34-35
XI.	Habitudes de saint Louis. Un cordelier lui prêche la justice.	36-37
XII.	Comment saint Louis rendait la justice.	38-39
XIII.	Saint Louis repousse une demande injuste des évêques.	42-43
XIV.	Loyauté de saint Louis.	44-45
XV.	Commencement du second livre. Naissance & couronne- ment de saint Louis.	46-47
XVI.	Premiers troubles du règne de saint Louis.	48-49
XVII.	Croisade de Richard Cœur-de-Lion. Droits d'Alix, reine de Chypre, sur la Champagne.	52-53
XVIII.	Les barons attaquent Thibaut IV, comte de Cham- pagne.	54-55
XIX.	Le père de Joinville défend Troyes. Paix entre le comte de Champagne & la reine de Chypre.	58-59
XX.	De Henri 1 ^{er} , dit le Large, comte de Champagne.	60-61
XXI.	Saint Louis tient une cour plénière à Saumur, en 1241.	64-65
XXII.	Bataille de Taillebourg, en 1242.	68-69
XXIII.	Soumission du comte de la Marche.	70-71
XXIV.	Saint Louis tombe malade & se croise, en 1244.	72-73
XXV.	Joinville se prépare à partir pour la croisade.	76-77
XXVI.	D'un clerc qui tua trois sergents du roi.	78-79
XXVII.	Joinville quitte son château.	80-81

XXVIII.	Embarquement des croisés au mois d'août 1248.	84-85
XXIX.	Séjour en Chypre; ambassade des Tartares; Joinville retenu aux gages du roi.	86-87
XXX.	L'impératrice de Constantinople arrive en Chypre.	90-91
XXXI.	Du foudan d'Iconium, du roi d'Arménie & du foudan de Babylone.	94-95
XXXII.	Départ de Chypre, en 1249.	96-97
XXXIII.	Préparatifs du débarquement en Egypte.	100-101
XXXIV.	Les croisés débarquent en face des Sarrafins.	104-105
XXXV.	Saint Louis prend possession de Damiette.	106-107
XXXVI.	Faute de saint Louis; défords des croisés.	108-109
XXXVII.	Les Sarrafins attaquent le camp; mort de Gautier d'Austrèche.	112-113
XXXVIII.	Nouvelles attaques des Sarrafins; le roi se décide à attendre l'arrivée du comte de Poitiers.	116-117
XXXIX.	L'armée se met en marche.	120-121
XL.	Du Nil.	122-123
XLI.	Construction d'une chaussée sur le fleuve.	128-129
XLII.	Une attaque des Sarrafins est repoussée.	132-133
XLIII.	Le feu grégeois lancé contre les <i>chats-châteaux</i>	134-135
XLIV.	Les <i>chats-châteaux</i> brûlés par le feu grégeois.	138-139
XLV.	Passage du fleuve à gué; mort du comte d'Artois.	142-143
XLVI.	Joinville, blessé & bloqué par les Sarrafins, est délivré par le comte d'Anjou.	146-147
XLVII.	Le corps de bataille du roi attaque les Sarrafins.	152-153
XLVIII.	Les chrétiens refoulés sur le fleuve; pont défendu par Joinville; retraite du comte de Bretagne au retour de Manfourah.	156-157
XLIX.	Joinville, attaqué par les Sarrafins, continue à défendre le pont.	160-161
L.	Joinville rejoint le roi. Les Sarrafins sont vaincus, & leur camp est pillé par les Bédouins.	162-163
LI.	Des Bédouins.	166-167
LII.	Le camp est attaqué pendant la nuit. Le prêtre de Joinville met en fuite huit Sarrafins.	170-171
LIII.	Les Sarrafins préparent une attaque générale du camp.	174-175
LIV.	Bataille du premier vendredi de carême.	178-179
LV.	Suite de la même bataille.	180-181
LVI.	De la Halca ou garde du foudan.	186-187
LVII.	Conspiration des émirs contre le nouveau foudan.	190-191
LVIII.	Les chrétiens commencent à souffrir de la maladie & de la famine.	192-193
LIX.	L'armée repasse le fleuve. Six chevaliers de Joinville punis de leur impiété.	196-197
LX.	Joinville tombe malade; arrangement tenté avec les Sarrafins; triste état de l'armée.	198-199
LXI.	On tente une retraite par terre & par eau.	202-203
LXII.	Le roi est fait prisonnier; les Sarrafins violent la trêve promise.	204-205
LXIII.	Joinville arrêté sur le fleuve par un vent contraire.	206-207
LXIV.	Joinville se rend prisonnier; sa vie est menacée; il passe pour cousin du roi.	210-211
LXV.	Entrevue de Joinville avec l'amiral des galères; massacre des malades; il rejoint les autres prisonniers à Manfourah.	214-215
LXVI.	Les prisonniers, menacés par les Sarrafins, apprennent le traité conclu par le roi.	220-221

LXVII.	Saint Louis est menacé de la torture; il traite avec les Sarrafins.	224-225
LXVIII.	Les prisonniers descendent le fleuve jusqu'au camp du foudan.	228-229
LXIX.	La conspiration des émirs éclate; le foudan est assassiné.	230-231
LXX.	Le vie des prisonniers est encore menacée; nouveau traité avec les émirs.	234-235
LXXI.	Serment des émirs; scrupules & résistance du roi.	238-239
LXXII.	Exécution du traité; remise de Damiette aux Sarrafins.	242-243
LXXIII.	Le massacre des prisonniers est mis en délibération.	244-245
LXXIV.	Délivrance des prisonniers; Joinville monte sur la galère du roi; départ de quelques croisés pour la France.	248-249
LXXV.	Paiement de la rançon; argent pris par Joinville aux Templiers.	250-251
LXXVI.	Loyauté du roi dans l'exécution du traité.	256-257
LXXVII.	De Gaucher de Châtillon, de l'évêque de Séiffons mar-tyr, & d'un renégat.	258-259
LXXVIII.	Des souffrances de la reine à Damiette.	262-263
LXXIX.	Le roi ajourne ses réclamations contre les Sarrafins. Récit de la traversée.	266-267
LXXX.	Tribulations de Joinville à Acre.	268-269
LXXXI.	Maladie de Joinville. Générosité du comte de Poitiers.	274-275
LXXXII.	Le retour du roi en France est mis en délibération.	278-279
LXXXIII.	Avis divers soutenus dans le conseil; Joinville s'op- pose au départ.	280-281
LXXXIV.	Reproches adressés à Joinville; son entretien secret avec le roi.	284-285
LXXXV.	Le roi annonce qu'il reste en Terre sainte.	288-289
LXXXVI.	Saint Louis décide le départ de ses frères; il retient Joinville à ses gages.	290-291
LXXXVII.	Les frères du roi s'embarquent. Envoyés de l'empe- reur Frédéric II & du foudan de Damas.	292-293
LXXXVIII.	De Jean l'Ermin, artilleur du roi.	296-297
LXXXIX.	Envoyés du Vieux de la Montagne; réponse à leurs menaces.	300-301
XC.	Les envoyés du Vieux de la Montagne reviennent avec des paroles de paix; message de frère Yves le Breton.	302-303
XCI.	Réponse au foudan de Damas; Jean de Valenciennes, envoyé en Egypte, obtient la délivrance de nom- breux prisonniers.	308-309
XCII.	Le roi engage quarante chevaliers de Champagne; sa réponse aux envoyés d'Egypte.	310-311
XCIII.	Comment les Tartares choisirent un chef pour s'affran- chir du prêtre Jean & de l'empereur de Perse.	312-313
XCIV.	Victoire des Tartares sur le prêtre Jean; vision d'un de leurs princes; sa conversion.	318-319
XCV.	Mœurs des Tartares; orgueil de leur roi; saint Louis se repent de lui avoir envoyé un message.	324-325
XCVI.	Chevaliers arrivés de Norwège.	328-329
XCVII.	Philippe de Toucy engagé par le roi. Mœurs des Com- mains.	328-329
XCVIII.	Nouvel engagement de Joinville; comment il vivait outre-mer.	332-333
XCIX.	De quelques jugements prononcés à Césarée.	336-337
C.	Traité avec les émirs d'Egypte; saint Louis fortifie Jaffa.	344-345

CI.	Du comte d'Eu, du prince d'Antioche, & de quatre ménestriers d'Arménie.	348-349
CII.	De Gautier, comte de Brienne & de Jaffa; comment il il fut fait prisonnier par l'empereur de Perse.	350-351
CIII.	Comment le foudan de la Chamelle détruisit l'armée de l'empereur de Perse; mort du comte de Jaffa; alliance des émirs d' Egypte & du foudan de Damas	356-357
CIV.	Le maître de Saint-Lazare vaincu par les Sarrafins.	360-361
CV.	Engagement entre le maître des arbalétriers & les troupes du foudan de Damas, près de Jaffa	362-363
CVI.	Les troupes du foudan passent devant Acre; beau fait d'armes de Jean le Grand.	364-365
CVII.	Sac de Sayette.	368-369
CVIII.	Pourquoi saint Louis refusa d'aller en pèlerinage à Jérusalem.	370-371
CIX.	De Hugues III, duc de Bourgogne. Dépenses de saint Louis à Jaffa.	374-375
CX.	Départ de saint Louis pour Sayette; pèlerins de la grande Arménie; Joinville renvoie un de ses chevaliers.	376-377
CXI.	Expéditions contre Bélinas.	380-381
CXII.	Danger que court Joinville.	384-385
CXIII.	Saint Louis ensevelit les cadavres des chrétiens de Sayette. Amitié de Joinville & du comte d'Eu.	388-389
CXIV.	Prise de Bagdad par les Tartares.	390-391
CXV.	D'un clerc que Joinville prend pour un Assassin.	394-395
CXVI.	Envoyés du seigneur de Trébifonde; arrivée de la reine à Sayette.	396-397
CXVII.	D'un pauvre chevalier & de ses quatre fils.	398-399
CXVIII.	Pèlerinage de Joinville; méprise de la reine; pierre merveilleuse.	400-401
CXIX.	Le roi apprend la mort de sa mère; duretés de la reine Blanche pour la reine Marguerite.	402-403
CXX.	Le roi décide son retour en France; entretien de Joinville & du légat.	406-407
CXXI.	Joinville conduit la reine à Sur. Embarquement du roi.	410-411
CXXII.	Le vaisseau du roi heurte contre un banc de sable.	412-413
CXXIII.	Le roi refuse de quitter son vaisseau.	416-417
CXXIV.	Tempête sur les côtes de Chypre; vœu de la reine & de Joinville.	422-423
CXXV.	Profit à tirer des menaces de Dieu.	424-425
CXXVI.	De l'île de Lampedouse.	428-429
CXXVII.	De l'île de Pantalarée; sévérité de saint Louis.	428-429
CXXVIII.	Le feu prend dans la chambre de la reine.	432-433
CXXIX.	D'un miracle de la sainte Vierge.	436-437
CXXX.	Le roi se décide avec peine à débarquer à Hyères.	436-437
CXXXI.	Conseil donné à saint Louis par Joinville.	438-439
CXXXII.	Du frère Hugues, Cordelier.	440-441
CXXXIII.	Conseils de Philippe Auguste à saint Louis.	444-445
CXXXIV.	Joinville se sépare du roi; il le retrouve plus tard à Soissons; mariage d'Isabelle de France avec Thibaut II, roi de Navarre.	444-445
CXXXV.	Habitudes & caractère de saint Louis; il repousse une demande injuste des évêques.	448-449
CXXXVI.	Autres exemples de la fermeté & de la justice de saint Louis.	452-453
CXXXVII.	Amour de saint Louis pour la paix.	456-457

CXXXVIII.	Horreur de saint Louis & de Joinville pour les blasphèmes.	460-461
CXXXIX.	Amour de saint Louis pour les pauvres; comment il instruifait ses enfants; de ses aumônes & de ses fondations; de ses scrupules dans la collation des bénéfices.	462-463
CXL.	Comment le roi corrigea ses baillis, les prévôts, les maires; & comment il établit de nouveaux établissements, & comment Etienne Boileau fut fon prévôt de Paris.	466-467
CXLI.	Réforme de la prévôté de Paris.	474-475
CXLII.	Amour de saint Louis pour les pauvres; de ses aumônes & de ses fondations.	478-479
CXLIII.	Des ordres religieux qu'il établit en France.	482-483
CXLIV.	Saint Louis se croife pour la seconde fois.	484-485
CXLV.	Saint Louis tombe malade; ses enseignements à fon fils.	490-491
CXLVI.	Mort de saint Louis.	498-499
CXLVII.	Canonisation de saint Louis; fon corps est levé de terre.	500-501
CXLVIII.	Joinville voit saint Louis en songe, & lui élève un autel.	504-505
CXLIX.	Conclusion.	506-507

CREDO DE JOINVILLE.

I-VI.	— INTRODUCTION.	508-509
VII-VIII.	— Je crois en Dieu le Père tout-puissant, le créateur du ciel & de la terre.	512-513
IX-X.	— Et en Jésus-Christ, fon Fils, Notre-Seigneur.	<i>Ibid.</i>
XI.	— Qui est conçu du Saint-Esprit.	<i>Ibid.</i>
XII.	— Né de la Vierge Marie.	514-515
XIII-XVIII.	— Qui souffrit sous Ponce-Pilate.	<i>Ibid.</i>
XIX-XXV.	— Et fut crucifié & mort.	516-517
XXVI-XXVIII.	— Et fut enseveli.	518-519
XXIX-XXX.	— Il descendit en enfer.	520-521
XXXI-XXXVI.	— Et au troisième jour ressuscita de la mort.	<i>Ibid.</i>
XXXVII-XXXIX.	— Il monta aux cieux.	524-525
XL-XLII.	— Et il est assis à la droite du Père tout-puissant.	526-527
XLIII.	— Et il viendra au jour du jugement juger les morts & les vivants.	<i>Ibid.</i>
XLIV-XLVI.	— Je crois au Saint-Esprit, & aussi je crois en la sainte Eglise.	528-529
XLVII-L.	— Et au pardon des péchés qui nous est fait par les Sacrements de la sainte Eglise.	<i>Ibid.</i>
LI-LIII.	— Et aussi je crois à la résurrection de la chair.	530-531
LIV-LV.	— Et à la vie éternelle. Amen.	532-533
LVI-LVIII.	— Conclusion.	534-535
LETTRE	de Jean, sire de Joinville, à Louis X.	538-539

ÉCLAIRCISSEMENTS.

¹ ^o	Sur le système monétaire de saint Louis.	540
² ^o	Sur le mot <i>nouvellement</i> .	541

3 ^o Sur un des sens du mot <i>fief</i> .	542
4 ^o Sur la domesticité féodale.	543
5 ^o Sur les Affaffins & le Vieux de la Montagne.	545
6 ^o Sur le titre d'empereur de Perse.	545
7 ^o Sur l'archidiacre de Nicosie.	546
8 ^o Sur quelques emprunts faits par Joinville à une chronique française.	546
9 ^o Sur la date du <i>Credo</i> de Joinville.	548
10 ^o Sur les miniatures du <i>Credo</i> .	548
TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.	551
TABLE DES CHAPITRES.	571



